

LA GUERRE DES FEMMES
(1844-1846)



ALEXANDRE DUMAS
avec la collaboration d'Auguste Maquet

La guerre des femmes

LE JOYEUX ROGER
2013

Cette édition est basée sur celle de Michel Lévy frères, rue Vivienne, 2 bis, Paris, 1861, en 2 volumes.

Nous en avons respecté l'orthographe, mais nous avons uniformisé l'écriture des noms propres, qui, curieusement, varie d'un tome à l'autre (la Rochefoucauld/La Rochefoucault, par exemple). La ponctuation a été modifiée à plusieurs endroits.

L'illustration de la page 2 provient de l'édition Le Vasseur.

ISBN : 978-2-923981-61-1

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

Nanon de Lartigues

I

À quelque distance de Libourne, la ville si gaie, qui se mire dans les eaux rapides de la Dordogne, entre Fronsac et Saint-Michel-la-Rivière, s'élevait autrefois un joli village aux murs blancs et aux toits rouges à demi enfouis sous les sycomores, les tilleuls et les hêtres. La route de Libourne à Saint-André-de-Cubzac passait au milieu de ses maisons symétriquement alignées et formait la seule vue qu'elles possédassent. Derrière une de ces rangées de maisons, à cent pas à peu près, serpentait le fleuve, dont la largeur et la puissance commencent, dès cet endroit, à annoncer le voisinage de la mer.

Mais la guerre civile a passé par là. Et d'abord, elle a renversé les arbres, puis dépeuplé les maisons, qui, exposées à toutes ces capricieuses fureurs et ne pouvant fuir comme les habitants, se sont à peu près écroulées sur les gazons, en protestant à leur manière contre la barbarie des guerres intestines ; mais peu à peu, la terre, qui semble avoir été créée pour servir de tombe à tout ce qui fut, a recouvert le cadavre de ces maisons autrefois si gaies et si joyeuses ; enfin, l'herbe a poussé sur ce sol factice, et, aujourd'hui, le voyageur qui suit la route solitaire est loin de se douter, en voyant paître sur les monticules inégaux un de ces grands troupeaux comme on en rencontre à chaque pas dans le Midi, que berger et moutons foulent le cimetière où dort un village. Mais, au temps dont nous parlons, c'est-à-dire vers le mois de mai de l'année 1650, le village en question s'épanouissait des deux côtés de la route, qui l'alimentait comme une grande artère, avec un luxe de végétation et de vie des plus réjouissants : l'étranger qui l'eût traversé alors eût trouvé de son goût ces

paysans occupés à atteler et dételer les chevaux de leur charrue, ces bateliers tirant sur la rive leurs filets où frétille le poisson blanc et rose de la Dordogne, et ces maréchaux ferrants frappant rudement sur l'enclume et sous le marteau desquels jaillissait une gerbe d'étincelles qui illuminait la forge à chaque coup de marteau.

Cependant ce qui l'eût le plus charmé, surtout chez les coureurs de grands chemins, c'eût été, à cinq cents pas de ce village, une maison basse et longue, composée d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage seulement, exhalant par sa cheminée certaines vapeurs, et par ses fenêtres certains fumets qui indiquaient, mieux encore qu'une figure de veau doré peinte sur une plaque de tôle rouge, laquelle craquait suspendue à une tringle de fer scellée dans l'entablement du premier étage, qu'il était arrivé enfin à l'une de ces maisons hospitalières dont les habitants, moyennant une certaine rétribution, se chargent de réparer les forces des voyageurs.

Pourquoi l'hôtel du *Veau-d'or* était-il situé, me dira-t-on, à cinq cents pas du village, au lieu d'avoir pris son alignement naturel au milieu des riantes maisons groupées aux deux côtés du chemin ?

D'abord, c'est que, tout perdu qu'il était dans ce petit coin de terre, l'hôte était, en matière de cuisine, un artiste du premier ordre. Or en prenant rang du commencement au milieu, ou à l'extrémité d'une des deux longues lignes de maisons qui formaient le village, il courait risque d'être confondu avec quelques-uns de ces gorgotiers qu'il était forcé d'admettre comme ses confrères, mais qu'il ne pouvait se décider à regarder comme ses égaux : tout au contraire, en s'isolant, il attirait sur lui les regards des connaisseurs, lesquels, dès qu'ils avaient goûté une fois seulement de sa cuisine, se disaient les uns aux autres :

— Quand vous irez de Libourne à Saint-André-de-Cubaz, ou de Saint-André-de-Cubzac à Libourne, ne manquez pas de vous arrêter pour déjeuner, dîner ou souper à l'auberge du *Veau-d'or*,

à cinq cents pas du petit village de Matifou.

Et les connaisseurs s'arrêtaient, sortaient contents, renvoyaient d'autres connaisseurs, de sorte que l'intelligent hôtelier faisait peu à peu sa fortune, et cela ne l'empêchait pas, chose rare, de continuer à tenir sa maison à la même hauteur gastronomique. Ce qui prouve, ainsi que nous l'avons déjà dit, que maître Biscarros était un véritable artiste.

Or, par un de ces baux soirs du mois de mai où la nature, déjà réveillée dans le Midi, commence à se réveiller dans le Nord, des fumées plus épaisses et des odeurs plus suaves encore que d'habitude s'échappaient des cheminées et des fenêtres de l'auberge du *Veau-d'or*, tandis qu'au seuil du logis, maître Biscarros en personne, vêtu de blanc, selon l'usage des sacrificateurs de tous les temps et de tous les pays, plumait de ses augustes mains des perdrix et des cailles destinées à quelqu'un de ces fins repas qu'il s'entendait si bien à ordonner et qu'il avait l'habitude, toujours par suite de l'amour qu'il portait à son art, de soigner dans leurs moindres détails.

Donc le jour baissait. Les eaux de la Dordogne, qui, dans une de ces tortueuses déviations dont est semé son cours, s'éloignaient de la route, à la distance d'un quart de lieue environ, pour aller passer au pied du petit fort de Vayres, commençaient à blanchir sous les feuillages noirs. Quelque chose de calme et de mélancolique se répandait dans la campagne avec la brise du soir ; les laboureurs rentraient avec leurs chevaux dételés, les pêcheurs avec leurs filets ruisselants ; les bruits du village s'éteignaient, et le dernier coup de marteau ayant retenti, fermant la laborieuse journée, le premier chant du rossignol commença de se faire entendre dans un massif voisin.

Aux premières notes qui s'échappèrent du gosier du musicien emplumé, maître Biscarros se mit à chanter aussi, pour l'accompagner sans doute. Il résulta de cette rivalité harmonique et de l'attention que l'aubergiste donnait à son ouvrage qu'il n'aperçut point une petite troupe composée de six cavaliers, laquelle appa-

raissait à l'extrémité du village de Matifou et s'avancait vers son auberge.

Mais une interjection partie d'une fenêtre du premier étage, le mouvement rapide et bruyant avec lequel se ferma cette fenêtre firent lever le nez au digne aubergiste. Il vit alors le cavalier qui marchait en tête de la troupe s'avancer directement vers lui.

Directement n'est pas tout à fait le mot, et nous nous hâtons de nous reprendre, car cet homme s'arrêtait de vingt pas en vingt pas, lançant à droite et à gauche des regards scrutateurs, fouillant d'un clin d'œil sentiers, arbres et buissons, tenant d'une main un mousqueton sur son genou, pour être prêt à l'attaque comme à la défense, et de temps en temps faisant signe à ses compagnons, qui imitaient en tout ses mouvements, de se remettre en marche. Alors il se risquait de nouveau à faire quelques pas, et la même manœuvre recommençait.

Biscarros suivit des yeux ce cavalier dont la marche singulière le préoccupait si furieusement que, pendant tout ce temps, il oublia de détacher du corps du volatile la pincée de plumes qu'il tenait entre le pouce et l'index.

— C'est un seigneur qui cherche ma maison, dit Biscarros. Ce digne gentilhomme est sans doute myope, cependant mon *Veau-d'or* est repeint à neuf, et la saillie de l'enseigne est considérable. Voyons, mettons-nous en relief.

Et maître Biscarros alla se planter au milieu de la route, où il continua de plumer sa volaille avec des gestes pleins d'ampleur et de majesté.

Ce mouvement produisit le résultat qu'en attendait l'aubergiste. À peine le cavalier l'eut-il aperçu, qu'il piqua droit à lui, et, le saluant avec courtoisie:

— Pardon, dit-il, maître Biscarros, n'avez-vous pas vu de ce côté une troupe de gens de guerre, qui sont mes amis et qui doivent être en quête de moi ? Gens de guerre est beaucoup dire, gens d'épée est le mot, gens armés, enfin ; oui, gens armés, cela rend mieux mon idée. Auriez-vous donc vu une petite troupe de

gens armés ?

Biscarros, on ne peut plus flatté d'être appelé par son nom, salua affablement à son tour. Il n'avait point remarqué que, d'un seul coup d'œil lancé par l'étranger sur son auberge, celui-ci avait lu le nom et la qualité sur l'enseigne, comme il venait de lire l'identité sur la figure du propriétaire.

— En fait de gens armés, monsieur, répondit-il après avoir réfléchi un instant, je n'ai vu qu'un gentilhomme et son écuyer, lesquels sont arrêtés chez moi depuis une heure environ.

— Ah ! ah ! fit l'étranger en caressant le bas d'une figure presque imberbe, et cependant déjà empreinte de virilité, ah ! ah ! il y a un gentilhomme et son écuyer dans votre hôtel, et tous deux armés, dites-vous ?

— Mon Dieu, oui, monsieur. Voulez-vous que je fasse dire à ce gentilhomme que vous désirez lui parler ?

— Mais, reprit l'étranger, est-ce bien convenable ? Déranger ainsi un inconnu est peut-être en user trop familièrement, si cet inconnu surtout est de qualité. Non, non, maître Biscarros, veuillez seulement me le dépeindre ; ou mieux encore, me le montrer sans qu'il me voie.

— Vous le montrer est difficile, monsieur, vu qu'il a l'air de se cacher lui-même, car il a fermé sa fenêtre au moment où vous et vos compagnons avez paru sur la route. Vous le dépeindre est donc plus aisé : c'est un petit jeune homme blond et délicat, âgé de seize ans à peine et qui semble avoir tout juste la force de porter la petite épée de salon pendue à son baudrier.

Le front de l'étranger se plissa sous l'ombre d'un souvenir.

— Fort bien, dit-il, je sais ce que vous voulez dire : un jeune maître blond et efféminé, monté sur un cheval barbe et suivi d'un vieil écuyer roide comme le valet de pique. Ce n'est point cela que je cherche.

— Ah ! ce n'est pas celui que monsieur cherche ? dit Biscarros.

— Non.

— Eh bien, en attendant celui que monsieur cherche et qui ne peut manquer de passer par ici, puisqu'il n'y a que cette route, monsieur pourrait entrer chez moi et se rafraîchir, lui et ses compagnons.

— Non. Il me reste à vous remercier, voilà tout, et à vous demander quelle heure il peut être.

— Voilà six heures qui sonnent à l'horloge du village, monsieur : entendez-vous la grosse voix de la cloche ?

— Bien... Maintenant, un dernier service, monsieur Biscarros.

— Avec plaisir.

— Dites-moi, s'il vous plaît, comment je pourrais me procurer un bateau et un batelier.

— Pour traverser la rivière ?

— Non, pour me promener sur le fleuve.

— Rien de plus facile : le pêcheur qui me fournit mon poisson... Aimez-vous le poisson, monsieur ? demanda Biscarros en manière de parenthèse et revenant à son idée de faire souper l'étranger chez lui.

— C'est une médiocre chère, répondit le voyageur, cependant, quand il est convenablement assaisonné, je n'en fais pas fi.

— J'ai toujours du poisson excellent, monsieur.

— Je vous en félicite, maître Biscarros ; mais revenons à celui qui vous fournit.

— C'est juste. Eh bien, à cette heure, il a fini sa journée et dîne probablement. Vous pouvez voir d'ici sa barque amarrée à ces saules, tout là-bas près de cet orme. Quant à la maison, elle est cachée dans cette oseraie. Vous le trouverez à table très-certainement.

— Merci, maître Biscarros, merci ! dit l'étranger.

Et, faisant signe à ses compagnons de le suivre, il piqua rapidement vers les arbres et frappa à la cabane désignée. La femme du pêcheur ouvrit.

Comme l'avait dit maître Biscarros, le pêcheur était à table.

— Prends tes avirons, dit le cavalier, et suis-moi ; il y a un écu à gagner.

Le pêcheur se leva avec une précipitation qui témoignait du peu de libéralité que mettait dans ses marchés l'aubergiste du *Veau-d'or*.

— Est-ce donc pour descendre à Vayres ? demanda-t-il.

— C'est uniquement pour me conduire au milieu de la rivière et y rester avec moi pendant quelques minutes.

Le pêcheur ouvrit de grands yeux à l'exposé de ce caprice étrange, mais comme il y avait un écu à gagner et qu'à vingt pas derrière le cavalier qui avait heurté à sa porte il vit se dessiner les silhouettes de ses compagnons, il ne fit aucune difficulté, pensant bien que l'absence de sa bonne volonté amènerait l'emploi de la force, et que, dans le conflit, il perdrait la récompense offerte.

Il se hâta donc de dire à l'étranger qu'il était à ses ordres, lui, sa barque et ses avirons.

La petite troupe alors s'achemina immédiatement vers la rivière, et, tandis que l'étranger s'avancait jusqu'au bord de l'eau, elle s'arrêta sur le haut du talus, se disposant, de crainte de surprise sans doute, de manière à voir de tous les côtés. D'où elle était placée, elle pouvait à la fois dominer la plaine qui s'étendait derrière elle et protéger l'embarquement qui se faisait à ses pieds.

Alors l'étranger, qui était un grand jeune homme blond, pâle et nerveux, quoique maigre, et d'une physionomie intelligente, bien qu'un cercle de bistre entourât ses yeux bleus et qu'une expression de vulgaire cynisme errât sur ses lèvres, l'étranger, disons-nous, visita ses pistolets avec soin, se passa son mousqueton en bandoulière, fit jouer une longue rapière dans son fourreau et fixa ses regards attentifs sur la rive opposée, vaste prairie coupée par un sentier qui partait de la berge du fleuve et aboutissait en droite ligne au bourg d'Ison, dont on apercevait, dans la vapeur dorée du soir, le clocher bruni et la blanche fumée.

De l'autre côté encore, et à un demi-quart de lieue à peu près, s'élevait à droite le petit fort de Vayres.

— Eh bien, dit l'étranger, qui commençait à s'impatienter, s'adressant à ses compagnons en sentinelle, vient-il, et le voyez-vous poindre enfin à droite ou à gauche, devant ou derrière ?

— Je crois, dit l'un des hommes, distinguer un groupe noir sur le chemin d'Ison ; mais je ne suis pas encore bien sûr, vu que le soleil m'éblouit. Attendez ! Oui, oui, c'est bien cela : un, deux, trois, quatre, cinq hommes, un chapeau bordé en tête avec un manteau bleu. C'est le messager que nous attendons, qui se sera fait escorter pour plus grande sûreté.

— Il en a le droit, répondit flegmatiquement l'étranger. Venez prendre mon cheval, Ferguzon.

Celui auquel cet ordre était adressé d'un ton amical, moitié impératif, s'empressa d'obéir et descendit le talus. Pendant ce temps, l'étranger mit pied à terre, et, au moment où l'autre le joignait, il lui jeta la bride au bras et s'apprêta à passer dans le bateau.

— Écoutez, dit Ferguzon en lui mettant la main sur le bras, pas de vaillantise inutile, Cauvignac ; si vous voyez le moindre mouvement suspect de la part de votre homme, commencez par lui loger une balle dans la tête ; vous voyez qu'il amène toute une troupe, le rusé compère.

— Oui, mais moins forte que la nôtre. Ainsi, outre la supériorité du courage, nous avons encore celle du nombre ; il n'y a donc rien à craindre. Ah ! ah ! voici leurs têtes qui commencent à apparaître.

— Ah ça ! comment vont-ils faire ? dit Ferguzon. Ils ne pourront pas se procurer un bateau. Ah ! si fait, voilà qu'il s'en trouve un là comme par enchantement.

— C'est celui de mon cousin, le passeur d'Ison, dit le pêcheur, que les préparatifs semblaient intéresser vivement et qui tremblait cependant qu'un combat naval n'eût lieu à bord de sa chaloupe et de celle de son cousin.

— Bon ! voilà le manteau bleu qui s'embarque, dit Ferguzon ; seul, ma foi, dans les strictes conditions du traité.

— Ne le faisons donc pas attendre, reprit l'étranger.

Et, sautant à son tour dans le bateau, il fit signe au pêcheur de se placer à son poste.

— Faites bien attention, Roland, reprit Ferguzon, revenant à ses prudentes recommandations, la rivière est large ; n'allez pas avancer auprès de l'autre bord pour recevoir une décharge de mousquets que nous ne pourrions rendre ; tenez-vous, s'il est possible, en deçà de la ligne de démarcation.

Celui que Ferguzon avait appelé tantôt Roland, tantôt Cauvi-gnac, et qui répondait à ces deux noms, sans doute parce que l'un était son nom de baptême et l'autre son nom de famille ou son nom de guerre, fit un signe de la tête.

— Ne crains rien, j'y pensais à l'instant même ; c'est bon pour ceux qui n'ont rien à risquer de faire des imprudences ; mais l'affaire est trop avantageuse pour que je m'expose sottement à en perdre le fruit ; donc, s'il y a une imprudence commise dans cette occasion, ce ne sera point de ma part. En route, batelier !

Le pêcheur détacha son amarre, plongea sa longue gaffe dans les herbes, et la barque commença de s'éloigner du bord, en même temps que, de la rive opposée, partait la chaloupe du passeur d'Ison.

Il y avait, au milieu de l'eau, une petite estacade de trois pièces de bois surmontées d'un drapeau blanc, lequel servait à indiquer aux longs bateaux de transport qui descendent la Dordogne un banc de roches d'un dangereux accès. Dans les basses eaux, on pouvait même apercevoir, noire et lisse, au-dessus du cours de la rivière, la pointe de ces roches ; mais dans ce moment où la Dordogne était pleine, le petit drapeau et un léger bouillonnement de l'eau indiquaient seuls la présence de l'écueil.

Les deux bateliers comprirent sans doute que là pouvait avoir lieu la jonction des parlementaires. En conséquence, ils dirigèrent les esquifs de ce côté. Ce fut le passeur d'Ison qui aborda le premier et qui, d'après l'ordre de son passager, attacha son bateau à l'un des anneaux de l'estacade.

En ce moment, le pêcheur qui était parti de la rive opposée se tourna vers son voyageur pour prendre ses ordres et ne fut pas peu surpris de ne plus trouver dans sa barque qu'un homme masqué et enveloppé dans son manteau.

La frayeur, qui ne l'avait jamais quitté, redoubla alors, et ce ne fut qu'en balbutiant qu'il demanda ses ordres à cet étrange personnage.

— Amarre le canot à cette pièce de bois, dit Cauvignac en étendant la main vers un des poteaux, le plus près possible du canot de monsieur.

Et sa main indicatrice passa du poteau désigné au gentilhomme amené par le passeur d'Ison.

Le batelier obéit, et les deux barques, rangées bord à bord par le courant, permirent aux deux plénipotentiaires d'ouvrir la conférence suivante.

II

— Quoi ! vous êtes masqué, monsieur ! dit avec une surprise mêlée de dépit le nouveau venu, gros homme d'environ cinquante-cinq à cinquante-huit ans, à l'œil sévère et fixe comme celui d'un oiseau de proie, à la moustache et à la royale grisonnantes, et qui, s'il n'avait pas de masque, avait du moins caché le plus possible ses cheveux et son visage sous un vaste chapeau galonné, et son corps et ses vêtements sous un manteau bleu à longs plis.

Cauvignac, en considérant de plus près le personnage qui venait de lui adresser la parole, ne put s'empêcher de trahir sa surprise par un mouvement involontaire.

— Eh bien, monsieur, demanda le gentilhomme, qu'avez-vous donc ?

— Rien, monsieur ; j'ai failli perdre l'équilibre. Mais vous me faisiez, je crois, l'honneur de m'adresser la parole ; que me disiez-vous, s'il vous plaît ?

— Je vous demandais pourquoi vous vous étiez masqué ?

— La question est franche, dit le jeune homme, et j'y répondrai avec une franchise égale : je me suis masqué pour vous cacher mon visage.

— Je le connais donc ?

— Je ne crois pas ; mais, l'ayant vu une fois, vous pourriez plus tard le reconnaître, ce qui, dans mon opinion du moins, est parfaitement inutile.

— Mais il me semble que vous êtes au moins aussi franc que moi.

— Oui, quand ma franchise ne peut pas me faire de tort.

— Et cette franchise va jusqu'à révéler les secrets des autres ?

— Pourquoi pas, quand cette révélation peut me rapporter quelque chose ?

— C'est un singulier état que vous faites là.

— Dame ! on fait ce qu'on peut, monsieur ; j'ai été tour à tour avocat, médecin, soldat et partisan. Vous voyez que je ne manquerai pas faute de profession.

— Et maintenant, qu'êtes-vous ?

— Je suis votre serviteur, dit le jeune homme en s'inclinant avec un respect affecté.

— Avez-vous la lettre en question ?

— Avez-vous le blanc-seing demandé ?

— Le voici.

— Voulez-vous que nous fassions l'échange ?

— Un instant, monsieur, dit l'étranger au manteau bleu ; votre conversation me plaît, et je n'en voudrais pas sitôt perdre l'agrément.

— Comment donc ! monsieur, elle est toute à votre service, ainsi que moi, répondit Cauvignac. Causons donc, si cela peut vous être agréable.

— Voulez-vous que je passe dans votre bateau, ou préférez-vous passer dans le mien, afin que, dans le bateau qui restera libre, nous tenions nos bateliers éloignés de nous ?

— Inutile, monsieur ; vous parlez sans doute une langue étrangère ?

— Je parle l'espagnol.

— Moi aussi ; causons donc en espagnol, si cette langue vous convient.

— À merveille ! Quelle raison, continua le gentilhomme, adoptant, à partir de ce moment, l'idiome convenu, vous a porté à dévoiler au duc d'Épernon l'infidélité de la dame en question ?

— J'ai voulu rendre un service à ce digne seigneur et me mettre dans ses bonnes grâces.

— En voulez-vous donc à mademoiselle de Lartigues ?

— Moi ? Tout au contraire. Je lui ai même, je dois l'avouer, quelques obligations et serais fort fâché qu'il lui arrivât malheur.

— C'est donc M. le baron de Canolles que vous avez pour

ennemi ?

— Je ne l'ai jamais vu. Je ne le connais que de réputation, et, je dois le dire, il a celle d'un galant chevalier et d'un brave gentilhomme.

— Ainsi, aucun motif de haine ne vous fait agir ?

— Fi donc ! si j'en voulais à M. le baron de Canolles, je le prierais de se brûler la cervelle ou de se couper la gorge avec moi, et il est trop galant homme pour refuser jamais une partie de ce genre.

— Il faut donc que je m'en rapporte à ce que vous avez dit ?

— C'est, je crois, ce que vous avez de mieux à faire.

— Bien ! Donc vous avez cette lettre qui prouve l'infidélité de mademoiselle de Lartigues ?

— La voici ! Sans reproche, c'est la seconde fois que je vous la montre.

Le vieux gentilhomme jeta de loin un regard plein de tristesse sur le papier fin, au travers duquel apparaissaient des caractères.

Le jeune homme déplia lentement la lettre.

— Vous reconnaissez bien l'écriture, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Alors donnez-moi le blanc-seing, et vous aurez la lettre.

— Tout à l'heure ! Me permettez-vous une question ?

— Faites, monsieur.

Et le jeune homme replia tranquillement le papier, qu'il remit dans sa poche.

— Comment vous êtes-vous procuré ce billet ?

— Je veux bien vous le dire.

— J'écoute.

— Vous n'ignorez pas que le gouvernement tant soit peu dilapidateur du duc d'Épernon lui a suscité de grands embarras en Guyenne ?

— Bien ; passons.

— Vous n'ignorez pas que le gouvernement effroyablement avaricieux de M. de Mazarin lui a suscité des embarras fort

grands dans la capitale ?

— Qu'ont à faire en cela M. de Mazarin et M. d'Épernon ?

— Attendez ! De ces deux gouvernements opposés est sorti un état de choses qui ressemble fort à une guerre générale dans laquelle chacun prend parti. M. de Mazarin fait dans ce moment-ci la guerre pour la reine ; vous faites la guerre pour le roi ; M. le coadjuteur fait la guerre pour M. de Beaufort ; M. de Beaufort fait la guerre pour madame de Montbazon ; M. de la Rochefoucauld fait la guerre pour madame de Longueville ; M. le duc d'Orléans fait la guerre pour mademoiselle Soyon ; le parlement fait la guerre pour le peuple ; enfin, on a mis en prison M. de Condé, qui faisait la guerre pour la France. Or moi qui ne gagnerais pas grand'chose à faire la guerre pour la reine, pour le roi, pour M. le coadjuteur, pour M. de Beaufort, pour madame de Montbazon, pour madame de Longueville, pour mademoiselle Soyon, pour le peuple ou pour la France, il m'est venu cette idée : c'est de n'adopter aucun parti, mais de suivre celui vers lequel je me sens momentanément entraîné. Tout est donc chez moi une affaire d'à-propos. Que dites-vous de l'idée ?

— Elle est ingénieuse.

— En conséquence, j'ai rassemblé une armée. Vous la voyez rangée sur le bord de la Dordogne.

— Cinq hommes ? Peste !

— C'est un de plus que vous n'en avez vous-même ; vous auriez donc fort mauvaise grâce à les mépriser.

— Fort mal vêtus, continua le vieux gentilhomme, qui était de mauvaise humeur, et, par conséquent, en train de déprécier.

— Il est vrai, reprit son interlocuteur, qu'ils ressemblent un peu aux compagnons de Falstaff. Ne faites pas attention, Falstaff est un gentilhomme anglais de ma connaissance. Mais ce soir, ils seront habillés de neuf, et si vous les rencontrez demain, vous verrez que ce sont réellement de jolis garçons.

— Revenons à vous : je n'ai que faire de vos hommes.

— Eh bien, donc, en faisant la guerre pour mon compte, nous

rencontrâmes le percepteur du district, qui allait de village en village, arrondissant la bourse de Sa Majesté. Tant qu'il lui resta une seule taxe à récolter, nous lui fîmes fidèle escorte, et, je l'avoue, en voyant cette sacoche grossissante, j'eus envie de me mettre du parti du roi. Mais les événements embarrassés en diable, un mouvement de mauvaise humeur contre M. de Mazarin, les plaintes que nous entendions de tous côtés contre M. le duc d'Épernon nous firent rentrer en nous-mêmes. Nous pensâmes qu'il y avait du bon, et beaucoup, dans la cause des princes, et, ma foi, nous l'embrassâmes avec ardeur. Le percepteur terminait sa tournée par cette petite maison isolée que vous voyez là-bas, perdue dans les peupliers et les sycomores.

— Celle de Nanon ! murmura le gentilhomme ; oui, je la vois.

— Nous le guettâmes à la sortie, nous le suivîmes comme nous faisions depuis cinq jours, nous passâmes avec lui la Dordogne, un peu au-dessous de Saint-Michel, et lorsque nous fûmes au milieu du fleuve, je lui fis part de notre conversion politique, en l'invitant, avec toute la politesse dont nous sommes capables, à nous remettre l'argent dont il était porteur. Croyez-vous, monsieur, qu'il refusa ! Alors mes compagnons le fouillèrent, et comme il criait de façon à faire scandale, mon lieutenant, garçon plein de ressources, celui que vous voyez là-bas, en manteau rouge et tenant mon cheval en main, réfléchit que l'eau, interceptant les courants d'air, interrompait, par cette raison, la continuité du son : c'est un axiome de physique que je compris, en ma qualité de médecin, et auquel j'applaudis. Celui qui avait émis la proposition courba donc la tête du récalcitrant vers la rivière et la maintint un pied sous l'eau, pas davantage. En effet, le percepteur ne cria plus, ou, pour mieux dire, on ne l'entendit plus crier : nous pûmes donc saisir, au nom des princes, tout l'argent qu'il portait et la correspondance dont il était chargé. J'ai donné l'argent à mes soldats, qui, comme vous l'avez fort judicieusement remarqué, avaient besoin de s'équiper à neuf, et j'ai gardé

les papiers, celui-ci entre autres. Il paraît que le brave percepteur servait de Mercure galant à mademoiselle de Lartigues.

— En effet, murmura le vieux gentilhomme, c'était, si je ne me trompe, une créature de Nanon. Et qu'est devenu ce misérable ?

— Ah ! vous allez voir si nous avons bien fait de le tremper dans l'eau, ce misérable, comme vous l'appellez ! En effet, sans cette précaution, il eût ameuté la terre entière. Figurez-vous que lorsque nous le retirâmes de la rivière, quoiqu'il y fût resté un quart d'heure à peine, il était mort de rage.

— Et vous l'y avez replongé, sans doute ?

— Comme vous dites.

— Mais si le messenger a été noyé ?...

— Je n'ai pas dit qu'il eût été noyé.

— Ne discutons pas sur les mots. Si le messenger est mort...

— Oh ! quant à cela, bien mort.

— M. de Canolles n'aura pas été prévenu et, par conséquent, ne viendra point au rendez-vous.

— Oh ! un instant, je fais la guerre aux puissances, mais point aux particuliers. M. de Canolles a reçu un duplicata de la lettre qui lui donnait un rendez-vous ; seulement, jugeant que le manuscrit autographe avait quelque valeur, je l'ai conservé.

— Que pensera-t-il en ne reconnaissant pas l'écriture ?

— Que la personne qui le convie à la voir a, pour plus grande précaution, employé le secours d'une main étrangère.

L'étranger regarda Cauvignac avec une certaine admiration causée par tant d'impudence mêlée à tant de présence d'esprit.

Il voulut voir s'il n'y aurait pas moyen d'intimider ce hardi jouteur.

— Mais le gouvernement, mais les enquêtes, dit-il, n'y songez-vous point quelquefois ?

— Les enquêtes ? reprit le jeune homme en riant. Ah bien, oui, M. d'Épernon a bien autre chose à faire que des enquêtes. Et puis ne vous ai-je pas dit que ce que j'en avais fait, c'était pour

me procurer ses bonnes grâces ? Il serait donc bien ingrat s'il ne me les accordait pas.

— Je ne comprends pas tout à fait, dit alors le vieux gentilhomme avec ironie, comment, vous qui avez, de votre propre aveu, embrassé le parti des princes, il vous est venu cette idée étrange de vouloir rendre service à M. d'Épernon.

— C'est cependant la chose du monde la plus simple : l'inspection des papiers pris sur le percepteur m'a convaincu de la pureté des intentions du roi. Sa Majesté est justifiée entièrement à mes yeux, et M. le duc d'Épernon a mille fois raison contre ses administrés. Là est donc la bonne cause. Et là-dessus, j'ai pris parti pour la bonne cause.

— Voilà un brigand que je ferai pendre si jamais il tombe entre mes mains ! grommela le vieux gentilhomme en tirant les poils hérissés de sa moustache.

— Vous dites ?... demanda Cauvignac en clignant les yeux sous son masque.

— Rien... Maintenant, une question : que ferez-vous du blanc-seing que vous exigez ?

— Le diable m'emporte si j'ai pris une résolution là-dessus ! J'ai demandé un blanc-seing parce que c'est la chose la plus commode, la plus portative, la plus élastique. Il est probable que je le ménagerai pour quelque circonstance extrême. Il est possible que je le gaspille pour le premier caprice qui me passera par l'esprit. Peut-être vous le présenterai-je moi-même avant la fin de la semaine, peut-être ne vous reviendra-t-il que dans trois ou quatre mois avec une douzaine d'endosseurs comme un billet lancé dans le commerce. Mais en tout cas, soyez tranquille, je n'en abuserai pas pour faire des choses dont nous ayons, vous et moi, à rougir. On est gentilhomme, après tout !

— Vous êtes gentilhomme ?

— Oui, monsieur, et des meilleurs.

— Alors je le ferai rouer, murmura l'inconnu, voilà à quoi son blanc-seing lui servira.

— Êtes-vous décidé à me donner ce blanc-seing ? demanda Cauvignac.

— Il le faut bien, répondit le vieux gentilhomme.

— Je ne vous force pas, entendons-nous : c'est un échange que je vous propose ; gardez votre papier, et je garderai le mien.

— La lettre ?

— Le blanc-seing ?

Et il tendit la lettre d'une main, tandis que, de l'autre, il armait un pistolet.

— Laissez votre pistolet au repos, dit l'étranger en ouvrant son manteau, car j'en ai aussi, moi, des pistolets, et de tout armés même. Franc jeu de part et d'autre. Voici votre blanc-seing.

L'échange des papiers se fit alors loyalement, et chacune des parties examina en silence, à loisir et avec attention celui qu'on venait de lui remettre.

— Maintenant, monsieur, dit Cauvignac, quel chemin prenez-vous ?

— Il faut que je passe sur la rive droite de la rivière.

— Et moi sur la rive gauche, répondit Cauvignac.

— Comment allons-nous faire ? Mes hommes sont du côté où vous allez, et vos hommes sont du côté où je vais.

— Eh bien, mais rien de plus facile : renvoyez-moi mes hommes dans votre bateau, et je vous renverrai vos hommes dans le mien.

— Vous avez l'esprit rapide et inventif.

— J'étais né pour être général d'armée.

— Vous l'êtes.

— Ah ! c'est vrai, dit le jeune homme, je l'avais oublié.

L'étranger fit signe au passeur de démarrer sa barque et de le conduire sur la rive opposée à celle d'où il était parti et dans la direction d'un bouquet de bois qui se prolongeait jusqu'à la route.

Le jeune homme, qui s'attendait peut-être à quelque trahison, se souleva alors à demi pour le suivre des yeux, la main toujours

appuyée à la gâchette de son pistolet, prêt à faire feu au moindre mouvement suspect de l'étranger. Mais celui-ci ne daigna pas même remarquer la défiance dont il était l'objet, et, tournant le dos au jeune homme avec une insouciance réelle ou affectée, il commença de lire la lettre et fut bientôt entièrement absorbé dans cette lecture.

— Rappelez-vous bien le moment, dit Cauvignac : c'est ce soir, à huit heures.

L'étranger ne répondit point et ne parut même pas avoir entendu.

— Ah ! dit Cauvignac à voix basse et se parlant à lui-même, tout en caressant la crosse de son pistolet, quand on pense que, si c'était mon plaisir, je pourrais ouvrir la succession du gouverneur de la Guyenne et arrêter la guerre civile ; mais le duc d'Épernon mort, à quoi me servirait son blanc-seing ? et la guerre civile terminée, de quoi vivrais-je ? En vérité, il y a des moments où je crois que je deviens fou. Vive le duc d'Épernon et la guerre civile ! Allons, batelier, à tes rames, et gagnons l'autre rive ; il ne faut pas fait attendre son escorte à ce digne seigneur.

Un instant après, Cauvignac abordait à la rive gauche de la Dordogne, juste au moment où le vieux gentilhomme lui renvoyait Ferguzon et ses cinq bandits dans le bac du passeur d'Ison. Il ne voulut pas être en reste d'exactitude avec lui et renouvela à son batelier l'ordre de prendre dans sa barque et de conduire à la rive droite les quatre hommes de l'inconnu. Au milieu du fleuve, les deux barques se croisèrent et se saluèrent poliment, puis chacune aborda sur le point où elle était attendue. Alors le vieux gentilhomme s'enfonça, avec son escorte, dans le taillis qui s'étendait des rives du fleuve jusqu'au grand chemin, et Cauvignac, à la tête de son armée, prit le sentier qui conduisait à Ison.

III

Une demi-heure après la scène que nous venons de raconter, la même fenêtre de l'hôtel de maître Biscarros, qui s'était refermée si brusquement, se rouvrit avec précaution, et, sur l'appui de cette fenêtre, après avoir regardé attentivement à droite et à gauche, s'accouda un jeune homme de seize à dix-huit ans, vêtu de noir, avec des manchettes bouffantes aux poignets, selon la mode d'alors ; une chemise de fine batiste brodée sortait orgueilleusement de son justaucorps et retombait en ondulant sur son haut-de-chausses tout boursoufflé de rubans ; sa main, petite, élégante et potelée, véritable main de race, froissait avec impatience des gants de daim brodés sur les coutures ; un feutre de couleur gris de perle, ployant à son extrémité sous la courbe d'une magnifique plume bleue, ombrageait ses cheveux longs et chatoyants de reflets dorés qui encadraient merveilleusement une figure ovale au teint blanc, aux lèvres rosées, aux sourcils noirs. Mais, il faut le dire, tout ce gracieux ensemble, qui devait faire du jeune homme un des plus charmants cavaliers qui se pussent voir, était pour le moment tant soit peu assombri par un air de mauvaise humeur provenant sans doute d'une attente inutile, car le jeune homme interrogeait de son œil dilaté la route déjà noyée au loin dans la brume du soir.

Dans son impatience, il frappait sa main gauche de ses gants. Au bruit qu'il faisait, l'hôte, qui achevait de plumer ses perdrix, leva la tête, et, ôtant son bonnet :

— À quelle heure souperez-vous, mon gentilhomme ? dit-il, car on n'attend plus que vos ordres pour vous servir.

— Vous savez bien que je ne soupe pas seul et que j'attends un compagnon, dit celui-ci. Quand vous le verrez arriver, vous pourrez dresser votre repas.

— Ah ! monsieur, répondit maître Biscarros, ce n'est pas pour censurer votre ami, il est certainement bien libre de venir ou

de ne pas venir, mais c'est une bien mauvaise habitude que de se faire attendre.

— Ce n'est pas la sienne cependant, et je m'étonne de ce retard.

— Je fais plus que m'en étonner, moi, monsieur : je m'en afflige ; le rôti va être brûlé.

— Ôtez-le de la broche.

— Alors il sera froid.

— Mettez-en un autre au feu.

— Il ne sera pas cuit.

— En ce cas, mon ami, faites comme vous voudrez, dit le jeune homme, ne pouvant, malgré sa mauvaise humeur, s'empêcher de sourire du désespoir de l'hôte. J'abandonne la chose à votre suprême sagesse.

— Il n'y a pas de sagesse, fût-ce celle du roi Salomon, répondit l'hôte, qui puisse rendre mangeable un dîner réchauffé.

Et, sur cet axiome que, vingt ans plus tard, Boileau devait mettre en vers, maître Biscarros rentra dans son hôtel en secouant douloureusement la tête.

Le jeune homme alors, comme pour tromper son impatience, rentra dans la chambre, fit sonner un instant ses bottes sur le plancher retentissant, puis, au bruit lointain de quelques pas de chevaux qu'il croyait avoir entendus, il revint vivement à la fenêtre.

— Enfin, s'écria-t-il, le voilà ! Dieu soit loué !

En effet, au delà du massif où chantait le rossignol, aux accents mélodieux duquel le jeune homme, à cause de sa grande préoccupation sans doute, n'avait accordé aucune attention, il vit apparaître la tête d'un cavalier. Mais, à son grand étonnement, il attendit en vain que le cavalier débouchât par le chemin : le nouvel arrivant prit à droite, entra dans le massif, où bientôt son feutre s'enfonça, preuve certaine que le cavalier avait mis pied à terre. Un instant après, l'observateur aperçut, à travers les branches écartées avec précaution, une casaque grise et l'éclair d'un

des derniers rayons du soleil couchant reflété sur le canon d'un mousquet.

Le jeune homme resta pensif à sa fenêtre. Évidemment, le cavalier caché dans le massif n'était pas le compagnon qu'il attendait, et l'expression d'impatience qui crispait son visage mobile fit place à une expression de curiosité.

Bientôt, un second chapeau se montra au coude de la route. Le jeune homme s'effaça de manière à ne pas être vu.

Même casaque grise, même manœuvre de cheval, même mousqueton brillant. Le second arrivant adressa au premier venu quelques paroles que notre observateur ne put entendre à cause de la distance, et, à la suite des renseignements que lui donna sans doute son compagnon, il s'enfonça dans le taillis parallèle au massif, descendit à son tour de cheval, se blottit derrière un rocher et attendit.

Du point élevé où il était, le jeune homme voyait le feutre au-dessus du rocher. À côté du feutre étincelait un point lumineux : c'était le bout du canon du mousquet.

Un sentiment de vague terreur passa dans l'esprit du gentil-homme, qui regardait cette scène en s'effaçant de plus en plus.

— Oh ! oh ! se demanda-t-il, est-ce à moi et aux mille louis que je porte avec moi que l'on en veut ? Mais non, car, en supposant que Richon arrive et que je ne puisse me mettre en route ce soir, je vais à Libourne et non à Saint-André-de-Cubzac ; par conséquent, je ne passe point du côté où ces drôles sont embusqués. Si encore mon vieux Pompée était là, je le consulterais. Mais si je ne me trompe, oui, ma foi ! ce sont deux hommes encore. Ouais ! ceci m'a tout l'air d'un guet-apens.

Et le jeune homme fit encore un pas en arrière.

En effet, en ce moment, deux autres cavaliers paraissaient au même point culminant du chemin. Mais, cette fois, un seul des deux était vêtu de la casaque grise. L'autre, monté sur un puissant cheval noir et enveloppé d'un grand manteau, portait un feutre galonné orné d'une plume blanche, et, sous ce manteau que

soulevait le vent du soir, on voyait reluire une riche broderie serpentant sur un justaucorps de couleur nacarat.

On eût dit que le jour se prolongeait pour éclairer cette scène, car les derniers rayons du soleil, se dégageant d'un de ces bancs de nuages noirs qui parfois s'étendent d'une façon si pittoresque à l'horizon, allumèrent tout à coup mille rubis aux vitres d'une jolie maison située à une centaine de pas du fleuve et que le jeune homme n'eût point aperçue sans cela, perdue qu'elle était entre les branches d'une épaisse futaie. Ce renfort de lumière permit de voir d'abord que les regards des espions se tournaient alternativement vers l'entrée du village et vers la petite maison aux vitres étincelantes ; ensuite, que les casaques grises paraissaient avoir le plus grand respect pour la plume blanche à laquelle elles ne parlaient que chapeau bas ; puis enfin, qu'une des fenêtres illuminées s'étant ouvertes, une femme se montra au balcon, se pencha un instant, comme si, de son côté, elle attendait quelqu'un, et rentra aussitôt, craignant sans doute d'être vue.

En même temps qu'elle rentrait, le soleil s'abaissait derrière la montagne, et, à mesure qu'il s'abaissait, le rez-de-chaussée de la maison semblait s'enfoncer dans l'ombre, et la lumière, abandonnant peu à peu les fenêtres, montait au toit d'ardoises et disparaissait enfin, après s'être jouée un dernier moment à un faisceau de flèches d'or qui faisait girouette.

Pour tout esprit intelligent, il y avait là un nombre suffisant d'indices, et, sur ces indices, on pouvait établir sinon des certitudes, du moins des probabilités.

Il était probable que ces hommes surveillaient la petite maison isolée au balcon de laquelle une femme s'était montrée un instant ; il était probable toujours que cette femme et ces hommes attendaient une même personne, mais avec des intentions bien différentes ; il était probable encore que cette personne attendue devait venir par le village et, par conséquent, passer devant l'auberge, située à moitié route du village au massif d'arbres, comme le massif d'arbres lui-même était situé à mi-chemin de l'auberge

à la maison ; il était probable enfin que le cavalier à la plume blanche était le chef des cavaliers aux casaques grises, et qu'à l'ardeur qu'il déployait en se haussant sur ses étriers pour voir de plus loin, ce chef était jaloux et guettait certainement pour son propre compte.

Au moment où le jeune homme achevait dans sa pensée cette série de raisonnements qui s'enchaînaient mutuellement les uns aux autres, la porte de sa chambre s'ouvrit, et maître Biscarros entra.

— Mon cher hôte, dit le jeune homme sans laisser le temps à celui qui entrait si à propos chez lui de lui exposer le motif de sa visite, motif qu'il devinait d'ailleurs, venez ici et apprenez-moi, s'il n'y a pas toutefois d'indiscrétion dans ma demande, à qui appartient cette petite maison que l'on aperçoit là-bas comme un point blanc au milieu des peupliers et des sycomores.

L'hôte suivit des yeux la direction du doigt indicateur, et, se grattant le front :

— Ma foi ! tantôt à l'un, tantôt à l'autre, dit-il avec un sourire qu'il essayait de rendre narquois ; à vous si vous avez quelque motif de chercher la solitude, soit que vous désiriez vous cacher vous-même, soit que vous désiriez tout simplement y cacher quelqu'un.

Le jeune homme rougit.

— Mais aujourd'hui, demanda-t-il, qui habite cette maison ?

— Une jeune dame qui se fait passer pour veuve et que l'ombre de son premier, et peut-être même de son second mari, revient visiter de temps à autre. Seulement, il y a une chose à remarquer, c'est que les deux ombres s'entendent probablement entre elles et ne reviennent jamais en même temps.

— Et depuis quelle époque, demanda en souriant le jeune homme, la belle veuve habite-t-elle cette maison si commode aux apparitions ?

— Depuis deux mois à peu près. Au reste, elle se tient fort à l'écart, et personne, je crois, depuis ces deux mois, ne peut se

vanter de l'avoir vue, car elle sort fort rarement et, lorsqu'elle sort, ne sort que voilée. Une petite camériste, fort charmante, ma foi ! vient, chaque matin, commander chez moi les repas de la journée. On les porte, elle reçoit les plats dans le vestibule, paye largement la carte et ferme immédiatement la porte au nez du garçon. Ce soir, par exemple, il y a festin, et c'est pour elle que je préparais les cailles et les perdreaux que vous m'avez vu plumer.

— Et à qui donne-t-elle à souper ?

— Sans doute à l'une des deux ombres dont je vous ai parlé.

— Avez-vous vu parfois ces deux ombres ?

— Oui, mais passer seulement, le soir quand le soleil était couché, ou le matin avant que le jour fût venu.

— Je n'en suis pas moins certain que vous avez dû les remarquer, mon cher monsieur Biscarros, car, au premier mot que vous dites, on voit que vous êtes un observateur. Voyons, qu'avez-vous remarqué de particulier dans la tournure de ces deux ombres ?

— L'une est celle d'un homme de soixante à soixante-cinq ans, et celle-là m'a l'air d'être celle du premier mari, car elle vient comme une ombre sûre de l'antériorité de ses droits. L'autre est celle d'un jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans, et celle-là, je dois le dire, est plus timide et a tout à fait l'air d'une âme en peine. Aussi je jurerais que c'est celle du second mari.

— Et pour quelle heure avez-vous reçu l'ordre de servir à souper aujourd'hui ?

— Pour huit heures.

— Il en est sept et demie, dit le jeune homme en tirant de son gousset une fort jolie montre qu'il avait déjà plusieurs fois consultée, vous n'avez donc pas de temps à perdre.

— Oh ! il sera prêt, soyez tranquille ; seulement, j'étais monté pour vous parler du vôtre et vous dire que je venais de le recommencer complètement. Tâchez donc, maintenant, puisque votre compagnon a tant fait que de se mettre en retard, qu'il ne

vienne plus que dans une heure.

— Écoutez, mon cher hôte, dit le jeune cavalier, de l'air d'un homme pour qui cette grave affaire d'un repas servi à point n'est qu'une chose secondaire, ne vous tourmentez pas pour notre souper, même quand la personne que j'attends arriverait, car nous avons à causer. Si le souper n'est pas prêt, nous causerons auparavant ; s'il est prêt, au contraire, nous causerons après.

— En vérité, monsieur, dit l'hôte, vous êtes un gentilhomme fort accommodant, et, puisque vous voulez bien vous en rapporter à moi, vous serez content, soyez tranquille.

Sur quoi, maître Biscarros fit une profonde révérence, à laquelle le jeune homme répondit par un léger signe de tête, et il sortit.

— Et maintenant, se dit le jeune homme en reprenant avec curiosité son poste à la fenêtre, je comprends tout. La dame attend quelqu'un qui doit venir de Libourne, et les hommes du taillis se proposent d'aborder le visiteur avant que celui-ci ait eu le temps de heurter à la porte.

À cet instant, et comme pour justifier les prévisions de notre sagace observateur, le pas d'un cheval se fit entendre vers sa gauche. Prompt comme l'éclair, l'œil du jeune homme sonda le taillis pour épier l'attitude des gens embusqués. Quoique la nuit commençât à confondre les objets, il lui sembla que les uns écartaient les branches et que les autres se soulevaient pour regarder par-dessus le rocher, ceux-ci et ceux-là se préparant à un mouvement qui avait toutes les apparences d'une agression. En même temps, un bruit sec, comme celui d'un mousquet que l'on arme, vint, à trois reprises, frapper son oreille et faire tressaillir son cœur. Alors il se tourna rapidement du côté de Libourne pour tâcher d'apercevoir celui que menaçait ce bruit meurtrier, et il vit, sur un cheval parfaitement découplé et lancé au trot, apparaître, le nez au vent, l'air vainqueur, le bras arrondi sur la hanche, un beau jeune homme dont le manteau court, doublé de satin blanc, découvrait gracieusement l'épaule droite. De loin, cette figure

semblait pleine d'élégance, de molle poésie et d'orgueil joyeux. De plus près, ce fut un visage aux lignes fines, au teint animé, à l'œil ardent, à la bouche entr'ouverte par l'habitude du sourire, à la moustache noire et délicate, aux dents fines et blanches. Un triomphant moulinet de houssine, un petit sifflotement pareil à celui dont avaient l'habitude les petits-maîtres de l'époque et que M. Gaston d'Orléans avait mis à la mode achevait de faire du nouvel arrivant un cavalier parfait selon les lois du bel air en vigueur à la cour de France, laquelle commençait déjà à donner le ton à toutes les cours de l'Europe.

À cinquante pas derrière lui et montant un cheval dont il réglait l'allure sur celle du cheval de son maître venait un laquais fort prétentieux et fort rengorgé qui paraissait tenir parmi les domestiques un rang non moins distingué que son maître parmi les gentilshommes.

Le bel adolescent qui se tenait à la fenêtre de l'hôtel, trop jeune encore, sans doute, pour assister froidement à une scène dans le genre de celle qui lui était promise, ne put s'empêcher de frémir en songeant que les deux incomparables qui s'avançaient, si pleins d'insouciance et de sécurité, allaient, selon toute probabilité, être passés par les armes en arrivant à l'embuscade qui les attendait. Un combat rapide parut se livrer chez lui entre la timidité de son âge et l'amour de son prochain. Enfin, ce fut le sentiment généreux qui l'emporta, et comme le cavalier allait passer devant la porte de l'auberge sans même regarder de son côté, cédant à un élan subit, à une résolution irrésistible, le jeune homme se jeta en avant, et, interpellant le beau voyageur :

— Holà ! monsieur, cria-t-il, arrêtez-vous, s'il vous plaît, car j'ai quelque chose d'important à vous dire.

À cette voix et à ces paroles, le cavalier leva la tête, et, voyant ce jeune homme à la fenêtre, arrêta son cheval d'un mouvement de main qui eût fait honneur au meilleur écuyer.

— N'arrêtez pas votre cheval, monsieur, continua le jeune homme, et approchez-vous au contraire de moi sans affectation

et comme si vous me connaissiez.

Le voyageur hésita un instant, mais, voyant, à l'air de celui qui lui parlait, qu'il avait affaire à un gentilhomme de bonne tournure et de beau visage, il mit le chapeau à la main et s'avança tout en souriant.

— Me voici à vos ordres, monsieur, lui dit-il. Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Avancez plus près encore, monsieur, continua l'inconnu de la fenêtre, car ce que j'ai à vous dire ne peut se dire tout haut. Remettez votre chapeau, car il faut que l'on croie que nous nous connaissons depuis longtemps et que c'est moi que vous venez voir à cette auberge.

— Mais, monsieur, dit le voyageur, je ne comprends pas.

— Vous comprendrez tout à l'heure. En attendant, couvrez-vous... Bien, avancez encore, plus près, plus près ! Tendez-moi la main. C'est cela ! Enchanté de vous voir ! Maintenant, ne dépassez pas cette auberge, ou vous êtes perdu !

— Qu'y a-t-il donc ? En vérité, vous m'effrayez, dit en souriant le voyageur.

— Il y a que vous vous rendez à la petite maison où brille cette lumière, n'est-ce pas ?

Le cavalier fit un mouvement.

— Mais sur la route de cette maison, là, au coude du chemin, dans ce taillis sombre, quatre hommes sont embusqués qui vous attendent.

— Ah ! fit le cavalier en regardant de tous ses yeux le petit jeune homme pâle. Ah ! vraiment ! Vous êtes sûr ?

— Je les ai vus arriver les uns après les autres, descendre de leurs chevaux, se cacher, les uns derrière les arbres et les autres derrière des rochers. Enfin, quand, tout à l'heure, vous avez débouché du village, je les ai entendus armer leurs mousquets.

— Bon ! dit le cavalier, qui commençait à s'effaroucher à son tour.

— Oui, monsieur, c'est comme je vous le dis, continua le

jeune homme au feutre gris, et s'il faisait plus clair, peut-être pourriez-vous les voir et les reconnaître.

— Oh ! dit le voyageur, je n'ai pas besoin de les reconnaître, et je sais à merveille quels sont ces hommes. Mais vous, monsieur, qui vous a dit que j'allais à cette maison et que c'était moi que l'on guettait ainsi ?

— Je l'ai deviné.

— Vous êtes un Œdipe très-charmant, merci ! Ah ! l'on veut me fusiller. Et combien sont-ils pour cette belle opération ?

— Quatre, dont l'un me paraît le chef.

— Ce chef est plus vieux que les autres, n'est-ce pas ?

— Oui, autant que j'ai pu en juger d'ici.

— Voûté ?

— Rond des épaules, plume blanche, justaucorps brodé, manteau brun ; le geste rare mais impératif.

— Justement, c'est le duc d'Épernon.

— Le duc d'Épernon ! s'écria le gentilhomme.

— Ah bien, voilà que je vous conte mes affaires, dit en riant le voyageur. Je n'en fais jamais d'autres. Mais n'importe, vous me rendez un assez grand service pour que je n'y regarde pas de si près avec vous. Et ceux qui l'accompagnaient, comment étaient-ils vêtus ?

— De casaques grises.

— Précisément, ce sont ses porte-bâtons.

— Qui aujourd'hui sont devenus des porte-mousquets.

— En mon honneur, bien obligé ! Maintenant, savez-vous ce que vous devriez faire, mon gentilhomme ?

— Non, mais dites votre avis, et si ce que je dois faire peut vous servir, j'y suis d'avance tout disposé.

— Vous avez des armes ?

— Mais... oui. J'ai mon épée.

— Vous avez votre laquais ?

— Sans doute, mais il n'est pas ici ; je l'ai envoyé au-devant de quelqu'un que j'attends.

— Eh bien, vous devriez me donner un coup de main.

— Pourquoi faire ?

— Pour charger ces misérables et leur faire demander merci, à eux et à leur chef.

— Êtes-vous fou, monsieur ? s'écria le jeune homme avec un accent qui prouvait qu'il n'était pas le moins du monde disposé à une pareille expédition.

— En effet, je vous demande pardon, dit le voyageur ; j'oubliais que la chose ne vous regarde pas.

Puis, se retournant vers son laquais, qui, en voyant son maître s'arrêter, avait de son côté fait halte en conservant sa distance :

— Castorin, dit-il, venez ici.

Et, en même temps, il porta la main aux fontes de sa selle, comme pour s'assurer que ses pistolets étaient en bon état.

— Ah ! monsieur, s'écria le jeune gentilhomme en étendant les bras comme pour l'arrêter, monsieur, au nom du ciel, ne risquez pas votre vie dans une pareille aventure ! Entrez plutôt dans l'auberge afin de ne donner aucun soupçon à celui qui vous attend. Songez qu'il s'agit de l'honneur d'une femme.

— Vous avez raison, dit le cavalier, quoique, dans cette circonstance, il ne s'agisse pas précisément de l'honneur, mais de la fortune. Castorin, mon ami, continua-t-il en s'adressant à son laquais, qui l'avait rejoint, nous n'allons pas plus loin pour le moment.

— Comment ! s'écria Castorin, presque aussi désappointé que son maître ; que dit donc monsieur ?

— Je dis que mademoiselle Francinette sera privée ce soir du bonheur de vous voir, attendu que nous passons la nuit à l'hôtel du *Veau-d'or*. Entrez donc, commandez-moi à souper, et me faites préparer un lit.

Et comme le cavalier s'aperçut sans doute que M. Castorin s'apprêtait à répliquer, il accompagna ces dernières paroles d'un mouvement de tête qui n'admettait pas une plus longue discussion.

Aussi Castorin disparut-il sous la grande porte, l'oreille basse et sans oser risquer un seul mot.

Le voyageur suivit Castorin un instant des yeux, puis, après avoir réfléchi, il parut prendre sa résolution, mit pied à terre, entra par la grande porte après son laquais, au bras duquel il jeta la bride de son cheval, et, en deux bonds, il fut à la chambre du jeune gentilhomme, qui, voyant tout à coup s'ouvrir sa porte, laissa échapper un mouvement de surprise mêlé de crainte que le nouvel arrivant ne put voir à cause de l'obscurité.

— Ainsi, dit le voyageur en s'approchant gaiement du jeune homme et en serrant cordialement une main qu'on ne lui tendait pas, c'est convenu, je vous dois la vie.

— Ah ! monsieur, vous exagérez le service que je vous ai rendu, dit le jeune homme en faisant un pas en arrière.

— Non, pas de modestie : c'est comme je vous le dis. Je connais le duc, il est brutal en diable. Quant à vous, vous êtes un modèle de perspicacité, un phénix de charité chrétienne. Mais dites-moi, vous qui êtes si aimable, si compatissant, avez-vous poussé l'obligeance jusqu'à prévenir dans la maison ?

— Dans quelle maison ?

— Dans la maison où j'allais, pardieu ! dans la maison où l'on m'attend.

— Non, dit le jeune homme, je n'y ai point pensé, je l'avoue, et j'y eusse pensé, d'ailleurs, que je n'en avais pas le moyen. Je suis moi-même ici depuis deux heures à peine, et je ne connais personne dans cette maison.

— Ah ! diable ! fit le voyageur avec un mouvement d'inquiétude. Pauvre Nanon ! Pourvu qu'il ne lui arrive rien.

— Nanon ! Nanon de Lartigues ? s'écria le jeune homme, stupéfait.

— Ah ça ! mais vous êtes donc un sorcier ? dit le voyageur. Vous voyez des hommes s'embusquer sur une route, et vous devinez à qui ils en veulent ; je vous dis un nom de baptême, et vous devinez le nom de famille. Vite, expliquez-moi la chose, ou sinon

je vous dénonce et vous fais condamner au feu par le parlement de Bordeaux.

— Ah ! cette fois, vous en conviendrez, reprit le jeune homme, il ne faut pas être bien malin pour vous avoir dépisté. Une fois que vous aviez nommé le duc d'Épernon comme étant votre rival, il était évident que si vous nommiez une Nanon quelconque, ce devait être cette Nanon de Lartigues, si belle, si riche, si spirituelle, dit-on, dont le duc est ensorcelé et qui gouverne dans son gouvernement ; ce qui fait que, dans toute la Guyenne, elle est presque aussi exécrée que lui... Et vous alliez chez cette femme ? continua le jeune homme avec un ton de reproche.

— Ma foi, oui, je l'avoue. Et puisque je l'ai nommée, je ne m'en dédis pas. D'ailleurs Nanon est méconnue et calomniée. Nanon est une charmante fille, pleine de fidélité à ses promesses tant qu'elle trouve du plaisir à les garder et toute dévouée à celui qu'elle aime tant qu'elle aime. Je devais souper avec elle ce soir, mais le duc a renversé la marmite. Voulez-vous que, demain, je vous présente à elle ? Que diable ! il faudra bien que le duc, une heure ou l'autre, retourne à Agen !

— Merci, dit d'un ton sec le jeune gentilhomme. Je ne connais mademoiselle de Lartigues que de nom et ne désire point la connaître autrement.

— Eh ! vous avez tort, morbleu ! Nanon est une fille bonne à connaître de toutes les façons.

Les sourcils du jeune homme se froncèrent.

— Ah ! pardon, reprit le voyageur, étonné ; mais je croyais qu'à votre âge...

— Sans doute mon âge est celui où l'on accepte d'ordinaire de pareilles propositions, reprit le jeune homme en s'apercevant du mauvais effet que faisait son rigorisme, et je l'accepterais volontiers si je n'étais ici de passage et forcé de continuer mon chemin cette nuit.

— Oh ! pardieu ! vous ne vous en irez pas du moins que je ne sache quel est le gentil cavalier qui m'a si galamment sauvé la

vie.

Le jeune homme parut hésiter, puis, après un instant :

— Je suis le vicomte de Cambes.

— Ah ! ah ! dit son interlocuteur, j'ai entendu parler d'une charmante vicomtesse de Cambes qui a bon nombre de terres tout autour de Bordeaux et qui est amie de madame la Princesse.

— C'est ma parente, dit vivement le jeune homme.

— Ma foi, je vous en fais mon compliment, vicomte, car on la dit incomparable. J'espère que si l'occasion me favorise en ce point, vous me présenterez à elle. Je suis le baron de Canolles, capitaine dans Navailles et, pour le moment, jouissant d'un congé que M. le duc d'Épernon a bien voulu m'accorder, à la recommandation de mademoiselle de Lartigues.

— Baron de Canolles ! s'écria à son tour le vicomte, regardant son interlocuteur avec toute la curiosité qu'éveillait en lui ce nom fameux dans les aventures galantes du temps.

— Vous me connaissez ? dit Canolles.

— De réputation seulement, répondit le vicomte.

— Et de mauvaise réputation, n'est-ce pas ? Que voulez-vous ! chacun suit sa nature. Moi, j'aime la vie agitée.

— Vous êtes parfaitement libre, monsieur, de vivre comme il vous convient, répondit le vicomte. Cependant permettez-moi une réflexion.

— Laquelle ?

— C'est que voilà une femme horriblement compromise à cause de vous et sur laquelle le duc va se venger de son désappointement à votre égard.

— Diable ! vous croyez ?

— Sans doute, pour être une femme... légère... mademoiselle de Lartigues n'en est pas moins femme, et compromise par vous. C'est à vous de veiller à sa sûreté.

— Vous avez, ma foi, raison, mon jeune Nestor, et j'oubliais, dans le charme de votre conversation, mes devoirs de gentilhomme. Nous aurons été trahis, et, selon toute probabilité, le duc

sait tout. Il est vrai que si seulement Nanon était prévenue, elle est adroite, et je m'en rapporterais à elle de faire demander pardon au duc. Voyons, voyons donc : savez-vous la guerre, jeune homme ?

— Pas encore, répondit le vicomte en riant. Mais je crois que je vais l'apprendre où je vais.

— Eh bien, une première leçon. Vous savez qu'en bonne guerre, quand la force est inutile, il faut employer la ruse. Aidez-moi donc à ruser.

— Je ne demande pas mieux. Mais de quelle façon ? Dites !

— L'auberge a deux portes.

— Quant à cela, je n'en sais rien.

— Je le sais, moi : une qui donne sur la grande route, l'autre qui donne sur la campagne. Je sors par celle qui donne sur la campagne, je décris un demi-cercle, et je vais frapper à la maison de Nanon, qui a aussi une porte de derrière.

— Oui, pour qu'on vous surprenne dans cette maison ! s'écria le vicomte. Vous faites, en vérité, un beau tacticien !

— Qu'on me surprenne ? reprit Canolles.

— Sans doute. Le duc, las d'attendre et ne vous voyant pas sortir d'ici, se retournera vers la maison.

— Oui, mais je ne ferai qu'entrer et sortir.

— Une fois entré... vous ne sortirez plus.

— Décidément, jeune homme, dit Canolles, vous êtes magicien.

— Vous serez surpris, tué peut-être sous ses yeux, voilà tout.

— Bah ! dit Canolles, il y a des armoires.

— Oh ! fit le vicomte.

Ce *oh* ! fut prononcé de telle sorte, avec une intonation si éloquente, il contenait tant de reproches voilés, tant de honte pudique, tant de suave délicatesse, que Canolles s'arrêta tout court et attacha, malgré l'obscurité, son regard perçant sur le jeune homme accoudé à l'appui de la fenêtre.

Le vicomte sentit tout le poids de ce regard et reprit d'un air

enjoué :

— Au fait, vous avez raison, baron, allez-y. Mais cachez-vous bien afin qu'on ne vous surprenne pas.

— Eh bien, non, j'ai tort, dit Canolles, et c'est vous qui avez raison. Mais comment la prévenir ?

— Il me semble qu'une lettre...

— Qui la portera ?

— Je croyais vous avoir vu un laquais. Un laquais, en pareille circonstance, ne risque que quelques coups de bâton, tandis qu'un gentilhomme risque sa vie.

— En vérité, je perds la tête, dit Canolles, et Castorin fera la commission à merveille ; d'autant plus que je soupçonne le drôle d'avoir des intelligences dans la maison.

— Vous voyez bien que tout peut s'arranger ici, dit le vicomte.

— Oui. Avez-vous de l'encre, du papier, des plumes ?

— Non, dit le vicomte, mais il y en a en bas.

— Pardon, dit Canolles, mais, en vérité, je ne sais ce qui m'arrive ce soir, et je fais bêtise sur bêtise. N'importe ! Merci de vos bons conseils, vicomte, et je vais les suivre à l'instant même.

Et Canolles, sans quitter des yeux le jeune homme, qu'il examinait déjà depuis quelques instants avec une singulière ténacité, gagna la porte et descendit l'escalier, tandis que le vicomte, inquiet et presque troublé, murmurait :

— Comme il me regarde ! M'aurait-il donc reconnu ?

Cependant Canolles était descendu, et, après avoir un instant regardé en homme profondément affligé les caillies, les perdrix et les friandises que maître Biscarros entassait lui-même dans la manne placée sur la tête de son aide de cuisine et qu'un autre que lui allait manger peut-être, quoique bien certainement elles lui fussent destinées, il demanda la chambre qu'avait dû lui préparer maître Castorin, s'y fit apporter de l'encre, des plumes et du papier, et écrivit à Nanon la lettre suivante :

Chère dame,

À cent pas de votre porte, si la nature a doué vos beaux yeux de la faculté de voir pendant la nuit, vous pouvez distinguer, dans un tas d'arbres, M. le duc d'Épernon qui m'attend pour me faire fusiller et vous compromettre horriblement ensuite. Mais je ne me soucie ni de perdre la vie, ni de vous faire perdre votre repos. Demeurez donc en paix de ce côté-là. Quant à moi, je vais un peu user du congé que vous me fîtes signer l'autre jour afin que je profitasse de ma liberté pour vous venir voir. Où je vais, je n'en sais rien, et j'ignore même si je vais quelque part. Quoi qu'il en soit, rappelez votre fugitif quand l'orage sera passé. On vous dira au Veau-d'or quelle route j'ai prise. Vous me saurez gré, je l'espère, du sacrifice que je m'impose. Mais vos intérêts me sont plus chers que mon plaisir. Je dis mon plaisir parce que j'eusse eu quelque agrément à rosser M. d'Épernon et ses sbires sous leur déguisement. Ainsi, chère dame, croyez-moi votre bien dévoué, et surtout bien fidèle.

Canolles signa ce billet tout bouillant de la fanfaronnade gascone et dont il connaissait l'effet sur la Gasconne Nanon. Puis, appelant son laquais :

— Venez çà, maître Castorin, lui dit-il, et avouez-moi ingénument où vous en êtes avec mademoiselle Francinette.

— Mais, monsieur, répondit Castorin, fort étonné de la question, je ne sais si je dois...

— Soyez tranquille, maître fat, je n'ai aucune intention sur elle, et vous n'avez pas l'honneur d'être mon rival. Ce que je vous demande, c'est un simple renseignement.

— Ah ! dans ce cas, monsieur, c'est autre chose, et mademoiselle Francinette a eu l'obligeance d'apprécier mes qualités.

— Ainsi, vous êtes au mieux, n'est-ce pas, monsieur le faquin ? Fort bien. Prenez ce billet, alors ; tournez par la prairie.

— Je sais le chemin, monsieur, dit Castorin, d'un air suffisant.

— C'est juste. Et allez heurter à la porte de derrière. Sans doute vous connaissez aussi cette porte ?

— Parfaitement.

— De mieux en mieux. Prenez donc ce chemin, allez donc frapper à cette porte, et remettez la lettre que voici à mademoiselle Francinette.

— En ce cas, monsieur, dit Castorin, joyeux... je puis donc ?

— Vous pouvez partir à l'instant même, vous avez dix minutes pour aller et venir. Il faut que cette lettre soit remise à l'instant même à mademoiselle Nanon de Lartigues.

— Mais, monsieur, dit Castorin, qui flairait une mésaventure, si l'on ne m'ouvre pas la porte ?

— Vous serez un sot, car vous devez avoir quelque manière particulière de frapper grâce à laquelle on ne laisse point dehors un galant homme. S'il en est autrement, je suis un gentilhomme bien à plaindre d'avoir à mon service un bêlître comme vous.

— J'en ai une, monsieur, dit Castorin, de son air le plus conquérant. Je frappe d'abord deux coups à intervalles égaux, puis un troisième...

— Je ne vous demande pas de quelle manière vous frappez : peu m'importe, pourvu qu'on vous ouvre. Allez donc, et, si l'on vous surprend, mangez le papier, sinon je vous couperai les oreilles à votre retour, si cela n'est pas déjà fait.

Castorin partit comme l'éclair. Mais, en arrivant au bas de l'escalier, il s'arrêta, et, au mépris de toute règle, glissa le billet dans le haut de sa botte, puis, sortant par la porte de la basse-cour et faisant un long circuit, traversant les buissons comme un renard, franchissant les fossés comme un lévrier, il s'en vint heurter à la porte dérobée de cette façon particulière qu'il avait tenté d'expliquer à son maître et qui avait tant d'efficacité qu'à l'instant même la porte s'ouvrit.

Dix minutes après, Castorin était de retour sans mésaventure aucune et annonçait à son maître que le billet avait été remis entre les belles mains de mademoiselle Nanon.

Canolles avait employé ces dix minutes à ouvrir son portemanteau, à préparer sa robe de chambre et à se faire dresser sa table. Il écouta avec une satisfaction visible le rapport de M. Castorin, alla faire un tour à la cuisine en donnant tout haut ses ordres pour la nuit et en bâillant démesurément comme un homme qui attend avec impatience le moment de se coucher. Cette manœuvre avait pour but, si le duc d'Épernon le faisait guetter, de lui apprendre que l'intention du baron n'avait jamais été de dépasser l'auberge, où il était venu, simple et inoffensif voyageur, demander un souper et un gîte. En effet, ce plan obtint le résultat que se promettait le baron : une espèce de paysan qui buvait dans le coin le plus obscur de la salle appela le garçon, paya son écot, se leva et sortit sans affectation et tout en grommelant un triolet. Canolles le suivit jusqu'à la porte et le vit se diriger vers le massif d'arbres. Dix minutes après, il entendit le pas de plusieurs chevaux qui s'éloignaient : l'embuscade était levée.

Alors le baron rentra, et, l'esprit tout à fait libre du côté de Nanon, il ne songea plus qu'à passer sa soirée de la façon la plus divertissante possible. En conséquence, il ordonna à Castorin de préparer des cartes et des dés et, ce soin accompli, d'aller demander au vicomte de Cambes s'il voulait bien lui faire l'honneur de le recevoir.

Castorin obéit et trouva au seuil de la chambre un vieil écuyer à poils blancs, lequel, tenant la porte à peine entrebâillée, répondit à son compliment d'un air fort rébarbatif :

- Impossible pour le moment : M. le vicomte est en affaires.
- Très-bien, dit Canolles, j'attendrai.

Et comme il entendait un grand bruit devers la cuisine, il alla, pour tuer le temps, voir un peu ce qui se passait dans cette importante partie de la maison.

C'était le pauvre marmiton qui revenait plus mort que vif. Au coude du chemin, il avait été arrêté par quatre hommes qui l'avaient interrogé sur le but de sa promenade nocturne et qui,

apprenant qu'il allait porter à souper à la dame de la maison isolée, l'avaient dépouillé de son bonnet, de sa veste blanche et de son tablier ; le plus jeune des quatre hommes avait alors revêtu les insignes de sa profession, avait posé le panier en équilibre sur sa tête et avait continué, au lieu et place de l'apprenti cuisinier, le chemin vers la petite maison. Dix minutes après, il était revenu et s'était entretenu tout bas avec celui qui paraissait le chef de la troupe. Alors on avait rendu au marmiton sa veste, son bonnet et son tablier, on lui avait remis son panier sur la tête, et on lui avait donné un coup de pied au derrière pour le mettre dans la direction qu'il devait suivre. Le pauvre diable n'en avait pas demandé davantage. Il était parti tout courant et était venu tomber à demi mort de terreur sur le seuil de la porte, où l'on venait de le ramasser.

Cette aventure était fort inintelligible pour tout le monde, excepté pour Canolles. Mais comme celui-ci n'avait aucun motif d'en donner l'explication, il laissa hôte, garçons, servantes, cuisinier et marmiton se perdre en conjectures sur l'événement, et, tandis qu'ils battaient la campagne à qui mieux mieux, il monta chez le vicomte, et, présumant que la première demande qu'il lui avait adressée par l'entremise de M. Castorin le dispensait d'une seconde démarche du même genre, il ouvrit la porte sans façon et entra.

Une table illuminée et chargée de deux couverts était dressée au milieu de la chambre, n'attendant plus, pour être complète, que les plats dont elle devait être ornée.

Canolles remarqua ces deux couverts et en tira un joyeux augure.

Cependant, en l'apercevant, le vicomte se leva d'un mouvement si brusque qu'il était aisé de voir que sa visite avait surpris le jeune homme, et que ce n'était point à lui, comme il s'en était flatté d'abord, qu'était destiné le second couvert.

Ce doute fut confirmé par les premières paroles que lui adressa le vicomte.

— Puis-je savoir, monsieur le baron, lui demanda celui-ci en s'avancant toujours cérémonieux vers lui, à quelle nouvelle circonstance je dois l'honneur de votre visite ?

— Mais, répondit Canolles, un peu ébouriffé de cette disgracieuse réception, à une circonstance toute naturelle. La faim m'est venue. J'ai pensé qu'elle devait vous être venue aussi. Vous êtes seul, je suis seul, et je voulais avoir l'honneur de vous proposer de souper avec moi.

Le vicomte regarda Canolles avec une défiance visible et parut éprouver quelque embarras à lui répondre.

— Sur mon honneur ! dit Canolles en riant, on dirait que je vous fais peur. Êtes-vous donc chevalier de Malte ? Vous destine-t-on à l'Église, ou votre respectable famille vous aurait-elle élevé dans l'horreur des Canolles ? Voyons, pardieu ! je ne vous perdrai pas pour une heure passée ensemble, chacun d'un côté d'une table.

— Impossible de descendre chez vous, baron.

— Eh bien, ne descendez pas chez moi. Mais puisque je suis monté chez vous...

— Encore plus impossible, monsieur. J'attends quelqu'un. Pour cette fois, Canolles fut désarçonné.

— Ah ! vous attendez quelqu'un ? dit-il.

— Oui.

— Ma foi, dit Canolles après un instant de silence, j'aimerais presque autant que vous m'eussiez laissé continuer ma route, au risque de ce qui pouvait m'en arriver, que de gêner ainsi, par cette répulsion que vous me manifestez, le service que vous m'avez rendu et dont il me semblait que je ne vous avais point encore assez remercié.

Le jeune homme rougit et se rapprocha de Canolles.

— Pardon, monsieur ! dit-il d'une voix tremblante, je comprends toute mon impolitesse ; aussi, si ce n'était d'affaires sérieuses, d'affaires de famille que nous avons à causer avec la personne que j'attends, ce me serait à la fois un honneur et un

plaisir de vous admettre en tiers, quoique...

— Oh ! achevez, dit Canolles, quelque chose que vous me disiez, j'ai décidé que je ne me fâcherais point contre vous.

— Quoique, continua le jeune homme, notre connaissance soit un de ces effets imprévus du hasard, une de ces rencontres fortuites, une de ces relations éphémères...

— Et pourquoi cela ? demanda Canolles. C'est de cette façon, au contraire, que se lient les longues et sincères amitiés. Il ne s'agit que de faire un mérite à la Providence de ce que vous attribuez au hasard.

— La Providence, monsieur, reprit le vicomte en riant, veut que je parte dans deux heures et que, selon toute probabilité, je suive une route tout opposée à la vôtre. Recevez donc tous mes regrets de ne pouvoir accepter, comme je le désirerais, cette amitié que vous m'offrez si cordialement et que j'apprécie à sa valeur.

— Ma foi, dit Canolles, décidément vous êtes un singulier garçon, et votre élan de générosité m'avait d'abord donné une tout autre idée de votre caractère. Mais enfin, qu'il soit fait comme vous le désirez : je n'ai certes pas le droit d'être exigeant, puisque c'est moi qui suis votre obligé et que vous avez fait pour moi beaucoup plus que je n'avais le droit d'attendre d'un inconnu. Je m'en retourne donc souper seul. Mais, en vérité, vicomte, cela me coûte : le monologue n'est point dans mes habitudes.

Et en effet, malgré ce qu'avait dit Canolles et la résolution de se retirer qu'annonçaient ses paroles, il ne se retirait pas. Quelque chose le clouait à sa place dont il ne se rendait pas compte ; il se sentait invinciblement attiré vers le vicomte, mais celui-ci, prenant un flambeau, s'approcha de Canolles, et, avec un charmant sourire :

— Monsieur, dit-il en lui tendant la main, quoi qu'il en soit, et si courte qu'ait été notre entrevue, croyez que je suis enchanté d'avoir pu vous être bon à quelque chose.

Canolles ne vit que le compliment. Il saisit la main que le

vicomte lui présentait et qui, au lieu de répondre à sa masculine et amicale pression, se retira tiède et frémissante ; puis, comprenant que, tout enveloppé qu'il était d'une phrase obligeante, le congé que lui donnait le jeune homme n'en était pas moins un congé, il se retira tout désappointé et surtout tout pensif.

À la porte, il rencontra le sourire édenté du vieux valet, qui prit le flambeau des mains du vicomte, reconduisit cérémonieusement Canolles jusqu'à son appartement et remonta incontinent vers son maître, lequel l'attendait au haut de l'escalier.

— Que fait-il ? demanda le vicomte à voix basse.

— Je crois qu'il se décide à souper seul, répondit Pompée.

— Alors il ne remontera plus ?

— Je l'espère, du moins.

— Commandez les chevaux, Pompée, ce sera toujours tu temps de gagné. Mais, ajouta le vicomte en prêtant l'oreille, qu'est-ce que ce bruit ?

— On dirait la voix de M. Richon.

— Et celle de M. de Canolles.

— Ils se querellent, ce me semble.

— Au contraire, ils se reconnaissent. Écoutez.

— Pourvu que Richon ne parle point.

— Oh ! il n'y a rien à craindre, c'est un homme fort circospect.

— Chut !

Les deux écouteurs se turent, et l'on entendit alors la voix de Canolles.

— Deux couverts, maître Biscarros, criait le baron, deux couverts ! M. Richon soupe avec moi.

— Non pas, s'il vous plaît, répondit Richon : impossible.

— Ah ça ! mais vous voulez donc souper seul comme ce jeune gentilhomme.

— Quel gentilhomme ?

— Celui qui est là-haut.

— Comment l'appellez-vous ?

— Le vicomte de Cambes.

— Vous connaissez donc le vicomte ?

— Pardieu ! il m'a sauvé la vie.

— Lui ?

— Oui, lui.

— Comment cela ?

— Soupez avec moi, et je vous conterai la chose en soupant.

— Je ne puis pas : je soupe avec lui.

— En effet, il attend quelqu'un.

— C'est moi, et comme je suis en retard, vous permettrez que je vous quitte, n'est-ce pas, baron ?

— Non, sacrebleu ! je ne le permets pas ! s'écria Canolles. J'ai mis dans ma tête que je souperais en compagnie, et vous souperiez avec moi ou je souperai avec vous. Maître Biscarros, deux couverts.

Mais pendant que Canolles se retournait pour voir si cet ordre était exécuté, Richon avait enfilé l'escalier et en montait rapidement les degrés. En arrivant sur la dernière marche, sa main rencontra une petite main qui l'attira dans la chambre du vicomte de Cambes, dont la porte se referma derrière lui et dont, pour plus grande sûreté, les deux verrous vinrent corroborer la clôture.

— En vérité, murmura Canolles en cherchant inutilement des yeux Richon disparu et en s'asseyant à sa table solitaire, en vérité, je ne sais ce qu'il y a contre moi dans ce maudit pays : les uns courent après moi pour me tuer, les autres me fuient comme si j'avais la peste. Corbleu ! mon appétit s'éteint, je sens que je m'attriste, je suis capable de me griser ce soir comme un lansquenet. Holà ! Castorin, venez là que je vous rosse. Ah ça ! mais ils s'enferment là-haut comme s'ils conspiraient. Ah ! double bœuf que je suis ! en effet, ils conspirent. C'est cela : voilà qui m'explique tout. Maintenant, pour qui conspirent-ils ? Est-ce pour le coadjuteur ? est-ce pour les princes ? est-ce pour le parlement ? est-ce pour le roi ? est-ce pour la reine ? est-ce pour M. de Mazarin ? Ma foi, qu'ils conspirent contre qui ils voudront,

cela m'est bien égal, et l'appétit m'est revenu. Castorin, faites servir et versez-moi à boire ; je vous pardonne.

Et Canolles entama philosophiquement le premier souper qui avait été préparé pour le vicomte de Cambes et que, faute de provisions nouvelles, maître Biscarros était forcé de lui servir réchauffé.

IV

Tandis que le baron de Canolles cherchait inutilement quelqu'un pour souper avec lui et, lassé de ses recherches infructueuses, se décidait enfin à souper seul, voyons ce qui se passait chez Nanon.

Nanon, quoi qu'en aient dit et écrit ses ennemis, et, au nombre de ses ennemis, il faut compter la plupart des historiens qui se sont occupés d'elle, était, à cette époque, une charmante créature de vingt-cinq à vingt-six ans. Petite de taille, brune de peau, mais avec une allure souple et gracieuse, mais avec de vives et fraîches couleurs, mais avec des yeux d'un noir profond dont la cornée limpide s'irisait, comme celle des chats, de tous les feux et de tous les reflets, gaie à la surface, rieuse en apparence, Nanon était cependant bien loin de laisser aller son esprit à tous ces caprices et à toutes ces futilités qui brodent de folles arabesques la trame soyeuse et dorée dont se compose d'ordinaire la vie d'une petite-maîtresse. Tout au contraire, les plus graves délibérations, mûrement et longuement pesées dans sa tête mutine, prenaient un aspect à la fois plein de séduction et de lucidité en se traduisant par sa voix vibrante et fortement empreinte d'accent gascon. Personne n'eût deviné sous ce masque rose aux traits fins et souriants, derrière ce regard plein de promesses voluptueuses et tout pétillant de vives ardeurs, la persévérance infatigable, la ténacité invincible et la profondeur de vues de l'homme d'État. Et cependant telles étaient les qualités ou les défauts de Nanon, selon qu'on voudra les examiner par la face ou par le revers de la médaille, tel était l'esprit calculateur, tel était le cœur ambitieux auxquels un corps plein d'élégance servait d'enveloppe.

Nanon était d'Agen. M. le duc d'Épernon, fils de cet inséparable de Henri IV qui était dans sa voiture au moment où le couteau de Ravillac le frappa et sur lequel planèrent des soupçons qui

retentirent jusqu'à Catherine de Médicis¹, M. le duc d'Épernon, nommé gouverneur de la Guyenne, où sa morgue, ses insolences et ses exactions l'avaient fait généralement exécrer, avait distingué cette petite bourgeoise, fille d'un simple avocat. Il lui avait fait la cour, en avait triomphé à grand'peine et après une défense soutenue avec l'habileté d'un grand tacticien qui veut faire sentir à son vainqueur tout le prix de sa victoire. Mais, comme rançon de sa réputation désormais perdue, Nanon avait dérobé au duc sa puissance et sa liberté. Au bout de six mois de liaison avec le gouverneur de la Guyenne, c'était elle qui gouvernait en réalité cette belle province, rendant avec usure à tous ceux qui autrefois l'avaient lésée ou humiliée les torts et les offenses qu'elle en avait reçus. Reine de hasard, elle se fit tyran par calcul, pressentant, avec sa subtile intelligence, qu'il fallait suppléer par l'abus à la brièveté probable du règne.

En conséquence, elle s'empara de tout : trésor, influence, honneurs ; elle fut riche, nomma aux emplois, reçut les visites de Mazarin et des premiers seigneurs de la cour. Combinant avec une admirable adresse les divers éléments dont elle disposait, elle s'en fit un amalgame utile à son crédit, profitable à sa fortune. Chaque service que rendait Nanon était coté à son prix. Un grade dans l'armée, une charge dans la magistrature avaient leur tarif : Nanon faisait accorder ce grade ou cet emploi, mais on les lui payait en bel et bon argent ou par un riche et royal cadeau, en sorte que, se dessaisissant d'un fragment de pouvoir au bénéfice de quelqu'un, elle récupérait ce fragment sous une autre espèce, donnant l'autorité mais retenant l'argent, qui en est le nerf.

Cela explique la durée de son règne, car les hommes, dans leur haine, hésitent à renverser un ennemi auquel restera une consolation. Ce que veut la vengeance, c'est une ruine totale, c'est une prostration complète. Les peuples chassent avec regret un tyran qui emporterait leur or et qui s'en irait en riant. Nanon de Lartigues avait deux millions !

1. Dumas ne veut-il pas plutôt dire Marie de Médicis ? (LJR)

Aussi vivait-elle avec une sorte de sécurité sur ce volcan qui, sans relâche, ébranlait tout autour d'elle. Elle avait senti la haine populaire monter comme une marée, grandir et battre de ses flots le pouvoir de M. d'Épernon, qui, chassé de Bordeaux dans un jour de colère, avait entraîné Nanon avec lui comme la barque suit le vaisseau. Nanon plia sous l'orage, quitte à se relever quand l'orage serait passé : elle avait pris M. de Mazarin pour modèle et, humble écolière, pratiquait de loin la politique de l'adroit et souple Italien. Le cardinal remarqua cette femme qui grandissait et s'enrichissait par les mêmes moyens qui avaient fait de lui un premier ministre possesseur de cinquante millions. Il admira la petite Gascone. Il fit plus, il la laissa faire. Peut-être plus tard saura-t-on pourquoi.

Malgré tout cela, et quoique quelques-uns qui se disaient mieux informés prétendissent qu'elle correspondait directement avec M. de Mazarin, on parlait peu des intrigues politiques de la belle Nanon. Canolles lui-même, qui, du reste, beau, jeune et riche, ne comprenait pas qu'on eût besoin d'être intrigant, ne savait point à quoi s'en tenir sur ce point. Quant à ses intrigues amoureuses, soit que Nanon, occupée de plus graves soins, les eût renvoyées à plus tard, soit que le bruit que faisait l'amour de M. d'Épernon pour elle eût absorbé le bruit que pouvaient faire des amours secondaires, ses ennemis mêmes n'avaient pas été prodiges de scandales envers elle, et Canolles pouvait, avec quelque droit, croire, dans son amour-propre personnel et national, Nanon invincible avant son arrivée. Soit qu'effectivement Canolles eût eu le premier élan amoureux de ce cœur accessible seulement jusque-là à l'ambition, soit que la prudence eût conseillé à ses prédécesseurs une discrétion absolue, Nanon, maîtresse, devait être une charmante femme, Nanon, offensée, devait être une terrible ennemie.

La connaissance de Nanon et de Canolles s'était faite de la façon la plus naturelle. Canolles, lieutenant au régiment de Navailles, avait voulu devenir capitaine. Pour cela, il dut écrire

à M. d'Épernon, colonel général de l'infanterie. Ce fut Nanon qui lut la lettre. Elle répondit à son ordinaire, croyant avoir une affaire à traiter et donnant à Canolles un rendez-vous d'affaires. Canolles choisit parmi ses bijoux de famille une bague magnifique et qui pouvait valoir cinq cents pistoles – c'était toujours moins cher que d'acheter une compagnie – et se rendit à son rendez-vous. Mais, cette fois, le vainqueur Canolles, précédé de son cortège pompeux de bonnes fortunes, mit en déroute les calculs et la fiscalité de mademoiselle de Lartigues. C'était la première fois qu'il voyait Nanon, c'était la première fois que Nanon le voyait. Ils étaient jeunes, beaux et spirituels tous deux. L'entrevue se passa en compliments réciproques ; de l'affaire en instance il ne fut pas dit un seul mot, et cependant l'affaire fut faite. Le lendemain, Canolles reçut son brevet de capitaine, et, lorsque la bague précieuse passa de son doigt à celui de Nanon, ce ne fut plus comme le prix de l'ambition satisfaite, mais comme le gage de l'amour heureux.

Quant à expliquer la résidence de Nanon près du village de Matifou, l'histoire suffira. Comme nous l'avons dit, le duc d'Épernon s'était fait haïr en Guyenne. Nanon, à qui on avait fait l'honneur de la transformer en mauvais génie, s'y était fait exécrer. L'émeute les chassa de Bordeaux et les repoussa à Agen. Mais, à Agen, l'émeute recommença. Un jour, on renversa sur un pont le carrosse doré dans lequel Nanon allait rejoindre le duc. Nanon, sans qu'on sût comment, se trouva dans la rivière, et ce fut Canolles qui l'en retira. Une nuit, le feu prit à la maison de ville de Nanon, et ce fut Canolles qui pénétra à point jusque dans sa chambre à coucher et qui la sauva du feu. Nanon jugea qu'une troisième épreuve pourrait bien réussir aux Agenois. Quoique Canolles s'éloignât d'elle le moins possible, c'eût été un miracle qu'il se trouvât toujours là à point nommé pour la tirer du péril. Elle profita d'un départ du duc, qui allait tenter une tournée dans son gouvernement, et d'une escorte de douze cents hommes dont le régiment de Navailles avait fourni sa part pour sortir de la ville en même temps que Canolles, narguant de la portière de son carrosse la populace, qui eût bien voulu mettre ce carrosse en pièces, mais qui ne l'osait point.

Alors le duc et Nanon choisirent, ou plutôt Canolles avait secrètement choisi pour eux la petite campagne où il fut décidé que Nanon demeurerait, tandis qu'on lui monterait une maison à Libourne. Canolles eut un congé, en apparence pour aller terminer chez lui quelques affaires de famille, en réalité pour avoir le droit de quitter son régiment, qui était retourné à Agen, et ne pas trop s'éloigner de Matifou, où sa présence tutélaire était plus urgent que jamais. En effet, les événements commençaient à prendre une gravité alarmante. Les princes de Condé, de Conti et de Longueville, arrêtés le 17 janvier précédent et enfermés à Vincennes, offraient aux quatre ou cinq partis qui divisaient la

France à cette époque un excellent prétexte de guerre civile. L'impopularité du duc d'Épernon, que l'on savait tout entier à la cour, allait croissant, quoique raisonnablement on eût pu espérer qu'elle ne pouvait plus croître. Une catastrophe souhaitée de tous les partis, qui, dans l'étrange situation où se trouvait la France, ne savaient pas où ils en étaient eux-mêmes, devenait imminente. Nanon, comme les oiseaux qui voient venir l'orage, disparut de l'horizon et rentra dans son nid de feuillage pour y attendre, obscure et ignorée, l'événement.

Elle se donna pour une veuve qui cherche la retraite. C'était ainsi, on se le rappelle, que l'avait désignée maître Biscarros.

Donc M. d'Épernon était venu visiter la charmante recluse en lui annonçant qu'il partait pour une tournée de huit jours, et, aussitôt son départ, Nanon avait envoyé par le percepateur, son protégé, un petit mot à Canolles, qui, grâce à son congé, se tenait dans les environs. Seulement, comme nous l'avons dit, ce petit mot original avait disparu entre les mains du messenger et était devenu une copie d'invitation sous la plume de Cauvignac. C'était à cette invitation que l'insouciant gentilhomme s'empres-sait de se rendre lorsque le vicomte de Cambes l'avait arrêté à quatre cents pas de son but.

Nous savons le reste.

Nanon attendait donc Canolles comme attend une femme qui aime, c'est-à-dire en tirant dix fois par minute sa montre de sa poche, en s'approchant à chaque instant de la croisée, en épiant chaque bruit, en interrogeant du regard le soleil rouge et splendide qui se cachait derrière la montagne pour faire place aux premières ombres de la nuit. D'abord, on frappa à la porte de devant, et elle lança Francinette vers la porte. Mais ce n'était rien autre chose que le marmiton supposé, lequel apportait le souper auquel manquait le convive. Nanon plongea ses yeux dans l'anti-chambre et vit le faux messenger de maître Biscarros, qui, de son côté, insinuait son regard dans la chambre à coucher, où était dressée une petite table à deux couverts. Nanon recommanda à

Francinette de tenir les viandes chaudes, referma tristement la porte et s'en revint à sa fenêtre, laquelle lui montrait, autant qu'elle pouvait la voir au milieu des premières ténèbres, la route vide.

Un second coup, un coup frappé d'une manière particulière, retentit à la petite porte de derrière, et Nanon s'écria :

— Le voici.

Mais, dans la crainte que ce ne fût point lui encore, elle resta debout et immobile au milieu du chemin. Un instant après, la porte s'ouvrit, et mademoiselle Francinette apparut sur le seuil, l'air consterné, muette et tenant le billet. La jeune femme aperçut le papier, bondit vers la camériste, le lui arracha de la main, l'ouvrit rapidement et lut avec angoisse.

À cette lecture, Nanon fut comme frappée de la foudre : elle aimait fort Canolles, mais, chez elle, l'ambition était un sentiment presque égal à l'amour, et, en perdant le duc d'Épernon, elle perdait non-seulement toute sa fortune à venir, mais peut-être même encore sa fortune passée. Cependant, comme c'était une femme de tête, elle commença par éteindre la bougie, qui eût fait transparaître son ombre, et courut à la fenêtre. Il était temps : quatre hommes s'approchaient de la maison, dont ils n'étaient plus qu'à une vingtaine de pas. L'homme au manteau marchait le premier, et, dans l'homme au manteau, Nanon, à n'en pas douter, reconnut le duc. En ce moment, mademoiselle Francinette entraînait, une bougie à la main. Nanon jeta un coup d'œil de désespoir sur la table, sur les deux couverts, sur les deux fauteuils, sur les deux oreillers brodés qui étalaient leur blancheur insolente sur le fond cramoisi des rideaux de damas, enfin, sur son appétissant négligé de nuit si bien en harmonie avec tous ces préparatifs.

— Je suis perdue ! pensa-t-elle.

Mais presque aussitôt, la pensée revint à cet esprit subtil, un sourire passa sur ses lèvres. Plus prompte que l'éclair, elle saisit le verre de simple cristal destiné à Canolles et le lança au hasard dans le jardin, tira d'un étui le gobelet d'or aux armes du duc,

plaça près de son assiette son couvert de vermeil, puis, froide de terreur, mais avec un sourire composé à la hâte, elle se précipita par les degrés et arriva devant la porte au moment où venait d'y retentir un coup grave et solennel.

Francinette voulut ouvrir, mais Nanon la saisit par le bras, la poussa de côté, et, avec ce regard rapide qui, chez les femmes surprises, complète si bien la pensée :

— C'est M. le duc que j'attends, dit-elle, et non M. de Canolles. — Servez !

Puis elle tira elle-même les verrous, et, se jetant au cou de l'homme à la plume blanche, qui préparait une mine des plus farouches :

— Ah ! s'écria Nanon, mon rêve ne m'a donc pas trompée ! Venez, mon cher duc ! vous êtes servi, et nous allons souper.

D'Épernon demeura stupéfait. Cependant, comme une caresse de jolie femme est toujours bonne à prendre, il se laissa embrasser.

Mais, se rappelant aussitôt quelle preuve accablante il possédait :

— Un moment, mademoiselle, dit-il, expliquons-nous, s'il vous plaît.

Et, faisant de la main un signe à ses acolytes, qui s'écartèrent respectueusement mais sans s'éloigner cependant tout à fait, il entra seul et d'un pas grave et compassé dans la maison.

— Qu'avez-vous donc, mon cher duc ? lui dit Nanon avec une gaieté si bien feinte qu'on aurait pu la croire naturelle, est-ce que vous avez oublié quelque chose la dernière fois que vous êtes venu ici, que vous regardez avec tant de soin de tous les côtés ?

— Oui, dit le duc, j'ai oublié de vous dire que je n'étais pas un sot, un Géronte, comme M. Cyrano de Bergerac en met dans ses comédies, et, ayant oublié de vous le dire, je reviens en personne pour vous le prouver.

— Je ne vous comprends pas, monseigneur, dit Nanon, de l'air le plus calme et le plus franc. Expliquez-vous donc, je vous

en supplie.

Le regard du duc s'arrêta sur les deux fauteuils, passa aux deux couverts, des deux couverts aux deux oreillers. Là, il se fixa plus longtemps, et le rouge de la colère monta au visage du duc.

Nanon avait prévu tout cela, et elle attendait le résultat de l'examen avec un sourire qui découvrait ses dents blanches comme des perles. Seulement, ce sourire ressemblait fort à une crispation, et ses dents si blanches se fussent entre-choquées si l'angoisse ne les eût serrées les unes contre les autres.

Le duc ramena son regard courroucé sur elle.

— J'attends toujours le bon plaisir de Votre Seigneurie, dit Nanon avec une gracieuse révérence.

— Le bon plaisir de Ma Seigneurie, dit-il, est que vous m'expliquiez pourquoi ce souper.

— Parce que, je vous l'ai déjà dit, j'ai fait un rêve qui m'annonçait que, quoique vous m'eussiez quittée hier, vous reviendriez aujourd'hui. Or mes rêves ne me trompent jamais. J'ai donc fait préparer ce souper à votre intention.

Le duc fit une grimace qu'il eut l'intention de faire passer pour un sourire ironique.

— Et ces deux oreillers ? dit-il.

— Monseigneur aurait-il donc l'intention de retourner coucher à Libourne ? Cette fois, mon rêve aurait menti, car il m'annonçait que monseigneur resterait.

Le duc fit une seconde grimace plus significative encore que la première.

— Et ce charmant négligé, madame ? et ces parfums exquis ?

— C'est un de ceux que j'ai l'habitude de mettre quand j'attends monseigneur. Ces parfums viennent des sachets de peau d'Espagne que je mets dans mes armoires et que monseigneur m'a dit souvent qu'il préférerait à toutes les autres odeurs, attendu que c'était l'odeur que préférerait la reine.

— Ainsi vous m'attendiez ? continua le duc avec un ricanement plein d'ironie.

— Ah ça ! monseigneur, dit Nanon en fronçant le sourcil à son tour, je crois, Dieu me pardonne, que vous avez envie de regarder dans les armoires. Seriez-vous jaloux, par hasard ?

Et Nanon éclata de rire.

Le duc prit un air majestueux.

— Moi jaloux ? Oh ! non pas. Dieu merci, je n'ai pas ce ridicule. Vieux et riche, je sais naturellement que je suis fait pour être trompé. Mais à ceux qui me trompent, du moins, je veux prouver que je ne suis pas leur dupe.

— Et comment leur prouverez-vous cela ? dit Nanon. Je suis curieuse de le savoir.

— Oh ! cela ne sera pas difficile. Je n'aurai qu'à leur montrer ce papier.

Le duc tira un billet de sa poche.

— Je ne fais pas de rêves, moi, dit-il. À mon âge, on ne rêve plus, même éveillé. Mais je reçois des lettres. Lisez celle-ci, elle est intéressante.

Nanon prit en frémissant le billet que lui tendait le duc et tressaillit en voyant l'écriture. Mais ce tressaillement fut imperceptible, et elle lut :

Monseigneur le duc d'Épernon est prévenu que, ce soir, un homme qui, depuis près de six mois, a des familiarités avec mademoiselle Nanon de Lartigues viendra chez elle, et qu'il y restera à souper et à coucher.

Comme on ne veut laisser à monseigneur le duc d'Épernon aucune incertitude, on le prévient que ce rival heureux se nomme M. le baron de Canolles

Nanon pâlit : le coup portait en plein cœur.

— Ah ! Roland ! Roland ! murmura-t-elle, je croyais cependant bien être débarrassée de toi.

— Suis-je bien renseigné ? dit le duc, triomphant.

— Mais assez mal, répondit Nanon, et si votre police politique n'est pas mieux faite que votre police amoureuse, je vous

plains.

— Vous me plaignez ?

— Oui, car enfin, ce M. de Canolles, à qui vous faites l'honneur gratuit de le croire votre rival, n'est point ici, et d'ailleurs, vous pouvez attendre, et vous verrez s'il viendra.

— Il y est venu !

— Lui ? s'écria Nanon. Ce n'est point vrai !

Cette fois, il y avait un accent de profonde vérité dans l'exclamation de l'accusée.

— Je veux dire qu'il est venu à quatre cents pas d'ici et qu'il s'est arrêté, heureusement pour lui, à l'auberge du *Veau-d'or*.

Nanon comprit que le duc était beaucoup moins avancé qu'elle ne l'avait cru d'abord. Elle haussa les épaules. Puis une autre idée que lui avait sans doute donnée cette lettre, qu'elle tournait et retournait dans ses mains, commençait à germer dans son esprit.

— Est-ce possible, dit-elle, qu'un homme de génie, un des plus habiles politiques du royaume, se laisse prendre à des lettres anonymes ?

— Mais enfin, anonyme tant que vous voudrez, comment expliquez-vous cette lettre ?

— Oh ! l'explication n'est point difficile : c'est une suite des bons procédés de nos amis d'Agen. M. de Canolles vous a demandé, pour affaires de famille, un congé que vous lui avez accordé. On a su qu'il venait par ici, et l'on a bâti sur son voyage cette ridicule accusation.

Nanon s'aperçut que la physionomie du duc, au lieu de se dérider, se renfrognait de plus en plus.

— L'explication serait bonne, dit-il, si la fameuse lettre que vous attribuez à vos amis n'avait pas certain post-scriptum que, dans votre trouble, vous avez oublié de lire.

Un frisson mortel courut par tout le corps de la jeune femme. Elle sentait que si le hasard ne venait point à son aide, elle ne pourrait longtemps soutenir la lutte.

— Un post-scriptum ? répéta-t-elle.

— Oui, lisez, dit le duc. Vous avez la lettre entre les mains.

Nanon essaya de sourire, mais elle sentit elle-même que ses traits contractés ne se prêteraient plus à cette démonstration de calme. Elle se contenta donc de lire, de l'accent le plus assuré quelle pût prendre :

J'ai dans mes mains la lettre de mademoiselle de Lartigues à M. de Canolles, par laquelle le rendez-vous que je vous annonce est fixé à ce soir. Je donnerai cette lettre en échange d'un blanc-seing que M. le duc fera déposer par un seul homme, en bateau sur la Dordogne, en face du village de Saint-Michel-la-Rivière, à six heures du soir.

— Et vous avez eu l'imprudence ?... dit Nanon.

— Votre écriture m'est si précieuse, chère dame, que je n'ai point pensé que je pusse payer trop cher une lettre de vous.

— Exposer un pareil secret à l'indiscrétion d'un confident ! Ah ! monsieur le duc !...

— Ces sortes de confidences, madame, on les reçoit en personne, et c'est ainsi que j'ai reçu celle-là. L'homme qui a été sur la Dordogne, c'est moi.

— Alors vous avez ma lettre ?

— La voici.

Par un effort rapide de mémoire, Nanon essaya de se rappeler ce que contenait cette lettre. Mais la chose lui fut impossible, son cerveau commençait à se troubler.

Force lui fut donc de prendre sa propre lettre et de la relire. Elle contenait trois lignes à peine. Nanon les embrassa d'un regard avide et reconnu, avec une joie indicible, que cette lettre ne la compromettait pas complètement.

— Lisez tout haut, dit le duc. Je suis comme vous, j'ai oublié ce que contenait cette lettre.

Nanon retrouva le sourire qu'elle avait inutilement cherché quelques secondes auparavant, et, se rendant à l'invitation du

duc, elle lut :

Je souperai à huit heures. Êtes-vous libre ? Je le suis. En ce cas, soyez exact, mon cher Canolles, et ne craignez rien pour notre secret.

— Voilà qui est clair, ce me semble, s'écria le duc, pâle de fureur.

— Voilà qui m'absout, pensa Nanon.

— Ah ! ah ! continua le duc, vous avez un secret avec M. de Canolles ?

VI

Nanon comprit qu'une hésitation d'une seconde la perdait. D'ailleurs elle avait eu le loisir de mûrir dans son cerveau le plan que lui avait inspiré la lettre anonyme.

— Eh bien, oui, dit-elle en regardant fixement le duc, j'ai un secret avec ce gentilhomme.

— Vous l'avouez ? s'écria le duc d'Épernon.

— Il le faut bien, puisqu'on ne peut rien vous cacher.

— Oh ! vociféra le duc.

— Oui, j'attendais M. de Canolles, continua tranquillement Nanon.

— Vous l'attendiez ?

— Je l'attendais.

— Vous osez en convenir ?

— Hautement. Maintenant, savez-vous ce que c'est que M. de Canolles ?

— C'est un fat que je punirai cruellement de son impudence.

— C'est un noble et brave gentilhomme à qui vous continuerez vos bontés.

— Oh ! je jure Dieu qu'il n'en sera rien, par exemple !

— Pas de serment, monsieur le duc, avant, du moins, que je n'aie parlé, répondit Nanon en souriant.

— Parlez donc, mais parlez vite...

— N'avez-vous pas remarqué, vous qui sondez les plus profonds replis du cœur, reprit Nanon, toutes mes préférences pour M. de Canolles, mes instances près de vous à son sujet, ce brevet de capitaine que je lui ai fait avoir, cette allocation de fonds pour un voyage en Bretagne avec M. de la Meilleraye, ce congé récent, en un mot, ma constante étude à l'obliger ?

— Madame, madame, dit le duc, vous passez les bornes.

— Pour Dieu, monsieur le duc, attendez donc jusqu'au bout.

— Qu'ai-je besoin d'attendre davantage, et que vous reste-t-

il à me dire ?

- Que j'ai pour M. de Canolles le plus tendre intérêt.
- Je le sais pardieu bien !
- Que je lui suis dévouée corps et âme.
- Madame, vous abusez...
- Que je le servirai jusqu'à la mort, et cela parce que...
- Parce qu'il est votre amant, cela n'est point difficile à deviner.

— Parce que, continua Nanon en saisissant par un mouvement dramatique le bras du duc tremblant, parce qu'il est mon frère !

Le bras du duc d'Épernon retomba le long de sa cuisse.

— Votre frère ? dit-il.

Nanon fit un signe de tête accompagné d'un sourire triomphateur.

Puis, au bout d'un instant :

— Ceci demande explication, s'écria le duc.

— Et je vais vous la donner, dit Nanon. À quelle époque mon père est-il mort ?

— Mais, dit le duc en calculant, voilà huit mois à peu près.

— À quelle époque avez-vous signé ce brevet de capitaine pour de Canolles ?

— Eh ! mais vers le même temps, continua le duc.

— Quinze jours après, dit Nanon.

— Quinze jours après, c'est possible.

— Il est triste pour moi, continua Nanon, de révéler la honte d'une autre femme, de divulguer ce secret, qui est notre secret, entendez-vous ? Mais votre jalousie étrange m'y pousse, vos façons cruelles m'y obligent. Je vous imite, monsieur le duc, je manque de générosité.

— Continuez, continuez ! s'écria le duc, qui commençait déjà à se prendre aux imaginations que forgeait la belle Gasconne.

— Eh bien, mon père était un avocat qui ne manquait pas

d'une certaine célébrité. Il y a vingt-huit ans, mon père était encore jeune : mon père avait toujours été beau. Il aimait, dès avant son mariage, la mère de M. de Canolles, qu'on lui avait refusée parce qu'elle était noble et qu'il était roturier. L'amour se chargea de réparer, comme cela arrive souvent, l'erreur de la nature, et, pendant un voyage de M. de Canolles... Comprenez-vous maintenant ?

— Oui ; mais comment cette amitié pour M. de Canolles vous a-t-elle prise si tard ?

— Parce qu'à la mort de mon père seulement j'ai sur le lien qui nous unissait ; parce que ce secret était consigné dans une lettre que le baron lui-même m'a remise en m'appelant sa sœur.

— Et où est cette lettre ? demanda le duc.

— Oubliez-vous l'incendie qui a tout dévoré chez moi, mes bijoux les plus précieux et mes papiers les plus secrets ?

— C'est vrai, dit le duc.

— Vingt fois j'ai voulu vous raconter cette histoire, bien sûre que vous feriez tout pour celui que j'appelle tout bas mon frère, mais il m'a toujours retenue, toujours suppliée d'épargner la réputation de sa mère, qui vit encore. J'ai respecté ses scrupules parce que je les comprenais.

— Ah ! vraiment ! dit le duc, presque attendri ; pauvre Canolles !

— Et cependant, continua Nanon, c'était sa fortune qu'il refusait.

— C'est une âme délicate, reprit le duc, et ce scrupule lui fait honneur.

— J'avais fait plus : j'avais fait serment que jamais ce mystère ne serait révélé à qui que ce fût au monde ; mais vos soupçons ont fait déborder la coupe. Malheur à moi ! j'ai oublié mon serment !... malheur à moi ! j'ai trahi le secret de mon frère...

Et Nanon fondit en larmes.

— Le duc se précipita à ses genoux et baisa ses jolies mains, qu'elle laissait pendre avec abattement, tandis que ses yeux, levés

au ciel, semblaient demander à Dieu pardon de son parjure.

— Vous dites : « Malheur à moi ! » s'écria le duc ; dites donc : « Bonheur pour tous ! » Je veux qu'il répare le temps perdu, ce cher Canolles !... Je ne le connais pas, mais je veux le connaître. Vous me le présenterez, et je l'aimerai comme un fils !

— Dites comme un frère, reprit en souriant Nanon.

Puis, passant à une autre idée :

— Monstres de délateurs ! s'écria-t-elle en froissant la lettre, qu'elle fit semblant de jeter au feu, mais qu'elle serrait soigneusement dans sa poche pour en rattraper plus tard l'auteur.

— Mais j'y pense, dit le duc, que ne vient-il, ce garçon ? Pourquoi attendrais-je pour le voir ? Je vais à l'instant même l'envoyer chercher au *Veau-d'or*.

— Ah ! oui, dit Nanon, pour qu'il sache que je ne puis rien vous cacher, et qu'au mépris de mon serment, je vous ai tout dit.

— Je serai discret.

— Ah ça ! monsieur le duc, à moi de vous faire une querelle, dit Nanon avec ce sourire que les démons empruntent aux anges.

— Et pourquoi donc, ma chère belle ?

— Parce qu'autrefois, vous étiez plus friand de tête-à-tête que maintenant. Soupçons, croyez-moi, et demain matin, il sera temps d'envoyer chercher Canolles. — D'ici à demain, se disait Nanon, j'aurai le temps de le prévenir.

— Soit, dit le duc. Mettons-nous à table.

Et, mû par un reste de doute, il ajouta tout bas :

— D'ici à demain, je ne la quitterai pas, et elle sera sorcière ou elle ne trouvera pas moyen de le renseigner.

— Ainsi donc, dit Nanon en posant son bras sur l'épaule du duc, il me sera permis de solliciter mon ami pour mon frère ?

— Comment donc ! reprit d'Épernon, tout ce que vous voudrez. De l'argent ?

— Oh ! de l'argent ! dit Nanon, il n'en a pas besoin, et c'est lui qui m'a donné cette magnifique bague que vous avez remarquée et qui vient de sa mère.

— De l'avancement alors ? dit le duc.

— Oh ! oui, de l'avancement. Nous le ferons colonel, n'est-ce pas ?

— Peste ! colonel, comme vous y allez, ma mie, dit le duc. Il faudrait, pour cela, qu'il eût rendu quelque service à la cause de Sa Majesté.

— Il est prêt à rendre tous ceux qu'on lui indiquera.

— Ah ! dit le duc en regardant du coin de l'œil Nanon, j'aurais bien une mission de confiance pour la cour...

— Une mission pour la cour ? s'écria Nanon.

— Oui, reprit le vieux courtisan, mais cela vous séparerait. Nanon vit qu'il fallait anéantir ce reste de défiance.

— Oh ! ne craignez pas cela, mon cher duc. Qu'importe la séparation, pourvu que la séparation lui soit profitable ! De près, je le servirai mal – vous en êtes jaloux – ; mais de loin, vous étendrez votre puissante main sur lui. Exilez-le, expatriez-le, si c'est pour son bien, et ne vous inquiétez pas de moi. Pourvu que l'amour de mon cher duc me reste, n'est-ce pas plus qu'il ne m'en faut pour me rendre heureuse ?

— Eh bien, c'est dit, reprit le duc : demain matin, je l'enverrai chercher et lui donnerai ses instructions. Et maintenant, comme vous l'avez dit, continua le duc en jetant un regard fort radouci sur les deux fauteuils, les deux couverts et les deux oreillers, et maintenant, soupçons, ma toute belle.

Et chacun d'eux se mit à table, le visage souriant. Si bien que Francinette elle-même, quelque habitude qu'elle eût, en sa qualité de camériste de confiance, des façons du duc et du caractère de sa maîtresse, crut que sa maîtresse était parfaitement tranquille, et le duc complètement rassuré.

VII

Le cavalier que Canolles avait salué du nom de Richon était monté au premier étage du *Veau-d'or* et soupait en compagnie du vicomte.

C'était lui que le vicomte attendait avec impatience lorsque le hasard l'avait rendu témoin des préparatifs hostiles de M. d'Épernon et l'avait mis à même de rendre au baron de Canolles le service signalé que nous avons dit.

Il avait quitté Paris il y avait huit jours, et Bordeaux le jour même : il apportait donc des nouvelles récentes sur les affaires quelque peu embrouillées qui, de Paris à Bordeaux, s'ourdissaient en ce moment en trames inquiétantes. À mesure qu'il parlait, tantôt de l'emprisonnement des princes, qui était l'affaire du jour, tantôt du parlement de Bordeaux, qui était la puissance de l'endroit, tantôt de M. de Mazarin, qui était le roi du moment, le jeune homme observait en silence sa figure mâle et brunie, son œil perçant et plein d'assurance, ses dents blanches et aiguës apparaissant sous sa longue moustache noire, signes divers qui faisaient de Richon le type du véritable officier de fortune.

— Ainsi, dit le vicomte, au bout d'un instant, madame la princesse est à cette heure à Chantilly ?

On sait que c'était ainsi qu'on appelait les deux duchesses de Condé ; seulement, à la duchesse de Condé la mère, on ajoutait le titre de douairière.

— Oui, répondit Richon, c'est là qu'on vous attend le plus tôt possible.

— Et dans quelle situation est-elle là ?

— Mais dans un véritable exil : on l'y surveille, ainsi que sa belle-mère, avec le plus grand soin, attendu qu'on se doute bien à la cour qu'elles ne s'en tiennent pas à des requêtes au parlement, et qu'elles machinent quelque chose de plus efficace en faveur des princes. Malheureusement, comme toujours, l'argent...

À propos d'argent, avez-vous touché celui qui vous était dû ? C'est une question qu'on m'a fort recommandé de vous faire.

— Mais, dit le vicomte, j'ai à grand'peine recueilli une vingtaine de mille livres que j'ai là en or : voilà tout.

— Voilà tout ! Peste ! comme vous y allez, vicomte. On voit bien que vous êtes millionnaire. Parler avec un pareil mépris d'une pareille somme en un pareil moment ! Vingt mille francs... nous allons être moins riches que M. de Mazarin, mais nous serons plus riches que le roi.

— Ainsi vous croyez, Richon, que cette humble offrande sera acceptée de madame la Princesse ?

— Avec reconnaissance : vous lui apportez de quoi payer une armée.

— Croyez-vous donc que nous en aurons besoin ?

— De quoi ? D'une armée ? Assurément, et nous nous occupons d'en réunir une. M. de la Rochefoucauld a enrôlé quatre cents gentilshommes sous prétexte de les faire assister aux obsèques de son père. M. le duc de Bouillon va partir avec pareil nombre, si ce n'est plus, pour la Guyenne. M. de Turenne promet de faire une pointe sur Paris dans le but de surprendre Vincennes et d'enlever les princes par un coup de main : il aura trente mille hommes – toute son armée du Nord qu'il débauche du service royal. – Oh ! les choses sont en bon train, continua Richon, soyez tranquille ; et je ne sais pas si nous ferons grande besogne, mais, à coup sûr, nous ferons grand bruit...

— Et n'avez-vous pas rencontré le duc d'Épernon ? interrompit le jeune homme, dont les yeux pétillaient de joie à cette énumération de forces qui lui promettaient le triomphe du parti auquel il était attaché.

— Le duc d'Épernon ? demanda l'officier de fortune en ouvrant de grands yeux ; et où voulez-vous que je l'aie rencontré ? Je ne viens pas d'Agen, je viens de Bordeaux.

— Vous pourriez l'avoir rencontré à quelques pas d'ici, reprit en souriant le vicomte.

— Ah ! c'est juste, la belle Nanon de Lartigues ne demeure-t-elle pas dans les environs ?

— À deux portées de mousquet de cette auberge.

— Bon ! voilà qui m'explique la présence du baron de Canolles à l'hôtel du *Veau-d'or*.

— Vous le connaissez ?

— Qui ? le baron ?... Oui... Je pourrais même presque dire que je suis son ami, si M. de Canolles n'était pas d'excellente noblesse, tandis que moi, je ne suis qu'un pauvre roturier.

— Les roturiers comme vous, Richon, valent des princes dans la situation où nous sommes. Vous savez, du reste, que je l'ai sauvé du bâton, et peut-être de quelque chose de pis, votre ami M. le baron de Canolles.

— Oui, il m'a dit deux mots de cela ; mais je ne l'ai point trop écouté : j'étais pressé de monter près de vous. Êtes-vous sûr de n'avoir pas été reconnu par lui ?

— On reconnaît mal ceux qu'on n'a jamais vus.

— Aussi est-ce deviné que j'aurais dû dire.

— En effet, reprit le vicomte, il me regardait fort.

Richon sourit.

— Je le crois bien, dit-il : on ne rencontre pas tous les jours des gentilshommes de votre façon.

— C'est un cavalier qui me paraît joyeux, dit le vicomte, après un instant de silence.

— Joyeux et bon, un charmant esprit et un grand cœur. Le Gascon, vous le savez, n'est pas médiocre : il est excellent ou ne vaut rien. Celui-là est de bon aloi. En amour comme en guerre, c'est à la fois un petit-maître et un brave capitaine. Je suis fâché qu'il tienne contre nous. En vérité, vous eussiez dû, puisque le hasard vous avait mis en relation avec lui, profiter de la circonstance pour le gagner à notre cause.

Une rougeur fugitive passa comme un météore sur les joues pâles du vicomte.

— Eh ! mon Dieu ! répondit Richon avec cette philosophie

mélancolique que l'on rencontre parfois dans les hommes vigoureusement trempés, sommes-nous donc si sérieux et si raisonnables, nous autres qui manions de nos mains imprudentes le flambeau de la guerre civile comme nous ferions d'une charge d'église ? Est-ce un homme bien sérieux que M. le coadjuteur, qui d'un mot calme ou soulève Paris ? Est-ce un homme bien sérieux que Monsieur de Beaufort, qui exerce une telle influence dans la capitale qu'on l'appelle le roi des halles ? Est-ce une femme bien sérieuse que madame de Chevreuse, qui fait et qui défait les ministres à sa volonté ? Est-ce une femme bien sérieuse que madame de Longueville, qui cependant a trôné trois mois à l'hôtel de ville ? Est-ce enfin une femme bien sérieuse que madame la princesse de Condé, qui, hier encore, ne s'occupait que de robes, de bijoux et de diamants ? Enfin, est-ce un chef de parti bien sérieux que M. le duc d'Épernon, qui joue encore au polichinelle entre les mains des femmes et qui peut-être mettra son premier haut-de-chausses pour bouleverser toute la France ? Enfin, moi-même, si vous permettez que mon nom vienne après tant d'illustres noms, suis-je donc un personnage bien grave, moi, le fils d'un meunier d'Angoulême, moi, ancien serviteur de M. de la Rochefoucauld, moi auquel, un jour, mon maître, au lieu d'une brosse ou d'un manteau, a donné une épée que je me suis mise bravement au côté en m'improvisant homme de guerre ? Et cependant voilà le fils du meunier d'Angoulême, l'ancien valet de chambre de M. de la Rochefoucauld, devenu capitaine ; le voilà qui lève une compagnie, qui réunit quatre ou cinq cents hommes avec la vie desquels il va jouer à son tour, comme si Dieu lui en eût donné le droit ; le voilà qui marche sur le chemin des grandeurs ; le voilà qui va être colonel, gouverneur de place, qui sait ? le voilà qui arrivera peut-être à tenir pendant dix minutes, une heure, un jour même, le destin d'un royaume entre ses mains. Vous le voyez, cela ressemble fort à un rêve, et cependant je le prendrai pour une réalité jusqu'au jour où quelque grande catastrophe me réveillera...

— Et ce jour-là, reprit le vicomte, malheur à ceux qui vous réveilleront, Richon, car vous serez un héros...

— Un héros ou un traître, selon que nous serons les plus forts ou les plus faibles. Sous l'autre cardinal, j'y eusse regardé à deux fois, car j'eusse joué ma tête.

— Allons donc, Richon, n'allez-vous pas essayer de me faire croire que de pareilles considérations retiennent un homme comme vous, vous que l'on cite comme un des plus braves soldats de l'armée !

— Eh ! sans doute, dit Richon avec un intraduisible mouvement d'épaules, j'ai été brave lorsque le roi Louis XIII, avec sa figure pâle, son cordon bleu et son œil brillant comme une escarboucle, criait de sa voix stridente et en mâchant sa moustache : « Le roi vous voit : en avant, messieurs ! » Mais quand il me faudra retrouver non plus derrière moi, mais en face de moi, sur la poitrine du fils, ce même cordon bleu que je vois encore sur la poitrine du père, et crier à mes soldats : « Feu sur le roi de France ! » ce jour-là, continua Richon en secouant la tête, ce jour-là, vicomte, j'ai peur d'avoir peur et de tirer de travers...

— Sur quelle herbe avez-vous donc marché aujourd'hui, que vous mettiez ainsi les choses au pis, mon cher Richon ? demanda le jeune homme. La guerre civile est une chose triste, je le sais, mais parfois nécessaire.

— Oui, comme la peste, comme la fièvre jaune, comme la fièvre noire, comme la fièvre de toutes les couleurs. Croyez-vous, par exemple, qu'il soit bien nécessaire, monsieur le vicomte, que moi qui, ce soir, ai serré avec tant de plaisir la main de ce brave Canolles, j'aie demain lui planter mon épée dans le ventre parce que je sers madame la princesse de Condé, qui se moque de moi, et lui, M. de Mazarin, dont il se moque ? Ce sera ainsi pourtant.

Le vicomte fit un mouvement d'horreur.

— À moins toutefois, continua Richon, que je ne me trompe, et que ce ne soit lui qui me troue la poitrine d'une façon quelconque. Ah ! vous ne comprenez pas la guerre, vous autres ; vous

ne voyez qu'une mer d'intrigues, et vous y plongez comme dans votre élément naturel. Et tenez, je le disais l'autre jour à Son Altesse, et elle en convint : Vous vivez dans une sphère de laquelle les feux d'artillerie qui nous tuent vous semblent de simples feux d'artifice.

— En vérité, Richon, dit le vicomte, vous me faites peur, et si je n'étais sûr de vous avoir là pour me protéger, je n'oserais me mettre en route. Mais sous votre escorte, ajouta le jeune homme en tendant sa petite main au partisan, je ne crains rien.

— Mon escorte ? dit Richon. Ah ! oui, c'est juste, et vous m'y faites penser : il faudra vous en passer, de mon escorte, monsieur le vicomte, et la partie est rompue.

— Mais ne devez-vous pas revenir avec moi à Chantilly ?

— C'est-à-dire que je devais revenir dans un cas, celui où je ne serais pas nécessaire ici ; mais comme je vous le disais, mon importance a tellement grandi que j'ai reçu l'ordre positif de madame la Princesse de ne pas quitter les environs du fort, sur lequel il paraît que l'on a des projets.

Le vicomte poussa une exclamation d'effroi.

— Partir ainsi, sans vous ? s'écria-t-il, partir avec ce digne Pompée qui est cent fois plus poltron que moi encore ? traverser la moitié de la France ainsi seul ou à peu près ? Oh ! non, je ne partirai pas, j'en jure ! Je mourrais de peur avant d'être arrivé.

— Oh ! monsieur le vicomte, répliqua Richon en éclatant de rire, vous ne pensez donc plus à l'épée qui vous pend au côté ?...

— Riez, tant mieux ! mais je ne partirai pas. Madame la Princesse m'a promis que vous m'accompagneriez, et ce n'est qu'à cette condition que je me suis engagé.

— Ce sera comme vous voudrez, vicomte, dit Richon avec une feinte gravité. Toutefois on compte sur vous à Chantilly. Et prenez garde, les princes ne sont pas longs à perdre patience, surtout lorsqu'ils attendent de l'argent.

— Et, pour comble de malheur, dit le vicomte, il faut que je parte pendant la nuit...

— Tant mieux ! dit Richon en riant, on ne verra pas que vous avez peur, et vous rencontrerez plus poltrons que vous encore que vous ferez fuir.

— Vous croyez ? dit le vicomte, mal rassuré malgré cette promesse.

— D'ailleurs, dit Richon, il y a un moyen de tout concilier : c'est pour l'argent que vous avez peur, n'est-ce pas ? Eh bien, laissez-moi l'argent, je l'enverrai par trois ou quatre hommes sûrs. Mais croyez-moi, le moyen le plus certain qu'il arrive, c'est de le porter vous-même.

— Vous avez raison, je vais partir, Richon. Et comme il faut être brave tout à fait, je garde l'argent. Je crois que Son Altesse, d'après ce que vous me dites, a encore plus besoin de l'argent que de moi ; peut-être donc serais-je mal venu en arrivant sans argent ?

— Je vous ai bien dit, en entrant, que vous avez l'air d'un héros. D'ailleurs il y a partout des soldats du roi, et nous ne sommes pas encore en guerre. Cependant ne vous y fiez pas trop, et recommandez à Pompée de charger ses pistolets.

— C'est pour me rassurer que vous me dites cela ?

— Sans doute : qui connaît le danger ne se laisse pas surprendre. Partez donc, continua Richon en se levant ; la nuit sera belle, et, avant le jour, vous pourrez être à Monlieu.

— Et notre baron, ne va-t-il pas épier notre départ ?

— Oh ! dans ce moment-ci, il fait ce que nous venons de faire, c'est-à-dire qu'il soupe, et, pour peu que son souper ait valu le nôtre, il est trop bon convive pour quitter la table sans un puissant motif. D'ailleurs je vais descendre et le retenir.

— Alors faites-lui mes excuses sur mon impolitesse envers lui. Je ne veux pas, s'il me rencontre un jour en moins généreuse disposition qu'il n'était aujourd'hui, qu'il me cherche une querelle. Avec cela que ce doit être un véritable raffiné que votre baron !

— Vous avez dit le mot, et il serait homme à vous suivre au

bout du monde rien que pour croiser l'épée avec vous. Mais soyez tranquille, je lui ferai vos compliments.

— Oui, seulement, attendez que je sois parti.

— Peste ! je n'y manquerai point.

— Et pour Son Altesse, n'avez-vous pas quelque commission ?

— Je le crois bien : vous me rappelez le plus important.

— Vous lui avez écrit ?

— Non, il n'y a que deux mots à lui transmettre.

— Lesquels ?

— *Bordeaux. Oui.*

— Elle saura ce que cela veut dire ?

— Parfaitement. Et, sur ces deux mots, elle peut partir en toute assurance. Vous lui direz que je réponds de tout.

— Allons, Pompée, dit le vicomte au vieux serviteur, qui, en ce moment, montrait sa tête par l'ouverture de la porte qu'il venait d'entre-bâiller ; allons, mon ami, il faut partir.

— Oh ! oh ! partir ! dit Pompée. M. le vicomte y pense-t-il ? Il va faire un orage affreux.

— Que dites-vous donc là, Pompée ? répondit Richon. Il n'y a pas un nuage au ciel.

— Mais, pendant la nuit, nous pouvons nous tromper de chemin.

— Ce serait difficile : vous n'avez que la grande route à suivre. D'ailleurs il fait un clair de lune magnifique.

— Clair de lune ! clair de lune ! murmura Pompée. Vous comprenez bien que ce n'est pas pour moi ce que j'en dis, monsieur Richon.

— Sans doute, dit Richon ; un vieux soldat !

— Quand on a fait la guerre contre les Espagnols et qu'on a été blessé à la bataille de Corbie... continua Pompée en se rengorgeant.

— On n'a plus peur de rien, n'est-ce pas ? Eh bien, cela tombe à merveille, car M. le vicomte n'est pas rassuré du tout, je

vous en préviens.

— Oh ! oh ! dit Pompée en pâlisant, vous avez peur ?

— Pas avec toi, mon brave Pompée, dit le jeune homme. Je te connais, et je sais que tu te ferais tuer avant qu'on arrivât à moi.

— Sans doute, sans doute, reprit Pompée. Si cependant vous aviez trop peur, il faudrait attendre à demain.

— Impossible, mon bon Pompée. Transporte donc cet or sur la croupe de ton cheval ; je vais te rejoindre dans un instant.

— C'est une grosse somme pour s'exposer la nuit, dit Pompée, pesant la sacoche.

— Il n'y a pas de danger. Du moins, Richon le dit. Voyons, les pistolets sont-ils aux fontes, l'épée au fourreau, le mousqueton au crochet ?

— Vous oubliez, répondit le vieil écuyer en se redressant, que lorsqu'on a été soldat toute sa vie, on ne se laisse pas prendre en défaut. Oui, monsieur le vicomte, chaque chose est à sa place.

— Voyez, dit Richon, si l'on peut avoir peur avec un pareil compagnon ! Bon voyage donc, vicomte !

— Merci du souhait, mais la route est longue, répondit le vicomte avec un reste d'angoisse que ne pouvait dissiper l'air martial de Pompée.

— Bah ! dit Richon, toute route a un commencement et une fin. Mes hommages à madame la Princesse. Dites-lui que je suis à elle et à M. de la Rochefoucauld jusqu'à la mort. Et n'oubliez pas les deux mots en question : *Bordeaux, oui*. Moi, je vais retrouver M. de Canolles.

— Dites donc, Richon, reprit le vicomte en arrêtant celui-ci par le bras au moment où il mettait le pied sur la première marche de l'escalier, si ce Canolles est aussi brave capitaine et aussi bon gentilhomme que vous le dites, pourquoi ne feriez-vous pas quelque tentative pour le débaucher à notre parti ? Il pourrait nous rejoindre soit à Chantilly, soit pendant le voyage. Le connaissant déjà un peu, je le présenterais.

Richon regarda le vicomte avec un si singulier sourire que celui-ci, qui lut sans doute sur les traits du partisan ce qui se passait dans son esprit, se hâta de lui dire :

— Au reste, Richon, prenez que je n'ai rien dit, et faites là-dedans ce que vous croyez devoir faire. Adieu !

Et, lui tendant la main, il rentra vivement dans sa chambre, soit de crainte que Richon ne vît la rougeur subite qui avait couvert son visage, soit de crainte d'être entendu de Canolles, dont les éclats bruyants arrivaient jusqu'au premier étage.

Il laissa donc le partisan descendre l'escalier, suivi de Pompée, qui portait la valise avec une négligence apparente pour ne pas laisser soupçonner ce qu'elle pouvait contenir. Et, ayant laissé passer quelques minutes, il se hâta pour voir s'il n'avait rien oublié, éteignit ses chandelles, descendit à son tour avec précaution, hasarda un coup d'œil timide à travers la fente lumineuse d'une porte du rez-de-chaussée. Puis, s'enveloppant d'un manteau épais que lui tendait Pompée, mit son pied dans la main de l'écuyer, sauta légèrement sur son cheval, gourmanda un instant en souriant la lenteur du vieux soldat et disparut dans l'ombre.

Au moment où Richon était entré dans la chambre de Canolles, qu'il devait amuser tandis que le petit vicomte ferait ses préparatifs de départ, un hurra de joie poussé par le baron à demi renversé sur sa chaise prouva que celui-ci n'avait pas de rancune.

Sur la table, au milieu de deux corps diaphanes qui avaient été des bouteilles pleines, s'élevait, trapue et orgueilleuse de sa rotondité, une fiole matelassée de roseaux par les interstices desquels la vive lumière de quatre bougies faisait jaillir des étincelles de topazes et de rubis : c'était un flacon de ces vieux vins de Collioure dont un palais déjà échauffé aime à savourer l'épice mielleuse. De belle figues sèches, des amandes, des biscuits, des fromages piquants, des raisins confits révélaient le calcul intéressé de l'hôte, calcul dont deux bouteilles vides et une troisième à moitié pleine dénotaient la savante exactitude. En

effet, il était certain que quiconque toucherait à ce dessert provocateur ferait nécessairement, quelque sobre qu'il fût, une large consommation de liquide.

Or Canolles ne se piquait pas d'être un anachorète. Peut-être aussi, en sa qualité de huguenot (Canolles était de famille protestante et professait tant bien que mal la religion de ses pères), peut-être, disons-nous, en sa qualité de huguenot, Canolles ne croyait-il pas à la canonisation de ces pieux solitaires qui avaient gagné le ciel en buvant de l'eau et en mangeant des racines. Aussi, tout attristé ou même tout amoureux qu'il était, Canolles n'était-il jamais insensible au fumet d'un bon dîner et à la vue de ces bouteilles de forme particulière et aux bouchons rouges, jaunes ou verts qui emprisonnent, sous un liège fidèle, le plus pur du sang gascon, champenois ou bourguignon. Dans cette circonstance, Canolles avait donc, comme d'habitude, cédé aux charmes de la vue ; de la vue, il avait passé à l'odorat ; de l'odorat, au goût ; et comme, sur les cinq sens dont l'avait doué cette bonne mère commune qu'on nomme dame nature, trois étaient complètement satisfaits, les deux autres prenaient tout doucement patience et attendaient leur tour avec une résignation pleine de béatitude.

Ce fut dans ce moment que Richon entra et trouva Canolles se dodelinant sur sa chaise.

— Ah ! tenez, s'écria celui-ci, vous arrivez bien, mon cher Richon ! j'avais besoin de trouver quelqu'un à qui faire l'éloge de maître Biscarros, et j'allais être réduit à le vanter à ce bêtête de Castorin, qui ne sait ce que c'est que de boire et à qui je n'ai jamais pu apprendre à manger. Tenez, regardez cette étagère, cher ami, et jetez les yeux sur cette table à laquelle je vous invite à vous asseoir. N'est-ce pas un véritable artiste, un homme que je veux recommander à mon ami le duc d'Épernon, que l'hôtelier du *Veau-d'or* ? Écoutez le détail de ce menu et jugez, vous, Richon, qui êtes un appréciateur : — Potage de bisques ; hors-d'œuvre d'huîtres marinées, d'anchois, de petits pieds ; chapon

aux olives avec une bouteille de médoc dont voici le cadavre ; – un perdreau truffé, des pois au caramel, une gelée de merises, arrosés d’une bouteille de chambertin ici gisante ; – de plus, ce dessert et cette bouteille de collioure qui essaye de se défendre et qui y passera comme les autres, surtout si nous nous mettons deux contre elle. Sarpejeu ! je suis de fort belle humeur, et Biscarros est un grand maître. Mettez-vous là, Richon. Vous avez soupé, qu’importe ! Moi aussi, j’ai soupé, mais cela ne fait rien, nous recommencerons.

— Merci, baron, dit en riant Richon, je n’ai plus faim.

— J’admets cela à la rigueur : on peut n’avoir plus faim, mais on doit toujours avoir soif. Goûtez-moi de ce collioure.

Richon tendit son verre.

— Ainsi, vous avez soupé, continua Canolles, soupé avec votre petit bêlître de vicomte ? – Ah ! pardon, Richon... – Non pas, je me trompe, un charmant garçon, au contraire, auquel je dois le plaisir de savourer la vie par son beau côté, au lieu de rendre l’âme par trois ou quatre trous que comptait faire à ma peau ce brave duc d’Épernon. Je lui suis donc reconnaissant à ce joli vicomte, ce ravissant Ganymède. Ah ! Richon, vous m’avez bien l’air d’être ce que l’on dit, c’est-à-dire le vrai serviteur de M. de Condé.

— Allons donc ! baron, s’écria Richon en éclatant. N’ayez pas de ces idées-là, vous me feriez mourir de rire.

— Mourir de rire ! vous ? Allons donc ! non pas, très-cher.

Igne tantum perituri

Quia estis

Landeriri.

Vous connaissez la complainte, n’est-ce pas ? C’est un Noël de votre patron, fait sur le fleuve german *Rhenus*, un jour qu’il rasurait un de ses compagnons qui craignait de mourir par l’eau. Diable de Richon, va ! N’importe, j’ai horreur de votre petit gentilhomme : s’intéresser ainsi au premier beau cavalier qui passe !

Et Canolles se renversa sur sa chaise en éclatant de rire et en frisant sa moustache avec un paroxysme d'hilarité que Richon ne put s'empêcher de partager.

— Ainsi, dit Canolles, ainsi, sérieusement, mon cher Richon, vous conspirez, n'est-ce pas ?

Richon continua de rire, mais d'un rire moins franc.

— Savez-vous que j'avais bonne envie de vous faire arrêter, vous et votre petit gentilhomme ? Corbleu ! c'eût été drôle, et surtout facile. J'avais sous la main les porte-bâtons de mon compère d'Épernon. Ah ! Richon au corps de garde, et le petit gentilhomme aussi ! landeriri !

En ce moment, on entendit le galop de deux chevaux qui s'éloignaient.

— Ohé ! dit Canolles, écoutant, qu'est-ce que ceci, Richon ? le savez-vous.

— Je crois m'en douter.

— Dites, alors.

— C'est le petit gentilhomme qui part.

— Sans me dire adieu ? s'écria Canolles. Décidément, c'est un croquant.

— Non pas, mon cher baron : c'est un homme pressé, voilà tout.

Canolles fronça le sourcil.

— Quelles singulières façons ! dit-il. Et où a-t-on élevé ce garçon-là ? Richon, mon ami, je vous préviens qu'il vous fait tort. On ne se conduit pas ainsi entre gentilshommes. Corbleu ! je crois que si je le tenais, je lui froterais les oreilles. Le diable emporte son bonhomme de père qui, par lésinerie sans doute, ne lui a pas donné de précepteur !

— Ne vous fâchez pas, baron, dit Richon en riant : le vicomte n'est pas si mal élevé que vous le croyez, car il m'a, en partant, chargé de vous exprimer tous ses regrets et m'a recommandé de vous dire mille choses flatteuses.

— Bon, bon ! dit Canolles, eau bénite de cour qui fait d'une

grande impertinence une petite impolitesse, voilà tout. Corbleu ! je suis d'une humeur féroce. Cherchez-moi donc querelle, Richon ! Vous ne voulez pas ? Attendez. Saperjeu ! Richon, mon ami, je vous trouve fort laid !

Richon se mit à rire.

— Avec cette humeur-là, baron, dit-il, vous seriez, si nous jouions, capable de me gagner cent pistoles ce soir. Le jeu, vous le savez, favorise les grands chagrins.

Richon connaissait Canolles et savait ce qu'il faisait en ouvrant ce débouché à la mauvaise humeur du baron.

— Ah ! pardieu ! le jeu ! s'écria-t-il. Oui, le jeu ! vous avez raison. Mon ami, voilà une parole qui me réconcilie avec vous. Richon, je vous trouve très-agréable ; Richon, vous êtes beau comme Adonis, et je pardonne à M. de Cambes. — Castorin, des cartes !

Castorin accourut, accompagné de Biscarros. Tous deux dressèrent une table, et les deux compagnons se mirent à jouer. Castorin, qui rêvait depuis dix ans une martingale sur le trente-et-quarante, et Biscarros, qui couvrait l'argent d'un œil de convoitise, restèrent debout de chaque côté de la table à les regarder. En moins d'une heure, malgré la prédiction qu'il avait faite à Canolles, Richon gagna à son adversaire quatre-vingt pistoles. Alors Canolles, qui n'avait plus d'argent sur lui, commanda à Castorin d'en aller chercher dans sa valise.

— Inutile, dit Richon, qui avait entendu l'ordre : je n'ai pas le temps de vous donner votre revanche.

— Comment ! vous n'avez pas le temps ? dit Canolles.

— Non. Il est onze heures, dit Richon, et, à minuit, il faut que je sois à mon poste.

— Allons donc ! vous voulez rire ? dit Canolles.

— Monsieur le baron, dit gravement Richon, vous êtes militaire, et, par conséquent, vous savez la rigueur du service.

— Alors que ne partiez-vous avant de me gagner mon argent ? reprit Canolles, moitié riant, moitié bourru.

— Me reprochez-vous par hasard de vous avoir rendu visite ? demanda Richon.

— À Dieu ne plaise ! Cependant voyons : je n'ai pas la moindre envie de dormir, et je vais m'ennuyer horriblement ici. Si je vous proposais de vous accompagner, Richon ?

— Je refuserais cet honneur, baron. Les affaires du genre de celles dont je suis chargé se traitent sans témoins.

— Fort bien ! vous allez... de quel côté ?

— J'allais vous prier de ne pas me faire cette question.

— Et de quel côté est allé le vicomte ?

— Je dois vous répondre que je n'en sais rien.

Canolles regarda Richon pour s'assurer que la raillerie n'entrait pour rien dans ces réponses désobligeantes, mais l'œil si bon et le sourire si franc du gouverneur de Vayres désarmèrent sinon son impatience, du moins sa curiosité.

— Allons, dit Canolles, vous êtes, ce soir, tout confit de mystères, mon cher Richon. Mais liberté complète : j'aurais été fort ennuyé moi-même que l'on me suivît, il y a trois heures, quoique, au bout du compte, celui qui m'eût suivi eût été aussi désappointé que moi. Ainsi donc, un dernier verre de vin de Collioure et bon voyage !

Sur ce, Canolles remplit les verres, et Richon, après avoir trinqué et bu à la santé du baron, sortit sans qu'il vînt même à la pensée de celui-ci de chercher à savoir par quel chemin il s'éloignait. Mais resté seul au milieu des bougies à demi consumées, des bouteilles vides, des cartes éparses, le baron ressentit une de ces tristesses qu'on ne comprend bien qu'en les éprouvant, car sa gaieté de toute la soirée avait été faite avec un désappointement sur lequel il avait cherché à s'étourdir, sans y être complètement parvenu.

Il se traîna donc vers sa chambre à coucher en lançant à travers les vitres du corridor un regard plein de regret et de colère dans la direction de la petite maison isolée dont une fenêtre, illuminée d'un reflet rougeâtre et traversée de temps en temps par

des ombres, indiquait assez que mademoiselle de Lartigues passait une soirée moins solitaire que la sienne.

Sur la première marche de l'escalier, Canolles heurta quelque chose du bout de sa botte. Il se baissa et ramassa un des petits gants gris-perle du vicomte que celui-ci avait laissé tomber dans sa précipitation à sortir de l'auberge de maître Biscarros et qu'il n'avait sans doute pas jugé assez précieux pour perdre son temps à le chercher.

Quoi qu'en ait pensé Canolles dans un moment de misanthropie bien pardonnable chez un amant dépité, il n'y avait pas dans la maison isolée une plus vive satisfaction que dans l'hôtel du *Veau-d'or*.

Nanon, toute la nuit inquiète et agitée, roulant mille plans pour prévenir Canolles, avait mis en usage tout ce qu'il y a d'esprit et de fourberie dans une tête de femme bien organisée pour se tirer de la situation précaire où elle se trouvait. Il ne s'agissait que d'escamoter une minute au duc pour parler à Francinette ou deux minutes pour écrire une ligne à Canolles sur un morceau de papier.

Mais on eût dit que le duc, se doutant de tout ce qui se passait en elle et lisant l'inquiétude de son esprit à travers le masque joyeux dont elle avait couvert son visage, s'était juré à lui-même de ne pas lui laisser cette liberté d'un instant qui lui était cependant si nécessaire.

Nanon eut la migraine. M. d'Épernon ne voulut point permettre qu'elle se levât pour prendre son flacon de sels et alla le lui chercher lui-même.

Nanon se piqua d'une épingle, laquelle fit poindre tout à coup un rubis au bout de son doigt nacré, et voulut aller chercher dans son nécessaire une parcelle de ce fameux taffetas rose que l'on commençait à apprécier dès cette époque. M. d'Épernon, infatigable dans sa complaisance, se leva, découpa la parcelle de taffetas rose avec une adresse désespérante et referma le nécessaire à double tour.

Nanon alors feignit de dormir profondément. Presque aussitôt, le duc se mit à ronfler. Alors Nanon rouvrit les yeux, et, à la lueur de la veilleuse placée sur la table de nuit dans son enveloppe d'albâtre, elle tâcha de tirer les tablettes mêmes du duc de son justaucorps, placé près du lit et à la portée de sa main. Mais au moment où elle tenait déjà le crayon et venait de déchirer une feuille de papier, le duc ouvrit un œil.

— Que faites-vous, ma mie ? dit-il.

— Je cherchais s'il n'y avait pas un calendrier dans vos tablettes, répondit Nanon.

— Pour quoi faire ? demanda le duc.

— Pour voir à quelle époque tombe votre fête.

— Je m'appelle Louis, et ma fête tombe le 25 août, comme vous savez : vous avez donc tout le temps de vous y préparer, chère belle.

Et il lui reprit les tablettes des mains et les remplaça dans son justaucorps.

Nanon avait au moins, à cette dernière manœuvre, gagné un crayon et du papier. Elle fourra l'un et l'autre sous son traversin et renversa fort adroitement sa veilleuse, espérant pouvoir écrire dans les ténèbres. Mais le duc sonna aussitôt Francinette et demanda de la lumière à grands cris, prétendant qu'il ne pouvait dormir sans y voir. Francinette accourut que Nanon n'avait pas encore eu le temps d'écrire la moitié de sa phrase, et le duc, de peur d'un accident pareil à celui qui venait d'arriver, ordonna à Francinette de placer les deux bougies sur la cheminée. Ce fut alors Nanon qui déclara qu'elle ne pouvait dormir en y voyant, et qui, toute fiévreuse d'impatience, tourna le nez contre le mur, attendant le jour avec une anxiété facile à comprendre.

Ce jour tant redouté finit par luire à la cime des peupliers et fit pâlir la lumière des deux bougies. M. le duc d'Épernon, qui se faisait un mérite de suivre les habitudes de la vie militaire, se leva au premier rayon qui filtra par les jalousies, s'habilla seul pour ne pas quitter d'un seul instant sa petite Nanon, passa une robe de

chambre et sonna pour savoir s'il n'y avait rien de nouveau.

Francinette répondit à cette demande en apportant au duc un paquet de dépêches que Courtauvaux, son piqueur favori, avait apportées pendant la nuit.

Le duc se mit à les décacheter et à les lire d'un œil. L'autre œil, auquel le duc essayait de donner l'expression la plus amoureuse possible, ne quittait pas Nanon.

Nanon eût mis le duc en morceaux si elle avait pu.

— Savez-vous, lui dit le duc après avoir lu une portion de ses dépêches, ce que vous devriez faire, chère amie ?

— Non, monseigneur, répondit Nanon ; mais si vous vouliez donner vos ordres, on s'y conformerait.

— Ce serait d'envoyer chercher votre frère, dit le duc. Je reçois justement de Bordeaux une lettre qui contient les renseignements que je désirais, et il pourrait partir à l'instant même, si bien qu'à son retour, j'aurais un prétexte pour lui donner le commandement que vous désirez.

La figure du duc exprimait la plus franche bienveillance.

— Allons, se dit tout bas Nanon, du courage ! J'ai la chance que Canolles lira dans mes yeux ou comprendra à demi-mot.

Puis, tout bas :

— Envoyez vous-même, mon cher duc, répondit-elle, car elle se doutait que si elle voulait se charger de la commission, le comte ne la laisserait pas faire.

D'Épernon appela Francinette et la dépêcha vers l'auberge du *Veau-d'or* sans autre instruction que ces mots :

— Dites à M. le baron de Canolles que mademoiselle de Larigues l'attend à déjeuner.

Nanon lança un coup d'œil à Francinette. Mais si éloquent que fût ce coup d'œil, Francinette ne pouvait pas y lire : « Dites à M. le baron de Canolles que je suis sa sœur. »

Francinette partit, comprenant qu'il y avait quelque anguille sous roche, et que, peut-être, cette même anguille était un bel et bon serpent.

Pendant ce temps, Nanon se leva et se plaça derrière le duc, de façon à pouvoir, du premier regard, inviter Canolles à se tenir sur ses gardes, et elle s'occupa à préparer une phrase artificieuse à l'aide de laquelle, dès les premiers mots, le baron devait être instruit de tout ce qu'il devait savoir pour ne pas faire de notes discordantes dans le trio de famille qu'on allait exécuter.

Du coin de l'œil, elle embrassait toute la route jusqu'à ce cou-de où s'était caché la veille M. d'Épernon avec ses sbires.

— Ah ! dit tout à coup le duc, voilà Francinette qui revient.

Et il fixa ses yeux sur ceux de Nanon, qui fut alors forcée de détourner la vue du chemin pour répondre aux regards du duc.

Le cœur de Nanon battait à rompre sa poitrine. Elle n'avait pu voir que Francinette, et c'eût été Canolles qu'elle eût voulu voir, pour chercher sur sa physionomie quelque ligne rassurante.

On monta les degrés. Le duc prépara un sourire à la fois noble et amical. Nanon repoussa la rougeur qui montait à ses joues et s'anima au combat.

Francinette heurta légèrement à la porte.

— Entrez, dit le duc.

Nanon affila la fameuse phrase dont elle devait saluer Canolles.

La porte s'ouvrit : Francinette était seule. Nanon interrogea l'antichambre d'un regard avide : il n'y avait personne dans l'antichambre.

— Madame, dit Francinette avec l'imperturbable aplomb d'une soubrette de comédie, M. le baron de Canolles n'est plus à l'hôtel du *Veau-d'or*.

Le duc ouvrit de grands yeux et s'assombrit.

Nanon renversa sa tête en arrière et respira.

— Comment ! dit le duc, M. le baron de Canolles n'est plus à l'hôtel du *Veau-d'or* ?

— Vous vous trompez sûrement, Francinette, ajouta Nanon.

— Madame, dit Francinette, je répète ce que m'a dit M. Bis-carros lui-même.

— Il aura tout deviné, ce cher Canolles, murmura tout bas Nanon. Aussi spirituel, aussi adroit que brave et beau !

— Allez chercher à l'instant même maître Biscarros, dit le duc avec sa mine des mauvais jours.

— Oh ! je présume, dit précipitamment Nanon, qu'il aura su que vous étiez ici et qu'il aura craint de vous déranger. Il est si timide, ce pauvre Canolles !

— Timide, lui ! dit le duc, ce n'est cependant pas la réputation qu'on lui a faite, ce me semble.

— Non, madame, dit Francinette, M. le baron est bien réellement parti.

— Mais, madame, dit d'Épernon, comment se fait-il que le baron ait eu peur de moi, puisque Francinette avait charge seulement de l'inviter de votre part ? Vous lui avez donc dit que j'étais ici, Francinette ? Répondez.

— Je n'ai pu le lui dire, monsieur le duc, puisqu'il n'y était pas.

Malgré cette riposte de Francinette, qui venait avec toute la rapidité de la franchise et de la vérité, le duc parut reprendre toute sa défiance. Nanon, joyeuse, ne trouvait plus la force de rien dire.

— Faut-il toujours que je retourne appeler maître Biscarros ? demanda Francinette.

— Plus que jamais, dit le duc, de sa grosse voix, ou plutôt, non, attendez. Restez ici. Votre maîtresse pourrait avoir besoin de vous, et je vais envoyer Courtauvaux.

Francinette disparut. Cinq minutes après, Courtauvaux grattait à la porte.

— Allez dire à l'hôtelier du *Veau-d'or*, fit le duc, qu'il vienne me parler, et qu'en venant il apporte le menu d'un déjeuner. Donnez-lui ces dix louis pour que le repas soit bon. Allez.

Courtauvaux reçut l'argent sur la basque de son habit et sortit aussitôt pour aller exécuter les ordres de son maître.

C'était un valet de bonne maison et sachant son métier à en

remontre à tous les Crispins et à tous les Mascarilles du temps. Il alla trouver Biscarros et lui dit :

— J'ai persuadé à monsieur de vous commander un déjeuner fin. Il m'a donné huit louis : j'en garde deux naturellement pour la commission, en voilà six pour vous. Venez tout de suite.

Biscarros, tout frémissant de joie, noua autour de ses reins un tablier blanc, empocha les six louis et, serrant la main à Courtauvaux, s'élança sur les traces du piqueur, qui le mena tout courant jusqu'à la petite maison.

VIII

Cette fois, Nanon ne tremblait pas. L'assurance de Francinette l'avait complètement tranquillisée ; elle éprouvait même le plus vif désir de causer avec Biscarros. Il fut donc introduit aussitôt son arrivée.

Biscarros entra, son tablier galamment retroussé dans sa ceinture et son bonnet à la main.

— Vous aviez hier chez vous un jeune gentilhomme, dit Nanon. M. le baron de Canolles, n'est-ce pas ?

— Qu'est-il devenu ? demanda le duc.

Biscarros, assez inquiet, car le piqueur et les six louis lui faisaient pressentir le grand personnage sous la robe de chambre, répondit évasivement :

— Mais, monsieur, il est parti.

— Parti, dit le duc, véritablement parti ?

— Véritablement.

— Où est-il allé ? demanda à son tour Nanon.

— Cela, je ne puis vous le dire, car, en vérité, je l'ignore, madame.

— Vous savez au moins quelle route il a prise ?

— La route de Paris.

— Et à quelle heure a-t-il pris cette route ? demanda le duc.

— Vers minuit.

— Et sans rien dire ? demanda timidement Nanon.

— Sans rien dire. Il a seulement laissé une lettre en recommandant de la remettre à mademoiselle Francinette.

— Et pourquoi n'avez-vous pas remis cette lettre, maraud ? dit le duc. Est-ce là le respect que vous avez pour la recommandation d'un gentilhomme ?

— Je l'ai remise, monsieur, je l'ai remise !

— Francinette ! vociféra le duc.

Francinette, qui se tenait aux écoutes, ne fit qu'un bond de

l'antichambre dans la chambre à coucher.

— Pourquoi n'avez-vous pas rendu à votre maîtresse la lettre que M. de Canolles avait laissée pour elle ? demanda le duc.

— Mais, monseigneur... murmura la camériste, tout épouvantée.

— Monseigneur ! pensa Biscarros, éperdu, en se blottissant dans l'angle le plus éloigné de l'appartement, monseigneur ! c'est quelque prince déguisé.

— Je ne la lui ai pas demandée, se hâta de dire Nanon, toute pâle.

— Donnez, fit le duc en étendant la main.

La pauvre Francinette allongea lentement la lettre en tournant vers sa maîtresse un regard qui voulait dire : « Vous voyez bien qu'il n'y a pas de ma faute ; c'est cet imbécile de Biscarros qui a tout perdu. »

Un double éclair jaillit de la prunelle de Nanon et alla poignarder Biscarros dans son angle.

Le malheureux suait à grosses gouttes et eût donné les six louis qu'il avait dans sa poche pour être devant ses fourneaux, la queue d'une casserole à la main.

Pendant ce temps, le duc avait pris la lettre, l'avait ouverte et lisait. Durant la lecture, Nanon, debout, plus pâle et plus froide qu'une statue, ne se sentait plus vivre qu'au cœur.

— Que signifie ce grimoire ? dit le duc.

Nanon comprit, à ces quelques mots, que la lettre ne la compromettrait pas.

— Lisez tout haut, et je vous l'expliquerai peut-être, dit-elle.

Chère Nanon, lut le duc.

Et, après ces mots, il se tourna vers la jeune femme, qui, se remettant de plus en plus, supporta son regard avec une admirable audace.

Chère Nanon, reprit le duc, *je profite du congé que je vous*

dois, et je vais, pour me distraire, faire un temps de galop sur la route de Paris. Au revoir ; je vous recommande ma fortune.

— Ah ça ! mais il est fou, ce Canolles !

— Fou ! pourquoi ? demanda Nanon.

— Est-ce que l'on part comme cela à minuit, sans motif ? demanda le duc.

— En effet, dit Nanon en se parlant à elle-même.

— Voyons, expliquez-moi ce départ.

— Eh ! mon Dieu ! dit Nanon avec un sourire charmant, rien de plus facile, monseigneur.

— Elle aussi l'appelle monseigneur ! murmura Biscarros. Décidément, c'est un prince.

— Voyons, dites !

— Comment ! vous ne devinez pas ce dont il s'agit ?

— Non, pas le moins du monde.

— Eh bien, Canolles a vingt-sept ans ; il est jeune, beau, insouciant. À quelle folie pensez-vous qu'il donne la préférence ? À l'amour. Eh bien, il aura vu passer à l'hôtel de maître Biscarros quelque jolie voyageuse, et Canolles l'aura suivie.

— Amoureux ! vous croyez ? s'écria le duc, souriant à cette idée toute naturelle que si Canolles était amoureux d'une voyageuse quelconque, il n'était pas amoureux de Nanon.

— Eh ! sans doute, amoureux. N'est-ce pas, maître Biscarros ? dit Nanon, enchantée de voir le duc adopter son idée. Voyons, répondez franchement : n'est-ce pas que j'ai deviné juste ?

Biscarros pensa que le moment était venu de rentrer dans les bonnes grâces de la jeune femme en abondant dans son sens, et, tout en faisant fleurir sur ses lèvres un sourire de quatre pouces d'envergure :

— En effet, dit-il, madame pourrait bien avoir raison.

Nanon fit un pas vers l'aubergiste et dit en frémissant malgré elle :

— N'est-ce pas ?

— Je le pense, madame, répondit Biscarros, d'un air fin.

— Vous le pensez ?

— Oui, attendez donc. En effet, vous m'ouvrez les yeux.

— Ah ! contez-nous cela, maître Biscarros, reprit Nanon, commençant à se laisser aller aux premiers soupçons de la jalousie ; voyons, dites, quelles sont les voyageuses qui se sont arrêtées chez vous cette nuit ?

— Oui, dites, fit d'Épernon en allongeant ses jambes et en s'accoudant dans un fauteuil.

— Il n'est pas venu de voyageuses, dit Biscarros.

Nanon respira.

— Mais seulement, continua l'aubergiste, sans se douter que chacune de ses paroles faisait bondir le cœur de Nanon, un petit gentilhomme blond, mignon, potelé, qui ne mangeait pas, qui ne buvait pas et qui avait peur de se mettre en route la nuit... Un gentilhomme qui avait peur, continua Biscarros en faisant un petit mouvement de tête plein de finesse. Vous comprenez, n'est-ce pas ?

— Ah ! ah ! ah ! fit avec une hilarité superbe le duc, mordant franchement à l'hameçon.

Nanon répondit à ce rire par une espèce de grincement.

— Continuez, dit-elle, c'est charmant ! Et sans doute le petit gentilhomme attendait M. de Canolles ?

— Non pas, non pas. Il attendait à souper un grand monsieur à moustaches et a même quelque peu rudoyé M. de Canolles quand il a voulu souper avec lui. Mais il ne se démonta point pour si peu de chose, le brave gentilhomme... C'est un compagnon entreprenant, à ce qu'il paraît... et, ma foi, après le départ du grand, qui avait tourné à droite, il a couru après le petit, qui avait tourné à gauche.

Et, sur cette conclusion rabelaisienne, Biscarros, voyant la figure épanouie du duc, crut pouvoir se permettre de détonner sur une gamme d'éclats de rire tellement formidables que les vitres

en tremblèrent.

Le duc, entièrement rassuré, eût embrassé Biscarros s'il eût été le moins du monde gentilhomme. Quant à Nanon, pâle et avec un sourire convulsif glacé sur les lèvres, elle écoutait chaque parole qui tombait des lèvres de l'aubergiste avec cette foi dévorante qui pousse les jaloux à boire à longs traits, et jusqu'à la lie, le poison qui les tue.

— Mais qui vous fait penser, dit-elle, que ce petit gentilhomme soit une femme, que M. de Canolles soit amoureux de cette femme, et qu'il ne court pas le grand chemin par ennui et par caprice ?

— Ce qui me le fait penser ? répondit Biscarros, qui tenait à faire passer la conviction dans l'esprit de ses auditeurs. Attendez : je vais vous le dire...

— Oui, dites-nous-le, mon cher ami, reprit le duc. Vous êtes, en vérité, fort réjouissant...

— Monseigneur est trop bon, dit Biscarros. Voici...

Le duc devint tout oreilles, Nanon écouta en serrant les poings.

— Je ne me doutais de rien, et j'avais pris tout bonnement le petit cavalier blond pour un homme, lorsque je rencontrai M. de Canolles au milieu de l'escalier, tenant de la main gauche sa bougie, et de la droite un petit gant qu'il examinait et flairait passionnément...

— Oh ! oh ! oh ! fit le duc, dont, à mesure qu'il cessait de craindre pour lui, la rate se dilatait outre mesure.

— Un gant ! répéta Nanon en cherchant à se rappeler si elle n'avait pas laissé pareil gage en la possession de son chevalier, un gant dans le genre de celui-ci ?

— Non pas, dit Biscarros, un gant d'homme...

— Un gant d'homme ?... M. de Canolles regarder et flairer passionnément un gant d'homme ?... Vous êtes fou !

— Non pas, car c'était un gant du petit gentilhomme, du joli cavalier blond qui ne buvait pas, qui ne mangeait pas et qui avait

peur la nuit... un tout petit gant où la main de madame eût entré à peine, quoique madame ait, certes, une jolie main...

Nanon poussa un petit cri sourd, comme si elle eût été frappée par un dard invisible.

— J'espère, dit-elle avec un effort violent, que vous voilà suffisamment renseigné, monseigneur, et que vous savez tout ce que vous désiriez savoir.

Et, les lèvres frémissantes, les dents serrées, les yeux fixes, elle montrait du doigt la porte à Biscarros, qui, remarquant sur le visage de la jeune femme ces signes de colère, n'y comprenait plus rien et restait la bouche béante et les yeux écarquillés.

— Si l'absence de ce gentilhomme, pensa-t-il, est une si suprême infortune, son retour serait un grand bonheur. Flattons ce noble seigneur d'un doux espoir afin qu'il ait bon appétit.

En vertu de ce raisonnement, Biscarros prit son air le plus gracieux, et, portant par un mouvement plein de grâce sa jambe droite en avant :

— Après tout, dit-il, le cavalier est parti, et, d'un moment à l'autre, il peut revenir...

Le duc sourit à cette ouverture.

— C'est vrai, dit-il, pourquoi ne reviendrait-il pas ? Peut-être même est-il déjà revenu... Allez-y voir, monsieur Biscarros, et me rendez réponse.

— Mais le déjeuner ? dit vivement Nanon. Je meurs de faim, moi...

— C'est juste, dit le duc, et Courtauvaux ira. Venez çà, Courtauvaux. Allez jusqu'à l'auberge de maître Biscarros, et voyez si M. le baron de Canolles ne serait pas de retour... S'il n'y était pas, demandez, informez-vous, cherchez aux environs... Je tiens à déjeuner avec ce gentilhomme. Allez.

Courtauvaux partit, et Biscarros, qui remarquait le silence embarrassé des deux personnages, fit mine d'émettre un nouvel expédient.

— Ne voyez-vous pas que madame vous fait signe de vous

retirer ? dit Francinette.

— Un moment ! un moment ! s'écria le duc. Que diable ! voilà que vous perdez la tête à votre tour, ma chère Nanon... Et le menu, donc !... Je suis comme vous, moi : j'ai une faim dévorante... Tenez, maître Biscarros, ajoutez ces six louis aux autres : c'est pour payer l'agréable histoire que vous venez de nous raconter.

Puis il ordonna à l'historien de faire place au cuisinier. Et, hâtons-nous de le dire, maître Biscarros ne brilla pas moins dans le second emploi que dans le premier.

Cependant Nanon avait réfléchi et embrassé d'un coup d'œil toute la situation où la plaçait la supposition de maître Biscarros. D'abord, cette supposition était-elle bien exacte ? et puis, au bout du compte, le fût-elle, Canolles n'était-il pas excusable ? En effet, quelle déception cruelle pour un brave gentilhomme comme lui que ce rendez-vous manqué, et quel affront que cet espionnage du duc d'Épernon et cette nécessité imposée à lui, Canolles, d'assister, pour ainsi dire, au triomphe de son rival ! Nanon était si éprise qu'attribuant cette fugue à un paroxysme de jalousie, non-seulement elle excusa, mais encore elle plaignit Canolles, s'applaudissant presque d'être assez aimée pour avoir provoqué de sa part cette petite vengeance. Mais aussi, avant toute chose, il fallait couper le mal dans sa racine, il fallait arrêter les progrès de cet amour à peine naissant.

Ici, une réflexion terrible passa par l'esprit de Nanon et pensa foudroyer la pauvre femme.

Si cette rencontre de Canolles et du petit gentilhomme était un rendez-vous !

Mais non, elle était folle, puisque le petit gentilhomme attendait un monsieur à moustaches, puisqu'il a rudoyé Canolles, puisque Canolles lui-même n'a peut-être reconnu le sexe de l'inconnu qu'à ce petit gant trouvé par hasard.

N'importe ! il fallait contre-carrer Canolles.

Alors, s'armant de toute son énergie, elle revint au duc, qui

venait de renvoyer Biscarros chargé de compliments et de recommandations.

— Quel malheur, monsieur, dit-elle, que l'étourderie de ce fou de Canolles le prive d'un honneur comme celui que vous alliez lui faire ! Présent, son avenir était assuré ; absent, il perd peut-être tout son avenir.

— Mais, dit le duc, si nous le retrouvons...

— Oh ! il n'y a pas de danger, dit Nanon ; s'il s'agit d'une femme, il ne sera pas revenu.

— Que voulez-vous que j'y fasse, ma mie ? répondit le duc. La jeunesse est l'âge du plaisir : il est jeune, et il s'amuse.

— Mais moi, dit Nanon, moi qui suis plus raisonnable que lui, je serais bien d'avis que l'on troublât quelque peu cette joie intempestive.

— Ah ! sœur grondeuse ! s'écria le duc.

— Il m'en voudra peut-être dans le moment, continua Nanon, mais, à coup sûr, il m'en remerciera plus tard.

— Eh bien, voyons, avez-vous un plan ? Je ne demande pas mieux, si vous en avez un, que de l'adopter, moi.

— J'en ai un.

— Dites, alors.

— Ne voulez-vous pas l'envoyer à la reine pour porter une nouvelle pressée ?

— Sans doute ; mais s'il n'est pas revenu...

— Faites courir après lui, et, puisqu'il est sur la route de Paris, ce sera toujours autant de chemin fait.

— Vous avez pardieu raison !

— Chargez-moi de cela, moi, et Canolles aura l'ordre dès ce soir ou demain au plus tard. Je vous en réponds.

— Vous avez pardieu raison !

— Mais qui enverrez-vous ?

— Avez-vous besoin de Courtauvaux ?

— Moi ? Pas le moins du monde.

— Donnez-le-moi, alors, et je l'envoie avec mes instructions.

— Oh ! la bonne tête de diplomate : vous irez loin, Nanon !

— Que je reste éternellement à faire mon éducation sous un si bon maître, dit Nanon, c'est tout ce que j'ambitionne.

Et elle passa son bras au cou du vieux duc, qui tressaillit de joie.

— Quelle délicieuse plaisanterie à faire à notre Céladon ! dit-elle.

— Ce sera charmant à raconter, ma chère.

— En vérité, je voudrais courir moi-même après lui pour voir la figure qu'il fera au messenger.

— Malheureusement, ou plutôt heureusement, ce n'est pas possible, et vous êtes forcée de rester près de moi.

— Oui, mais ne perdons pas de temps. Voyons, duc, écrivez votre ordre et mettez Courtauvaux à ma disposition.

Le duc prit une plume et écrivit sur un morceau de papier ces deux seuls mots :

Bordeaux. – Non.

Et il signa.

Puis, sur l'enveloppe de cette dépêche laconique, il écrivit cette adresse :

À Sa Majesté la reine Anne d'Autriche, régente de France.

Nanon, de son côté, écrivit deux lignes qu'elle adjoignit au papier après les avoir montrées au duc.

Voici ces deux lignes :

Mon cher baron, comme vous le voyez, la dépêche ci-jointe est pour Sa Majesté la reine. Sur votre vie, portez-la à l'instant même ; il s'agit du salut du royaume !

Votre bonne sœur,

NANON.

Nanon achevait à peine ce billet, que l'on entendit au bas de l'escalier un bruit pressé de pas, et que Courtauvaux, montant

précipitamment, ouvrit la porte avec le visage épanoui d'un homme qui apporte une nouvelle qu'il sait être attendue avec impatience.

— Voici M. de Canolles, que j'ai rencontré à cent pas d'ici, dit le piqueur.

Le duc poussa une exclamation de bienveillante surprise. Nanon pâlit et s'élança vers la porte en murmurant :

— Il est donc écrit que je ne l'éviterai pas !

En ce moment, un nouveau personnage parut à la porte, vêtu d'un costume magnifique, tenant son chapeau à la main et souriant de l'air le plus gracieux.

IX

La foudre tombée aux pieds de Nanon ne lui eût certes pas causé une plus grande surprise que cette apparition inattendue et ne lui eût probablement pas arraché une exclamation plus douloureuse que celle qui s'échappa malgré elle de sa bouche.

— Lui ! s'écria-t-elle.

— Sans doute, ma bonne petite sœur, répondit une voix toute gracieuse. Mais pardon, continua le propriétaire de cette voix en apercevant M. le duc d'Épernon ; pardon ! je vous importune peut-être ?

Et il salua jusqu'à terre le gouverneur de la Guyenne, qui l'accueillait avec un geste bienveillant.

— Cauvignac ! murmura Nanon, mais si bas que ce nom fut plutôt prononcé du cœur que des lèvres.

— Soyez le bienvenu, monsieur de Canolles, dit le duc avec la meilleure mine du monde ; votre sœur et moi, nous n'avons fait que parler de vous depuis hier au soir, et, depuis hier au soir, nous vous désirons.

— Ah ! vous me désirez ! en vérité ? dit Cauvignac en tournant vers Nanon un regard où perçait une indéfinissable expression d'ironie et de doute.

— Oui, dit Nanon. M. le duc a eu cette bonté de désirer que vous lui fussiez présenté.

— La crainte seule d'être importun, monseigneur, dit Cauvignac en s'inclinant devant le duc, m'a empêché de réclamer plus tôt cet honneur.

— En effet, baron, dit le duc, j'ai admiré votre délicatesse ; mais je vous en ferai un reproche.

— À moi, monseigneur, un reproche de ma délicatesse ? Ah ! ah !

— Oui, car si votre bonne sœur n'avait pas soigné vos affaires...

— Ah ! dit Cauvignac en jetant un regard d'éloquent reproche à Nanon ; ah ! ma bonne sœur a soigné les affaires... de monsieur...

— Son frère, dit vivement Nanon. Quoi de plus naturel ?

— Et aujourd'hui même encore, à qui dois-je le plaisir de vous voir ?

— Oui, dit Cauvignac, à quoi devez-vous le plaisir de me voir, monseigneur ?

— Eh bien, au hasard, au simple hasard qui fait que vous êtes revenu.

— Ah ! fit Cauvignac en lui-même, il paraît que j'étais parti.

— Oui, vous étiez parti, mauvais frère ! et sans me prévenir autrement que par deux mots qui n'ont fait que redoubler mon inquiétude.

— Que voulez-vous, ma chère Nanon ! il faut bien passer quelque chose aux amoureux, dit le duc en souriant.

— Oh ! oh ! cela se complique, se dit Cauvignac en lui-même. Je suis amoureux, à ce qu'il paraît.

— Allons, dit Nanon, avouez que vous l'êtes.

— Je ne le nierai pas, répliqua Cauvignac avec un sourire vainqueur et en cherchant à extraire de tous les yeux quelque petite bribe de vérité à l'aide de laquelle il pût confectionner un bon gros mensonge.

— Oui, oui, dit le duc. Mais déjeunons, s'il vous plaît. Vous nous conterez vos amours en déjeunant, baron. — Francinette, un couvert pour M. de Canolles. Vous n'avez pas déjeuné, j'espère, capitaine ?

— Non, monseigneur, et j'avoue même que l'air frais du matin m'a prodigieusement aiguisé l'appétit.

— Dites celui de la nuit, mauvais sujet, dit le duc ; car, depuis hier, vous courez sur les grands chemins.

— Ma foi ! pour le coup, se dit tout bas Cauvignac, le beau-frère a deviné juste. Eh bien, soit ! je l'avoue, l'air de la nuit...

— Eh bien, dit le duc en donnant le bras à Nanon et en pas-

sant dans la salle à manger, suivi de Cauvignac, voilà, je l'espère, de quoi faire face à votre appétit, de si bonne constitution qu'il soit.

En effet, Biscarros s'était surpassé : les mets n'étaient pas nombreux, mais exquis et succulents. Le vin jaune de la Guyenne et le vin rouge de la Bourgogne tombaient de la bouteille comme des perles d'or et des cascades de rubis.

Cauvignac dévorait.

— Ce garçon-là opère de très-bonne grâce, dit le duc. Et vous, ne mangez-vous point, Nanon ?

— Monseigneur, je n'ai plus faim.

— Cette chère sœur ! s'écria Cauvignac. Et quand je pense que c'est le plaisir de me voir qui lui a coupé l'appétit. En vérité, je lui en veux de m'aimer à ce point.

— Cette aile de gélinotte, Nanon ? dit le duc.

— Pour mon frère, monseigneur, pour mon frère, dit la jeune femme, qui voyait l'assiette de Cauvignac se vider avec une rapidité effrayante et qui craignait les railleries après la disparition des vivres.

Cauvignac tendit l'assiette avec un sourire des plus reconnaissants. Le duc posa l'aile sur son assiette, et Cauvignac son assiette devant lui.

— Ça ! que faites-vous de bon, Canolles ? dit le duc avec une familiarité qui parut à Cauvignac du plus charmant augure. Il est entendu que je ne parle point de l'amour.

— Parlez-en, au contraire, monseigneur, parlez-en ; ne vous gênez pas, dit le jeune homme, à qui le médoc et le chambertin, combinés ensemble par doses successives et égales, commençaient à délier la langue et qui, d'ailleurs, tout au contraire de ceux dont on prend le nom, ne craignait pas d'être dérangé par son sosie.

— Oh ! monseigneur, il entend fort bien la raillerie, dit Nanon.

— Nous pouvons donc le mettre sur le chapitre du petit

gentilhomme ? demanda le duc.

— Oui, dit Nanon, du petit gentilhomme que vous avez rencontré hier au soir.

— Ah ! oui, sur mon chemin, dit Cauvignac.

— Et ensuite à l'hôtel de maître Biscarros, ajouta le duc.

— Et ensuite à l'hôtel de maître Biscarros, reprit Cauvignac ; c'est ma foi vrai.

— Ainsi vous l'avez réellement rencontré ? demanda Nanon.

— Ce petit gentilhomme ?

— Oui.

— Comment était-il ? Voyons, dites-moi cela franchement.

— Ma foi, reprit Cauvignac, c'était un charmant petit bonhomme : blond, svelte, élégant, voyageant avec une manière d'écuyer.

— C'est cela même ! dit Nanon en se pinçant les lèvres.

— Et vous en êtes amoureux ?

— De qui ?

— Du petit gentilhomme blond, svelte et élégant.

— Oh ! monseigneur ! dit Cauvignac, prêt à rompre la glace, que voulez-vous dire ?

— Avez-vous toujours le petit gant gris-perle sur votre cœur ? continua le duc en riant sournoisement.

— Le petit gant gris-perle ?

— Oui, celui que vous flairiez et baisiez si passionnément hier au soir.

Cauvignac comprit tout à ce seul mot.

— Ah ! s'écria-t-il, le gentilhomme était donc une femme ? Eh bien, parole d'honneur, je m'en étais douté !

— Plus de doute, murmura Nanon.

— Donnez-moi donc à boire, ma sœur, dit Cauvignac. Je ne sais pas qui a vidé la bouteille qui est de mon côté, mais il n'y a plus rien dedans.

— Allons, allons, dit le duc, il y a du remède, puisque son amour ne l'empêche ni de boire ni de manger ; et les affaires du

roi n'en souffriront pas.

— Les affaires du roi en souffrir ? dit Cauvignac. Jamais ! Les affaires du roi avant toute chose ! les affaires du roi, c'est sacré ! À la santé de Sa Majesté, monseigneur.

— On peut donc compter sur votre dévouement, baron ?

— Sur mon dévouement au roi ?

— Oui.

— Je le crois bien qu'on y peut compter. Je me ferais couper en quatre pour lui ! – par moments.

— Et c'est tout simple, dit Nanon, craignant que, dans son enthousiasme pour le médoc et le chambertin, Cauvignac n'oublîât le personnage dont il jouait le rôle pour rentrer dans sa propre individualité, et c'est tout simple, n'êtes-vous pas capitaine au service de Sa Majesté, grâce aux bontés de M. le duc ?

— Et je ne l'oublierai jamais ! dit Cauvignac avec une émotion larmoyante et en posant une main sur son cœur.

— Nous ferons mieux, baron, nous ferons mieux à l'avenir, dit le duc.

— Merci, monseigneur, merci !

— Et nous avons déjà commencé.

— Vraiment !

— Oui. Vous êtes trop timide, mon jeune ami, reprit le duc d'Épernon. Quand vous aurez besoin de protections, il faudra recourir à moi. Maintenant qu'il est inutile de prendre des détours, maintenant que vous n'avez plus besoin de vous cacher, maintenant que je sais que vous êtes le frère de Nanon...

— Monseigneur, s'écria Cauvignac, désormais, je m'adresserai directement à vous.

— Vous me le promettez ?

— Je m'y engage.

— Vous ferez bien. En attendant, votre sœur va vous expliquer de quoi il est question : elle a une lettre à vous confier de ma part. Peut-être votre fortune est-elle dans le message que je vous confie sur sa recommandation. Prenez les avis de votre sœur,

jeune homme, prenez ses avis : c'est une bonne tête, un esprit distingué, un cœur généreux. Aimez votre sœur, baron, et vous aurez mes bonnes grâces.

— Monseigneur, s'écria Cauvignac avec explosion, ma sœur sait à quel point je l'aime et que je ne désire rien tant que de la voir heureuse, puissante et riche...

— Cette chaleur me plaît, dit le duc. Restez donc avec Nanon tandis que je vais, moi, m'occuper de certain drôle. Mais, à propos, baron, continua le duc, peut-être pourriez-vous me donner quelques renseignements sur ce bandit ?

— Volontiers, dit Cauvignac. Seulement, il faut que je sache de quel bandit vous parlez, monseigneur ; il y en a beaucoup et de toute sorte par le temps qui court.

— Vous avez raison. Mais celui-là est des plus impudents que j'aie rencontrés.

— Vraiment ! dit Cauvignac.

— Imaginez-vous que ce misérable, en échange de la lettre que votre sœur vous avait écrite hier et qu'il s'est procurée par une violence infâme, m'a extorqué un blanc-seing.

— Un blanc-seing ! vraiment ! Mais quel intérêt aviez-vous donc, demanda d'un air naïf Cauvignac, à posséder cette lettre d'une sœur à son frère ?

— Oubliez-vous que j'ignorais cette parenté ?

— Ah ! c'est vrai.

— Et que j'avais la sottise – vous me pardonnez, n'est-ce pas, Nanon ? – et que j'avais la sottise d'être jaloux de vous ?

— Vraiment ! jaloux de moi ! Ah ! monseigneur, vous aviez bien tort !

— Je voulais donc vous demander si vous aviez quelque soupçon sur celui qui a joué près de moi le rôle de délateur.

— Non, en vérité... Mais vous comprenez, monseigneur, de telles actions ne restent pas impunies, et un jour, vous saurez quel est celui qui l'a commise.

— Oui, certainement, je le saurai un jour, dit le duc, et j'ai

pris mes précautions pour cela. Mais j'aurais mieux aimé le savoir tout de suite.

— Ah ! reprit Cauvignac en dressant l'oreille, ah ! vous avez pris vos précautions pour cela, monseigneur ?

— Oui, oui ! Et le drôle, continua le duc, aura bien du bonheur si son blanc-seing ne le fait pas pendre.

— Oh ! dit Cauvignac, et comment reconnaîtrez-vous ce blanc-seing des autres ordres que vous donnez, monseigneur ?

— À celui-là j'ai fait une marque.

— Une marque ?

— Oui, invisible pour tous, mais que je reconnaîtrai, moi, à l'aide d'un procédé chimique.

— Tiens, tiens, tiens ! dit Cauvignac, c'est du plus grand ingénieux, ce que vous avez fait là, monseigneur ; mais il faut prendre garde qu'il ne se doute du piège.

— Oh ! il n'y a pas de danger : qui voulez-vous qui le lui dise ?

— Ah ! c'est vrai, reprit Cauvignac, ce ne sera pas Nanon, ce ne sera pas moi...

— Ni moi, dit le duc.

— Ni vous ! Ainsi vous avez raison, monseigneur, vous ne pouvez manquer de savoir un jour quel est cet homme, et alors...

— Et alors, comme je serai quitte de ma parole envers lui, puisque, en échange du blanc-seing, on lui aura donné ce qu'il désirait, alors je le ferai pendre.

— *Amen !* dit Cauvignac.

— Et maintenant, continua le duc, puisque vous ne pouvez me donner aucun renseignement sur ce drôle...

— Non, en vérité, monseigneur, je ne le puis pas.

— Eh bien, comme je vous le disais, je vous laisse avec votre sœur. — Nanon, continua le duc, donnez à ce garçon des instructions précises, et qu'il ne perde pas de temps surtout !

— Soyez tranquille, monseigneur.

— Ainsi, à vous deux.

Et le duc fit de la main un salut gracieux à Nanon, un geste amical à son frère et descendit l'escalier en promettant qu'il serait probablement de retour dans la journée.

Nanon accompagna le duc sur le palier.

— Peste ! dit Cauvignac, il a bien fait de me prévenir, le digne seigneur ! Allons, allons, il n'est pas encore aussi niais qu'il en a l'air. Mais que ferai-je du blanc-seing ? Dame ! ce qu'on fait d'un billet : je l'escompterais.

— Maintenant, monsieur, dit Nanon en rentrant et refermant la porte, maintenant, comme l'a dit tout à l'heure M. le duc d'Épernon, à nous deux.

— Oui, chère petite sœur, répondit Cauvignac, à nous deux, car je ne suis venu que pour causer avec vous. Mais pour bien causer, il faut être assis. Asseyez-vous donc, je vous prie.

Et Cauvignac tira une chaise près de lui et fit de la main signe à Nanon que cette chaise lui était destinée.

Nanon s'assit avec un froncement de sourcils qui n'annonçait rien de bon.

— D'abord, dit Nanon, pourquoi n'êtes-vous pas où vous devriez être ?

— Ah ! chère petite sœur, voilà qui n'est pas galant. Si j'étais où je dois être, je ne serais pas ici, et, par conséquent, vous n'auriez pas le plaisir de me voir.

— N'aviez-vous pas désiré entrer dans les ordres ?

— Non, pas moi. Dites que des personnes qui s'intéressent à moi, vous particulièrement, avez eu le désir de m'y faire entrer ; mais, personnellement, je n'ai jamais eu pour l'Église une vocation bien intense.

— Cependant votre éducation a été toute religieuse ?

— Oui, ma sœur, et je crois en avoir saintement profité.

— Pas de sacrilège, monsieur, et ne plaisantons pas avec les choses saintes !

— Je ne plaisante pas, chère petite sœur, je raconte, voilà tout. Écoutez : vous m'avez envoyé chez les frères minimes

d'Angoulême pour y faire mes études.

— Eh bien ?

— Eh bien, je les ai faites. Je sais le grec comme Homère, le latin comme Cicéron et la théologie comme Jean Hus. Aussi, n'ayant plus rien à apprendre chez ces dignes frères, je suis passé de chez eux, selon vos intentions toujours, chez les carmes de Rouen pour y faire profession.

— Vous oubliez de dire que j'avais promis de vous faire une rente annuelle de cent pistoles, et que j'ai tenu ma promesse. Cent pistoles pour un carme, c'était, ce me semble, plus que suffisant.

— Je ne le nie pas, ma chère sœur ; mais, sous prétexte que je ne l'étais pas encore, carme, c'est le couvent qui a constamment touché cette rente.

— Quand cela serait, n'avez-vous pas, en vous consacrant à l'Église, fait vœu de pauvreté ?

— Ma sœur, j'ai fait vœu de pauvreté, je vous jure que j'ai strictement accompli ce vœu : personne n'a été plus pauvre que moi.

— Mais comment êtes-vous sorti de leur couvent ?

— Ah ! voilà ! comme Adam est sorti du paradis terrestre : c'est la science qui m'a perdu, ma sœur, j'étais trop savant.

— Comment ! vous étiez trop savant ?

— Oui. Imaginez-vous que, parmi les carmes, qui ont une tout autre réputation que d'être des Pic de la Mirandole, des Érasmes et des Descartes, je passais pour un prodige, de science bien entendu ; il en résulta que lorsque M. le duc de Longueville vint à Rouen pour solliciter cette ville de se déclarer en faveur du parlement, on me dépêcha vers M. de Longueville pour le haranguer. Ce que je fis en termes si élégants et si choisis que M. de Longueville se montra non-seulement très-satisfait de ma façon, mais encore me demanda si je voulais être son secrétaire. C'était juste au moment où j'allais prononcer mes vœux.

— Oui, je me le rappelle, et même, sous prétexte de faire vos

adieux au monde, vous me demandâtes cent pistoles, que je vous fis parvenir en mains propres.

— Et ce sont les seules que j'aie touchées, foi de gentil-homme.

— Mais vous deviez renoncer au monde.

— Oui, telle était mon intention. Mais telle n'a pas été celle de la Providence, qui probablement a des vues sur moi : elle n'a pas voulu que je demeurasse moine. Je me suis donc conformé à la volonté de cette bonne Providence, et, je dois le dire, je ne m'en repens pas.

— Alors vous n'êtes plus en religion ?

— Non, pas pour le moment du moins, chère sœur. Vous dire que je n'y rentrerai point quelque jour, c'est ce que je n'ose, car quel est l'homme qui peut dire la veille ce qu'il fera le lendemain ? M. de Rancé ne vient-il pas de fonder l'ordre de la Trappe ? Peut-être ferai-je comme M. de Rancé et inventerai-je quelque ordre nouveau. Mais, pour le moment, j'ai tâté de la guerre, voyez-vous, et, pour quelque temps, cela m'a rendu profane et impur. À la première occasion, je me purifierai.

— Vous, homme de guerre ! dit Nanon en haussant les épaules.

— Pourquoi pas ? Dame ! je ne vous dirai pas que je suis un Dunois, un Duguesclin, un Bayard, un chevalier sans peur et sans reproche. Non, je n'ai pas l'orgueil de dire que je n'ai pas quelques légers reproches à me faire, et je ne demanderai pas, comme l'illustre condottiere Sforza, ce que c'est que la peur. Je suis homme, et, comme dit Plaute : *Homo sum, et nihil humani a me alienum puto* ; ce qui veut dire : Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. J'ai donc peur, comme il est permis à un homme d'avoir peur, ce qui ne m'empêche pas d'être brave dans l'occasion. Je joue même, quand je suis forcé, assez agréablement de l'épée et du pistolet. Mais mon véritable penchant, ma vocation décidée, c'est la diplomatie, voyez-vous. Ou je me trompe fort, ma chère Nanon, ou je deviendrai un grand politique.

C'est une belle carrière que la politique. Voyez M. de Mazarin, s'il n'est pas pendu, il ira loin. Eh bien, moi, je suis comme M. de Mazarin : aussi une de mes peurs, la plus grande même, c'est d'être pendu. Heureusement que vous êtes là, chère Nanon, et que cela me donne une grande confiance.

— Ainsi vous êtes homme de guerre ?

— Et homme de cour au besoin. Ah ! mon séjour près de M. de Longueville m'a bien profité.

— Et qu'avez-vous appris près de lui ?

— Ce qu'on apprend près des princes : à guerroyer, à intriguer, à trahir.

— Et cela vous a mené ?

— À la plus haute position.

— Que vous avez perdue ?

— Dame ! M. de Condé a bien perdu la sienne. On n'est pas maître des événements. Chère sœur, tel que vous me voyez, j'ai gouverné Paris, moi !

— Vous ?

— Oui, moi !

— Combien de temps ?

— Une heure trois quarts, montre à la main.

— Vous avez gouverné Paris ?

— En empereur.

— Comment cela ?

— D'une façon toute simple. Vous savez que M. le coadjuteur, M. de Gondy, l'abbé de Gondy...

— Très-bien !

— Était maître absolu de la ville. Eh bien, à ce moment-là, j'étais à M. le duc d'Elbœuf. C'est un prince lorrain, et il n'y a pas de honte à être à M. d'Elbœuf. Or, pour le moment, M. d'Elbœuf était l'ennemi du coadjuteur. J'ai donc fait une émeute en faveur de M. d'Elbœuf, émeute dans laquelle j'ai pris...

— Qui ? le coadjuteur ?

— Non pas, je n'aurais su qu'en faire, et j'en eusse été fort

embarrassé. J'ai pris sa maîtresse, mademoiselle de Chevreuse.

— Mais c'est affreux ! s'écria Nanon.

— N'est-ce pas que c'est affreux qu'un prêtre ait une maîtresse ? C'est absolument ce que je me suis dit. Aussi mon intention était de l'enlever et de la mener si loin qu'il ne la revît jamais. Je lui fis donc dire mon intention. Mais ce diable d'homme, il a des raisons auxquelles on ne résiste pas : il me fit offrir mille pistoles.

— Pauvre femme ! se voir ainsi marchandée !

— Comment donc ! Elle a dû être enchantée, au contraire : cela lui a prouvé combien M. de Gondy l'aimait ! Il n'y a que les hommes d'Église pour avoir de ces dévouements-là pour leur maîtresse. Je crois que cela tient à ce qu'il leur est défendu d'en avoir.

— Alors vous êtes riche ?

— Moi ! fit Cauvignac.

— Sans doute, au moyen de ces brigandages.

— Ne m'en parlez pas. Tenez, Nanon, j'ai eu du malheur !

La fille d'atours de mademoiselle de Chevreuse, que personne n'avait pensé à me racheter et qui, par conséquent, était restée près de moi, m'a enlevé cet argent.

— Au moins vous reste-t-il, je l'espère, l'amitié de ceux que vous serviez en offensant le coadjuteur.

— Ah ! Nanon, qu'on voit bien que vous ne connaissez pas les princes. Dans le traité qu'ils ont fait entre eux, j'ai été sacrifié. Je me suis donc vu forcé d'entrer à la solde de M. de Mazarin. Mais M. de Mazarin est un pleutre, de sorte que, comme il ne proportionnait pas la récompense au service, j'acceptai l'offre qui me fut faite d'entreprendre une nouvelle émeute en l'honneur du conseiller Broussel et qui avait pour but de nommer le chancelier Séguier. Mais mes hommes, les maladroits ! ne l'assommèrent qu'à moitié. Ce fut au milieu de cette bagarre que je courus le plus grand danger qui m'ait jamais menacé. M. de la Meilleraye tira sur moi un coup de pistolet presque à bout

portant. Heureusement, je me baissai, la balle passa au-dessus de ma tête, et l'illustre maréchal ne tua qu'une vieille femme.

— Quel tissu d'horreurs ! s'écria Nanon.

— Mais non, chère sœur ; ce sont les nécessités de la guerre civile.

— Je comprends maintenant qu'un homme capable de pareilles choses ait osé faire ce que vous avez fait hier.

— Qu'ai-je donc fait ? demanda Cauvignac, de l'air le plus innocent du monde, qu'ai-je osé ?

— Vous avez osé mystifier en face un personnage aussi considérable que M. d'Épernon ! Mais ce que je ne comprends pas, ce que je n'eusse jamais pensé, je l'avoue, c'est qu'un frère comblé de mes bontés ait froidement conçu le projet de perdre sa sœur.

— Perdre ma sœur ?... moi ? dit Cauvignac.

— Oui, vous ! répliqua Nanon. Je n'ai pas eu besoin d'attendre le récit que vous venez de faire, et qui me prouve que vous êtes capable de tout, pour reconnaître l'écriture de ce billet. Tenez ! nierez-vous que cette lettre anonyme soit de votre écriture ?...

Et Nanon, indignée, plaça sous les yeux de son frère la lettre de délation que lui avait remise le duc, la veille au soir.

Cauvignac la lut sans se déconcerter.

— Eh bien, dit-il, qu'avez-vous contre cette lettre ? La trouveriez-vous mal tournée, par hasard ? J'en serais fâché pour vous : cela prouverait que vous n'avez point de littérature.

— Il ne s'agit pas de sa rédaction, monsieur, il s'agit du fait même. Est-ce vous ou n'est-ce pas vous qui avez écrit cette lettre ?

— C'est moi, sans aucun doute. Si j'eusse voulu nier le fait, j'eusse contrefait mon écriture. Mais c'était chose inutile : je n'ai jamais eu l'intention de me cacher à vos yeux ; je désirais même que vous reconnaissez que la lettre venait de moi.

— Oh ! fit Nanon avec un geste d'horreur, vous l'avouez !

— C'est un reste d'humilité, chère sœur. Oui, il faut bien que je vous le dise, j'étais poussé par une sorte de vengeance...

— De vengeance ?

— Oui, bien naturelle...

— De la vengeance envers moi, malheureux ! Mais songez donc à ce que vous dites... Que vous ai-je fait de mal pour que cette idée se présente à votre esprit de vous venger de moi ?

— Ce que vous m'avez fait ? Ah ! Nanon, mettez-vous à ma place... Je quitte Paris parce que j'y avais trop d'ennemis : c'est le malheur de tous les hommes politiques... Je reviens à vous... je vous implore... Vous en souvient-il ? Vous avez reçu trois lettres... Vous ne direz pas que vous n'avez pas reconnu mon écriture... c'est exactement la même du billet anonyme, et, d'ailleurs, les lettres étaient signées... Je vous écris trois lettres pour vous demander cent malheureuses pistoles... Cent pistoles ! à vous qui avez des millions ! C'était une misère... Mais, vous le savez, cent pistoles, c'est mon chiffre... Eh bien, ma sœur me repousse... Je me présente chez ma sœur, ma sœur me fait éconduire !... Naturellement, je m'informe... « Peut-être est-elle dans la détresse, me dis-je : c'est le moment de lui prouver que ses bienfaits ne sont point tombés sur une terre ingrate... Peut-être même n'est-elle plus libre... En ce cas, elle est pardonnable... » Vous le voyez, mon cœur vous cherchait des excuses, et c'est alors que j'apprends que ma sœur est libre, heureuse, riche, richissime ! et qu'un baron de Canolles, un étranger, usurpe mes privilèges et se fait protéger à ma place... Alors la jalousie m'a tourné la tête...

— Dites la cupidité... Vous m'avez vendue à M. d'Épernon, comme vous avez vendu mademoiselle de Chevreuse au coadjuteur... Que vous importait, je vous le demande un peu, que j'eusse des relations avec M. le baron de Canolles ?

— À moi ? Rien. Et je n'eusse pas même songé à m'en inquiéter si vous aviez continué d'avoir des relations avec moi.

— Savez-vous bien que si je disais un seul mot à M. le duc

d'Épernon, si je lui faisais un aveu sans détour, vous seriez perdu ?

— Certainement.

— Vous avez entendu vous-même tout à l'heure, et de sa propre bouche, quel est le sort qu'il destine à celui qui lui a enlevé ce blanc-seing.

— Ne m'en parlez pas : j'en ai frissonné jusqu'à la moelle des os, et il m'a fallu toute la puissance que j'ai sur moi-même pour ne pas me trahir.

— Et vous ne tremblez pas, vous qui avouez cependant que vous connaissez la peur ?

— Non, car cet aveu sans détour prouverait que M. de Canolles n'est point votre frère ; car alors les mots de votre épître, étant adressés à un étranger, prennent une fâcheuse signification. Il vaut mieux, croyez-moi, avoir fait un aveu avec détours comme celui que vous venez de faire, ingrate, je n'ose pas dire aveugle, je vous connais trop pour cela. Mais réfléchissez donc combien d'avantages prévus par moi résultent de ce petit éclat préparé par mes soins. D'abord, vous étiez fort embarrassée, et vous trembliez de voir arriver M. de Canolles, qui, n'étant pas prévenu, aurait affreusement pataugé au milieu de votre petit roman de famille. Ma présence, au contraire, a tout sauvé. Votre frère n'est plus un mystère. M. d'Épernon l'a adopté, et même fort galamment, je dois le dire. Maintenant, le frère n'a plus besoin de se cacher : il est de la maison. De là correspondance, rendez-vous extérieurs et même intérieurs, pourvu toutefois que le frère aux cheveux et aux yeux noirs n'aille pas pousser l'inconvenance jusqu'à venir regarder M. le duc d'Épernon en plein visage. Un manteau ressemble énormément à un autre manteau, que diable ! et lorsque M. d'Épernon verra un manteau sortir de chez vous, qui lui dira si c'est ou si ce n'est pas un manteau de frère ? Vous voilà libre comme le vent. Seulement, pour vous rendre service, je me suis débaptisé : je m'appelle Canolles, c'est gênant. Vous devriez me savoir gré du sacrifice.

À ce flux redondant, résultat d'une incroyable impudence, Nanon, pétrifiée, ne savait plus quelles raisons opposer. Aussi Cauvignac, profitant de cette victoire enlevée d'assaut, continuait-il :

— Et même, chère sœur, puisque, après une si longue absence, nous voilà réunis, puisque, après tant de traverses, vous avez retrouvé un vrai frère, avouez que désormais vous allez dormir sur les deux oreilles, grâce au bouclier que l'amour étendra sur vous. Vous allez vivre aussi tranquille que si toute la Guyenne vous adorait, ce qui n'est pas, vous le savez ; mais il faudra qu'elle en passe par où nous voudrons. En effet, je m'installe à votre seuil ; M. d'Épernon me fait nommer colonel ; à lieu de six hommes, j'en ai deux mille ; avec ces deux mille hommes, je renouvelle les douze travaux d'Hercule ; on me nomme duc et pair ; madame d'Épernon meurt ; M. d'Épernon vous épouse...

— Avant tout cela, deux choses, dit Nanon, d'une voix brève.

— Lesquelles, chère sœur ? Parlez, je vous écoute.

— D'abord, vous rendrez le blanc-seing au duc, sans quoi vous êtes pendu. Vous avez entendu l'arrêt de sa propre bouche. Ensuite, vous sortirez d'ici à l'instant même, ou sans cela je suis perdue, ce qui n'est rien pour vous, mais vous perdez avec moi, raison qui, je l'espère, vous fera prendre ma perte en considération.

— Deux réponses, chère dame : ce blanc-seing est ma propriété, et vous ne pouvez pas m'empêcher de me faire pendre si tel est mon bon plaisir.

— Qu'à cela ne tienne !

— Merci ! Il n'en sera rien, soyez tranquille. Je vous ai tout à l'heure exprimé ma répugnance sur ce genre de mort. Je garde donc le blanc-seing, à moins que vous n'ayez quelque velléité de me l'acheter, auquel cas nous pourrions traiter ensemble.

— Je n'en ai pas besoin. Les blancs-seings, c'est moi qui les donne.

— Heureuse Nanon !

— Ainsi vous le gardez ?

— Oui.

— Au risque de ce qui peut en résulter pour vous ?

— Ne craignez rien, j'ai son placement. Quant à me retirer, je ne commettrai pas une telle faute, étant ici de par le duc. Il y a plus : dans votre désir de vous débarrasser de moi, vous oubliez une chose.

— Laquelle ?

— Cette commission importante dont m'a parlé le duc et qui doit faire ma fortune.

Nanon pâlit.

— Mais, malheureux, dit-elle, vous savez bien que cette commission ne vous est pas destinée. Vous savez bien qu'abuser de cette position serait un crime, et un crime qui, un jour ou l'autre, porterait sa punition.

— Aussi ne veux-je pas abuser. Je désirerais user, voilà tout.

— D'ailleurs M. de Canolles est désigné dans la commission.

— Eh bien, est-ce que je ne m'appelle pas le baron de Canolles ?

— Oui, mais on connaît là-bas non-seulement son nom, mais encore sa figure. M. de Canolles a été plusieurs fois à la cour.

— À la bonne heure ! Voilà une bonne raison. C'est la première que vous me donnez, aussi, vous le voyez, je m'y rends.

— D'ailleurs vous y retrouveriez vos ennemis politiques, dit Nanon, et peut-être votre figure, à vous, quoique sous un autre aspect, est-elle non moins connue que celle de M. de Canolles.

— Oh ! cela ne ferait rien à la chose si, comme l'a dit le duc, la mission a pour but de rendre un grand service à la France. Le message fera passer le messenger. Un service de cette importance implique grâce, et l'amnistie du passé est toujours la condition première des conversions politiques. Ainsi, croyez-moi, chère sœur, ce n'est point à vous de m'imposer vos conditions, mais à moi de vous proposer les miennes.

- Voyons, quelles sont-elles ?
- D'abord, comme je vous le disais tout à l'heure, la première de tout traité, c'est-à-dire amnistie générale.
- Est-ce tout ?
- Puis le solde de nos comptes.
- Alors je vous redois quelque chose, à ce qu'il paraît ?
- Vous me devez les cent pistoles que je vous ai demandées et que vous m'avez inhumainement refusées.
- En voici deux cents.
- À la bonne heure. Voilà où je vous reconnais, Nanon.
- Mais c'est à une condition.
- Laquelle ?
- C'est que vous réparerez le mal que vous avez fait.
- C'est trop juste. Que faut-il faire pour cela ?
- Vous allez monter à cheval et courir sur la route de Paris jusqu'à ce que vous ayez trouvé M. de Canolles.
- Alors je perds son nom ?
- Vous le lui rendez.
- Et que dois-je lui dire ?
- Vous devez lui remettre l'ordre que voici et vous assurer qu'il est parti à l'instant même pour l'exécuter.
- Voilà tout ?
- Absolument.
- Est-il nécessaire qu'il sache qui je suis ?
- Au contraire, il est de toute importance qu'il l'ignore.
- Ah ! Nanon, rougiriez-vous de votre frère ?
- Nanon ne répondit pas. Elle réfléchissait.
- Mais, dit-elle au bout d'un instant, comment serai-je sûre que vous ferez fidèlement ma commission ? S'il y avait quelque chose de sacré pour vous, je vous demanderais un serment.
- Faites mieux.
- Quoi ?
- Promettez-moi cent autres pistoles après la commission faite.

Nanon haussa les épaules.

— C'est conclu, dit-elle.

— Eh bien, regardez. Je ne vous demande pas de serment, moi, et votre parole me suffit. Ainsi nous disons cent pistoles à la personne qui vous remettra de ma part le reçu de M. de Canolles.

— Oui, mais vous parlez d'un tiers : compteriez-vous ne pas revenir vous-même, par hasard ?

— Qui sait ? Une affaire m'appelle moi-même dans les environs de Paris.

Nanon laissa échapper un mouvement de joie involontaire.

— Ah ! voilà qui n'est pas gentil, dit Cauvignac en riant, mais n'importe, chère sœur, sans rancune.

— Sans rancune, mais à cheval.

— À cheval à l'instant même ; le temps seulement de boire le coup de l'étrier.

Cauvignac versa dans son verre le reste de la bouteille de chambertin, salua sa sœur avec un geste plein de déférence et, sautant à cheval, disparut au bout d'un instant dans un nuage de poussière.

X

La lune commençait à se lever quand le vicomte, suivi du fidèle Pompée, sortit de l'auberge de maître Biscarros et se lança sur la route de Paris.

Après un quart d'heure environ, que le vicomte donna tout entier à ses réflexions et pendant lequel une lieue et demie à peu près se trouva faite, celui-ci se retourna vers l'écuyer, qui rebondissait gravement sur sa selle à trois pas en arrière du cavalier son maître.

— Pompée, demanda le jeune homme, auriez-vous par hasard mon gant de main droite ?

— Pas que je sache, monsieur, dit Pompée.

— Que faites-vous donc à votre valise ?

— Je regarde si elle est bien attachée, et j'en serre les courroies de peur qu'elle ne sonne. Le son de l'or est fatal, monsieur, et il attire les mauvaises rencontres, surtout la nuit.

— C'est fort bien fait, Pompée, reprit le vicomte, et j'aime à vous voir ainsi soigneux et prudent.

— Ce sont des qualités toutes naturelles dans un vieux soldat, monsieur le vicomte, et qui se concilient admirablement avec le courage ; cependant, comme le courage n'est point la témérité, j'avoue que je regrette que M. Richon n'ait pu nous accompagner, car vingt mille livres sont d'une garde difficile, surtout dans des temps aussi orageux que les nôtres.

— Ce que vous dites là est plein de sens, Pompée, répondit le vicomte, et je suis en tout point de votre avis.

— J'oserai même dire, continua Pompée, enhardi dans sa peur par l'approbation du vicomte, qu'il est imprudent de s'aventurer comme nous le faisons. Rangeons-nous donc, s'il vous plaît, que je visite mon mousqueton.

— Eh bien, Pompée ?

— Le rouet est en bon état, et celui qui voudrait nous arrêter

passerait un mauvais quart d'heure. Oh ! oh ! que vois-je donc là-bas ?

— Où cela ?

— Devant nous, à cent pas à peu près vers notre droite, tenez, dans cette direction.

— Je vois quelque chose de blanc.

— Oh ! oh ! dit Pompée, du blanc : quelque buffletererie peut-être. J'ai bien envie, sur mon honneur, de gagner cette haie à gauche. En termes de guerre, on appelle cela se retrancher ; retranchons-nous, monsieur le vicomte.

— Si ce sont des buffleteries, Pompée, elles sont portées par des soldats du roi, et les soldats du roi ne détroussent pas les passants.

— Détrompez-vous, monsieur le vicomte, détrompez-vous : on n'entend, au contraire, parler que de coureurs qui se font une égide de l'uniforme de Sa Majesté pour commettre mille vilenies plus damnables les unes que les autres, et dernièrement, à Bordeaux, on a roué deux cheveu-légers, monsieur.

— L'uniforme des cheveu-légers est bleu, Pompée, et ce que nous voyons est blanc.

— Oui, mais souvent ils mettent une blouse par-dessus leur uniforme ; c'est ce qu'avaient fait les misérables qu'on a roués dernièrement à Bordeaux. Ceux-ci gesticulent fort, ce me semble, ils menacent. C'est leur tactique, voyez-vous, monsieur le vicomte : ils s'embusquent comme cela, par le chemin, et, de loin, la carabine au poing, ils forcent le voyageur à jeter sa bourse.

— Mais, mon bon Pompée, dit le vicomte, qui quoique fort effrayé de son côté, gardait sa présence d'esprit, s'ils menacent de loin avec leur carabine, faites-en autant avec la vôtre.

— Oui, mais ils ne me voient pas, moi, dit Pompée ; ma démonstration serait donc inutile.

— S'ils ne vous voient pas, ils ne peuvent pas vous menacer, ce me semble, dit le vicomte.

— Vous n'entendez absolument rien à la guerre, répliqua

l'écuyer, de mauvaise humeur. Il va m'arriver ici la même chose qui m'est arrivée à Corbie.

— Il faut espérer que non, Pompée, car si je me le rappelle bien, c'est à Corbie que vous fûtes blessé ?

— Oui, et une terrible blessure. J'étais avec M. de Cambes, un téméraire. Nous faisons une patrouille de nuit pour reconnaître le lieu où se donnerait la bataille. Nous apercevons des buffleteries. Je l'engage à ne pas faire de vaillantise inutile, il s'obstine et marche droit aux buffleteries. Je tourne le dos de dépit. En ce moment, une maudite balle... Vicomte, soyons prudents !

— Soyons prudents, Pompée, je ne demande pas mieux. Cependant ils me semblent bien immobiles.

— Ils flairent leur proie. Attendons.

Les voyageurs, heureusement pour eux, n'attendirent pas longtemps. Au bout d'un instant, la lune se dégagea d'un nuage noir dont elle argentait les franges et éclaira splendidement, à une cinquantaine de pas des deux compagnons, deux ou trois chemises séchant derrière une haie, les manches étendues.

C'étaient là les buffleteries qui avaient rappelé à Pompée sa fatale patrouille de Corbie.

Le vicomte poussa un éclat de rire et piqua son cheval. Pompée le suivit en s'écriant :

— Quel bonheur que je n'aie pas suivi ma première inspiration ! J'allais envoyer une balle de ce côté, et j'aurais eu l'air d'un don Quichotte. Voyez, vicomte, à quoi servent la prudence et l'expérience à la guerre !

Après les grandes émotions, il y a toujours un temps de repos. Les chemises dépassées, les voyageurs firent deux lieues assez tranquillement. Le temps était magnifique, l'ombre tombait large et noire comme l'ébène du sommet d'un bois qui bordait un des côtés du chemin.

— Décidément, je n'aime pas le clair de lune, dit Pompée. Quand on est vu de loin, on risque d'être pris au dépourvu. J'ai

toujours entendu dire aux gens de guerre que, de deux hommes qui se cherchent, la lune n'en favorise jamais qu'un seul. Nous sommes en pleine lumière, monsieur le vicomte, c'est imprudent.

— Eh bien, passons à l'ombre, Pompée.

— Oui, mais si des hommes étaient embusqués à la lisière de ce bois, nous irions littéralement nous jeter dans la gueule... En compagne, on n'approche jamais d'un bois qu'on ne l'ait fait reconnaître.

— Malheureusement, reprit le vicomte, nous manquons d'éclaireurs. N'est-ce pas ainsi que l'on nomme ceux qui reconnaissent les bois, mon brave Pompée ?

— C'est vrai, c'est vrai, murmura l'écuyer. Diable de Richon, pourquoi n'est-il pas venu ? Nous l'aurions envoyé en avant-garde, tandis que nous aurions formé, nous, le corps d'armée.

— Eh bien, Pompée, que décidons-nous ? Restons-nous au clair de lune ? passons-nous à l'ombre ?

— Passons à l'ombre, monsieur le vicomte : c'est encore le plus prudent, à ce que je crois.

— Passons à l'ombre.

— Vous avez peur, n'est-ce pas, monsieur le vicomte ?

— Non pas, mon cher Pompée, je vous jure.

— Vous auriez tort, car je suis là et je veille. Si j'étais seul, vous comprenez, cela m'inquiéterait fort peu. Un vieux soldat ne craint ni Dieu ni diable. Mais vous êtes un compagnon aussi difficile à garder que le trésor que j'ai en croupe, et cette double responsabilité m'effraye... Ah ! ah ! qu'est-ce que cette ombre noire que j'aperçois là-bas ? Cette fois, elle marche.

— C'est incontestable, dit le vicomte.

— Voyez ce que c'est que d'être dans l'obscurité : nous voyons l'ennemi, et il ne nous voit pas. Est-ce qu'il ne vous semble pas que ce malheureux porte un mousquet ?

— Oui, mais cet homme est seul, Pompée, et nous sommes deux.

— Monsieur le vicomte, ceux qui marchent seuls sont les plus à craindre, car la solitude indique les caractères résolus. Le fameux baron des Adrets marchait toujours seul. Eh ! tenez, il nous ajuste, ce me semble ! Il va tirer, baissez-vous !

— Mais non, Pompée, il change seulement son mousquet d'épaule.

— N'importe, baissions-nous toujours, c'est l'usage ; essuyons le feu le nez sur l'arçon.

— Mais vous voyez bien qu'il ne tire pas, Pompée.

— Il ne tire pas ? dit l'écuyer en se relevant. Bon ! il aura eu peur, et notre mine résolue l'aura intimidé. Ah ! il a peur ! Laissez-moi lui parler alors, et vous parlerez après moi en enflant votre voix.

L'ombre s'avancait toujours.

— Holà ! l'ami, qui êtes-vous ? cria Pompée.

L'ombre s'arrêta avec un mouvement de terreur fort visible.

— Criez donc à votre tour, dit Pompée.

— Inutile, dit le vicomte, le pauvre diable a déjà assez peur.

— Ah ! il a peur ! dit Pompée en s'élançant la carabine au poing.

— Grâce ! monsieur, dit l'homme en tombant à genoux, grâce ! je suis un pauvre marchand forain qui, depuis huit jours, n'a pas vendu un seul mouchoir de poche et qui n'a pas un denier sur soi.

Ce que Pompée avait pris pour un mousquet était l'aune avec laquelle le pauvre diable mesurait sa marchandise.

— Apprenez, mon ami, dit majestueusement Pompée, que nous ne sommes point des voleurs, mais des gens de guerre qui voyagent la nuit parce qu'ils ne craignent rien. Passez donc votre chemin tranquillement, vous êtes libre.

— Tenez, mon ami, ajouta la voix plus douce du vicomte, voici une demi-pistole pour la peur que nous vous avons faite, et que Dieu vous conduise !

Et le vicomte donna de sa blanche petite main une demi-

pistole au pauvre diable, qui s'éloigna en remerciant le ciel de l'heureuse rencontre qu'il avait faite.

— Vous avez eu tort, monsieur le vicomte, vous avez eu grand tort, dit Pompée au bout de vingt pas.

— Tort, tort ! en quoi ?

— En donnant une demi-pistole à cet homme. La nuit, il ne faut jamais avouer qu'on a de l'argent. Voyez, le premier cri de ce poltron n'a-t-il pas été qu'il n'avait pas un denier sur lui ?

— C'est vrai, dit le vicomte en riant, mais c'était un poltron, comme vous le dites, tandis que nous, comme vous l'avez dit, nous sommes des gens de guerre qui ne craignons rien.

— Entre craindre et se défier, monsieur le vicomte, il y a aussi loin qu'il y a de la peur à la prudence. Or il n'est pas prudent, je le répète, de faire voir à un inconnu qu'on rencontre sur une grande route que l'on possède de l'or.

— Mais quand cet inconnu est seul et désarmé ?

— Il peut appartenir à une bande armée ; il peut n'être qu'un espion jeté en avant pour reconnaître le terrain... Il peut revenir avec des masses, et que voulez-vous que fassent deux hommes seuls, si braves qu'ils soient, contre des masses ?

Le vicomte, cette fois, reconnut la vérité du reproche que lui faisait Pompée, ou plutôt, pour abrégé la mercuriale, sembla passer condamnation, et l'on arriva sur les bords de la petite rivière de Saye, près de Saint-Genès.

Il n'y avait pas de pont, et il fallait traverser à gué.

Pompée fit alors au vicomte une savante théorie du passage des rivières. Mais comme une théorie n'est point un pont, il n'en fallut pas moins, la théorie faite, traverser à gué.

Heureusement, la rivière n'était pas profonde, et ce nouvel incident fut une nouvelle preuve au vicomte que, vues de loin, et surtout la nuit, les choses sont beaucoup moins effrayantes que vues de près.

Le vicomte commençait donc à se rassurer réellement, et d'ailleurs, une heure encore à peu près, et le jour allait venir,

lorsque, parvenus au milieu du bois qui entoure Marsas, les deux voyageurs s'arrêtèrent tout à coup. En effet, ils venaient d'entendre, loin derrière eux mais distinctement, le galop de plusieurs chevaux.

En même temps, leurs propres chevaux relevèrent la tête, et l'un d'eux hennit.

— Cette fois, dit Pompée, d'une voix étouffée, en saisissant la bride du cheval de son compagnon, cette fois, monsieur le vicomte, vous allez un peu, j'espère, montrer de la docilité et abandonner l'événement à l'expérience d'un vieux soldat. J'entends une troupe de gens à cheval : on nous poursuit. Eh ! tenez, c'est la bande de votre faux marchand. Je vous l'avais bien dit, imprudent que vous êtes ! Allons, pas de bravade inutile, sauvons notre vie et notre argent ! La fuite est souvent un moyen de vaincre : Horace fit semblant de fuir.

— Eh bien, fuyons, Pompée, dit le vicomte, tout tremblant.

Pompée piqua des deux. Sa monture, excellent cheval rouan, bondit sous l'éperon avec un zèle qui enflamma l'ardeur du cheval barbe du vicomte, et tous deux à l'envi firent rouler comme un tonnerre sur le pavé, d'où jaillissaient les étincelles, les coups cadencés de leurs fers.

Cette course dura une demi-heure à peu près. Mais loin de gagner du terrain, il semblait aux deux fugitifs que leurs ennemis s'approchaient.

Tout à coup, une voix s'éleva du sein des ténèbres, voix qui, mêlée au sifflement produit par le vent que fendaient les deux cavaliers, semblait la lugubre menace des esprits de la nuit.

Cette voix fit dresser les cheveux gris sur la tête de Pompée.

— Ils crient : « Arrêtez ! » murmura-t-il ; ils crient : « Arrêtez ! »

— Eh bien, faut-il arrêter ? demanda le vicomte.

— Bien au contraire, s'écria Pompée : doublons de vitesse si c'est possible. En avant ! en avant !...

— Oui, oui, en avant ! en avant ! s'écria le vicomte, aussi

effrayé cette fois que son défenseur.

— Ils gagnent, ils gagnent, disait Pompée. Les entendez-vous ?

— Hélas ! oui...

— Ils sont plus de trente... Tenez, ils nous appellent encore... Nous sommes perdus !

— Crevons les chevaux s'il le faut, dit le vicomte, plus mort que vif.

— Vicomte ! vicomte ! criait la voix, arrêtez !... arrêtez !... Arrête, vieux Pompée !

— C'est quelqu'un qui nous connaît, c'est quelqu'un qui sait que nous portons de l'argent à madame la Princesse, c'est quelqu'un qui sait que nous conspirons : nous allons être roués vifs !

— Arrêtez ! arrêtez ! continuait la voix.

— Ils crient qu'on nous arrête, dit Pompée. Ils ont du monde en avant, nous sommes cernés !

— Si nous nous jetions de côté, dans ce champ, et que nous laissions passer ceux qui nous poursuivent ?

— C'est une idée, dit Pompée. Allons.

Les deux cavaliers firent sentir à la fois la bride et le genou à leurs montures, qui tournèrent à gauche. Le cheval du vicomte, habilement enlevé, sauta le fossé. Mais le cheval plus lourd de Pompée prit trop peu de bord, la terre s'écroula sous ses pieds, et il tomba, entraînant son maître dans sa chute. Le pauvre écuyer jeta un cri de profond désespoir.

Le vicomte, qui avait déjà fait cinquante pas dans les terres, entendit cet appel de détresse, et, bien que fort éprouvé lui-même, il tourna bride et revint vers son compagnon.

— Merci ! criait Pompée. Rançon ! je me rends. J'appartiens à la maison de Cambes.

Un énorme éclat de rire répondit seul à cette lamentable appellation, et le vicomte, arrivant en ce moment, vit Pompée embrassant l'étrier du vainqueur, qui, d'une voix étranglée par le rire, essayait de le rassurer.

— M. le baron de Canolles ! s'écria le vicomte.

— Eh ! oui, sarpejeu ! Allons donc, vicomte, ce n'est pas bien de faire courir ainsi les gens qui vous cherchent.

— M. le baron de Canolles ! reprit Pompée, doutant encore de sa fortune, M. le baron de Canolles et M. Castorin !

— Eh ! oui, monsieur Pompée, dit Castorin, se dressant sur ses étriers pour voir par-dessus l'épaule de son maître, qui se couchait en riant sur l'arçon de sa selle. Que faites-vous donc dans ce fossé ?

— Vous le voyez ! dit Pompée. Mon cheval s'est abattu au moment où, vous prenant pour des ennemis, je me retranchais afin de faire une vigoureuse défense ! – Monsieur le vicomte, continua Pompée en se relevant et en se secouant, c'est M. de Canolles.

— Quoi ! monsieur, vous ici ? murmura le vicomte avec une espèce de joie qui perça malgré lui dans son intonation.

— Ma foi, oui, moi-même, répondit Canolles en considérant le vicomte avec une ténacité qu'explique la trouvaille du gant. Je m'ennuyais à mourir dans cette auberge. Richon m'avait quitté après m'avoir gagné mon argent. J'appris que vous étiez parti par la route de Paris. J'avais par fortune affaire du même côté, je me suis alors mis en route pour vous rejoindre. Je ne me doutais pas que, pour en arriver là, il me faudrait brûler le pavé ! Peste ! mon gentilhomme, quel cavalier vous faites !

Le vicomte sourit en balbutiant quelques mots.

— Castorin, continua Canolles, aidez donc M. Pompée à se remettre en selle. Vous voyez bien que, malgré son habileté, il ne peut en venir à bout.

Castorin descendit et donna un coup de main à Pompée, qui finit par reconquérir ses arçons.

— Et maintenant, dit le vicomte, remettons-nous en chemin, s'il vous plaît.

— Un instant, dit Pompée, assez embarrassé, un instant, monsieur le vicomte, il me semble qu'il me manque quelque

chose.

— Je le crois bien, dit le vicomte, il vous manque la valise.

— Ah ! mon Dieu ! dit Pompée, feignant un profond étonnement.

— Malheureux ! s'écria le vicomte, auriez-vous perdu ?...

— Elle ne peut être loin, monsieur, répondit Pompée.

— N'est-ce point cela ? demanda Castorin en ramassant l'objet demandé et en le soulevant avec peine.

— Justement ! dit le vicomte.

— Justement ! s'écria Pompée.

— Il n'y a pas de sa faute, dit Canolles, voulant se faire un ami du vieil écuyer, dans la chute, les courroies se seront rompues, et la valise se sera détachée.

— Les courroies ne sont pas rompues, monsieur, mais coupées, dit Castorin. Voyez !

— Oh ! oh ! monsieur Pompée, dit Castorin, que veut dire ceci ?

— Cela veut dire, reprit sévèrement le vicomte, que, dans la crainte d'être poursuivi par des voleurs, M. Pompée aura adroitement coupé la valise pour n'avoir pas la responsabilité d'être le trésorier. En terme de guerre, comment s'appelle cette ruse, monsieur Pompée ?

Pompée voulut s'excuser sur son couteau de chasse qu'il avait imprudemment tiré, mais, comme il ne put donner une explication suffisante, il demeura entaché, aux yeux du vicomte, de ce soupçon d'avoir voulu sacrifier la valise à sa sûreté.

Canolles fut de meilleure composition.

— Bon ! bon ! bon ! dit-il, cela s'est vu. Mais rattachez cette valise. — Tenez, Castorin, aidez M. Pompée. — Vous aviez raison, maître Pompée, de craindre les voleurs : la sacoche est lourde et serait de bonne prise.

— Ne plaisantez pas, monsieur, dit Pompée en frissonnant, toute plaisanterie nocturne est équivoque.

— Vous avez raison, Pompée, toujours raison. Aussi, conti-

nua Canolles, je veux vous servir d'escorte, à vous et au vicomte : ce renfort de deux hommes ne vous sera pas inutile.

— Non, certes ! s'écria Pompée. Le nombre, c'est la sécurité.

— Et vous, vicomte, que pensez-vous de mon offre ? dit Canolles, qui voyait que le vicomte accueillait l'offre gracieuse qu'il lui faisait avec moins d'enthousiasme que son écuyer.

— Moi, monsieur, dit le vicomte, je reconnais là votre obligeance habituelle et vous remercie bien sincèrement. Mais nous ne suivons pas le même chemin, et je craindrais de vous déranger.

— Comment ! dit Canolles, désappointé que la lutte de l'auberge allait recommencer sur la grande route ; comment, nous ne suivons pas le même chemin ? N'allez-vous point à... ?

— À Chantilly, se hâta de dire Pompée, tout tremblant à l'idée de continuer son voyage sans autre compagnon que le vicomte.

Quant à celui-ci, il fit un geste d'impatience bien marqué, et, s'il eût fait jour, on eût pu voir le rouge de la colère monter à ses joues.

— Eh ! mais, s'écria Canolles sans paraître remarquer le regard furibond avec lequel le vicomte foudroyait le pauvre Pompée ; eh ! mais Chantilly, c'est justement mon chemin. Je vais à Paris, moi, ou plutôt, ajouta-t-il en riant, tenez, vicomte, je n'ai rien à faire et ne sais point où je vais. Allez-vous à Paris, je vais à Paris ; allez-vous à Lyon, je vais à Lyon ; allez-vous à Marseille, j'ai depuis longtemps une passion de voir la Provence, et je vais à Marseille ; allez-vous à Stenay, où sont les armées de Sa Majesté, allons à Stenay. Quoique né dans le Midi, j'ai toujours eu une prédilection pour le Nord.

— Monsieur, reprit le vicomte avec une certaine fermeté qu'il devait sans doute à l'irritation où l'avait mis Pompée, faut-il vous le dire ? je voyage sans compagnie, pour affaires personnelles de la plus haute importance, pour des raisons tout à fait sérieuses, et, pardonnez-moi, si vous insistez, vous me forcez, à mon grand regret, de vous dire que vous me gênez dans mes

démarches.

Il ne fallait pas moins que le souvenir du petit gant que Canolles tenait caché sur sa poitrine, entre son justaucorps et sa chemise, pour que le baron, vif et impétueux comme un Gascon, n'éclatât point. Cependant il se contint.

— Monsieur, reprit-il plus sérieusement, je n'ai jamais ouï dire que la grande route appartînt plus particulièrement à une personne qu'à une autre. On l'appelle même, si je ne me trompe, le chemin du roi, en preuve que tous les sujets de Sa Majesté ont un droit égal à s'en servir. Je suis donc sur le chemin du roi, sans intention de vous gêner. J'y suis même pour vous rendre service, car vous êtes jeune, faible et sans grande défense. Je ne croyais pas avoir l'air d'un détrousseur de passants. Mais puisque vous vous déclarez ainsi, je passerai condamnation sur ma fâcheuse mine. Pardonnez-moi donc mon importunité, monsieur. J'ai bien l'honneur de vous présenter mes compliments. Bon voyage !

Et Canolles, faisant faire un léger écart à son cheval, passa, après avoir salué le vicomte, de l'autre côté de la route, où Castorin le suivit de fait et Pompée d'intention.

Canolles joua cette scène avec tant de politesse gracieuse, avec un geste si séduisant, en recouvrant de son large feutre un front si pur, ombragé de cheveux si soyeux et si noirs, que le vicomte fut touché de son procédé moins encore que de sa haute mine. Il s'était éloigné, comme nous l'avons dit ; Castorin le suivait, droit et ferme sur ses étriers. Pompée, resté de l'autre côté du chemin, poussait des soupirs à fendre les cailloux de la route. Alors le vicomte, qui avait fait de nombreuses réflexions, pressa de son côté le pas de son cheval, et, rejoignant Canolles, qui feignait de ne pas voir et de ne pas entendre, il lui glissa ces deux mots d'une voix à peine intelligible :

— Monsieur de Canolles !

Canolles tressaillit et se retourna. Un frisson de plaisir courut dans ses veines, il lui sembla que toutes les musiques des sphères célestes se réunissaient pour lui donner un divin concert.

— Vicomte ! dit-il à son tour.

— Écoutez, monsieur, répondit celui-ci, d'une voix douce et veloutée, je crains, en vérité, d'être impoli envers un gentilhomme de votre mérite. Pardonnez-moi ma timidité : j'ai été élevé par des parents pleins de frayeurs nées de leur affection pour moi. Je vous le répète, pardonnez-moi donc, je n'ai jamais eu l'intention de vous offenser, et, en preuve de notre réconciliation sincère, permettez-moi de marcher à vos côtés.

— Comment donc ! s'écria Canolles, mais cent fois, mais mille fois ! Je suis sans rancune, moi, vicomte, et la preuve...

Il lui tendit sa main, dans laquelle tomba ou plutôt glissa une main fine, légère et fugitive comme la charmante serre d'un pas-sereau.

Le reste de la nuit se passa en causeries folles de la part du baron. Le vicomte écoutait toujours et riait quelquefois.

Les deux valets venaient derrière, Pompée expliquant à Castorin comment la bataille de Corbie avait été perdue quand elle aurait parfaitement pu être gagnée si l'on n'avait pas négligé de l'appeler au conseil qui avait eu lieu le matin.

— Mais, dit le vicomte à Canolles, quand parurent les premières lueurs du matin, comment avez-vous terminé votre affaire avec M. le duc d'Épernon ?

— La chose n'a pas été difficile, répondit Canolles. D'après ce que vous m'avez dit, vicomte, c'était lui qui avait affaire à moi, et non pas moi qui avais affaire à lui : ou il se sera lassé de m'attendre et se sera retiré, ou il se sera entêté, et il m'attend encore.

— Mais mademoiselle de Lartigues ? ajouta le vicomte avec une légère hésitation.

— Mademoiselle de Lartigues, vicomte, ne peut être à la fois chez elle avec M. d'Épernon et au *Veau d'or* avec moi. Il ne faut pas exiger des femmes l'impossible.

— Ce n'est pas répondre, baron. Je vous demande comment, amoureux comme vous l'êtes de mademoiselle de Lartigues, vous

avez pu vous séparer d'elle.

Canolles regarda le vicomte avec des yeux déjà trop clairvoyants, car il faisait jour et il n'y avait plus sur le visage du jeune homme d'autre ombre que celle de son feutre.

Alors il se sentit pris d'une envie folle de répondre comme il le pensait, mais Pompée, mais Castorin, mais l'air grave du vicomte le retinrent. Puis, d'ailleurs, il fut arrêté par un doute.

— Si je me trompais, si, malgré ce petit gant et cette petite main, c'était un homme. En vérité, dit-il, ce serait à mourir écrasé sous ma bévue !

Il patienta donc et répondit à la question du vicomte par un de ces sourires qui répondent à tout.

On s'arrêta à Barbezieux pour déjeuner et pour faire souffler les chevaux. Canolles, cette fois, déjeuna avec le vicomte, et, au déjeuner, il admira cette main dont l'enveloppe musquée lui avait causé une si vive émotion. De plus, force fut au vicomte, au moment de se mettre à table, d'ôter son chapeau et de découvrir des cheveux si lisses, si beaux et plantés si fièrement dans une peau si fine que tout autre qu'un homme amoureux et, par conséquent, déjà aveugle, eût été affranchi de son incertitude. Mais Canolles avait trop peur de se réveiller pour ne pas prolonger la durée du rêve. Il trouvait quelque chose de charmant dans cet incognito du vicomte qui lui permettait une foule de petites familiarités qu'une reconnaissance entière ou qu'un aveu complet lui eussent interdites. Il ne dit donc pas un mot qui pût faire soupçonner au vicomte que son incognito était trahi.

Après le déjeuner, on se remit en route, et l'on marcha jusqu'au dîner. De temps en temps, une fatigue qu'il commençait à ne plus pouvoir dissimuler amenait sur le visage du vicomte une teinte nacrée ou dans tout son corps de petits frissons dont Canolles lui demandait amicalement la cause. Alors M. de Cambes souriait et paraissait ne plus souffrir, proposant même de doubler le pas, ce que refusait Canolles, disant qu'il y avait une longue route à faire et qu'il était, par conséquent, essentiel de

ménager les chevaux.

Après le dîner, le vicomte éprouva quelque difficulté à se lever. Canolles s'élança et lui vint en aide.

— Vous avez besoin de repos, mon jeune ami, lui dit-il. Une route continuée ainsi vous tuerait à la troisième étape. Nous ne chevaucherons pas cette nuit, mais, au contraire, nous nous coucherons. Je veux que vous dormiez bien, et la meilleure chambre de l'auberge sera pour vous, ou que je meure !

Le vicomte regarda Pompée d'un air tellement effaré que Canolles ne put réprimer son envie de rire.

— Quand on entreprend, comme nous le faisons, un long voyage, dit Pompée, on devrait avoir chacun sa tente.

— Ou une tente pour deux, dit Canolles, de l'air le plus naturel du monde, cela suffirait bien.

Un frisson courut par tout le corps du vicomte.

Le coup était porté, et Canolles s'en aperçut : du coin de l'œil, il vit le vicomte qui faisait signe à Pompée. Pompée s'approcha de son maître. Celui-ci lui dit quelques mots tout bas, et bientôt, Pompée, sous un prétexte quelconque, prit les devants et disparut.

Une heure et demie après cette pointe, dont Canolles ne demanda pas même l'explication, les voyageurs, en entrant dans un gros bourg, aperçurent l'écuyer sur le seuil d'une hôtellerie de bonne apparence.

— Ah ! ah ! dit Canolles, il paraît que c'est ici que nous passerons la nuit, vicomte ?

— Mais oui, si vous le voulez bien, baron.

— Comment donc ! je veux tout ce que vous voudrez. Je vous l'ai dit, je voyage pour mon plaisir, moi, tandis que vous, vous me l'avez dit, vous voyagez pour vos affaires. Seulement, je crains que vous ne soyez bien mal dans cette bicoque !

— Oh ! dit le vicomte, une nuit est bientôt passée.

On s'arrêta, et, plus prompt que Canolles, Pompée s'élança et prit l'étrier de son maître. D'ailleurs Canolles réfléchit qu'un pareil empressement serait ridicule de la part d'un homme envers

un autre homme.

— Vite, ma chambre, dit le vicomte. En vérité, vous avez raison, monsieur de Canolles, continua-t-il en se retournant vers son compagnon, et je suis véritablement très-fatigué.

— La voici, monsieur, dit l'hôtesse en montrant une assez grande pièce au rez-de-chaussée et donnant sur la cour, mais dont les fenêtres étaient grillées, tandis qu'au-dessus régnaient les greniers de la maison.

— Et la mienne, s'écria Canolles, où est-elle donc ?

Et il jetait avec convoitise les yeux sur une porte contiguë à celle du vicomte et dont la mince cloison était un bien fragile rempart contre une curiosité aussi aiguësée que la sienne.

— La vôtre ? dit l'hôtesse. Venez par ici, monsieur, et je vais vous y conduire.

Et, en effet, sans paraître remarquer la maussaderie de Canolles, elle le conduisit à l'extrémité d'un corridor extérieur tout peuplé de portes et séparé de la chambre du vicomte par la largeur de la cour.

Le vicomte avait suivi la manœuvre du seuil de sa chambre.

— À présent, dit Canolles, je suis sûr de mon fait. Mais j'ai agi comme un sot. Allons, allons, faire mauvaise mine me perdrait sans retour : affectons notre air le plus gracieux.

Et, revenant sur l'espèce de balcon que formait, comme nous l'avons dit, le corridor extérieur :

— Bonsoir, cher vicomte, cria-t-il. Dormez bien ! vous en avez véritablement besoin. Voulez-vous que, demain, je vous réveille ? Non. Eh bien, ce sera vous qui me réveillerez à votre heure. Bonne nuit !

— Bonne nuit, baron ! dit le vicomte.

— À propos, continua Canolles, ne manquez-vous de rien, et voulez-vous que je vous prête Castorin pour délacer vos aiguillettes ?

— Merci, j'ai Pompée ; il couche dans la chambre voisine.

— Bonne précaution. J'en vais faire autant de Castorin.

Mesure de prudence, n'est-ce pas, Pompée ? On ne peut pas prendre trop de précautions dans une auberge... Bonsoir, vicomte !

Le vicomte répondit par un souhait pareil, et la porte se referma.

— C'est bon, c'est bon, vicomte, murmura Canolles. Demain, ce sera mon tour de préparer les logements, et j'aurai ma revanche... Bien ! continua-t-il, il ferme jusqu'aux doubles rideaux ; il étend un drap devant pour intercepter jusqu'à son ombre. Peste ! c'est un garçon fort pudibond que ce petit gentilhomme. Mais c'est égal. À demain.

Et Canolles rentra tout en grommelant, se déshabilla de fort mauvaise humeur, se coucha tout maussade et rêva que Nanon trouvait dans sa poche le gant gris-perle du vicomte.

XI

Le lendemain, Canolles fut d'une humeur encore plus rieuse que la veille. De son côté, le vicomte de Cambes se laissait aller aussi à une gaieté plus franche. Pompée lui-même folâtrait en racontant ses campagnes à Castorin. Toute la matinée se passa en gracieusetés de part et d'autre.

Au déjeuner, Canolles s'excusa de quitter le vicomte, mais il avait, disait-il, une longue lettre à écrire à l'un de ses amis qui demeurait dans les environs, et il le prévint, en outre, qu'il aurait une visite à faire chez un autre de ses amis dont la maison devait être située à trois ou quatre lieues de Poitiers, presque sur le bord de la grande route. Canolles s'informa de cet ami dont il dit le nom à l'aubergiste, et il lui fut répondu qu'un peu avant le village de Jaulnay, il trouverait la maison de cet ami et le reconnaîtrait à deux tourelles.

Alors, comme Castorin devait quitter la petite troupe pour porter la lettre, comme Canolles lui-même devait faire une pointe de son côté, le vicomte fut prié d'avance de désigner le lieu où l'on coucherait. Le vicomte jeta les yeux sur une petite carte que Pompée portait dans un étui et proposa le village de Jaulnay. Canolles ne fit aucune objection et poussa même la perfidie jusqu'à dire tout haut :

— Pompée, si l'on vous envoie, comme hier, en maréchal des logis, retenez, s'il est possible, ma chambre près de celle de votre maître, afin que nous soyons à portée de causer un peu.

Le surnois écuyer échangea un coup d'œil avec le vicomte et sourit, bien déterminé à ne rien faire de ce que lui disait Canolles. Quant à Castorin, qui avait d'avance reçu ses instructions, il vint prendre la lettre et reçut l'ordre de le rejoindre à Jaulnay.

Quant à se tromper d'auberge, il n'y avait pas de danger, Jaulnay ne possédant que la seule auberge du *Grand Charles-Martel*.

On se mit en route. À cinq cents pas de Poitiers, où l'on avait dîné, Castorin prit un chemin de traverse à droite. On marcha encore deux heures à peu près. Enfin, Canolles, à son tour, reconnu, aux indications prises, la maison de son ami. Il la montra au vicomte, prit congé de lui, renouvela à Pompée l'invitation de s'occuper de son logis et enfila un chemin de traverse à gauche.

Le vicomte était complètement tranquilisé : la scène de la veille avait passé sans conteste, et il avait vu s'écouler la journée sans la plus légère allusion ; il ne craignait donc plus de la part de Canolles le moindre obstacle à ses volontés, et du moment que le baron demeurerait pour lui un simple compagnon de voyage, bon, joyeux et spirituel, il ne demandait pas mieux que d'achever la route dans sa société. Aussi, soit que le vicomte jugeât la précaution inutile, soit qu'il ne voulût pas se séparer de son écuyer et demeurer seul sur le grand chemin, Pompée ne fut-il pas même envoyé en avant.

On arriva dans le village à la nuit. La pluie tombait par torrents. Le bonheur voulut qu'une chambre se trouvât chauffée. Le vicomte, pressé de changer de vêtements, la prit et chargea Pompée de s'occuper du logis de Canolles.

— C'est déjà fait, dit l'égoïste Pompée, qui brûlait d'envie d'aller se coucher lui-même : l'hôtesse a promis de s'en occuper.

— C'est bien... Mon nécessaire ?

— Le voici.

— Mes flacons ?

— Les voilà.

— Merci... Où couchez-vous, Pompée ?

— Au bout du corridor.

— Et si j'ai besoin d'appeler ?

— Voici une clochette. L'hôtesse viendra...

— Il suffit. Cette porte ferme bien, n'est-ce pas ?

— Monsieur peut voir.

— Il n'y a pas de verrous !

— Non, mais il y a une serrure.

— Bon, je m'enfermerai en dedans. Il n'y a pas d'autre entrée ?

— Non, que je sache.

Et Pompée prit la bougie et fit le tour de la chambre.

— Voyez si les contrevents sont solides.

— Les crochets sont mis.

— Bien. Allez, Pompée.

Pompée sortit, et le vicomte donna un tour de clef à la serrure.

Une heure après, Castorin, qui était arrivé le premier à l'hôtel et qui logeait près de Pompée sans qu'il s'en doutât, sortit de sa chambre sur la pointe du pied et vint ouvrir la porte à Canolles.

Canolles, le cœur palpitant, se glissa dans l'auberge et, laissant à Castorin le soin de refermer la porte, se fit désigner la chambre du vicomte et monta.

Le vicomte allait se mettre au lit, lorsqu'il entendit des pas dans le corridor.

Le vicomte, on a pu le remarquer déjà, était fort craintif, aussi ces pas le firent-ils tressaillir et prêta-t-il l'oreille avec attention.

Ces pas s'arrêtèrent devant sa porte.

Une seconde après, on frappa.

— Qui est là ? demanda une voix tellement effrayée que Canolles n'en eût pas reconnu le timbre si plusieurs fois déjà il n'avait eu l'occasion d'étudier les variations de cette voix.

— Moi ! dit Canolles.

— Comment, vous ? reprit la voix, passant de l'effroi à l'épouvante.

— Oui... Figurez-vous, vicomte, qu'il n'y a plus de place dans votre hôtel, pas une seule chambre libre... Votre imbécile de Pompée n'a pas songé à moi... Pas d'autre hôtel dans tout le village... et comme votre chambre est une chambre à deux lits...

Le vicomte jeta avec terreur les yeux sur deux lits jumeaux placés côte à côte dans une alcôve et séparés seulement par une table.

— Eh bien, vous comprenez ? continua Canolles, j'en viens

réclamer un. Ouvrez-moi donc vite, je vous prie, car je meurs de froid...

On entendit alors un grand remue-ménage dans la chambre, un froissement d'habits et des pas précipités.

— Oui, oui, baron, dit la voix de plus en plus effarée du vicomte ; oui, j'y vais, j'y cours...

— J'attends... Mais, par grâce, cher ami, hâtez-vous si vous ne voulez pas me trouver gelé.

— Pardon, mais c'est que je dormais, voyez-vous...

— Tiens, il me semblait que vous aviez de la lumière.

— Non, vous vous trompez.

Et la lumière fut éteinte aussitôt. Canolles ne s'en plaignit pas.

— Me voici... Je ne trouve pas la porte, continua le vicomte.

— Je le crois bien, dit Canolles, j'entends votre voix à l'autre bout de la chambre... Par ici, donc...

— Ah ! c'est que je cherche la clochette pour appeler Pompée.

— Pompée est à l'autre bout du corridor et ne vous entendra point... J'ai voulu le réveiller pour en tirer quelque chose, mais, bah ! impossible... Il dort comme un sourd qu'il est.

— Alors je vais appeler l'hôtesse...

— Bah ! l'hôtesse a cédé son lit à un voyageur et est allée coucher au grenier... Personne ne viendra donc, cher ami... D'ailleurs pour quoi faire appeler du monde ? Je n'ai besoin de personne.

— Mais moi...

— Vous, vous m'ouvrez la porte, je vous remercie, je cherche à tâtons mon lit, je me couche, et voilà tout. Ouvrez donc, je vous en prie.

— Mais enfin, dit le vicomte, désespéré, on doit trouver d'autres chambres, fussent-elles sans lit... Il est impossible qu'il n'y ait pas d'autres chambres. Appelons, cherchons...

— Mais, cher vicomte, dix heures et demie viennent de sonner... Vous allez réveiller tout l'hôtel... On croira que le feu est

à la maison... Ce sera un événement à ne plus dormir de toute la nuit, et ce serait dommage, car je meurs de sommeil.

Ces dernières paroles semblèrent rassurer un peu le vicomte. De petits pas se rapprochèrent de la porte, et la porte s'ouvrit.

Canolles entra et referma la porte derrière lui. Le vicomte, après avoir ouvert, s'était éloigné précipitamment.

Le baron se trouva alors dans une chambre à peu près obscure, car les derniers charbons du foyer, qui allait s'éteignant, ne jetaient qu'une lueur insuffisante. L'atmosphère était tiède et parfumée de toutes ces odeurs qui dénoncent la plus excessive recherche de toilette.

— Ah ! merci ! vicomte, dit Canolles, car, en vérité, on est mieux ici que dans le corridor.

— Vous avez envie de dormir, baron ? dit le vicomte.

— Oui, certainement... Indiquez-moi donc mon lit, vous qui connaissez la chambre... ou laissez-moi rallumer la bougie.

— Non, non, inutile ! dit vivement le vicomte. Votre lit est ici à gauche.

Comme la gauche du vicomte était la droite du baron, le baron alla à droite, rencontra une fenêtre, près de cette fenêtre une petite table, et sur cette petite table la sonnette que le vicomte éperdu avait tant cherchée. À tout hasard, il mit la sonnette dans sa poche.

— Mais que dites-vous ? s'écria-t-il. Voyons, vicomte, nous jouons donc au colin-maillard ?... Vous deviez crier casse-cou, au moins ! Mais que diable fourragez-vous ainsi dans l'ombre ?

— Je cherche la clochette pour appeler Pompée.

— Mais que diable voulez-vous donc à Pompée ?

— Je veux... je veux qu'il fasse un lit près du mien...

— Pour qui ?

— Pour lui.

— Pour lui !... Que dites-vous donc là, vicomte ?... Des laquais dans notre chambre ? Allons donc ! vous avez des habitudes de petite fille peureuse. Fi !... nous sommes assez grands

garçons pour nous défendre nous-mêmes. Non, donnez-moi seulement la main, et guidez-moi vers mon lit, que je ne puis trouver... ou bien... rallumons la bougie.

— Non, non, non, s'écria le vicomte.

— Puisque vous ne voulez pas me donner la main, dit Canolles, vous devriez me passer au moins un bout de fil, car je suis dans un véritable labyrinthe.

Et il s'avança, les bras étendus, du côté où il avait entendu la voix. Mais, près de lui, il vit glisser comme une ombre et sentit passer comme un parfum. Il referma les bras, mais, pareil à l'Orphée de Virgile, il n'avait embrassé que l'air.

— La ! la ! dit le vicomte, à l'autre bout de l'appartement, vous touchez à votre lit, baron.

— Lequel des deux est le mien ?

— Peu importe ! je ne me coucherai pas, moi.

— Comment ! vous ne vous coucherez pas ? dit Canolles, se retournant à cette parole imprudente, et que ferez-vous donc ?

— Je passerai la nuit sur une chaise.

— Allons donc ! dit Canolles, je ne souffrirai certainement pas un pareil enfantillage. Venez, vicomte, venez !

Et Canolles, guidé par un dernier rayon de lumière qui jaillit du foyer et mourut, aperçut le vicomte blotti dans un angle entre la fenêtre et la commode, enveloppé dans son manteau.

Ce rayon ne fut qu'un éclair, mais il suffit pour guider le baron et pour faire comprendre au vicomte qu'il était perdu. Canolles s'avança droit à lui, les bras tendus, et, quoique la chambre fût rentrée dans l'obscurité, le pauvre gentilhomme comprit que, cette fois, il n'échapperait pas à celui qui le poursuivait.

— Baron ! baron ! balbutia le vicomte, n'avancez pas, je vous en supplie. Baron, ne quittez pas la place où vous êtes. Pas un pas de plus si vous êtes gentilhomme.

Canolles s'arrêta. Le vicomte était si proche de lui qu'il entendait battre son cœur et qu'il sentait la tiède vapeur de son souffle

haletant. En même temps, un parfum délicieux, enivrant, composé de toutes les émanations qui s'échappent de la jeunesse et de la beauté, parfum mille fois plus doux que celui des fleurs, sembla l'envelopper pour lui ôter toute possibilité d'obéir au vicomte, en eût-il eu l'envie.

Cependant il demeura un instant où il était, les mains étendues vers ces mains qui le repoussaient d'avance et sentant qu'il n'avait plus qu'un mouvement à faire pour toucher ce corps charmant dont tant de fois, depuis deux jours, il avait admiré la souplesse.

— Grâce, grâce ! murmura le vicomte, d'une voix dans laquelle un commencement de volupté se mêlait à la terreur. Grâce !

Et la voix expira sur ses lèvres, et Canolles sentit ce corps charmant glisser le long du lambris et tomber à genoux.

Sa poitrine se dilata. Il y avait dans la voix qui l'implorait un accent qui lui fit comprendre que son adversaire était déjà à moitié vaincu.

Il fit donc un pas encore, étendit les mains et rencontra les deux mains jointes et suppliantes du jeune homme, qui, cette fois, n'ayant plus même la force de jeter un cri, laissa échapper un soupir presque douloureux.

Tout à coup, le galop d'un cheval se fit entendre sous la fenêtre, des coups précipités retentirent à la porte de l'auberge. Ces coups furent suivis de cris et de rumeurs. On appelait, et l'on frappait alternativement.

— M. le baron de Canolles ! criait une voix.

— Oh ! merci, mon Dieu ! Je suis sauvé, murmura le vicomte.

— Peste soit de l'animal ! dit Canolles, ne pouvait-il venir demain matin ?

— M. le baron de Canolles ! criait la voix. M. le baron de Canolles ! Il faut que je lui parle à l'instant même.

— Voyons, qu'y a-t-il ? demanda le baron en faisant un pas

en arrière.

— Monsieur ! monsieur ! dit Castorin à la porte, on vous demande... on vous cherche.

— Mais qui cela, béliâtre ?

— Un courrier.

— De la part de qui ?

— De la part de M. le duc d'Épernon.

— Que me veut-il.

— Service du roi.

À ce mot magique et auquel il fallait obéir, Canolles, tout en maugréant, ouvrit la porte et descendit l'escalier.

On entendait ronfler Pompée.

Le courrier était entré et attendait dans une salle basse. Canolles alla le trouver et lut en pâlisant la lettre de Nanon, car, ainsi que le lecteur l'a déjà deviné, le courrier était Courtauvaux lui-même, qui, parti près de dix heures après Canolles, n'avait pu, quelque diligence qu'il eût faite, le rejoindre qu'à la seconde étape.

Quelques questions faites à Courtauvaux ne laissèrent à Canolles aucun doute sur la nécessité de la diligence à faire. Il relut une seconde fois la lettre, et la formule *Votre bonne sœur Nanon* lui fit comprendre ce qui était arrivé, c'est-à-dire que mademoiselle de Lartigues s'était tirée d'affaire en le faisant passer pour son frère.

Canolles avait plusieurs fois entendu parler à Nanon elle-même, en termes peu flatteurs, de ce frère dont il avait pris la place. Cela n'ajouta point peu à la mauvaise grâce qu'il mit à obéir à ce message du duc.

— C'est bien, dit-il à Courtauvaux sans lui ouvrir un crédit dans l'hôtel et sans lui vider sa bourse dans les mains, ce qu'il n'eût pas manqué de faire en toute autre occasion, c'est bien : dites à votre maître que vous m'avez rattrapé et que j'ai obéi à l'instant même.

— Et à mademoiselle de Lartigues, ne lui dirai-je rien ?

— Si fait, vous lui direz que son frère apprécie le sentiment qui l'a faite agir et lui est fort obligé. — Castorin, sellez les chevaux !

Et sans dire autre chose au messager tout ébahi de cette rude réception, Canolles remonta chez le vicomte, qu'il trouva pâle, tremblant et rhabillé. Deux bougies brûlaient sur la cheminée.

Canolles jeta un regard de profond regret sur cette alcôve et surtout sur ces deux lits jumeaux dont l'un dénonçait une légère et courte pression. Le jeune homme suivit ce regard avec un sentiment de pudeur qui lui fit monter le rouge au visage.

— Soyez content, vicomte, dit Canolles, vous voici débarrassé de moi pour tout le reste du voyage. Je pars en poste pour le service du roi.

— Et quand cela ? demanda le vicomte, d'une voix encore mal assurée.

— À l'instant même. Je vais à Mantes, où est la cour, à ce qu'il paraît.

— Adieu, monsieur, put à peine répondre le jeune homme, qui se laissa tomber sur un siège sans oser lever les yeux sur son compagnon.

Canolles fit un pas vers lui.

— Je ne vous verrai sans doute plus, dit-il avec une voix pleine d'émotion.

— Qui sait ? dit le vicomte en essayant de sourire.

— Promettez une chose à un homme qui gardera éternellement votre souvenir, dit Canolles en mettant la main sur son cœur, et cela avec une harmonie de voix et de geste qui ne laissait aucun doute sur sa sincérité.

— Laquelle ?

— C'est que vous penserez à lui quelquefois.

— Je vous le promets.

— Sans... colère ?...

— Oui.

— Une preuve à l'appui de cette promesse ? dit Canolles.

Le vicomte lui tendit la main.

Canolles prit cette main toute tremblante sans autre intention que de la serrer entre les siennes. Mais, par un mouvement plus fort que sa volonté, il la pressa ardemment sur ses lèvres et s'élança hors de la chambre en murmurant :

— Ah ! Nanon ! Nanon ! pourrez-vous me dédommager jamais de ce que vous me faites perdre ?

XII

Maintenant, si nous suivons les princes de la maison de Condé dans cet exil de Chantilly dont Richon a fait au vicomte une peinture assez effrayante, voici ce que nous allons voir.

Sous ces belles allées de marronniers, saupoudrées d'une neige de fleurs, sur ces pelouses gazonneuses qui s'étendent jusqu'aux étangs bleus s'agite incessamment un essaim de promeneurs, riant, devisant et chantant. Çà et là, au milieu des grandes herbes, quelques figures de lecteurs apparaissent perdues dans des flots de verdure où l'on ne voit distinctement que la page blanche qu'ils dévorent et qui appartient soit à la *Cléopâtre*, de M. de la Calprenède, soit à l'*Astrée*, de M. d'Urfé, soit au *Grand Cyrus*, de mademoiselle de Scudéry ; au fond des berceaux de chèvrefeuilles et de clématites, on entend accorder des luths et chanter des voix invisibles. Enfin, dans la grande allée qui conduit au château passe, par intervalles, avec la rapidité de l'éclair, un cavalier qui court porter un ordre.

Pendant ce temps, sur la terrasse, trois femmes vêtues de satin et suivies à distance par des écuyers muets et respectueux se promènent gravement avec des gestes pleins de cérémonie et de majesté ; au milieu, une dame, de noble tournure malgré ses cinquante-sept ans, disserte misérablement sur les affaires d'État ; à sa droite, une jeune femme toute roide d'ajustements sombres écoute en fronçant le sourcil la docte théorie de sa voisine ; à sa gauche, enfin, une autre vieille, la plus rapide et la plus compassée des trois, parce qu'elle est de qualité moins illustre, parle, écoute et médite tout à la fois.

La dame du milieu est madame la princesse douairière, mère du vainqueur de Rocroy, de Norlingen et de Lens, que l'on commence, depuis qu'il est persécuté et que cette persécution l'a conduit à Vincennes, à appeler le grand Condé, nom que la postérité lui conserva : cette dame, sur les traits de laquelle on peut

reconnaître encore les restes de cette beauté qui la fit les dernières et peut-être les plus folles amours de Henri IV, vient d'être blessée à la fois dans son amour de mère et dans son orgueil de princesse par un *facchino italiano* que l'on nommait Mazarini quand il était domestique du cardinal Bentivoglio, et qu'on appelle maintenant Son Éminence le cardinal Mazarin depuis qu'il est l'amant d'Anne d'Autriche et le premier ministre du royaume de France.

C'est lui qui a osé emprisonner Condé et exiler à Chantilly la mère et la femme du noble prisonnier.

La dame de droite est Claire-Clémence de Maillé, princesse de Condé, que, par une habitude aristocratique du temps, on appelle madame la Princesse tout court pour signifier que la femme du chef de la famille des Condé est la première princesse du sang, la princesse par excellence : elle a toujours été fière, mais, depuis qu'elle est persécutée, sa fierté a grandi de sa persécution, et elle est devenue orgueilleuse.

En effet, condamnée à jouer un rôle secondaire tant que monsieur le Prince était libre, la prison de son mari l'a élevée à l'état d'héroïne : elle est devenue plus lamentable qu'une veuve, et son fils, le duc d'Enghien, qui va atteindre sa septième année, est plus intéressant qu'un orphelin. On a les yeux sur elle, et, sans la crainte du ridicule, elle s'habillerait de deuil. Depuis l'exil imposé par Anne d'Autriche à ces deux dames éplorées, leurs cris perçants se sont changés en sourdes menaces : d'opprimées qu'elles sont, elles vont devenir rebelles. Madame la Princesse, Thémistocle en cornette, a son Miltiade en jupe, et les lauriers de madame de Longueville, un instant reine de Paris, l'empêchent de dormir.

La duègne de gauche est la marquise de Tourville, qui n'ose écrire des romans, mais qui compose en politique : elle n'a pas fait la guerre en personne comme ce brave Pompée, et, comme lui, n'a pas reçu une balle à la bataille de Corbie, mais son mari, qui était capitaine assez estimé, a été blessé à La Rochelle et tué

à Fribourg ; il en résulte qu'héritière de sa fortune patrimoniale, elle a cru hériter en même temps de son génie militaire. Depuis qu'elle est venue rejoindre mesdames les princesses à Chantilly, elle a déjà fait trois plans de campagne qui ont successivement excité l'admiration des femmes de sa suite et qui ont été non pas abandonnés, mais ajournés au moment où l'on tirera l'épée et où l'on jettera le fourreau. Elle n'ose mettre l'uniforme de son mari, quoiqu'elle en ait bonne envie parfois, mais elle possède son épée suspendue dans sa chambre, au-dessus du chevet de son lit, et, de temps en temps, lorsqu'elle est seule, elle la tire hors de sa gaine d'un air fort martial.

Chantilly, malgré son air de fête, pourrait donc n'être au fond qu'une vaste caserne, et si l'on cherchait bien, on trouverait de la poudre dans les caves, et des baïonnettes dans les charmilles.

Les trois dames, dans leur lugubre promenade, se dirigent à chaque tour vers la principale porte du château et semblent guetter l'arrivée de quelque messenger d'importance. Déjà plusieurs fois, madame la princesse douairière a dit, en secouant la tête et en soupirant :

— Nous échouons, ma fille ; nous serons humiliées.

— Il faut un peu payer beaucoup de gloire, dit madame de Tourville sans rien perdre de son maintien anguleux, et il n'y a point de victoire sans combat !

— Si nous échouons, si nous sommes vaincues, dit la jeune princesse, nous nous vengerons.

— Madame, dit la princesse douairière, si nous échouons, ce sera Dieu qui aura vaincu M. le Prince. Voudriez-vous donc vous venger de Dieu ?

La jeune princesse s'inclina devant la superbe humilité de sa belle-mère, et ces trois personnages se saluant ainsi et se donnant un mutuel encens ne ressemblaient pas mal à un évêque assisté de deux diacres qui prennent Dieu pour prétexte des hommages qu'ils se rendent chacun à chacun.

Ni M. de Turenne, ni M. de la Rochefoucauld, ni M. de Bouil-

lon, murmura la douairière ; tout manque à la fois !

— Ni argent ! répondit madame de Tourville.

— Et sur qui compter, reprit madame la Princesse, si Claire elle-même nous oublie ?

— Qui vous dit, ma fille, que madame de Cambes vous oublie ?

— Elle ne revient pas.

— Peut-être en est-elle empêchée : les chemins sont gardés par l'armée de M. de Saint-Aignan, vous le savez.

— Elle pourrait au moins écrire.

— Comment voulez-vous qu'elle confie au papier une réponse si importante : l'adhésion de toute une ville comme Bordeaux au parti de MM. les princes ?... Non, ce côté-là n'est donc pas celui qui m'inquiète le plus.

— D'ailleurs, reprit madame de Tourville, l'un des trois plans que j'ai eu l'honneur de remettre à Votre Altesse avait pour but immanquable un soulèvement dans la Guyenne.

— Oui, oui, et nous y reviendrons s'il est besoin, répondit madame la Princesse, mais je me range à l'avis de madame ma mère, et je commence à croire que Claire aura essuyé quelque disgrâce ; autrement, elle serait déjà ici. Peut-être ses fermiers lui ont-ils manqué de parole : un croquant saisit toujours l'occasion de ne pas payer lorsqu'il peut s'en dispenser. Sait-on aussi ce que les gens de Guyenne auront fait ou n'auront pas fait, malgré leurs promesses ? Des Gascons !...

— Des bavards ! dit madame de Tourville, braves individuellement, c'est vrai, mais mauvais soldats en troupe ; bons à crier : « Vive M. le Prince ! » quand ils ont peur de l'Espagnol, voilà tout.

— Ils détestaient bien M. d'Épernon, cependant, dit la princesse douairière, car ils l'ont pendu en effigie à Agen et ont promis de le pendre en personne à Bordeaux s'il y rentrait jamais.

— Il y sera rentré et les aura fait pendre eux-mêmes, dit madame la Princesse avec dépit.

— Et tout cela, reprit madame de Tourville, c'est la faute de M. Lenet ; de M. Pierre Lenet, répéta-t-elle avec affectation, de cet opiniâtre conseiller que vous vous obstinez à garder et qui n'est bon qu'à contrecarrer tous nos projets. S'il n'avait pas repoussé mon second plan, qui avait pour but, vous vous le rappelez, d'enlever par surprise le château de Vayres, l'île Saint-Georges et le fort de Blaye, nous tiendrions maintenant Bordeaux assiégé, et il faudrait bien que Bordeaux capitulât.

— J'aime mieux, sauf l'avis de Leurs Altesses, qu'il s'offre de plein gré, dit derrière madame de Tourville une voix dont l'accent respectueux n'était point exempt d'une teinte d'ironie. Ville qui capitule cède à la force et ne s'engage à rien ; ville qui s'offre se compromet et est obligée de suivre jusqu'au bout la fortune de ceux à qui elle s'est offerte.

Les trois dames se retournèrent et aperçurent Pierre Lenet, qui, tandis qu'elles faisaient une de leurs allées vers cette grande porte du château sur laquelle revenaient constamment leurs regards, était sorti, lui, par une petite porte donnant de plain-pied sur la terrasse et s'était approché par derrière.

Ce qu'avait dit madame de Tourville était vrai en partie. Pierre Lenet, conseiller de M. le Prince, homme froid, savant et grave, avait mission du prisonnier de surveiller amis et ennemis, et, il faut le dire, il avait bien plus de peine à empêcher les amis de M. le Prince de compromettre sa cause qu'à combattre les mauvaises intentions de ses ennemis. Mais, habile et retors comme un avocat, habitué aux chicanes et aux ruses du palais, il triomphait ordinairement, soit par quelque heureuse contre-mine, soit par quelque inébranlable inertie. C'était, au reste, à Chantilly même qu'il livrait ses batailles les plus savantes. L'amour-propre de madame de Tourville, l'impatience de madame la Princesse, l'inflexibilité aristocratique de la douairière valaient bien l'astuce de Mazarin, l'orgueil d'Anne d'Autriche et les indécisions du parlement.

Lenet, chargé de la correspondance par les princes, s'était

imposé la loi de ne donner les nouvelles aux princesses qu'en temps utile, et c'était lui qui se faisait juge de cette opportunité, car, la diplomatie féminine ne procédant pas toujours par le mystère, premier principe de la diplomatie masculine, bon nombre des plans de Lenet avaient ainsi été livrés par ses amis à ses ennemis.

Les deux princesses, qui n'en reconnaissaient pas moins, malgré l'opposition qu'elles rencontraient en lui, le dévouement et surtout l'utilité de Pierre Lenet, accueillirent le conseiller avec un geste amical. Un léger sourire se dessina même sur les lèvres de la douairière.

— Eh bien, mon cher Lenet, vous l'entendiez, dit-elle, madame de Tourville se plaignait ou plutôt nous plaignait. — Tout va de mal en pis. — Ah ! nos affaires, mon cher Lenet, nos affaires !

— Madame, dit Lenet, je suis loin de voir les choses aussi en noir que les voit Votre Altesse. J'espère beaucoup du temps et des retours de la fortune. Vous connaissez le proverbe : « Tout vient à point à qui sait attendre. »

— Le temps, les retours de la fortune, c'est de la philosophie, cela, monsieur Lenet, et non de la politique ! s'écria madame la Princesse.

Lenet sourit à son tour.

— La philosophie est utile en toutes choses, madame, et surtout en politique. Elle apprend à ne point s'enorgueillir du succès et à ne point perdre patience dans les revers.

— N'importe ! dit madame de Tourville, j'aimerais mieux un bon courrier que toutes vos maximes. N'est-il pas vrai, madame la Princesse ?

— Oui, je l'avoue, répondit madame de Condé.

— Votre Altesse sera donc satisfaite, car elle en recevra trois aujourd'hui, répliqua Lenet avec le même sang-froid.

— Comment ! trois ?

— Oui, madame. Le premier a été vu sur la route de Bordeaux, le second vient de Stenay, et le troisième arrive de la

Rochefoucauld.

Les deux princesses poussèrent une exclamation de surprise joyeuse. Madame de Tourville se pinça les lèvres.

— Il me semble, mon cher monsieur Pierre, dit-elle en minaudant pour dissimuler son dépit et envelopper d'une feuille dorée l'amertume du mot qu'elle allait lancer, il me semble qu'un habile nécromancien comme vous ne devrait pas demeurer en si beau chemin, et qu'après nous avoir annoncé les courriers, il devrait nous dire le contenu des dépêches.

— Ma science, madame, ne va pas si loin que vous le croyez, dit-il modestement, elle se borne à être un serviteur fidèle. J'annonce, mais ne devine pas.

Au même instant, comme si, en effet, Lenet eût été servi par un démon familier, on aperçut deux cavaliers qui franchissaient la grille du château et qui s'avançaient au galop de leurs montures. Aussitôt, une volée de curieux, désertant les parterres et la pelouse, s'abattit près des rampes pour avoir sa part des nouvelles.

Les deux cavaliers mirent pied à terre, et l'un des deux, abandonnant à l'autre, qui semblait être son laquais, la bride de son cheval trempé de sueur, courut plutôt qu'il ne marcha vers les princesses, qui venaient au-devant de lui et qu'il aperçut à l'extrémité de la galerie, tandis qu'il entrait par l'autre.

— Claire ! s'écria madame la Princesse.

— Oui, Votre Altesse. Agréez mes très-humbles respects, madame.

Et, mettant un genou en terre, le jeune homme essaya de saisir la main de madame la Princesse pour la baiser respectueusement.

— Dans mes bras ! chère vicomtesse, dans mes bras ! s'écria madame de Condé, la relevant.

Et après s'être laissé embrasser avec toutes les marques de respect possibles par madame la Princesse, le cavalier se tourna vers la princesse douairière, qu'il salua profondément.

— Vite, parlez, chère Claire, dit celle-ci.

— Oui, parle, reprit madame de Condé. As-tu vu Richon ?

— Oui, Votre Altesse, et il m'a chargée pour vous d'une mission.

— Bonne ou mauvaise ?

— Je l'ignore moi-même ; elle se compose de deux mots.

— Lesquels ? Vite ! je meurs d'impatience.

Et l'anxiété la plus vive se plaignit sur le visage des deux princesses.

— *Bordeaux*, — *Oui* ! dit Claire, inquiète elle-même de l'effet que ces deux mots allaient produire.

Mais elle fut bientôt rassurée, car les princesses répondirent à ces deux mots par un cri de triomphe qui fit accourir Lenet au bout de la galerie.

— Lenet ! Lenet ! venez, venez ! s'écria madame la Princesse, vous ne savez pas quelle nouvelle nous apporte cette bonne Claire ?

— Si fait, madame, dit Lenet en souriant, je le sais ; et voilà pourquoi je ne me hâtais pas.

— Comment ! vous le savez ?

— *Bordeaux* ! — *Oui* ! N'est-ce pas cela ? dit Lenet.

— En vérité, mon cher Pierre, vous êtes sorcier ! dit madame la douairière.

— Mais si vous le saviez, Lenet, dit, d'un ton de reproche, madame la Princesse, pourquoi, voyant notre inquiétude, ne pas nous en avoir tirées par ces deux mots ?

— Parce que je voulais laisser à madame la vicomtesse de Cambes la récompense de ses fatigues, répondit Lenet en s'inclinant devant Claire tout émue, et puis aussi parce que je craignais, sur la terrasse et à la vue de tout le monde, l'explosion de joie de Vos Altesses.

— Vous avez raison, toujours raison, Pierre, mon bon Pierre ! dit madame la Princesse, Taisons-nous !

— Et c'est pourtant à ce brave Richon que nous devons cela, dit la princesse douairière. N'est-ce pas que vous êtes content de

lui et qu'il a bien manœuvré, dites, mon compère Lenet ?

Compère était le mot caressant de la princesse douairière, laquelle avait retenu ce mot du roi Henri IV, qui l'employait fréquemment.

— Richon est un homme de tête et d'exécution, madame, dit Lenet, et que Votre Altesse croie bien que si je n'en eusse pas été sûr comme de moi-même, je ne le lui eusse pas recommandé.

— Que ferons-nous pour lui ? dit madame la Princesse.

— Il faudra lui donner quelque poste important, dit la douairière.

— Quelque poste important ?... Votre Altesse n'y pense pas, dit aigrement madame de Tourville, et elle oublie que M. Richon n'est pas gentilhomme !

— Ni moi non plus, madame, je ne le suis pas, répondit Lenet, ce qui n'empêche pas M. le Prince d'avoir, je le suppose, quelque confiance en moi. Certes, j'admire et je respecte la noblesse de France, mais il y a des circonstances où j'oserai dire qu'un grand cœur vaut mieux qu'un vieux blason.

— Et pourquoi n'est-il pas venu lui-même annoncer cette riche nouvelle, ce bon Richon ? dit madame la Princesse.

— Il est resté en Guyenne pour réunir un certain nombre d'hommes. Il m'a dit qu'il pouvait déjà compter sur près de trois cents soldats. Seulement, il dit qu'ils seront, faute de temps, mal dressés pour tenir la campagne, et il aimerait mieux qu'on obtînt pour lui le commandement d'une place comme Vayres ou l'île Saint-Georges. Là, dit-il, il serait sûr d'être parfaitement utile à Leurs Altesses.

— Mais comment obtenir cela ? demanda la Princesse. Nous sommes trop mal en cour, à cette heure, pour recommander quelqu'un, et celui que nous recommanderions deviendrait à l'instant même suspect.

— Peut-être, madame, dit la vicomtesse, y aurait-il un moyen que M. Richon m'a suggéré lui-même.

— Et lequel ?

— M. d'Épernon est, à ce qu'il paraît, continua la vicomtesse en rougissant, affolé d'une certaine demoiselle.

— Ah ! oui, la belle Nanon, dit avec dédain madame la Princesse ; nous savons cela.

— Eh bien, il paraît que le duc d'Épernon n'a rien à refuser à cette femme, et que cette femme accorde tout ce qu'on lui achète. Ne pourrait-on pas lui acheter un brevet pour M. Richon ?

— Ce serait de l'argent bien placé, dit Lenet.

— Oui, mais la caisse est à sec, vous le savez bien, monsieur le conseiller, dit madame de Tourville.

Lenet se tourna en souriant du côté de madame de Cambes.

— Voilà le moment, madame, lui dit-il, de prouver à Leurs Altesses que vous avez pensé à tout.

— Que voulez-vous dire, Lenet ?

— Il veut dire, madame, que je suis assez heureuse pour pouvoir vous offrir une faible somme que j'ai tirée à grand'peine de mes fermiers. L'offrande est bien modeste, mais je n'ai pu faire davantage. Vingt mille livres ! continua la vicomtesse en baissant les yeux et en hésitant, toute honteuse qu'elle était d'offrir une si petite somme aux deux premières dames du royaume après la reine.

— Vingt mille livres ! s'écrièrent les deux princesses.

— Mais c'est une fortune dans des temps comme les nôtres, continua la douairière.

— Cette chère Claire ! s'écria madame la Princesse, comment nous acquitterons-nous jamais avec elle ?

— Votre Altesse y songera plus tard.

— Et où est cette somme ? demanda madame de Tourville.

— Dans la chambre de Son Altesse, où mon écuyer Pompée a reçu l'ordre de la porter.

— Lenet, dit madame la Princesse, vous vous souviendrez que nous devons cette somme à madame de Cambes.

— Elle est déjà portée à notre passif, dit Lenet en tirant ses tablettes et en montrant, à la date du jour, les vingt mille livres de

la vicomtesse chiffrées à une colonne dont le total eût quelque peu effrayé les princesses si elles s'étaient donné la peine de l'additionner.

— Mais comment avez-vous fait pour passer, chère belle ? dit madame la Princesse, car on nous dit ici que M. de Saint-Aignan tient la route et visite hommes et choses, ni plus ni moins qu'un préposé de la gabelle.

— Grâce à la sagesse de Pompée, madame, nous avons évité ce danger, dit la vicomtesse, en faisant un énorme circuit, lequel nous a retardés d'un jour et demi, mais a assuré notre voyage. Sans cet incident, je serais près de Votre Altesse depuis avant-hier.

— Rassurez-vous, madame, dit Lenet, il n'y a pas encore de temps de perdu : il s'agit seulement de bien employer la journée d'aujourd'hui et de demain. Aujourd'hui, que Vos Altesses s'en souviennent, nous attendons trois courriers. L'un est déjà arrivé, restent les deux autres.

— Et peut-on savoir le nom de ces deux autres, monsieur ? demanda madame de Tourville, espérant toujours prendre en faute le conseiller, auquel elle faisait une guerre qui, pour n'être pas déclarée, n'en était pas moins réelle.

— Le premier, si mes prévisions ne me trompent pas, répondit Lenet, sera Gourville ; il vient de la part du duc de la Rochefoucauld.

— De la part du prince de Marsillac, voulez-vous dire, reprit madame de Tourville.

— M. le prince de Marsillac est maintenant duc de la Rochefoucauld, madame.

— Son père est donc mort ?

— Il y a huit jours.

— Et où cela ?

— À Verteuil.

— Et le second ? demanda madame la Princesse.

— Le second est Blanchefort, le capitaine des gardes de M.

le Prince. Il arrive de Stenay et vient de la part de M. de Turenne.

— Je crois, dans ce cas, dit madame de Tourville, que, pour éviter toute perte de temps, on pourrait s'en rapporter au premier plan que j'avais fait dans le cas probable de l'adhésion de Bordeaux et de l'alliance de MM. de Turenne et de Marsillac.

Lenet sourit comme à son ordinaire.

— Pardonnez-moi, madame, dit-il, du ton le plus poli, mais les plans arrêtés par M. le Prince lui-même sont à cette heure en voie d'exécution et promettent un entier succès.

— Les plans arrêtés par M. le Prince, dit aigrement madame de Tourville, par M. le Prince, qui est au donjon de Vincennes et qui ne communique avec personne !...

— Voici les ordres de Son Altesse, écrits de sa main même, datés d'hier, fit Lenet, tirant de sa poche une lettre du prince de Condé, et que j'ai reçus ce matin. Nous sommes en correspondance.

Le papier fut presque arraché des mains du conseiller par les deux princesses, qui dévorèrent avec des larmes de joie tout ce qu'il renfermait.

— Ah ça ! mais les poches de Lenet contiennent donc tout le royaume de France ? dit en riant madame la princesse douairière.

— Pas encore, madame, pas encore, répondit le conseiller, mais, Dieu aidant, je ferai en sorte de les agrandir assez pour cela. Maintenant, continua-t-il en montrant avec intention la vicomtesse, maintenant, madame la vicomtesse doit avoir besoin de repos, car cette longue route...

La vicomtesse comprit le désir qu'avait Lenet de rester seul avec les deux princesses, et, sur un sourire de la douairière qui la confirma dans cette idée, elle fit un respectueux salut et s'éloigna.

Madame de Tourville demeurait et se promettait ample moisson de renseignements mystérieux. Mais, sur un signe imperceptible de madame la douairière à sa bru, les deux princesses spontanément, par une révérence auguste et exécutée dans toutes

les règles de l'étiquette, annoncèrent à madame de Tourville que le terme de la séance politique à laquelle elle était appelée à prendre part était arrivé. La dame aux théories comprit parfaitement l'invitation, rendit aux deux dames une révérence plus grave et plus cérémonieuse encore que les leurs et se retira en prenant Dieu à témoin de l'ingratitude des princes.

Les deux princesses passèrent dans leur cabinet, et Pierre Lenet les y suivit.

— Maintenant, dit Lenet après s'être assuré que la porte était bien fermée, si Vos Altesses veulent recevoir Gourville, il est arrivé et change d'habits, n'osant pas se présenter à vous dans son costume de voyage.

— Et quelle nouvelle apporte-t-il ?

— La nouvelle que M. de la Rochefoucauld sera ici ce soir ou demain avec cinq cents gentilshommes.

— Cinq cents gentilshommes ! s'écria la princesse, mais c'est une véritable armée !

— Qui rendra notre passage difficile. J'aurais mieux aimé cinq ou six serviteurs seulement que tout cet attirail : nous nous serions dérobés plus facilement à M. de Saint-Aignan. Maintenant, il sera presque impossible de gagner le Midi sans être inquiétés.

— Tant mieux si l'on nous inquiète, s'écria la princesse, car, si l'on nous inquiète, nous combattons, et nous serons vainqueurs : l'esprit de M. de Condé marchera avec nous.

Lenet regarda la princesse douairière comme pour prendre aussi son avis. Mais Charlotte de Montmorency, élevée dans les guerres civiles de Louis XIII, qui avait vu tant de hautes têtes se courber pour entrer en prison ou rouler sur les échafauds pour avoir voulu rester droites, passa tristement la main sur son front lourd de souvenirs pénibles.

— Oui, dit-elle, nous en sommes réduits là : nous cacher ou combattre. L'horrible chose ! Nous vivions tranquilles, avec un peu de gloire que Dieu avait envoyée à notre maison, nous ne

cherchions, du moins j'espère que nul de nous n'avait eu d'autre intention, qu'à rester au rang où nous sommes nés, et voilà que les hasards du temps nous poussent à combattre notre maître...

— Madame ! dit avec impétuosité la jeune princesse, je vois avec moins de peine que Votre Altesse la nécessité où nous sommes réduits. Mon époux et mon frère souffrent une indigne captivité. Cet époux et ce frère sont vos fils ; en outre, votre fille est proscrite. Voilà qui excuse bien certainement toutes les entreprises que nous pourrons tenter.

— Oui, dit la douairière avec une tristesse pleine de résignation ; oui, je supporte cela avec plus de patience que vous, madame, mais c'est qu'il semble aussi que ce soit devenu notre destinée d'être proscrits ou prisonniers. À peine ai-je été la femme du père de votre mari, qu'il m'a fallu quitter la France, poursuivie par l'amour du roi Henri IV. À peine y sommes-nous revenus, qu'il nous a fallu entrer à Vincennes, poursuivis par la haine du cardinal de Richelieu. Mon fils, en prison aujourd'hui, est venu au monde en prison et a pu revoir, au bout de trente-deux ans, la chambre où il est né. Hélas ! votre beau-père, M. le Prince, avait donc raison dans ses sombres prophéties : lorsqu'on lui annonça le gain de la bataille de Rocroy, lorsqu'on le conduisit dans la salle tapissée des drapeaux pris sur les Espagnols, « Dieu sait la joie que cette action de mon fils me donne, dit-il en se retournant vers moi ; mais souvenez-vous, madame, que plus notre maison acquerra de gloire, plus il lui arrivera de malheurs. Si je ne m'armais de France, ce qui est un trop beau blason pour l'abandonner, je voudrais prendre pour armoiries un faucon que ses sonnettes dénoncent et aident à reprendre, avec cette devise : *Fama nocet.* » Nous avons fait trop de bruit, ma fille, et voilà ce qui nous nuit. N'êtes-vous pas de mon avis, Lenet ?

— Madame, reprit Lenet, affligé par les souvenirs que venait d'évoquer la princesse, Votre Altesse a raison, mais nous nous sommes trop avancés pour reculer maintenant. Il y a plus : dans les circonstances pareilles à celles où nous sommes, il s'agit de

prendre une résolution prompte. Il ne faut pas nous dissimuler notre situation. Nous ne sommes libres qu'en apparence, la reine a les yeux sur nous, et M. de Saint-Aignan nous bloque. Eh bien, il s'agit de sortir de Chantilly malgré la vigilance de la reine et le blocus de M. de Saint-Aignan.

— Sortons de Chantilly, mais sortons la tête haute ! s'écria madame la Princesse.

— Je suis de cet avis, dit la princesse douairière : les Condés ne sont pas des Espagnols et ne trahissent pas. Ils ne sont pas des Italiens et ne rusent pas... Ce qu'ils font, ils le font au grand jour et le front levé.

— Madame, dit Lenet avec l'accent de la conviction, Dieu m'est témoin que je serai le premier à exécuter l'ordre de Votre Altesse, quel qu'il soit ; mais pour sortir de Chantilly comme vous voulez le faire, il faut livrer bataille... Vous n'avez sans doute pas l'intention d'être femmes le jour du combat après avoir été hommes dans le conseil... Vous marcherez en tête de vos partisans, et ce sera vous qui jetterez à vos soldats le cri de guerre... Mais vous oubliez qu'à côté de vos précieuses existences commence à poindre une existence non moins précieuse : c'est celle de M. le duc d'Enghien, votre fils et petit-fils... Risquerez-vous d'ensevelir dans le même tombeau le présent et l'avenir de votre maison ?... Croyez-vous que le père ne servira point d'otage au Mazarin lors des entreprises téméraires qu'on exécutera au nom du fils ? Ne connaissez-vous plus les secrets du donjon de Vincennes, si lugubrement approfondis par M. le grand prieur de Vendôme, par le maréchal d'Ornano et par Puylaurens ?... Avez-vous oublié cette chambre fatale qui, au dire de madame de Rambouillet, vaut son pesant d'arsenic ?... Non, mesdames, continua Lenet en joignant les mains, non, vous écouterez l'avis de votre vieux serviteur : vous sortirez de Chantilly comme il convient à des femmes qu'on persécute... Rappelez-vous que votre arme la plus sûre est la faiblesse... Un enfant qu'on prive de son père, une femme qu'on prive de son mari, une mère qu'on prive de son fils

échappent comme ils peuvent au piège où on les retenait... Attendez, pour agir et parler hautement, que vous ne serviez plus de garantie au plus fort... Captives, vos partisans resteront muets ; libres, ils se déclareront, n'ayant plus à craindre qu'on leur dicte les conditions de votre rachat... Notre plan est concerté avec Gourville... Nous sommes sûrs d'une bonne escorte avec laquelle nous éviterons les insultes du chemin... car, aujourd'hui, vingt partis différents tiennent la campagne et vivent indistinctement sur l'ami et sur l'ennemi... Consentez. Tout est prêt.

— Partir en cachette ! partir comme des malfaiteurs ! s'écria le jeune duchesse. Oh ! que dira M. le Prince lorsqu'il apprendra que sa mère, sa femme et son fils ont subi une pareille honte !

— Je ne sais pas ce qu'il dira, mais si vous réussissez, il vous devra sa liberté ; si vous échouez, vous ne compromettez pas vos ressources, et surtout votre position, comme vous le feriez par une bataille.

La douairière réfléchit un instant, et, avec un visage plein d'affectueuse mélancolie :

— Cher monsieur Lenet, dit-elle, persuadez ma fille, car pour moi, je suis forcée de demeurer ici. J'ai lutté jusqu'à présent, mais enfin, je succombe ; la douleur qui me consume et que j'essaye en vain de cacher pour ne pas décourager ceux qui m'entourent va me clouer sur un lit de douleur qui sera peut-être mon lit de mort. Mais, vous l'avez dit, il faut, avant toute chose, sauver la fortune des Condés. Ma fille et mon petit-fils quitteront Chantilly et, j'espère, seront assez sages pour se conformer à vos conseils ; je dis plus, à vos ordres. Ordonnez, Lenet, on exécutera !

— Vous pâlissez, madame ! s'écria Lenet en soutenant la douairière, que déjà madame la Princesse, alarmée de cette pâleur, avait prise dans ses bras.

— Oui, dit la douairière, de plus en plus faiblissante, oui, les bonnes nouvelles d'aujourd'hui m'ont fait plus de mal que les angoisses des jours derniers. Je sens que la fièvre me dévore.

Mais ne témoignons rien : cela, dans un pareil moment, pourrait nous faire du tort.

— Madame, dit Lenet à voix basse, l'indisposition de Votre Altesse serait un bienfait du ciel si votre personne ne souffrait point. Gardez le lit, répandez le bruit de cette maladie. — Vous, madame, continua-t-il en s'adressant à la jeune princesse, faites appeler votre médecin Bourdelot et, comme nous allons avoir besoin de mettre les écuries et les équipages en réquisition, annoncez partout que votre intention est de faire courre un daim dans le parc. De cette façon, personne ne sera surpris de voir hommes, armes et chevaux en activité.

— Faites vous-même, Lenet. Mais comment un homme aussi prévoyant que vous n'a-t-il pas senti que l'on pourra s'étonner de cette étrange partie de chasse au moment même où madame ma mère tombe malade ?

— Aussi tout est-il prévu, madame. N'est-ce point après-demain que M. le duc d'Enghien prend sept ans et doit sortir des mains des femmes ?

— Oui.

— Eh bien, nous disons que cette partie de chasse est donnée pour la prise du premier haut-de-chausses du jeune prince et que Son Altesse a insisté de telle façon pour que sa maladie ne portât point préjudice à cette solennité que vous avez dû céder à ses instances.

— Excellente idée ! s'écria avec un sourire joyeux la douairière, tout orgueilleuse de cette première proclamation de la virilité de son petit-fils ; oui, le prétexte est bon, et, en vérité, Lenet, vous êtes un digne et bon conseiller

— Mais, pour suivre la chasse, M. le duc d'Enghien sera donc en voiture ? demanda la princesse.

— Non, madame, à cheval. Oh ! que votre cœur maternel ne s'effraye pas. J'ai imaginé une petite selle que Vialas, son écuyer, appliquera devant l'arçon de la sienne. De cette façon, monseigneur le duc d'Enghien sera en vue, et, le soir, nous pour-

rons partir en toute sécurité. Car supposez qu'il faille gagner à pied, à cheval, M. le duc d'Enghien passera partout ; en carrosse, il sera arrêté au premier obstacle.

— Vous êtes donc d'avis de partir ?

— Après demain au soir, madame, si Votre Altesse n'a aucun motif de retarder son départ.

— Oh ! non, tout au contraire, éloignons-nous de notre prison le plus tôt possible, Lenet.

— Et une fois sortis de Chantilly, que faites-vous ? demanda la douairière.

— Nous traversons l'armée de M. de Saint-Aignan, à qui nous trouvons bien moyen de mettre un bandeau sur les yeux. Nous rejoignons M. de la Rochefoucauld et son escorte, et nous arrivons à Bordeaux, où l'on nous attend. Une fois dans la seconde ville du royaume, dans la capitale du Midi, nous pouvons négocier et guerroyer, selon qu'il conviendra à Votre Altesse. Toutefois, j'aurai l'honneur de vous rappeler, madame, que, même à Bordeaux, nous n'aurons pas chance de tenir longtemps si nous n'avons pas autour de nous quelques places qui forcent les troupes royales à faire diversion. Deux de ces places surtout sont de grande importance : Vayres, qui commande la Dordogne et permet aux subsistances d'arriver à la ville, et l'île Saint-Georges, qui est regardée par les Bordelais eux-mêmes comme la clef de leur ville. Mais nous penserons à cela plus tard ; pour le moment, ne songeons qu'à sortir d'ici.

— Rien ne sera plus aisé, je le pense, dit madame la Princesse. Nous sommes seuls et maîtres ici, quoi que vous en disiez, Lenet.

— Ne comptez sur rien, madame, avant d'être à Bordeaux : rien n'est aisé avec l'esprit diabolique de M. de Mazarin, et si j'ai attendu que nous fussions seuls pour exposer mon plan à Votre Altesse, c'est pour l'acquit de ma conscience, je vous le jure, car je crains en ce moment même pour la sûreté du projet que ma seule tête a conçu et que vos seules oreilles viennent de recevoir.

M. de Mazarin n'apprend pas les nouvelles, il les devine.

— Oh ! je le défie de déjouer celui-ci, dit la princesse. Mais aidons madame ma mère à regagner son appartement. Dès aujourd'hui, je propagerai le bruit de notre partie de chasse d'après-demain. Chargez-vous des invitations, Lenet.

— Reposez-vous-en sur moi, madame.

La douairière rentra chez elle et se mit au lit. Bourdelot, médecin de la maison de Condé et précepteur de M. le duc d'Enghien, fut appelé. La nouvelle de cette indisposition inattendue se répandit aussitôt à Chantilly, et, en une demi-heure, les bosquets, les galeries, les parterres furent déserts, les hôtes des deux princesses s'empressant dans l'antichambre de madame la douairière.

Lenet passa toute la journée à écrire, et, le soir même, plus de cinquante invitations étaient portées dans toutes les directions par les nombreux serviteurs de cette royale maison.

XIII

Le surlendemain, désigné pour l'accomplissement des projets de maître Pierre Lenet, fut un des plus sombres jours de ce printemps qu'on appelle traditionnellement la plus belle saison de l'année et qui en est presque toujours, en France surtout, la plus désagréable.

La pluie tombait fine et drue dans les parterres de Chantilly, rayant une brume grise qui estompait les massifs du jardin et les futaies du parc. Dans les vastes cours, rangés autour de leurs poteaux d'attente, cinquante chevaux tout sellés attendaient, l'oreille basse, l'œil triste et grattant impatiemment la terre du pied ; des meutes de chiens accouplés et réunis par groupes de douze attendaient en soufflant une haleine bruyante mêlée de longs bâillements et essayaient, par un effort commun, d'entraîner le valet qui essuyait les oreilles trempées de pluie de ses favoris.

Çà et là erraient, les mains derrière le dos et la trompe en sautoir, les piqueurs en uniforme chamois. Quelques officiers, endurcis aux intempéries par les bivacs de Rocroy ou de Lens, bravaient l'eau du ciel, adoucissant les ennuis de l'attente en causant par groupes sur les terrasses ou les escaliers extérieurs.

Chacun était prévenu que c'était jour de cérémonie et avait pris son air solennel pour voir M. le duc d'Enghien, vêtu de son premier haut-de-chausses, courre son premier daim. Tout officier au service du prince, tout client de cette illustre maison, invité par la circulaire de Lenet, avait accompli ce qu'il regardait comme un devoir en accourant à Chantilly. Les inquiétudes qu'avait d'abord données la santé de madame la princesse douairière étaient, en outre, dissipées par un bulletin favorable de Bourdelot : la princesse, saignée, avait pris le matin même l'émétique, panacée universelle de cette époque.

À dix heures, tous les convives personnels de madame de

Condé étaient arrivés. Chacun avait été introduit en présentant sa lettre, et ceux qui, par hasard, l'avaient oubliée, reconnus par Lenet, avaient été introduits sur un signe de lui au suisse. Ces invités pouvaient, réunis aux serviteurs de la maison, composer une troupe de quatre-vingts ou quatre-vingt-dix personnes dont le plus grand nombre était rassemblé autour du magnifique cheval blanc qui, avec une sorte d'orgueil, portait en avant de sa grande selle à la française un petit siège de velours, avec dossier, destiné à M. le duc d'Enghien et où il devait prendre sa place lorsque Vialas, son écuyer, aurait lui-même pris place sur la selle principale.

Cependant on ne parlait point encore de se mettre en chasse, et l'on semblait attendre d'autres invités.

Vers dix heures et demie, trois gentilshommes, suivis de six valets tous armés jusqu'aux dents et porteurs de valises tellement gonflées qu'on eût dit qu'ils allaient faire le tour de l'Europe, entrèrent dans le château et, apercevant dans la cour des poteaux qui semblaient dressés à cet effet, voulurent y attacher leurs chevaux.

Aussitôt, un homme vêtu de bleu, avec un baudrier d'argent, s'approcha, la hallebarde en main, des nouveaux venus qu'à leur équipage trempé de pluie, à leurs bottes souillées de fange, on reconnaissait pour des voyageurs de long cours.

— D'où venez-vous, messieurs ? dit cette espèce de suisse en croisant la hallebarde.

— Du Nord, répondit un des cavaliers.

— Et où allez-vous ?

— À l'enterrement.

— La preuve ?

— Voyez notre crêpe.

En effet, les trois maîtres avaient, chacun, un crêpe à son épée.

— Excusez-moi, messieurs, dit alors le suisse, le château est à votre disposition. Il y a une table préparée, un promenoir chauff-

fé, des laquais qui attendent vos ordres. Quant à vos gens, ils seront traités à l'office.

Les gentilshommes, francs campagnards affamés et curieux, saluèrent, mirent pied à terre, jetèrent la bride de leurs chevaux aux mains de leurs laquais et, s'étant fait montrer le chemin de la salle à manger, s'acheminèrent de ce côté. Un chambellan les attendait à la porte et leur servit de guide.

Pendant ce temps, les chevaux étaient, par les mains des laquais de la maison, tirés des mains des laquais étrangers, conduits aux écuries, étrillés, brossés, bouchonnés et mis à même d'une auge garnie d'avoine et d'un râtelier garni de paille.

À peine les trois gentilshommes étaient-ils attablés, que six autres cavaliers, suivis de six laquais armés et équipés à l'instar de ceux que nous avons déjà décrits, entrèrent comme eux et, comme eux, voyant des poteaux, voulurent attacher leurs montures aux anneaux. Mais l'homme à la hallebarde, qui avait reçu une rigide consigne, s'approcha d'eux, et, renouvelant ses questions :

- D'où venez-vous ? dit-il.
- De Picardie. Nous sommes officiers dans Turenne.
- Où allez-vous ?
- À l'enterrement.
- La preuve ?
- Voyez notre crêpe.

Et, comme les premiers, ils montrèrent le crêpe qui pendait à la poignée de leur rapière.

Mêmes politesses furent faites à ces derniers, qui allèrent prendre leurs places à table ; mêmes soins furent donnés à leurs chevaux, qui allèrent prendre leurs places à l'écurie.

Derrière eux, quatre autres se présentèrent, et la même scène se renouvela.

De dix heures à midi, deux par deux, quatre par quatre, cinq par cinq, seuls ou en troupes, somptueux ou mesquins mais tous bien montés, bien armés, bien équipés, arrivèrent cent cavaliers

que le hallebardier interrogea de la même manière et qui répondirent en disant d'où ils venaient, en ajoutant qu'ils allaient à l'enterrement et en montrant leur crêpe.

Lorsque tous eurent dîné et fait connaissance, tandis que leurs gens se rafraîchissaient et que leurs chevaux se reposaient, Lenet entra dans la salle où ils se trouvaient réunis et leur dit :

— Messieurs, madame la Princesse vous remercie, par ma voix, de l'honneur que vous lui avez fait de passer chez elle en allant rejoindre M. le duc de la Rochefoucauld qui vous attend pour célébrer les obsèques de monsieur son père... Regardez cette demeure comme vôtre et veuillez prendre votre part du divertissement d'une chasse à courre commandée pour cette après-dînée par M. le duc d'Enghien, lequel prend aujourd'hui son premier haut-de-chausse.

Un murmure d'approbation et de remerciements flatteurs accueillit cette première partie du discours de Lenet, qui, en habile orateur, avait interrompu sa harangue sur un effet certain.

— Après la chasse, continua-t-il, vous trouverez à souper à la table de madame la Princesse, qui désire vous remercier elle-même. Après quoi vous aurez toute liberté de continuer votre route.

Quelques-uns des gentilshommes prêtèrent une attention particulière à l'énoncé de ce programme qui semblait quelque peu porter atteinte à leur libre arbitre. Mais, sans doute, prévenus par M. le duc de la Rochefoucauld, ils s'attendaient à quelque chose de pareil, car personne ne réclama. Les uns s'en allèrent visiter leurs chevaux ; les autres recoururent à leurs valises pour se mettre en état de paraître dignement devant les princesses ; d'autres, enfin, continuèrent à tenir table, causant des affaires du temps, qui paraissaient avoir, avec les événements de la journée, une certaine affinité.

Beaucoup se promenaient au-dessous du grand balcon sur lequel, sa toilette terminée, devait paraître M. le duc d'Enghien, confié pour la dernière fois aux soins des femmes. Le jeune

prince, au fond de ses appartements avec ses nourrices et ses berceuses, ignorait son importance. Mais, déjà plein d'orgueil aristocratique, il contemplait, d'un regard impatient, le costume riche et pourtant sévère dont, pour la première fois, il allait être revêtu. C'était un habit de velours noir, brodé d'argent mat, qui donnait à sa parure l'air sombre du deuil, sa mère voulant à tout prix passer pour veuve et ayant médité d'insérer dans certaine harangue ces mots : *Pauvre prince orphelin*.

Mais ce n'était pas le prince qui regardait avec le plus de convoitise ces habits splendides, insignes de sa virilité tant attendue. À deux pas de lui, un autre enfant, plus âgé de quelques mois à peine, aux joues roses, aux cheveux blonds, tout éblouissant de santé, de force et de pétulance, dévorait du regard le faste qui entourait son heureux compagnon. Déjà même, plusieurs fois, ne pouvant résister à sa curiosité, il avait osé s'approcher de la chaise sur laquelle étaient préparés les beaux habits et avait sournoisement manié l'étoffe et caressé les broderies tandis que le petit prince regardait d'un autre côté. Mais il arriva qu'une fois le duc d'Enghien ramena les yeux à temps et que Pierrot retira sa main trop tard.

— Prends garde ! s'écria le petit prince avec aigreur, prends garde, Pierrot ! tu vas gâter mon haut-de-chausses : c'est du velours brodé, vois-tu !... et cela se fane lorsqu'on le touche... Je te défends de toucher à mon haut-de-hausses.

Pierrot cacha la main coupable derrière le dos en tournant et en retournant ses épaules par ce mouvement de mauvaise humeur familial aux enfants de toutes les conditions.

— Ne vous fâchez pas, Louis, dit madame la Princesse à son fils, que défigurait une assez laide grimace. Si Pierrot touche encore à votre habit, nous le ferons fouetter.

Pierrot changea sa moue boudeuse en une moue menaçante et dit :

— Monseigneur est prince, mais moi, je suis jardinier... Et si monseigneur veut m'empêcher de toucher à ses habits, je l'em-

pêcherai, moi, je jouer avec mes pintades... Ah ! mais... c'est que je suis plus fort que monseigneur, moi... il le sait bien...

À peine avait-il prononcé ces imprudentes paroles, que la nourrice du prince, mère de Pierrot, saisit l'indépendant bambin par le poignet et lui dit :

— Pierrot, vous oubliez que monseigneur est votre maître, le maître de tout ce qui est dans le château et autour du château, et que, par conséquent, vos pintades sont à lui.

— Tiens ! moi, dit Pierrot, je croyais qu'il était mon frère...

— Votre frère de lait, oui.

— Alors, s'il est mon frère, nous devons partager. Et si mes pintades sont à lui, ses habits sont à moi.

La nourrice allait répliquer par une démonstration sur la différence qu'il y a entre un frère utérin et un frère de lait, mais le jeune prince, qui voulait que Pierrot assistât à son triomphe tout entier, car c'était de Pierrot surtout qu'il désirait exciter l'admiration et l'envie, ne lui en laissa pas le temps.

— N'aie pas peur, Pierrot, dit-il, je ne suis pas fâché contre toi, et tu me verras tout à l'heure sur mon beau cheval blanc et sur ma belle petite selle !... Je vais courir la chasse, et c'est moi qui tuerai le daim !

— Ah ! oui, répondit l'irrévérencieux Pierrot avec le plus impertinent signe d'ironie, vous y resterez longtemps, à cheval !... Vous avez voulu monter l'autre jour sur mon âne, et mon âne vous a jeté à terre !

— Oui... mais aujourd'hui, reprit le jeune prince avec toute la majesté qu'il put appeler à son aide et trouver dans ses souvenirs, aujourd'hui, je représente mon papa, et je ne tomberai point... D'ailleurs Vialas me tiendra dans ses bras.

— Allons, allons, dit madame la Princesse, pour couper court à la discussion de Pierrot et de M. le duc d'Enghien, allons, qu'on habille le prince ! Voici une heure qui sonne, et tous nos gentilshommes attendent avec impatience. Lenet, faites sonner le départ.

XIV

Au même instant, le son du cor retentit dans les cours et pénétra jusqu'au fond des appartements. Alors chacun courut à son cheval frais et reposé, grâce aux soins qu'on en avait pris, et se mit en selle. Le veneur avec ses limiers, les piqueurs avec leurs compagnies de chiens partirent les premiers. Puis les gentilhommes se rangèrent en haie, et le duc d'Enghien, monté sur un cheval blanc, soutenu par Vialas, son écuyer, parut, entouré de dames d'honneur, d'écuyers, de gentilshommes et suivi de sa mère, éblouissante de parure et montée sur un cheval noir comme le jais. Près d'elle, sur un cheval qu'elle maniait avec une grâce charmante, était la vicomtesse de Cambes, adorable sous ses habits de femme qu'elle avait enfin repris, à sa grande joie.

Quant à madame de Tourville, on la cherchait vainement des yeux depuis la surveillance. Elle avait disparu : comme Achille, elle s'était retirée sous sa tente.

Cette brillante cavalcade fut accueillie par des acclamations unanimes. On se montrait, en se haussant sur les étriers, madame la Princesse et M. de duc d'Enghien, inconnus à la plupart des gentilshommes qui n'étaient jamais venus à la cour et qui étaient étrangers à toutes ces pompes royales. L'enfant saluait avec un charmant sourire, madame la Princesse avec une douce majesté : c'étaient la femme et le fils de celui que ses ennemis eux-mêmes appelaient le premier capitaine de l'Europe. Ce premier capitaine de l'Europe était poursuivi, persécuté, emprisonné par ceux-là mêmes qu'il avait sauvés de l'ennemi à Lens et défendus contre les rebelles à Saint-Germain. C'était plus qu'il n'en fallait pour exciter l'enthousiasme. Aussi l'enthousiasme fut-il à son comble.

Madame la Princesse savoura à longs traits toutes ces preuves de sa popularité, puis, sur quelques mots que lui glissa Lenet à l'oreille, elle donna le signal du départ, et bientôt, l'on passa des parterres dans le parc, dont toutes les portes étaient gardées par

des soldats du régiment de Condé. Derrière les chasseurs, les grilles furent refermées, et, comme si cette précaution était encore insuffisante pour qu'aucun faux frère ne se mêlât à la fête, les soldats restèrent en sentinelle derrière les grilles, e, à chacune d'elles, un suisse, vêtu comme celui de la cour et armé d'une hallebarde comme lui, se tenait debout, ayant ordre de n'ouvrir qu'à ceux qui pourraient répondre aux trois questions qui composaient le mot d'ordre.

Un instant après que les grilles furent fermées, le son du cor et les aboiements furieux des chiens annoncèrent que le daim était lancé.

Cependant, de l'autre côté du parc, en face du mur d'enceinte bâti par le connétable Anne de Montmorency, sur le revers de la route, six cavaliers, dressant l'oreille au bruit des trompes et aux aboiements des chiens, s'étaient arrêtés, caressant leurs chevaux en haleine, et semblaient tenir conseil.

À voir leurs costumes entièrement neufs, les harnais brillants de leurs montures, les manteaux lustrés qui retombaient galamment de leurs épaules sur la croupe de leurs chevaux, le luxe des armes que des ouvertures artistement ménagées laissaient apercevoir, on pouvait s'étonner de l'isolement de ces gentilshommes si beaux et si pimpants à l'heure où toute la noblesse des environs était réunie dans le château de Chantilly.

Ces gentilshommes si brillants étaient éclipsés toutefois par le luxe de leur chef ou de celui qui paraissait être leur chef : plumes au chapeau, baudrier doré, bottes fines éperonnées d'or, longue épée à poignée ciselée à jour, tel était, avec l'accompagnement d'un splendide manteau bleu de ciel à l'espagnole, l'équipement de ce cavalier.

— Pardieu ! dit-il au bout d'un instant de réflexions profondes pendant lequel les six cavaliers s'étaient entre-regardés d'un air assez embarrassé, par où entre-t-on dans un parc ? Par la porte ou par la grille. Présentons-nous à la première grille ou à la première porte, et nous entrerons. Ce n'est point des cavaliers de

notre tournure qu'on laisse dehors lorsque entrent dedans des hommes vêtus comme ceux que nous rencontrons depuis ce matin.

— Je vous répète, Cauvignac, répondit un des cinq cavaliers auxquels s'adressait le discours de leur chef, que ces gens mal vêtus et qui, malgré leur costume et leur tournure de croquants, sont à cette heure dans le parc avaient sur nous un avantage : c'était de posséder le mot de passe. Nous ne l'avons pas, et nous n'entrerons pas.

— Vous croyez, Ferguzon ? dit, avec une certaine déférence pour l'opinion de son lieutenant, celui qui avait parlé le premier et que nos lecteurs reconnaissent pour l'aventurier qu'ils ont rencontré dès les premières pages de cette histoire.

— Si je le crois ? J'en suis sûr. Croyez-vous donc que ces gens-là chassent pour chasser ? Tarare ! ils conspirent, c'est positif.

— Ferguzon a raison, dit un troisième : ils conspirent, et nous n'entrerons pas.

— La chasse au daim est cependant bonne à prendre quand on la rencontre sur son chemin.

— Surtout quand on est las de la chasse à l'homme, n'est-ce pas, Barrabas ? reprit Cauvignac. Eh bien, il ne sera pas dit que celle-là nous passera devant le nez. Nous avons tout ce qu'il faut pour figurer dignement à cette fête : nous sommes brillants comme des écus neufs. S'il faut des soldats à M. le duc d'Enghien, où en trouvera-t-il de plus beaux ? s'il lui faut des conspirateurs, où en trouvera-t-il de plus élégants ? Le moins somptueux de nous a la mine d'un capitaine.

— Et vous, Cauvignac, reprit Barrabas, vous passeriez au besoin pour un duc et pair.

Ferguzon ne disait rien, il réfléchissait.

— Malheureusement, continua en riant Cauvignac, Ferguzon n'est point d'avis de chasser aujourd'hui.

— Peste ! dit Ferguzon, je ne suis pas si dégoûté : la chasse

est un plaisir de gentilhomme qui me va de toute façon. Aussi je n'en fais pas fi pour moi et n'en dissuade pas les autres. Je dis seulement que l'entrée de ce parc où l'on chasse vous est défendue par les portes et par les grilles.

— Tenez, s'écria Cauvignac, voici les trompes qui sonnent la vue.

— Mais, continua Ferguzon, cela ne veut pas dire que nous ne chasserons pas.

— Et comment veux-tu que nous chassions, tête d'âne, si nous ne pouvons pas entrer ?

— Je ne dis pas que nous ne pouvons pas entrer, reprit Ferguzon.

— Et comment veux-tu que nous entrons, puisque les portes et les grilles, ouvertes pour les autres, sont, selon toi, fermées pour nous ?

— Pourquoi ne ferions-nous pas à ce petit mur, et pour nous seuls, une brèche par où nous passerions, nous et nos chevaux, et derrière laquelle nous ne trouverions certainement personne pour nous demander raison ?

— Hourra ! s'écria Cauvignac en secouant avec joie son chapeau. — Réparation entière ! Ferguzon, tu es l'homme de ressource parmi nous ! Et quand j'aurai renversé le roi de France de son trône pour y mettre M. le Prince, je demande pour toi la place d'el signor Mazarino Mazarini. À l'ouvrage, compagnons, à l'ouvrage !

À ces mots, Cauvignac sauta à bas de sa monture, et, aidé de ses compagnons, dont un seul suffit pour tenir les chevaux de tous, il se mit à démolir les pierres déjà ébranlées du mur d'enceinte.

En un clin d'œil, les cinq travailleurs eurent pratiqué une brèche de trois ou quatre pieds de large. Alors ils remontèrent sur les chevaux et, guidés par Cauvignac, s'élancèrent dans la place.

— Maintenant, leur dit celui-ci, se dirigeant du côté où il entendait le son des trompes, maintenant, soyez polis et de bon

goût, et je vous invite à souper chez M. le duc d'Enghien.

Nous avons dit que nos six gentilshommes de nouvelle fabrique étaient bien montés. Leurs chevaux avaient, en outre, sur ceux des cavaliers venus le matin, l'avantage d'être frais. Ils rejoignirent donc bientôt le gros de la chasse et prirent rang parmi les chasseurs sans contestation aucune. La plupart des invités venaient de provinces différentes et ne se connaissaient pas entre eux. Les intrus, une fois dans le parc, pouvaient donc passer pour des invités.

Tout aurait été à merveille s'ils se fussent tenus à leur rang, et même s'ils se fussent contentés de dépasser les autres et de se mêler aux piqueurs et aux officiers de vénerie. Mais il n'en fut pas ainsi. Au bout d'un instant, Cauvignac parut convaincu que la chasse se donnait en son honneur. Il arracha un cor des mains d'un valet de chiens qui n'osa le lui refuser, s'élança à la tête des veneurs, croisa le capitaine des chasses en tous sens, coupa à travers bois et taillis, sonnant de la trompe à tort et à travers, confondant la vue avec le lancer, le débuché avec le rembuché, écrasant les chiens, renversant les valets, saluant coquettement les dames lorsqu'il passait devant elles, jurant, criant, s'animant lui-même quand il les avait perdues de vue et arrivant sur le daim au moment où l'animal, après avoir traversé le grand étang, était sur ses abois.

— Hallali ! hallali ! cria Cauvignac, à nous le daim ! Corbleu ! nous le tenons.

— Cauvignac, disait Ferguzon, qui le suivait à une longueur de cheval, Cauvignac, vous allez nous faire mettre tous à la porte. Au nom de Dieu, modérez-vous !

Mais Cauvignac n'entendait rien, et, voyant que l'animal faisait tête aux chiens, il mit pied à terre et tira son épée en criant de toute la force de ses poumons :

— Hallali ! hallali !

Et ses compagnons, moins le prudent Ferguzon, encouragés par son exemple, se préparaient à fondre sur leur proie, quand le capitaine des chasses, écartant Cauvignac avec son couteau :

— Doucement, monsieur, dit-il, c'est madame la Princesse qui dirige la chasse. C'est donc à elle de couper la gorge du daim ou de concéder cet honneur à qui bon lui semble.

Cauvignac fut rappelé à lui par cette rude semonce, et, comme il reculait d'assez mauvaise grâce, il se vit enveloppé tout à coup par la foule des chasseurs, à qui les cinq minutes de halte de Cauvignac avaient suffi pour rejoindre et qui formaient un grand cercle autour de l'animal, acculé au pied d'un chêne et entouré de tous les chiens réunis et acharnés sur lui.

Au même moment, par une longue avenue, on vit accourir madame la Princesse, précédant M. le duc d'Enghien, les gentilshommes et les dames qui avaient tenu à honneur de ne pas la quitter. Elle était fort animée, et l'on comprenait qu'elle préludait à une guerre véritable par ce simulacre de guerre.

En arrivant au milieu du cercle, elle s'arrêta, jeta un coup d'œil princier autour d'elle et aperçut Cauvignac et ses compagnons, dévorés par les regards inquiets et soupçonneux des piqueurs et des officiers des chasses.

Le capitaine s'approcha d'elle, son couteau à la main. C'était un couteau qui servait d'ordinaire à M. le Prince, dont la lame était du plus fin acier, et la poignée de vermeil.

— Son Altesse connaît-elle ce gentilhomme ? dit-il à voix basse et en indiquant Cauvignac du coin de l'œil.

— Non, dit-elle, mais s'il est entré, il est sans doute connu de quelqu'un.

— Il n'est connu de personne, Altesse, et tous ceux que j'ai interrogés le voient aujourd'hui pour la première fois.

— Mais il n'a pu franchir les grilles sans avoir le mot de passe ?

— Non, sans doute, reprit le capitaine ; cependant j'oserai donner à Votre Altesse le conseil de s'en défier.

— Il faut d'abord connaître qui il est, dit la princesse.

— On le saura tout à l'heure, madame, répondit avec son sourire habituel Lenet, qui avait accompagné la princesse. Je lui ai dépêché un Normand, un Picard et un Breton, et il va être questionné d'importance. Mais pour le moment, que Votre Altesse n'ait pas l'air de faire attention à lui, où il nous échappera.

— Vous avez raison, Lenet, revenons à notre chasse.

— Cauvignac, dit Ferguzon, je crois qu'il est question de nous en haut lieu. Nous ne ferions pas mal de nous éclipser.

— Tu crois ? dit Cauvignac. Ah ! ma foi, tant pis ! Je veux voir l'hallali ; il en arrivera ce qu'il pourra.

— C'est un beau spectacle, je le sais bien, dit Ferguzon, mais nous pourrions payer nos places plus cher qu'à l'hôtel de Bourgogne.

— Madame, dit le capitaine des chasses en présentant le couteau à la princesse, à qui Votre Altesse veut-elle accorder l'honneur de mettre l'animal à mort ?

— Je le réserve pour moi, monsieur, dit la princesse. Une femme de mon rang doit s'habituer à toucher au fer et à voir couler le sang.

— Namur, dit le capitaine des chasses à l'arquebusier, apprêtez-vous.

— L'arquebusier sortit des rangs et vint, son arquebuse au poing, se ranger à vingt pas de l'animal. Cette manœuvre avait pour but de tuer le daim avec une balle si le daim, poussé au désespoir, comme cela arrive quelquefois, au lieu d'attendre madame la Princesse, fonçait sur elle.

Madame la Princesse descendit de cheval, prit le couteau et, les yeux fixes, les joues ardentes, les lèvres à demi relevées, s'avança vers la bête, qui, presque entièrement ensevelie sous les chiens, semblait couverte d'un tapis bariolé de mille couleurs. Sans doute l'animal ne crut pas que la mort venait à lui sous les traits de cette belle princesse dans la main de laquelle il était venu manger plus de dix fois ; aussi, tombé sur les genoux qu'il

était, essayait-il de faire un mouvement en laissant tomber de ses yeux cette grosse larme qui accompagne l'agonie du cerf, du daim et du chevreuil. Mais il n'en eut pas le temps : la lame du couteau, sur laquelle se reflétait un rayon de soleil, disparut tout entière dans sa gorge. Le sang jaillit jusqu'au visage de madame la Princesse. Le daim leva la tête, brama douloureusement et, jetant un dernier regard de reproche sur sa belle maîtresse, tomba et mourut.

Au même instant, toutes les trompes sonnèrent la mort, et mille cris retentirent de « Vive madame la Princesse ! » tandis que le jeune prince, s'agitant sur sa selle, battait joyeusement des mains.

Madame la Princesse retira le couteau de la gorge de l'animal, tourna avec un regard d'amazone les yeux tout autour d'elle, rendit l'arme ensanglantée au capitaine des chasses et remonta à cheval. Alors Lenet s'approcha d'elle.

— Madame la Princesse veut-elle que je lui dise, fit-il avec son sourire habituel, à qui elle pensait en coupant la gorge de la pauvre bête ?

— Oui, Lenet, dites, vous me ferez plaisir.

— Elle pensait à M. de Mazarin et aurait voulu qu'il fût à la place du daim.

— Oui, s'écria madame la Princesse, c'est bien cela, et je l'eusse égorgé sans pitié, je vous le jure ; mais, en vérité, Lenet, vous êtes sorcier !

Puis, se retournant vers le reste de la compagnie :

— Maintenant que la chasse est finie, messieurs, dit-elle, veuillez me suivre. Il est trop tard maintenant pour attaquer un autre daim, et, d'ailleurs, le souper nous attend.

Cauvignac répondit à cette invitation par un geste des plus gracieux.

— Que faites-vous donc, capitaine ? demanda Ferguzon.

— J'accepte, pardieu ! Ne vois-tu pas que madame la Princesse vient de nous inviter à souper, comme je vous l'avais

promis ?

— Cauvignac, vous me croirez si vous voulez, dit le lieutenant, mais, à votre place, je regagnerais la brèche.

— Ferguzon, mon ami, votre perspicacité naturelle vous fait défaut. N'avez-vous pas remarqué les ordres qu'à donnés ce monsieur vêtu de noir et qui a un faux air du renard quand il rit, et du blaireau quand il ne rit pas ? Ferguzon, la brèche est gardée, et aller du côté de la brèche, c'est indiquer que nous voulons sortir par où nous sommes entrés.

— Mais alors qu'allons-nous devenir ?...

— Sois tranquille !... Je réponds de tout...

Et, sur cette assurance, les six aventuriers prirent leur rang au milieu des gentilshommes et s'acheminèrent avec eux vers le château.

Cauvignac ne s'était pas trompé : on ne les perdait pas de vue. Lenet marchait sur le flanc. Il avait à sa droite le capitaine des chasses, à sa gauche l'intendant de la maison de Condé.

— Vous êtes sûrs, disait-il, que personne ne connaît ces cavaliers ?

— Personne. Voilà plus de cinquante gentilshommes que nous interrogeons, et toujours même réponse : parfaitement étrangers à tout le monde.

Le Normand, le Picard et le Breton revinrent joindre Lenet sans pouvoir en dire davantage. Seulement, le Normand avait découvert une brèche dans le parc et, en homme intelligent, l'avait fait garder.

— Alors, dit Lenet, nous allons recourir au moyen le plus efficace. Il ne faut pas qu'une poignée d'espions nous fasse congédier en pure perte cent braves gentilshommes. Ayez soin, vous, monsieur l'intendant, que personne ne puisse sortir de la cour ni de la galerie où la cavalerie va entrer... Vous, monsieur le capitaine, une fois la porte de la galerie refermée, disposez un piquet de douze hommes avec des armes chargées, en cas d'événement... Maintenant, allez, je ne les perds pas de vue.

Au reste, Lenet n'avait pas grand'peine à remplir la charge qu'il s'était imposée à lui-même. Cauvignac et ses compagnons ne manifestaient aucune envie de fuir. Cauvignac marchait au premier rang, frisant galamment sa moustache ; Ferguzon le suivait, rassuré par sa promesse, car il connaissait trop son chef pour ne pas être sûr qu'il ne se serait pas fourré dans ce terrier si le terrier n'avait pas une seconde issue ; quant à Barrabas et à ses trois autres compagnons, ils suivaient le lieutenant et le capitaine sans penser à autre chose qu'à l'excellent souper qui les attendait. C'était, en somme, des hommes fort matériels qui abandonnaient avec une parfaite insouciance la partie intellectuelle des relations sociales à leurs deux chefs, dans lesquels ils avaient pleine et entière confiance.

Tout se passa selon la prévision du conseiller et s'exécuta selon son ordre. Madame la Princesse s'assit dans le grand salon de réception sous un dais qui lui servait de trône. Elle avait près d'elle son fils, vêtu comme nous l'avons dit.

Tout le monde se regardait. On avait promis un souper, et il était évident qu'on allait faire un discours.

En effet, la princesse se leva et prit la parole. Sa harangue¹ fut entraînante. Cette fois, Clémence de Maillé-Brézé ne garda aucune mesure et rompit en visière avec le Mazarin. De leur côté, les assistants, électrisés par le souvenir de l'affront fait à toute la noblesse de France dans la personne des princes, et peut-être, mieux encore, par l'espoir de bonnes conditions à faire à la cour en cas de succès, interrompirent deux ou trois fois le discours de madame la Princesse, jurant à grands cris de servir fidèlement la cause de l'illustre maison de Condé et de l'aider à sortir de l'abaissement où Mazarin la voulait réduire.

— Ainsi donc, messieurs, s'écria la princesse en terminant sa

1. Les amateurs de discours pourront retrouver entièrement celui-ci dans les Mémoires de Pierre Lenet. Quant à nous, nous sommes de l'avis de Henri IV, qui prétendait que c'était aux longs discours qu'il avait été forcé d'entendre qu'il devait ses cheveux blancs.

harangue, c'est le concours de votre bravoure, c'est l'offrande de votre dévouement que demande à vos cœurs généreux l'orphelin que voici... Vous êtes nos amis... vous vous êtes présentés comme tels, du moins... Que pouvez-vous faire pour nous ?

Alors, après un silence d'un instant, silence plein de solennité, commença la scène à la fois la plus grande et la plus touchante qui se pût voir.

L'un des gentilshommes s'inclina, saluant respectueusement la princesse.

— Je me nomme Gérard de Montalent, dit-il ; j'amène avec moi quatre gentilshommes, mes amis. Nous avons, entre nous tous, cinq bonnes épées et deux mille pistoles que nous mettons au service de M. le Prince... Voici notre lettre de créance, signée de M. le duc de la Rochefoucauld.

La princesse salua à son tour, prit la lettre de créance des mains du donateur, la remit à Lenet et fit signe aux gentilshommes de passer à sa droite.

À peine eurent-ils pris la place indiquée, qu'un autre gentilhomme se leva.

— Je me nomme Claude-Raoul de Lessac, comte de Clermont, dit-il. Je viens avec six gentilshommes de mes amis. Nous avons chacun mille pistoles que nous demandons la faveur de verser au trésor de Votre Altesse... Nous sommes armés et équipés, et une simple solde journalière nous suffira... Voici notre lettre de créance signée de M. le duc de Bouillon.

— Passez à ma droite, messieurs, dit la princesse, prenant la lettre de M. de Bouillon, qu'elle lut comme la première et que, comme la première, elle passa à Lenet, et croyez à ma reconnaissance.

Les gentilshommes obéirent.

— Je me nomme Louis-Ferdinand de Lorges, comte de Duras, dit alors un troisième gentilhomme. J'arrive sans amis et sans argent, riche et fort de ma seule épée, avec laquelle je me suis ouvert un chemin à travers l'ennemi, car j'étais assiégé dans

Bellegarde. Voici ma lettre de créance, de M. le vicomte de Turenne.

— Venez, venez, monsieur, dit madame la Princesse en prenant d'une main la lettre de créance et en lui donnant l'autre à baiser. Venez, et tenez-vous près de moi. Je vous fais un de mes brigadiers.

L'exemple fut imité par tous les gentilshommes. Chacun venait avec une lettre de créance, soit de M. de la Rochefoucauld, soit de M. de Bouillon, soit de M. de Turenne. Il remettait la lettre et passait à droite de la Princesse. Quand le côté droit fut plein, la Princesse fit passer à gauche.

Ainsi, le fond de la salle se dégarnissait peu à peu. Bientôt, il ne resta plus que Cauvignac et ses sbires, formant un groupe solitaire sur lequel chacun, murmurant avec défiance, tournait un regard de colère et de menace.

Lenet jeta un coup d'œil vers la porte. La porte était bien fermée. Il savait que derrière cette porte se tenait le capitaine avec douze hommes bien armés. Alors, ramenant son œil sur les inconnus :

— Et vous, messieurs, dit-il, qui êtes-vous ? Nous ferez-vous l'honneur de vous nommer et de nous montrer vos lettres de créance ?

Le début de la scène dont, avec l'intelligence qu'on lui connaît, l'issue l'inquiétait fort avait jeté une ombre d'inquiétude sur le visage de Ferguzon, et cette inquiétude s'était tout doucement communiquée à ses compagnons, qui, comme Lenet, regardaient du côté de la porte. Mais leur chef, majestueusement drapé dans son manteau, était resté impassible, et, à l'invitation de Lenet, faisant deux pas en avant et saluant la Princesse avec infiniment de grâce prétentieuse :

— Madame, dit-il, je me nomme Roland de Cauvignac, et j'amène pour le service de Votre Altesse ces cinq gentilshommes qui appartiennent aux premières familles de la Guyenne, mais qui désirent garder l'incognito.

— Mais vous n'êtes sans doute pas venus à Chantilly sans être recommandés par quelqu'un, messieurs ? dit madame la Princesse, émue du tumulte affreux qui allait résulter de l'arrestation de ces six hommes suspects. Où est votre lettre de créance ?

Cauvignac s'inclina en homme qui reconnaît la justesse de la demande, fouilla dans son pourpoint et en tira un papier plié en quatre qu'il passa à Lenet avec le salut le plus profond.

Lenet ouvrit, lut, et l'expression la plus joyeuse vint déridier ses traits, contractés par une appréhension bien naturelle.

Pendant que Lenet lisait, Cauvignac promenait sur les assistants un regard de triomphateur.

— Madame, dit-il à voix basse en se penchant à l'oreille de la princesse, regardez quelle fortune : un blanc-seing de M. d'Épernon !

— Monsieur, dit la princesse avec le plus gracieux sourire, merci trois fois : merci pour mon époux ! merci pour moi ! merci pour mon fils !

La surprise avait rendu muets tous les spectateurs.

— Monsieur, dit Lenet, cette pièce est trop précieuse pour que votre intention soit de nous l'abandonner sans condition. Ce soir, après le souper, nous causerons, s'il vous plaît, et vous me direz en quoi nous pouvons vous être agréables.

Et Lenet mit dans sa poche le blanc-seing, que Cauvignac eut la délicatesse de ne lui pas redemander.

— Eh bien, dit Cauvignac à ses compagnons, ne vous avais-je pas dit que je vous invitais à souper avec M. le duc d'Enghien ?

— Et maintenant, à table ! dit la princesse.

Les doubles battants de la porte latérale s'ouvrirent à ces mots, et l'on vit un magnifique souper servi dans la grande galerie du château.

Le souper fut des plus bruyants. La santé de M. le Prince, proposée plus de dix fois, fut toujours portée par les convives à genoux, l'épée à la main et avec des imprécations contre le Maza-

rin à faire crouler les murailles.

Chacun fit honneur à la bonne chère de Chantilly. Ferguzon lui-même, le prudent Ferguzon, se laissa aller à l'appât des vins de Bourgogne, avec lesquels, pour la première fois, il faisait connaissance. Ferguzon était Gascon et n'avait jusque-là été en position que d'apprécier les vins de son pays, qu'il trouvait excellents, mais qui, à cette époque, s'il faut en croire le duc de Saint-Simon, n'avaient pas encore grande renommée.

Mais il n'en était pas ainsi de Cauvignac. Cauvignac, tout en appréciant à leur juste valeur les crus de Moulin-à-Vent, de Nuits et de Chambertin, n'en faisait qu'une raisonnable consommation. Il n'avait point oublié le sourire retors de Lenet, et il pensait qu'il avait besoin de toute sa raison pour faire avec le rusé conseiller un marché dont il n'eût pas à se repentir. Aussi excita-t-il l'admiration de Ferguzon, de Barrabas et de ses trois autres compagnons, qui, ignorant les causes de cette tempérance, furent assez simples pour croire que leur chef faisait un retour sur lui-même.

Vers la fin du repas, et comme les santés commençaient à devenir plus fréquentes, la princesse s'éclipsa, emmenant avec elle M. le duc d'Enghien et laissant toute liberté à ses convives de prolonger le festin aussi avant dans la nuit qu'il leur conviendrait. Tout, au reste, s'était passé selon ses désirs, et elle fit un récit circonstancié de la scène du salon et du repas de la galerie, n'omettant qu'une seule chose, c'était le mot que Lenet lui avait glissé à l'oreille au moment où elle se levait de table :

— Que Votre Altesse n'oublie pas que nous partons à dix heures.

Il allait être neuf heures. Madame la Princesse commença ses préparatifs.

Pendant ce temps, Lenet et Cauvignac échangèrent un regard. Lenet se leva. Cauvignac en fit autant. Lenet sortit par une petite porte située à l'angle de la galerie. Cauvignac comprit la manœuvre et le suivit.

Lenet conduisit Cauvignac dans son cabinet. L'aventurier marchait derrière lui, l'air insouciant et confiant. Cependant sa main, tout en marchant, jouait négligemment avec le manche d'un long poignard passé à sa ceinture, et son œil, ardent et rapide, fouillait les portes entr'ouvertes et les tapisseries flottantes.

Il ne craignait pas précisément qu'on le trahît, mais il avait pour principe de toujours se tenir en mesure contre la trahison.

Une fois entré dans le cabinet, à demi éclairé par une lampe, mais dont un seul coup d'œil lui assura la solitude, Lenet indiqua de la main un siège à Cauvignac. Cauvignac s'assit d'un côté de la table où brûlait la lampe, et Lenet de l'autre.

— Monsieur, dit Lenet, pour capter du premier coup la confiance du gentilhomme, voici d'abord et avant toute chose votre blanc-seing que je vous rends. Il est bien à vous, n'est-ce pas ?

— Il est, monsieur, répondit Cauvignac, à celui qui le possède, puisque, comme vous pouvez le voir, il n'y a d'autre nom dessus que celui de M. le duc d'Épernon.

— Quand je demande s'il est bien à vous, je demande si vous le possédez du consentement de M. le duc d'Épernon.

— Je le tiens de sa propre main, monsieur.

— Ainsi, il n'est ni soustrait ni extorqué par violence ? Je ne dis point par vous, mais par quelque autre de qui vous l'auriez reçu. Peut-être ne le tenez-vous que de seconde main ?

— Il m'a été, vous dis-je, donné par le duc de plein gré et à titre d'échange contre un papier que je lui ai remis.

— Avez-vous pris avec M. le duc d'Épernon l'obligation de faire de ce blanc-seing une chose plus qu'une autre ?

— Je n'ai pris avec M. le duc d'Épernon aucun engagement.

— Celui qui le possédera peut donc en user en toute sécurité ?

— Il le peut.

— Pourquoi, alors, n'en usez-vous pas vous-même ?

— Parce qu'en gardant ce blanc-seing, je n'en puis tirer qu'une chose, tandis qu'en vous le cédant, j'en puis tirer deux.

- Et quelles sont ces deux choses ?
- De l'argent, d'abord.
- Nous n'en avons guère.
- Je serai raisonnable.
- Et la seconde ?
- Un grade dans l'armée de MM. les princes.
- MM. les princes n'ont point d'armée.
- Ils vont en avoir une.
- N'aimeriez-vous pas mieux un brevet pour lever quelque compagnie ?
- J'allais vous proposer cet accommodement.
- Reste donc l'argent ?
- Oui, reste l'argent.
- Quelle somme désirez-vous ?
- Dix mille livres. Je vous ai dit que je serais raisonnable.
- Dix mille livres ?
- Oui. Il me faut bien quelques avances pour armer et équiper mes hommes.
- En effet, ce n'est pas trop.
- Vous consentez donc ?
- C'est marché fait.

Lenet tira un brevet tout signé, le remplit des noms que lui indiqua le jeune homme, y apposa le sceau de madame la Princesse et le remit au titulaire. Puis, ouvrant une espèce de caisse à secret où était renfermé le trésor de l'armée rebelle, il en tira dix mille livres en or qu'il aligna en piles de vingt louis chacune.

Cauvignac les compta scrupuleusement les unes après les autres, puis, à la dernière, il fit de la tête signe à Lenet que le blanc-seing était à lui. Lenet le prit et le renferma dans la caisse à secret, pensant sans doute qu'un papier si précieux ne pouvait être trop soigneusement gardé.

Au moment où Lenet remettait dans la poche de son justaucorps la clef de la caisse, un valet tout effaré vint lui dire qu'on le demandait pour affaire d'importance.

En conséquence, Lenet et Cauvignac sortirent du cabinet : Lenet, pour suivre le domestique ; Cauvignac, pour rentrer dans la salle du festin.

Pendant ce temps, madame la Princesse faisait ses préparatifs de départ, qui consistaient à changer sa robe d'apparat contre une robe d'amazone bonne à la fois pour la voiture et pour le cheval, à trier ses papiers afin de brûler les inutiles et d'emporter les précieux, enfin, à réunir ses diamants, qu'elle avait fait démonter afin qu'ils tinsent moins de place et qu'elle pût, dans une occasion pressante, plus facilement en tirer parti.

Quant à M. le duc d'Enghien, il devait partir dans le costume avec lequel il avait couru la chasse, attendu qu'on n'avait encore eu le temps de lui faire faire que celui-là. Son écuyer, Vialas, devait se tenir constamment à la portière de la voiture, monté sur le cheval blanc, qui était un pur coursier de sang, afin de le prendre sur sa petite selle et de l'emporter au galop si besoin était. On avait d'abord craint qu'il ne s'endormît, et l'on avait fait venir Pierrot pour jouer avec lui, mais la précaution était inutile : l'orgueil de se voir habillé en homme le tenait éveillé.

Les voitures, attelées en cachette et comme pour reconduire à Paris madame la vicomtesse de Cambes, avaient été conduites sous une sombre allée de marronniers où il était impossible de les apercevoir et où elles se tenaient, portières ouvertes et cochers sur le siège, à vingt pas seulement de la grille principale. On n'attendait plus que le signal, qui devait être une fanfare de cors. Madame la Princesse, les yeux fixés sur la pendule, qui marquait dix heures moins cinq minutes, se levait déjà et s'avancait vers M. le duc d'Enghien pour le prendre par la main, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit précipitamment, et Lenet fondit plutôt qu'il n'entra dans la chambre.

Madame la Princesse, voyant sa figure pâle et son regard troublé, pâlit et se troubla à son tour.

— Oh ! mon Dieu ! lui dit-elle en allant à lui, qu'avez-vous, et qu'y a-t-il ?

— Il y a, dit Lenet, d'une voix étranglée par l'émotion, qu'un gentilhomme vient d'arriver et demande à vous parler de la part du roi.

— Grand Dieu ! s'écria madame la Princesse, nous sommes perdus ! Mon cher Lenet, que faire ?

— Une seule chose.

— Laquelle ?

— Faire déshabiller M. le duc d'Enghien tout de suite et revêtir Pierrot de ses habits.

— Mais je ne veux pas qu'on m'ôte mes habits pour les donner à Pierrot ! s'écria le jeune prince, tout prêt à fondre en larmes à cette seule idée, tandis que Pierrot, au comble de la joie, craignait d'avoir mal entendu.

— Il le faut, monseigneur, dit Lenet, de cet accent puissant que l'on trouve dans les occasions graves et qui est capable d'impressionner même un enfant, ou l'on va, à l'instant même, vous conduire, vous et votre maman, dans la même prison que M. le Prince votre Père.

Le duc d'Enghien se tut, tandis que Pierrot, au contraire, incapable de maîtriser ses sentiments, se laissait aller à une indicible explosion de joie et d'orgueil. On les emmena tous deux dans une salle basse voisine de la chapelle, où la métamorphose devait s'opérer.

— Heureusement, dit Lenet, que madame la douairière est ici, sans quoi nous étions battus par le Mazarin.

— Pourquoi cela ?

— Parce que le messenger a dû commencer par visiter madame la douairière et qu'il est dans son antichambre en ce moment.

— Mais ce messenger du roi n'est qu'un surveillant sans doute, un espion que la cour nous envoie ?

— Votre Altesse l'a dit.

— Alors sa consigne est de nous garder à vue.

— Oui, mais que vous importe si ce n'est pas vous qu'il garde ?

— Je ne vous comprends pas, Lenet.

Lenet sourit.

— Je me comprends, moi, madame, et je réponds de tout. Faites habiller Pierrot en prince, et le prince en jardinier, je me charge de faire la leçon à Pierrot.

— Oh ! mon Dieu ! laisser partir mon fils seul !

— Votre fils, madame, partira avec sa mère.

— Impossible !

— Pourquoi ? Si l'on a trouvé un faux duc d'Enghien, on trouvera bien une fausse princesse de Condé.

— Oh ! maintenant, à merveille ! Je comprends, mon bon Lenet, mon cher Lenet ; mais qui me représentera ? ajouta la princesse avec une certaine inquiétude.

— Soyez tranquille, madame, répondit l'imperturbable conseiller, la princesse de Condé dont je veux me servir et que je destine à être gardée à vue par l'espion de M. de Mazarin vient de se déshabiller en toute hâte et, dans ce moment même, entre dans votre lit.

Voici comment s'était passée la scène dont Lenet venait de rendre compte à la princesse.

Tandis que les gentilshommes continuaient, dans la salle du festin, de boire en portant des santés à MM. les princes et en maudissant le Mazarin, tandis que Lenet traitait dans son cabinet avec Cauvignac de l'échange du blanc-seing, tandis qu'enfin, madame la Princesse faisait ses derniers préparatifs de départ, un cavalier s'était présenté à la grille principale du château, suivi de son laquais, et avait sonné.

Le concierge avait ouvert. Mais derrière le concierge, le nouveau venu avait trouvé le hallebardier que nous connaissons.

— D'où venez-vous ? demanda celui-ci.

— De Mantes, répondit le cavalier.

Jusque-là, tout allait bien.

— Où allez-vous ? continua le hallebardier.

— Chez madame la princesse douairière de Condé, chez

madame la Princesse ensuite, et enfin, chez M. le duc d'Enghien.

— On n'entre pas ! dit le hallebardier en mettant sa hallebarde en travers.

— Ordre du roi ! répondit le cavalier en tirant un papier de sa poche.

À ces mots redoutables, la hallebarde s'était abaissée, la sentinelle avait appelé, un officier de la maison était accouru, et le messenger de Sa Majesté, ayant remis sa lettre de créance, avait été immédiatement introduit dans les appartements.

Heureusement que Chantilly était grand et que les appartements de madame la duchesse douairière étaient loin de la galerie où se passaient les dernières scènes du bruyant festin dont nous avons esquissé la première partie.

Si le messenger eût demandé à voir d'abord madame la Princesse et son fils, tout était bien réellement perdu. Mais l'étiquette voulait qu'il saluât d'abord madame la princesse mère. Le premier valet de chambre le fit donc entrer dans un grand cabinet attenant à la chambre à coucher de Son Altesse.

— Veuillez excuser, monsieur, lui dit-il, mais Son Altesse s'est sentie subitement indisposée avant-hier et vient d'être saignée, il y a moins de deux heures, pour la troisième fois. Je vais lui annoncer votre arrivée, et, dans une minute, j'aurai l'honneur de vous introduire.

Le gentilhomme fit un signe de tête en manière d'assentiment et demeura seul sans s'apercevoir que, par le trou des serrures, trois têtes curieuses guettaient sa contenance et essayaient de le reconnaître.

C'étaient d'abord Pierre Lenet, puis Vialas, l'écuyer du prince, puis la Roussière, le capitaine des chasses. Au cas où l'un ou l'autre eût reconnu le gentilhomme, il entraît, et, sous prétexte de lui tenir compagnie, il l'abordait pour l'amuser et gagner du temps.

Mais aucun d'eux n'avait pu reconnaître celui qu'on avait tant d'intérêt à gagner. C'était un beau jeune homme en costume d'in-

fanterie. Il regarda, avec une nonchalance qu'on eût facilement pu traduire en dégoût de la mission dont il était chargé, les portraits de famille et l'ameublement du cabinet, s'arrêtant tout particulièrement devant le portrait de la douairière, chez laquelle il allait être introduit et qui avait été fait au plus beau moment de sa jeunesse et de sa beauté.

Fidèle, d'ailleurs, à sa promesse, le valet de chambre, au bout de quelques minutes à peine, vint chercher le cavalier pour le conduire chez la princesse douairière.

Charlotte de Montmorency s'était mise sur son séant. Son médecin, Bourdelot, venait de quitter son chevet. Il rencontra l'officier au seuil de la porte et lui fit un salut très-cérémonieux que l'officier lui rendit de la même manière.

Lorsque la princesse entendit les pas du visiteur et les paroles qu'il échangeait avec le médecin, elle fit un signe rapide du côté de la ruelle, et alors la tapisserie à lourdes franges qui enveloppait le lit, excepté du côté que la douairière avait ouvert pour recevoir sa visite, s'agita imperceptiblement pendant deux ou trois secondes.

Il y avait, en effet, dans la ruelle de la douairière, la jeune princesse de Condé, entrée par une porte secrète pratiquée dans la boiserie, et Lenet, impatient de savoir, dès le début de l'entretien, ce que pouvait venir faire à Chantilly le messenger du roi près les princesses.

L'officier fit trois pas dans la chambre et s'inclina avec un respect qui n'était pas seulement commandé par l'étiquette.

Madame la douairière avait dilaté ses grands yeux noirs avec l'air superbe d'une reine qui va se mettre en colère. Son silence était gros de tempêtes. Sa main, d'une blancheur mate rendue plus blanche encore par la triple saignée, fit signe au messenger de remettre la dépêche dont il était porteur.

Le capitaine allongea sa main vers celle de la princesse et y déposa respectueusement la lettre d'Anne d'Autriche, puis il attendit que la princesse eût lu les quatre lignes qu'elle ren-

fermait.

— Fort bien, murmura la douairière en fermant ce papier avec un sang-froid trop grand pour n'être point affecté : je comprends l'intention de la reine, tout enveloppée qu'elle est de paroles polies : je suis votre prisonnière.

— Madame !... fit l'officier, embarrassé.

— Prisonnière facile à garder, monsieur, reprit madame de Condé, car je ne suis pas en état de fuir bien loin, et j'ai, comme vous avez pu le voir en entrant ici, un gardien sévère : c'est mon médecin, M. Bourdelot.

En disant ces mots, la douairière arrêta plus fixement son regard sur le messenger, dont la physionomie lui parut assez agréable pour qu'elle diminuât quelque chose de l'amer accueil dû au porteur d'une pareille injonction.

— Je savais, continua-t-elle, M. de Mazarin capable de bien des violences indignes, mais je ne le croyais pas encore assez peureux pour craindre une vieille femme malade, une pauvre veuve et un enfant, car je présume que l'ordre dont vous êtes porteur concerne aussi la princesse ma fille et le duc mon petit-fils ?

— Madame, dit le jeune homme, je serais au désespoir que Votre Altesse me jugeât d'après la mission que j'ai le malheur d'être forcé de remplir. Je suis arrivé à Mantes porteur d'un message pour la reine. Le *post-scriptum* du message recommandait le messenger à Sa Majesté. La reine alors a eu la bonté de me dire de demeurer près d'elle, attendu qu'elle aurait, selon toute probabilité, besoin de mes services. Deux jours après, la reine m'a envoyé ici. Mais tout en acceptant, et c'était mon devoir, la mission quelle qu'elle fût dont Sa Majesté daignait me charger, j'oserai dire que je n'ai pas sollicité et que j'eusse refusé même si les rois étaient personnes qui pussent essuyer un refus.

Et, en disant ces mots, l'officier s'inclina une seconde fois aussi respectueusement que la première.

— J'augure bien de votre explication, et j'espère, depuis que

vous me l'avez donnée, pouvoir être malade en repos. Cependant point de fausse honte, monsieur : dites-moi tout de suite la vérité. Me veillera-t-on jusque dans ma chambre comme on a fait pour mon pauvre fils à Vincennes ? Aurai-je le droit d'écrire et visitera-t-on ou ne visitera-t-on point mes lettres ? Si, contre toute apparence, cette maladie me permet de me lever jamais, bornera-t-on mes promenades ?

— Madame, répondit l'officier, voici la consigne que la reine m'a fait l'honneur de me donner elle-même : « Allez, m'a dit Sa Majesté, assurer ma cousine de Condé que je ferai pour MM. les princes tout ce que la sûreté de l'État me permettra de faire. Je la prie, par cette lettre, de recevoir un de mes officiers qui puisse servir d'intermédiaire entre elle et moi pour les messages qu'elle me fera. Cet officier, a ajouté la reine, ce sera vous. » Voilà, madame, continua le jeune homme, toujours avec les mêmes démonstrations respectueuses, quelles ont été les propres paroles de Sa Majesté.

La princesse avait écouté ce récit avec l'attention qu'on met à surprendre dans une note diplomatique les sens qui résultent souvent d'un mot placé dans telle ou telle condition, ou d'une virgule placée dans tel ou tel endroit.

Puis, après un instant de réflexion, la princesse, voyant sans doute dans ce message tout ce qu'elle avait craint d'y voir dès l'abord, c'est-à-dire un espionnage à bout portant, se pinça les lèvres et dit :

— Vous logerez à Chantilly, monsieur, selon les désirs de la reine, et, de plus, vous direz quel appartement vous sera plus agréable et plus commode pour exercer votre charge, et cet appartement sera le vôtre.

— Madame, répondit le gentilhomme en fronçant légèrement le sourcil, j'ai eu l'honneur d'expliquer à Votre Altesse bien des choses qui n'étaient pas dans mes instructions. Entre la colère de Votre Altesse et la volonté de la reine, je suis dangereusement placé, moi pauvre officier et surtout mauvais courtisan ; toutefois

il me semble que Votre Altesse pourrait faire preuve de générosité en s'abstenant de mortifier un homme qui n'est qu'un instrument passif. Il est fâcheux pour moi, madame, d'avoir à faire ce que je fais. Mais la reine ayant ordonné, c'est à moi d'obéir religieusement aux ordres de la reine. Je n'eusse pas demandé l'emploi, je serais heureux qu'on l'eût donné à un autre. Il me semble que c'est beaucoup dire...

Et l'officier redressa la tête avec une rougeur qui rappela une rougeur semblable sur le front altier de la princesse.

— Monsieur, répliqua-t-elle, à quelque rang de la société que nous soyons placés, vous l'avez dit, nous devons obéissance à Sa Majesté. Je suivrai donc l'exemple que vous me donnez, et j'obéirai comme vous. Mais vous devez comprendre, toutefois, combien il est dur de ne pouvoir recevoir chez soi un digne gentilhomme comme vous sans être libre de lui faire à son gré les honneurs de sa maison. À partir de ce moment, c'est vous qui êtes le maître ici. Commandez.

L'officier salua profondément la princesse et répliqua :

— Madame, à Dieu ne plaise que j'oublie la distance qui me sépare de Votre Altesse et le respect que je dois à sa maison ! Votre Altesse continuera d'ordonner chez elle, et je serai le premier de ses serviteurs.

Et, à ces mots, le jeune gentilhomme se retira sans embarras, sans servilité, sans hauteur, laissant la douairière agitée d'une colère d'autant plus intense qu'elle ne pouvait s'en prendre à un messager si discret et si respectueux.

Aussi Mazarin fit-il, ce soir-là, les frais de la conversation qui, du fond de cette ruelle, eût foudroyé le ministre si des malédictions avaient le pouvoir de tuer comme des projectiles.

Le gentilhomme retrouva dans l'antichambre le laquais qui l'avait annoncé.

— Maintenant, monsieur, dit celui-ci, s'approchant du messager, madame la princesse de Condé, à laquelle vous avez demandé audience de la part de la reine, consent à vous recevoir.

Veillez me suivre.

L'officier comprit ce détour qui servait à sauver l'orgueil des princesses, et il parut aussi reconnaissant de la faveur qu'on lui faisait que si cette faveur n'eût pas été imposée par ordre supérieur. Traversant donc les appartements sur les pas du valet de chambre, il arriva à la porte de la chambre à coucher de la princesse.

Arrivé là, le valet de chambre se retourna.

— Madame la Princesse, dit-il, s'est mise au lit au retour de la chasse, et comme elle est fatiguée, elle vous recevra couchée. Qui annoncerai-je à Son Altesse ?

— Annoncez M. le baron de Canolles, de la part de Sa Majesté la reine régente, répondit ce jeune gentilhomme.

À ce nom, que la prétendue princesse entendit de son lit, elle fit un mouvement de surprise qui, s'il eût été vu, eût singulièrement compromis son identité, et, rabattant précipitamment de la main droite ses coiffes sur ses yeux, tandis que, de la gauche, elle ramenait jusqu'à son menton la riche courtine de son lit :

— Faites entrer, dit-elle d'une voix altérée.

L'officier entra.

Madame de Condé

I

On introduisit Canolles dans une vaste chambre tendue d'une tapisserie sombre et éclairée seulement par une lampe de nuit placée sur une console entre les deux fenêtres. À ce peu de lumière qu'elle répandait, on pouvait distinguer cependant, au-dessus de la lampe, un grand tableau représentant une femme peinte en pied, tenant par la main un enfant. Aux corniches des quatre angles étincelaient les trois fleurs de lis d'or auxquelles il ne fallait ôter que la bande posée en cœur pour en faire les trois fleurs de lis de France. Enfin, dans l'enfoncement d'une vaste alcôve où la faible et tremblante lueur pénétrait à peine, on distinguait, sous les lourdes courtines d'un lit, la femme sur laquelle le nom du baron de Canolles avait produit un si singulier effet.

Le gentilhomme recommença les formalités d'usage, c'est-à-dire qu'il fit vers le lit les trois pas de rigueur, salua, fit trois pas encore. Puis, deux femmes de chambre qui, sans doute, avaient aidé madame de Condé à se mettre au lit s'étant retirées, le valet de chambre referma la porte, et Canolles se trouva seul avec la princesse.

Ce n'était point à Canolles d'entamer la conversation. Il attendit donc qu'on lui adressât la parole, mais comme la princesse, de son côté, paraissait vouloir garder un obstiné silence, le jeune officier pensa qu'il valait mieux passer par-dessus les convenances que de rester plus longtemps dans une position si embarrassée. Cependant il ne se dissimulait pas que l'orage, encore contenu dans ce dédaigneux silence, allait sans doute éclater aux premiers mots qui le rompraient et qu'il allait avoir à subir une seconde colère d'une princesse plus redoutable encore

que la première, en ce qu'elle était plus jeune et plus intéressante.

Mais l'excès même de l'affront qu'on lui faisait enhardit le jeune gentilhomme, et, s'inclinant une troisième fois, selon la circonstance, c'est-à-dire avec un salut roide et compassé, présage de la mauvaise humeur qui chauffait dans son cerveau de Gascon :

— Madame, dit-il, j'ai eu l'honneur de demander, de la part de Sa Majesté la reine régnante, une audience à Votre Altesse. Votre Altesse a daigné me l'accorder. Maintenant, veut-elle mettre le comble à ses bontés en me faisant connaître, par un mot, par un signe, qu'elle a bien voulu s'apercevoir de ma présence, et qu'elle est prête à m'entendre ?

Un mouvement dans les rideaux et sous les couvertures avertit Canolles qu'on allait lui répondre.

En effet, une voix se fit entendre, presque étouffée tant elle était pleine d'émotion.

— Parlez, monsieur, dit cette voix, je vous écoute.

Canolles prit le ton oratoire et commença.

— Sa Majesté la reine, dit-il, m'envoie près de vous, madame, pour assurer Votre Altesse du désir qu'elle a de continuer avec elle ses bonnes relations d'amitié.

Un mouvement visible s'opéra dans la ruelle du lit, et la princesse, interrompant l'orateur :

— Monsieur, dit-elle, d'une voix entrecoupée, ne parlez plus de l'amitié qui règne entre Sa Majesté la reine et la maison de Condé : il y a des preuves du contraire dans les cachots du donjon de Vincennes.

— Allons, pensa Canolles, il paraît qu'ils se sont donné le mot et qu'ils répéteront tous la même chose.

Pendant ce temps, un nouveau mouvement que le messager ne remarqua point, grâce à l'embarras de la situation, s'opérait dans la ruelle du lit. La princesse continua :

— Au fait, monsieur, dit-elle, que voulez-vous ?

— Je ne veux rien, moi, madame, dit Canolles en se redres-

sant. C'est Sa Majesté la reine qui veut que je pénètre dans ce château, que je tienne, si indigne que je sois de cet honneur, société à Votre Altesse, et que je contribue de tout mon pouvoir à rétablir la bonne harmonie entre les deux princes du sang royal, désunis sans cause en un temps si douloureux.

— Sans cause ? s'écria la princesse. Vous prétendez que notre rupture n'a pas de cause ?

— Pardon, madame, reprit Canolles. Je ne prétends rien, je ne suis pas juge, je ne suis qu'interprète.

— Et, en attendant que cette bonne harmonie se rétablisse, la reine me fait espionner, sous prétexte...

— Ainsi, dit Canolles, exaspéré, je suis un espion ! Voilà enfin le mot lâché ! Je remercie Votre Altesse de sa franchise.

Et, dans le désespoir qui commençait à s'emparer de lui, Canolles fit un de ces beaux mouvements que cherchent avec tant d'avidité les peintres pour leurs tableaux inanimés, les acteurs pour leurs tableaux vivants.

— Ainsi, c'est dit, c'est arrêté, je suis un espion ! continua Canolles. Eh bien, madame, veuillez me traiter comme on traite de pareils misérables. Oubliez que je suis l'envoyé d'une reine, que cette reine répond de tous mes actes, que je ne suis qu'un atome obéissant à son souffle. Faites-moi chasser par vos laquais, faites-moi tuer par vos gentilshommes, mettez en face de moi des gens auxquels je puisse répondre avec le bâton ou l'épée, mais veuillez ne pas insulter aussi cruellement un officier qui remplit à la fois son devoir de soldat et de sujet, vous, madame, qui êtes si haut placée par la naissance, le mérite et le malheur !

Ces mots échappés du cœur, douloureux comme un gémissement, stridents comme un reproche, devaient produire et produisirent leur effet. En les écoutant, la princesse se souleva, appuyée sur son coude, les yeux brillants, la main tremblante, et, faisant un geste plein d'angoisse vers le messager :

— À Dieu ne plaise, dit-elle, que mon intention soit d'insulter un si brave gentilhomme que vous. Non, monsieur de

Canolles, non, je ne suspecte pas votre loyauté. Reprenez mes paroles, elles sont blessantes, j'en conviens, et je ne voulais pas vous blesser. Non, non, vous êtes un noble cavalier, monsieur le baron, et je vous rends pleine et entière justice.

Et comme, pour prononcer ces mots, entraînée sans doute par le mouvement généreux qui les lui arrachait du cœur, la princesse, malgré elle, s'était avancée hors de l'ombre du dais formé par les épais rideaux, comme on avait pu voir son front blanc sous ses coiffes, ses blonds cheveux déroulés en tresses, ses lèvres d'un rouge ardent, ses yeux humides et doux, Canolles tressaillit, car il venait de lui passer devant les yeux comme une vision, car il crut respirer de nouveau un parfum dont le souvenir seul l'enivrait. Il lui semblait qu'une de ces portes d'or par lesquelles passent les beaux rêves s'ouvrait pour lui ramener l'essaim envolé des riantes pensées et des joies de l'amour. Son regard tomba plus sûr et plus clair sur le lit de la princesse, et, dans le court espace d'une seconde, pendant la lueur rapide d'un éclair qui illuminait tout le passé, dans la princesse couchée devant lui, il reconnut le vicomte de Cambes.

Au reste, depuis quelques instants, son agitation était telle que la fausse princesse put la mettre sur le compte du reproche fâcheux qui l'avait tant fait souffrir. Et comme le mouvement qu'elle avait fait n'avait eu, comme nous l'avons dit, que la durée d'un instant, comme elle avait eu le soin de rentrer presque aussitôt dans la pénombre, de voiler de nouveau ses yeux, de cacher à l'instant même sa main blanche et effilée qui pouvait trahir son incognito, elle essaya, non sans émotion mais du moins sans inquiétude, de reprendre la conversation où elle l'avait laissée.

— Vous disiez donc, monsieur ? fit la jeune femme.

Mais Canolles était ébloui, fasciné ; les visions passaient et repassaient devant ses yeux, ses idées tourbillonnaient ; il perdait la mémoire, le sens ; il allait perdre le respect et interroger. Un seul instinct, peut-être celui que Dieu mit dans le cœur des gens qui aiment, que les femmes appellent timidité et qui n'est que de

l'avarice, conseilla à Canolles de dissimuler encore et d'attendre, de ne pas perdre son rêve, de ne pas compromettre, par un mot imprudent et trop vite échappé, le bonheur de toute sa vie.

Il n'ajouta plus un geste, plus un mot, à ce qu'il voulait strictement dire ou faire. Que deviendrait-il, grand Dieu ! si cette grande princesse le reconnaissait tout à coup ; si elle allait le prendre en horreur, dans son château de Chantilly, comme elle l'avait pris en défiance dans l'auberge de maître Biscarros ; si elle allait revenir sur l'accusation déjà abandonnée ; et si elle allait croire qu'il voulait, grâce à un titre officiel, grâce à un ordre royal, continuer des poursuites pardonnables envers le vicomte ou la vicomtesse de Cambes, mais insolentes et presque criminelles lorsqu'il s'agissait d'une princesse du sang ?

— Mais, pensa-t-il tout à coup, est-il possible qu'une princesse de ce nom et de ce rang ait voyagé seule ainsi avec un unique serviteur ?

Et comme il arrive toujours en pareille occasion, où l'esprit chancelant et troublé cherche à s'appuyer sur quelque chose, Canolles, éperdu, regarda tout autour de lui, et ses yeux s'arrêtèrent sur le portrait de cette femme tenant son fils par la main.

À cette vue, une illumination subite passa par son esprit, et, malgré lui, il fit un pas pour se rapprocher du tableau.

De son côté, la fausse princesse ne put retenir un léger cri, et lorsqu'à ce cri Canolles se retourna, il vit que son visage, déjà voilé, était maintenant masqué tout à fait.

— Oh ! oh ! se demanda Canolles en lui-même, que veut dire cela ? Ou c'est la princesse que j'ai rencontrée sur le chemin de Bordeaux, ou je suis dupe d'une ruse, et ce n'est pas elle qui est dans ce lit... En tout cas, nous verrons bien.

— Madame, dit-il tout à coup, je ne sais que penser maintenant de votre silence, et j'ai reconnu...

— Qu'avez-vous reconnu ? s'écria vivement la dame du lit.

— J'ai reconnu, reprit Canolles, que j'avais eu le malheur de vous inspirer la même opinion que j'ai déjà inspirée à madame la

princesse douairière.

— Ah ! ne put s'empêcher de faire la voix avec un soupir de soulagement.

La phrase de Canolles n'était peut-être pas bien logique et faisait même hors-d'œuvre dans la conversation, mais le coup était porté. Canolles avait remarqué le mouvement d'angoisse qui l'avait interrompu et le mouvement de joie qui avait accueilli ses dernières paroles.

— Seulement, continua l'officier, je n'en suis pas moins forcé de dire à Votre Altesse, si désagréable que lui soit la chose, que je dois rester au château et accompagner Votre Altesse partout où il lui plaira d'aller.

— Ainsi donc, s'écria la princesse, je ne pourrai être seule même dans ma chambre ? Oh ! monsieur, c'est plus que de l'indignité, cela !

— J'ai dit à Votre Altesse que telles étaient mes instructions. Mais que Votre Altesse se rassure, ajouta Canolles en fixant un regard perçant sur la dame du lit et en pesant sur chaque parole, elle doit connaître mieux que personne que je sais obéir à la prière d'une femme.

— Moi ? s'écria la princesse avec un accent où il y avait encore plus d'embarras que d'étonnement. En vérité, monsieur, je ne sais ce que vous voulez dire ; j'ignore à quelles circonstances vous faites allusion.

— Madame, continua l'officier en s'inclinant, je croyais que le valet de chambre qui m'a introduit avait dit mon nom à Votre Altesse. Je suis le baron de Canolles.

— Eh bien, dit la princesse, d'une voix assez ferme, que m'importe, monsieur ?

— Je pensais qu'ayant déjà eu le bonheur d'être agréable à Votre Altesse...

— À moi ! Et comment cela, je vous prie ? reprit la voix avec une altération qui rappelait à Canolles certaine intonation très-irritée mais très-craintive en même temps qui était restée dans sa

mémoire.

Canolles pensa qu'il avait été assez loin. D'ailleurs il était à peu près fixé.

— En n'exécutant pas à la lettre mes instructions, reprit-il avec l'air du plus profond respect.

La princesse parut rassurée.

— Monsieur, dit-elle, je ne veux point vous mettre en faute : exécutez vos instructions quelles qu'elles soient.

— Madame, reprit Canolles, j'ignore encore, heureusement, comment on persécute une femme, à plus forte raison comment on offense une princesse. J'ai donc l'honneur de répéter à Votre Altesse ce que j'ai déjà dit à madame la princesse douairière, que j'étais son très-humble serviteur... Veuillez me donner votre parole que vous ne sortirez pas du château sans ma compagnie, et je vous délivre de ma présence, qui, je le comprends bien, doit être odieuse à Votre Altesse.

— Mais en ce cas, monsieur, dit vivement la princesse, vous n'exécuterez donc pas vos ordres ?...

— Je ferai ce que ma conscience me dit que je dois faire.

— Monsieur de Canolles, dit la voix, je vous jure que je ne sortirai pas de Chantilly sans vous prévenir.

— En ce cas, madame, dit Canolles en s'inclinant jusqu'à terre, pardonnez-moi d'avoir été la cause involontaire de votre colère d'un instant. Votre Altesse ne me reverra plus que lorsqu'elle me fera appeler.

— Je vous remercie, baron, dit la voix avec une expression de joie qui parut avoir son écho dans la ruelle. Allez, allez, je vous remercie. Demain, j'aurai le plaisir de vous revoir.

Cette fois, le baron reconnut, à ne s'y plus méprendre, la voix, les yeux et le sourire indiciblement voluptueux de l'être charmant qui lui avait, pour ainsi dire, glissé entre les mains pendant cette soirée où le cavalier inconnu était venu lui apporter l'ordre du duc d'Épernon. C'étaient ces insaisissables émanations qui parfument l'air que respire la femme aimée, c'était cette tiède vapeur

qui est un corps dont l'âme éprise croit embrasser les contours ; suprême effort de l'imagination, cette capricieuse fée qui se nourrit par l'idéalité, comme la matière par le positif.

Un dernier coup d'œil sur le portrait, si mal éclairé qu'il fût, montra au baron, dont les yeux, d'ailleurs, commençaient à s'habituer à cette demi-obscurité, le nez aquilin des Maillé, les cheveux noirs et l'œil enfoncé de la princesse, tandis que, devant lui, la femme qui venait de jouer le premier acte du rôle si difficile qu'elle avait entrepris avait l'œil à fleur de tête, le nez droit à narines dilatées, la bouche creusée au coin par l'habitude du sourire et ces joues arrondies qui éloignent toute idée des laborieuses méditations.

Canolles savait tout ce qu'il voulait savoir. Il salua donc avec le même respect que s'il avait cru avoir toujours affaire à la princesse et se retira dans son appartement.

II

Canolles n'avait aucune résolution arrêtée, aussi, en rentrant chez lui, se mit-il à marcher rapidement en long et en large, comme ont l'habitude de le faire les gens indécis, sans remarquer que Castorin, qui attendait son retour, s'était levé en l'apercevant et le suivait, tenant entre ses mains une robe de chambre tout étendue derrière laquelle il disparaissait.

Castorin heurta un meuble, Canolles se retourna.

— Eh bien, lui dit-il, que faites-vous là avec cette robe de chambre ?

— J'attends que monsieur ôte son habit.

— Je ne sais pas quand j'ôterai mon habit. Posez cette robe de chambre sur un fauteuil et attendez.

— Comment ! monsieur n'ôte pas son habit ? demanda Castorin, qui, valet capricieux de sa nature, semblait, ce soir-là, plus revêche que d'habitude. Monsieur ne compte donc pas se coucher tout de suite ?

— Non.

— Et quand monsieur compte-t-il se coucher, alors ?

— Que vous importe ?

— Il m'importe beaucoup, attendu que je suis très-fatigué.

— Ah ! vraiment ! dit Canolles, s'arrêtant et regardant Castorin en face, vous êtes très-fatigué ?

Et le gentilhomme lut visiblement sur le visage de son laquais cette expression impertinente des domestiques qui meurent d'envie de se faire mettre à la porte.

— Très-fatigué ! dit Castorin.

Canolles haussa les épaules.

— Sortez, lui dit-il. Tenez-vous dans l'antichambre ; quand j'aurai besoin de vous, je sonnerai.

— Je préviens monsieur que s'il tarde longtemps, il ne me trouvera plus dans l'antichambre.

— Et où serez-vous, s'il vous plaît ?

— Dans mon lit. Il me semble qu'après avoir fait deux cents lieues, il est bien temps de se coucher.

— Monsieur Castorin, dit Canolles, vous êtes un maroufle.

— Si monsieur trouve qu'un maroufle n'est pas digne d'être son laquais, monsieur n'a qu'à dire un seul mot, et je le débarasserai de mon service, répondit Castorin en prenant son air le plus majestueux.

Canolles n'était pas dans un moment de patience, et si Castorin eût eu la faculté d'entrevoir seulement l'ombre de l'orage qui grossissait dans l'esprit de son maître, il est évident que, si pressé qu'il fût de se trouver libre, il eût attendu à un autre moment pour lui faire la proposition qu'il venait de hasarder. Aussi le gentilhomme marcha-t-il droit à son laquais, et, prenant un des boutons de son justaucorps entre le pouce et l'index, mouvement devenu, depuis, familier à un plus grand homme que ne le fut jamais le pauvre Canolles :

— Répétez, lui dit-il.

— Je répète, répondit Castorin avec la même impudence, que si monsieur n'est pas content de moi, je délivrerai monsieur de mes services.

Canolles lâcha Castorin et alla gravement prendre sa canne. Castorin comprit de quoi il était question.

— Monsieur, s'écria-t-il, prenez garde à ce que vous allez faire. Je ne suis plus un simple laquais : je suis au service de madame la Princesse !

— Ah ! ah ! fit Canolles en abaissant la canne déjà levée, ah ! vous êtes au service de madame la Princesse ?

— Oui, monsieur, depuis un quart d'heure, dit Castorin en se redressant.

— Et qui vous a engagé à ce service ?

— M. Pompée, son intendant.

— M. Pompée ?

— Oui.

— Eh ! que ne disais-tu cela tout de suite ! s'écria Canolles. Oui, oui, tu as raison de quitter mon service, mon cher Castorin, et voilà deux pistoles pour t'indemniser des coups que j'ai été sur le point de te donner.

— Oh ! fit Castorin, n'osant prendre l'argent, que veut dire cela ? Monsieur se moque-t-il de moi ?

— Non pas. Au contraire, fais-toi le laquais de madame la Princesse, mon ami. Seulement, quand devait commencer ton service ?

— À compter du moment où monsieur m'aurait rendu ma liberté.

— Eh bien, je te rends ta liberté à compter de demain matin.

— Et d'ici à demain matin ?

— D'ici à demain matin, tu es toujours mon laquais, et tu dois m'obéir.

— Volontiers ! Qu'ordonne monsieur ? dit Castorin, se décidant à prendre les deux pistoles.

— J'ordonne, puisque tu as envie de dormir, que tu te déshabilles et que tu te mettes dans mon lit.

— Comment ! que veut dire monsieur ? Je ne comprends pas.

— Tu n'as pas besoin de comprendre, mais d'obéir, voilà tout. Déshabille-toi, je vais t'aider.

— Comment ! monsieur va m'aider ?

— Sans doute : puisque tu vas jouer le rôle du chevalier de Canolles, il faut bien que je joue celui de Castorin.

Et, sans attendre la permission de son laquais, le baron lui enleva son justaucorps, qu'il revêtit, son chapeau, qu'il mit sur sa tête, et, l'enfermant à double tour avant qu'il fût revenu de sa surprise, il descendit rapidement l'escalier.

Canolles commençait enfin à voir clair dans tout ce mystère, quoiqu'une partie des événements demeurât encore pour lui enveloppée d'un nuage. Depuis deux heures, il lui avait semblé que rien de ce qu'il avait vu, rien de ce qu'il avait entendu n'était parfaitement naturel. L'attitude de chacun à Chantilly était com-

passée ; toutes les personnes qu'il rencontrait lui semblaient jouer un rôle, et les détails cependant se fondaient dans une harmonie générale qui indiquait au surveillant envoyé par la reine que, s'il ne voulait pas être dupe de quelque grande mystification, il lui fallait redoubler de surveillance.

La réunion de Pompée au vicomte de Cambes éclaircissait bien des doutes.

Ce qu'il en restait à Canolles acheva de se dissiper quand, à peine sorti de la cour, il vit, malgré la profonde obscurité de la nuit, quatre hommes s'avancer et s'apprêter à entrer par la porte même qu'il venait de franchir. Ces quatre hommes étaient conduits par le même valet de chambre qui l'avait introduit chez les princesses. Un autre homme, enveloppé d'un manteau, suivait par derrière.

Sur le seuil de la porte, la petite troupe s'arrêta, attendant les ordres de l'homme au manteau.

— Vous savez où il loge, dit celui-ci, d'une voix impérieuse en s'adressant au valet de chambre ; vous le connaissez, puisque c'est vous qui l'avez conduit. Surveillez-le donc de manière à ce qu'il ne puisse sortir ; placez vos hommes dans l'escalier, dans le corridor, où vous voudrez, peu importe, pourvu que, sans se douter de rien, il soit gardé lui-même au lieu que ce soit lui qui garde Leurs Altesses.

Canolles se fit plus impalpable qu'une vision dans l'angle où la nuit jetait son ombre la plus épaisse. De là, sans être aperçu, il vit disparaître sous la voûte les cinq gardiens qu'on lui donnait, tandis que l'homme au manteau, après s'être assuré qu'ils exécutaient l'ordre donné, reprit le chemin par lequel il était venu.

— Cela n'indique encore rien de bien précis, se dit Canolles en le suivant des yeux, car le dépit peut les forcer à me rendre la pareille. Maintenant, pourvu que ce diable de Castorin n'aille pas crier, appeler, faire quelque sottise !... J'ai eu tort de ne pas le bâillonner. Malheureusement, il est trop tard maintenant. Allons, commençons ma ronde.

Aussitôt, Canolles, après avoir jeté tout autour de lui un regard investigateur, traversa la cour et parvint à l'aile du bâtiment derrière laquelle étaient situées les écuries.

Toute la vie du château semblait s'être réfugiée dans cette partie des bâtiments. On entendait piaffer les chevaux et courir des gens pressés. La sellerie retentissait du cliquetis des mors et des harnais. On roulait des carrosses hors des remises, et des voix étouffées par la crainte, mais que cependant on pouvait surprendre en prêtant attentivement l'oreille, s'appelaient et se répondaient.

Canolles demeura un instant aux écoutes. Il n'y avait pas à en douter, on s'apprêtait pour un départ.

Il traversa tout l'espace compris entre une aile et l'autre, passa sous une voûte et parvint jusqu'à la façade du château.

Là, il s'arrêta.

En effet, les fenêtres du rez-de-chaussée brillaient d'une trop vive lumière pour qu'on ne devinât point qu'une quantité de flambeaux étaient allumés dans l'intérieur, et comme ces flambeaux allaient et venaient, traçant de grandes ombres et de vastes raies lumineuses sur le gazon du jardin, Canolles comprit que là où était le centre de l'activité, là aussi était le siège de l'entreprise.

Canolles hésita d'abord à surprendre le secret que l'on essayait de lui cacher. Mais bientôt, il réfléchit que son titre d'envoyé de la reine et la responsabilité que lui imposait cette mission excusaient bien des choses, même auprès des consciences les plus scrupuleuses.

S'avançant donc avec précaution en longeant la muraille, dont la base était d'autant plus obscure que les fenêtres, situées à six ou sept pieds du sol, étaient plus resplendissantes, il monta sur une borne, de la borne passa à une saillie de la muraille, se soutint d'une main à un anneau, de l'autre au rebord de la croisée, et, par un coin de vitre, il darda le regard le plus perçant et le plus attentif qui ait jamais pénétré dans le sanctuaire d'une

conspiration.

Voici ce qu'il vit :

Près d'une femme debout et qui attachait la dernière épingle destinée à fixer sur sa tête son chapeau de voyage, quelques filles de service achevaient d'habiller un enfant en costume de chasse. L'enfant tournait le dos à Canolles, qui ne distingua que sa chevelure blonde. Mais la dame, éclairée en plein visage par la lueur de deux flambeaux à six branches que soutenaient, de chaque côté de la toilette, des valets de pied semblables à des cariatides, offrit à Canolles l'original exact de ce portrait qu'il avait aperçu naguère dans la pénombre de l'appartement de la princesse. C'était bien le visage allongé, la bouche sévère, le nez aux courbes impérieuses de la femme dont Canolles reconnaissait alors la vivante image. Tout en elle annonçait la domination : son geste hardi, son regard étincelant, ses brusques mouvements de tête.

Tout chez les assistants dénotait l'obéissance : leurs saluts, leur précipitation à apporter l'objet demandé, leur promptitude à répondre à la voix de leur souveraine ou à interroger son regard.

Plusieurs officiers de la maison, parmi lesquels Canolles reconnut le valet de chambre, entassaient dans des valises, dans des malles, les uns des bijoux, les autres de l'argent, les autres cet arsenal des femmes qu'on appelle la toilette. Le petit prince, pendant ce temps, jouait et courait parmi les serviteurs empressés, mais, par une fatalité singulière, Canolles ne put apercevoir son visage.

— Je m'en étais douté, murmura-t-il. On me joue, et ces gens-là font les préparatifs du départ. Oui, mais je puis d'un geste changer cette scène de mystification en une scène de deuil. Je n'ai qu'à courir sur la terrasse et à siffler trois fois dans ce sifflet d'argent, et, dans cinq minutes, au son aigre qu'il rendra, deux cents hommes auront pénétré dans ce château, arrêté les princesses, garrotté tous ces officiers qui rient sournoisement. Oui, continua Canolles – seulement, cette fois, il parlait du cœur et

non des lèvres –, oui, mais elle, elle qui dort là-bas ou qui feint de dormir, je la perdrai sans retour, elle me prendra en haine, et, cette fois, dans une haine bien méritée. Il y a plus, elle me méprisera en disant que j'ai fait jusqu'au bout mon métier d'espion, et cependant, puisqu'elle obéit à la princesse, pourquoi, moi, n'obéirais-je point à la reine ?

En ce moment, comme si le hasard eût voulu combattre ce retour de résolution, une porte de l'appartement où se faisait la toilette de madame la Princesse s'ouvrit, et deux personnages, un homme de cinquante ans et une femme de vingt, entrèrent tout joyeux et tout empressés. À cette vue, le cœur de Canolles passa tout entier dans ses yeux. Il venait de reconnaître les beaux cheveux, les lèvres fraîches, l'œil intelligent du vicomte de Cambes, qui, souriant encore, vint respectueusement baiser la main de Clémence de Maillé, princesse de Condé. Seulement, cette fois, le vicomte portait les habits de son véritable sexe et faisait la plus charmante vicomtesse de la terre.

Canolles eût donné dix ans de sa vie pour entendre leur conversation. Mais en vain il collait sa tête aux vitres, un bourdonnement inintelligible parvenait seul à son oreille. Il vit la princesse faire un geste d'adieu à la jeune femme et la baiser au front en lui recommandant quelque chose qui fit rire tous les assistants, puis cette dernière regagner les appartements de cérémonie avec quelques bas officiers qui endossèrent des uniformes d'officiers supérieurs. Il vit même le digne Pompée, gonflé d'orgueil dans un habit orange chamarré d'argent, se cambrant avec noblesse et pesant, comme don Japhet d'Arménie, sur la poignée d'une énorme rapière en accompagnant sa maîtresse, qui relevait gracieusement sa longue robe de satin ; puis, à gauche, par une porte opposée, commença de défiler sans bruit l'escorte de la princesse, laquelle marchait d'abord, avec la démarche non pas d'une fugitive mais d'une reine ; puis venait l'écuyer Vialas, portant dans ses bras le petit duc d'Enghien enveloppé d'un manteau ; Lenet, tenant un coffre ciselé et des liasses de papier ; et

enfin, le capitaine du château, fermant la marche ouverte par deux officiers marchant l'épée nue.

Tout ce monde sortit par un couloir secret. Aussitôt, Canolles sauta à bas de son observatoire et courut à la voûte, dont, pendant ce temps, les lumières avaient été éteintes. Alors il vit passer tout le cortège se rendant silencieusement aux écuries. On allait partir.

En ce moment, l'idée des devoirs qui lui étaient imposés par la mission dont l'avait chargé la reine se présenta à l'esprit de Canolles. Cette femme qui allait sortir, c'était la guerre civile tout armée qu'il laissait échapper et qui allait de nouveau ronger les entrailles de la France. Sans doute il était honteux, à lui, homme, de se faire l'espion et le gardien d'une femme, mais c'était une femme aussi, cette dame de Longueville qui avait mis le feu aux quatre coins de Paris !

Canolles s'élança vers la terrasse, qui dominait le parc, et approcha de ses lèvres le sifflet d'argent.

C'en était fait de tous ces préparatifs : madame de Condé ne fût pas sortie de Chantilly, ou, si elle en fût sortie, elle n'aurait pas fait cent pas sans être enveloppée, elle et son escorte, par une force triple. Ainsi Canolles accomplissait sa mission sans courir le moindre danger ; ainsi, d'un seul coup, il détruisait la fortune et l'avenir de la maison de Condé, et, de ce même coup, sur leurs ruines, il établissait sa fortune et fondait son avenir comme avaient fait autrefois les Vitry et les Luynes, et récemment les Guitaut et les Miossens, dans ces circonstances peut-être moins importantes encore pour le salut de la royauté.

Mais Canolles leva les yeux vers l'appartement où, sous des rideaux de velours rouge, brillait, douce et mélancolique, la lueur de la lampe de nuit qui brûlait chez la fausse princesse, et il crut voir l'ombre chérie se dessiner sur les grands stores blancs.

Alors toutes les résolutions du raisonnement, tous les calculs de l'égoïsme disparurent à ce rayon de douce lumière, comme aux premières lueurs du jour disparaissent tous les rêves et tous les fantômes de la nuit.

— M. de Mazarin, se dit-il avec un élan passionné, est assez riche pour perdre tous ces princes et toutes ces princesses qui lui échappent. Mais je ne suis pas assez riche, moi, pour perdre le trésor qui dès à présent m'appartient et que je garderai, jaloux comme un dragon. À présent, elle est seule, en ma puissance, dépendant de moi. À toute heure du jour et de la nuit, je puis entrer dans son appartement. Elle ne fuira pas sans me le dire, car j'ai reçu sa parole sacrée. Que m'importe, à moi, que la reine soit trompée et que M. de Mazarin soit furieux ! On m'a dit de garder madame la princesse de Condé : je la garde. On n'avait qu'à me donner son signalement ou lancer après elle un espion plus habile que moi.

Et Canolles remit son sifflet dans sa poche, écouta grincer les verrous, rouler le tonnerre lointain des carrosses sur le pont du parc et se perdre le bruit décroissant d'une cavalcade. Puis, lorsque tout eut disparu, vision et rumeurs, sans songer qu'il venait de jouer sa vie contre l'amour d'une femme, c'est-à-dire contre l'ombre du bonheur, il se glissa dans la seconde cour déserte et monta avec précaution son escalier, plongé, comme la voûte, dans l'obscurité la plus profonde.

Mais quelque précaution que prît Canolles, il ne put faire qu'en arrivant dans le corridor, il ne se heurtât contre un personnage qui paraissait écouter à sa porte, lequel poussa un cri de terreur sourde.

— Qui êtes-vous ? qui êtes-vous ? demanda le personnage, d'une voix effrayée.

— Eh ! pardieu ! dit Canolles, qui êtes-vous vous-même qui vous glissez comme un espion dans cet escalier ?

— Je suis Pompée !

— L'intendant de madame la Princesse ?

— Oui, oui, l'intendant de madame la Princesse.

— Ah ! cela tombe à merveille, dit le gentilhomme ; moi, je suis Castorin.

— Castorin, le valet de M. le baron de Canolles ?

— Lui-même.

— Ah ! mon cher Castorin, dit Pompée, je parie que je vous ai fait grand'peur.

— À moi ?

— Oui ! Dame, quand on n'a pas été soldat... Puis-je quelque chose pour votre service, mon cher ami ? continua Pompée en reprenant ses airs d'importance.

— Oui.

— Dites, alors.

— Vous pouvez annoncer sur-le-champ à madame la Princesse que mon maître désire lui parler.

— À cette heure ?

— Précisément.

— Impossible !

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Alors elle ne recevra pas mon maître ?

— Non.

— Ordre du roi, monsieur Pompée ! Allez lui dire cela.

— Ordre du roi !... s'écria Pompée. J'y vais.

Et Pompée descendit impétueusement, mû à la fois par le respect et la peur, ces deux lévriers capables de faire courir une tortue à leur pas.

Canolles continua son chemin, rentra chez lui, trouva maître Castorin qui ronflait, magistralement étendu dans un grand fauteuil, reprit ses habits d'officier et attendit l'événement que lui-même venait de se préparer.

— Ma foi ! se dit-il, si je ne fais pas bien les affaires de M. de Mazarin, aussi me semble-t-il que je ne fais pas trop mal les miennes.

Canolles attendit inutilement le retour de Pompée. Mais au bout de dix minutes, voyant qu'il ne venait point, ni personne en son lieu, il résolut de se présenter tout seul.

En conséquence, il réveilla M. Castorin, dont une heure de

sommeil avait calmé la bile, lui enjoignit de se tenir prêt à tout événement, d'un ton qui n'admettait point de réplique, et prit le chemin des appartements de la princesse.

À la porte, le baron trouva un valet de pied de fort mauvaise humeur parce que la sonnette venait de l'appeler au moment où son service finissait et où il croyait enfin, comme maître Castorin, qu'il allait commencer un somme réparateur après cette fatigante journée.

— Que voulez-vous, monsieur ? demanda le valet en apercevant Canolles.

— Je demande à présenter mes respects à madame la princesse de Condé.

— À cette heure, monsieur ?

— Comment, à cette heure ?

— Oui, il me semble qu'il est bien tard.

— Comment avez-vous dit cela, drôle ?

— Cependant, monsieur... balbutia le laquais.

— Je ne demande plus, je veux, dit Canolles, d'un ton de suprême hauteur.

— Vous voulez ?... Il n'y a que madame la Princesse qui commande ici.

— Le roi commande partout... Ordre du roi !

Le laquais frémit et baissa la tête.

— Pardon, monsieur, dit-il, tout tremblant, mais je ne suis, moi, qu'un pauvre serviteur ; je ne puis donc prendre sur moi de vous ouvrir la porte de madame la Princesse. Permettez-moi d'aller réveiller un chambellan.

— Les chambellans ont-ils l'habitude de se coucher à onze heures au château de Chantilly ?

— On a chassé toute la journée, balbutia le laquais.

— En effet, murmura Canolles, il leur faut bien le temps d'habiller quelqu'un en chambellan.

Puis, tout haut :

— C'est bien, dit-il, faites. J'attendrai.

Le laquais partit tout courant porter l'alarme dans le château, où déjà Pompée, effarouché par sa mauvaise rencontre, venait de semer une épouvante indicible.

Canolles, resté seul, prêta l'oreille et ouvrit les yeux.

Il entendit alors courir dans les salons et les corridors. Il vit, à la lueur des lumières mourantes, des gens armés de mousquetons se placer aux angles des escaliers. Enfin, partout il sentit un murmure menaçant remplacer le silence de stupéfaction qui, un instant auparavant, régnait dans tout le château.

Canolles porta la main à son sifflet et s'approcha d'une fenêtre à travers les vitres de laquelle il apercevait, se détachant comme une masse sombre et nuageuse, la cime des grands arbres au pied desquels il avait fait embusquer les deux cents hommes qu'il avait amenés avec lui.

— Non, dit-il, cela nous mènerait tout droit à la bataille, et ce ne serait pas mon compte. Mieux vaut attendre : le pis qui puisse m'arriver en attendant, c'est d'être assassiné, tandis qu'en me hâtant, je puis la perdre...

Canolles venait à peine, à part lui, de se faire cette réflexion, qu'il vit s'ouvrir une porte, et qu'un nouveau personnage parut.

— Madame la Princesse n'est pas visible, dit celui-ci avec une précipitation qui ne lui permit pas de saluer le gentilhomme ; elle est au lit et a défendu de laisser pénétrer qui que ce fût chez elle.

— Qui êtes-vous ? dit Canolles en toisant l'étrange personnage, et qui vous a donné cette insolence de parler à un gentilhomme le chapeau sur la tête ?

Et, du bout de sa canne, Canolles fit sauter le chapeau de son interlocuteur.

— Monsieur ! s'écria celui-ci en faisant fièrement un pas en arrière.

— Je vous ai demandé qui vous étiez, reprit Canolles.

— Je suis... répondit celui-ci, je suis, comme vous pouvez le voir à mon uniforme, le capitaine des gardes de Son Altesse.

Canolles sourit.

En effet, il avait eu le temps d'apprécier du regard celui qui lui parlait, et il avait reconnu qu'il avait affaire à quelque sommelier au ventre large comme ses bouteilles, à quelque Vatel florissant, emprisonné dans un justaucorps d'officier que le défaut de temps ou le trop d'abdomen n'avaient pas permis d'agrafer suffisamment.

— C'est fort bien, monsieur le capitaine des gardes, dit Canolles, ramassez votre chapeau et répondez.

Le capitaine exécuta la première partie de l'injonction de Canolles en homme qui a étudié cette belle maxime de la discipline militaire : « Pour savoir commander, il faut savoir obéir. »

— Capitaine des gardes ! reprit Canolles. Peste ! c'est un beau poste.

— Mais oui, monsieur, assez beau. Après ? fit l'individu en se redressant.

— Ne vous rengorgez pas tant, monsieur le capitaine, dit Canolles, ou vous allez faire casser votre dernière aiguillette, et votre haut-de-chausses vous tombera sur les talons, ce qui sera fort disgracieux.

— Mais enfin, monsieur, qui êtes-vous vous-même ? demanda, interrogeant à son tour, le prétendu capitaine.

— Monsieur, j'imiterai l'exemple d'urbanité que vous m'avez donné, et je répondrai à votre question comme vous avez répondu à la mienne. Je suis capitaine dans Navailles, et je viens, au nom du roi, en ambassadeur revêtu d'un caractère pacifique ou violent, et je revêtirai l'un ou l'autre de ces deux caractères selon que l'on obéira ou que l'on n'obéira point aux ordres de Sa Majesté.

— Violent ! monsieur ! s'écria la faux capitaine. Un caractère violent ?...

— Très-violent, je vous préviens.

— Même chez Son Altesse ?...

— Pourquoi pas ? Son Altesse n'est que la première sujette

de Sa Majesté.

— Monsieur, n'essayez pas de la force : j'ai cinquante hommes d'armes tout prêts à venger l'honneur de Son Altesse.

Canolles ne voulut pas lui dire que ses cinquante hommes étaient autant de laquais et de marmitons dignes de servir sous un pareil chef, et que, quant à l'honneur de sa princesse, il courait avec elle à cette heure sur la route de Bordeaux.

Il répondit seulement avec ce sang-froid plus intimidant qu'une menace et qui est habituel aux gens braves et accoutumés aux périls :

— Si vous avez cinquante hommes d'armes, monsieur le capitaine, moi, j'ai deux cents soldats qui sont l'avant-garde d'une armée royale. Comptez-vous vous mettre en rébellion ouverte contre Sa Majesté ?

— Non, monsieur, non ! répondit vivement le gros homme, fort humilié ; Dieu m'en garde ! mais je vous prie de rendre témoignage que je ne cède qu'à la force.

— C'est bien le moins que je vous doive, en qualité de confrère.

— Eh bien, je vous conduirai donc chez madame la princesse douairière, qui n'est pas encore endormie.

Canolles n'eut pas besoin de réfléchir pour apprécier l'effroyable danger que lui offrait le piège, mais il s'en tira brusquement à l'aide de son omnipotence.

— J'ai ordre non pas de voir madame la princesse douairière, mais bien Son Altesse madame la princesse jeune.

Le capitaine des gardes baissa encore une fois la tête, imprima un mouvement rétrograde à ses grosses jambes, traîna sa longue épée sur le parquet et repassa majestueusement le seuil de la porte entre deux sentinelles qui tremblaient pendant cette scène et auxquelles l'annonce de l'arrivée des deux cents hommes avait failli faire quitter leur poste, peu disposés qu'ils étaient à devenir des martyrs de fidélité dans le sac du château de Chantilly.

Dix minutes après, le capitaine, suivi de deux gardes, revenait,

avec des cérémonies innombrables, prendre Canolles pour le conduire chez la princesse, dans la chambre de laquelle celui-ci fut introduit sans avoir à subir de nouveaux retards.

Canolles reconnut l'appartement, les meubles, le lit et jusqu'au parfum de cette chambre qui s'était révélé à lui. Mais il chercha vainement deux choses : le portrait de la vraie princesse, qu'il avait remarqué lors de sa première visite et qui avait jeté dans sa pensée la première lumière de cette ruse dont on voulait le faire dupe, et la figure de la fausse princesse, pour laquelle il venait de faire un si grand sacrifice.

Le portrait avait été enlevé, et, par une précaution quelque peu tardive et sans doute par suite de cette même précaution, le visage de la personne alitée était tourné vers la ruelle avec une impertinence toute princière.

Deux femmes se tenaient debout près d'elle dans la ruelle du lit.

Le gentilhomme eût volontiers passé sur ce manque d'égards, mais comme il craignait que quelque nouvelle substitution ne permît à madame de Cambes de fuir comme avait fui la princesse, ses cheveux se dressèrent d'effroi sur sa tête, et il voulut aussitôt s'assurer de l'identité du personnage qui occupait le lit en appelant à son aide le pouvoir suprême dont le revêtait sa mission.

— Madame, dit-il en s'inclinant profondément, je demande pardon à Votre Altesse de me présenter ainsi devant elle, et surtout après lui avoir donné ma parole que j'attendrais ses ordres, mais je viens d'entendre un grand bruit dans le château, et...

La personne couchée tressaillit, mais ne répondit pas. Canolles chercha quelque signe auquel il pût reconnaître si c'était bien celle qu'il cherchait qu'il avait devant les yeux. Mais, au milieu des flots de dentelles et dans la moelleuse épaisseur des édredons et des courtines, il lui fut impossible de reconnaître autre chose que la forme d'une personne couchée.

— Et, continua Canolles, je me dois à moi-même de m'assurer que ce lit renferme toujours la même personne avec laquelle

j'ai eu l'honneur de causer une demi-heure.

Cette fois, ce ne fut pas un simple tressaillement, ce fut un véritable mouvement de terreur. Ce mouvement n'échappa point à Canolles, qui en fut effrayé.

— Si elle m'a trompé, pensa-t-il, si, malgré la parole solennellement donnée, elle a fui, je sors du château, je monte à cheval, je me mets à la tête de mes deux cents hommes, et je rattrape mes fugitifs, dussé-je mettre le feu à trente villages pour éclairer mon chemin.

Canolles attendit un instant encore. Mais la personne couchée ne répondit ni ne se retourna. Il était évident que l'on désirait gagner du temps.

— Madame, dit enfin Canolles avec une impatience qu'il n'avait plus le courage de dissimuler, je prie Votre Altesse de se rappeler que je suis l'envoyé du roi, et qu'au nom du roi, je réclame l'honneur de voir son visage.

— Oh ! c'est une insupportable inquisition, dit alors une voix tremblante et qui fit frissonner de joie le jeune officier, car il venait de reconnaître le timbre d'une voix qu'aucune autre voix ne pouvait imiter. Si c'est, comme vous le dites, monsieur, le roi qui vous force à vous conduire ainsi, c'est que le roi, qui n'est qu'un enfant, ne connaît pas encore les devoirs d'un gentilhomme : forcer une femme à montrer son visage, c'est lui faire la même insulte que si on lui arrachait son masque.

— Madame, il y a un mot devant lequel se courbent les femmes quand ce mot vient des rois, et les rois quand ce mot vient du destin : *Il le faut*.

— Eh bien, puisqu'il le faut, dit la jeune femme, puisque je suis seule et sans défense contre l'ordre du roi et l'exigence de son messager, j'obéis, monsieur : regardez-moi.

Alors un brusque mouvement écarta le rempart d'oreillers, de couvertures et de dentelles qui défendait la belle assiégée, et, à travers la brèche improvisée, rouge de pudeur plutôt que d'indignation, apparut la blonde tête et le charmant visage qu'avait

d'avance dénoncé la voix. Avec le regard rapide de l'homme habitué à se rendre compte de situations sinon semblables, du moins équivalentes, Canolles s'assura que ce n'était pas la colère qui tenait baissés ces yeux voilés par des cils de velours et qui faisait trembler cette blanche main qui retenait, sur un cou de nacre, les flots d'une chevelure fugitive et la batiste des draps parfumés.

La fausse princesse resta un instant dans cette pose qu'elle eût voulu rendre menaçante et qui n'était qu'irritée, tandis que Canolles la regardait, respirant délicieusement et comprimant de ses deux mains les battements de son cœur bondissant de joie.

— Eh bien, monsieur, dit, après quelques secondes, la belle persécutée, l'humiliation est-elle assez grande ? M'avez-vous examinée à votre loisir ? Oui, n'est-ce pas, votre triomphe est complet ? Eh bien, soyez donc vainqueur généreux, retirez-vous.

— Je le voudrais, madame, mais je dois remplir mes instructions jusqu'au bout. Je n'ai accompli, jusqu'à présent, que le côté de la mission qui concerne Votre Altesse. Mais ce n'est point assez que de vous avoir vue, il faut maintenant que je voie M. le duc d'Enghien.

À ces paroles, prononcées du ton d'un homme qui sait qu'il a le droit de commander et qui veut être obéi, succéda un silence terrible. La fausse princesse se souleva, appuyée sur sa main, et fixa sur Canolles un de ces regards étranges qui semblaient n'appartenir qu'à elle, tant ils contenaient de choses à la fois. Celui-là voulait dire : « M'avez-vous reconnue ? savez-vous qui je suis réellement ? Si vous le savez, épargnez-moi, pardonnez-moi ; vous êtes le plus fort, ayez pitié de moi. »

Canolles comprit tout ce que disait ce regard, mais il s'endurcit contre sa séduisante éloquence, et, répondant à ce regard avec la voix :

— Impossible, madame, dit-il, l'ordre est précis.

— Qu'il soit donc fait en tout comme vous le désirez, monsieur, puisque vous n'avez aucune condescendance ni pour la

position ni pour le rang. Allez, ces dames vous conduiront près du prince mon fils.

— Ces dames, dit Canolles, ne pourraient-elles pas, au lieu de me conduire près de votre fils, amener votre fils près de vous, madame ? Cela, ce me semble, vaudrait infiniment mieux.

— Et pourquoi, monsieur ? demanda la fausse princesse, évidemment plus inquiète de cette nouvelle demande qu'elle ne l'avait encore été d'aucune autre.

— Parce que, pendant ce temps, je ferais part à Votre Altesse d'une partie de ma mission qui ne peut être communiquée qu'à elle seule.

— À moi seule ?

— À vous seule, répondit Canolles avec une révérence plus profonde qu'aucune de celles qu'il avait encore faites.

Cette fois, le regard de la princesse, qui avait successivement passé de la dignité à la supplication, et de la supplication à l'inquiétude, s'arrêta sur Canolles avec la fixité de la terreur.

— Qu'y a-t-il dans ce tête-à-tête qui puisse vous si fort effrayer, madame ? dit Canolles. N'êtes-vous pas princesse, et ne suis-je pas gentilhomme ?

— Oui, vous avez raison, monsieur, et j'ai tort de craindre. Oui, quoique j'aie le plaisir de vous voir pour la première fois, le bruit de votre courtoisie et de votre loyauté est venu jusqu'à moi. — Allez chercher M. le duc d'Enghien, mesdames, et revenez avec lui.

Les deux femmes quittèrent la ruelle du lit, s'avancèrent vers la porte, se retournèrent encore une fois pour savoir si cet ordre était bien positif et, sur un signe qui confirmait les paroles de leur maîtresse ou du moins de celle qui tenait sa place, sortirent de l'appartement.

Canolles les suivit du regard jusqu'à ce qu'elles eussent refermé la porte. Puis il ramena sur la fausse princesse ses yeux étincelants de joie.

— Voyons, dit celle-ci en se mettant sur son séant et en se

croisant les mains, voyons, monsieur de Canolles, pourquoi me persécutez-vous ainsi ?

Et, en disant cela, elle regardait le jeune officier non pas avec ce regard hautain de princesse qu'elle avait essayé et qui ne lui avait pas réussi, mais, au contraire, avec une expression si touchante et si significative que tous les détails charmants de leur première entrevue, tous les épisodes enivrants de la route, tous les souvenirs de cet amour naissant, enfin, surgirent en foule, enveloppant comme des vapeurs embaumées le cœur du baron.

— Madame, dit-il en faisant un pas vers le lit, c'est madame de Condé que je poursuis au nom du roi, et non pas vous, qui n'êtes point madame la Princesse.

Celle à qui ces paroles étaient adressées poussa un petit cri, devint fort pâle et appuya une de ses mains contre son cœur.

— Que voulez-vous dire, alors, monsieur ? et qui pensez-vous que je sois ? s'écria-t-elle.

— Oh ! quant à cela, répondit Canolles, je serais fort embarrassé de vous l'expliquer, car je jurerais presque que vous êtes le plus charmant vicomte, si vous n'étiez la plus adorable vicomtesse.

— Monsieur, dit la fausse princesse, espérant imposer à Canolles en rappelant sa dignité, monsieur, je ne comprends de tout ce que vous me dites qu'une seule chose, c'est que vous me manquez de respect, c'est que vous m'insultez !

— Madame, dit Canolles, on ne manque pas de respect à Dieu parce qu'on l'adore ; on n'insulte pas les anges parce qu'on se met à genoux devant eux.

Et, à ces mots, Canolles s'inclina comme pour s'agenouiller.

— Monsieur, dit vivement la vicomtesse en arrêtant Canolles, monsieur, la princesse de Condé ne peut souffrir...

— La princesse de Condé, madame, répondit-celui-ci, court à cette heure sur un bon cheval, côte à côte avec M. Vialas, son écuyer, avec M. Lenet, son conseiller, avec ses gentilshommes, ses capitaines, avec sa maison, enfin, sur la route de Bordeaux,

et n'a rien à faire dans ce qui se passe à cette heure entre le baron de Canolles et le vicomte ou la vicomtesse de Cambes.

— Mais que dites-vous donc là, monsieur ? Êtes-vous fou ?

— Non, madame. Je dis seulement ce que j'ai vu, je raconte seulement ce que j'ai entendu.

— Alors si vous avez vu, si vous avez entendu ce que vous dites, votre mission doit être terminée.

— Vous croyez, madame ? Il faut donc que je retourne à Paris et que j'avoue à la reine que, pour ne pas déplaire à une femme que j'aimais (je ne nomme personne, madame, ainsi n'armez pas vos yeux de colère), j'ai violé ses ordres, j'ai permis la fuite de son ennemie, fermé les yeux sur ce que je voyais, trahi, oui, trahi la cause de mon roi ?...

La vicomtesse parut émue et regarda le baron avec une compassion presque tendre.

— N'avez-vous pas la meilleure excuse de toutes, dit-elle, l'impossibilité ? Pouviez-vous, seul, arrêter l'escorte imposante de madame la Princesse ? Vous avait-on ordonné de combattre seul cinquante gentilshommes ?

— Je n'étais pas seul, madame, dit Canolles en secouant la tête ; j'avais, et j'ai encore là, dans le bois, à cinq cents pas de nous, deux cents soldats que je puis rassembler et appeler à moi d'un seul coup de sifflet. Il m'était donc facile d'arrêter madame la Princesse, qui, au contraire, elle, ne pouvait résister. Puis enfin, mon escorte eût-elle été plus faible que la sienne au lieu d'être quatre fois plus forte, je pouvais toujours combattre, je pouvais toujours me faire tuer en combattant. Cela m'était aussi facile, continua le jeune homme en s'inclinant de plus en plus, qu'il me serait doux de toucher cette main si je l'osais.

En effet, cette main sur laquelle le baron fixait des yeux ardents, cette main fine, potelée et blanche, cette main intelligente était tombée hors du lit et palpitait à chaque mot du jeune homme. La vicomtesse, aveuglée elle-même par cette électricité de l'amour dont elle avait ressenti les effets dans la petite auber-

ge de Jaulnay, ne put se rappeler qu'elle devait retirer cette main qui avait fourni à Canolles un si heureux point de comparaison. Elle l'oublia donc, et le jeune homme, se laissant aller à genoux, appuya sa bouche avec une timidité voluptueuse sur la main, qui, au contact de ses lèvres, se retira comme si un fer rouge l'eût brûlée.

— Merci, monsieur de Canolles, dit la jeune femme, merci du fond du cœur de ce que vous avez fait pour moi. Croyez que je ne l'oublierai jamais. Mais doublez le prix du service que vous me rendez en appréciant ma position et en vous retirant. Ne faut-il pas que nous nous quittions, puisque votre tâche est terminée ?

Ce *nous*, prononcé avec une intonation si douce qu'elle semblait contenir une nuance de regret, fit vibrer jusqu'à la douleur les fibres les plus secrètes du cœur de Canolles. En effet, le sentiment de la douleur existe presque toujours au fond des grandes joies.

— J'obéirai, madame, dit-il. Seulement, je vous ferai observer, non pas pour ne point obéir, mais pour vous épargner à vous-même un remords peut-être, qu'en vous obéissant, je suis perdu. Du moment que j'avouerai ma faute et que je n'aurai pas l'air d'avoir été la dupe de votre ruse, je deviens la victime de ma complaisance... On me déclare traître, je suis embastillé... passé par les armes peut-être ; et c'est tout simple, car j'ai trahi.

Claire poussa un cri et saisit elle-même la main de Canolles, qu'elle laissa aussitôt retomber avec une confusion charmante.

— Qu'allons-nous donc faire, alors ?

Le cœur du jeune homme se dilata. Ce bienheureux *nous* devenait décidément la formule favorite de madame de Cambes.

— Vous perdre ! vous si bon, si généreux ! continua-t-elle. Vous perdre, moi ? Oh ! jamais ! À quel prix puis-je vous sauver ? Parlez ! parlez !

— Il faudrait, madame, que vous me permissiez de jouer mon rôle jusqu'au bout. Il faudrait, comme je vous l'ai dit, que je parusse être votre dupe, et que je rendisse compte à M. de Maza-

rin de ce que je vois, et non de ce que je sais.

— Oui, mais si l'on savait que c'est pour moi que vous faites tout cela, si l'on apprenait que nous nous sommes déjà rencontrés, que vous m'avez déjà vue, c'est moi qui serais perdue à mon tour, songez-y !

— Madame, dit Canolles avec une mélancolie parfaitement jouée, je ne crois pas, à votre air si froid, à votre dignité qu'il vous coûte si peu de garder en ma présence, que vous laissiez échapper un secret qui, d'ailleurs, dans votre cœur du moins, n'existe pas.

Claire garda le silence, mais un regard fugitif, mais un imperceptible sourire échappé malgré elle à la belle prisonnière répondirent à Canolles de façon à le rendre le plus fortuné des hommes.

— Je resterai donc ? dit-il avec un indicible sourire.

— Puisqu'il le faut ! répondit la vicomtesse.

— En ce cas, je vais écrire à M. de Mazarin.

— Oui, allez.

— Comment cela ?

— Je vous dis d'aller lui écrire.

— Non pas, il faut que je lui écrive d'ici, de votre chambre ; il faut que je date ma lettre du pied de votre lit.

— Mais ce n'est pas convenable.

— Voici mes instructions, madame. Lisez vous-même...

Et Canolles présenta un papier à la vicomtesse, qui lut :

M. le baron de Canolles gardera à vue madame la Princesse et M. le duc d'Enghien, son fils.

— À vue, dit Canolles.

— À vue, oui, cela y est.

Claire alors comprit tout le parti qu'un homme amoureux comme l'était Canolles pouvait tirer de pareilles instructions. Mais elle comprit aussi quel service elle rendait à la princesse en prolongeant à son égard l'erreur de la cour.

— Écrivez donc, dit-elle, en femme résignée.

Canolles l'interrogea du regard, et, du regard aussi, elle lui montra un nécessaire qui contenait tout ce qu'il fallait pour écrire. Le jeune homme ouvrit le nécessaire, y prit du papier, une plume et de l'encre, les posa sur une table, tira la table le plus près possible du lit, demanda, comme si Claire était toujours madame la Princesse, la permission de s'asseoir, permission qui lui fut accordée, et écrivit à M. de Mazarin la dépêche suivante :

Monseigneur,

Je suis arrivé au château de Chantilly à neuf heures du soir ; vous voyez que j'ai fait toute diligence, puisque j'avais eu l'honneur de prendre congé de Votre Éminence à six heures et demie.

J'ai trouvé les deux princesses au lit : madame la douairière assez gravement malade, madame la Princesse fatiguée d'une grande chasse qu'elle avait faite dans la journée.

Selon les instructions de Votre Éminence, je me suis présenté chez Leurs Altesses, qui ont à l'instant même congédié tous leurs convives, et je garde à vue, en ce moment, madame la Princesse et son fils.

— Et son fils, répéta Canolles en se retournant vers la vicomtesse. Diable ! il me semble que je mens, et cependant je voudrais bien ne pas mentir.

— Rassurez-vous, répliqua Claire en riant, si vous n'avez pas encore vu mon fils, vous allez le voir.

— Et son fils, continua Canolles en riant.

Et, reprenant sa lettre où il l'avait abandonnée :

C'est de la chambre même de madame la Princesse, et assis au chevet de son lit, que j'ai l'honneur d'écrire cette lettre à Votre Éminence.

Il signa, et, après avoir demandé respectueusement la permission à Claire, il tira un cordon de sonnette. Un valet de chambre entra.

— Appelez mon laquais, dit Canolles et, lorsqu'il sera dans l'antichambre, prévenez-moi.

Cinq minutes après, l'on prévenait le baron que M. Castorin était à son poste.

— Tenez, lui dit Canolles, allez porter ce billet à l'officier qui commande mes deux cents hommes. Dites-lui qu'il l'envoie à Paris par un exprès.

— Mais, monsieur le baron, répondit Castorin, à qui une pareille commission donnée au milieu de la nuit paraissait des plus désagréables à exécuter, je croyais vous avoir dit que M. Pompée m'avait engagé au service de madame la Princesse.

— Aussi est-ce au nom de madame la Princesse que je vous transmets cet ordre. Votre Altesse, dit Canolles en se retournant, veut-elle bien confirmer mes paroles ? Elle sait de quelle importance il est que cette lettre soit remise à l'instant même.

— Allez, dit la fausse princesse avec une intonation et un geste pleins de majesté.

Castorin s'inclina jusqu'à terre et partit.

— Maintenant, dit Claire en tendant vers Canolles deux petites mains jointes et suppliantes, vous allez vous retirer, n'est-ce pas ?

— Pardon, répondit Canolles, mais votre fils, madame ?

— C'est juste, répondit Claire en souriant. Vous allez le voir.

En effet, à peine madame de Cambes eut-elle achevé ces mots, que l'on gratta à sa porte, selon la coutume d'alors. C'était le cardinal de Richelieu qui, sans doute dans son amour pour les chats, avait mis à la mode cette manière de frapper. Pendant sa longue faveur, on avait donc gratté à la porte de M. de Richelieu, puis à celle de M. de Chavigny, qui avait bien droit à cette succession, ne fût-ce qu'à titre d'héritier naturel, puis enfin, à celle de M. de Mazarin. On pouvait donc bien gratter à celle de madame la Princesse.

— On vient, dit madame de Cambes.

— C'est bien... Je reprends mon caractère officiel, alors.

Et Canolles éloigna la table, tira la chaise, reprit son chapeau et se tint respectueusement debout à quatre pas du lit de la princesse.

— Entrez, dit la vicomtesse.

Aussitôt, le plus cérémonieux cortège qui se pût voir entra dans l'appartement.

C'étaient les femmes, les officiers, les chambellans, tout le service ordinaire de la princesse.

— Madame, dit le premier valet de chambre, on a réveillé monseigneur le duc d'Enghien. Il peut donc maintenant recevoir le messager de Sa Majesté.

Un regard de Canolles à madame de Cambes lui dit aussi clairement qu'aurait pu le faire la voix :

— Était-ce là ce dont nous étions convenus ?

Ce regard, qui portait avec lui toutes les supplications d'un cœur en détresse, fut compris à merveille, et, sans doute par reconnaissance pour tout ce qu'avait fait Canolles, puis peut-être un peu pour exercer cette malice cachée éternellement au plus profond même des meilleurs cœurs féminins :

— Amenez ici M. le duc d'Enghien, dit-elle. Monsieur verra mon fils en ma présence.

On se hâta d'obéir, et, un instant après, le jeune prince fut amené dans l'appartement.

Nous avons dit que, tout en suivant dans les moindres détails les derniers préparatifs du départ de madame la Princesse, le baron avait vu le jeune prince jouant et courant, mais sans apercevoir son visage. Seulement, Canolles avait remarqué son costume, qui était un simple costume de chasse. Il pensa donc que ce n'était pas en son honneur qu'on lui avait fait revêtir le costume splendide sous lequel il se présentait à ses yeux. Cette idée qu'il avait déjà eue que le prince était parti avec sa mère devint donc presque une certitude. Il examina pendant quelque temps en silence l'héritier de l'illustre prince de Condé, et, sans rien ôter du respect empreint dans toute sa personne, un imperceptible

sourire d'ironie effleura ses lèvres.

— Je suis trop heureux, dit-il en s'inclinant, d'être admis à l'honneur de présenter mes hommages à monseigneur le duc d'Enghien.

Madame de Cambes, sur qui l'enfant attachait ses gros yeux fixes, lui fit signe de saluer de la tête. Et comme il lui sembla que Canolles suivait tous les détails de cette scène d'un air trop narquois :

— Mon fils, dit-elle avec un calcul de méchanceté qui fit frémir Canolles, lequel devinait déjà, au mouvement des lèvres de la vicomtesse, qu'il allait être victime de quelque trahison féminine, mon fils, l'officier qui est devant vous est M. de Canolles, envoyé par Sa Majesté. Donnez votre main à baiser à M. de Canolles.

À cet ordre, Pierrot, dressé convenablement par Lenet, qui, ainsi qu'il l'avait promis à madame la Princesse, s'était chargé de son éducation, allongea une main qu'il n'avait eu ni le temps ni le moyen de changer en une main de gentilhomme, et force fut à Canolles d'imprimer, au milieu des rires étouffés des assistants, un baiser sur cette main qu'un homme même moins expert en cette matière que ne l'était Canolles eût facilement reconnue pour ne point appartenir à l'aristocratie.

— Ah ! madame de Cambes, murmura Canolles, vous me payerez ce baiser-là !

Et il s'inclina respectueusement devant Pierrot pour le remercier de l'honneur qu'il lui avait fait.

Puis, comprenant qu'après cette épreuve, la dernière du programme, il lui était impossible de rester plus longtemps dans la chambre d'une femme :

— Madame, dit-il en se retournant vers le lit, ma mission de ce soir est accomplie, et il me reste à vous demander la permission de me retirer.

— Allez, monsieur, dit Claire. Vous voyez que nous sommes bien tranquilles ici. Vous pouvez donc dormir tranquille.

— Il me reste auparavant une haute faveur à solliciter de vous, madame.

— Laquelle ? demanda madame de Cambes, inquiète, car elle comprenait, à l'intonation de la voix du baron, qu'il s'apprêtait à prendre une revanche.

— C'est de m'accorder la même grâce que je viens de recevoir du prince votre fils.

Cette fois, la vicomtesse était prise... Il n'y avait pas moyen de refuser à un officier du roi la cérémonieuse faveur qu'il réclamait ainsi en face de tous. Madame de Cambes allongea donc sa main tremblante vers Canolles.

Celui-ci s'avança vers le lit comme s'il se fût avancé vers le trône d'une reine, prit du bout des doigts la main qu'on lui tendait, mit un genou en terre et appuya sur cette peau fine, blanche et frémissante un long baiser que chacun attribua au respect, et qui, pour la vicomtesse seule, fut une ardente étreinte d'amour.

— Vous avez promis, vous m'avez juré même, dit à demi-voix Canolles en se relevant, de ne pas quitter le château sans me prévenir. Je compte sur votre promesse et sur votre serment.

— Comptez-y, monsieur, dit madame de Cambes en retombant sur son oreiller, près de s'évanouir.

Canolles, que l'expression de la voix avait fait tressaillir, essaya de chercher dans les yeux de la belle prisonnière la confirmation de l'espoir que lui avait donné son accent.

Mais les beaux yeux de la vicomtesse étaient hermétiquement fermés.

Canolles pensa que les coffres fermés sont ceux qui contiennent les plus précieux trésors et se retira le paradis dans le cœur.

Dire comment cette nuit se passa pour notre gentilhomme, dire comment sa veille et son sommeil ne furent qu'un long rêve pendant lequel il passa et repassa dans son esprit tous les détails de la chimérique aventure qui mettait en sa possession le trésor le plus précieux qu'un avare ait jamais pu couvrir sous les ailes de son cœur ; dire les projets qu'il fit pour soumettre l'avenir aux

calculs de son amour et aux caprices de la sa fantaisie ; dire les raisons qu'il se donna à lui-même pour se convaincre qu'il agissait bien, serait chose impossible, la folie étant une fatigue pour tout autre esprit que pour celui d'un fou.

Canolles s'était endormi tard, si toutefois on peut appeler sommeil le fiévreux délire qui succéda à la veille. Et cependant le jour éclairait à peine la cime des peupliers et n'était pas encore descendu jusqu'à la surface des belles eaux où dorment les nymphéas aux larges feuilles dont les fleurs ne s'ouvrent qu'au soleil, que déjà Canolles sautait de son lit et, s'habillant à la hâte, descendait au jardin. Sa première visite fut pour l'aile qu'habitait la princesse, son premier regard fut pour la fenêtre de son appartement. Soit que la prisonnière ne fût pas encore endormie, soit qu'elle fût déjà éveillée, une lumière, trop forte pour être celle d'une lampe de nuit, rougissait les rideaux de damas tirés hermétiquement. Canolles s'arrêta à cette vue qui, sans doute, fit entrer à l'instant même dans son esprit bon nombre de conjectures insensées, et, sans pousser plus loin sa promenade, gagnant le socle d'une statue qui le cachait convenablement, il entama, seule à seul avec sa chimère, cet éternel dialogue des cœurs amoureux qui retrouvent l'objet aimé dans toutes les poétiques émanations de la nature.

Le baron était à son observatoire depuis une demi-heure à peu près, et il regardait avec un indicible bonheur ces rideaux devant lesquels tout autre que lui eût passé indifférent, lorsqu'il vit une fenêtre de la galerie s'ouvrir, et cette fenêtre encadrer presque aussitôt l'honnête figure de maître Pompée. Tout ce qui avait rapport à la vicomtesse inspirait un puissant intérêt à Canolles. Il détourna donc son regard de ces rideaux si attractifs et crut remarquer que Pompée tentait d'établir avec lui une correspondance de signes. D'abord, Canolles douta que ces signes lui fussent adressés et regarda tout autour de lui. Mais Pompée, qui remarqua le doute où était le baron, accompagna ces signes d'un sifflement appellatif qui eût paru assez peu convenable de la part

d'un écuyer à l'ambassadeur de Sa Majesté le roi de France si ce sifflement n'avait eu pour excuse une espèce de point blanc presque imperceptible à tout autre regard qu'à ceux d'un amoureux qui reconnaît immédiatement dans ce point blanc un papier roulé.

— Un billet ! pensa Canolles. Elle m'écrit. Que signifie cela ?

Et il s'approcha tout tremblant, quoique son premier mouvement fût une grande joie. Mais il y a, dans les grandes joies des amoureux, une certaine part d'appréhension qui en fait peut-être le plus grand charme : être convaincu de son bonheur, c'est déjà n'être plus heureux.

À mesure que Canolles approchait, Pompée se risquait davantage à montrer le papier. Enfin, Pompée tendit le bras, et Canolles tendit son chapeau. Ces deux hommes s'entendaient donc à merveille, comme on le voit. Le premier laissa tomber le billet, et le second le reçut fort adroitement. Puis aussitôt, il s'enfonça sous une charmille pour le lire à son aise, et Pompée, qui sans doute craignait un rhume, referma aussitôt la fenêtre.

Mais on ne lit pas comme cela le premier billet de la femme qu'on aime, surtout quand ce billet inattendu n'a aucune raison de vous venir troubler, si ce n'est pour porter atteinte à votre bonheur. En effet, qu'avait à lui dire la vicomtesse si rien n'était changé à l'espèce de programme arrêté entre eux la veille ? Ce billet ne pouvait donc contenir que quelque fatale nouvelle.

Canolles était si bien convaincu de cela qu'il n'approcha pas même le papier de ses lèvres, comme il est d'habitude qu'un amant fasse en pareille circonstance. Tout au contraire, il le tourna et le retourna avec un effroi croissant. Cependant, comme il fallait toujours l'ouvrir, soit à un moment, soit à l'autre, il rappela tout son courage, brisa le cachet et lut :

Monsieur, rester plus longtemps dans la situation où nous sommes, et j'espère que vous le penserez comme moi, est chose tout à fait impossible, Vous devez souffrir de passer aux yeux de

tous les gens de la maison pour un surveillant désagréable. D'un autre côté, je puis craindre, si je vous accueille mieux que ne le ferait madame la Princesse à ma place, que l'on ne devine que nous jouons une double comédie dont le dénouement serait la perte certaine de ma réputation...

Canolles s'essuya le front. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé. Avec le jour, ce grand chasseur de fantômes, tous ses rêves dorés disparaissaient. Il secoua la tête, poussa un soupir et continua :

Feignez de découvrir la ruse dont nous nous sommes servis. Il y a, pour arriver à cette découverte, un moyen tout simple et que je vous fournirai moi-même si vous promettez de vous rendre à ma prière. Vous le voyez, je ne vous dissimule pas à vous-même combien je dépends de vous. Si vous vous rendez à ma prière, je vous ferai passer un portrait de moi qui porte mon nom et mes armes sous le dessin de la figure. Vous direz que vous avez trouvé ce portrait dans une de vos rondes nocturnes, et que vous avez, par ce portrait, reconnu que je n'étais pas madame la Princesse.

Ai-je besoin de vous dire que, comme un souvenir de la reconnaissance que je vous garderai au fond du cœur si vous partez ce matin même, je vous autorise, en supposant cependant que vous y attachiez quelque prix, à garder cette miniature ?

Quittez-nous donc sans me revoir, si c'est possible, et vous emporterez toute ma gratitude, tandis que, de mon côté, j'emporterai votre souvenir comme celui d'un des plus nobles et des plus loyaux gentilshommes que j'aie connus de ma vie.

Canolles relut le billet et demeura pétrifié. Quelque faveur que contienne une lettre de congé, de quelque miel que l'on enveloppe un refus ou un adieu, adieu, refus, congé n'en sont pas moins une cruelle déception pour le cœur. C'était sans doute une douce chose que ce portrait, mais la cause qui le faisait offrir lui

enlevait une grande partie de sa valeur.

D'ailleurs à quoi bon le portrait quand l'original est là, qu'on le tient sous sa main et qu'on ne peut pas le lâcher ?

Oui, mais Canolles, qui n'avait pas reculé devant la colère de la reine et de Mazarin, tremblait devant un froncement de sourcil de madame de Cambes.

Cependant comme cette femme l'avait joué, sur la route d'abord, puis à Chantilly, en prenant la place de madame la Princesse, puis en lui donnant, la veille, un espoir qu'elle lui ôtait le lendemain ! Mais, de toutes ces déceptions, celle-ci était la plus cruelle. Sur la route, elle ne le connaissait pas et se débarrassait d'un compagnon incommode, voilà tout. En prenant la place de madame de Condé, elle obéissait à un ordre imposé, elle s'acquittait d'un rôle prescrit par sa suzeraine, elle ne pouvait faire autrement. Mais cette fois qu'elle le connaissait, après avoir paru apprécier son dévouement, après avoir prononcé deux fois ce *nous* qui avait été vibrer jusqu'au fond du cœur du jeune homme, revenir sur ses pas, désavouer sa bonté, renier sa reconnaissance, écrire enfin une pareille lettre, c'était, aux yeux de Canolles, plus que de la cruauté, c'était presque de la raillerie.

Aussi se dépita-t-il, s'emporta-t-il, plein d'un douloureux dépit, sans remarquer que, derrière ces rideaux où toute lumière s'était éteinte comme si le jour l'eût rendue inutile, une spectatrice, bien voilée par les damas, bien abritée par le panneau, regardait la pantomime de son désespoir et le savourait peut-être.

— Oui, oui, pensa-t-il en accompagnant sa pensée de gestes analogues au sentiment qui le préoccupait, oui, c'est un congé bien en règle, bien en forme, un grand événement couronné d'un dénouement vulgaire, une poétique espérance changée en brutale déception. Mais je n'accepterai pas ainsi le ridicule qu'on me garde. J'aime mieux sa haine que cette prétendue reconnaissance qu'elle me promet. Ah ! oui, me fier à sa promesse, maintenant !... Autant se fier à la constance du vent et au calme de la mer. Ah ! madame, madame, continua Canolles en se retournant

vers la fenêtre, voilà deux fois que vous m'échappez, mais, je vous le jure, que je trouve une occasion pareille, et vous ne m'échapperez pas la troisième.

Et Canolles remonta chez lui dans l'intention de s'habiller et d'entrer, fût-ce de force, chez la vicomtesse. Mais en mettant le pied dans sa chambre, en jetant les yeux sur sa pendule, Canolles s'aperçut qu'il était sept heures à peine.

Personne encore n'était levé au château. Canolles se jeta sur un fauteuil en fermant les yeux pour rafraîchir ses idées et chasser, s'il était possible, les fantômes qui dansaient autour de lui, ne les rouvrant que pour consulter de cinq minutes en cinq minutes sa montre.

Huit heures sonnèrent, et le château commença de se réveiller, s'emplissant peu à peu de mouvement et de bruit. Canolles attendit encore une demi-heure avec une peine infinie. Enfin, il n'y put tenir davantage ; il descendit, et, abordant Pompée qui humait avec orgueil l'air dans la grande cour, entouré de laquais auxquels il racontait ses campagnes de Picardie sous le feu roi :

— Vous êtes l'intendant de Son Altesse ? lui dit-il, comme s'il voyait le pauvre Pompée pour la première fois.

— Oui, monsieur, répliqua Pompée, étonné.

— Veuillez prévenir Son Altesse que je désire avoir l'honneur de lui présenter mes respects.

— Mais, monsieur, Son Altesse...

— Est levée.

— Cependant...

— Allez.

— Je croyais que le départ de monsieur...

— Mon départ dépendra de l'entrevue que je vais avoir avec Son Altesse.

— Je dis cela parce que je n'ai pas d'ordre de ma maîtresse.

— Et moi, je dis cela, dit Canolles, parce que j'ai un ordre du roi.

Et Canolles, à ces mots, frappa majestueusement sur la poche

de son justaucorps, geste qu'il adopta comme le plus satisfaisant de tous ceux qu'il avait pu employer depuis la veille.

Mais tout en faisant ce coup d'État, notre négociateur sentait son courage l'abandonner. En effet, depuis la veille, son importance avait bien diminué : depuis près de douze heures, madame la Princesse était partie. Sans doute elle avait marché toute la nuit : elle devait donc être à vingt ou vingt-cinq lieues de Chantilly. Quelque diligence que Canolles essayât de faire faire à ses hommes, il n'y avait plus maintenant moyen de la rejoindre, et, la rejoignît-il, partie avec une centaine de gentilshommes déjà, qui lui assurait que l'escorte de la fugitive ne montait point, à cette heure, à trois ou quatre cents partisans ? Il restait toujours à Canolles, comme il l'avait dit la veille, la ressource de se faire tuer, mais avait-il le droit de faire tuer avec lui les hommes qui l'accompagnaient et de leur faire ainsi porter la sanglante peine de ses caprices amoureux ? Madame de Cambes, s'il s'était trompé la veille sur ses sentiments à son égard, si son trouble n'était qu'une comédie, madame de Cambes pouvait donc se moquer ouvertement de lui. Il y avait alors huée des laquais, huée des soldats cachés dans la forêt, disgrâce de Mazarin, colère de la reine et, par-dessus tout cela, ruine de son amour naissant. Car jamais femme n'a aimé celui qu'un seul instant elle a eu l'intention de rendre ridicule.

Comme il tournait et retournait toutes ces pensées dans son esprit, Pompée revint, l'oreille basse, lui dire que madame la Princesse l'attendait.

Cette fois, tout cérémonial était banni. La vicomtesse l'attendait dans un petit salon attendant à sa chambre, habillée et debout. Des traces d'insomnie qu'on avait vainement cherché à effacer étaient empreintes sur son charmant visage, une légère teinte de bistre surtout, en enveloppant ses yeux, indiquait que ces yeux ne s'étaient point fermés ou s'étaient fermés à peine.

— Vous le voyez, monsieur, lui dit-elle sans lui laisser le temps de parler le premier, je me rends à votre désir, mais dans

l'espérance, je l'avoue, que cette entrevue sera la dernière, et qu'à votre tour, vous vous rendrez au mien.

— Pardon, madame, dit Canolles, mais d'après notre entretien d'hier au soir, j'avais espéré moins de rigueur dans vos exigences, et je comptais qu'en échange de ce que j'avais fait pour vous, pour vous seule, car je ne connais pas madame de Condé, entendez-vous bien, vous daigneriez plus longtemps me souffrir à Chantilly.

— Oui, monsieur, je l'avoue, dit la vicomtesse, dans le premier moment... le trouble inséparable de la position où je me trouvais... la grandeur du sacrifice que vous me faisiez... l'intérêt de madame la Princesse, qui voulait que je gagnasse du temps, ont pu arracher de ma bouche quelques paroles mal d'accord avec ma pensée. Mais, pendant cette longue nuit, j'ai réfléchi : un plus long séjour de vous ou de moi en ce château devient une chose impossible.

— Impossible, madame ! dit Canolles. Vous oubliez donc que tout est possible à qui parle au nom du roi ?

— Monsieur de Canolles, j'espère qu'avant toutes choses, vous êtes un gentilhomme, et que vous n'abuserez pas de la position où m'a placée mon dévouement pour Son Altesse.

— Madame, répondit Canolles, avant toutes choses, je suis fou. Vous l'avez bien vu, mon Dieu ! car il n'y a qu'un fou qui puisse faire ce que j'ai fait. Eh bien, prenez pitié de ma folie, madame : ne me renvoyez pas, je vous en supplie !

— C'est donc moi qui vous quitterai la place, monsieur ; c'est donc moi qui, malgré vous, vous rendrai à vos devoirs. Nous verrons si vous m'arrêterez de force, si vous nous exposerez tous deux à l'éclat d'un scandale. Non, non, monsieur, continua la vicomtesse avec un accent que Canolles entendait vibrer pour la première fois, non, vous réfléchirez que vous ne pouvez rester éternellement à Chantilly, vous vous souviendrez que vous êtes attendu ailleurs.

Ce mot, qui brilla comme un éclair aux yeux de Canolles, lui

rappela la scène de l'auberge de Biscarros, la découverte que madame de Cambes avait faite de la liaison du jeune homme avec Nanon, et tout alors lui fut expliqué.

Cette insomnie, ce n'étaient pas les anxiétés du présent, c'étaient les souvenirs du passé qui l'avaient causée. Cette résolution matinale qui faisait éviter Canolles, ce n'était pas le résultat de la réflexion, c'était l'expression de la jalousie.

Il y eut alors entre ces deux personnes debout en face l'une de l'autre un silence d'un instant. Mais, pendant ce silence, chacun d'eux écoutait la parole de sa propre pensée qui parlait dans sa poitrine avec les battements de son cœur.

— Jalouse ! disait Canolles, jalouse ! Oh ! dès ce moment, je comprends tout. Oui, oui, elle veut s'assurer que je l'aime assez pour lui sacrifier tout autre amour ! C'est une épreuve !

De son côté, madame de Cambes se disait :

— Je suis pour M. de Canolles une distraction d'esprit. Il m'a rencontrée sur son chemin au moment sans doute où il était forcé de quitter la Guyenne, et il m'a suivie comme le voyageur suit un feu follet, mais son cœur est resté dans cette petite maison entourée d'arbres où il se rendait le soir où je l'ai rencontré. Il est donc impossible que je garde près de moi un homme qui en aime une autre et que j'aurais, si je le voyais plus longtemps, la faiblesse d'aimer peut-être. Oh ! ce serait non-seulement trahir mon honneur, mais encore trahir les intérêts de madame la Princesse que d'être assez lâche pour aimer l'agent de ses persécuteurs !

Aussi s'écria-t-elle tout à coup, répondant à sa propre pensée :

— Oh ! non, non, il faut que vous partiez, monsieur. Partez, ou je pars.

— Vous oubliez, madame, dit Canolles, que j'ai votre parole de ne point partir sans m'avoir averti de votre départ.

— Eh bien, monsieur, je vous avertis que je quitte Chantilly à l'instant même.

— Et vous croyez que je le permettrai ? dit Canolles.

— Comment ! s'écria la vicomtesse, vous me retiendriez de

force ?

— Madame, je ne sais pas ce que je ferai, mais ce que je sais, c'est qu'il m'est impossible de vous quitter.

— Alors je suis votre prisonnière ?

— Vous êtes une femme que j'ai déjà perdue deux fois et que je ne veux pas perdre une troisième.

— Violence, alors ?

— Oui, madame, violence, répondit Canolles, si c'est le seul moyen de vous garder.

— Oh ! s'écria madame de Cambes, quelle félicité, en effet, de garder une femme qui gémit, qui appelle la liberté, qui ne nous aime pas, qui nous déteste !

Canolles tressaillit et essaya de démêler rapidement ce qu'il y avait dans la parole et ce qu'il y avait dans la pensée.

Il comprit que le moment était venu de jouer le tout pour le tout.

— Madame, dit-il, les mots que vous venez de prononcer, avec un accent si vrai qu'il n'y a point à s'abuser sur leur signification, ont résolu toutes mes incertitudes. Vous gémissante, vous esclave ? moi retenir une femme qui ne m'aime pas, qui me déteste ? Non, madame, non, soyez tranquille, il n'en sera pas ainsi. J'avais cru, d'après le bonheur que j'éprouvais à vous voir, que vous supporteriez ma présence ; j'avais espéré, après avoir perdu considération, repos de conscience, avenir, honneur peut-être, que vous me dédommageriez, vous, de ce sacrifice par le don de quelques heures que, sans doute, je ne retrouverai jamais. Tout cela était possible si vous m'eussiez aimé... si je vous eusse été indifférent même. Car vous êtes bonne, et vous eussiez fait par pitié ce qu'une autre eût fait par amour. Mais ce n'est plus de de l'indifférence que j'ai affaire, c'est à de la haine. Dès lors, c'est autre chose : vous avez raison. Pardonnez-moi seulement, madame, de n'avoir pas compris que l'on pouvait être haï lorsque l'on aimait éperdument. C'est à vous de rester reine, maîtresse et libre dans ce château comme partout ; c'est à moi de me retirer,

et je me retire. Dans dix minutes, vous aurez reconquis toute liberté. Adieu, madame, adieu pour toujours !

Et Canolles, avec un désordre qui, de feint qu'il était au commencement, était devenu réel et douloureux avec la fin de la période, salua madame de Cambes, tourna sur lui-même, cherchant la porte qu'il ne trouvait pas et répétant le mot : « Adieu !... adieu !... » avec un accent si profondément senti que, parti du cœur, il allait au cœur. Les vraies afflictions ont leur voix comme les tempêtes.

Madame de Cambes ne s'attendait pas à cette obéissance de Canolles. Elle avait amassé des forces pour une lutte, non pour une victoire, et, à son tour, elle fut bouleversée par tant de résignation mêlée à tant d'amour. Et comme le jeune homme avait déjà fait deux pas vers la porte en étendant les bras à l'aventure et avec une sorte de sanglot, il sentit tout à coup une main qui se posait sur son épaule avec la pression la plus significative : on ne le touchait pas seulement, on l'arrêtait.

Il se retourna.

Elle était toujours debout devant lui. Son bras, étendu gracieusement, touchait encore son épaule, et l'expression de dignité empreinte un instant auparavant sur son visage s'était fondue dans un délicieux sourire.

— Eh bien, monsieur, dit-elle, voilà comme vous obéissez à la reine ! Vous partiriez quand vous avez l'ordre de rester ici, traître que vous êtes !

Canolles poussa un cri, tomba à genoux et appuya son front brûlant sur les deux mains qu'elle lui tendait.

— Oh ! c'est à mourir de joie ! s'écria-t-il.

— Hélas ! ne vous réjouissez pas encore, dit la vicomtesse, car si je vous arrête, c'est pour que nous ne nous quittions pas ainsi, c'est pour que vous n'emportiez pas de moi cette idée que je suis une ingrate, c'est pour que vous me rendiez volontairement la parole que je vous ai donnée, c'est pour que vous voyiez du moins en moi une amie, puisque les partis opposés que nous

suivons m'empêchent d'être jamais autre chose pour vous.

— Oh ! mon Dieu ! dit Canolles, je m'étais donc trompé encore une fois : vous ne m'aimez pas ?

— Ne parlons pas de nos sentiments, baron. Parlons du danger que nous courons tous deux à rester ici. Voyons, partez ou laissez-moi partir : il le faut.

— Que me dites-vous là, madame ?

— La vérité. Laissez-moi ici, retournez à Paris. Dites à Mazarin, dites à la reine ce qui vous est arrivé. Je vous aiderai autant qu'il sera en moi, mais partez, partez !

— Mais faut-il vous le répéter ? s'écria Canolles, vous quitter, c'est mourir !

— Non, non, vous ne mourrez pas, car vous garderez cet espoir qu'en des temps plus heureux nous nous retrouverons.

— Le hasard m'a jeté sur votre route, madame, ou plutôt vous a placée sur la mienne deux fois déjà. Le hasard se lassera, et si je vous quitte, je ne vous retrouverai plus.

— Eh bien, c'est moi qui vous chercherai.

— Oh ! madame, demandez-moi de mourir pour vous. La mort, c'est un instant de douleur, voilà tout. Mais ne me demandez pas de vous quitter encore. À cette seule idée, mon cœur se brise. Mais songez-y donc, je vous ai vue à peine, à peine si je vous ai parlé.

— Eh bien, si je vous permets de rester aujourd'hui encore, si toute la journée vous pouvez me voir et me parler, serez-vous content ? Dites.

— Je ne promets rien.

— Moi non plus, alors. Seulement, j'avais pris un engagement avec vous, c'était de vous prévenir du moment où je partirais. Eh bien, dans une heure, je pars.

— Il faut donc faire tout ce que vous voulez ? Il faut donc vous obéir en tout point ? Il faut donc faire abnégation de moi-même pour suivre aveuglément votre volonté ? Eh bien, s'il faut tout cela, soyez contente. Vous n'avez plus devant vous qu'un

esclave prêt à vous obéir. Ordonnez, madame, ordonnez.

Claire tendit sa main au baron, et, de sa voix la plus douce et la plus caressante :

— Un nouveau traité en échange de ma parole, dit-elle : si je ne vous quitte pas de ce moment à ce soir neuf heures, à neuf heures partirez-vous ?

— Je vous le jure.

— Venez donc, alors. Le ciel est bleu, il nous promet une journée adorable. Il y a de la rosée dans les gazons, des parfums dans l'air, du baume dans les bois. — Holà ! Pompée.

Le digne intendant, qui, sans doute, avait reçu l'ordre de se tenir à la porte, entra aussitôt.

— Mes chevaux de promenade, dit madame de Cambes avec son air de princesse. Je vais ce matin aux étangs, et je reviens par la ferme, où je déjeunerai... Vous m'accompagnez, monsieur le baron, continua-t-elle : c'est dans les attributions de votre charge, puisque vous avez reçu de Sa Majesté la reine l'ordre de ne pas me perdre de vue.

Un nuage de joie suffocante aveuglait le jeune homme et l'enveloppait comme ces vapeurs qui autrefois ravissaient les dieux au ciel. Il se laissa conduire sans opposition et presque sans volonté. Il était haletant, il était enivré, il était fou. Bientôt, au milieu d'un bois charmant, sous des allées mystérieuses dont les rameaux retombaient flottants sur son front nu, il rouvrit les yeux aux choses matérielles : il était à pied, muet, le cœur étreint par une joie presque aussi poignante que la douleur, marchant sa main enlacée à la main de madame de Cambes, aussi pâle, aussi muette et sans doute aussi heureuse que lui.

Pompée venait derrière, assez près pour tout voir, assez loin pour ne rien entendre.

III

La fin de cette enivrante journée arriva comme arrive toujours la fin d'un rêve. Les heures avaient passé comme des secondes pour le bienheureux gentilhomme, et cependant il lui semblait qu'il amassait dans cette seule journée assez de souvenirs pour trois existences ordinaires. Chacune des allées de ce parc avait été enrichie d'un mot, d'un souvenir de la vicomtesse. Un regard, un geste, un doigt posé sur la bouche, tout avait sa signification... En descendant dans la barque, elle lui avait serré la main ; en remontant sur le rivage, elle s'était appuyée à son bras ; en longeant le mur du parc, elle s'était sentie fatiguée et s'était assise. Et à chacun de ces éblouissements qui avaient passé comme des éclairs devant les yeux du jeune homme, le paysage, éclairé d'une lueur fantastique, était resté présent à son souvenir non-seulement dans son ensemble, mais encore dans ses moindres détails.

Canolles ne devait pas quitter la vicomtesse de la journée. En déjeunant, elle l'invita à dîner, et, en dînant, à souper.

Au milieu de tout l'éclat que la fausse princesse dut déployer pour recevoir l'envoyé du roi, Canolles distingua les douces attentions de la femme éprise. Il oublia les valets, l'étiquette, le monde ; il oublia jusqu'à la promesse qu'il avait faite de se retirer et se crut installé pour l'éternité bienheureuse dans ce paradis terrestre dont il serait l'Adam et dont madame de Cambes serait l'Ève.

Mais lorsque la nuit fut venue, lorsque le souper fut achevé à son tour comme s'étaient écoulés tous les autres actes de la journée, c'est-à-dire dans une ineffable joie, lorsqu'au dessert une dame d'honneur eut emmené M. Pierrot, toujours déguisé en duc d'Enghien et qui avait profité de la circonstance pour manger comme eussent fait quatre princes du sang ensemble, lorsque le timbre de la pendule commença de retentir et qu'en levant les yeux, madame de Cambes se fut assurée qu'il allait retentir dix

fois :

— Maintenant, dit-elle avec un soupir, il est l'heure.

— Quelle heure ? demanda Canolles en tâchant de sourire et en essayant de parer un grand malheur par une plaisanterie.

— L'heure de tenir la parole que vous m'avez donnée.

— Eh ! madame, répliqua Canolles avec tristesse, vous n'oubliez donc rien, vous ?

— Peut-être eussé-je oublié comme vous, dit madame de Cambes, mais voici qui me rend la mémoire.

Et elle tira de sa poche une lettre qu'elle avait reçue au moment de se mettre à table.

— De qui est cette lettre ? demanda Canolles.

— De madame la Princesse, qui me rappelle près d'elle.

— Au moins c'est un prétexte ! Je vous remercie d'avoir eu ce ménagement pour moi.

— Ne vous abusez pas, monsieur de Canolles, répondit la vicomtesse avec une tristesse qu'elle ne prenait point la peine de cacher. Je n'eusse point reçu cette lettre, qu'à l'heure dite, je vous eusse, comme je viens de le faire, rappelé votre départ. Croyez-vous que les gens dont nous sommes entourés puissent être longtemps sans s'apercevoir de notre intelligence ? Nos rapports, convenez-en, ne sont pas ceux d'une princesse persécutée avec son persécuteur. Mais maintenant, si cette séparation vous est aussi cruelle que vous le prétendez, laissez-moi vous dire, monsieur le baron, qu'il ne tient qu'à vous que nous ne nous séparions pas.

— Parlez ! oh ! parlez ! s'cria Canolles.

— Ne devinez-vous point ?...

— Oh ! si fait, madame ! je devine, au contraire, et parfaitement ! Vous voulez me parler de suivre avec vous madame la Princesse ?...

— C'est elle-même qui m'en parle dans cette lettre, dit vivement madame de Cambes.

— Merci de ce que l'idée ne vient pas de vous, merci encore

de l'embarras avec lequel vous avez abordé la proposition. Non pas que ma conscience se révolte à l'idée de servir tel ou tel parti. Non, je n'ai pas de conviction, moi. Qui donc en a dans cette guerre, à part les intéressés ? Quand l'épée sera tirée hors du fourreau, que le coup me vienne d'ici ou de là, que m'importe ? Je ne connais pas la cour, je ne connais pas les princes : indépendant de ma fortune, sans ambition, je n'attends rien ni des uns ni des autres. Je suis officier, voilà tout.

— Alors vous consentiriez donc à me suivre ?

— Non.

— Mais pourquoi donc, si les choses sont comme vous me le dites ?

— Parce que vous m'estimeriez moins.

— C'est le seul obstacle qui vous arrête ?

— Je vous le jure.

— Oh ! alors ne craignez rien.

— Vous ne croyez pas vous-même à ce que vous dites en ce moment, reprit Canolles en levant le doigt et en souriant : un transfuge est toujours un traître ; le premier mot est plus doux, mais les deux mots sont équivalents.

— Eh bien, vous avez raison, dit madame de Cambes, et je n'insisterai point davantage. Si vous eussiez été dans une position ordinaire, j'eusse essayé de vous gagner à la cause des princes. Mais envoyé du roi, chargé d'une mission de confiance par Sa Majesté la reine régente et par le premier ministre, honoré de la bienveillance de M. le duc d'Épernon, qui, malgré les soupçons que j'avais conçus d'abord, vous protège, m'a-t-on assuré, d'une façon toute particulière...

Canolles rougit.

— J'y mettrai toute discrétion, mais écoutez-moi, baron : nous ne nous quittons pas pour toujours, soyez-en sûr ; nous nous reverrons, mes pressentiments me le disent.

— Où cela ? demanda Canolles.

— Je n'en sais rien, mais nous nous reverrons certainement.

Canolles hochait tristement la tête.

— Je n'y compte pas, madame, dit-il : il y a entre nous la guerre. C'est trop quand, en même temps, il n'y a pas l'amour.

— Et cette journée, demanda avec une intonation ravissante la vicomtesse, la comptez-vous donc pour rien ?

— C'est la seule où je sois bien sûr d'avoir vécu depuis que je suis au monde.

— Alors vous voyez bien que vous êtes un ingrat.

— Accordez-moi une seconde journée pareille à celle-ci.

— Je ne puis, il faut que je parte ce soir.

— Je ne vous la demande pas pour demain, pas pour après-demain, je vous la demande pour un jour, dans l'avenir. Prenez le temps que vous voudrez, choisissez le lieu que vous voudrez, mais que je vive avec une certitude. Je souffrirais trop de n'avoir qu'une espérance.

— Où allez-vous en me quittant ?

— À Paris, rendre compte de ma mission.

— Et ensuite ?

— À la Bastille peut-être.

— Mais en supposant que vous n'y alliez pas ?

— Je retourne à Libourne, où doit être mon régiment.

— Et moi à Bordeaux, où sera madame la Princesse. Connaissez-vous quelque village bien isolé qui soit sur la route de Bordeaux et de Libourne ?

— J'en connais un dont le souvenir m'est presque aussi cher que Chantilly.

— Jaulnay ? dit en souriant la vicomtesse.

— Jaulnay, répéta Canolles.

— Eh bien, il faut quatre jours pour aller à Jaulnay. Nous sommes aujourd'hui à mardi : je m'y arrêterai dimanche toute la journée.

— Oh ! merci, merci ! s'écria Canolles en pressant sur ses lèvres une main que madame de Cambes n'eut pas le courage de lui retirer.

Puis, au bout d'un instant :

— Et maintenant, dit-elle, il nous reste à jouer notre petite comédie.

— Ah ! oui, c'est vrai, madame, la comédie qui doit me couvrir de ridicule aux yeux de toute la France. Mais je n'ai rien à dire : c'est moi qui l'ai voulu ainsi, c'est moi qui ai non pas choisi le rôle que j'y joue, mais ménagé le dénouement qui la couronne.

Madame de Cambes baissa les yeux.

— Maintenant, apprenez-moi ce qui me reste à faire, dit impassiblement Canolles. J'attends vos ordres, et je suis prêt à tout.

Claire était si émue que Canolles pouvait voir se soulever le velours de sa robe sous les battements inégaux et précipités de son sein.

— Vous me faites un énorme sacrifice, je le sais. Mais, au nom du ciel, croyez-moi ! je vous en garde une reconnaissance éternelle. Oui, vous allez encourir pour moi la disgrâce de la cour ; oui, vous allez être jugé sévèrement. Monsieur, je vous en prie, méprisez tout cela si vous avez quelque plaisir à penser que vous m'avez rendue heureuse.

— J'y tâcherai, madame.

— Croyez-moi, baron, continua madame de Cambes, cette froide douleur à laquelle je vous vois en proie est un affreux remords pour moi. D'autres vous récompenseraient plus complètement que je ne le fais peut-être, mais, monsieur, une récompense qui s'accorderait avec tant de facilité ne payerait pas dignement votre sacrifice.

Et, en disant ces mots, Claire baissa les yeux avec un soupir de pudique souffrance.

— Est-ce tout ce que vous aviez à me dire ? demanda Canolles.

— Tenez, dit la vicomtesse en tirant de sa poitrine un portrait qu'elle tendit à Canolles, tenez, prenez ce portrait, et, à chaque

douleur que vous vaudra cette malheureuse affaire, regardez-le, dites-vous que vous souffrez pour celle dont voici l'image, et que chacun de vos souffrances est payée en regrets.

— Est-ce tout ?

— En estime.

— Est-ce tout ?

— En sympathie.

— Eh ! madame, encore un mot ! s'écria Canolles. Qu'est-ce que cela vous coûte donc de me rendre heureux tout à fait ?

Claire fit un mouvement rapide vers le jeune homme, lui tendit la main et ouvrit la bouche pour ajouter :

— En amour.

Mais, en même temps que la bouche, les portes s'ouvrirent, et le prétendu capitaine des gardes apparut sur la porte, accompagné de Pompée.

— À Jaulnay, j'achèverai, dit la vicomtesse.

— Votre phrase ou votre pensée ?

— Toutes deux : l'une exprime toujours l'autre.

— Madame, dit le capitaine des gardes, les chevaux de Votre Altesse sont à la voiture.

— Faites l'étonné, dit tout bas Claire à Canolles.

Le gentilhomme fit un sourire de pitié qui s'adressait à lui-même.

— Où va donc Votre Altesse ? demanda-t-il.

— Je pars.

— Mais Votre Altesse oublie-t-elle que j'ai mission de Sa Majesté de ne pas la quitter un instant ?

— Monsieur, votre mission est finie.

— Qu'est-ce à dire ?

— Que je ne suis point Son Altesse madame la princesse de Condé, mais seulement madame la vicomtesse de Cambes, sa première dame d'honneur. Madame la Princesse est partie hier au soir, et moi, je vais la rejoindre.

Canolles demeura immobile. Il répugnait visiblement à conti-

nuer de jouer cette comédie devant un parterre de laquais.

Madame de Cambes, pour encourager Canolles, l'enveloppa alors de son doux regard. Ce regard lui rendit quelque courage.

— Alors on a trompé le roi ! dit-il. Et M. le duc d'Enghien, où est-il ?

— J'ai donné l'ordre à Pierrot de retourner à ses plates-bandes, dit une voix grave à l'entrée de l'appartement.

Cette voix, c'était celle de madame la princesse douairière, laquelle se tenait debout à la porte, soutenue par deux dames de compagnie.

— Retournez à Paris, à Mantes, à Saint-Germain, retournez à la cour, enfin. Votre mission ici est terminée. Vous direz au roi que ceux que l'on persécute ont recours à la ruse, ce qui annule l'emploi de la force. Vous êtes libre cependant de rester à Chantilly pour veilleur sur moi qui n'ai point quitté et qui ne quitterai point le château, parce que tel n'est point mon dessein. Sur ce, monsieur le baron, je vous fais mes adieux.

Canolles, rouge de honte, trouva à peine la force de s'incliner en regardant la vicomtesse et en murmurant d'un ton de reproche :

— Oh ! madame ! madame !

La vicomtesse comprit ce regard et entendit ces paroles.

— Que Votre Altesse me permette, dit-elle en s'adressant à la douairière, de jouer encore pendant une seconde le rôle de madame la Princesse. Je veux remercier M. le baron de Canolles, au nom des illustres hôtes qui ont abandonné cette maison, du respect qu'il a témoigné et de la délicatesse qu'il a mise dans l'accomplissement d'une mission si difficile. J'ose croire, madame, que Votre Altesse est de cet avis et espérer, en conséquence, qu'elle joindra ses remerciements aux miens.

La douairière, touchée de ces paroles si fermes et à qui sa profonde sagacité révélait peut-être une des faces de ce nouveau secret enté sur l'ancien, prononça alors, d'une voix qui n'était point exempte d'une certaine émotion, les paroles suivantes :

— Pour tout ce que vous avez fait contre nous, monsieur, oubli ; pour tout ce que vous avez fait pour ma maison, reconnaissance.

Canolles mit un genou en terre devant la princesse, qui lui donna à baiser cette main qu'avait tant de fois baisée Henri IV.

C'était le complément de la scène, c'était le congé irrémédiable. Il ne restait plus à Canolles qu'à partir, comme allait le faire madame de Cambes. Il se retira donc chez lui et se hâta d'écrire à Mazarin le bulletin le plus désespérant qu'il put trouver – ce bulletin devait lui épargner les rebuffades du premier mouvement de surprise. Puis, traversant avec quelque crainte d'être insulté par eux les rangs des serviteurs du château, il pénétra jusque dans la cour, où on lui tenait prêt son cheval.

Au moment où il allait mettre le pied à l'étrier, une voix impérieuse fit entendre ces paroles :

— Faites honneur à l'envoyé de Sa Majesté le roi notre maître.

Ces mots firent courber tous les fronts devant Canolles, qui, après s'être incliné devant la fenêtre où se tenait madame la Princesse, piqua son cheval et disparut la tête haute.

Castorin, désenchanté du beau rêve que Pompée, dans son faux rôle d'intendant, lui avait fait faire, suivit son maître la tête basse.

IV

Il est temps maintenant de revenir à l'un des personnages les plus importants de cette histoire, qui, monté sur un bon cheval, suit la grande route de Paris à Bordeaux, entouré de cinq compagnons dont les yeux s'écarquillent au moindre choc d'un sac plein d'écus d'or que le lieutenant Ferguzon porte pendu à l'arçon de sa selle. Cette harmonie réjouit et récrée la troupe, comme le son des tambours et des instruments ranime le soldat dans les marches.

— N'importe, n'importe, disait l'un des hommes, dix mille livres, c'est un beau denier.

— C'est-à-dire, répondit Ferguzon, que ce serait un denier superbe si ce denier ne devait rien à personne, mais ce denier doit une compagnie à madame la Princesse. *Nimum satis est*, comme dit l'antiquité, ce qui peut se traduire par ces paroles : « Il n'y a que le trop qui soit assez. » Or, mon cher Barrabas, nous n'avons pas ce fameux *assez* qui correspond à *trop*.

— Qu'il en coûte cher pour paraître honnête homme ! dit Cauvignac. Toute la recette du percepteur royal a passé en harnais, en justaucorps et en broderies. Nous sommes flambants comme des seigneurs, et nous poussons le luxe jusqu'à avoir des bourses. Il est vrai qu'il n'y a rien dedans. Ô apparence !

— Parlez pour nous, capitaine, et non pour vous, reprit Barrabas. Vous avez la bourse et dix mille livres avec.

— Ami, dit Cauvignac, n'as-tu pas entendu ou as-tu mal compris ce que vient de dire Ferguzon à l'endroit de nos obligations envers madame la Princesse ? Je ne suis pas de ceux qui s'engagent à une chose et qui en font une autre. M. Lenet m'a compté dix mille livres pour lever une compagnie, je la lèverai ou le diable m'emporte ! Maintenant, il m'en redoit quarante mille autres le jour où elle sera levée. Alors, s'il ne paye pas ces quarante mille livres, nous verrons...

— Avez dix mille livres ! s'écrièrent en chœur quatre voix ironiques. Car Ferguzon, plein de confiance dans les ressources du chef, semblait de toute la troupe être le seul convaincu que Cauvignac arriverait au résultat promis. Avec dix mille livres vous lèverez une compagnie ?

— Oui, dit Cauvignac, quand on voudra bien y ajouter quelque chose.

— Et qui est-ce qui y ajoutera quelque chose ? demanda une voix.

— Ce ne sera pas moi, dit Ferguzon.

— Et qui donc, alors ? demanda Barrabas.

— Pardieu ! le premier venu. Tenez, justement, j'aperçois un homme là-bas sur la route. Vous allez voir...

— Je comprends, dit Ferguzon.

— Est-ce tout ? demanda Cauvignac.

— Et j'admire.

— Oui, dit l'un des cavaliers en se rapprochant de Cauvignac, oui, je comprends bien que vous teniez à remplir vos engagements, capitaine. Cependant nous pourrions bien perdre à être trop honnêtes. Aujourd'hui, nous sommes nécessaires, mais si demain la compagnie est levée, on y mettra des officiers de confiance, et l'on nous congédiera, nous qui aurons eu la peine de la former.

— Vous êtes un sot, en trois lettres, mon ami Corrotel, et ce n'est pas la première fois que je vous le dis, reprit Cauvignac. Le pitoyable raisonnement que vous venez de faire vous prive du grade que je vous destinais dans cette compagnie. Car il est évident que nous serons les six officiers de ce noyau d'armée. Je vous eusse nommé sous-lieutenant d'emblée, Corrotel ; vous ne serez que sergent. Grâce à la pauvreté que vous venez d'entendre, Barrabas, c'est vous, qui n'avez rien dit, qui occuperez ce poste jusqu'à ce que, Ferguzon ayant été pendu, vous passiez lieutenant par droit d'ancienneté. Mais ne perdons pas de vue mon premier soldat, que j'aperçois là-bas.

— Avez-vous quelque idée de ce qu'est cet homme, capitaine ? demanda Ferguzon.

— Aucune.

— Ce doit être un bourgeois : il porte un manteau noir.

— Tu es sûr ?

— Eh ! tenez, le vent le soulève, voyez-vous ?

— S'il a un manteau noir, c'est un riche bourgeois. Alors tant mieux : nous recrutons pour le service de MM. les princes, et il est important que la compagnie soit bien composée. Si c'était pour ce pleutre de Mazarin, tout serait bon, mais pour les princes, peste !... Ferguzon, j'ai idée que ma compagnie me fera honneur, comme dit Falstaff.

Toute la troupe piqua pour rattraper le bourgeois, qui s'en allait paisiblement, suivant le milieu du pavé.

Quand le digne homme, qui était monté sur une bonne mule, aperçut les beaux cavaliers galopants, il se rangea respectueusement sur le revers du chemin et salua Cauvignac.

— Il est poli, dit celui-ci, c'est déjà bien. Mais il ne connaît pas le salut militaire, on le lui apprendra.

Cauvignac lui rendit son salut, puis, se plaçant côte à côte avec lui :

— Monsieur, lui demanda-t-il, veuillez nous dire si vous aimez le roi.

— Parbleu ! répondit le bourgeois.

— C'est admirable ! dit Cauvignac en roulant des yeux ravis.

Et la reine ?

— La reine ! J'ai la plus grande vénération pour elle.

— Excellent ! Et M. de Mazarin ?

— M. de Mazarin est un grand homme, monsieur, et je l'admire.

— Parfait ! Alors, continua Cauvignac, nous avons eu le bonheur de rencontrer un bon serviteur de Sa Majesté ?

— Monsieur, je m'en vante !

— Et prêt à lui témoigner son zèle ?

— En toute occasion.

— Cela tombe heureusement ! Il n'y a que les grandes routes pour offrir de ces rencontres-là.

— Que voulez-vous dire ? demanda le bourgeois, commençant à regarder Cauvignac avec une certaine inquiétude.

— Je veux dire, monsieur, qu'il faut nous suivre.

Le bourgeois fit sur sa selle un bond de surprise et d'effroi.

— Vous suivre !... Et où cela, monsieur ?

— Mais je ne sais pas trop : où nous allons.

— Monsieur, je ne voyage que dans la compagnie de gens que je connais !

— C'est juste, et c'est d'un homme prudent. Je vais donc vous dire qui nous sommes.

Le bourgeois fit un mouvement indiquant qu'il croyait déjà l'avoir deviné. Cauvignac reprit, sans paraître s'apercevoir de ce mouvement :

— Je suis Roland de Cauvignac, capitaine d'une compagnie absente, c'est vrai, mais dignement représentée par Louis-Gabriel Ferguzon, mon lieutenant ; par Georges-Guillaume Barrabas, mon sous-lieutenant ; par Zéphirin Carrotel, mon sergent ; et par ces deux messieurs, dont l'un est mon fourrier, et l'autre mon maréchal des logis. Vous nous connaissez maintenant, monsieur, continua Cauvignac, de l'air le plus souriant, et j'ose espérer que vous n'avez pas d'antipathie pour nous.

— Mais, monsieur, j'ai déjà servi Sa Majesté dans la garde urbaine, et je paye régulièrement mes impôts, taxes, charges, etc., répondit le bourgeois.

— Aussi, monsieur, continua Cauvignac, n'est-ce point au service de Sa Majesté que je vous engage, mais bien à celui de MM. les princes, dont vous voyez devant vous l'indigne représentant.

— Au service des princes ennemis du roi ! s'écria le bourgeois, de plus en plus étonné. Mais d'où vient que vous me demandiez alors si j'aimais Sa Majesté ?

— Parce que, monsieur, si vous n'eussiez pas aimé le roi, si vous aviez accusé la reine, si vous aviez blasphémé M. de Mazarin, je me fusse bien gardé de vous déranger de vos occupations. Vous m'étiez sacré alors comme un frère.

— Mais enfin, monsieur, je ne suis pas un esclave, moi ; je ne suis pas un serf.

— Non, monsieur, vous êtes soldat, c'est-à-dire parfaitement libre de devenir capitaine comme moi, ou maréchal de France comme M. de Turenne.

— Monsieur, j'ai beaucoup plaidé dans ma vie.

— Ah ! tant pis, monsieur, tant pis ! C'est une vilaine habitude que celle des procès. Je n'en ai jamais eu, moi ; c'est peut-être parce que j'ai étudié pour être avocat.

— Mais, en plaidant, j'ai appris les lois du royaume.

— C'est bien long ! Vous savez, monsieur, que depuis les *Pandectes* de Justinien jusqu'à l'arrêt du parlement qui déclare, à propos de la mort du maréchal d'Ancre, que jamais un étranger ne pourra être ministre de France, il y a dix-huit mille sept cent soixante et douze lois, sans compter les ordonnances. Mais enfin, il y a des organisations privilégiées qui ont une mémoire étonnante : Pic de la Mirandole parlait douze langues à dix-huit ans. Et quel fruit avez-vous tiré de la connaissance de ces lois, monsieur ?

— Le fruit de savoir qu'on ne racole pas sur le grand chemin sans autorisation.

— J'en ai une, monsieur, et la voici.

— De madame la Princesse ?

— De Son Altesse elle-même.

Et Cauvignac leva respectueusement son chapeau.

— Mais il y a donc deux rois en France ? s'écria le bourgeois.

— Oui, monsieur, voilà pourquoi je me fais l'honneur de vous demander la préférence pour le mien, et que je regarde comme un devoir de vous engager à mon service.

— Monsieur, j'en appellerai au parlement.

— C'est un troisième roi effectivement, et vous aurez probablement l'occasion de le servir aussi. Notre politique est large. En route, monsieur !

— Mais c'est impossible, monsieur : on m'attend pour affaires.

— Où cela ?

— À Orléans.

— Qui cela ?

— Mon procureur.

— Pourquoi cela ?

— Pour affaires d'argent.

— La première affaire, c'est le service de l'État, monsieur !

— Ne peut-on se passer de moi ?

— Nous comptons sur vous, et vous nous feriez faute, en vérité ! Cependant si, comme vous le dites, vous vous rendiez à Orléans pour affaires d'argent...

— Oui, monsieur, pour affaires d'argent.

— De combien d'argent ?

— De quatre mille livres.

— Que vous alliez recevoir ?

— Non, que j'allais payer.

— À votre procureur ?

— Justement, monsieur.

— Pour un procès gagné ?

— Pour un procès perdu.

— En effet, cela mérite considération... Quatre mille livres !

— Quatre mille livres.

— C'est justement la somme que vous débourserez au cas où MM. les princes consentiraient à remplacer vos services par ceux d'un mercenaire.

— Par exemple ! J'aurai un remplaçant pour cent écus, moi...

— Un remplaçant de votre mine, un remplaçant qui monte a mulet les pieds en dehors comme vous, un remplaçant qui sache

dix-huit mille sept cent soixante et douze lois ? Allons donc, monsieur. Pour un homme ordinaire, oui, cent écus suffiraient certainement, mais si nous nous contentons d'hommes ordinaires, ce n'est point la peine de faire concurrence au roi. Il nous faut des hommes de votre mérite, de votre rang, de votre taille. Que diable ! ne vous dépréciez pas ; il me semble que vous valez bien quatre mille livres !

— Je vois bien où l'on veut en venir, s'écria le bourgeois. C'est un vol à main armée.

— Monsieur, vous nous insultez, dit Cauvignac, et nous vous écorcherions tout vif en réparation de cette insulte si nous ne tenions à conserver une bonne réputation aux armes de MM. les princes. Non, monsieur, donnez-moi vos quatre mille livres, mais n'allez pas croire que ce soit une extorsion, du moins : c'est une nécessité.

— Qui payera mon procureur, alors ?

— Nous.

— Vous ?

— Nous.

— Mais me rapporterez-vous un reçu ?

— En règle.

— Signé de lui ?

— Signé de lui.

— Alors c'est autre chose.

— Vous voyez bien. Ainsi vous acceptez ?

— Il le faut bien, puisque je ne puis pas faire autrement.

— Maintenant, donnez-nous l'adresse du procureur et quelques renseignements indispensables.

— Je vous ai dit que c'était une condamnation résultant d'un procès perdu.

— Contre qui ?

— Contre un certain Biscarros, demandeur comme héritier de sa femme, qui était Orléanaise.

— Attention ! dit Ferguzon.

Cauvignac fit du coin de l'œil un signe qui voulait dire : « Ne crains rien, je suis à l'affût. »

— Biscarros, répéta Cauvignac, n'est-ce point un aubergiste des environs de Libourne ?

— Justement ; qui habite entre cette ville et Saint-Martin-de-Cubzac.

— À l'hôtel du *Veau d'or* ?

— C'est cela même. Le connaissez-vous ?

— Un peu.

— Le misérable ! me faire condamner au remboursement d'une somme...

— Que vous ne lui deviez pas ?

— Si fait... mais que j'espérais bien ne jamais lui payer.

— Je comprends, c'est dur.

— Aussi je vous donne ma parole que j'aimerais mieux voir cet argent dans vos mains que dans les siennes.

— Je crois que vous serez satisfait, alors.

— Mais mon reçu ?

— Venez avec nous, et vous l'aurez en bonne forme.

— Comment vous y prendrez-vous ?

— Cela me regarde.

On continua de marcher vers Orléans, où l'on arriva deux heures après. Le bourgeois conduisit les racoleurs dans l'auberge la plus voisine de son procureur. C'était un effroyable coupe-gorge à l'enseigne de *la Colombe de l'Arche*.

— Maintenant, dit le bourgeois, comment allons-nous faire ? Je voudrais bien ne pas me dessaisir de mes quatre mille livres, si ce n'est contre mon reçu.

— Qu'à cela ne tienne. Connaissez-vous l'écriture de votre procureur ?

— Parfaitement.

— Quand nous vous rapporterons son reçu, vous ne ferez donc aucune difficulté de nous remettre votre argent ?

— Aucune ! Mais sans argent, mon procureur ne donnera pas

de reçu : je le connais.

— Je fais l'avance de la somme, dit Cauvignac.

Et à l'instant même, tirant de sa sacoche quatre mille livres, dont deux mille en louis et le reste en demi-pistoles, il aligna les piles sous les yeux étonnés du bourgeois.

— Maintenant, dit-il, comment se nomme votre procureur ?

— Maître Rabodin.

— Eh bien, prenez une plume et écrivez.

Le bourgeois obéit.

Maître Rabodin, je vous envoie les quatre mille livres de dommages et intérêts auxquelles je suis condamné envers maître Biscarros, que je soupçonne fort d'en vouloir faire un coupable usage. Ayez l'obligeance de remettre au porteur votre reçu en bonne forme...

— Après ? demanda le bourgeois.

— Après, datez et signez.

Le bourgeois data et signa.

— Maintenant, dit Cauvignac à Ferguzon, prends cette lettre, cet argent, déguise-toi en meunier, et va-t'en chez le procureur.

— Que ferai-je, chez le procureur ?

— Tu lui remettras cette somme, et tu prendras son reçu.

— Voilà tout ?

— Voilà tout.

— Je ne comprends pas.

— Tant mieux ! la commission sera mieux faite.

Ferguzon avait une grande confiance en son capitaine. Aussi, sans répliquer, s'achemina-t-il vers la porte.

— Fais-nous monter du vin, et du meilleur, dit Cauvignac, monsieur doit être altéré.

Ferguzon salua en signe d'obéissance et sortit. Une demi-heure après, il revint et trouva Cauvignac attablé avec le bourgeois, tous deux faisant honneur à ce fameux petit vin d'Orléans qui réjouissait tant le palais gascon de Henri IV.

— Eh bien ? demanda Cauvignac.

— Eh bien, voilà le reçu.

— Est-ce bien cela ?

Et Cauvignac passa au bourgeois le chiffon de papier timbré.

— C'est cela même.

— Le reçu est en règle ?

— Parfaitement.

— Vous ne faites donc aucune difficulté, contre ce reçu, de me donner votre argent ?

— Aucune.

— Donnez, alors.

Le bourgeois compta la quatre mille livres. Cauvignac les mit dans sa sacoche, où elles remplacèrent les quatre mille livres absentes.

— Et moyennant cela, je suis racheté ? dit le bourgeois.

— Oh ! mon Dieu, oui, à moins que vous ne teniez absolument à servir.

— Non pas personnellement, mais...

— Mais quoi ? Voyons, dit Cauvignac. J'ai le pressentiment que nous ne nous quitterons pas sans faire une seconde affaire.

— C'est possible, dit le bourgeois, complètement rasséréné par la possession de son reçu, mais j'ai un neveu...

— Ah ! ah !

— Garçon rétif et tapageur.

— Et dont vous voudriez vous débarrasser ?

— Non pas précisément, mais qui, je crois, ferait un excellent soldat.

— Envoyez-le-moi, j'en ferai un héros.

— Ainsi vous l'engagerez ?

— Avec plaisir.

— J'ai aussi mon filleul, un garçon de mérite qui veut prendre les ordres et pour lequel je suis forcé de payer une lourde pension.

— De sorte que vous préféreriez qu'il prît le mousquet, n'est-

ce pas ? Envoyez-moi le filleul et le neveu. Cela vous coûtera cinq cents livres pour les deux, voilà tout.

— Cinq cents livres ! Je ne comprends pas.

— Sans doute, on paye en entrant.

— Alors pourquoi voulez-vous me faire payer pour ne pas entrer ?

— Ce sont raison particulières. Votre neveu et votre filleul payeront chacun deux cent cinquante livres, et vous n'en entendrez jamais parler.

— Diable ! c'est fort séduisant, ce que vous me dites là. Et il seront bien ?

— C'est-à-dire qu'une fois qu'ils auront goûté du service sous mes ordres, ils ne changeraient pas leur position contre celle de l'empereur de la Chine. Demandez à ces messieurs comment je les nourris. Répondez, Barrabas ; répondez, Carrotel.

— En vérité, dit Barrabas, nous vivons comme des seigneurs.

— Et comment sont-ils vêtus ? Regardez.

Carrotel fit une pirouette sur lui-même afin de montrer sur toutes faces son splendide ajustement.

— Le fait est, dit le bourgeois, qu'il n'y a rien à dire à la tenue.

— Alors vous m'enverrez vos deux jeunes gens ?

— J'en ai bien envie. Vous arrêtez-vous longtemps ici ?

— Non, nous repartons demain matin. Mais, pour les attendre, nous n'irons qu'au pas. Donnez-nous les cinq cents livres, et c'est une affaire faite.

— Je n'en ai que deux cent cinquante.

— Vous leur donnerez les deux cent cinquante autres, cela vous fera même un prétexte pour me les envoyer, car, sans cela, si vous n'aviez pas de prétexte, vous comprenez, ils se douteraient de quelque chose.

— Mais, dit le bourgeois, peut-être me répondront-ils qu'un seul suffit à la commission.

— Vous leur direz que les chemins ne sont pas sûrs, et vous

leur donnerez à chacun vingt-cinq livres ; ce sera une avance faite sur leur solde.

Le bourgeois ouvrit des yeux émerveillés.

— En vérité, dit-il, il n'y a que les militaires pour n'être arrêtés par aucune difficulté.

Et, après avoir compté les deux cent cinquante livres à Cauvi-gnac, il se retira, enchanté d'avoir trouvé l'occasion de placer, pour cinq cents livres, un neveu et un filleul qui lui coûtaient plus de deux cents pistoles par an.

V

— Maintenant, maître Barrabas, dit Cauvignac, avez-vous dans votre valise quelque habit un peu moins élégant que celui que vous portez et qui vous donne l'air d'un employé des aides et des gabelles ?

— J'ai celui du percepteur, vous savez, que nous avons...

— Bien, très-bien ! Et vous avez sans doute sa commission ?

— Le lieutenant Ferguzon m'avait dit de ne point l'égarer, et je l'ai conservée avec soin.

— Le lieutenant Ferguzon est l'homme le plus prévoyant que je connaisse. Habillez-vous en percepteur, et prenez cette commission.

Barrabas sortit et revint dix minutes après complètement transformé.

Il trouva Cauvignac tout vêtu de noir et ressemblant à s'y méprendre à un homme de justice.

Tous deux s'acheminèrent vers la maison du procureur. Maître Rabodin demeurait au troisième étage, au fond d'un appartement composé d'une antichambre, d'une étude et d'un cabinet. Sans doute il y avait encore d'autres pièces, mais comme elles n'étaient pas ouvertes aux clients, nous n'en parlerons pas.

Cauvignac traversa l'antichambre, laissa Barrabas dans l'étude, jeta en passant un regard appréciateur sur les deux clercs qui faisaient semblant de griffonner tout en jouant à la marelle et passa dans le *sanctum sanctorum*.

Maître Rabodin était assis devant un bureau tellement chargé de dossiers que le respectable procureur semblait véritablement enfoui sous les grosses, les expéditions et les jugements. C'était un homme grand, sec et jaune, portant un habit noir collé sur ses membres comme la peau d'une anguille est collée sur son corps. En entendant le bruit des pas de Cauvignac, il releva son long torse courbé et redressa sa tête, qui alors dépassa le rempart dont

il était entouré.

Cauvignac crut un instant avoir retrouvé le basilic, animal que les savants modernes regardent comme fabuleux, tant les petits yeux du procureur brillaient du sombre éclat de l'avarice et de la cupidité.

— Monsieur, dit Cauvignac, je vous demande pardon si je me présente ainsi chez vous sans être annoncé ; mais, ajouta-t-il en souriant de son plus charmant sourire, c'est un privilège de ma charge.

— Un privilège de votre charge ! dit maître Rabodin. Et quelle est votre charge, s'il vous plaît ?

— Je suis exempt de Sa Majesté, monsieur.

— Exempt de Sa Majesté ?

— J'ai cet honneur.

— Monsieur, je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre. Vous connaissez M. Biscarros, n'est-ce pas ?

— Certainement que je le connais : c'est mon client.

— Qu'en pensez-vous, s'il vous plaît ?

— Ce que j'en pense ?

— Oui.

— Mais je pense... je pense... je pense que c'est un très-brave homme.

— Eh bien, monsieur, vous vous trompez.

— Comment, je me trompe ?

— Votre brave homme est un rebelle.

— Comment, un rebelle ?

— Oui, monsieur, un rebelle qui profitait de la position isolée de son auberge pour en faire un foyer de conspirations.

— En vérité !

— Qui s'était engagé à empoisonner le roi, la reine et M. de Mazarin si par hasard ils s'arrêtaient chez lui.

— En vérité !

— Et que je viens d'arrêter et de conduire dans les prisons de

Libourne, sous la prévention du crime de lèse-majesté.

— Monsieur, vous me suffoquez, dit maître Rabodin, se renversant dans son fauteuil.

— Il y a plus, monsieur, continua le faux exempt : c'est que vous êtes compromis dans cette affaire.

— Moi, monsieur ! s'écria le procureur en passant du jaune-orange au vert-pomme ; moi, compromis ! Et comment cela ?

— Vous détenez une somme que cet infâme Biscarros destinait au paiement d'une armée de rebelles.

— Il est vrai, monsieur, que j'ai reçu pour lui...

— Une somme de quatre mille livres. On lui a donné la torture des brodequins, et au huitième coin, le lâche a avoué que cette somme devait se trouver chez vous.

— Elle y est, en effet, monsieur, mais depuis un instant seulement.

— Tant pis, monsieur, tant pis !

— Pourquoi cela, tant pis ?

— Parce que je vais être forcé de m'assurer de votre personne.

— De ma personne ?

— Sans doute : l'acte d'accusation vous désigne comme complice.

Le procureur passa du vert-pomme au vert-bouteille.

— Ah ! si vous n'aviez pas reçu cette somme, continua Cauvignac, ce serait autre chose ; mais vous avouez l'avoir reçue : c'est une pièce de conviction, vous comprenez.

— Monsieur, si je consens à la rendre, si je vous la remets à l'instant même, si je déclare que je n'ai aucun rapport avec le misérable Biscarros, si je le renie ?

— De graves soupçons ne continueront pas moins de planer sur vous. Cependant je dois vous dire que la remise immédiate de l'argent...

— Monsieur, à l'instant même ! s'écria maître Rabodin. L'argent est encore là, dans le sac où on me l'a remis. J'ai vérifié

la somme, voilà tout.

— Et elle est exacte ?

— Comptez vous-même, monsieur, comptez vous-même.

— Non pas, s'il vous plaît, monsieur, car je n'ai pas pouvoir de toucher l'argent de Sa Majesté. Mais j'ai avec moi le receveur de Libourne, qui m'a été adjoint pour toucher les différentes sommes que le malheureux Biscarros disséminait ainsi pour les réunir au besoin.

— En effet, il m'a bien recommandé, lorsque je toucherais ces quatre mille livres, de les lui faire parvenir sans retard.

— Voyez-vous ! Il sait déjà, sans doute, que madame la Princesse a fui de Chantilly et s'achemine vers Bordeaux ; il rassemblait toutes ses ressources pour se faire chef de parti.

— Le misérable !

— Et vous ne vous doutiez de rien ?

— De rien, monsieur, de rien.

— Personne ne vous avait averti ?

— Personne.

— Que dites-vous donc là ? fit Cauvignac en étendant le doigt vers la lettre du bourgeois, qui était demeurée tout ouverte sur le bureau de maître Robodin, au milieu d'une foule d'autres papiers ; que dites-vous donc là, tandis que vous-même me fournissez la preuve du contraire ?

— Comment, la preuve ?

— Dame ! Lisez.

Rabodin lut d'une voix tremblante :

Maître Robodin, je vous envoie les quatre mille livres de dommages intérêts auxquelles je suis condamné envers maître Biscarros, que je soupçonne fort d'en vouloir faire un coupable usage.

— Un coupable usage ! répéta Cauvignac. Vous voyez bien que l'affreuse réputation de votre client s'était répandue jusqu'ici.

— Monsieur, je suis atterré, dit le procureur.

— Je ne puis vous cacher, monsieur, dit Cauvignac, que mes ordres sont sévères.

— Monsieur, je vous jure que je suis innocent.

— Pardieu ! Biscarros en disait autant que vous jusqu'à ce qu'on l'eût mis à la question. Seulement, au cinquième coin, il a changé de langage.

— Je vous dis, monsieur, que je suis prêt à vous remettre l'argent. Le voilà, prenez-le, il me brûle.

— Faisons les choses en règle, dit Cauvignac. Je vous ai déjà répondu que je n'avais pas charge de toucher les deniers du roi.

Alors, s'avançant vers la porte :

— Venez ici, monsieur le receveur, dit-il ; à chacun son office.

Barrabas s'avança.

— Monsieur avoue tout, continua Cauvignac.

— Comment, j'avoue tout ? s'écria le procureur.

— Oui, vous avouez que vous étiez en correspondance avec Biscarros.

— Monsieur, je n'ai jamais reçu que deux lettres de lui, et je ne lui en ai jamais écrit une.

— Monsieur avoue qu'il était détenteur de fonds appartenant à l'accusé.

— Les voici, monsieur. Je n'ai jamais reçu pour lui que ces quatre mille livres, et je suis prêt à vous les remettre.

— Monsieur le percepteur, dit Cauvignac, justifiez de votre brevet, prenez cet argent et donnez un reçu au nom de Sa Majesté.

Barrabas tendit son brevet au procureur, qui le repoussa de la main, ne voulant pas lui faire l'injure de le lire.

— Maintenant, dit Cauvignac, tandis que, crainte d'erreur, Barrabas comptait l'argent, maintenant, il faut me suivre.

— Vous suivre ?

— Sans doute. Ne vous ai-je pas dit que vous étiez suspect ?

— Mais, monsieur, je vous jure que Sa Majesté n'a pas de plus fidèle serviteur que moi.

— Ce n'est pas le tout que d'affirmer, il faut des preuves.

— Des preuves, monsieur, j'en donnerai.

— Lesquelles.

— Toute ma vie passée !

— Ce n'est point assez, il faudrait une garantie pour l'avenir.

— Indiquez-moi ce que je puis faire, et je le ferai.

— Il y aurait bien un moyen de prouver d'une façon incontestable votre dévouement.

— Lequel ?

— Il y a dans ce moment-ci, à Orléans même, un capitaine de mes amis qui lève une compagnie pour le roi.

— Eh bien ?

— Eh bien, ce serait de vous engager dans cette compagnie.

— Moi, monsieur ? un procureur ?...

— Le roi a grand besoin de procureurs, monsieur, car ses affaires sont fort embrouillées.

— Je le ferais volontiers, monsieur, mais mon étude ?

— Vous la ferez gérer par vos clercs.

— Impossible ! Et les signatures donc ?

— Pardon, messieurs, si je me mêle de la conversation, dit Barrabas.

— Comment donc ! dit le procureur. Parlez, monsieur, parlez.

— Il me semble que si, à sa place, monsieur, qui ferait un assez triste soldat...

— Oui, monsieur, vous avez raison, fort triste, dit le procureur.

— Si monsieur offrait à votre ami, ou plutôt au roi...

— Quoi, monsieur ? que puis-je offrir au roi ?

— Ses deux clercs.

— Mais certainement, s'écria le procureur, certainement, et avec grand plaisir. Que votre ami les prenne tous les deux, je les

lui donne : ce sont deux charmants garçons.

— L'un m'a paru un enfant.

— Quinze ans, monsieur, quinze ans ! et de première force sur le tambour. Venez ici, Fricotin.

Cauvignac fit un signe de la main pour indiquer qu'il désirait qu'on laissât M. Fricotin où il était.

— L'autre ? continua-t-il.

— Dix-huit ans, monsieur ; cinq pieds six pouces, aspirant pour être suisse à Saint-Sauveur et, par conséquent, connaissant déjà le maniement de la hallebarde. Venez ici, Chalumeau.

— Mais louchant horriblement, à ce qu'il m'a semblé, dit Cauvignac en faisant un second signe pareil au premier.

— Tant mieux, monsieur, tant mieux ! Vous le placerez en sentinelle, et comme il louche en dehors, il verra à droite et à gauche, tandis que les autres ne voient que devant eux.

— C'est un avantage, je le sais bien, mais, vous comprenez, le roi est fort gêné : quand on plaide à coups de canon, c'est encore plus cher qu'à coups de paroles. Le roi ne peut se charger de l'équipement de ces deux gaillards-là. C'est bien assez qu'il se charge de leur instruction et de leur solde.

— Monsieur, dit maître Rabodin, s'il ne faut que cela pour prouver mon dévouement au roi... eh bien, je ferai un sacrifice !

Cauvignac et Barrabas se regardèrent.

— Que pensez-vous, monsieur le receveur ? demanda Cauvignac.

— Je pense que monsieur a l'air de bonne foi, répondit Barrabas.

— Et que, par conséquent, il faut avoir des égards pour lui ? Donnez à monsieur un reçu de cinq cents livres.

— Cinq cents livres !

— Un reçu motivé, pour l'équipement de deux jeunes soldats que, dans son zèle, maître Rabodin offre à Sa Majesté.

— Mais, au moins, moyennant ce sacrifice, monsieur, pourrai-je demeurer tranquille ?

- Je le crois.
- Ne serai-je point inquiété ?
- Je l'espère.
- Et si, contre toute justice, on me poursuivait ?
- Vous en appelleriez à mon témoignage... Mais vos deux
clercs consentiront-ils ?
- Ils seront enchantés.
- Vous en êtes sûr ?
- Oui. Cependant il ne faudrait pas leur dire...
- L'honneur qu'on leur réserve, n'est-ce pas ?
- Cela serait plus prudent.
- Comment faire, alors ?
- C'est bien simple, je les envoie à votre ami... Comment
s'appelle votre ami ?
- Le capitaine Cauvignac.
- Je les envoie à votre ami le capitaine Cauvignac sous un
prétexte quelconque. Il vaudrait mieux que ce fût hors d'Orléans,
pour ne pas faire d'esclandre.
- Oui, et pour qu'il ne prît pas l'envie aux Orléanais de
vous fouetter de verges comme fit faire Camille à ce maître
d'école de l'antiquité...
- Je les lui envoie donc hors de la ville.
- Sur la grande route d'Orléans à Tours, par exemple.
- À la première auberge.
- Oui, ils trouvent le capitaine Cauvignac à table, il leur
offre un verre de vin, ils acceptent. Il leur propose la santé du roi,
ils boivent d'enthousiasme, et les voilà soldats.
- Parfaitement. Maintenant, vous pouvez les appeler.
- Le procureur appela les deux jeunes gens. Fricotin était un
petit drôle de quatre pieds à peine, vif, alerte et trapu ; Chalumeau
était un grand niais de cinq pieds six pouces, mince comme
une asperge et rouge comme une carotte.
- Messieurs, dit Cauvignac, voici maître Rabodin, votre
procureur, qui vous charge d'une mission de confiance : c'est de

venir chercher demain matin, dans la première auberge qui se trouve sur la route d'Orléans à Tours, une liasse de pièces relatives à un procès que le capitaine Cauvignac a contre M. de la Rochefoucauld. Maître Rabodin vous donnera à chacun vingt-cinq livres de gratification pour cette course.

Fricotin, garçon aux croyances faciles, fit un saut de trois pieds. Chalumeau, qui était d'un caractère défiant, regarda à la fois Cauvignac et le procureur avec une expression de doute qui le faisait loucher trois fois plus fort que de coutume.

— Mais, dit vivement maître Robodin, un instant, un instant, je ne me suis pas engagé aux cinquante livres.

— De laquelle somme, continua le faux exempt, maître Rabodin se couvrira dans les honoraires du procès entre le capitaine Cauvignac et le duc de la Rochefoucauld.

Maître Robodin baissa la tête. Il était pris, il fallait passer par cette porte ou par celle de la prison.

— Allons, dit le procureur, j'y consens. Mais j'espère que vous me donnerez un reçu en conséquence.

— Tenez, dit le percepteur, voyez si je n'avais pas prévenu votre désir.

Et il lui remit un papier sur lequel étaient écrites ces lignes :

Reçu de maître Rabodin, très-fidèle sujet de Sa Majesté, à titre d'offrande volontaire, une somme de cinq cents livres pour l'aider en sa guerre contre MM. les princes.

— Si vous y tenez, dit Barrabas, je mettrai les deux clercs sur le reçu.

— Non, non, dit vivement le procureur, il est parfaitement ainsi.

— À propos, dit Cauvignac à maître Rabodin, dites à Fricotin de prendre son tambour et à Chalumeau de se munir de sa hallebarde. Ce sera toujours cela de moins à acheter.

— Mais sous quel prétexte voulez-vous que je leur fasse cette recommandation ?

— Pardieu ! sous prétexte de se distraire en route.

Sur quoi, le faux exempt et le faux receveur se retirèrent, laissant maître Rabodin tout étourdi du danger qu'il avait couru et trop heureux d'en être quitte à si bon marché.

VI

Le lendemain, les choses se passèrent comme l'avait prévu Cauvignac. Le neveu et le filleul arrivèrent d'abord tous deux montés sur le même cheval, puis Fricotin et Chalumeau, l'un avec son tambour et l'autre avec sa hallebarde. Il y eut bien, au moment où on leur expliqua qu'ils avaient l'honneur d'être enrôlés au service des princes, quelque difficulté faite de çà et de là, mais les difficultés s'aplanirent devant les menaces de Cauvignac, les promesses de Ferguzon et la logique de Barrabas.

Le cheval du neveu et du filleul fut destiné à porter les bagages, et comme c'était une compagnie d'infanterie de laquelle Cauvignac avait commission, les deux nouveaux enrôlés n'eurent rien à dire.

On se remit en route. La marche de Cauvignac ressemblait à un triomphe. L'ingénieux partisan avait trouvé moyen de mener à la guerre les plus opiniâtres partisans de la paix. À ceux-ci, c'était la cause du roi qu'il faisait embrasser, à ceux-là, c'était celle des princes. Quelques-uns croyaient servir le parlement, quelques autres le roi d'Angleterre, qui parlait d'une descente en Écosse pour reconquérir ses États. Il y avait bien eu d'abord quelque disparate dans les couleurs, quelque discordance dans les réclamations que le lieutenant Ferguzon, malgré sa persuasion, avait eu peine à soumettre au diapason de l'obéissance passive. Cependant, à l'aide d'un mystère continuel, nécessaire, disait Cauvignac, au succès de l'opération, on avançait, soldats et officiers, sans savoir ce qu'on allait faire. Cauvignac, quatre jours après avoir quitté Chantilly, avait réuni vingt-cinq hommes : c'était déjà, comme on le voit, une assez jolie patrouille. Beaucoup de fleuves qui font grand bruit en se jetant dans la mer ont des origines moins imposantes.

Cauvignac cherchait un centre. Il arriva à un petit village situé entre Châtellerault et Poitiers, et crut avoir trouvé là ce qu'il

cherchait. C'était le village de Jaulnay. Cauvignac le reconnut pour y être venu, un soir, apporter un ordre à Canolles, et il établit son quartier général dans l'auberge où il se rappelait avoir assez confortablement soupé ce soir-là. D'ailleurs il n'y avait pas à choisir : nous l'avons déjà dit, cette auberge était la seule.

Placé ainsi, à cheval, sur la route principale de Paris à Bordeaux, Cauvignac avait derrière lui les troupes de M. de la Rochefoucauld, qui assiégeait Saumur, et devant lui celles du roi, qui se concentraient en Guyenne. Tendant ainsi la main à chacun, se gardant bien d'arborer une couleur quelconque avant l'occasion, il s'agissait pour lui de composer un noyau d'une centaine d'hommes pour en tirer un parti avantageux. Or le recrutement allait bon train, et Cauvignac en était presque à la moitié de sa besogne.

Or un jour que Cauvignac, après avoir passé toute sa matinée à la chasse à l'homme, se tenait par habitude à l'affût sur la porte de l'auberge, causant avec son lieutenant et son sous-lieutenant, il vit poindre, à l'extrémité de la rue, une jeune dame à cheval suivie d'un écuyer à cheval comme elle et de deux mulets chargés de bagages.

L'air facile avec lequel la belle amazone maniait son cheval, la tournure roide et fière de l'écuyer qui l'accompagnait remirent un souvenir en tête de Cauvignac. Il posa sa main sur le bras de Ferguzon, qui, mal disposé ce jour-là, ruminait assez tristement, et lui dit en lui montrant la voyageuse :

— Voici le cinquantième soldat du régiment de Cauvignac, ou que je meure !

— Qui ? cette dame ?

— Précisément.

— Ah ça ! nous avons déjà un neveu qui devait être avocat, un filleul qui devait être homme d'Église, deux clercs de procureur, deux droguistes, un médecin, trois boulangers et deux gardeurs de dindons : c'est assez de mauvais soldats comme cela, ce me semble, sans y ajouter encore une femme. Car, un jour ou

l'autre, il faudra se battre.

— Oui, mais notre trésor ne se monte encore qu'à vingt-cinq mille livres (on voit que le trésor, comme la troupe, avait fait boule de neige), et si on pouvait arriver à un chiffre rond, à trente mille livres, par exemple, il me semble que ce ne serait pas mal joué.

— Ah ! c'est sous cet aspect que tu envisages la chose ? Je n'ai rien à dire et t'approuve complètement.

— Silence ! tu vas voir.

Cauvignac s'approcha de la jeune dame, qui, arrêtée devant une des fenêtres de l'auberge, interrogeait l'hôtesse, laquelle lui répondait de l'appartement.

— Serviteur, mon gentilhomme, dit-il, d'un air fin et en portant cavalièrement la main à son chapeau.

— Gentilhomme, moi ? dit la dame avec un sourire.

— Vous-même, beau vicomte.

La dame rougit.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur, répondit-elle.

— Oh ! que si, et la preuve, c'est que vous avez déjà un demi-pied de rouge sur les joues.

— À coup sûr, vous vous méprenez, monsieur.

— Non pas, non pas ! et je sais à merveille ce que je dis, au contraire.

— Voyons, monsieur, trêve de railleries.

— Je ne raille pas, monsieur, et si vous en voulez la preuve, je vais vous la donner. J'ai eu l'honneur de vous rencontrer, voici tantôt trois semaines, sous le costume de votre sexe, un soir, sur les bords de la Dordogne, suivi de votre fidèle écuyer, M. Pompée... Avez-vous toujours M. Pompée ? Eh ! oui, justement, le voilà, ce cher M. Pompée ! Direz-vous aussi que je ne le connais pas ?

L'écuyer et la jeune dame se regardaient, stupéfaits.

— Oui, oui, continua Cauvignac, voilà qui vous étonne, mon

beau vicomte, mais osez dire que ce n'est pas vous que j'ai rencontré, là, vous savez bien, sur la route de Saint-Martin-de-Cubzac, à un quart de lieue de l'auberge de maître Biscarros.

— Je ne nie pas cette rencontre, monsieur.

— Ah ! vous voyez bien.

— Seulement, c'est ce jour-là que j'étais déguisée.

— Non pas, non pas, c'est aujourd'hui que vous l'êtes. Au reste, je comprends que, le signalement du vicomte de Cambes étant donné dans toute la Guyenne, vous jugiez plus prudent, pour dérouter les soupçons, d'adopter momentanément ce costume qui, au reste, c'est justice à vous rendre, mon gentilhomme, vous sied à merveille.

— Monsieur, dit la vicomtesse avec un trouble qu'elle cherchait inutilement à déguiser, si vous n'entremêliez votre conversation de quelques paroles sensées, en vérité, je vous croirais fou.

— Je ne vous ferai pas le même compliment, et je trouve fort raisonnable de se déguiser quand on conspire.

La jeune femme fixa sur Cauvignac un regard de plus en plus inquiet.

— En effet, monsieur, dit-elle, il me semble que je vous ai vu quelque part, mais je ne me rappelle plus où.

— La première fois, je vous l'ai dit, c'est sur les bords de la Dordogne.

— Et la seconde ?

— La seconde, c'est à Chantilly.

— Le jour de la chasse ?

— Justement.

— Alors, monsieur, je n'ai pas à craindre, et vous êtes un des nôtres.

— Pourquoi cela ?

— Puisque vous étiez chez madame la Princesse.

— Permettez-moi de vous dire que ce n'est point une raison.

— Il me semble cependant...

— Il y avait bien du monde pour être sûr que tous ceux qui

se trouvaient là fussent des amis.

— Prenez garde, monsieur, vous me donneriez une singulière idée de vous.

— Oh ! prenez celle que vous voudrez, je ne suis point susceptible.

— Mais enfin, que désirez-vous ?

— Vous faire, si vous le voulez bien, les honneurs de cette auberge.

— Je vous rends grâce, monsieur, et n'ai point besoin de vous. J'attends quelqu'un.

— C'est bien. Descendez, et, en attendant ce quelqu'un, eh bien, nous causerons.

— Que faut-il faire, madame ? demanda Pompée.

— Descendre, demander une chambre et commander le souper, dit Cauvignac.

— Mais, monsieur, reprit la vicomtesse, c'est à moi, ce me semble, à donner des ordres.

— C'est selon, vicomte, vu que je commande à Jaulnay et que j'ai cinquante hommes à ma disposition. Pompée, faites ce que j'ai dit.

Pompée baissa la tête et entra dans l'auberge.

— Mais, monsieur, vous m'arrêtez donc ? demanda la jeune femme.

— Peut-être.

— Comment, peut-être ?

— Oui, cela dépendra de la conversation que nous allons avoir ensemble. Mais prenez donc la peine de descendre, vicomte. Là, bien ! Maintenant, acceptez mon bras : les gens de l'auberge conduiront votre cheval à l'écurie.

— J'obéis, monsieur, car, vous l'avez dit, vous êtes le plus fort. Je n'ai aucun moyen de résister, mais je vous préviens d'une chose, c'est que la personne que j'attends va venir, et que cette personne est un officier du roi.

— Eh bien, vicomte, vous me ferez l'honneur de me présen-

ter à lui, et je serai enchanté de faire sa connaissance.

La vicomtesse comprit qu'il n'y avait pas de résistance à opposer et marcha la première en faisant signe à son étrange interlocuteur qu'il était libre de la suivre.

Cauvignac l'accompagna jusqu'à la porte de la chambre que lui avait fait préparer Pompée, et il allait en franchir le seuil derrière elle, lorsque Ferguzon, montant rapidement l'escalier, s'approcha de son oreille et lui dit :

— Capitaine, une voiture à trois chevaux, un jeune homme masqué dans la voiture, deux laquais aux portières.

— Bon ! dit Cauvignac, c'est probablement le gentilhomme attendu.

— Ah ! l'on attend un gentilhomme ?

— Oui, et je descends au-devant de lui. Toi, demeure dans ce corridor. Ne perds pas de vue la porte. Laisse entrer tout le monde, mais que personne ne sorte.

— Cela suffit, capitaine.

Une chaise de voyage venait en effet de s'arrêter à la porte de l'auberge, amenée par quatre hommes de la compagnie de Cauvignac qui l'avaient rencontrée à un quart de lieue de la ville et qui, de ce moment, lui avaient fait escorte.

Un jeune gentilhomme vêtu de velours bleu, enveloppé d'un grand manteau fourré, était couché plutôt qu'assis au fond de la chaise. Depuis le moment où les quatre hommes avaient entouré son carrosse, il leur avait adressé bon nombre de questions. Mais voyant que, si pressantes que fussent ces questions, elles n'obtenaient aucune réponse, il paraissait s'être résigné à attendre, et seulement, de temps en temps, il soulevait sa tête pour voir si quelque chef ne s'approchait pas auquel il pût demander l'explication de la conduite singulière que ses gens avaient tenue envers lui.

Au reste, il était impossible d'apprécier au juste l'impression produite sur le jeune voyageur par cet événement, attendu qu'un de ces masques de satin noir que l'on appelait un loup et qui

étaient si fort à la mode à cette époque lui cachait la moitié du visage. Ce que le masque laissait voir, c'est-à-dire le haut du front et le bas du visage, annonçait la jeunesse, la beauté et l'esprit. Les dents étaient petites et blanches, et, à travers le masque, les yeux étincelaient.

Deux grands laquais, pâles et tremblants quoiqu'ils portassent le mousqueton sur le genou, se tenaient de chaque côté de la voiture et semblaient cloués sur leurs chevaux aux deux portières. Le tableau eût pu passer pour une scène de brigands arrêtant des voyageurs, moins le grand jour, l'auberge, la figure riante de Cauvignac et l'aplomb des prétendus voleurs.

À la vue de Cauvignac, qui, ainsi que nous l'avons dit, prévenu par Ferguzon, apparaissait à la porte, le jeune homme arrêté poussa un petit cri de surprise et porta vivement la main à son visage, comme pour s'assurer que son masque y était toujours. Cette assurance parut le rendre plus tranquille.

Si rapide qu'eût été ce mouvement, il n'avait point échappé à Cauvignac. Il regarda le voyageur en homme habitué à épeler les signalements, même sur les traits les plus dissimulés. Puis, malgré lui, il tressaillit d'un étonnement à peu près égal à celui qu'avait manifesté le cavalier vêtu de bleu. Il se remit cependant, et, mettant le chapeau à la main avec une grâce toute particulière :

— Belle dame, dit-il, soyez la bienvenue.

Les yeux du voyageur brillèrent d'étonnement à travers les ouvertures de son masque.

— Où allez-vous donc comme cela ? continua Cauvignac.

— Où je vais ? répondit le voyageur, laissant de côté la salutation de Cauvignac et répondant seulement à sa question, où je vais ? Vous devez le savoir mieux que moi, puisque je ne suis plus libre de continuer mon voyage. Je vais où vous me conduirez.

— Permettez-moi de vous faire observer, continua Cauvignac avec une politesse croissante, que ceci n'est point répondre, belle

dame ! Votre arrestation n'est que momentanée. Lorsque nous aurons causé un instant de nos petites affaires mutuelles à cœur et à visage découverts, vous reprendrez votre route sans empêchement aucun.

— Pardon, reprit le jeune voyageur, mais avant d'aller plus loin, rectifions d'abord une erreur. Vous faites semblant de me prendre pour une femme, tandis qu'au contraire, vous voyez très-bien à mes vêtements que je suis un homme.

— Vous connaissez le proverbe latin : *Ne nimium crede colori* ; le sage ne juge pas sur les apparences. Or j'ai la prétention d'être un sage. Il en résulte que, sous ce costume menteur, j'ai reconnu...

— Quoi ? demanda le voyageur avec impatience.

— Eh bien, je vous l'ai dit : une femme !

— Mais si je suis une femme, pourquoi m'arrêtez-vous, alors ?

— Peste ! Parce que, dans le temps où nous vivons, les femmes sont plus dangereuses que les hommes. Aussi notre guerre pourrait, à proprement parler, s'appeler la guerre des femmes. La reine et madame de Condé sont les deux puissances belligérantes. Elles ont pris pour lieutenants généraux mademoiselle de Chevreuse, madame de Montbazon, madame de Longueville... et vous. Mademoiselle de Chevreuse est le général de M. le coadjuteur ; madame de Montbazon est le général de M. de Beaufort ; madame de Longueville est le général de M. de la Rochefoucauld ; et vous... vous m'avez tout à fait l'air d'être le général de M. le duc d'Épernon.

— Vous êtes fou, monsieur, dit le jeune voyageur en haussant les épaules.

— Je ne vous croirai pas plus, belle dame, que je ne croyais tout à l'heure un beau jeune homme qui me faisait le même compliment.

— Vous lui souteniez peut-être, à elle, qu'elle était un homme.

— Justement. Moi qui avais reconnu mon petit gentilhomme pour l'avoir vu, certain soir du commencement de mai, rôder autour de l'auberge de maître Biscarros, je ne me suis pas laissé tromper à ses jupes, à ses coiffes et à sa petite voix flûtée, pas plus que je ne me laisse tromper à votre pourpoint bleu, à votre feutre gris et à vos bottes à dentelles. Et je lui ai dit : « Mon jeune ami, prenez le nom que vous voudrez, prenez le costume que vous voudrez, prenez la voix que vous voudrez, vous n'en serez pas moins le vicomte de Cambes. »

— Le vicomte de Cambes ! s'écria le jeune voyageur.

— Ah ! le nom vous frappe, à ce qu'il paraît. Le connaissiez-vous aussi, par hasard ?

— Un jeune homme tout jeune, presque un enfant ?

— Dix-sept ou dix-huit ans tout au plus.

— Très-blond ?

— Très-blond.

— De grands yeux bleus ?

— Très-grands, très-bleus.

— Il est ici ?

— Il est là.

— Et vous dites qu'il est ?...

— Déguisé en femme, le méchant, comme vous en homme, méchante.

— Et que vient-il faire ici ? s'écria le jeune cavalier avec une véhémence et un trouble qui devenaient de plus en plus visibles à mesure que Cauvignac, au contraire, devenait plus sobre de gestes et plus avare de paroles.

— Mais, répondit Cauvignac, pesant sur chacune de ses paroles, il prétend avoir rendez-vous avec un de ses amis.

— Un de ses amis ?

— Oui.

— Un gentilhomme ?

— Probablement.

— Baron ?

— Peut-être.

— Et dont le nom ?...

Le front de Cauvignac se plissa sous une pensée laborieuse qui, pour la première fois, se présentait à son esprit et qui faisait, en y entrant, une révolution visible dans son cerveau.

— Oh ! oh ! murmura-t-il, ce serait un joli coup de filet.

— Et dont le nom ?... répéta le jeune voyageur.

— Attendez donc, reprit Cauvignac, attendez donc... et dont le nom finit en *olles*.

— M. de Canolles ! s'écria le jeune voyageur, dont les lèvres se couvrirent d'une pâleur mortelle, ce qui faisait, d'une façon sinistre, trancher son masque noir avec la blancheur de sa peau.

— C'est cela même : M. de Canolles, reprit Cauvignac en suivant sur les parties visibles du visage et sur tout le corps du jeune homme la révolution qui s'y opérait. M. de Canolles, vous avez bien dit. Vous connaissez M. de Canolles aussi ? Ah çà ! mais vous connaissez donc tout le monde ?

— Trêve de railleries ! balbutia le jeune homme, qui tremblait de tous ses membres et semblait prêt à s'évanouir. Où est cette dame ?

— Dans cette chambre. Tenez, la troisième fenêtre à partir de celle-ci, qui a des rideaux jaunes.

— Je veux la voir ! s'écria le jeune voyageur.

— Oh ! oh ! me serais-je trompé, dit Cauvignac, et seriez-vous ce M. de Canolles qu'elle attend ? ou plutôt M. de Canolles ne serait-il pas ce beau cavalier qui arrive trottant, suivi d'un laquais qui m'a l'air d'un maître fat ?

Le jeune voyageur s'élança vers la glace de devant la voiture avec tant de précipitation qu'il la brisa du front.

— C'est lui ! c'est lui ! s'écria-t-il sans même s'apercevoir que quelques gouttes de sang sortaient d'une légère blessure. Oh ! malheureuse ! Il vient, il va la retrouver, je suis perdue !...

— Ah ! vous voyez bien que vous êtes une femme !

— Ils s'étaient donnés rendez-vous, continua le jeune homme

en se tordant les bras. Oh ! je me vengerai !

Cauvignac voulut essayer d'une nouvelle raillerie, mais le jeune homme lui fit un signe impérieux d'une main, tandis que, de l'autre, il arracha son masque, et l'on vit alors le pâle visage de Nanon apparaître, tout armé de menaces, aux regards tranquilles de Cauvignac.

VII

— Bonjour, petite sœur, dit Cauvignac à Nanon en tendant à la jeune femme la main avec le flegme le plus imperturbable.

— Bonjour ! Ainsi vous m'aviez reconnue, n'est-ce pas ?

— À l'instant même où je vous ai aperçue. Ce n'était point assez de cacher votre visage, il fallait encore voiler ce charmant petit signe et ces dents de perles. Mettez un masque tout entier, au moins, quand vous voudrez vous déguiser, coquette ! Mais vous n'avez garde... *et fugit ad salices*...

— Assez, dit impérieusement Nanon. Parlons sérieusement.

— Je ne demande pas mieux. Ce n'est qu'en parlant sérieusement que l'on fait les bonnes affaires.

— Ainsi vous dites que la vicomtesse de Cambes est ici ?

— En personne.

— Et que M. de Canolles entre dans l'auberge en ce moment ?

— Pas encore. Il descend de cheval, jette la bride aux mains de son laquais. Ah ! il a été vu de ce côté-là aussi. Voici la fenêtre aux rideaux jaunes qui s'ouvre, voici la tête de la vicomtesse qui passe. Ah ! elle pousse un cri de joie. M. de Canolles s'élance dans la maison. Cachez-vous, petite sœur, ou tout serait perdu !

Nanon se rejeta en arrière, serrant convulsivement la main de Cauvignac, qui la regardait d'un air de paternelle compassion.

— Et moi qui allais le rejoindre à Paris ! s'écria Nanon, moi qui risquais tout pour le revoir !

— Ah ! des sacrifices, petite sœur, et pour un ingrat encore ! En vérité, vous pouvez mieux placer vos bienfaits.

— Que vont-ils dire, maintenant que les voilà réunis ? que vont-ils faire ?

— En vérité, chère Nanon, vous m'embarrassez beaucoup en me faisant une pareille question, dit Cauvignac. Ils vont, par-

dieu ! ils vont s'aimer beaucoup, je suppose.

— Oh ! cela ne sera pas ! s'écria Nanon en mordant avec rage ses ongles polis comme l'ivoire.

— Je crois, au contraire, que cela sera, répondit Cauvignac. Ferguzon, qui avait ordre de ne laisser sortir personne, n'avait pas reçu celui d'empêcher d'entrer. En ce moment même, selon toute probabilité, la vicomtesse et le baron de Canolles échangent toutes sortes de mignardises plus charmantes les unes que les autres. Peste ! ma chère Nanon, vous vous y êtes prise trop tard.

— Vous croyez ? répliqua la jeune femme avec une indéfinissable expression de profonde ironie et de finesse haineuse, vous croyez ? Eh bien, montez près de moi, pauvre diplomate !

Cauvignac obéit.

— Ça, Bertrand, continua Nanon, s'adressant à l'un des porte-mousquetons, dites au cocher de tourner sans affectation et d'aller se ranger sous ce massif d'arbres que nous avons laissé à droite en entrant dans le village.

Puis, se retournant vers Cauvignac :

— Ne serons-nous pas bien là pour causer ? dit-elle.

— Parfaitement. Mais permettez, à mon tour, que je prenne mes précautions.

— Prenez.

Cauvignac fit signe de le suivre à quatre de ses hommes qui flânaient autour de l'auberge, bourdonnant et s'épanouissant comme des frelons au soleil.

— Vous faites bien d'emmener ces hommes, dit Nanon, et si vous m'en croyez, prenez-en plutôt six que quatre : nous pourrions leur tailler de la besogne.

— Bon ! dit Cauvignac, de la besogne, c'est ce qu'il me faut, à moi.

— Alors vous serez satisfait, répondit la jeune femme.

Et la chaise, tournant sur elle-même, emmena Nanon, rouge du feu de sa pensée, et Cauvignac, calme et froid en apparence, mais ne s'apprêtant pas moins à accorder une profonde attention

aux ouvertures que lui préparait sa sœur.

Pendant ce temps, Canolles, attiré par le cri de joie qu'avait, en l'apercevant, poussé madame de Cambes, s'était élancé dans l'auberge et avait gagné l'appartement de la vicomtesse sans faire attention à Ferguzon, qu'il avait rencontré debout dans le corridor, mais qui, n'ayant reçu aucune consigne relativement à Canolles, ne fit point difficulté de le laisser entrer.

— Ah ! monsieur, s'écria madame de Cambes en l'apercevant, arrivez donc vite, car je vous attends avec bien de l'impatience.

— Voilà des paroles qui me rendraient le plus heureux homme du monde, madame, si votre pâleur et votre trouble ne me disaient clairement que ce n'est point pour moi seul que vous m'attendez.

— Oui, monsieur, vous avez raison, reprit Claire avec son charmant sourire, et je veux vous avoir une obligation de plus.

— Laquelle ?

— Celle de me tirer de je ne sais quel danger qui me menace.

— Un danger ?

— Oui. Attendez.

Claire alla à la porte et poussa le verrou.

— J'ai été reconnue, dit-elle en revenant.

— Et par qui ?

— Par un homme dont je ne sais pas le nom, mais dont le visage ni la voix ne me sont étrangers. Il me semble que j'ai entendu sa voix le soir où, dans cette même chambre, vous avez reçu l'ordre de partir à l'instant même pour Mantes. Il me semble que j'ai reconnu son visage à la chasse de Chantilly, le jour où j'ai pris la place de madame de Condé.

— Et pour qui tenez-vous cet homme ?

— Pour un agent de M. le duc d'Épernon, par conséquent, pour un ennemi.

— Diable ! fit Canolles, et vous dites que vous avez été reconnue ?

— J'en suis sûre : il m'a appelée par mon nom en me soutenant seulement que j'étais un homme. Il y a partout, aux environs d'ici, des officiers du parti royal. On me sait du parti des princes, peut-être comptait-on m'inquiéter. Mais vous voilà, je ne crains plus rien. Vous êtes officier vous-même, vous êtes du même parti qu'eux, vous me servirez de sauvegarde.

— Hélas ! dit Canolles, j'ai bien peur de ne pouvoir vous offrir d'autre défense et d'autre protection que celle de mon épée.

— Comment cela ?

— À partir de ce moment, madame, je ne suis plus au service du roi.

— Dites-vous vrai ? s'écria Claire, au comble de la joie.

— Je me suis promis d'envoyer ma démission datée du lieu où je vous rencontrerais. Je vous ai rencontrée, ma démission sera datée de Jaulnay.

— Oh ! libre ! libre ! vous êtes libre ! Vous pouvez embrasser le parti de la justice, de la loyauté ; vous pouvez servir la cause de MM. les princes, c'est-à-dire celle de toute la noblesse. Oh ! je savais bien que vous étiez un trop digne gentilhomme pour n'en pas venir là.

Et Claire tendit à Canolles une main qu'il baisa avec transport.

— Et comment cela s'est-il fait ? comment cela s'est-il passé ? Racontez-moi la chose dans tous ses détails.

— Oh ! ce ne sera pas long. J'ai écrit d'avance à M. de Mazarin pour le prévenir de ce qui s'était passé. En arrivant à Mantes, j'ai reçu l'ordre de me rendre chez lui. Il m'a appelé pauvre cervelle, je l'ai appelé pauvre cerveau ; il a ri, je me suis fâché ; il a élevé la voix, je l'ai envoyé de l'autre côté des monts. Je suis rentré à mon hôtel. J'ai attendu qu'il voulût bien me faire jeter à la Bastille il a attendu qu'une bonne réflexion me fît sortir de Mantes. Au bout de vingt-quatre heures, cette bonne réflexion m'est venue. Et c'est encore à vous que je la dois, car j'ai songé à ce que vous m'aviez promis, et j'ai pensé que vous pourriez

m'attendre, ne fût-ce qu'une seconde. Alors, respirant le grand air, dégagé de toute responsabilité, de tout devoir, sans parti, sans engagement et presque sans préférence, je me suis souvenu d'une seule chose, c'est que je vous aimais, madame, et que, maintenant, je pouvais vous le dire hautement et hardiment.

— Ainsi vous avez perdu votre grade pour moi, vous êtes disgracié pour moi, ruiné pour moi ! Cher monsieur de Canolles, comment vous payerai-je jamais mes obligations ? comment vous prouverai-je ma reconnaissance ?

Et, avec un sourire et une larme qui lui rendaient cent fois plus qu'il n'avait perdu, madame de Cambes fit tomber Canolles à ses pieds.

— Ah ! madame, lui dit-il, de ce moment, au contraire, je suis riche et heureux, car je vais vous suivre, car je ne vous quitterai plus, car je vais être heureux de votre vue et riche de votre amour.

— Rien ne vous arrête, alors ?

— Non.

— Vous m'appartenez tout entier, et, en gardant votre cœur, je puis offrir votre bras à madame la Princesse ?

— Vous le pouvez.

— Ainsi vous avez envoyé votre démission ?

— Pas encore. Je voulais vous revoir auparavant. Mais, comme je vous l'ai dit, maintenant que je vous ai revue, je vais l'écrire ici, à l'instant même. Je me réservais le bonheur d'avoir à vous obéir.

— Écrivez donc ! écrivez avant toute chose ! Si vous n'écrivez pas, vous serez regardé comme un transfuge. Il faut même que vous attendiez, avant de faire aucune démarche décisive, que cette démission soit acceptée.

— Cher petit diplomate, ne craignez rien, ils me l'accorderont, et de grand cœur encore. Ma maladresse de Chantilly ne leur laisse pas beaucoup de regrets. Ne m'ont-ils pas dit, ajouta Canolles en riant, que j'étais une pauvre cervelle !

— Oui, mais nous vous dédommagerons de l'opinion qu'ils ont prise de vous, soyez tranquille. Votre affaire de Chantilly aura plus de succès à Bordeaux qu'à Paris, croyez-moi. Mais écrivez, baron, écrivez vite afin que nous partions ! car je vous avoue, baron, que le séjour de cette auberge ne me rassure pas le moins du monde.

— Parlez-vous du passé, et vous effrayez-vous si fort de souvenirs ? dit Canolles en promenant les yeux avec amour tout autour de lui et en les arrêtant sur cette petite alcôve à deux lits qui déjà, plus d'une fois, avait attiré son regard.

— Non, je parle du présent, et vous n'êtes plus pour rien dans mes terreurs. Aujourd'hui, ce n'est plus vous que je crains.

— Et qui craignez-vous donc ? qu'avez-vous à craindre ?

— Eh ! mon Dieu ! qui sait ?

En ce moment, comme pour justifier les craintes de la vicomtesse, trois coups retentirent à la porte. Ils étaient frappés avec une gravité solennelle.

Canolles et la vicomtesse firent silence, se regardant avec inquiétude et s'interrogeant l'un l'autre.

— Au nom du roi ! dit une voix, ouvrez !

Et soudain, la porte fragile vola en éclats. Canolles voulait sauter sur son épée, mais déjà un homme s'était jeté entre son épée et lui.

— Qu'est-ce à dire ? demanda le baron.

— Vous êtes M. le baron de Canolles, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— Capitaine au régiment de Navailles ?

— Oui.

— Envoyé en mission par M. le duc d'Épernon ?

Canolles fit un signe de tête.

— En ce cas, au nom du roi et de Sa Majesté la reine régente, je vous arrête !

— Votre ordre ?

— Le voici.

— Mais, monsieur, dit Canolles en rendant le papier après avoir jeté dessus un rapide regard, je vous connais, ce me semble.

— Parbleu ! si vous me connaissez ! N'est-ce pas dans ce même village où je vous arrête aujourd'hui que je vous ai apporté, de la part de M. le duc d'Épernon, commission de partir pour la cour ? Votre fortune était dans cette commission, mon gentilhomme. Vous l'avez manquée, tant pis pour vous.

Claire pâlit et tomba éplorée sur une chaise. Elle avait, de son côté, reconnu l'indiscret questionneur.

— M. de Mazarin se venge, murmura Canolles.

— Allons, monsieur, partons ! dit Cauvignac.

Claire ne bougeait plus. Canolles, indécis, semblait près de devenir fou. Son malheur était si grand, si lourd, si attendu, qu'il succombait sous le poids. Il courba la tête et se résigna.

D'ailleurs, à cette époque, ces mots : *Au nom du roi !* avaient encore leur magie, et nul n'essayait d'y résister.

— Où me conduisez-vous, monsieur ? dit-il. Vous est-il même défendu de me donner cette consolation de savoir où je vais ?

— Non, monsieur, et je vais vous le dire : nous vous conduisons à la forteresse de l'île Saint-Georges.

— Adieu, madame, dit Canolles en s'inclinant avec respect devant madame de Cambes, adieu !

— Allons, allons, se dit Cauvignac en lui-même, les choses sont moins avancées que je ne l'aurais cru. Je le dirai à Nanon, et cela lui fera plaisir.

Puis, allant sur le seuil de la porte :

— Quatre hommes pour escorter le capitaine ! cria-t-il, et quatre autres hommes en avant.

— Et moi, s'écria madame de Cambes en étendant les bras vers le prisonnier, et moi, où me conduit-on ? Car si le baron est coupable, oh ! je le suis encore plus que lui.

— Vous, madame, répondit Cauvignac, vous pouvez vous retirer, vous êtes libre.

Et il sortit, emmenant le baron.

Madame de Cambes se leva, ranimée par un rayon d'espoir, et prépara tout pour son départ afin de ne pas laisser ces bonnes dispositions faire place à des ordres contraires.

— Libre ! dit-elle ; je pourrai donc veiller sur lui. Partons.

Et, se jetant à la fenêtre, elle aperçut la cavalcade qui entraînait Canolles, échangea avec lui un dernier adieu de la main, et, appelant Pompée, qui, dans l'espérance d'une halte de deux ou trois jours, s'était déjà établi dans la meilleure chambre qu'il avait pu trouver, elle lui donna l'ordre de tout préparer pour le départ.

VIII

Le chemin se fit pour Canolles plus tristement encore qu'il ne s'y était attendu. En effet, au cheval, qui donne au prisonnier même le mieux gardé un faux air de liberté, avait succédé la voiture, mauvaise patache de cuir dont on a conservé la forme et les cahots en Touraine. En outre, Canolles avait les genoux enchevêtrés dans ceux d'un homme au nez d'aigle dont la main reposait avec une espèce d'amour-propre sur la crosse d'un pistolet de fer. Quelquefois, la nuit, car il dormait le jour, il espérait surprendre la vigilance du nouvel argus, mais à côté du nez d'aigle brillaient deux grands yeux de hibou, ronds, flamboyants et tout à fait propres aux observations nocturnes, de sorte que, de quelque côté qu'il se tournât, Canolles voyait toujours ces deux yeux ronds luire dans la direction de son regard.

Pendant qu'il dormait, un des deux yeux dormait aussi, mais un seul : c'était une faculté que la nature avait donnée à cet homme de ne dormir que d'un œil.

Deux jours et deux nuits se passèrent pour Canolles en funèbres réflexions, car la forteresse de l'île Saint-Georges, forteresse assez innocente cependant, prenait aux yeux du prisonnier des proportions effrayantes à mesure que la crainte et le remords envahissaient plus profondément son cœur.

Le remords, parce qu'il comprenait que sa mission près de madame la Princesse était une mission de confiance dont il avait fait bon marché à ses amours, et que le résultat de la faute qu'il avait commise en cette occasion était terrible. À Chantilly, madame de Condé n'était qu'une femme fugitive. À Bordeaux, madame de Condé était une princesse rebelle.

La crainte, parce qu'il savait par tradition les sombres vengeances d'une Anne d'Autriche en colère.

Autre remords plus sourd, mais peut-être plus poignant que le premier : il y avait de par le monde une femme jeune, belle, spi-

rituelle, une femme qui n'avait usé de son influence que pour le pousser en avant, qui n'avait usé de son crédit que pour le protéger ; une femme qui, par son amour pour lui, avait vingt fois risqué sa position, son avenir, sa fortune. Eh bien, cette femme, non-seulement la plus charmante des maîtresses, mais encore la plus dévouée des amies, il l'avait quittée brutalement, sans excuse, sans cause, au moment où elle songeait à lui, et, au lieu de se venger, elle l'avait poursuivi de nouvelles grâces, et son nom, au lieu de se présenter à lui avec l'accent du reproche, avait résonné à son oreille avec la douceur caressante d'une faveur presque royale. Il est vrai que cette faveur était arrivée dans un mauvais moment, dans un moment où, certes, Canolles eût préféré une disgrâce. Mais était-ce la faute de Nanon ? Nanon n'avait vu dans cette mission près de Sa Majesté qu'un agrandissement de fortune et de considération pour l'homme auquel elle songeait incessamment.

Aussi tous ceux qui ont aimé deux femmes à la fois, et, j'en demande pardon à mes lectrices, ce phénomène incompréhensible pour elles, qui n'ont jamais qu'un amour, est commun chez nous autres hommes ; aussi, dis-je, tous ceux qui ont aimé deux femmes à la fois comprendront-ils qu'à mesure que Canolles s'enfonçait dans ses réflexions, Nanon reprenait de plus en plus sur son esprit une influence qu'il croyait perdue. Les aspérités anguleuses du caractère, qui blessent dans le frottement de l'intimité et font naître de passagers dépits, s'effacent à distance, tandis qu'au contraire, certains souvenirs plus doux reprennent leur intensité avec la solitude. Enfin, c'est chose triste à dire, l'amour éthéré, qui ne promettait que des faveurs, se volatilise dans l'isolement, tandis que, dans l'isolement, au contraire, l'amour matériel se représente à la mémoire, armé de ses jouissances terrestres, qui ont bien leur prix. Belle et perdue, bonne et trompée, voilà ce que paraissait maintenant Nanon à Canolles.

C'est ainsi que Canolles descendait en lui-même avec naïveté et non pas avec le mauvais vouloir de ces accusés qu'on force à

une confession générale. Que lui avait fait Nanon pour qu'il l'abandonnât ? Que lui avait fait madame de Cambes pour qu'il la suivît ? Qu'y avait-il donc de si désirable et de si magnifiquement amoureux dans le petit cavalier de l'auberge du *Veau d'or* ? Madame de Cambes l'emportait-elle d'une façon si triomphante sur Nanon ? Est-ce que les cheveux blondes priment assez les cheveux noirs pour qu'on se rende parjure et ingrat envers sa maîtresse, traître et déloyal envers son roi, dans le seul but de changer ces tresses noires contre des tresses blondes ? Et cependant, ô misère de l'organisation humaine ! Canolles se faisait tous ces raisonnements pleins de sens, comme on voit, et Canolles ne se persuadait pas. Le cœur est plein de mystères pareils qui font le bonheur des amants et le désespoir des philosophes. Cela n'empêchait pas Canolles de s'en vouloir à lui-même et de se gourmander d'importance.

— Je vais être puni, se disait-il, pensant que la punition efface la faute ; je vais être puni, tant mieux ! Il y aura là-bas quelque bon capitaine fort rude, fort insolent, fort brutal, qui me lira, du haut de sa dignité de geôlier en chef, un ordre de M. de Mazarin, qui m'indiquera du doigt un cul de basse-fosse et qui m'enverra croupir à quinze pieds sous terre avec les rats et les crapauds, tandis que j'aurais pu vivre au jour et fleurir au soleil dans les bras d'une femme qui m'aimait, que j'ai aimée et, ma foi, que j'aime peut-être encore. Maudit petit vicomte, va ! Pourquoi servais-tu d'enveloppe à une si charmante vicomtesse ? Oui, mais y a-t-il au monde une vicomtesse qui vaille ce que celle-ci va me coûter ? Car ce n'est pas le tout que le gouverneur et le cachot à quinze pieds sous terre : si l'on me croit traître, on ne laissera pas les choses à moitié éclaircies ; on me cherchera noise sur ce séjour à Chantilly que je n'expierais pas assez, j'en conviens, s'il avait été plus fructueux pour moi, mais qui m'a rapporté en tout, de compte fait, trois baisers sur la main. Triple sot qui, ayant la force et pouvant en abuser, n'en ai pas usé ! Pauvre cervelle ! comme dit M. de Mazarin, qui a trahi et qui ne

s'est pas fait payer sa trahison ! Or qui me la payera maintenant ?

Et Canolles haussait les épaules, répondant avec mépris par ce mouvement à l'interrogation de sa pensée.

L'homme aux yeux ronds qui, si clairvoyant qu'il fût, ne pouvait rien comprendre à cette pantomime, le regardait avec étonnement.

— Si l'on m'interroge, continua Canolles, je ne répondrai pas. Car qu'aurais-je à répondre ? Que je n'aimais pas M. de Mazarin ? Alors il ne fallait pas le servir. Que j'aimais madame de Cambes ? La belle raison à donner à une reine et à un premier ministre ! Je ne répondrai donc pas. Mais les juges sont personnages fort susceptibles : lorsqu'ils interrogent, ils veulent qu'on réponde ; il y a des coins brutaux dans les geôles de province ; on me brisera ces petits genoux dont j'étais si fier, et l'on me renverra tout disloqué à mes rats et à mes crapauds. J'en resterai toute ma vie cagneux comme M. le prince de Conti, ce qui est fort laid, en supposant que la clémence de Sa Majesté me couvre de son aile, ce qu'elle se gardera bien de faire.

Il y avait encore, outre ce gouverneur, ces rats, ces crapauds, ces coins, certains échafauds où l'on décapite les rebelles, certains poteaux où l'on pend les traîtres, certaines places d'armes où l'on fusille les déserteurs. Mais cela, pour un beau garçon comme Canolles, ce n'était rien, on le comprend, en comparaison des genoux cagneux.

Il résolut donc d'en avoir le cœur net et d'interroger son compagnon de route à ce sujet.

Les yeux ronds, le nez d'aigle et l'air renfrogné du personnage n'encourageaient que médiocrement le prisonnier à hasarder du dialogue. Cependant comme, si impossible que soit une figure, il est impossible qu'il n'y ait pas des moments où elle se déride quelque peu, Canolles profita d'une seconde où une grimace qui ressemblait à un sourire passait sur le visage de l'exempt subalterne qui faisait si bonne garde.

— Monsieur ! dit-il.

- Monsieur ? répondit l'exempt.
- Excusez-moi si je vous arrache à vos réflexions.
- Il n'y a pas d'excuses, monsieur, je ne réfléchis jamais.
- Ah ! diable ! vous êtes doué là d'une heureuse organisation, monsieur.
- Aussi je ne me plains pas.
- Eh bien, ce n'est pas comme moi, car j'ai bonne envie de me plaindre.
- De quoi, monsieur ?
- De ce qu'on m'enlève ainsi, au moment où j'y pensais le moins, pour me conduire je ne sais où.
- Si fait, monsieur, vous le savez, car on vous l'a dit.
- C'est juste. Nous allons à l'île Saint-Georges, n'est-ce pas, monsieur ?
- Parfaitement.
- Croyez-vous que j'y reste longtemps ?
- Je l'ignore, monsieur ; mais, à la manière dont vous m'êtes recommandé, je pense que oui.
- Ah ! ah !... Et c'est fort laid, l'île Saint-Georges ?
- Vous ne connaissez pas la forteresse ?
- À l'intérieur, non ; je n'y suis jamais entré.
- Monsieur, ce n'est pas beau, et, à part les appartements du gouverneur, qu'on vient de remettre à neuf et qui sont fort agréables, à ce qu'il paraît, le reste de l'habitation forme une assez triste demeure.
- Bien... Pensez-vous qu'on m'interroge ?
- C'est assez la coutume.
- Et si je ne réponds pas ?
- Si vous ne répondez pas ?
- Oui.
- Diable ! dans ce cas, vous le savez, il y a la question.
- Ordinaire ?
- Ordinaire ou extraordinaire, c'est selon l'accusation. De quoi êtes-vous accusé, monsieur ?

— Mais, dit Canolles, j'ai peur d'être accusé de crime d'État.

— Ah ! dans ce cas, vous jouissez de la question extraordinaire... Dix pots...

— Comment ! dix pots ?

— Oui.

— Que dites-vous ?

— Je dis que vous aurez les dix coquemars.

— C'est donc l'eau qui est en vigueur à l'île Saint-Georges ?

— Dame ! monsieur, vous comprenez, sur la Garonne...

— C'est juste, on a la chose sous la main. Et combien de seaux font dix coquemars ?

— Trois seaux, trois seaux et demi.

— J'enflerai, alors ?

— Un peu. Mais si vous avez la précaution de vous faire bien venir du geôlier...

— Eh bien ?

— Vous aurez bonne composition.

— Et en quoi consiste-t-il, s'il vous plaît, le service que le geôlier peut me rendre ?

— Il peut vous faire boire de l'huile.

— L'huile est donc un spécifique ?

— Souverain, monsieur !

— Vous croyez ?

— J'en parle par expérience : j'ai bu...

— Vous avez bu ?

— Pardon, je voulais dire : j'ai vu. L'habitude de parler avec des Gascons fait que je prononce parfois les *b* comme les *v*, et *vice versa*.

— Vous disiez donc, dit Canolles, ne pouvant s'empêcher de sourire malgré la gravité de la conversation, vous disiez donc que vous aviez vu ?...

— Oui, monsieur ; j'ai vu un homme boire les dix coquemars avec une facilité extrême, grâce à l'huile qui avait convenablement préparé les voies. Il est vrai qu'il enfla, comme c'est

l'habitude, mais, avec un bon feu, on le fit désenfler sans trop d'avaries. C'est là l'essentiel de la seconde partie de l'opération. Retenez bien ces deux mots : chauffer sans brûler.

— Je comprends, fit Canolles : monsieur était exécuteur des hautes-œuvres, peut-être ?

— Non, monsieur, répliqua son interlocuteur avec une modestie confite de politesse.

— Aide, peut-être ?

— Non, monsieur : curieux, amateur seulement.

— Ah ! ah ! et monsieur s'appelle ?

— Barrabas.

— Beau nom, vieux nom, connu avantageusement dans les Écritures.

— Dans la Passion, monsieur.

— C'est ce que je voulais dire, mais, par habitude, je me suis servi de l'autre locution.

— Monsieur préfère les Écritures. Monsieur est donc huguenot ?

— Oui, mais huguenot très-ignorant. Croiriez-vous que je sais à peine trois mille vers de psaumes ?

— En effet, c'est bien peu.

— Je retenais mieux la musique... On a été beaucoup pendu et brûlé dans ma famille.

— J'espère que pareil sort n'est pas réservé à monsieur.

— Non, l'on est beaucoup plus tolérant aujourd'hui : on me submergera, voilà tout.

Barrabas se mit à rire.

Le cœur de Canolles tressaillit de joie : il avait conquis son gardien. En effet, si ce geôlier par intérim devenait son geôlier permanent, il avait toute chance pour obtenir l'huile. Il résolut donc de reprendre la conversation où il l'avait laissée.

— Monsieur Barrabas, dit-il, sommes-nous destinés à être séparés bientôt, ou me ferez-vous l'honneur de me continuer votre compagnie ?

— Monsieur, en arrivant à l'île Saint-Georges, j'aurai le regret bien vif de vous quitter. Il faut que je revienne à notre compagnie.

— Fort bien. Vous faites partie alors d'une compagnie d'archers ?

— Non, monsieur, d'une compagnie de soldats.

— Levée par le ministre ?

— Non, monsieur, par le capitaine Cauvignac, celui-là même qui a eu l'honneur de vous arrêter.

— Et vous servez le roi ?

— Je crois que oui, monsieur.

— Que diable dites-vous donc là ? N'en êtes-vous pas sûr ?

— On n'est sûr de rien dans ce monde.

— Alors, si vous avez du doute, vous devriez, pour vous fixer, faire une chose.

— Laquelle ?

— Me laisser aller.

— Impossible, monsieur !

— Mais je vous payerai honorablement votre complaisance.

— Avec quoi ?

— Avec de l'argent, pardieu !

— Monsieur n'en a pas.

— Comment, je n'en ai pas ?

— Non.

Canolles se fouilla vivement.

— En effet, dit-il, ma bourse a disparu. Qui donc m'a pris ma bourse ?

— Moi, monsieur, répondit Barrabas en saluant respectueusement.

— Et pourquoi cela ?

— Pour que monsieur ne puisse pas me corrompre.

Canolles, stupéfait, regarda le digne recors avec admiration, et, l'argument lui ayant paru sans réplique, il ne répliqua absolument rien.

Il en résulta que, les voyageurs étant retombés dans le silence, le voyage reprit, vers sa fin, l'allure mélancolique qu'il avait eue à son commencement.

IX

Il commençait de faire petit jour quand la patache arriva au village le plus rapproché de l'île où l'on se rendait. Canolles, sentant la voiture s'arrêter, passa la tête à travers la petite barbacane, guichet destiné à fournir de l'air à des gens libres et tout à fait commode pour l'intercepter à des prisonniers.

Un joli petit village, composé d'une centaine de maisons groupées autour d'une église, sur le penchant d'une colline, et dominé par un château, se dessinait, noyé dans l'air limpide du matin et doré par les rayons du soleil qui faisaient fuir devant eux des flocons de vapeurs pareils à des gazes.

En ce moment, la patache montait une côte, et le cocher, descendu de son siège, marchait auprès de la voiture.

— Mon ami, demanda Canolles, êtes-vous de ce pays-ci ?

— Oui, monsieur, je suis de Libourne.

— En ce cas, vous devez connaître ce village. Quelle est cette maison blanche ? quelles sont ces charmantes chaumières ?

— Monsieur, répondit le paysan, ce château, c'est le domaine de Cambes, et le village forme une de ses dépendances.

Canolles tressaillit et passa en un instant du pourpre le plus foncé à une pâleur presque livide.

— Monsieur, dit Barrabas, à l'œil rond duquel rien n'échappait, vous seriez-vous blessé par hasard à ce guichet ?

— Non pas... Merci.

Puis, continuant d'interroger le paysan :

— Et à qui appartient cette propriété ? demanda-t-il.

— À la vicomtesse de Cambes.

— Une jeune veuve ?

— Fort belle et fort riche.

— Et, par conséquent, fort recherchée ?

— Sans doute : belle dot, belle femme ; avec cela, on ne manque point de prétendants.

— Bonne réputation ?
— Oui, mais enragée pour MM. les princes.
— En effet, je crois l'avoir entendu dire.
— Un démon, monsieur, un vrai démon !
— Un ange ! murmura Canolles, qui, toutes les fois qu'il revenait à Claire, y revenait avec des transports d'adoration. Un ange !

Puis, tout haut :

— Habite-t-elle donc ici quelquefois ? ajouta-t-il.
— Rarement, monsieur. Mais elle y a demeuré longtemps. Son mari l'y avait laissée, et tout le temps qu'elle y resta, ce fut la bénédiction de la contrée. Maintenant, elle est près de MM. les princes, à ce qu'on dit.

La voiture, après avoir monté, était prête à descendre. Le conducteur fit de la main un signe pour solliciter la permission de se replacer sur son siège. Canolles, qui craignait de donner des soupçons en continuant l'interrogatoire, rentra sa tête dans la patache, et la lourde voiture reprit le petit trot, son allure extrême.

Au bout d'un quart d'heure pendant lequel, toujours sous le regard de Barrabas, Canolles était resté plongé dans les plus sombres réflexions, la patache fit halte.

— Nous arrêtons-nous ici pour déjeuner ? demanda Canolles.
— Nous nous arrêtons tout à fait, monsieur. Nous sommes arrivés. Voici l'île Saint-Georges. Nous n'avons plus que la rivière à traverser.

— C'est vrai, murmura Canolles. Si près et si loin !
— Monsieur, on vient à nous, dit Barrabas. Veuillez vous apprêter à descendre.

Le second gardien de Canolles, qui se tenait sur le siège, près du cocher, mit pied à terre et ouvrit la portière fermant à serrure et dont il avait la clef.

Canolles ramena ses yeux du petit château blanc, qu'il n'avait pas perdu de vue, sur la forteresse qui allait devenir son séjour.

Il aperçut d'abord, de l'autre côté d'un bras de rivière assez rapide, un bac, et, près de ce bac, un poste de huit hommes et un sergent.

Derrière le poste s'élevaient les ouvrages de la citadelle.

— Bon ! dit Canolles, j'étais attendu, les précautions sont prises. Ce sont mes nouveaux gardes ? demanda-t-il tout haut à Barrabas.

— Je voudrais répondre pertinemment à monsieur, dit Barrabas, mais, en vérité, je ne sais rien.

En ce moment, après avoir donné un signal qui fut répété par la sentinelle qui montait la garde à la porte du fort, les huit soldats et le sergent montèrent dans le bac, traversèrent la Garonne et mirent pied à terre au moment même où Canolles quittait lui-même le marchepied.

Aussitôt, le sergent, voyant un officier, s'approcha de lui et salua militairement.

— Est-ce à M. le baron de Canolles, capitaine au régiment de Navailles, que j'ai l'honneur de parler ? demanda le sergent.

— À lui-même, répondit Canolles, étonné de la politesse de cet homme.

Le sergent se retourna aussitôt vers ses hommes, commanda une prise d'armes, montra du bout de sa pique le bateau à Canolles. Canolles s'y plaça entre ses deux gardes, les huit soldats et le sergent y descendirent après lui, et le bateau s'éloigna du bord, tandis que Canolles jetait un dernier regard vers Cambes, qui allait disparaître derrière un mouvement de terrain.

L'île presque entière était couverte d'escarpes, de contrescarpes, de glacis et de bastions. Un petit fort en assez bon état dominait l'ensemble de tous ces ouvrages. On y pénétrait par une porte cintrée devant laquelle se promenait de long en large la sentinelle.

— Qui vive ? cria-t-elle.

La petite troupe fit halte, le sergent s'en détacha, s'avança vers la sentinelle et lui dit quelques mots.

— Aux armes ! cria la sentinelle.

Aussitôt, une vingtaine d'hommes dont se composait le poste sortirent d'un corps de garde et, accourant fort empressés, se rangèrent en ligne devant la porte.

— Venez, monsieur, dit le sergent à Canolles.

Le tambour battit aux champs.

— Que veut dire ceci ? se demanda le jeune homme.

Et il s'avança vers le fort, ne comprenant plus rien à ce qui s'y passait. Car tous ces préparatifs ressemblaient à des honneurs militaires rendus à un supérieur plutôt qu'à des précautions prises envers un prisonnier.

Ce n'était pas le tout : Canolles n'avait pas remarqué qu'au moment même où il descendait de voiture, une fenêtre des appartements du gouverneur s'était ouverte, et qu'un officier avait attentivement examiné les mouvements du bateau et la réception qu'on avait faite au prisonnier et à ses deux recors.

Cet officier, lorsqu'il vit que Canolles venait de mettre le pied dans l'île, descendit rapidement et vint à sa rencontre.

— Ah ! ah ! dit Canolles en l'apercevant, voici le commandant de la place qui vient reconnaître son locataire.

— En effet, dit Barrabas, il paraît, monsieur, que vous ne languirez pas comme certaines personnes qu'on laisse des huit jours entiers dans un vestibule : vous serez écroué tout de suite.

— Tant mieux ! dit Canolles.

Pendant ce temps, l'officier s'approchait. Canolles se posa dans l'attitude fière et digne d'un homme persécuté.

À quelques pas de Canolles, l'officier mit le chapeau à la main.

— C'est à M. le baron de Canolles que j'ai l'honneur de parler ? demanda-t-il.

— Monsieur, répondit le prisonnier, je suis en vérité confus de votre politesse. Oui, je suis le baron de Canolles. Maintenant, traitez-moi, je vous prie, avec la courtoisie d'un officier envers un autre officier, et logez-moi le moins mal que vous pourrez.

— Monsieur, répondit l'officier, la demeure est toute spéciale, mais, comme pour prévenir vos désirs, on y a fait toutes les améliorations possibles.

— Et qui dois-je remercier de ces précautions inusitées ? demanda Canolles en souriant.

— Le roi, monsieur, qui fait bien tout ce qu'il fait.

— Sans doute, monsieur, sans doute. Dieu me garde de calomnier Sa Majesté, en cette occasions surtout, cependant je ne serais pas fâché d'obtenir certains renseignements.

— Si vous l'ordonnez, monsieur, je suis à votre disposition. Mais je prendrai la liberté de vous faire observer que la garnison vous attend pour vous faire reconnaître.

— Peste ! murmura Canolles, une garnison tout entière pour reconnaître un prisonnier qu'on enferme : voici bien des façons, ce me semble.

Puis, tout haut :

— C'est moi qui suis à vos ordres, monsieur, reprit-il, et tout prêt à vous suivre où vous voudrez bien me conduire.

— Permettez-moi donc, dit l'officier, de marcher devant vous pour vous faire les honneurs.

Canolles le suivit en se félicitant, à part lui, d'être tombé aux mains d'un homme si courtois.

— Je crois que vous en serez quitte pour la question ordinaire : quatre coquemars seulement, lui glissa Barrabas en s'approchant de lui.

— Tant mieux ! dit Canolles, j'enflerai moitié moins.

En arrivant dans la cour de la citadelle, Canolles trouva une partie de la garnison sous les armes. Alors l'officier qui le conduisait tira son épée et s'inclina devant lui.

— Que de façons, mon Dieu ! murmura Canolles.

Au même instant, le tambour roula sous une voûte voisine. Canolles se retourna, et une seconde file de soldats, sortant de cette voûte, vint se placer derrière la première.

En ce moment, l'officier présenta deux clefs à Canolles.

— Qu'est-ce que cela ? demanda le baron, et que faites-vous ?

— Nous accomplissons le cérémonial habituel selon les plus rigoureuses lois de l'étiquette.

— Mais pour qui me prenez-vous donc ? demanda Canolles, au comble de l'étonnement.

— Mais pour ce que vous êtes, ce me semble : pour M. le baron de Canolles.

— Après ?

— Gouverneur de l'île Saint-Georges.

Un éblouissement faillit jeter Canolles à terre.

— J'aurai, continua l'officier, l'honneur de remettre dans un instant à M. le gouverneur les provisions que j'ai reçues ce matin, accompagnées d'une lettre qui m'annonce l'arrivée de monsieur pour aujourd'hui.

Canolles regarda Barrabas, dont les deux yeux ronds étaient fixés sur lui avec une expression de stupéfaction impossible à dire.

— Ainsi, balbutia Canolles, je suis gouverneur de l'île Saint-Georges ?

— Oui, monsieur, répondit l'officier, et Sa Majesté nous a rendus bien heureux par un tel choix.

— Vous êtes sûr qu'il n'y a pas erreur ? demanda Canolles.

— Monsieur, répondit l'officier, daignez me suivre dans vos appartements, et vous trouverez vos titres.

Canolles, hébété d'un pareil événement qui était si loin de ressembler à celui auquel il s'attendait, se mit en marche, suivant, sans dire un seul mot, l'officier, qui lui montrait le chemin au milieu des tambours qui recommençaient à battre, des soldats qui présentaient les armes et de tous les habitants de la forteresse qui faisaient retentir l'air d'acclamations, saluant, pâle et palpitant, à droite et à gauche, et interrogeant Barrabas d'un œil effaré.

Enfin, arrivé dans un salon assez élégant et des fenêtres duquel il remarqua tout d'abord qu'on pouvait apercevoir le

château de Cambes, il lut ses provisions, écrites en bonne forme, signées par la reine et contre-signées par le duc d'Épernon.

À cette vue, les jambes manquèrent tout à fait à Canolles, et il tomba stupéfait sur un fauteuil.

Cependant, après toutes les fanfares, les mousquetades, les bruyantes démonstrations des hommages militaires, et surtout après la première surprise que ces démonstrations avait produite en lui, Canolles désira savoir à quoi s'en tenir au juste sur le poste que la reine lui avait confié et releva les yeux, que, pendant quelque temps, il avait tenus fixés sur le parquet.

Il vit alors debout devant lui, non moins stupéfait que lui, son ex-geôlier devenu son très-humble serviteur.

— Ah ! c'est vous, maître Barrabas ? lui dit-il.

— Moi-même, monsieur le gouverneur.

— M'expliquerez-vous ce qui vient de se passer et que j'ai toutes les peines du monde à ne pas prendre pour un rêve ?

— Je vous expliquerai, monsieur, que lorsque je vous parlais de la question extraordinaire, c'est-à-dire des huit coquemars, je croyais, foi de Barrabas, vous dorer la pilule.

— Vous étiez donc convaincu, alors ?...

— Que je vous conduisais ici pour être roué, monsieur.

— Merci ! dit Canolles, frissonnant malgré lui. Maintenant, avez-vous quelque opinion arrêtée sur ce qui m'arrive ?

— Oui, monsieur.

— Faites-moi la grâce de me l'exposer, alors.

— Monsieur, la voici. La reine aura compris combien était difficile la mission dont elle vous avait chargé. Le premier mouvement de colère passé, elle se sera repentie, et comme, à tout prendre, vous n'êtes point un homme haïssable, Sa gracieuse Majesté vous aura récompensé de ce qu'elle vous avait trop puni.

— Inadmissible, répondit Canolles.

— Inadmissible, vous croyez ?

— Invraisemblable du moins.

— Invraisemblable ?

— Oui.

— En ce cas, monsieur le gouverneur, il ne me reste plus qu'à vous présenter mes très-humbles salutations. Vous pouvez être heureux comme un roi à l'île Saint-Georges : excellent vin, gibier que fournit la plaine, poisson qu'à chaque marée apportent les barques de Bordeaux et les femmes de Saint-Georges. Monsieur, ah ! voilà qui est miraculeux !

— Très-bien, je tâcherai de suivre vos conseils. Prenez ce bon signé de moi, et passez chez le payeur, qui vous comptera dix pistoles. Je vous les donnerais bien, mais puisque, par prudence, vous m'avez pris mon argent...

— Et j'ai bien fait, monsieur, s'écria Barrabas. Car enfin, si vous m'aviez corrompu, vous auriez fui, et, si vous aviez fui, vous auriez perdu tout naturellement la position élevée à laquelle vous voilà parvenu, ce dont je ne me serais jamais consolé.

— Très-puissamment raisonné, maître Barrabas. J'ai déjà remarqué que vous étiez de première force sur la logique. En attendant, prenez ce papier comme un témoignage de votre éloquence. Les anciens, comme vous le savez, représentaient l'Éloquence avec des chaînes d'or qui lui sortaient des lèvres.

— Monsieur, reprit Barrabas, si j'osais vous faire observer que je crois inutile de passer chez le payeur...

— Comment ! vous refusez ? s'écria Canolles, étonné.

— Non pas, Dieu m'en garde ! Je n'ai pas, grâce au ciel, de ces fausses fiertés, mais j'aperçois, sortant d'un coffre placé sur votre cheminée, certains cordons qui me font l'effet de cordons de bourse.

— Vous vous connaissez en cordons, maître Barrabas, dit Canolle, tout surpris, car, en effet, il y avait sur la cheminée un coffre de vieille faïence incrusté d'argent avec des émaux de la renaissance. Nous allons voir si vos prévisions sont justes.

Canolles souleva le couvercle du coffre et trouva effectivement une bourse, et, dans cette bourse, mille pistoles avec ce petit billet :

Pour la caisse particulière de M. le gouverneur de l'île Saint-Georges.

— Corbleu ! dit Canolles en rougissant, la reine fait bien les choses.

Et, malgré lui, les souvenirs de Buckingham lui revinrent en tête. Peut-être la reine avait-elle vu derrière quelque tapisserie la figure victorieuse du beau capitaine ; peut-être le protégeait-elle d'un intérêt fort tendre ; peut-être... On se souvient que Canolles était Gascon.

Malheureusement, la reine avait alors vingt ans de plus que du temps de M. de Buckingham.

Quoi qu'il en fût, et de quelque part qu'elle vînt, Canolles puisa dans la bourse et y prit dix pistoles qu'il remit à Barrabas, lequel sortit en faisant les révérences les plus réitérées et les plus respectueuses.

X

Barrabas sorti, Canolles appela l'officier et le pria de le guider dans la revue qu'il voulait passer de ses nouveaux États.

L'officier se mit aussitôt à ses ordres.

À la porte, il trouva une espèce d'état-major se composant des autres personnages principaux de la citadelle, conduit par eux, causant avec eux, se faisant expliquer toutes les demi-lunes, les casemates, les caves et les greniers. Enfin, à onze heures du matin, il rentra après avoir tout visité. Son escorte alors se dissipa, et Canolles resta seul avec le premier officier qu'il avait rencontré d'abord.

— Maintenant, lui dit celui-ci en s'approchant mystérieusement de lui, il ne reste plus à M. le gouverneur qu'un seul appartement et une seule personne à voir.

— Plaît-il ? demanda Canolles.

— L'appartement de cette personne est là, dit l'officier en étendant le doigt vers une porte qu'en effet Canolles n'avait point encore ouverte.

— Ah ! il est là ? fit Canolles.

— Oui.

— Et la personne aussi ?

— Oui.

— Très-bien. Mais pardon, je suis très-fatigué d'avoir voyagé nuit et jour, et n'ai point ce matin la tête bien saine. Expliquez-vous donc un peu plus clairement, je vous prie.

— Eh bien, monsieur le gouverneur, continua l'officier avec son sourire le plus fin, l'appartement...

— De la personne... reprit Canolles.

— Qui vous attend est là. Vous comprenez maintenant, n'est-ce pas ?

Canolles fit un mouvement comme s'il revenait du pays des abstractions.

— Oui, oui, très-bien, dit-il. Et je puis y entrer ?

— Sans doute, puisqu'on vous y attend.

— Allons donc ! dit Canolles.

Et, le cœur battant à rompre sa poitrine, n'y voyant plus, sentant se confondre ses craintes et ses désirs, au point de devenir fou, Canolles poussa une seconde porte et aperçut derrière une tapisserie la rieuse et pétillante Nanon, qui poussa un grand cri comme pour lui faire peur et vint jeter ses deux bras au cou du gentilhomme.

Canolles demeura inerte, les bras pendants, l'œil atone.

— Vous ? balbutia-t-il.

— Moi ! dit-elle en redoublant ses rires et ses baisers.

Le souvenir de ses torts traversa l'esprit de Canolles, qui, devinant sur-le-champ le nouveau bienfait de cette fidèle amie, resta écrasé sous le poids du remords et de la reconnaissance.

— Ah ! dit-il, c'est donc vous qui m'avez sauvé pendant que je me perdais comme un insensé. Vous veillez sur moi, vous êtes mon ange tutélaire.

— Ne m'appellez point votre ange, car je suis un diable, dit Nanon. Seulement, je n'apparais qu'aux bons moments, avouez-le.

— Vous avez raison, chère amie, car, en vérité, je crois que vous me sauvez de l'échafaud.

— Je le pense aussi... Ah ça ! baron, comment fîtes-vous, vous si clairvoyant, si fin, pour vous laisser tromper par ces mijaurées de princesses ?

Canolles rougit jusqu'au blanc des yeux. Mais Nanon avait pris le parti de ne rien voir de cet embarras.

— En vérité, dit-il, je ne sais pas, je ne comprends pas moi-même.

— Oh ! c'est qu'elles sont rusées !... Ah ! messieurs, vous voulez faire la guerre aux femmes ! Que m'a-t-on conté ? On vous a montré, à la place de la jeune princesse, une fille d'honneur, une femme de chambre, un soliveau... quoi donc ?

Canolles sentait la fièvre monter de ses doigts tremblants à son cerveau extravasé.

— J'ai cru voir la princesse, dit-il, je ne la connaissais pas.

— Et qui était-ce donc ?

— Une dame d'honneur, je crois.

— Ah ! pauvre garçon ! C'est la faute de ce traître de Mazarin... Que diable ! quand on charge les gens d'une mission aussi difficile que celle-là, on leur donne un portrait. Si vous eussiez eu ou vu seulement un portrait de madame la Princesse, vous l'eussiez certainement reconnue. Mais ne parlons plus de cela. Savez-vous que cet affreux Mazarin, sous prétexte que vous aviez trahi le roi, voulait vous faire jeter aux crapauds ?

— Je m'en doutais.

— Mais moi, j'ai dit : « Faisons-le jeter aux Nanons. » Ai-je bien fait ? Dites.

Canolles, tout préoccupé qu'il était du souvenir de la vicomtesse ; Canolles, quoiqu'il portât sur son cœur le portrait de la vicomtesse ; Canolles ne put tenir à cette bonté exquise, à cet esprit rayonnant dans les plus beaux yeux du monde : il baissa la tête et appuya ses lèvres sur la jolie main qu'on lui tendait.

— Et vous êtes venue m'attendre ici ?

— J'allais vous trouver à Paris pour vous ramener ici. Je vous apportais votre brevet, cette absence m'était longue : M. d'Épernon seul retombait de tout son poids sur ma vie monotone. J'appris votre déconvenue. À propos, j'avais oublié de vous dire : vous êtes mon frère, vous savez ?

— J'ai cru le deviner en lisant votre lettre.

— Sans doute, on nous avait trahis. La lettre que je vous écrivais était tombée en de méchantes mains. Le duc est arrivé furieux. Je vous ai nommé, avoué pour mon frère, pauvre Canolles, et nous sommes maintenant protégés par la plus légitime union. Vous voilà presque marié, mon pauvre ami.

Canolles se laissa emporter par l'incroyable entraînement de cette femme. Après avoir baisé ses blanches mains, il baisa ses

yeux noirs... L'ombre de madame de Cambes dut s'enfuir en se voilant lugubrement la tête.

— Dès lors, continua Nanon, j'ai tout prévu, tout arrêté. J'ai fait de M. d'Épernon votre protecteur, ou plutôt votre ami ; j'ai fléchi le courroux de Mazarin ; enfin, j'ai choisi pour retraite Saint-Georges, car, vous le savez, cher ami, on veut toujours me lapider. Il n'y a que vous au monde qui m'aimiez un peu, mon cher Canolles. Voyons, dites-moi donc que vous m'aimez !

Et la ravissante sirène, jetant ses deux bras au cou de Canolles, plongea son regard ardent dans les yeux du jeune homme, comme pour aller chercher sa pensée au plus profond de son cœur.

Canolles sentit dans ce cœur où cherchait à lire Nanon qu'il ne pouvait rester insensible à tant de dévouement. Un secret pressentiment lui disait qu'il y avait quelque chose de plus que de l'amour dans Nanon, qu'il y avait de la générosité, et que non-seulement elle aimait, mais encore qu'elle pardonnait.

Le jeune homme fit un signe de tête qui répondait à la demande de Nanon, car, de bouche, il n'eût osé lui dire qu'il l'aimait, quoique, au fond de sa poitrine, tous ses souvenirs plaïdassent en sa faveur.

— J'ai donc choisi, continua-t-elle, l'île Saint-Georges pour mettre en sûreté mon argent, mes pierreries et ma personne. Quel autre que l'homme qui m'aime, me suis-je, dit, peut défendre ma vie ? Quel autre que mon maître peut me conserver mes trésors ? Tout est dans vos mains, cher ami, existence et richesses. Veillerez-vous soigneusement sur tout cela ? serez-vous fidèle ami et gardien fidèle ?

En ce moment, une trompette résonna dans la cour et vint vibrer dans le cœur de Canolles. Il avait devant lui l'amour, plus éloquent qu'il n'avait jamais été ; il avait à cent pas de lui la guerre menaçante, la guerre qui enflamme et qui enivre.

— Oh ! oui, Nanon, s'écria-t-il. Votre personne et vos biens sont en sûreté près de moi, et je mourrai, je vous le jure, pour

vous sauver du moindre danger.

— Merci, dit-elle, mon noble chevalier. Je suis aussi sûre de votre courage que de votre générosité. Hélas ! ajouta-t-elle en souriant, je voudrais être aussi sûre de votre amour !

— Oh ! murmura Canolles, soyez certaine...

— Bien, bien, dit Nanon, l'amour se prouve non point par des serments, mais par des actions. Par ce que vous ferez, monsieur, nous jugerons de votre amour.

Et, passant autour du cou de Canolles les plus beaux bras du monde, elle pencha sa tête sur la poitrine palpitante du jeune homme.

— Maintenant, il faut qu'il oublie... se dit-elle, et il oubliera...

XI

Le même jour où Canolles avait été arrêté à Jaulnay sous les yeux de madame de Cambes, celle-ci était partie avec Pompée pour aller rejoindre madame la Princesse, qui était en vue de Coutras.

Le premier soin du digne écuyer fut d'essayer de prouver à sa maîtresse que si la bande de Cauvignac n'avait exigé aucune rançon ni commis aucune violence à l'endroit de la belle voyageuse, c'était à sa mine résolue et à son expérience de la guerre qu'elle devait attribuer ce bonheur. Il est vrai que madame de Cambes, moins facile à persuader que Pompée ne l'avait espéré d'abord, lui fit observer que, pendant près d'une heure, il avait complètement disparu, mais Pompée lui expliqua que, pendant ce temps, il était resté caché dans corridor, où, à l'aide d'une échelle, il avait préparé pour la vicomtesse une fuite certaine. Seulement, il lui avait fallu tenir tête à deux soldats effrénés qui lui disputaient la possession de cette échelle. Ce qu'il avait fait, on le devine, avec le courage indompté qu'on lui connaissait.

Cette conversation amena tout naturellement Pompée à l'éloge des soldats de son temps, farouches contre l'ennemi, comme ils l'avaient prouvé dans le siège de Montauban et à la bataille de Corbie, mais doux et polis envers leurs compatriotes, qualités dont, il faut le dire, ne se piquaient pas les soldats contemporains.

Le fait est que, sans s'en douter, Pompée venait d'échapper à un immense danger, celui d'être racolé. Comme il marchait d'habitude avec des yeux étincelants, des écarts de poitrine tout à fait militaires et une cambrure de Nemrod, il avait tout d'abord donné dans l'œil de Cauvignac. Mais grâce aux événements subséquents, qui avaient changé le cours des idées du capitaine, grâce à deux cents pistoles qu'il avait reçues de Nanon pour ne s'occuper que du baron de Canolles, grâce à cette réflexion philosophique que la jalousie est la plus magnifique des passions et

qu'il faut creuser la jalousie quand on la trouve dans son chemin, le cher frère avait méprisé Pompée et laissé madame de Cambes continuer son chemin pour Bordeaux. En effet, aux yeux de Nanon, Bordeaux, c'était encore bien près de Canolles. Elle eût voulu la vicomtesse au Pérou, aux Indes, au Groënland.

— D'un autre côté, lorsque Nanon songeait que désormais elle tiendrait seule entre bonnes murailles son cher Canolles et que d'excellentes fortifications, fort peu accessibles aux soldats du roi, enfermeraient aussi madame de Cambes prisonnière dans sa rébellion, elle se sentait gonfler de ces joies infinies que les enfants et les amants connaissent seuls sur la terre.

Nous avons vu comment ce rêve s'était réalisé et comment Canolles et Nanon s'étaient retrouvés à l'île Saint-Georges.

Donc, de son côté, madame de Cambes voyageait triste et tremblante. Pompée, malgré toutes ses vanteries, était loin de la rassurer, et ce ne fut pas sans une grande crainte que, vers le soir du jour où elle était partie de Jaulnay, elle vit venir, suivant une route transversale, une troupe considérable de cavaliers.

C'étaient ces mêmes gentilshommes qui revenaient de ce fameux enterrement du duc de la Rochefoucauld, enterrement qui avait, sous prétexte de rendre les honneurs convenables à son père, servi d'occasion à M. le duc de Marsillac pour tirer de France et de Picardie toute la noblesse, qui détestait encore plus Mazarin qu'elle n'était affectionnée aux princes. Mais une chose singulière frappa madame de Cambes et surtout Pompée, c'est que, parmi ces cavaliers, les uns portaient le bras en écharpe, les autres laissaient pendre à l'étrier une jambe empaquetée de compresses. Plusieurs avaient des bandeaux sanglants au front. Il fallait donc y regarder de bien près pour reconnaître dans ces gentilshommes si cruellement accommodés ces lestes et pimpants chasseurs qui avaient couru le daim dans le parc de Chantilly.

Mais la peur a les yeux perçants : Pompée et madame de Cambes reconnurent, sous ces bandeaux sanglants, quelques figures de leur connaissance.

— Peste ! madame, dit Pompée, voici un enterrement qui a eu lieu par de bien mauvais chemins. Il faut que ces gentilshommes soient tombés de cheval pour la plupart. Regardez donc comme les voilà étrillés.

— C'est justement ce que je regardais, dit madame de Cambes.

— Cela me rappelle le retour de Corbie, dit Pompée avec orgueil. Seulement, cette fois, je n'étais point au nombre des braves qui revenaient, mais au nombre des braves qu'on rapportait.

— Mais, demanda Claire avec une certaine inquiétude pour une entreprise qui se présentait sous d'aussi tristes auspices, mais ces gentilshommes ne sont-ils pas commandés par quelqu'un ? N'ont-ils pas un chef ? Ce chef est-il tué, qu'on ne le voit pas ? Regardez donc !

— Madame, répondit Pompée en se posant fièrement sur sa selle, rien de plus facile à reconnaître qu'un chef parmi les gens qu'il commande. D'ordinaire, dans l'escadron, l'officier marche au centre avec ses sous-officiers. Dans l'action, il marche derrière ou sur le flanc de la troupe. Jetez donc les yeux vers les différents endroits que je désigne, et vous jugerez par vous-même.

— Je ne vois rien, Pompée. Mais il me semble qu'on nous suit. Regardez donc derrière nous...

— Hum, hum ! non madame, dit Pompée en toussant mais sans se retourner, de peur de voir effectivement quelqu'un. Non, personne. Mais attendez, le chef, ne serait-ce pas cette plume rouge ?... Non... Cette épée dorée ?... Non... Ce cheval pie, pareil à celui de M. de Turenne ?... Non. Voilà qui est bizarre. Il n'y a pas de danger, cependant, et le chef pourrait bien se faire voir : ce n'est point ici comme à Corbie...

— Vous vous trompez, maître Pompée, dit derrière le pauvre écuyer, qu'elle faillit faire tomber à la renverse, une voix stridente et railleuse, vous vous trompez, c'est pire qu'à Corbie.

Claire tourna vivement la tête et aperçut à deux pas d'elle un cavalier d'une taille médiocre et d'une mise affectant la simpli-

cité qui la regardait avec de petits yeux brillants et enfoncés comme ceux du renard. Avec ses épais cheveux noirs, sa lèvre pincée et mobile, sa pâleur bilieuse et son front chagrin, ce cavalier inspirait la tristesse en pleine jour. Le soir, il eût peut-être inspiré l'effroi.

— M. le prince de Marsillac ! s'écria Claire, tout émue. Ah ! soyez le bienvenu, monsieur.

— Dites M. le duc de la Rochefoucauld, madame, car, maintenant que le duc mon père est mort, j'ai hérité de ce nom sous lequel, bonnes ou mauvaises, vont s'inscrire les actions de ma vie.

— Vous revenez ?... dit Claire avec hésitation.

— Nous revenons battus, madame.

— Battus, juste ciel ! vous ?

— Je dis que nous revenons battus, madame, parce que je suis peu fanfaron de ma nature et que je me dis la vérité à moi-même comme je la dis aux autres. Autrement, je pourrais prétendre que nous revenons vainqueurs, mais, en réalité, nous sommes battus, puisque notre dessein sur Saumur a échoué. Je suis arrivé trop tard. Nous perdons cette place importante que Jarzé venait de rendre. Désormais, en supposant que madame la Princesse ait Bordeaux, comme la chose lui a été promise, toute la guerre va se concentrer en Guyenne.

— Mais, monsieur, demanda Claire, si, comme j'ai cru le comprendre, la capitulation de Saumur a eu lieu sans coup férir, que signifie ce que nous voyons, et pourquoi tous ces gentils-hommes sont-ils donc blessés ainsi ?

— Parce que, dit la Rochefoucauld avec une sorte d'orgueil qu'il ne put dissimuler malgré sa puissance sur lui-même, nous avons rencontré quelques troupes royales.

— Et l'on s'est battu ? demanda vivement madame de Cambes.

— Oh ! mon Dieu, oui, madame.

— Ainsi, murmura la vicomtesse, le premier sang français a

déjà été répandu par des Français ! Et c'est vous, monsieur le duc, qui avez donné l'exemple ?

— C'est moi, madame.

— Vous si calme, si froid, si sage ?

— Lorsqu'on défend un parti injuste contre moi, quelquefois, à force de me passionner pour la raison, je deviens fort peu raisonnable.

— N'êtes-vous point blessé, au moins ?

— Non. J'ai eu cette fois plus de bonheur qu'aux Lignes et à Paris. Je croyais même alors avoir assez reçu de la guerre civile pour ne plus rentrer en compte avec elle, mais je m'étais trompé. Que voulez-vous ! l'homme bâtit toujours des projets sans consulter la passion, le seul et le véritable architecte de sa vie, qui vient réformer son édifice, quand elle ne le renverse pas tout à fait.

Madame de Cambes sourit. Elle se rappelait que M. de la Rochefoucauld avait dit que, pour les beaux yeux de madame de Longueville, il avait fait la guerre aux rois et la ferait aux dieux.

Ce sourire n'échappa pas au duc, et, ne laissant pas le temps à la vicomtesse de faire suivre ce sourire de la pensée qui l'avait fait naître :

— Mais vous, madame, continua-t-il, laissez-moi vous faire mes compliments, car, en vérité, vous êtes un modèle de bravoure.

— Et pourquoi ?

— Comment donc ! Voyager seule ainsi, avec un seul écuyer, comme une Clorinde ou une Bradamante ! Oh ! à propos, j'ai appris votre charmante conduite à Chantilly. Vous avez, m'a-t-on assuré, joué admirablement un pauvre diable d'officier royal... Victoire aisée, n'est-ce pas ? ajouta le duc avec ce sourire et ce regard qui, chez lui, voulaient dire tant de choses.

— Comment cela ? demanda Claire, tout émue.

— Je dis aisée, continua le duc, parce qu'il ne combattait point à armes égales avec vous. Toutefois une chose m'a frappé

dans le récit qui m'a été fait de cette aventure...

Et, avec plus d'acharnement que jamais, le duc fixa ses petits yeux sur la vicomtesse.

Il n'y avait pas, pour madame de Cambes, moyen de battre honorablement en retraite. Elle se prépara, en conséquence, à une défense qu'elle résolut de faire la plus vigoureuse possible.

— Parlez, monsieur le duc, dit-elle. Quelle est cette chose qui vous a frappé ?

— C'est votre habileté extrême, madame, à jouer ce petit rôle comique. En effet, si j'en crois ce qu'on m'a dit, l'officier avait déjà vu votre écuyer et vous-même, je crois ?

Ces derniers mots, quoique lancés avec toute l'habileté réservée d'un homme de tact, ne laissèrent pas de faire une profonde impression sur madame de Cambes.

— Il m'avait vue, monsieur, dites-vous ?

— Un instant, madame, entendons-nous. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est toujours ce personnage indéfini qu'on appelle *On* et à la puissance duquel les rois sont soumis aussi bien que les derniers de leurs sujets.

— Et où m'avait-il vue ?

— *On* dit que c'est sur la route de Libourne à Chantilly, dans un village qu'on appelle Jaulnay. Seulement, l'entrevue n'a point été longue, le gentilhomme ayant reçu l'ordre de M. d'Épernon de partir à l'instant même pour Mantes.

— Mais si ce gentilhomme m'avait vue, monsieur le duc, comment se serait-il fait qu'il ne m'eût pas reconnue ?

— Ah ! le fameux *On* dont je vous parlais tout à l'heure et qui a réponse à tout disait que la chose était possible, attendu que l'entrevue avait eu lieu dans les ténèbres.

— Cette fois, monsieur le duc, reprit la vicomtesse, toute palpitante, je ne sais plus, en vérité, ce que vous voulez dire.

— Alors, reprit le duc avec une feinte bonhomie, j'aurai été mal renseigné. Puis, à tout prendre, qu'est-ce qu'une rencontre d'un instant ?... Il est vrai, madame, ajouta galamment le duc, que

vous êtes de tournure et de visage à laisser une profonde impression, ne fût-ce qu'après une entrevue d'un instant.

— Mais la chose ne serait pas possible, reprit la vicomtesse, puisque vous dites vous-même que l'entrevue a eu lieu dans les ténèbres.

— C'est juste, et vous parez habilement, madame. C'est donc moi qui me trompe, à moins cependant qu'avant cette entrevue, ce jeune homme ne vous eût déjà remarquée. Alors l'aventure de Jaulnay ne serait plus précisément une rencontre...

— Et que serait-ce donc ? répondit Claire. Prenez garde à vos paroles, monsieur le duc.

— Ainsi, vous le voyez, je m'arrête : notre chère langue française est si pauvre que je cherche vainement un mot qui rende ma pensée. Ce serait un *appuntamento*, comme disent les Italiens ; une *assignation*, comme disent les Anglais.

— Mais si je ne me trompe, monsieur le duc, dit Claire, ces deux mots se traduisent en français par celui de *rendez-vous* ?

— Allons, reprit le duc, voilà que je dis une sottise en deux langues étrangères, et que je tombe justement sur une personne qui entend ces deux langues ! Madame, pardonnez-moi, il paraît décidément que l'italien et l'anglais sont aussi pauvres que le français.

Claire étreignit son cœur de sa main gauche pour respirer plus librement : elle étouffait. Une chose lui revenait à l'esprit dont elle s'était toujours doutée : c'est que M. de la Rochefoucauld avait fait pour elle, en pensée et en désir du moins, une infidélité à madame de Longueville, et que, s'il parlait ainsi, c'était un sentiment de jalousie qui le faisait parler. En effet, deux ans auparavant, le prince de Marsillac lui avait voué une cour aussi assidue que le permettaient ce caractère sournois, ces perpétuelles incertitudes et ces timidités éternelles qui faisaient de lui le plus haineux ennemi quand il n'était pas l'ami le plus reconnaissant. Aussi la vicomtesse préféra-t-elle ne pas rompre en visière à un homme qui menait ainsi de front et les affaires

publiques et les intérêts les plus familiers.

— Savez-vous, monsieur le duc, dit-elle, que vous êtes un homme précieux, dans les circonstances où nous nous trouvons surtout, et que M. de Mazarin, qui s'en pique cependant, n'a pas une police mieux faite que la vôtre ?...

— Si je ne savais rien, madame, reprit le duc de la Rochefoucauld, je lui ressemblerais trop, à ce cher ministre, et alors je n'aurais aucun motif de lui faire la guerre. Aussi je tâche de me tenir à peu près au courant de tout.

— Même des secrets de vos alliées, si elles en avaient ?

— Vous venez de dire là un mot qui s'interpréterait fort mal si on l'entendait : un secret de femme. Ce voyage et cette rencontre étaient donc un secret ?

— Entendons-nous, monsieur le duc, car vous n'avez qu'à moitié raison. La rencontre était un accident. Le voyage était un secret, et même un secret de femmes, puisque, en effet, le voyage n'était connu que de moi et de madame la Princesse.

Le duc sourit. Cette bonne défense aiguisait sa perspicacité.

— Et de Lenet, dit-il, et de Richon, et de madame de Tourville, et même d'un certain vicomte de Cambes que je ne connais pas, dont j'ai entendu parler pour la première fois en cette occasion... Il est vrai que, ce dernier étant votre frère, vous me direz que le secret ne sortait pas de la famille.

Claire se mit à rire pour ne pas irriter le duc, dont elle voyait déjà onduler le sourcil.

— Savez-vous une chose, duc ? dit-elle.

— Non, mais apprenez-la moi. Et si c'est un secret, madame, je vous promets d'être aussi discret que vous et de ne le dire qu'à mon état-major.

— Eh bien, faites, je ne demande pas mieux, quoique je risque par là de me rendre ennemie une grande princesse dont il ne fait pas bon encourir la haine.

Le duc rougit imperceptiblement.

— Eh bien, ce secret ? dit-il.

— Dans ce voyage qu'on m'a fait entreprendre, savez-vous quel est le compagnon que madame la Princesse me destinait ?

— Non.

— C'était vous-même.

— En effet, je me rappelle que madame la Princesse m'avait fait demander si je pouvais servir d'escorte à une personne qui revenait de Libourne à Paris.

— Et vous avez refusé ?

— J'étais retenu en Poitou par des affaires indispensables.

— Oui, vous aviez à recevoir les courriers de madame de Longueville.

La Rochefoucauld regarda vivement la vicomtesse, comme pour fouiller le fond de son cœur avant que la trace de ses paroles fût disparue, et, se rapprochant d'elle :

— M'en faites-vous un reproche ? dit-il.

— Non pas. Votre cœur est si bien placé en ce lieu, monsieur le duc, qu'au lieu de reproches, ce sont des compliments que vous avez droit d'attendre.

— Ah ! dit le duc en soupirant malgré lui, plutôt au ciel que j'eusse fait ce voyage avec vous !

— Et pourquoi cela ?

— Parce que je ne fusse point allé à Saumur, répondit le duc, d'un ton qui signifiait qu'il avait une autre réponse prête, mais qu'il n'osait ou ne voulait pas faire.

— C'est Richon qui lui aura tout dit, pensa Claire.

— Mais, du reste, continua le duc, je ne me plains pas de mon malheur privé, puisqu'il en résulte un bonheur public.

— Que voulez-vous dire, monsieur le duc ? Je ne vous comprends pas.

— Je veux dire que si j'eusse été avec vous, vous n'eussiez pas fait la rencontre de cet officier qui s'est trouvé, tant il est clair que le ciel protège notre cause, être le même que le Mazarin a envoyé à Chantilly.

— Ah ! monsieur le duc, dit Claire, d'une voix étranglée par

un douloureux et récent souvenir, ne plaisantez pas sur ce malheureux officier !

— Pourquoi ? Est-ce une personne sacrée ?

— Oui, maintenant, car les grands malheurs ont pour les nobles cœurs leur sacre comme les hautes fortunes. Cet officier est peut-être mort à cette heure, monsieur, et il aura payé son erreur ou son dévouement de sa vie.

— Mort d'amour ? demanda le duc.

— Parlons sérieusement, monsieur. Vous savez bien que si je donnais mon cœur à quelqu'un, ce ne serait point aux gens qu'on rencontre par les grands chemins. Je vous dis que ce malheureux a été aujourd'hui même arrêté par ordre de M. de Mazarin.

— Arrêté ! dit le duc. Et comment savez-vous cela ? encore par rencontre ?

— Oh ! mon Dieu, oui ! Je passais à Jaulnay... Connaissez-vous Jaulnay ?

— Parfaitement. J'y ai reçu un coup d'épée dans l'épaule... Vous passiez donc à Jaulnay ; et puis n'est-ce pas dans ce même village que le récit assure ?...

— Laissons-là le récit, monsieur le duc, répondit Claire en rougissant. Je passais donc à Jaulnay, comme je vous le dis, lorsque je vis une troupe de gens armés qui arrêtaient et emmenaient un homme. Cet homme, c'était lui.

— Lui, dites-vous ? Ah ! prenez-y garde, madame, vous avez dit *lui* !

— Lui, l'officier. Mon Dieu ! monsieur le duc, que vous êtes profond ! Laissez-là vos finesses, et si vous n'avez pas pitié de ce malheureux...

— Pitié, moi ? s'écria le duc. Eh ! madame, est-ce que j'ai le temps d'avoir pitié, surtout des gens que je ne connais pas !...

Claire regarda à la dérobée le visage pâle de la Rochefoucauld et ses lèvres minces crispées par un sourire sans rayonnement, et elle frissonna malgré elle.

— Madame, continua le duc, je voudrais avoir l'honneur de vous escorter plus loin, mais je dois jeter une garnison dans Montrond. Excusez-moi donc si je vous quitte. Vingt gentils-hommes plus heureux que moi vous serviront de gardes jusqu'à ce que vous ayez rejoint madame la Princesse, à laquelle je vous prie de vouloir bien présenter mes respects.

— Ne venez-vous point à Bordeaux ? demanda Claire.

— Non. Pour le moment, je vais à Turenne prendre M. de Bouillon. Nous luttons de politesse à qui ne sera point général dans cette guerre. J'ai affaire à forte partie, mais je veux le vaincre et rester lieutenant.

Et, sur ces paroles, le duc salua cérémonieusement la vicomtesse et reprit à pas lents le chemin que suivait sa troupe de cavaliers. Claire le suivit des yeux en murmurant :

— Sa pitié ! J'invoquais sa pitié ! Il a dit le mot : il n'a pas le temps d'en avoir.

Elle vit alors un groupe de cavaliers se détacher vers elle, et le reste de la troupe s'enfoncer dans le bois voisin.

Derrière la troupe allait rêveur et les rênes sur le cou de son cheval cet homme au regard faux et aux mains blanches qui inscrirait plus tard, en tête de ses mémoires, cette phrase assez étrange pour un philosophie moraliste :

« Je crois qu'il faut se contenter de témoigner de la compassion, mais se garder d'en avoir. C'est une passion qui n'est bonne à rien au dedans d'une âme bien faite, qui ne sert qu'à affaiblir le cœur et qu'on doit laisser au peuple, qui, n'exécutant jamais rien par raison, a besoin de passion pour faire les choses. »

Deux jours après, madame de Cambes était rendue près de la princesse.

XII

Madame de Cambes avait bien des fois instinctivement songé à ce qu'il arriverait d'une haine comme celle de M. de la Rochefoucauld, mais, se voyant jeune, belle, riche, en faveur, elle ne comprenait pas que cette haine, en supposant toutefois qu'elle existât, pût jamais avoir une funeste influence sur sa vie.

Cependant quand madame de Cambes sut, à n'en pas douter, qu'il s'était inquiété d'elle au point d'avoir appris ce qu'il savait, elle prit les devants près de la princesse.

— Madame, lui dit-elle, en réponse aux compliments qu'elle lui faisait, ne me félicitez pas trop sur la prétendue adresse que j'ai déployée en cette occasion, car certaines gens prétendent que l'officier, notre dupe, savait à quoi s'en tenir sur la vraie et la fausse princesse de Condé.

Mais comme cette supposition ôtait à madame la Princesse la part de mérite qu'elle prétendait avoir déployée dans l'exécution de cette ruse, elle n'en voulut naturellement rien croire.

— Oui, oui, ma chère Claire, répondit-elle ; oui, je comprends : aujourd'hui que notre gentilhomme voit que nous l'avons trompé, il voudrait se donner les airs de nous avoir favorisées. Malheureusement, c'est s'y prendre un peu tard que d'avoir attendu d'être disgracié pour cela. Mais, à propos, vous avez, m'avez-vous dit, rencontré M. de la Rochefoucauld par les chemins ?

— Oui, madame.

— Que vous a-t-il conté de nouveau ?

— Qu'il se rendait à Turenne pour se concerter avec M. de Bouillon.

— Oui, il y a lutte entre eux, je le sais bien. Tout en ayant l'air de refuser cet honneur, c'est à qui des deux sera généralissime de nos armées. En effet, lorsque nous ferons la paix, plus le rebelle aura été à craindre, plus il aura le droit de faire payer

cher son retour. Mais j'ai, pour les mettre d'accord, un plan de madame de Tourville.

— Oh ! oh ! dit la vicomtesse, souriant à ce nom, Votre Altesse s'est donc réconciliée avec sa conseillère ordinaire ?

— Il l'a bien fallu : elle nous a rejoints à Montrond, apportant son rouleau de papier avec une gravité qui nous a fait mourir de rire, Lenet et moi. « Bien que Votre Altesse, a-t-elle dit, ne fasse aucun cas de ces réflexions, fruits de laborieuses veilles, j'apporte mon tribut à l'association générale... »

— Mais c'était donc un véritable discours ?

— En trois points.

— Auquel Votre Altesse a répondu ?

— Non pas, j'ai passé la parole à Lenet. « Madame, a-t-il dit, nous n'avons jamais douté de votre zèle, et encore moins de vos lumières : elles nous sont si précieuses que nous les regrettons chaque jour, madame la Princesse et moi... » Bref, il lui a dit encore une foule de si belles choses qu'il l'a séduite et qu'elle a fini par lui donner son plan.

— Qui est ?

— De ne nommer généralissime ni M. de Bouillon ni M. de la Rochefoucauld, mais M. de Turenne.

— Eh bien, mais, dit Claire, il me semble que la conseillère conseillait assez bien, cette fois-là. Qu'en dites-vous, monsieur Lenet ?

— Je dis que madame la vicomtesse a raison et qu'elle apporte une bonne voix de plus à nos délibérations, répondit Lenet, qui justement entrait à cette heure avec un rouleau de papier qu'il tenait aussi gravement qu'aurait pu le faire madame de Tourville. Malheureusement, M. de Turenne ne peut pas quitter l'armée du Nord, et notre plan veut qu'il marche sur Paris quand le Mazarin et la reine marcheront sur Bordeaux.

— Vous remarquerez, ma chère amie, que Lenet est l'homme des impossibilités. Aussi n'est-ce ni M. de Bouillon, ni M. de la Rochefoucauld, ni M. de Turenne qui est notre généralissime.

Notre généralissime, c'est Lenet ! – Que tient là Votre Excellence ? est-ce une proclamation ?

— Oui, madame.

— Celle de madame de Tourville, bien entendu ?

— Absolument, madame, sauf quelques nécessités de rédaction. Le style de chancellerie, vous savez...

— Bon, bon ! dit en riant la princesse, ne nous attachons point à la lettre : que l'esprit y soit, c'est tout ce qu'il faut.

— Il y est, madame.

— Et M. de Bouillon, où signera-t-il ?

— Sur la même ligne que M. de la Rochefoucauld.

— Ce n'est pas me dire où signera M. de la Rochefoucauld, cela.

— M. de la Rochefoucauld signera au-dessous de M. le duc d'Enghien.

— M. le duc d'Enghien ne doit pas signer un pareil acte. Un enfant ! songez-y donc, Lenet.

— J'y ai songé, madame. Quand le roi meurt, le dauphin lui succède, n'eût-il qu'un jour... Pourquoi n'en serait-il pas de la maison des Condé comme de la maison de France ?

— Mais que dira M. de la Rochefoucauld ? que dira M. de Bouillon ?

— Le premier a dit, madame, et s'en est allé après avoir dit ; le second saura la chose quand elle sera faite, et, par conséquent, dira ce qu'il voudra, peu nous importe.

— Voilà donc la cause de cette froideur que le duc vous a témoignée, Claire ?

— Laissez-le froid, madame, dit Lenet : il se réchauffera aux premiers coups de canon que nous tirera le maréchal de la Meilleraye. Ces messieurs veulent faire la guerre : eh bien, qu'ils la fassent.

— Prenons garde de les mécontenter par trop, Lenet, dit la princesse, nous n'avons qu'eux...

— Et eux n'ont que votre nom. Qu'ils essayent donc de se

battre pour leur compte, et vous verrez combien de temps ils tiendront : donnant, donnant.

Depuis quelques secondes déjà, madame de Tourville était entrée, et à l'air radieux épanoui sur son visage avait succédé une nuance d'inquiétude que redoublèrent encore les dernières paroles du conseiller son rival.

Elle s'avança vivement.

— Le plan que j'ai proposé à Votre Altesse aurait-il le malheur, dit-elle, de ne pas obtenir l'approbation de M. Lenet ?

— Au contraire, madame, répondit Lenet en s'inclinant, et j'ai gardé soigneusement la majeure partie de votre rédaction. Seulement, au lieu que la proclamation soit signée du duc de Bouillon ou du duc de la Rochefoucauld, elle sera signée de monseigneur le duc d'Enghien ; le nom de ces messieurs viendra après celui du prince.

— Vous compromettez le jeune prince, monsieur.

— C'est trop juste qu'il soit compromis, madame, puisque c'est pour lui qu'on se bat.

— Mais les Bordelais aiment M. le duc de Bouillon, ils adorent M. le duc de la Rochefoucauld, et ils ne connaissent même pas le duc d'Enghien.

— Vous êtes dans l'erreur, répondit Lenet en tirant, selon son habitude, un papier de cette poche qui étonnait toujours madame la Princesse par sa contenance, car voici une lettre de M. le président de Bordeaux dans laquelle il me prie de faire signer les proclamations par le jeune duc.

— Eh ! moquez-vous des parlements, Lenet, s'écria la princesse. Ce n'est pas la peine d'échapper au pouvoir de la reine et de M. de Mazarin si nous retombons en celui des parlements.

— Votre Altesse veut-elle entrer à Bordeaux ? demanda Lenet.

— Sans doute.

— Eh bien, c'est la condition *sine qua non* ; ils ne brûleront pas une amorce pour un autre que pour M. le duc d'Enghien.

Madame de Tourville se mordit les lèvres.

— Ainsi, dit la princesse, vous nous avez fait fuir de Chantilly, vous nous avez fait faire cent cinquante lieues pour nous faire recevoir un affront des Bordelais ?

— Ce que vous prenez pour un affront, madame, est un honneur. Quoi de plus flatteur, en effet, pour madame la princesse de Condé que de voir que c'est elle qu'on reçoit, et non les autres ?...

— Ainsi les Bordelais ne recevront même pas les deux ducs ?

— Ils ne recevront que Votre Altesse.

— Que puis-je faire seule ?

— Eh ! mon Dieu, entrez toujours. Puis, en entrant, laissez les portes ouvertes, et les autres entreront derrière vous.

— Nous ne pouvons pas nous passer d'eux.

— C'est mon avis, et, dans quinze jours, ce sera l'avis du parlement. Bordeaux repousse votre armée, dont elle a peur, et, dans quinze jours, elle l'appellera pour se défendre. Vous aurez alors le double mérite d'avoir fait deux fois ce que les Bordelais vous auront demandé. Et alors, soyez tranquille, ils se feront tuer pour vous, depuis le premier jusqu'au dernier.

— Bordeaux est-il donc menacé ? demanda madame de Tourville.

— Très-menacé, répondit Lenet. Voilà pourquoi il est urgent d'y prendre position. Tant que nous n'y serons pas, Bordeaux peut, sans que son honneur soit compromis, refuser de nous ouvrir ses portes. Une fois que nous y serons, Bordeaux ne peut pas sans se déshonorer nous chasser hors de ses murailles.

— Et qui menace Bordeaux, s'il vous plaît ?

— Le roi, la reine, M. de Mazarin... Les forces royales se recrutent, nos ennemis prennent position : l'île Saint-Georges, qui n'est qu'à trois lieues de la ville, vient de recevoir un renfort, un secours de munitions et un nouveau gouverneur. Les Bordelais vont essayer de prendre l'île et se feront battre, naturellement, attendu qu'ils auront affaire aux meilleures troupes du roi. Bien

et dûment étrillés, comme il convient à des bourgeois qui veulent parodier des soldats, ils appelleront à grands cris les ducs de Bouillon et de la Rochefoucauld... Alors, madame, c'est vous, qui tenez ces deux ducs dans vos deux mains, qui ferez vos conditions aux parlements...

— Mais ne vaut-il pas mieux essayer de gagner à nous ce nouveau gouverneur avant que les Bordelais aient essuyé une défaite qui les découragera peut-être ?

— Si vous êtes dans Bordeaux quand cette défaite aura lieu, vous n'avez rien à craindre... Quant à gagner ce gouverneur, c'est chose impossible.

— Impossible ! Et pourquoi cela ?

— Parce que ce gouverneur est un ennemi personnel de Votre Altesse.

— Un ennemi personnel à moi ?

— Oui...

— Et d'où vient son inimitié ?

— De ce qu'il ne pardonnera jamais à Votre Altesse la mystification dont il a été victime à Chantilly... Oh ! M. de Mazarin n'est pas un sot comme vous le croyez, mesdames, quoique je me tue à vous répéter sans cesse le contraire. Et la preuve, c'est qu'il a mis à l'île Saint-Georges, c'est-à-dire dans la meilleure position du pays, devinez qui ?

— Je vous ai déjà dit que j'ignorais complètement qui ce pouvait être.

— Eh bien, c'est l'officier dont vous avez tant ri et qui, par une inconcevable maladresse, a laissé fuir Votre Altesse de Chantilly...

— M. de Canolles ? s'écria Claire.

— Oui.

— M. de Canolles gouverneur de l'île Saint-Georges !

— En personne.

— Impossible ! je l'ai vu arrêter devant moi, sous mes yeux.

— C'est vrai. Mais il est puissamment protégé, sans doute,

et sa disgrâce s'est changée en faveur.

— Et vous qui le croyiez déjà mort, ma pauvre Claire, dit en riant madame la Princesse.

— En êtes-vous bien sûr, monsieur ? demanda Claire, stupéfaite.

Lenet, selon son habitude, porta la main à la fameuse poche et en tira un papier.

— Voici une lettre de Richon, dit-il, qui me donne tous les détails de l'installation du nouveau gouverneur et qui m'exprime son regret de ce que Votre Altesse ne l'a pas placé lui-même à l'île Saint-Georges.

— Madame la Princesse placer M. Richon à l'île Saint-Georges ! dit madame de Tourville avec un rire triomphant. Est-ce que nous disposons des nominations de gouverneurs aux places de Sa Majesté ?

— Nous disposons d'une, madame, répondit Lenet, et c'était assez.

— Et de laquelle donc ?

Madame de Tourville frissonna en voyant Lenet approcher la main de sa poche.

— Le blanc-seing de M. le duc d'Épernon ! s'écria la princesse. C'est vrai, je l'avais oublié.

— Bah ! qu'est-ce que cela ? dit dédaigneusement madame de Tourville. Un chiffon de papier, et pas autre chose.

— Ce chiffon de papier, madame, dit Lenet, c'est la nomination qu'il nous faut pour contre-balancer celle qui vient d'être faite. C'est le contre-poids à l'île Saint-Georges, c'est notre salut, enfin, c'est quelque autre place sur la Dordogne, comme l'île Saint-Georges est sur la Garonne.

— Et vous êtes sûr, reprit Claire, qui n'avait rien écouté de ce qui se disait depuis cinq minutes et qui en était restée à la nouvelle annoncée par Lenet et confirmée par Richon, et vous êtes sûr, monsieur, que c'est bien le même M. de Canolles qui a été arrêté à Jaulnay qui est maintenant gouverneur à l'île Saint-

Georges ?

— J'en suis sûr, madame.

— M. de Mazarin a une singulière façon, continua-t-elle, de conduire ses gouverneurs à leurs gouvernements.

— Oui, dit la princesse, et bien certainement il y a quelque chose là-dessous.

— Sans doute, dit Lenet, il y a mademoiselle Nanon de Lartigues.

— Nanon de Lartigues ! s'écria la vicomtesse de Cambes, qu'un effroyable souvenir venait de mordre au cœur.

— Cette fille ! dit la princesse avec mépris.

— Oui, madame, répondit Lenet, cette fille que Votre Altesse a refusé de voir alors qu'elle sollicitait l'honneur de vous être présentée et que la reine, moins sévère que vous sur les lois de l'étiquette, avait reçue. Ce qui fait qu'elle a répondu à votre chambellan qu'il était possible que madame la princesse de Condé fût plus grande dame qu'Anne d'Autriche, mais qu'à coup sûr, Anne d'Autriche avait plus de prudence que la princesse de Condé.

— La mémoire vous manque, Lenet, ou bien vous voulez me ménager, s'écria la princesse. L'insolente ne s'est pas contentée de dire plus de prudence, elle a dit encore plus d'esprit.

— C'est possible, dit Lenet en souriant. Je passais dans l'antichambre à ce moment-là et n'ai point entendu la fin de la phrase.

— Mais moi qui écoutais à la porte, dit madame la Princesse, moi, je l'ai entendue tout entière.

— Eh bien, vous comprenez, madame, dit Lenet, c'est une femme qui vous fera la guerre la plus acharnée. La reine vous eût envoyé des soldats à combattre, Nanon vous enverra des ennemis qu'il faudra terrasser.

— Peut-être, à la place de Son Altesse, dit aigrement madame de Tourville à Lenet, l'eussiez-vous reçue avec révérence ?

— Non, madame, dit Lenet, je l'eusse reçue en riant, et je

l'eusse achetée.

— Eh bien, s'il ne s'agit que de l'acheter, il est toujours temps.

— Sans doute, il est toujours temps. Seulement, à cette heure, ce sera probablement trop cher pour notre bourse.

— Combien donc vaut-elle ? demanda la princesse.

— Cinq cent mille livres avant la guerre.

— Mais aujourd'hui ?

— Un million.

— Mais, pour ce prix-là, j'achèterai M. de Mazarin !

— C'est possible, dit Lenet, les choses qui ont déjà été vendues et revendues baissent de prix.

— Mais, dit madame de Tourville, qui était toujours pour les moyens violents, si l'on ne peut pas l'acheter, il faut la prendre !

— Vous rendriez, madame, un véritable service à Son Altesse en arrivant à ce but. Mais ce sera difficile d'y arriver, attendu que l'on ignore entièrement où elle est. Mais ne nous occupons point de cela, entrons d'abord à Bordeaux, et ensuite, nous entreprenons à l'île Saint-Georges.

— Non, non ! s'écria Claire, non, entrons à l'île Saint-Georges auparavant !

Cette exclamation, partie du fond du cœur de la vicomtesse, fit retourner les deux femmes de son côté, tandis que Lenet regardait Claire avec autant d'attention qu'eût pu le faire M. de la Rochefoucauld, mais avec la bienveillance de plus.

— Mais tu es folle, dit la princesse. Tu vois bien que Lenet dit que la place est imprenable !

— C'est possible, dit Claire, mais moi, je crois que nous la prendrons.

— Auriez-vous un plan ? dit madame de Tourville avec l'air d'une femme qui craint de voir élever autel contre autel.

— Peut-être, dit Claire.

— Mais, dit en riant la princesse, si l'île Saint-Georges est aussi chère à acheter que le dit Lenet, peut-être ne sommes-nous

point assez riches.

— On ne l'achètera point, dit Claire, et cependant on l'aura de même.

— Par la force, alors, dit madame de Tourville. Ma chère amie, vous rentrez dans mon plan.

— C'est cela, dit la princesse. Nous enverrons Richon assiéger Saint-Georges. Il est du pays, il connaît les localités, et si un homme peut s'emparer de cette forteresse que vous prétendez être si importante, c'est lui.

— Avant d'employer ce moyen, dit Claire, laissez-moi tenter l'aventure, madame. Et si j'échoue, alors vous ferez la chose comme vous l'entendrez.

— Comment ! dit la princesse, étonnée, tu iras à l'île Saint-Georges ?

— J'irai.

— Seul ?

— Accompagnée de Pompée.

— Et tu ne crains rien ?

— J'irai comme parlementaire, si toutefois Votre Altesse veut bien me charger de ses instructions.

— Ah ! voilà qui est nouveau ! s'écria madame de Tourville. Il me semble, à moi, que les diplomates ne s'improvisent pas ainsi, et qu'il faut faire une longue étude de cette science que M. de Tourville, un des meilleurs diplomates de son époque, comme il en était un des plus grands guerriers, prétendait être la plus difficile de toutes.

— Quelle que soit mon insuffisance, madame, répondit Claire, j'essayerai cependant, si madame la Princesse veut bien le permettre.

— Certainement que madame la Princesse vous le permettra, dit Lenet en jetant un regard à madame de Condé, et je suis même persuadé que s'il est au monde une personne qui puisse réussir dans une pareille négociation, c'est vous...

— Et que fera donc madame qu'un autre ne puisse pas faire ?

— Elle marchandera tout simplement M. de Canolles, ce qu'un homme n'essayerait pas sans se faire jeter par les fenêtres.

— Un homme, soit ! reprit madame de Tourville, mais une femme ?

— Si c'est une femme qui va à l'île Saint-Georges, dit Lenet, autant vaut, et même mieux vaut, que ce soit madame qu'une autre, puisque c'est madame qui, la première, en a eu l'idée.

En ce moment, un messager entra chez madame la Princesse. Il était porteur d'une lettre du parlement de Bordeaux.

— Ah ! s'écria la princesse, la réponse à ma requête, sans doute.

Les deux femmes se rapprochèrent, mues par un sentiment de curiosité et d'intérêt. Quant à Lenet, il demeura à sa place avec son flegme ordinaire, sachant d'avance, sans doute, ce que contenait la lettre. La princesse lut avidement.

— Ils me demandent, ils m'appellent, ils m'attendent ! s'écria-t-elle.

— Ah ! fit madame de Tourville avec un accent de triomphe.

— Mais les ducs, madame ? dit Lenet, mais l'armée ?

— Ils ne m'en parlent pas.

— Alors nous sommes dénués, dit madame de Tourville.

— Non, dit la duchesse, car, grâce au blanc-seing du duc d'Épernon, j'aurai Vayres, qui commande la Dordogne.

— Et moi, dit Claire, j'aurai Saint-Georges, qui est la clef de la Garonne.

— Et moi, dit Lenet, j'aurai les ducs et l'armée, si vous m'en laissez le temps, toutefois.

La vicomtesse de Cambes

I

Le surlendemain, on arriva en vue de Bordeaux. Il s'agissait de décider enfin comment on entrerait dans la ville. Les ducs n'étaient plus, avec leur armée, qu'à une distance de dix lieues à peu près. On pouvait donc essayer également d'entrer pacifiquement ou par force. L'important était de savoir lequel valait mieux, de commander à Bordeaux ou d'obéir au parlement. Madame la Princesse rassembla son conseil, qui se composait de madame de Tourville, de Claire, de ses dames d'honneur et de Lenet. Madame de Tourville, qui connaissait son antagoniste, avait fort insisté pour qu'il n'assistât point au conseil, attendu que la guerre était une guerre de femmes dans laquelle on ne se servait des hommes que pour combattre. Mais madame la Princesse déclara que Lenet lui ayant été imposé par le prince, son mari, elle ne pouvait l'exclure de la chambre des délibérations, dans laquelle, d'ailleurs, sa présence n'aurait aucune importance, vu qu'il était convenu d'avance qu'il pourrait parler tant qu'il voudrait, mais qu'on ne l'écouterait pas.

La précaution de madame de Tourville n'était pas une précaution inutile. Elle avait employé les deux jours de marche qui venaient de s'écouler à tourner la tête de madame la Princesse vers des idées belliqueuses auxquelles celle-ci n'était déjà que trop encline, et elle craignait que Lenet ne vînt détruire encore tout l'échafaudage de son travail si laborieusement élevé.

En effet, le conseil assemblé, madame de Tourville exposa son plan : c'était de faire venir secrètement les ducs et leur armée ; de se procurer, soit de force, soit à l'amiable, un certain nombre de bateaux et d'entrer dans Bordeaux en descendant la

rivière aux cris de : À nous, Bordelais ! Vive Condé ! Pas de Mazarin !

Ainsi l'entrée de madame la Princesse devenait une véritable entrée triomphale, et madame de Tourville, par un chemin détourné, revenait ainsi à son fameux projet de s'emparer de force de Bordeaux et de faire ainsi peur à la reine d'une armée dont le coup d'essai serait un si brillant coup de main.

Lenet approuva toute chose de la tête, interrompant madame de Tourville par des exclamations admiratives. Puis, lorsqu'elle eut fini d'exposer son plan :

— C'est magnifique, madame ! dit-il. Maintenant, veuillez vous résumer.

— C'est chose facile et qui sera faite en deux mots, dit la bonne dame, triomphante et s'animant elle-même à son propre récit. Au milieu de la grêle des balles, au son des cloches, aux cris de fureur ou d'amour des populations, on verra de faibles femmes poursuivre intrépidement leur généreuse mission ; on verra un enfant dans les bras de sa mère supplier le parlement pour obtenir sa protection. Ce touchant spectacle ne manquera point d'attendrir les âmes les plus farouches. Nous vaincrons ainsi, moitié par la force, moitié par la justice de notre cause, ce qui est, je crois, le but de Son Altesse madame la Princesse.

Le résumé fit plus d'effet encore que le discours. Madame la Princesse applaudit ; Claire, que le désir d'être nommée parlementaire à l'île Saint-Georges poignait de plus en plus, applaudit ; le capitaine des gardes, dont c'était l'état de rechercher les grands coups d'épée, applaudit ; enfin, Lenet fit plus que d'applaudir, il alla prendre la main de madame de Tourville, et, la pressant avec autant de respect que de sensibilité :

— Madame, s'écria-t-il, quand je n'eusse pas su combien votre prudence est grande, combien vous connaissez à fond, d'instinct ou d'étude, je n'en sais rien et peu m'importe, la grande question civile et militaire qui nous occupe, je serais certes convaincu à cette heure, et je me prosternerais devant la plus utile

conseillère que Son Altesse puisse jamais trouver...

— N'est-ce pas, Lenet, dit la princesse, n'est-ce pas que voilà une belle chose ! C'était aussi mon avis. Vite, allons, Vialas, qu'on mette à monsieur le duc d'Enghien la petite épée que je lui ai fait faire, ainsi que son casque et son armure.

— Oui ! faites, Vialas. Mais un seul mot encore auparavant, s'il vous plaît, madame, dit Lenet, tandis que madame de Tourville, qui s'était d'abord rengorgée d'orgueil, commençait à s'assombrir, vu la parfaite connaissance qu'elle avait des subtilités de Lenet à son endroit.

— Eh bien ! dit la princesse, voyons, qu'y a-t-il encore ?

— Rien, madame, bien certainement, car jamais on ne présente une chose qui fût plus en harmonie avec le caractère d'une princesse auguste comme vous l'êtes, et pareil avis ne pouvait venir que de votre maison.

Ces paroles produisirent un nouveau gonflement de madame de Tourville et ramenèrent le sourire sur les lèvres de madame la Princesse, qui commençait à froncer le sourcil.

— Mais, madame, continua Lenet, dont le regard suivait l'effet de ce terrible *mais* sur le visage de son ennemie jurée, tout en adoptant, je ne dirai pas même sans répugnance, mais d'enthousiasme, ce plan, le seul convenable, j'y proposerai une légère modification.

Madame de Tourville fit demi-tour sur elle-même, raide, sèche et prête à la défense. Le sourcil de madame la Princesse se refronça.

Lenet s'inclina et fit un signe de la main indiquant qu'il demandait la permission de continuer.

— Le son des cloches, les cris d'amour des populations, dit-il, me comblent d'avance d'une joie que je ne puis exprimer. Mais je ne suis point aussi rassuré que je voudrais l'être sur la grêle de balles dont a parlé madame.

Madame de Tourville se redressa en prenant un air martial. Lenet s'inclina encore davantage et continua en baissant la voix

d'un demi-ton.

— Assurément, il serait beau de voir une femme et son enfant calmes au milieu de cette tempête qui épouvante ordinairement les hommes eux-mêmes. Mais je craindrais qu'une de ces balles, frappant aveuglément, selon l'usage des choses brutales et sans intelligence, ne donnât raison contre nous à monsieur de Mazarin et ne gâtât notre plan, qui est si magnifique d'ailleurs. Je suis d'avis, ainsi que l'a dit avec tant d'éloquence madame de Tourville, qu'on voie le jeune prince et son auguste mère s'ouvrir un chemin jusqu'au parlement, mais par la supplication et non par les armes. Je pense enfin qu'il sera plus beau d'attendrir ainsi les âmes les plus farouches que de vaincre autrement les cœurs les plus forts. Je pense enfin que l'un des deux moyens offre infiniment plus de chances que l'autre, et que le but de madame la Princesse est, avant toute chose, d'entrer à Bordeaux. Or, je le dis, rien n'est moins sûr que cette entrée si nous livrons bataille...

— Vous allez voir, dit aigrement madame de Tourville, que monsieur, selon son habitude, va démolir mon plan pierre à pierre et proposer tout doucement un plan de sa façon à la place du mien.

— Moi ! s'écria Lenet, tandis que la princesse rassurait madame de Tourville d'un sourire et d'un coup d'œil, moi, le plus zélé de vos admirateurs ! non, mille fois non ! Mais je sais que, venant de Blaye, il est entré en ville un officier de Sa Majesté nommé monsieur Dalvimar dont la mission est de soulever les jurats et le peuple contre Son Altesse. Et je dis que si monsieur de Mazarin peut terminer la guerre d'un seul coup, il le fera. Voilà pourquoi je crains cette grêle de balles dont parlait tout à l'heure madame de Tourville, et parmi elles peut-être plus encore les balles intelligentes que les balles brutales et sans raison.

Cette dernière allocution de Lenet parut faire réfléchir la princesse.

— Vous savez toujours tout, vous, monsieur Lenet, répondit,

d'une voix tremblante de colère, madame de Tourville.

— Une bonne action bien chaude eût été belle pourtant, dit en se redressant et en faisant avec le pied des appels comme il eût fait dans une salle d'armes le capitaine des gardes, vieux soldat confiant dans les idées de force et qui eût bien grandi en cas d'action.

Lenet lui écrasa le pied tout en le regardant avec le plus aimable sourire.

— Oui, capitaine, dit-il, mais vous pensez aussi, n'est-ce pas, que monsieur le duc d'Enghien est nécessaire à notre cause, et que lui mort ou pris, le véritable généralissime de l'armée des princes est pris ou mort ?

Le capitaine des gardes, qui savait que ce titre pompeux de généralissime donné en apparence à un prince de sept ans le faisait, lui, en réalité, premier brigadier de l'armée, comprit la sottise qu'il venait de faire, et, renonçant à sa proposition, il appuya chaudement l'avis de Lenet.

Pendant ce temps, madame de Tourville s'était rapprochée de la princesse et lui avait parlé tout bas. Lenet vit qu'il allait avoir une nouvelle lutte à soutenir. En effet, se tournant de son côté :

— Il n'en est pas moins étrange, dit Son Altesse avec humeur, que l'on défasse avec tant d'acharnement ce qui était si bien fait.

— Son Altesse est dans l'erreur, dit Lenet. Jamais je n'ai mis d'acharnement dans les conseils que j'ai eu l'honneur de lui donner, et si je défais, c'est pour refaire. Si, malgré les raisons que j'ai eu l'honneur de lui soumettre, Votre Altesse veut toujours se faire tuer avec monsieur son fils, elle en est bien la maîtresse, et nous nous ferons tuer à ses côtés : ceci n'est qu'un fait facile à accomplir, et le premier valet de votre suite ou le dernier croquant de la ville en fera autant. Mais si nous voulons réussir malgré le Mazarin, malgré la reine, malgré les parlements, malgré mademoiselle Nanon de Lartigues, enfin, malgré toutes les mauvaises chances inséparables de la faiblesse où nous sommes

réduits, voici, je crois, ce qui nous reste à faire.

— Monsieur, s'écria impétueusement madame de Tourville, saisissant au bond la dernière phrase de Lenet, monsieur, il n'y a point de faiblesse là où se trouve le nom de Condé d'une part, et deux mille soldats de Rocroy, de Norlingen et de Lens de l'autre ; et s'il y a faiblesse malgré cela, nous sommes perdues de toutes façons, et ce ne sera point votre plan, si magnifique qu'il soit, qui nous sauvera.

— J'ai lu, madame, répondit avec calme Lenet, savourant d'avance l'effet qu'il allait produire sur la princesse, attentive malgré elle, j'ai lu que la veuve d'un des plus illustres Romains, sous Tibère, que la généreuse Agrippine, à laquelle la persécution venait d'enlever Germanicus, son époux, princesse qui pouvait soulever à son gré une armée toute palpitante au souvenir du général mort, aima mieux entrer à Brindes seule, traverser la Pouille et la Campanie vêtue de deuil et tenant un enfant de chaque main, et marcher ainsi, pâle, les yeux rouges de larmes, la tête baissée, tandis que les enfants sanglotaient et imploraient du regard... qu'alors tous les assistants, et il y en avait plus de deux millions, de Brindes à Rome, fondirent en larmes, se répandirent en imprécations, éclatèrent en menaces, et que la cause de cette femme fut gagnée non-seulement devant Rome, mais devant toute l'Italie ; non-seulement près de ses contemporains, mais près de la postérité : car elle ne trouva pas une seule résistance à ses pleurs et à ses gémissements, tandis qu'aux lances elle eût vu s'opposer les piques, et les épées aux épées. Je crois que la ressemblance est grande entre Son Altesse et Agrippine, entre monsieur le prince et Germanicus ; enfin, entre Pison, ministre persécuteur et empoisonneur, et monsieur de Mazarin. Or la ressemblance étant identique, la situation étant pareille, je demande que la conduite soit la même. Car, à mon avis, il est impossible que ce qui a si bien réussi dans une époque ne réussisse pas dans l'autre...

Un sourire d'approbation épanouit les traits de la princesse et

assura à Lenet le triomphe de sa harangue. Madame de Tourville alla se retrancher dans l'angle de la chambre, se voilant comme une statue antique. Madame de Cambes, qui avait trouvé un ami dans Lenet, lui rendit l'appui qu'il lui avait prêté en approuvant de la tête. Le capitaine pleurait comme un tribun militaire. Et le petit duc d'Enghien s'écria :

— Maman, vous me tiendrez par la main, et vous m'habillerez de deuil ?

— Oui, mon fils, répondit la princesse. Lenet, vous savez que j'ai toujours eu l'intention de me présenter aux Bordelais vêtue de noir...

— D'autant plus, dit madame de Cambes, que le noir sied à merveille à Votre Altesse.

— Chut ! chère petite, dit la princesse, madame de Tourville le crierait bien assez tout haut sans que vous le disiez même tout bas.

Le programme de l'entrée à Bordeaux fut donc arrêté ainsi sur la proposition de Lenet. Les dames de l'escorte eurent ordre de se préparer. Le jeune prince fut vêtu d'une robe de tapis blanc chamarrée de passements noir et argent, avec un chapeau couvert de plumes blanches et noires.

Quant à la princesse, affectant la plus grande simplicité afin de ressembler à Agrippine, sur laquelle elle avait résolu de se modeler en tout point, elle s'habilla de noir sans aucune pierrerie.

Lenet, entrepreneur de la fête, se multipliait pour qu'elle fût splendide. La maison qu'il habitait dans une petite ville située à deux lieues de Bordeaux ne désemplassait point de partisans de madame la Princesse, qui, avant de la faire entrer à Bordeaux, voulaient savoir quel genre d'entrée lui serait le plus agréable. Lenet, comme un directeur de théâtre moderne, leur conseilla les fleurs, les acclamations et les cloches. Puis, voulant faire une part à la belliqueuse madame de Tourville, il proposa quelques saluts de canon.

Le lendemain, 31 mai, sur l'invitation du parlement, la prin-

cesse se mit en marche. Un nommé Lavie, avocat général près le parlement et partisan enragé de monsieur de Mazarin, avait bien fait fermer les portes l'avant-veille pour empêcher que la princesse ne fût reçue si elle se présentait, mais, d'un autre côté, les partisans des Condé avaient agi, et, le matin même, le peuple, excité par eux, s'était rassemblé aux cris de : *Vive madame la Princesse ! vive monsieur le duc d'Enghien !* et avait brisé les portes à coups de hache. De sorte que, en définitive, rien ne s'opposait plus à cette fameuse entrée, qui prenait ainsi tout le caractère d'un triomphe. Les observateurs pouvaient en outre retrouver dans ces deux événements l'inspiration des chefs des deux partis qui divisaient la ville, car Lavie recevait directement les conseils du duc d'Épernon, et le peuple avait ses moteurs conseillés par Lenet.

À peine la princesse eut-elle dépassé la porte, que la scène préparée depuis longtemps eut lieu dans des proportions gigantesques. Le salut militaire fut fait par les vaisseaux qui se trouvaient dans le port, et les canons de la ville y répondirent. Les fleurs tombaient des fenêtres ou traversaient les rues en guirlandes, si bien que le pavé en était couvert, et l'air embaumé. Les acclamations étaient poussées par trente mille zélés de tout âge et de tout sexe qui sentaient leur enthousiasme s'accroître de l'intérêt qu'inspiraient madame la Princesse et son fils, et de la haine qu'ils portaient au Mazarin.

Au reste, le petit duc d'Enghien fut le plus habile acteur de toute cette scène : madame la Princesse avait renoncé à le conduire par la main, de peur de le fatiguer ou qu'il ne fût enseveli sous les roses ; il était donc porté par son gentilhomme, de sorte qu'ayant les mains libres, il envoyait des baisers à droite et à gauche, et ôtait gracieusement son chapeau à plumes.

Le peuple bordelais s'enivre aisément. Les femmes en arrivèrent à une adoration frénétique pour ce bel enfant qui pleurait avec tant de charmes, les vieux magistrats s'émurent des paroles du petit orateur qui disait : « Messieurs, servez-moi de père, puis-

que monsieur le cardinal m'a ôté le mien. »

En vain les partisans du ministre voulurent-ils tenter quelque opposition, les poings, les pierres et même les halberdiers leur enjoignirent la prudence, et il fallut se résigner à laisser le champ libre aux triomphateurs.

Cependant madame de Cambes, pâle et grave, marchant derrière la princesse, attirait sa part des regards. Elle ne songeait pas à tant de gloire sans s'affliger intérieurement de ce que le succès d'aujourd'hui ferait peut-être oublier la résolution de la veille. Elle était donc sur ce chemin, heurtée par les adorateurs, foulée par le peuple, inondée de fleurs et de caresses respectueuses, frémissant d'être portée en triomphe, comme certains cris commençaient à en menacer madame la Princesse, le duc d'Enghien et leur suite, lorsque apercevant Lenet, qui, voyant son embarras, lui tendait la main pour l'aider à gagner un carrosse, elle lui dit, répondant à sa propre pensée :

— Ah ! vous êtes bien heureux, vous, monsieur Lenet, vous faites prévaloir vos avis en toute chose, et ce sont toujours ceux qu'on suit. Il est vrai, ajouta-t-elle, qu'ils sont bons et qu'on s'en trouve bien...

— Oui.

— Mais promettez-moi une chose.

— Laquelle ?

— C'est que personne ne saura le nom et la qualité du parlementaire que vous aurez envoyé que dans le cas où ce parlementaire aura réussi.

— C'est convenu, dit Lenet, tendant la main à madame de Cambes.

— Et quand partirai-je ?

— Quand vous voudrez.

— Demain.

— Demain, soit.

— Bien. Maintenant, voilà que madame la Princesse va monter, avec monsieur son fils, sur la terrasse de monsieur le

président de Lalasne. Je laisse ma part de triomphe à madame de Tourville. Vous m'excuserez près de Son Altesse, sous prétexte d'indisposition. Faites-moi conduire au logement qu'on m'a préparé : je vais faire mes préparatifs et réfléchir à ma mission, qui ne laisse pas de m'inquiéter, attendu que c'est la première de ce genre que j'accomplis et que tout, dit-on, dans ce monde, dépend du début.

— Peste ! dit Lenet, je ne m'étonne plus que monsieur de la Rochefoucauld ait été sur le point de faire pour vous une infidélité à madame de Longueville : vous la valez en certaines choses, et beaucoup mieux en d'autres.

— C'est possible, dit Claire, et je ne repousse pas tout à fait le compliment. Mais si vous avez quelque pouvoir sur monsieur de la Rochefoucauld, mon cher monsieur Lenet, affermissez-le dans son premier amour, car le second me fait peur.

— Eh bien ! nous y tâcherons, dit Lenet en souriant ; ce soir, je vous donnerai vos instructions.

— Vous consentez donc à ce que je vous prenne Saint-Georges ?

— Il le faut bien, puisque vous le désirez.

— Et les deux ducs et l'armée ?

— J'ai dans ma poche un autre moyen de les faire venir.

Et Lenet, après avoir donné l'adresse du logement de madame de Cambes au cocher, prit congé d'elle en souriant et alla rejoindre madame la Princesse.

II

Le lendemain de l'entrée de madame la Princesse à Bordeaux, il y avait grand dîner à l'île Saint-Georges, Canolles ayant invité à sa table les principaux officiers de la garnison et les autres gouverneurs de place de la province.

À deux heures de l'après-midi, heure fixée pour le commencement du repas, Canolles se trouvait donc entouré d'une douzaine de gentilshommes qu'il voyait la plupart pour la première fois et qui, racontant le grand événement de la veille, s'égayant sur le compte des dames qui accompagnaient madame la Princesse, ressemblaient peu à des gens qui vont entrer en campagne et à qui sont confiés les plus sérieux intérêts d'un royaume.

Canolles, tout radieux, Canolles, magnifique dans son habit doré, animait encore cette joie par son exemple. On allait servir.

— Messieurs, dit-il, je vous présente toutes mes excuses, mais il nous manque encore un convive.

— Lequel ? demandèrent les jeunes gens en s'entre-regardant.

— Le gouverneur de Vayres, à qui j'ai écrit, quoique je ne le connaisse pas, et qui, justement parce que je ne le connais pas, a droit à quelques égards. Je vous prierai donc de m'accorder un sursis d'une demi-heure.

— Le gouverneur de Vayres ! dit un vieil officier, habitué sans doute à la régularité militaire et à qui ce retard fit pousser un soupir, le gouverneur de Vayres ! Attendez donc : c'est, si je ne me trompe, le marquis de Bernay. Mais il n'administre pas, il a un lieutenant.

— Alors, dit Canolles, il ne viendra pas, ou son lieutenant viendra à sa place. Quant à lui, il est sans doute à la cour, séjour des faveurs.

— Mais, baron, dit un des assistants, il me semble qu'il n'est

pas besoin d'être à la cour pour avancer, et je sais un commandant de ma connaissance qui n'a pas à se plaindre. Peste ! en trois mois, capitaine, lieutenant-colonel, gouverneur de l'île Saint-Georges ! C'est un joli petit chemin, avouez-le.

— Aussi je l'avoue, dit Canolles en rougissant, et comme je ne sais à quoi attribuer de pareilles faveurs, il faut, en vérité, que je convienne qu'il y a quelque bon génie dans ma maison pour qu'elle prospère ainsi.

— Nous connaissons le bon génie de monsieur le gouverneur, dit en s'inclinant le lieutenant qui avait introduit Canolles dans la forteresse, c'est son mérite.

— Je ne conteste pas le mérite, bien au contraire, répondit un autre officier, et je suis le premier à le reconnaître. Mais à ce mérite j'ajouterai la recommandation de certaine dame, la plus spirituelle, la plus bienfaisante, la plus aimable de France, après la reine, bien entendu.

— Pas d'équivoque, comte, dit Canolles en souriant au nouvel interlocuteur, si vous avez des secrets à vous, gardez-les pour vous ; s'ils sont à vos amis, gardez-les pour eux.

— J'avoue, dit un officier, que lorsque j'ai entendu parler de retard, j'ai cru qu'on allait nous demander pardon en faveur de quelque resplendissante toilette. Maintenant, je vois que je m'étais trompé.

— Nous dînerons donc sans femme ? demanda un autre.

— Dame ! à moins que je n'invite madame la Princesse et sa suite, dit Canolles, je ne vois pas trop qui nous pourrions avoir. D'ailleurs n'oublions pas, messieurs, que notre dîner est un dîner sérieux : si nous voulons causer d'affaires, au moins, nous n'importunerons que nous.

— Bien dit, commandant, quoiqu'en vérité, si nous n'y faisons pas attention, les femmes font en ce moment-ci une véritable croisade contre notre autorité : témoin ce que disait devant moi monsieur le cardinal à don Luis de Haro.

— Et que disait-il donc ? demanda Canolles.

— « Vous êtes bien heureux, vous ! Les femmes d'Espagne ne s'occupent que d'argent, de coquetterie et de galants, tandis que les femmes de France ne prennent plus à cette heure un amant sans l'avoir essayé sur la question politique. Si bien, ajoutait-il, d'un air désespéré, que les rendez-vous d'amour se passent aujourd'hui à traiter sérieusement des affaires de gouvernement. »

— Aussi, dit Canolles, la guerre que nous faisons s'appelle-t-elle la guerre des femmes ; ce qui ne laisse pas que d'être flatteur pour nous.

En ce moment, comme la demi-heure de répit demandée par Canolles était écoulée, la porte s'ouvrit, et un laquais, paraissant, annonça que monsieur le gouverneur était servi.

Canolles invita ses convives à le suivre. Mais comme ils se mettaient en marche, une autre annonce retentit dans l'anti-chambre :

— Monsieur le gouverneur de Vayres !

— Ah ! ah ! dit Canolles ; c'est fort aimable à lui.

Et il fit un pas pour s'avancer au-devant du collègue qui lui était inconnu. Mais tout à coup, reculant de surprise :

— Richon ! s'écria-t-il ; Richon gouverneur de Vayres !

— Moi-même, mon cher baron, répondit Richon, conservant, malgré son affabilité, l'air grave qui lui était habituel.

— Ah ! tant mieux, mille fois tant mieux ! dit Canolles en lui serrant cordialement la main. Messieurs, ajouta-t-il, vous ne connaissez pas monsieur, mais je le connais, moi, et je dis hautement qu'on ne pouvait confier un emploi d'importance à un plus honnête homme.

Richon promena autour de lui son regard fier comme celui d'un aigle qui écoute, et, ne voyant dans tous les regards qu'une légère surprise tempérée par beaucoup de bienveillance :

— Mon cher baron, dit-il, maintenant que vous avez si hautement répondu de moi, présentez-moi, je vous prie, à ceux de ces messieurs que je n'ai pas l'honneur de connaître.

Et Richon indiqua des yeux trois ou quatre gentilshommes pour lesquels effectivement il était tout à fait étranger.

Il se fit alors cet échange de hautes civilités qui donnaient un caractère si noble et si amical à la fois à toutes les relations de cette époque. Richon, au bout d'un quart d'heure, était l'ami de tous ces jeunes officiers et pouvait demander à chacun d'eux son épée ou sa bourse. Sa garantie était son courage bien connu, sa réputation sans tache et sa noblesse écrite dans ses yeux.

— Pardieu ! messieurs, dit le commandant de Braunes, il faut avouer que, quoique homme d'Église, monsieur de Mazarin se connaît en hommes de guerre et fait bien les choses depuis quelque temps. Il flaire la guerre et choisit ses gouverneurs : Canolles ici, Richon à Vayres.

— Est-ce qu'on se battra ? demanda Richon négligemment.

— Si l'on se battra ! répondit un jeune homme qui arrivait directement de la cour. Vous demandez si l'on se battra, monsieur Richon ?

— Oui.

— Eh bien ! moi, je vous demanderai en quel état sont vos bastions.

— Mais à peu près neufs, monsieur, car, depuis trois jours que je suis dans la place, j'y ai fait faire plus de réparations qu'on y en avait fait faire depuis trois ans.

— Eh bien ! ils ne tarderont pas à étrenner, répondit le jeune homme.

— Tant mieux, dit Richon : que peuvent désirer des hommes de guerre ? la guerre.

— Bon ! dit Canolles, le roi peut maintenant dormir sur les deux oreilles, car il tient les Bordelais en bride avec ses deux rivières.

— Le fait est, dit Richon, que celui qui m'a mis là peut compter sur moi.

— Et depuis quand dites-vous, monsieur, que vous êtes à Vayres ?

— Depuis trois jours. Et vous, Canolles, depuis combien de temps à Saint-Georges ?

— Depuis huit. Est-ce qu'on vous a fait une entrée comme la mienne, Richon ? Mon entrée à moi a été splendide, et je n'en ai en vérité pas encore assez remercié ces messieurs : j'ai eu les cloches, les tambours, les vivats ; il n'y manquait que le canon. Mais on nous le promet dans peu de jours, et cela me console.

— Eh bien ! dit Richon, voici la différence qu'il y a eu entre nous deux : mon entrée à moi, mon cher Canolles, a été aussi modeste que la vôtre magnifique ; j'avais ordre d'introduire dans la place cent hommes, cent hommes du régiment de Turenne, et je ne savais pas comment je les y introduirais, quand mon brevet m'est arrivé à Saint-Pierre, où je me tenais, signé de monsieur d'Épernon. Je suis parti aussitôt, j'ai remis ma lettre au lieutenant, et, sans tambour ni trompette, j'ai pris possession de la place. À présent, j'y suis.

Canolles, qui riait d'abord, sentit, à l'accent dont ces derniers mots étaient prononcés, son cœur se serrer sous l'étreinte d'un pressentiment sinistre.

— Et vous êtes chez vous ? demanda-t-il à Richon.

— Je m'arrange pour cela, dit Richon tranquillement.

— Et vous avez combien d'hommes ? demanda Canolles.

— D'abord, les cent hommes du régiment de Turenne, vieux soldats de Rocroy sur lesquels on peut compter ; de plus, une compagnie que je forme dans la ville et que j'instruis à mesure que les enrôlés me viennent trouver ; des bourgeois, des jeunes gens, des ouvriers, deux cents hommes à peu près ; enfin, j'attends un dernier renfort de cent ou cent cinquante hommes levés par un capitaine du pays.

— Le capitaine Ramblay ? demanda un des convives.

— Non, le capitaine Cauvignac, répondit Richon.

— Je ne connais pas cela, dirent plusieurs.

— Je le connais, moi, dit Canolles.

— Est-ce un royaliste éprouvé ?

— Je n'oserais le dire. Cependant j'ai tout lieu de penser que le capitaine Cauvignac est une créature de monsieur d'Épernon, et qu'il est fort dévoué au duc.

— Alors voilà qui répond à la question : qui est dévoué au duc l'est à Sa Majesté.

— C'est quelque coureur de l'avant-garde du roi, dit le vieil officier, qui regagnait à table le temps perdu à attendre. J'en ai entendu parler dans ce sens.

— Est-ce que Sa Majesté est en route ? demanda Richon avec sa tranquillité ordinaire.

— C'est-à-dire qu'à cette heure, répondit le jeune homme qui venait de la cour, le roi doit être au moins à Blois.

— Vous en êtes sûr ?

— Très-sûr. L'armée sera commandée par le maréchal de la Meilleraye, qui doit faire sa jonction aux environs d'ici avec monsieur le duc d'Épernon.

— À Saint-Georges peut-être ? dit Canolles.

— Ou plutôt à Vayres, dit Richon. Monsieur de la Meilleraye arrive de Bretagne, et Vayres est sur son chemin.

— Celui qui soutiendra le choc des deux armées risquera fort pour ses bastions, dit le gouverneur de Braunes. Monsieur de la Meilleraye a trente pièces de canon, et monsieur d'Épernon vingt-cinq.

— Ce sera un beau feu, dit Canolles. Malheureusement, nous ne le verrons pas.

— Ah ! dit Richon, à moins que quelqu'un de nous ne se déclare pour les princes.

— Oui, mais Canolles est toujours sûr de voir un feu quelconque, lui. S'il se déclare pour les princes, il verra le feu de monsieur de la Meilleraye et de monsieur d'Épernon ; s'il reste attaché à Sa Majesté, il verra le feu des Bordelais.

— Oh ! quant à ces derniers, reprit Canolles, je ne les crois pas fort terribles, et j'avoue que j'ai quelque honte de n'avoir affaire qu'à eux. Malheureusement, je suis corps et âme à Sa

Majesté, et il faudra que je me contente d'une guerre toute bourgeoise.

— Qu'ils vous feront, soyez tranquille, dit Richon.

— Vous avez donc quelques probabilités là-dessus ? demanda Canolles.

— J'ai mieux que cela, dit Richon, j'ai des certitudes. Le conseil des bourgeois a décidé qu'avant toutes choses, on prendrait l'île Saint-Georges.

— Bien, dit Canolles, qu'ils viennent, je les attend.

On en était là de la conversation, et l'on venait d'entamer le dessert, lorsque tout à coup on entendit rouler le tambour aux portes de la forteresse.

— Que veut dire ceci ? demanda Canolles.

— Ah ! pardieu ! s'écria le jeune officier qui avait donné les nouvelles de la cour, il serait curieux qu'on vous attaquât en ce moment, mon cher Canolles, ce serait une charmante après-dînée qu'un assaut et une escalade !

— Le diable m'emporte ! cela m'en a tout l'air, dit le vieux commandant. Ces misérables bourgeois n'en font jamais d'autres que de vous déranger aux heures des repas. J'étais aux avant-postes de Charenton du temps de la guerre de Paris : nous ne pouvions jamais déjeuner ni dîner tranquilles.

Canolles sonna. Le soldat de planton dans l'antichambre entra.

— Que se passe-t-il ? demanda Canolles.

— Je n'en sais rien encore, monsieur le gouverneur. Quelque messenger du roi ou de la ville, sans doute.

— Informez-vous, et rendez-moi réponse.

Le soldat sortit tout en courant.

— Remettons-nous à table, messieurs, dit Canolles à ses convives qui, pour la plupart, s'étaient levés. Il sera temps de quitter la table que nous entendrons le canon.

Tous les convives se rassirent en riant. Richon seul, sur le visage duquel un nuage avait passé, demeura inquiet et les yeux

fixés sur la porte, attendant le retour du soldat. Mais, au lieu du soldat, ce fut un officier qui se présenta à la porte, l'épée nue, en disant :

- Monsieur le gouverneur, un parlementaire.
- Un parlementaire, dit Canolles, et de la part de qui ?
- De la part des princes...
- Venant d'où ?
- De Bordeaux.
- De Bordeaux ! répétèrent tous les convives, excepté

Richon.

— Ah ça ! mais la guerre est donc sérieusement déclarée, dit le vieil officier, que l'on envoie des parlementaires ?

Canolles réfléchit un moment, et, pendant ce moment, son visage, souriant dix minutes auparavant, prit toute la gravité qu'exigeait la circonstance.

— Messieurs, dit-il, le devoir avant toutes choses... Je vais probablement avoir avec l'envoyé de messieurs les Bordelais une question difficile à résoudre. J'ignore à quel moment je pourrai vous revoir...

— Non pas ! non pas ! s'écrièrent en chœur les convives. Congédiez-nous, au contraire, commandant. Ce qui vous arrive est un avis à nous de retourner à nos postes respectifs. Il est donc important que nous nous séparions à l'instant même.

— Ce n'était point à moi de vous le proposer, messieurs, dit Canolles, mais puisque vous me l'offrez, je suis forcé d'avouer que c'est le plus prudent, et j'accepte... Les chevaux ou les équipages de ces messieurs, dit Canolles.

Presque aussitôt, rapides dans leurs mouvements comme s'ils eussent déjà été sur le champ de bataille, les convives avaient sauté en selle ou étaient montés dans leurs carrosses et, suivis de leurs piquets d'escorte, s'étaient éloignés dans les directions de leurs résidences respectives.

Richon était resté le dernier.

— Baron, dit-il à Canolles, je n'ai pas voulu vous quitter tout

à fait comme les autres, attendu que nous nous connaissons depuis plus longtemps que vous ne connaissez les autres. Adieu donc, maintenant... Donnez-moi la main, et bonne chance !

Canolles donna la main à Richon.

— Richon, lui dit-il en le regardant fixement, je vous connais : il se passe quelque chose en vous ; vous ne me le dites pas, car il est probable que ce n'est point votre secret... Cependant vous êtes ému... et lorsqu'un homme de votre trempe est ému, ce n'est pas pour peu de chose...

— N'allons-nous pas nous quitter ? dit Richon.

— Nous allions nous quitter aussi lorsque nous prîmes congé l'un de l'autre à l'hôtel de Biscarros, et cependant vous étiez tranquille.

Richon sourit tristement.

— Baron, dit-il, j'ai le pressentiment que nous ne nous reverrons plus !...

Canolles tressaillit, tant il y avait de profonde mélancolie dans la voix ordinairement si ferme de l'aventureux partisan.

— Eh bien ! dit-il, si nous ne nous voyons plus, Richon, c'est que l'un de nous deux sera mort... de la mort des braves. Et dans ce cas, celui qui sera frappé sera sûr au moins, en mourant, de survivre dans le cœur d'un ami ! Embrassons-nous, Richon. Vous m'avez dit bonne chance, je vous dirai, moi, bon courage !

Les deux hommes se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et tinrent quelque temps leurs nobles cœurs appuyés l'un contre l'autre.

Lorsqu'ils se séparèrent, Richon essuya une larme, la seule peut-être qui eût jamais obscurci son fier regard. Puis, comme s'il eût craint que Canolles vît cette larme, il s'élança hors de la chambre, honteux sans doute d'avoir donné à un homme dont il connaissait le courage une pareille marque de faiblesse.

III

La salle à manger était demeurée vide, à l'exception de Canolles et à l'exception de l'officier qui avait annoncé le parlementaire et qui se tenait debout à l'angle de la porte.

— Qu'ordonne monsieur le gouverneur ? dit-il, après un instant de silence.

Canolles, qui était d'abord demeuré absorbé dans ses pensées, tressaillit à cette voix, releva la tête, et, sortant de sa préoccupation :

— Où est le parlementaire ? demanda-t-il.

— Dans la salle d'armes, monsieur.

— Par qui est-il accompagné ?

— Par deux gardes de la milice bourgeoise de Bordeaux.

— Quel est-il ?

— Un jeune homme... autant qu'on en peut juger, car il porte un large feutre et est enveloppé d'un grand manteau.

— Et comment s'est-il annoncé ?

— Comme porteur de lettres de madame la Princesse et du parlement de Bordeaux.

— Priez-le d'attendre un instant, dit Canolles. Je suis à lui.

L'officier sortit pour accomplir sa mission, et Canolles s'apprêtait à le suivre, lorsqu'une porte s'ouvrit, et Nanon, toute pâle, toute frémissante, mais avec son affectueux sourire, apparut, et, saisissant la main du jeune homme :

— Un parlementaire, mon ami, dit-elle. Que veut dire cela ?

— Cela veut dire, chère Nanon, que messieurs les Bordelais veulent m'effrayer ou me séduire !

— Et qu'avez-vous décidé ?

— Que je le recevrais.

— Ne pouvez-vous donc vous en dispenser ?

— Impossible. Il est des usages auxquels on ne se soustrait pas.

— Oh ! mon Dieu !

— Qu'avez-vous, Nanon ?

— J'ai peur...

— De quoi ?

— Ne m'avez-vous pas dit que ce parlementaire venait pour vous effrayer ou pour vous séduire ?

— Sans doute : un parlementaire n'est bon qu'à l'un ou à l'autre de ces deux usages... Avez-vous peur qu'il ne m'effraye ?

— Oh ! non, mais il vous séduira peut-être...

— Vous m'offensez, Nanon...

— Hélas ! mon ami, je dis ce que je crains...

— Vous doutez de moi à ce point... Et pour qui me prenez-vous donc !

— Pour ce que vous êtes, Canolles, c'est-à-dire pour un cœur généreux mais tendre !

— Ah ça ! dit Canolles en riant, mais quel parlementaire m'envoie-t-on ? Serait-ce Cupidon en personne ?

— Peut-être.

— Vous l'avez donc vu ?

— Je ne l'ai pas vu, mais j'ai entendu sa voix. Elle est bien douce pour une voix de parlementaire...

— Nanon, vous êtes folle ! Laissez-moi accomplir ma charge. Vous m'avez fait gouverneur...

— Pour me défendre, ami...

— Me croyez-vous donc assez lâche pour vous trahir ?... En vérité, Nanon, vous m'insultez en doutant ainsi de moi !

— Vous êtes donc décidé à voir ce jeune homme ?

— Je le dois, et je vous saurais vraiment mauvais gré de vous opposer davantage à ce que je remplisse ce devoir.

— Vous êtes libre, ami, dit tristement Nanon. Un mot encore seulement...

— Dites.

— Où le recevrez-vous ?

— Dans mon cabinet.

— Canolles, une grâce...

— Laquelle ?

— Au lieu de le recevoir dans votre cabinet, recevez-le dans votre chambre à coucher.

— Quelle idée avez-vous là ?...

— Ne comprenez-vous point ?

— Non.

— Ma chambre donne dans votre alcôve...

— Et vous écouterez ?

— Derrière les rideaux, si vous le permettez...

— Nanon !

— Laissez-moi demeurer près de vous, ami. J'ai foi dans mon étoile : je vous porterai bonheur.

— Mais cependant, Nanon, si ce parlementaire...

— Eh bien ?

— Venait pour me confier quelque secret d'État...

— Ne pouvez-vous confier un secret d'État à celle qui vous a confié sa vie et sa fortune ?

— Eh bien ! écoutez-nous, Nanon, puisque vous le voulez absolument. Mais ne me retenez pas davantage : ce parlementaire attend.

— Allez, Canolles, allez. Mais auparavant, soyez béni pour le bien que vous me faites !

Et la jeune femme voulut baiser la main de son amant.

— Folle ! dit Canolles en l'approchant de sa poitrine et en l'embrassant au front. Ainsi donc, vous serez...

— Derrière les rideaux de votre lit... Je pourrai, de là, voir et entendre.

— N'allez pas rire, au moins, Nanon, car ce sont choses graves.

— Soyez tranquille, dit la jeune femme : je ne rirai pas.

Canolles donna ordre qu'on introduisît le messager et passa dans sa chambre, vaste salle meublée sous Charles IX et d'un aspect sévère. Deux candélabres brûlaient sur la cheminée, mais

ne jetaient qu'une faible lueur dans l'immense appartement. L'alcôve, placée au plus profond de la chambre, était entièrement dans l'ombre.

— Êtes-vous là, Nanon ? demanda Canolles.

Un oui étouffé, haletant, parvint jusqu'à lui.

En ce moment, des pas retentirent. Le factionnaire présenta les armes. Le messenger entra, suivit des yeux celui qui l'avait introduit jusqu'à ce qu'il fût ou crût être seul avec Canolles. Alors il leva son chapeau et rejeta son manteau en arrière. Aussitôt, de blonds cheveux se déroulèrent sur de charmantes épaules, la taille fine et cambrée d'une femme apparut sous le baudrier d'or, et Canolles, à son regard doux et triste, reconnut la vicomtesse de Cambes.

— Je vous avais dit que je vous retrouverais, et je vous tiens parole, dit-elle. Me voici...

Canolles, par un mouvement de stupeur et d'angoisse, frappa ses deux mains l'une contre l'autre et se laissa tomber dans un fauteuil.

— Vous ! vous !... murmura-t-il. Oh ! mon Dieu ! que venez-vous faire, que venez-vous demander ici ?

— Je viens vous demander, monsieur, si vous vous souvenez encore de moi.

Canolles poussa un profond soupir et mit ses deux mains devant ses yeux pour conjurer cette apparition ravissante et fatale à la fois.

Alors tout lui fut expliqué : la crainte, la pâleur, le tremblement de Nanon, et surtout son désir d'assister à l'entrevue. Nanon, avec les yeux de la jalousie, avait reconnu une femme dans le parlementaire.

— Je viens vous demander, continua Claire, si vous êtes prêt à remplir cet engagement que vous prîtes avec moi dans cette petite chambre de Jaulnay, de donner votre démission à la reine et d'entrer au service des princes.

— Oh ! silence ! silence ! s'écria Canolles.

Claire tressaillit à cet accent de terreur tremblant dans la voix du jeune homme, et, regardant avec inquiétude autour d'elle :

— Ne sommes-nous pas seuls ici ? demanda-t-elle.

— Si fait, madame, dit Canolles, mais à travers ces murailles, quelqu'un ne peut-il pas nous entendre ?

— Je croyais les murailles du fort Saint-Georges plus solides que cela, dit Claire en souriant.

Canolles ne répondit rien.

— Je venais donc vous demander, reprit Claire, comment il se fait que depuis huit ou dix jours que vous êtes ici je n'aie point entendu parler de vous, de sorte que j'ignorerais encore qui commande à l'île Saint-Georges si le hasard, ou plutôt le bruit public, ne m'avait appris que c'est l'homme qui me jurait, il y a douze jours à peine, que sa disgrâce était un bonheur, puisqu'elle lui permettait de consacrer son bras, son courage, sa vie au parti auquel j'appartiens...

Nanon ne put retenir un mouvement qui fit tressaillir Canolles et retourner madame de Cambes.

— Qu'est-ce donc ? dit-elle.

— Rien, répondit Canolles : un des bruits habituels de cette vieille chambre pleine de craquements lugubres.

— Si c'est autre chose, dit Claire en posant sa main sur le bras de Canolles, ne me le cachez point, baron, car, vous comprenez, du moment où je me suis décidée à venir vous trouver moi-même, quelle est l'importance de l'entretien que nous allons avoir.

Canolles essuya la sueur qui coulait de son front, et, essayant de sourire :

— Parlez, dit-il.

— Je venais donc vous rappeler cette promesse et vous demander si vous étiez prêt à la tenir.

— Hélas ! madame, répondit Canolles, la chose est devenue impossible.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que depuis ce temps bien des événements inattendus sont arrivés, bien des liens que je croyais rompus se sont renoués. À la punition que je croyais mériter, la reine a substitué une récompense dont j'étais indigne. Aujourd'hui, je suis lié au parti de Sa Majesté par... la reconnaissance.

Un soupir traversa l'espace. La pauvre Nanon attendait sans doute un autre mot que celui qui venait d'être prononcé.

— Dites par l'ambition, monsieur de Canolles, et je comprendrai cela. Vous êtes noble, de haute naissance. On vous fait à vingt-huit ans lieutenant-colonel, gouverneur d'une place forte : c'est beau, je le sais, mais ce n'est que la récompense naturelle de votre mérite, et ce mérite, monsieur de Mazarin n'est pas le seul qui l'apprécie...

— Madame, dit Canolles, pas un mot de plus, je vous prie.

— Pardon, monsieur, dit Claire, cette fois, ce n'est plus la vicomtesse de Cambes qui vous parle, c'est l'envoyée de madame la Princesse qui s'est chargée d'une mission près de vous : il faut donc qu'elle accomplisse cette mission.

— Parlez, madame, répondit Canolles avec un soupir qui ressemblait à un gémissement.

— Eh bien ! madame la Princesse, connaissant les sentiments que vous m'aviez manifestés à Chantilly d'abord et à Jaulnay ensuite, inquiète de savoir à quel parti vous appartenez définitivement, avait résolu de vous envoyer un parlementaire pour faire une tentative sur votre place. Cette tentative, qu'un autre parlementaire eût faite peu convenablement peut-être, je m'en suis chargée, moi, pensant que, confidente de vos secrètes pensées à ce sujet, mieux que personne je pourrais l'accomplir.

— Merci, madame, dit Canolles, déchirant sa poitrine avec sa main, car pendant les courts silences du dialogue, il entendait la respiration haletante de Nanon.

— Voici donc ce que je vous propose, monsieur... au nom de madame la Princesse. Je m'explique, car si c'eût été au mien, continua Claire avec son charmant sourire, j'eusse interverti l'or-

dre des propositions.

— J'écoute, dit Canolles, d'une voix sourde.

— Vous rendrez l'île Saint-Georges à l'une des trois conditions que je vais vous faire à votre choix. La première est celle-ci — ce n'est pas moi qui parle, rappelez-vous-le bien — : une somme de deux cent mille livres...

— Oh ! madame, n'allez pas plus loin, dit Canolles, essayant de rompre là la conversation. J'ai été chargé par la reine d'un commandement. Ce commandement, c'est l'île Saint-Georges, et je la défendrai jusqu'à la mort.

— Rappelez-vous le passé, monsieur, s'écria tristement Claire : ce n'est point cela que vous me disiez dans notre dernière entrevue, quand vous me proposiez de tout quitter pour me suivre, quand vous teniez déjà la plume pour offrir votre démission à ceux à qui, aujourd'hui, vous voulez sacrifier votre vie.

— J'ai pu vous offrir cela, madame, quand j'étais libre de choisir mon chemin. Aujourd'hui, je ne suis plus...

— Vous n'êtes plus libre ! s'écria Claire pâissante. Comment l'entendez-vous, monsieur ? Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que je suis lié d'honneur.

— Eh bien ! écoutez donc ma seconde proposition, alors.

— À quoi bon ? dit Canolles, ne vous ai-je point assez répété, madame, que j'étais inébranlable dans ma résolution ? Ne me tentez donc pas, ce serait inutile.

— Pardon, monsieur, répondit Claire à son tour, mais moi aussi, je suis chargée d'une mission, et il faut que je l'accomplisse jusqu'au bout.

— Faites, murmura Canolles, mais, en vérité, vous êtes bien cruelle.

— Donnez votre démission, et nous agirons alors sur votre successeur plus efficacement que sur vous. Dans un an, dans deux ans, vous reprendrez du service sous monsieur le Prince avec le grade de brigadier.

Canolles hocha tristement la tête.

— Hélas ! madame, dit-il, pourquoi donc ne me demandez-vous que des choses impossibles ?

— Et c'est à moi que vous répondez cela ? dit Claire. Mais en vérité, monsieur, je ne vous comprends pas. N'avez-vous pas été sur le point de la signer, cette démission ? Ne disiez-vous pas à celle qui était près de vous alors et qui vous écoutait avec tant de joie que c'était librement et du fond du cœur que vous la donniez ? Pourquoi donc ne feriez-vous pas ici, lorsque je vous le demande, lorsque je vous en prie, ce que vous proposiez de faire à Jaulnay ?

Toutes ces paroles entraient comme des coups de poignard dans le cœur de la pauvre Nanon, et Canolles les sentait entrer.

— Ce qui, à cette époque, était un acte sans importance serait aujourd'hui une trahison, une trahison infâme ! dit Canolles, d'une voix sourde. Jamais je ne rendrai l'île Saint-Georges ! jamais je ne donnerai ma démission !

— Attendez, attendez, dit Claire, de sa plus douce voix, mais tout en regardant cependant autour d'elle avec inquiétude, car cette résistance de Canolles et surtout la contrainte que paraissait éprouver celui qui la faisait lui semblait singulières. Écoutez maintenant cette dernière proposition par laquelle je voulais commencer, car je savais, moi, car j'avais dit d'avance que vous refuseriez les deux premières : les avantages matériels, et je suis heureuse de l'avoir deviné, ne sont pas choses qui tentent un cœur comme le vôtre ; il vous faut, à vous, d'autres espérances que celles de l'ambition et de la fortune ; il faut aux nobles instincts de nobles récompenses. Écoutez donc...

— Au nom du ciel, madame, dit Canolles, ayez pitié de moi ! Et il fit un mouvement pour se retirer.

Claire crut qu'il était ébranlé, et, convaincue que ce quelle allait dire devait achever sa victoire, elle le retint et continua :

— Si, au lieu d'un vil intérêt, on vous offrait un intérêt pur et honorable ; si l'on payait votre démission, cette démission que vous pouvez donner sans blâme, car les hostilités n'étant point

commencées, cette démission n'est ni une défection ni une perfidie, mais un choix pur et simple ; si, dis-je, on payait cette démission d'une alliance ; si une femme à laquelle vous avez dit que vous l'aimiez, à laquelle vous avez juré de l'aimer toujours, et qui, malgré ces serments, n'a jamais ouvertement répondu à votre passion, si cette femme venait vous dire : Monsieur de Canolles, je suis libre, je suis riche, je vous aime, devenez mon mari, partons ensemble... allons où vous voudrez, loin de toutes les dissensions civiles, hors de France... Eh bien ! dites, monsieur, cette fois, n'accepteriez-vous pas ?

Canolles, malgré la rougeur, malgré la charmante hésitation de Claire, malgré le souvenir du joli petit château de Cambes qu'il eût pu voir de sa fenêtre si, pendant toute la scène que nous venons de raconter, la nuit n'était pas descendue du ciel, demeura immobile et ferme dans sa résolution. Car il voyait de loin, pâle dans l'ombre, sortir des rideaux gothiques la tête échevelée de Nanon, tremblante d'angoisses.

— Mais répondez-moi donc, au nom du ciel ! continua la vicomtesse, car je ne comprends plus rien à votre silence., Me suis-je trompée ? n'êtes-vous pas monsieur le baron de Canolles ? n'êtes-vous pas le même homme qui m'avez dit à Chantilly que vous m'aimiez, qui me l'avez répété à Jaulnay ? qui m'avez juré que vous n'aimiez que moi au monde, et que vous étiez prêt à me sacrifier tout autre amour ? Dites ! dites ! Au nom du ciel, répondez ! Mais répondez donc !

Un gémissement se fit entendre, si intelligible, si distinct, cette fois, que madame de Cambes ne put douter qu'une troisième personne n'assistât à l'entretien. Ses yeux effarés suivirent la direction des yeux de Canolles, et celui-ci ne put détourner si rapidement ses regards que, guidée par eux, la vicomtesse n'aperçut point cette tête pâle et immobile, cette forme pareille à celle d'un fantôme qui suivait haletante toutes les phases de la conversation.

Les deux femmes, à travers l'obscurité, échangèrent un regard

de flamme et poussèrent toutes deux un cri.

Nanon disparut.

Quant à madame de Cambes, elle saisit vivement son feutre et son manteau, et, se retournant vers Canolles :

— Monsieur, dit-elle, je comprends maintenant ce que vous appelez le devoir et la reconnaissance ; je comprends quel est le devoir que vous refusez d'abandonner ou de trahir ; je comprends, enfin, qu'il y a des affections inaccessibles à toutes les séductions, et je vous laisse tout entier à ces affections, à ce pouvoir, à cette reconnaissance. Adieu, monsieur, adieu !

Elle fit un mouvement pour se retirer sans que Canolles essayât de la retenir, mais un douloureux souvenir l'arrêta.

— Encore une fois, monsieur, dit-elle, au nom d'une amitié que je vous dois pour le service que vous avez bien voulu me rendre, au nom de l'amitié que vous me devez pour le service que je vous ai rendu aussi, au nom de tous ceux qui vous aiment et que vous aimez – je n'excepte personne –, n'engagez point la lutte : demain, après-demain peut-être, on vous attaquera à Saint-Georges. Ne me faites pas cette douleur de vous savoir vaincu ou mort.

À ces paroles, le jeune homme tressaillit et se réveilla.

— Madame, dit-il, je vous remercie à genoux pour l'assurance que vous venez de me donner de cette amitié qui m'est plus précieuse que je ne puis vous le dire. Oh ! qu'on vienne m'attaquer ! que l'on vienne, mon Dieu ! J'appelle l'ennemi avec plus d'ardeur qu'il n'en mettra jamais à me venir joindre. J'ai besoin du combat, j'ai besoin du danger pour me relever à mes propres yeux. Vienne le combat, vienne le danger, vienne la mort même, la mort sera la bienvenue, puisque je sais que je mourrai riche de votre amitié, fort de votre compassion et honoré de votre estime.

— Adieu, monsieur, dit Claire en se dirigeant vers la porte.

Canolles la suivit. Parvenu au milieu du corridor sombre, il lui saisit la main, et, d'une voix si basse que lui-même avait peine à entendre les paroles qu'il prononçait :

— Claire, lui dit-il, je vous aime plus que je ne vous ai jamais aimée. Mais le malheur veut que je ne puisse vous prouver cet amour qu'en mourant loin de vous.

Un petit rire ironique fut pour le moment la seule réponse de madame de Cambes. Mais à peine fut-elle hors du château, qu'un sanglot douloureux lui déchira la gorge et qu'elle se tordit les bras en s'écriant :

— Ah ! il ne m'aime pas, mon Dieu ! il ne m'aime pas ! Et moi, et moi, malheureuse que je suis, moi, je l'aime !

IV

En quittant madame de Cambes, Canolles rentra dans sa chambre. Nanon était debout, pâle et immobile au milieu de l'appartement. Canolles marcha vers elle avec un sourire triste. À mesure qu'il s'avavançait, Nanon fléchissait le genou. Il lui tendit la main, elle tomba à ses pieds.

— Pardonnez-moi, dit-elle, pardonnez-moi, Canolles ! C'est moi qui vous ai amené ici, c'est moi qui vous ai fait donner ce poste difficile et dangereux. Si vous êtes tué, c'est moi qui serai cause de votre mort. Je suis une égoïste qui n'ai songé qu'à mon bonheur. Abandonnez-moi, partez !

Canolles la souleva doucement.

— Vous abandonner ! moi, dit-il, jamais, Nanon, jamais. Vous m'êtes sacrée. J'ai juré de vous protéger, de vous défendre, de vous sauver, et je vous sauverai, ou que je meure !

— Dis-tu cela du fond du cœur, Canolles, sans hésitation, sans regret ?

— Oui, dit Canolles en souriant.

— Merci, mon digne, mon noble ami, merci. Vois-tu, cette vie à laquelle je tenais, je te la sacrifierais aujourd'hui sans une plainte. Car d'aujourd'hui seulement, je sais ce que tu as fait pour moi. On t'offrait de l'argent, est-ce que mes trésors ne sont pas à toi ? On t'offrait de l'amour, est-ce qu'il y aurait jamais au monde une femme qui t'aimerait comme je t'aime ? On t'offrait un grade ? Écoute, on va t'attaquer. Eh bien ! achetons des soldats, amassons des munitions et des armes, doublons nos forces, défendons-nous. Moi, je combattrai pour mon amour, toi pour ton honneur. Tu les battras, mon brave Canolles ; tu feras dire à la reine qu'elle n'a pas de plus brave capitaine que toi. Puis, ton grade, je m'en chargerai, va. Et quand tu seras riche, chargé de gloire et d'honneur, tu m'abandonneras si tu veux, j'aurai mes souvenirs pour me consoler.

Et Nanon regardait Canolles en disant cela, et elle attendait la réponse que les femmes demandent toujours aux paroles exagérées, c'est-à-dire folle et exaltée comme les paroles. Mais Canolles baissa tristement la tête.

— Nanon, dit-il, jamais vous ne souffrirez un dommage, jamais vous n'endurerez un affront tant que je vivrai à l'île Saint-Georges. Rassurez-vous donc, car vous n'avez rien à craindre.

— Merci, dit-elle, quoique ce ne soit point là tout ce que je demande.

Puis, tout bas :

— Hélas ! je suis perdue, murmura-t-elle, il ne m'aime plus.

Canolles surprit ce regard de flamme qui brille comme un éclair, cette affreuse pâleur d'une seconde qui révèle tant de douleur.

— Soyons généreux jusqu'au bout, se dit-il, sans quoi nous serions infâmes.

— Viens, Nanon, lui dit-il, viens, mon amie. Jette ton manteau sur tes épaules, prends ton chapeau d'homme, l'air de la nuit te fera du bien. Je dois être attaqué d'un moment à l'autre : je vais faire ma ronde de nuit.

Nanon, palpitante de joie, s'habilla comme son amant le lui disait et le suivit.

Canolles était un véritable capitaine. Entré presque enfant au service, il avait fait une étude réelle de son métier. Aussi visita-t-il non-seulement en commandant, mais en ingénieur. Les officiers qui l'avaient vu arriver en favori et qui croyaient avoir affaire à un gouverneur de parade furent interrogés les uns après les autres par leur chef sur tous les moyens d'attaque et de défense. Force leur fut alors de reconnaître dans le jeune et frivole jeune homme un capitaine expérimenté ; les plus vieux lui parlèrent alors avec respect. La seule chose qu'ils pouvaient lui reprocher, c'était la douceur de sa voix en donnant des ordres et sa politesse extrême en interrogeant : ils craignaient que cette courtoisie ne fût le masque de la faiblesse. Cependant, comme

chacun sentait le danger imminent, les commandements du gouverneur furent exécutés avec une ponctuelle célérité qui donna au chef une idée de ses soldats égale à celle qu'ils avaient prise de lui. Une compagnie de pionniers était arrivée dans la journée. Canolles ordonna des travaux qui furent commencés à l'instant même. Nanon vainement voulut le ramener au fort pour lui épargner la fatigue d'une nuit passée ainsi, mais Canolles continua sa ronde, et ce fut lui qui congédia doucement Nanon en exigeant qu'elle rentrât chez elle. Puis, ayant expédié trois ou quatre batteurs d'estrades que le lieutenant lui avait recommandés comme les plus intelligents parmi ceux qui étaient à son service, il revint se coucher sur un bloc de pierre d'où il inspecta les travaux.

Mais tandis que ses yeux suivaient machinalement le mouvement des hoyaux et des pioches, l'esprit de Canolles, enlevé aux choses matérielles qui s'exécutaient, s'arrêtait tout entier non-seulement sur les événements de la journée, mais encore sur toutes les aventures étranges dont il avait été le héros depuis le jour où il avait vu madame de Cambes. Mais, chose singulière, son esprit n'allait point au delà. Il lui semblait que de cette heure seulement il avait commencé de vivre ; que, jusque-là, il avait vécu dans un autre monde aux instincts inférieurs, aux sensations incomplètes. À partir de cette heure, il y avait dans sa vie une lumière qui donnait un autre aspect à toute chose, et dans ce nouveau jour, Nanon, la pauvre Nanon, était impitoyablement sacrifiée à un autre amour, violent dès sa naissance comme ces amours qui s'emparent de toute la vie dans laquelle ils sont entrés.

Aussi, après de douloureuses méditations mêlées de ravissements célestes à l'idée qu'il était aimé de madame de Cambes, Canolles s'avoua-t-il que c'était le devoir seul qui lui prescrivait d'être homme d'honneur, et que l'amitié qu'il avait pour Nanon n'était pour rien dans sa détermination.

Pauvre Nanon ! Canolles appelait le sentiment qu'il avait pour elle de l'amitié. Or l'amitié en amour est bien près d'être de l'in-

différence.

Nanon veillait aussi, car elle n'avait pu se résoudre à se mettre au lit. Debout à une fenêtre, enveloppée d'une mante noire pour n'être pas vue, elle suivait non pas la lune triste et voilée glissant à travers les nuages, non pas les hauts peupliers balancés gracieusement par le vent de la nuit, non pas la majestueuse Garonne, qui semble une vassale rebelle se dressant pour faire la guerre à son maître, bien plutôt qu'une esclave fidèle portant son tribut à l'Océan, mais ce lent et pénible travail qui se faisait contre elle dans la pensée de son amant. Elle voyait dans cette forme brune se dessinant sur la pierre, dans cette ombre immobile accroupie devant un fallot, le fantôme vivant de son bonheur passé ; elle si énergique, si fière, si adroite autrefois, elle avait perdu maintenant toute adresse, toute fierté, toute énergie. On eût dit que ses sens exaltés par le sentiment de son malheur redoublaient d'intelligence et de subtilité. Elle sentait germer l'amour au fond du cœur de son amant, comme Dieu, en se penchant sur l'immense coupole du ciel, sent germer le brin d'herbe dans les entrailles de la terre.

Le jour vint. Seulement alors, Canolles rentra dans sa chambre. Nanon avait regagné la sienne. Il ignore donc qu'elle avait veillé toute la nuit. Il s'habilla alors avec soin, rassembla de nouveau la garnison, visita au jour les différentes batteries, et surtout celles qui dominaient la rive gauche de la Garonne, fit fermer le petit port par des chaînes, établit des espèces de chaloupes chargées de fauconneaux et d'espingoles, passa en revue ses hommes, les anima encore sous sa parole si colorée et si généreuse, et put ainsi ne rentrer que sur les dix heures.

Nanon l'attendait le sourire sur les lèvres. Ce n'était plus cette fière et impérieuse Nanon dont les caprices faisaient trembler monsieur d'Épernon lui-même : c'était une maîtresse timide, une esclave craintive qui n'exigeait même plus qu'on l'aimât, mais qui demandait seulement qu'on lui permît d'aimer.

La journée se passa sans événement autre que les différentes

péripiéties de ce drame intérieur qui se jouait dans l'âme de chacun des deux jeunes gens. Les coureurs expédiés par Canolles revinrent les uns après les autres. Aucun d'eux ne rapportait une nouvelle positive. Seulement, il y avait une grande agitation dans Bordeaux, et il était évident qu'il s'y préparait quelque chose.

En effet, madame de Cambes, de retour dans la ville, tout en cachant les détails de l'entrevue dans les plis les plus secrets de son cœur, en avait transmis le résultat à Lenet. Les Bordelais demandaient à grands cris que l'île Saint-Georges fût prise. Le peuple s'offrait en foule pour faire partie de l'expédition. Les chefs ne les retenaient qu'en prétextant l'absence d'un homme de guerre qui pût conduire l'expédition et de soldats réguliers qui pussent la soutenir. Lenet profita de ce moment pour glisser le nom des deux ducs et pour offrir leur armée. L'ouverture fut reçue avec enthousiasme, et ceux-là même qui, la veille, avaient voté pour qu'on fermât les portes les appelèrent à grands cris.

Lenet courut porter cette bonne nouvelle à la princesse, qui rassembla aussitôt son conseil.

Claire prétextait la fatigue pour ne prendre part à aucune décision contre Canolles et se retira dans sa chambre pour pleurer tout à son aise.

De cette chambre, elle entendait les cris et les menaces du peuple. Tous ces cris, toutes ces menaces étaient dirigées contre Canolles.

Bientôt, le tambour retentit. Les compagnies s'assemblèrent, les jurats firent armer le peuple, qui demandait des piques et des arquebuses. On tira le canon de l'arsenal, on distribua la poudre, et deux cents bateaux se tinrent prêts à remonter la Garonne à l'aide de la marée de la nuit, tandis que trois mille hommes, marchant par la rive gauche, attaqueraient par terre.

L'armée de mer devait être commandée par Espagnet, conseiller au parlement, homme brave et de bon conseil, et l'armée de terre par monsieur de la Rochefoucauld, qui venait d'entrer à son tour dans la ville avec deux mille gentilshommes à peu près.

Monsieur le duc de Bouillon ne devait arriver que le surlendemain avec mille autres. Aussi monsieur le duc de la Rochefoucauld pressa-t-il l'attaque autant qu'il put pour que son collègue ne s'y trouvât point.

Le surlendemain du jour où madame de Cambes s'était présentée sous l'habit d'un parlementaire à l'île Saint-Georges, comme, vers deux heures de l'après-midi, Canolles faisait sa ronde sur les remparts, on lui annonça qu'un messenger chargé d'une lettre pour lui demandait à lui parler.

Le messenger fut introduit aussitôt et remit sa dépêche à Canolles.

Cette dépêche n'avait visiblement rien d'officiel. C'était une petite lettre plus longue que large, écrite d'une écriture fine et légèrement tremblée sur un papier de teinte bleuâtre, glacé et parfumé.

Canolles, rien qu'à la vue de ce papier, sentit battre son cœur malgré lui.

— Qui t'a remis cette lettre ? demanda-t-il.

— Un homme de cinquante-cinq à soixante ans.

— Moustache et royale grisonnantes ?

— Oui.

— Taille cambrée ?

— Oui.

— Tournure militaire ?

— C'est cela.

Canolles donna un louis à l'homme et lui fit signe de se retirer à l'instant même.

Puis il s'éloigna et, le cœur tout palpitant, se cacha dans l'angle d'un bastion pour lire à son aise la lettre qu'il venait de recevoir.

Elle ne renfermait que ces deux lignes :

Vous allez être attaqué. Si vous n'êtes plus digne de moi, montrez-vous du moins digne de vous.

La lettre n'était point signée, mais Canolles reconnut madame

de Cambes comme il avait reconnu Pompée. Il regarda si personne ne le voyait, et, rougissant comme un enfant à son premier amour, il porta le papier à ses lèvres, le baisa ardemment et le mit sur son cœur.

Puis il monta sur le couronnement du bastion, d'où il pouvait distinguer le cours de la Garonne pendant près d'une lieue et la plaine environnante dans toute son étendue.

Rien n'apparaissait ni sur le fleuve ni dans la campagne.

— La matinée se passera ainsi, murmura-t-il. Ce n'est point en plein jour qu'ils viendront ; ils se seront reposés en route et commenceront l'attaque ce soir.

Canolles entendit un léger bruit derrière lui et se retourna : c'était son lieutenant.

— Eh bien ! monsieur de Vibrac, dit Canolles, que dit-on ?

— On dit, mon commandant, que le drapeau des princes flottera demain sur l'île Saint-Georges.

— Et qui dit cela ?

— Deux de nos coureurs qui viennent de rentrer et qui ont vu les préparatifs que font contre nous les bourgeois de la ville.

— Et qu'avez-vous répondu à ceux qui ont dit que le drapeau de messieurs les princes flotterait demain sur le fort Saint-Georges ?

— J'ai répondu, mon commandant, que cela m'était bien égal, attendu que je ne le verrais pas.

— En ce cas, vous m'avez volé ma réponse, monsieur, dit Canolles.

— Bravo, commandant ! nous ne demandions pas autre chose, et les soldats vont se battre comme des lions quand ils connaîtront votre réponse.

— Qu'ils se battent comme des hommes, c'est tout ce que je leur demande... Et que dit-on du genre d'attaque ?

— Général, c'est une surprise que l'on nous prépare, dit de Vibrac en riant.

— Peste ! quelle surprise ! dit Canolles : voilà déjà le second

avis que j'en reçois. Et qui conduit les assaillants ?

— Monsieur de la Rochefoucauld les troupes de terre, d'Espagnet, le conseiller au parlement, les troupes de mer.

— Eh bien ! dit Canolles, je lui donnerai un conseil, moi.

— À qui ?

— À monsieur le conseiller au parlement.

— Lequel ?

— C'est de renforcer les milices urbaines de quelque bon régiment, bien discipliné, qui apprenne à ces bourgeois comment on reçoit un feu bien nourri.

— Il n'a pas attendu votre conseil, commandant, car, avant d'avoir été homme de justice, il a été, je crois, quelque peu homme de guerre, et il s'est associé pour cette expédition le régiment de Navailles.

— Comment ! le régiment de Navailles ?

— Oui.

— Mon ancien régiment ?

— Lui-même. Il est passé, à ce qu'il paraît, avec armes et bagages à messieurs les princes.

— Et qui le commande ?

— Le baron de Ravailly.

— Vraiment ?

— Le connaissez-vous ?

— Oui... un charmant garçon, brave comme son épée !... Dans ce cas, alors, ce sera plus chaud que je ne croyais, et nous allons avoir de l'agrément.

— Qu'ordonnez-vous, commandant ?

— Que ce soir, les postes soient doublés ; que les soldats se couchent tout habillés, avec leurs armes chargées à portée de la main... Une moitié veillera, tandis que l'autre prendra du repos... La moitié qui veillera se tiendra cachée derrière les talus... Attendez encore.

— J'attends.

— Avez-vous fait part à quelqu'un du rapport du messenger ?

— À personne au monde.

— C'est bien ; tenez la chose secrète pendant quelque temps encore. Choisissez une dizaine de vos plus mauvais soldats : vous devez avoir ici des braconniers, des pêcheurs ?

— Nous n'en avons que trop, commandant.

— Eh bien ! comme je vous dis, choisissez-en dix, donnez-leur congé pour jusqu'à demain matin. Ils iront jeter leurs lignes de fond dans la Garonne ; ils iront tendre leurs lacets dans la plaine... Cette nuit, Espagnet et monsieur de la Rochefoucauld les prendront et les interrogeront.

— Je ne vous comprends pas...

— Vous ne comprenez pas qu'il faut que les assaillants nous croient dans la plus parfaite sécurité ? Eh bien ! ces hommes qui ne sauront rien leur jureront avec un air de vérité auquel ils se laisseront prendre, attendu qu'il ne sera pas joué, que nous dormons sur les deux oreilles.

— Ah ! très-bien.

— Laissez approcher l'ennemi, laissez-le débarquer, laissez-le planter ses échelles.

— Mais alors, quand tirera-t-on ?

— Quand je l'ordonnerai. Si un seul coup part de nos rangs avant mon commandement, foi de gouverneur, je fais fusiller celui qui l'a tiré.

— Ah ! diable !

— La guerre civile est deux fois la guerre. Il importe donc que la guerre civile ne se fasse pas comme une partie de chasse... Laissez rire messieurs les Bordelais, riez vous-même, si cela vous amuse, mais que ce ne soit que lorsque je dirai qu'on rie.

Le lieutenant partit et alla transmettre les ordres de Canolles aux autres officiers, qui s'entre-regardèrent étonnés. Il y avait deux hommes dans le gouverneur : le gentilhomme courtois, le commandant implacable.

Canolles revint souper avec Nanon. Seulement, le souper était avancé de deux heures. Canolles avait décidé qu'il ne quitterait

pas le rempart du crépuscule à l'aube. Il trouva Nanon feuilletant une volumineuse correspondance.

— Vous pouvez vous défendre hardiment, cher Canolles, lui dit-elle, car vous ne serez pas longtemps à être secouru : le roi vient, monsieur de la Meilleraye amène une armée, et monsieur d'Épernon arrive avec quinze mille hommes.

— Mais, en attendant, ils ont huit jours, dix jours peut-être. Nanon, ajouta Canolles en souriant, l'île Saint-Georges n'est pas imprenable.

— Oh ! tant que vous y commanderez, je réponds de tout.

— Oui ; mais justement parce que j'y commande, je puis être tué... Nanon, que feriez-vous dans ce cas ? l'avez-vous prévu au moins ?

— Oui, répondit Nanon en souriant à son tour.

— Eh bien ! tenez donc vos coffres prêts. Un batelier sera à un poste désigné. S'il faut sauter à l'eau, vous aurez quatre de mes gens bons nageurs qui ont ordre de ne pas vous quitter et qui vous transporteront à l'autre bord.

— Toutes ces précautions sont inutiles, Canolles : si vous êtes tué, je n'aurai plus besoin de rien.

On annonça qu'on était servi. Dix fois, pendant le souper, Canolles se leva et alla à la fenêtre qui donnait sur la rivière. Avant la fin du dîner, Canolles quitta la table. La nuit commençait à tomber.

Nanon voulut le suivre.

— Nanon, dit Canolles, rentrez chez vous et jurez-moi de n'en pas sortir. Si je vous savais dehors, exposée, courant un danger quelconque, je ne répondrais plus de moi. Nanon, il y va de mon honneur, ne jouez pas avec mon honneur.

Nanon tendit à Canolles ses lèvres de carmin, plus rouges encore de la pâleur de ses joues, puis elle rentra chez elle en disant :

— Je vous obéis, Canolles : je veux qu'amis et ennemis connaissent l'homme que j'aime. Allez !

Canolles s'éloigna. Il ne pouvait s'empêcher d'admirer cette nature pliée à tous ses désirs, obéissante à toutes ses volontés. À peine était-il à son poste, que la nuit vint, terrible et menaçante comme elle paraît toujours quand elle cache dans ses plis noirs un secret sanglant.

Canolles s'était placé au bout de l'esplanade. Il dominait le cours du fleuve et ses deux rives. Pas de lune, un voile de nuages sombres glissant lourdement au ciel. Impossible d'être vu, mais aussi presque impossible de voir.

À minuit cependant, il lui sembla distinguer des masses sombres se mouvant sur la rive gauche et des formes gigantesques glissant sur le fleuve. Du reste, pas d'autre bruit que le vent de la nuit se lamentant dans les feuilles des arbres.

Ces masses s'arrêtèrent, ces formes se visèrent à distance. Canolles crut qu'il s'était trompé. Cependant il redoubla de vigilance ; ses yeux ardents perçaient les ténèbres, son oreille incessamment tendue percevait le moindre bruit.

Trois heures sonnèrent à l'horloge de la forteresse, et le tintement prolongé se perdit, lent et lugubre, dans la nuit. Canolles commençait à croire qu'il avait reçu un faux avis, et il allait se retirer, quand tout à coup, le lieutenant de Vibrac, qui était près de lui, lui posa vivement une main sur l'épaule en étendant l'autre vers le fleuve.

— Oui, oui, dit Canolles, ce sont eux. Allons, nous n'aurons rien perdu pour attendre. Réveillez les hommes qui ont dormi, et qu'ils viennent prendre leur poste derrière la muraille. Vous leur avez dit, n'est-ce pas, que je tuerais le premier qui ferait feu ?

— Oui.

— Eh bien ! redites-le-leur pour la seconde fois.

En effet, aux premières lueurs du jour, on voyait approcher de longues barques chargées d'hommes qui riaient et causaient à voix basse, tandis qu'on pouvait remarquer dans la plaine une espèce d'éminence qui n'existait point la veille. C'était une batterie de six pièces de canon que monsieur de la Rochefoucauld

venait d'établir pendant la nuit : les hommes des barques n'avaient tant tardé que parce que, jusque-là, la batterie n'était point en état de commencer.

Canolles demanda si les armes étaient chargées et, sur la réponse affirmative, fit un signe que l'on attendit.

Les barques s'approchaient de plus en plus, et aux premières clartés du jour Canolles distingua bientôt les buffleteries et le chapeau particulier de la compagnie de Navailles, qui, comme on le sait, avait été la sienne. À la proue d'une des premières barques était le baron de Ravailly, qui l'avait remplacé dans le commandement de la compagnie, et à la poupe le lieutenant, qui était son frère de lait, fort aimé parmi ses camarades pour sa joyeuse humeur et ses intarissables plaisanteries.

— Vous verrez, disait-il, qu'ils ne bougeront pas et qu'il faudra que monsieur de la Rochefoucauld les réveille avec le canon. Peste ! comme on dort à Saint-Georges. Quand je serai malade, j'y viendrai.

— Ce bon Canolles, répondait Ravailly, il fait son rôle de gouverneur en père de famille ; il craint d'enrhumer ses soldats en leur faisant monter des gardes de nuit.

— En effet, dit un autre, on ne voit pas même une sentinelle.

— Ohé ! cria le lieutenant en prenant terre, réveillez-vous donc là haut, et donnez-nous la main pour monter.

À cette dernière plaisanterie, les éclats de rire coururent sur toute la ligne des assiégeants, et tandis que trois ou quatre barques s'avançaient du côté du port, le reste de l'armée de terre débarquait.

— Allons, allons, dit Ravailly, je comprends : Canolles veut avoir l'air de se laisser surprendre afin de ne pas se brouiller avec la cour. Çà, messieurs, rendons-lui sa politesse et ne tuons personne. Une fois dans la place, miséricorde pour tous, excepté pour les femmes, qui d'ailleurs ne la demanderont peut-être pas, sarpejeu ! Mes enfants, n'oublions pas que c'est une guerre d'amis ; aussi le premier qui dégaine, je le passe au fil de l'épée.

À cette recommandation faite avec une gaieté toute française, les rires recommencèrent, et les soldats partagèrent l'hilarité des officiers.

— Ah ça ! mes amis, dit le lieutenant, il fait bon rire, mais il ne faut pas que cela empêche la besogne. Aux échelles, et grimpons.

Les soldats tirèrent alors des barques de longues échelles et s'avancèrent vers la muraille.

Alors Canolles se leva, et, la canne à la main, le chapeau sur la tête, pareil à un homme qui prend le matin le frais pour son plaisir, il s'approcha du parapet, qu'il dépassa de toute la ceinture.

Il faisait assez clair pour qu'on le reconnût.

— Eh ! bonjour, Navailles, dit-il à tout le régiment ; bonjour, Ravailly ; bonjour, Remonenq.

— Tiens, c'est Canolles ! s'écrièrent les jeunes gens. Tu es donc enfin réveillé, baron ?

— Eh oui ! Que voulez-vous, on mène ici une vie de roi d'Ivetot, on se couche tôt et on se lève tard ; mais vous, que diable venez-vous faire de si bonne heure ?

— Pardieu ! dit Ravailly, tu le vois bien, ce me semble : nous venons t'assiéger, rien que cela.

— Et pour quoi faire venez-vous m'assiéger ?

— Pour prendre ton fort.

Canolles se mit à rire.

— Voyons, dit Ravailly, tu capitules, n'est-ce pas ?

— Mais auparavant, il faut que je sache à qui je me rends. Comment se fait-il que Navailles serve contre le roi ?

— Ma foi, mon cher, parce que nous nous sommes faits rebelles. En y songeant, nous avons avisé que le Mazarin était décidément un pleutre indigne d'être servi par de braves gentils-hommes ; en conséquence, nous sommes passés aux princes. Et toi ?

— Mais, mon cher, je suis épernoniste enragé.

— Bah ! Laisse là tes gens, et viens avec nous.

— Impossible. Hé ! dites donc, là-bas, laissez donc les chaînes du pont. Vous savez bien qu'on regarde ces choses-là, mais de loin, et que lorsqu'on y touche, cela porte malheur. Ravailly, dis-leur donc de ne pas toucher aux chaînes, continua Canolles en fronçant le sourcil, ou je fais tirer sur eux... Et je t'en préviens, Ravailly, j'ai d'excellents tireurs.

— Bah ! tu plaisantes ! répondit l'officier. Laisse-les te prendre, tu n'es pas de force.

— Je ne plaisante pas... À bas les échelles ! Ravailly, je t'en prie, c'est la maison du roi que tu assièges, prends-y garde !

— Saint-Georges, maison du roi !

— Pardieu ! regarde plutôt, et tu verras le drapeau à la corne du bastion... Voyons, fais remettre tes barques à l'eau et les échelles dans tes barques, ou je tire. Si tu veux causer, viens seul ou avec Remonenq, et alors nous causerons en déjeunant. J'ai un excellent cuisinier à l'île Saint-Georges.

Ravailly se mit à rire et encouragea les hommes du regard. Pendant ce temps, une autre compagnie se préparait à débarquer.

Canolles alors s'aperçut que le moment décisif était arrivé, et, reprenant l'attitude ferme et l'air grave qui convenaient à un homme chargé d'une aussi lourde responsabilité que la sienne :

— Halte-là ! Ravailly... Trêve de plaisanterie, Remonenq, cria-t-il ; plus un mot, plus un pas, plus un geste, ou je fais tirer, aussi vrai que c'est le drapeau du roi qui est là et que vous marchez contre les fleurs de lis de France.

Et, joignant l'action à la menace, il renversa d'un bras vigoureux la première échelle qui montrait sa tête au-dessus des pierres du rempart.

Cinq ou six hommes plus pressés que les autres commençaient à monter. Le choc les renversa. Ils tombèrent, et leur chute souleva un immense éclat de rire parmi les assaillants et parmi les assiégés. On eût dit des jeux d'écoliers.

En ce moment, un signal indiqua que les assiégeants avaient

franchi les chaînes qui fermaient le port.

Aussitôt, Ravailly et Remonenq saisirent une échelle et s'apprêtèrent, à leur tour, à descendre dans les fossés en criant :

— À nous, Navailles ! à l'escalade ! montons ! montons !

— Mon pauvre Ravailly, cria Canolles, je t'en prie, arrête...

Mais au même moment, la batterie de terre, qui s'était tue jusque-là, éclata en bruit et en lumière, et un boulet vint soulever la terre tout autour de Canolles.

— Allons, dit Canolles en étendant sa canne, puisqu'ils le veulent absolument : Feu ! mes amis, feu sur toute la ligne !

Alors, sans qu'on aperçut un seul homme, on vit une rangée de mousquets s'abaisser vers le parapet, une ceinture de flamme enveloppa le couronnement de la muraille, tandis que la détonation de deux énormes pièces d'artillerie répondait à la batterie du duc de la Rochefoucauld.

Une dizaine d'hommes tomba. Mais leur chute, au lieu de décourager leurs compagnons, leur donna une nouvelle ardeur. De son côté, la batterie de terre répondait à la batterie du rempart. Un boulet abattit le drapeau royal, un second boulet écarta un lieutenant de Canolles nommé d'Elboin.

Canolles jeta de nouveau les yeux autour de lui et vit que ses hommes avaient déjà rechargé leurs armes.

— Feu partout ! dit-il.

Ce commandement fut exécuté avec la même ponctualité que la première fois.

Dix minutes après, il ne restait plus une seule vitre dans l'île Saint-Georges. Les pierres tremblaient et volaient en éclats. Le canon trouait les murs, les balles s'aplatissaient sur les larges dalles, et une épaisse fumée obscurcissait l'air tout plein de cris, de menaces et de gémissements.

Canolles vit que ce qui faisait le plus de tort à son fort était la batterie de monsieur de la Rochefoucauld.

— Vibrac, dit-il, chargez-vous de Ravailly, et qu'il ne gagne pas un pouce de terrain en mon absence. Moi, je cours à nos

batteries.

En effet, Canolles courut aux deux pièces qui répondaient au feu de monsieur de la Rochefoucauld, dirigea lui-même le service, se fit chargeur, pointeur, commandant, démontra en un instant trois pièces sur six et coucha dans la plaine une cinquantaine d'hommes. Les autres, qui ne s'attendaient pas à cette rude résistance, commencèrent à se débander et à fuir.

Monsieur de la Rochefoucauld, en les ralliant, fut atteint d'un éclat de caillou qui lui fit sauter son épée des mains.

En voyant ce résultat, Canolles laissa le reste de la besogne à faire au chef de la batterie et courut à l'assaut que continuait de pousser la compagnie de Navailles, secondée des hommes d'Espagnet.

Vibrac tenait bon, mais il venait de recevoir une balle dans l'épaule.

La présence de Canolles redoubla le courage de ses troupes. Sa présence fut accueillie par des cris de joie.

— Pardon ! cria-t-il à Ravailly ; si j'ai été obligé de te quitter un instant, cher ami, c'était, comme tu peux le voir, pour démonter les pièces de monsieur le duc de la Rochefoucauld. Mais sois tranquille, me voici.

Et comme, en ce moment, le capitaine de Navailles, trop animé pour répondre à la plaisanterie que d'ailleurs, au milieu du fracas épouvantable que menait l'artillerie et la mousqueterie, il n'avait peut-être pas entendue, ramenait pour la troisième fois ses hommes à l'assaut, Canolles tira un pistolet de sa ceinture et, tendant la main vers son ancien camarade devenu son ennemi, lâcha le coup.

La balle était dirigée par une main ferme et par un œil sûr. Elle alla casser le bras de Ravailly.

— Merci, Canolles ! cria celui-ci, qui avait vu d'où venait le coup. Merci, je te revaudrai celle-là.

Mais, malgré sa force sur lui-même, le jeune capitaine fut forcé de s'arrêter, et son épée tomba de ses mains. Remonenaq

accourut et le soutint dans ses bras.

— Veux-tu venir te faire panser chez moi, Ravailly ? cria Canolles, j'ai un chirurgien qui ne le cède en rien à mon cuisinier.

— Non pas. Je m'en retourne à Bordeaux. Mais attends-moi d'un moment à l'autre, car je reviendrai, je te le promets. Seulement, cette fois, je choisirai mon heure.

— En retraite ! en retraite ! cria Remonenq. On se sauve là-bas... À revoir, Canolles : vous avez la première manche...

Remonenq disait vrai : l'artillerie avait fait d'affreux ravages sur l'armée de terre, qui avait perdu une centaine d'hommes au moins. Quant à l'armée de mer, elle en avait perdu presque autant. Cependant la perte la plus forte avait été soufferte par la compagnie de Navailles, qui, pour soutenir l'honneur de l'union, avait toujours voulu marcher en tête des bourgeois d'Espagnet.

Canolles leva son pistolet déchargé.

— Cessez le feu ! dit-il ; laissons-les battre tranquillement en retraite : nous n'avons pas de munitions à perdre...

En effet, les coups tirés n'eussent été que des coups à peu près perdus. Les assaillants se retiraient en hâte, laissant leurs morts et emportant leurs blessés. Canolles compta les siens : il avait seize blessés et quatre morts. Quant à lui personnellement, il n'avait pas reçu une égratignure.

— Peste ! dit-il en recevant, dix minutes après, les joyeuses caresses de Nanon, on n'a pas tardé, chère amie, à me faire gagner mon brevet de gouverneur... Quelle sotte boucherie ! Je leur ai tué cent cinquante hommes au moins, et j'ai cassé le bras d'un de mes meilleurs amis pour l'empêcher de se faire tuer tout à fait.

— Oui, dit Nanon, mais vous êtes sain et sauf, vous ?

— Dieu merci ! et sans doute vous m'avez porté bonheur, Nanon... Mais gare la seconde manche ! Les Bordelais sont entêtés !... Et d'ailleurs Ravailly et Remonenq m'ont promis de

revenir.

— Eh bien ! dit Nanon, c'est le même homme qui commande au fort Saint-Georges, et ce sont les mêmes soldats qui le défendent... Qu'ils viennent, et, à la seconde fois, ils seront encore mieux reçus qu'à la première, car d'ici là, n'est-ce pas, vous avez le temps d'augmenter encore vos moyens de défense ?

— Ma chère, dit confidentiellement Canolles à Nanon, on ne connaît bien une place qu'à l'usage... La mienne n'est point imprenable, je l'ai découvert tantôt. Et si je m'appelais le duc de la Rochefoucauld, j'aurais l'île Saint-Georges demain matin !... À propos, d'Elboin ne déjeunera pas avec nous.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il a été coupé en deux par un boulet de canon.

VI

La rentrée des assiégeants dans Bordeaux présentait un triste spectacle. Les bourgeois étaient partis triomphants, comptant sur le nombre et sur l'habileté de leurs généraux, tout à fait tranquilles, enfin, sur l'issue de l'événement, grâce à l'habitude, cette seconde foi de l'homme en danger.

En effet, quel était celui des assiégeants qui n'avait pas dans sa jeunesse couru les bois et les prairies de l'île Saint-Georges, seul ou en douce compagnie ? Quel était le Bordelais qui n'avait point manié l'aviron, le mousquet de chasse ou les filets du pêcheur dans le canton qu'il allait revoir en soldat ?

Aussi, pour nos bourgeois, la défaite fut deux fois lourde : les localités leur faisaient honte aussi bien que l'ennemi. On les vit donc revenir la tête basse et entendre avec résignation le bruit des lamentations et des gémissements des femmes qui, en comptant les guerriers absents, à la manière des sauvages de l'Amérique, s'apercevaient successivement des pertes éprouvées par les vaincus.

Alors un murmure général emplit la grande ville de deuil et de confusion. Les soldats rentrèrent chez eux pour raconter le désastre chacun à sa manière. Les chefs se rendirent chez la princesse, qui logeait, comme nous l'avons dit, chez le président.

Madame de Condé attendait à sa fenêtre le retour de l'expédition. Elle, née dans une famille de guerriers, femme d'un des plus grands vainqueurs du monde, élevée dans le mépris de l'armure rouillée et du plumbeau ridicule des bourgeois, elle ne pouvait se défendre d'une vague inquiétude en songeant que les bourgeois, ses partisans, allaient combattre une armée de vieux soldats. Mais trois choses la rassuraient cependant : la première, c'est que monsieur de la Rochefoucauld commandait l'expédition ; la seconde, c'est que le régiment de Navailles marchait en tête ; la troisième, c'est que le nom de Condé était inscrit sur les drapeaux.

Mais, par un contraste facile à comprendre, tout ce qui était espoir pour la princesse était douleur pour madame de Cambes. Comme aussi tout ce qui allait être douleur pour l'illustre dame allait devenir triomphe pour la vicomtesse.

Ce fut le duc de la Rochefoucauld qui se présenta chez elle, tout poudreux et tout sanglant. La manche de son pourpoint noir était ouverte, et sa chemise toute tachée de sang.

— Est-ce vrai, ce qu'on me dit ? s'écria la princesse en s'élançant à la rencontre du duc.

— Et que dit-on, madame ? demanda froidement le duc.

— On dit que vous avez été repoussé ?

— On ne dit point assez, madame : pour dire vrai, nous avons été battus.

— Battus ! s'écria la princesse en pâlisant ; battus ! ce n'est pas possible !

— Battus, murmura la vicomtesse, battus par monsieur de Canolles !

— Et comment donc cela s'est-il fait ? demanda madame de Condé, d'un ton hautain qui décelait sa profonde indignation.

— Cela s'est fait, madame, comme se font tous les mécomp-tes, en jeu, en amour, en guerre : nous nous sommes attaqués à plus fin ou à plus fort que nous.

— Mais il est donc brave, ce monsieur de Canolles ? demanda la princesse.

Le cœur de madame de Cambes palpitait de joie.

— Eh ! mon Dieu ! répondit la Rochefoucauld en haussant les épaules, brave comme tout le monde !... Seulement, comme il avait des soldats frais, de bonnes murailles, et qu'il se tenait sur ses gardes, ayant probablement été prévenu, il a eu bon marché de nos Bordelais. Ah ! madame, par parenthèse, les tristes soldats ! Ils ont fui au second feu.

— Et Navailles ? s'écria Claire, sans s'apercevoir de l'imprudence de cette exclamation.

— Madame, dit la Rochefoucauld, toute la différence qu'il

y a eu entre Navailles et les bourgeois, c'est que les bourgeois ont fui, et que Navailles s'est replié.

— Il ne nous manquerait plus maintenant que de perdre Vayres !

— Je ne dis pas non, répondit froidement la Rochefoucauld.

— Battus ! répéta la princesse en frappant du pied, battus par des gens de rien commandés par un monsieur de Canolles ! Le nom est ridicule.

Claire rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Vous trouvez ce nom ridicule, madame, répliqua le duc, mais monsieur de Mazarin le trouve sublime. Et j'oserais presque dire, ajouta-t-il en jetant un regard rapide et perçant vers Claire, qu'il n'est pas seul de son avis. Les noms sont comme les couleurs, madame, continua-t-il en souriant de son sourire bilieux, il n'en faut pas disputer.

— Croyez-vous donc que Richon soit homme à se laisser battre ?

— Pourquoi pas ? Je me suis bien laissé battre, moi ! Il faut nous attendre à épuiser la mauvaise veine. La guerre est un jeu ; un jour ou l'autre, nous prendrons notre revanche.

— Cela ne serait pas arrivé, dit madame de Tourville, si l'on avait suivi mon plan.

— C'est vrai, dit la princesse, on ne veut jamais faire ce que nous proposons, sous prétexte que nous sommes des femmes et que nous n'entendons rien à la guerre... Les hommes font à leur tête et se font battre.

— Eh ! mon Dieu, oui, madame ; mais cela arrive aux meilleurs généraux. Paul-Émile s'est fait battre à Cannes, Pompée à Pharsale, et Attila à Châlons. Il n'y a qu'Alexandre et vous, madame de Tourville, qui n'ayez jamais été battus. Voyons votre plan.

— Mon plan, monsieur le duc, dit madame de Tourville, de son ton le plus sec, était que l'on fît un siège en règle. On n'a pas voulu m'écouter, et l'on a préféré un coup de main. Vous voyez

le résultat.

— Répondez à madame, monsieur Lenet, dit le duc. Quant à moi, je ne me sens pas assez fort en stratégie pour soutenir la lutte.

— Madame, dit Lenet, dont les lèvres ne s'étaient encore ouvertes que pour un sourire, il y avait ceci contre le siège que vous proposiez, c'est que les Bordelais ne sont point des soldats, mais des bourgeois ; il leur faut le souper au logis et le coucher dans le lit conjugal. Or un siège en règle exclut une foule de commodités auxquelles sont habitués nos braves citoyens. Ils ont donc été assiéger l'île Saint-Georges en amateurs. Ne les blâmez pas d'avoir échoué aujourd'hui : ils referont les quatre lieues et recommenceront la même guerre autant de fois qu'il le faudra.

— Vous croyez qu'ils recommenceront ? demanda la princesse.

— Oh ! quant à cela, madame, dit Lenet, j'en suis sûr : ils aiment trop leur île pour la laisser au roi.

— Et ils la prendront ?

— Sans doute, un jour ou l'autre.

— Eh bien ! le jour où ils l'auront prise, s'écria madame la Princesse, je veux qu'on fusille cet insolent monsieur de Canolles s'il ne se rend pas à condition.

Claire sentit un frisson mortel qui courait dans ses veines.

— Le fusiller ! dit le duc de la Rochefoucauld. Peste ! si c'est comme cela que Votre Altesse entend la guerre, je me félicite bien sincèrement d'être au nombre de ses amis.

— Mais alors qu'il se rende.

— Je voudrais bien savoir ce que dirait Votre Altesse si Richon se rendait.

— Richon n'est pas en jeu, monsieur le duc ; il n'est pas question de Richon. Voyons, qu'on m'amène un bourgeois, un jurat, un conseiller, quelque chose, enfin, à qui je puisse parler et qui m'assure que cette honte ne sera pas sans amertume pour ceux qui me l'ont fait boire.

— Cela tombe à merveille, dit Lenet, voici monsieur d'Espagnet qui sollicite l'honneur d'être introduit près de Votre Altesse.

— Faites entrer, dit la princesse.

Le cœur de Claire, pendant toute cette conversation, tantôt avait battu à briser sa poitrine, tantôt avait été resserré comme dans un étau. En effet, elle se disait aussi que les Bordelais feraient payer cher à Canolles son premier triomphe.

Mais ce fut bien pis quand Espagnet vint encore, par ses protestations, renchérir sur les assurances de Lenet.

— Madame, disait-il à la princesse, que Votre Altesse se rassure : au lieu de quatre mille hommes, nous en enverrons huit mille ; au lieu de six pièces de canon, nous en dresserons douze ; au lieu de cent hommes, nous en perdrons deux cents, trois cents, quatre cents s'il le faut, mais nous reprendrons Saint-Georges.

— Bravo ! monsieur, s'écria le duc, voilà qui est parlé. Vous savez que je suis votre homme, soit comme chef, soit comme volontaire, toutes et quantes fois que vous tenterez cette entreprise. Seulement, remarquez qu'à cinq cents hommes par fois, en supposant quatre expéditions seulement comme celle-ci, notre armée sera fort diminuée à la cinquième.

— Monsieur le duc, reprit Espagnet, nous sommes trente mille hommes en état de porter les armes à Bordeaux. Nous traînerons, s'il le faut, tous les canons de l'arsenal devant la forteresse ; nous ferons un feu à réduire en poudre une montagne de granit. Je passerai moi-même la rivière à la tête des sapeurs, et nous reprendrons Saint-Georges : nous en avons fait tout à l'heure le serment solennel.

— Je doute que vous preniez Saint-Georges tant que monsieur de Canolles sera vivant, dit Claire, d'une voix presque inintelligible.

— Eh bien ! répondit Espagnet, nous le tuons ou nous le ferons tuer, et nous reprendrons Saint-Georges après.

Madame de Cambes étouffa un cri d'effroi prêt à sortir de sa

poitrine.

— Veut-on prendre Saint-Georges ?

— Comment ! si on le veut ! s'écria la princesse. Je le crois bien, on ne veut que cela.

— Eh bien ! alors, dit madame de Cambes, qu'on me laisse faire, et je livrerai la place.

— Bah ! répondit la princesse, tu m'avais déjà promis pareille chose, et tu as échoué.

— J'avais promis à Votre Altesse de faire une tentative près de monsieur de Canolles. Cette tentative a échoué, j'ai trouvé monsieur de Canolles inflexible.

— Crois-tu le trouver plus facile après son triomphe ?

— Non. Aussi, cette fois, ne vous ai-je pas dit que je vous livrerais le gouverneur, je vous dis que je vous livrerai la place.

— Comment cela ?

— En introduisant vos soldats jusque dans la cour de la forteresse.

— Êtes-vous fée, madame, pour vous charger d'une pareille besogne ? demanda la Rochefoucauld.

— Non, monsieur, je suis propriétaire, dit la vicomtesse.

— Madame plaisante, reprit le duc.

— Non pas, non pas, dit Lenet. J'entrevois beaucoup de choses dans les trois mots que vient de prononcer madame de Cambes.

— Alors cela me suffit, dit la vicomtesse, et l'avis de monsieur Lenet est tout pour moi. Je répète donc que Saint-Georges est pris si l'on veut me laisser dire quatre mots en particulier à monsieur Lenet.

— Madame, interrompit madame de Tourville, moi aussi, je prends Saint-Georges si l'on veut me laisser faire.

— Laissez d'abord madame de Tourville exposer tout haut son plan, dit Lenet en arrêtant madame de Cambes, qui voulait l'entraîner dans un coin, ensuite, vous me direz le vôtre tout bas.

— Dites, madame, fit la princesse.

— Je pars de nuit avec vingt barques portant deux cents mousquetaires ; une autre troupe, de même nombre, se glisse le long de la rive droite ; quatre ou cinq cents autres remontent la rive gauche ; pendant ce temps, mille ou douze cents Bordelais...

— Faites-y attention, madame, dit la Rochefoucauld, voici déjà mille ou douze cents hommes engagés.

— Moi, dit Claire, avec une seule compagnie, je prends Saint-Georges ; qu'on me donne Navailles, et je réponds de tout.

— Ceci est à considérer, reprit la princesse, tandis que monsieur de la Rochefoucauld, souriant de son plus méprisant sourire, regardait en pitié toutes ces femmes raisonnant sur des choses de guerre qui embarrassaient les hommes les plus hardis et les plus entreprenants.

— J'écoute, dit Lenet. Venez, madame,

Et Lenet emmena la vicomtesse dans l'embrasure d'une fenêtre.

Claire lui conta son secret à l'oreille, et Lenet laissa échapper un cri de joie.

— En effet, dit-il en se retournant vers la princesse, pour cette fois, si vous voulez bien donner carte blanche à madame de Cambes, Saint-Georges est pris.

— Et quand cela ? demanda la princesse.

— Quand on voudra.

— Madame est un grand capitaine, dit la Rochefoucauld avec ironie.

— Vous en jugerez, monsieur le duc, répondit Lenet, quand vous entrerez triomphant à Saint-Georges sans avoir tiré un seul coup de fusil.

— J'approuverai alors.

— Alors, dit la princesse, si la chose est aussi sûre que vous le dites, que tout se prépare donc pour demain.

— Ce sera pour le jour et l'heure qu'il plaira à Son Altesse, répondit madame de Cambes, et j'attendrai les ordres dans mon appartement.

Et, en disant ces mots, elle salua et se retira chez elle. La princesse, qui venait de passer en un instant de la colère à l'espérance, en fit autant. Madame de Tourville la suivit. Espagnet, après avoir renouvelé ses protestations, tira de son côté, et le duc se trouva seul avec Lenet.

VII

— Mon cher monsieur Lenet, dit le duc, puisque les femmes se sont emparées de la guerre, je crois qu'il serait bon aux hommes de faire un peu d'intrigue. J'ai entendu parler d'un certain Cauvignac, chargé par vous de recruter une compagnie et que l'on m'a présenté comme un habile compagnon. Je l'avais demandé, y aurait-il moyen de le voir ?

— Monsieur, il attend, dit Lenet.

— Qu'il vienne, alors.

Lenet tira le cordon d'une sonnette, un domestique entra.

— Introduisez le capitaine Cauvignac, dit Lenet.

Un instant après, notre ancienne connaissance apparut sur le seuil de la porte. Mais, toujours prudent, il s'arrêta là.

— Approchez, capitaine, dit le duc, je suis monsieur le duc de la Rochefoucauld.

— Monseigneur, répondit Cauvignac, je vous connais parfaitement.

— Ah ! tant mieux, alors. Vous avez reçu commission de lever une compagnie ?

— Elle est levée.

— Combien d'hommes avez-vous à votre disposition ?

— Cent cinquante.

— Bien équipés, bien armés ?

— Bien armés, mal équipés. Je me suis occupé des armes avant tout comme de la chose la plus essentielle. Quant à l'équipement, comme je suis un garçon fort désintéressé et que j'étais mû surtout par mon amour pour messieurs les princes, n'ayant reçu que dix mille livres de monsieur Lenet, l'argent a manqué.

— Et avec dix mille livres vous avez enrôlé cent cinquante soldats ?

— Oui, monseigneur.

— C'est merveilleux.

— Monseigneur, j'ai des moyens connus de moi seul, à l'aide desquels je procède.

— Et où sont ces hommes ?

— Ils sont là. Vous allez voir la belle compagnie, monseigneur, sous le rapport moral surtout : tous gens de condition, pas un seul croquant de la race croquante.

Le duc de la Rochefoucauld s'approcha de la fenêtre et vit effectivement dans la rue cent cinquante individus de tout âge, de toute taille et de tout état maintenus sur deux rangs par Ferguzon, Barrabas, Carrotel et leurs deux autres compagnons revêtus de leurs plus magnifiques habits. Ces individus avaient infiniment plus l'air d'une troupe de bandits que d'une compagnie de soldats.

Comme l'avait dit Cauvignac, ils étaient fort déguenillés, mais admirablement armés.

— Avez-vous reçu quelque ordre à l'endroit de vos hommes ? demanda le duc.

— J'ai reçu l'ordre de les conduire à Vayres, et je n'attends que la confirmation de cet ordre par monsieur le duc pour consigner toute ma compagnie entre les mains de monsieur Richon, qui l'attend.

— Mais vous, ne restez-vous point à Vayres avec eux ?

— Moi, monseigneur, j'ai pour principe de ne jamais faire la sottise de m'enfermer entre quatre murailles quand je puis battre la campagne. J'étais né pour mener la vie des patriarches.

— Eh bien ! demeurez où vous voudrez, mais expédiez vos hommes à Vayres.

— Alors ils font décidément partie de la garnison de cette place ?

— Oui.

— Sous les ordres de monsieur Richon ?

— Oui.

— Mais, monseigneur, dit Cauvignac, que vont faire là mes hommes, puisqu'il y a déjà trois cents hommes à peu près dans la

place.

— Vous êtes bien curieux !

— Oh ! ce n'est point par curiosité, monseigneur, c'est par crainte.

— Et que craignez-vous ?

— Je crains qu'on les condamne à l'inaction, et ce serait fâcheux : quiconque laisse rouiller une bonne arme a tort.

— Soyez tranquille, capitaine, ils ne rouilleront pas ; dans huit jours, ils se battront.

— Mais on me les tuera, alors ?

— C'est probable, à moins qu'ayant un moyen pour recruter des soldats, vous n'ayez aussi un secret pour les rendre invulnérables.

— Oh ! ce n'est pas cela ; c'est qu'avant qu'on ne me les tue, je voudrais qu'ils fussent payés.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez reçu dix mille livres ?

— Oui, à compte. Demandez à monsieur Lenet, qui est un homme d'ordre et qui, j'en suis sûr, se rappelle nos conventions.

Le duc se tourna du côté de Lenet.

— C'est la vérité, monsieur le duc, dit l'irréprochable conseiller ; nous avons donné à monsieur Cauvignac dix mille livres comptant pour les premiers frais, mais nous lui avons promis cent écus par homme au delà de l'application de ces dix mille livres.

— Alors, dit le duc, c'est trente-cinq mille francs que nous devons au capitaine ?

— Juste, monseigneur.

— On vous les donnera.

— Ne pourrions-nous point parler au présent, monsieur le duc ?

— Non, impossible.

— Pourquoi cela ?

— Parce que vous êtes de nos amis, et que les étrangers doivent passer avant tout. Vous comprenez que ce n'est que lors-

qu'on a peur des gens qu'on a besoin de les amadouer.

— Excellente maxime ! dit Cauvignac ; cependant, dans tous les marchés, il est d'habitude de fixer un délai.

— Eh bien ! mettons huit jours, dit le duc.

— Mettons huit jours, reprit Cauvignac.

— Mais si, dans huit jours, nous n'avons pas payé ? dit Lenet.

— Alors, dit Cauvignac, je redeviens maître de ma compagnie.

— C'est trop juste, dit le duc.

— J'en fais ce que je veux ?

— Puisqu'elle vous appartient.

— Cependant... fit Lenet.

— Bah ! dit le duc, puisque nous la tiendrons enfermée dans Vayres.

— Je n'aime pas ces sortes de marchés, répondit Lenet en secouant la tête.

— Ils sont cependant fort en usage dans la coutume de Normandie, dit Cauvignac : cela s'appelle une vente a réméré.

— C'est donc convenu ? demanda le duc.

— Parfaitement convenu, répondit Cauvignac.

— Et quand partirons vos hommes ?

— Tout de suite, si vous l'ordonnez.

— J'ordonne, alors.

— Dans ce cas, ils sont partis, monseigneur.

Le capitaine descendit, dit deux mots à l'oreille de Ferguzon, et la compagnie Cauvignac, accompagnée de tous les curieux que son aspect étrange avait amassés autour d'elle, s'avança vers le port, où l'attendaient les trois bateaux dans lesquels elle devait remonter la Dordogne jusqu'à Vayres, tandis que son chef, fidèle aux principes de liberté exprimés un instant auparavant au duc de la Rochefoucauld, la regardait s'éloigner amoureusement.

Cependant la vicomtesse, retirée chez elle, sanglotait et priait.

— Hélas ! disait-elle, je n'ai pu lui sauver l'honneur tout

entier, mais au moins j'en sauverai les apparences. Il ne faut pas qu'il soit vaincu par la force, car, je le connais, vaincu par la force, il mourra en se défendant : il faut qu'il paraisse vaincu par la trahison. Alors, lorsqu'il saura ce que j'ai fait pour lui, et surtout dans quel but je l'ai fait, tout vaincu qu'il sera, il me bénira encore.

Et, rassurée par cette espérance, elle se leva, écrivit quelques mots qu'elle cacha dans sa poitrine et passa chez madame la Princesse, qui venait de la faire demander pour porter avec elle des secours aux blessés et des consolations et de l'argent aux veuves et aux orphelins.

Madame la Princesse réunit tous ceux qui avaient pris part à l'expédition. Elle exalta en son nom et en celui de monsieur le duc d'Enghien les faits et gestes de ceux qui s'étaient distingués ; causa longtemps avec Ravailly, qui, le bras en écharpe, lui jura qu'il était prêt à recommencer le lendemain ; posa sa main sur l'épaule d'Espagnet en lui disant qu'elle le considérait, lui et ses braves Bordelais, comme les plus fermes soutiens de son parti ; enfin, échauffa si bien toutes les imaginations que les plus découragés juraient de prendre leur revanche et voulaient retourner à l'île Saint-Georges à l'instant même.

— Non pas à l'instant même, dit la duchesse ; prenez ce jour et cette nuit de repos, et, après-demain, vous y serez installés pour jamais.

Cette assurance, faite d'une voix ferme, fut accueillie par des vociférations d'ardeur guerrière. Chacun de ces cris plongeait profondément dans le cœur de la vicomtesse, car c'étaient comme autant de poignards menaçant la vie de son amant.

— Vois à quoi je me suis engagée, Claire, dit la princesse : c'est à toi de m'acquitter envers ces braves gens.

— Soyez tranquille, madame, répondit la vicomtesse, je tiendrai ce que j'ai promis.

Le soir même, un messenger partit en toute hâte pour Saint-Georges.

VIII

Le lendemain, tandis que Canolles faisait sa ronde du matin, Vibrac s'approcha de lui et lui remit un billet et une clef qu'un homme inconnu avait apportés pendant la nuit et qu'il avait laissés au lieutenant de garde en disant qu'il n'y avait pas de réponse.

Canolles tressaillit en reconnaissant l'écriture de madame de Cambes, et il n'ouvrit le billet qu'en tremblant.

Voici ce qu'il contenait :

Dans mon dernier billet, je vous prévenais que, dans la nuit, le fort Saint-Georges serait attaqué ; dans celui-ci, je vous préviens que demain le fort Saint-Georges sera pris. Comme homme, comme soldat du roi, vous ne courez d'autre risque que d'être prisonnier. Mais mademoiselle de Lartigues est dans tout autre situation, et la haine qu'on lui porte est si grande que je ne répondrais pas de sa vie si elle tombait aux mains des Bordelais. Déterminez-la donc à fuir. Je vais vous en donner les moyens.

Au chevet de votre lit, derrière une tapisserie aux armes des seigneurs de Cambes auxquels appartenait autrefois l'île Saint-Georges, qui faisait partie de leur domaine et dont feu monsieur le vicomte de Cambes, mon mari, a fait don au roi, vous trouverez une porte dont voici la clef. C'est l'une des ouvertures d'un grand passage souterrain qui passe sous la rivière et qui aboutit au manoir de Cambes. Faites fuir par ce passage mademoiselle Nanon de Lartigues... et si vous l'aimez... fuyez avec elle.

Je réponds de sa vie sur mon honneur.

Adieu. Nous sommes quittes.

Vicomtesse DE CAMBES.

Canolles lut et relut la lettre, frissonnant de terreur à chaque ligne, pâlisant à chaque lecture. Il sentait, sans pouvoir approfondir ce mystère, qu'un pouvoir étrange l'enveloppait et

disposait de lui. Ce souterrain, qui correspondait du chevet de son lit au château de Cambes et qui devait lui servir à sauver Nanon, n'aurait-il pas pu servir, si le secret de ce passage eût été connu, à livrer Saint-Georges à l'ennemi ?

Vibrac suivait sur le visage du gouverneur les dernières émotions qui s'y reflétaient.

— Mauvaises nouvelles, commandant ? demanda-t-il.

— Oui, il paraît que nous serons encore attaqués la nuit prochaine.

— Les entêtés ! dit Vibrac ; j'aurais cru qu'ils se tenaient pour suffisamment étrillés et que nous n'entendrions plus parler d'eux avant huit jours au moins.

— Je n'ai pas besoin, dit Canolles, de vous recommander la plus exacte surveillance.

— Soyez tranquille, commandant. Sans doute ils essayeront de nous surprendre comme la dernière fois ?

— Je ne sais, mais tenons-nous prêts à tout, et prenons les mêmes précautions que nous prîmes alors. Achevez la ronde en mon lieu et place. Je rentre chez moi, où j'ai quelques ordres à expédier.

De Vibrac fit un signe d'adhésion et s'éloigna avec cette insouciance militaire qu'éprouvent pour le danger les hommes qui sont exposés à rencontrer le danger à chaque pas.

Quant à Canolles, il se retira chez lui en prenant toutes les précautions possibles pour n'être pas vu de Nanon, et, après s'être bien assuré qu'il était seul dans sa chambre, il s'enferma à la clef.

Au chevet de son lit étaient les armes des seigneurs de Cambes sur une pièce de tapisserie entourée d'une espèce de ruban d'or.

Canolles souleva le ruban, qui, en se détachant de la tapisserie, montra la suture d'une porte.

Cette porte s'ouvrit à l'aide de la clef que la vicomtesse avait fait remettre au jeune homme en même temps que sa lettre, et

l'ouverture d'un souterrain se présenta béante aux yeux de Canolles, s'enfonçant visiblement dans la direction du château de Cambes.

Canolles demeura un instant muet et la sueur au front. Ce passage mystérieux, qui pouvait ne pas être le seul, l'épouvantait malgré lui.

Il alluma une bougie et s'apprêta à le visiter.

Il descendit d'abord vingt marches rapides, puis, par une pente plus douce, continua de s'enfoncer dans les profondeurs de la terre.

Bientôt, il entendit un bruit sourd qui l'effraya d'abord, ignorant à quelle cause il était dû. Mais, en s'avançant davantage, il reconnut au-dessus de sa tête l'immense murmure du fleuve roulant ses eaux vers la mer.

Plusieurs crevasses s'étaient faites à la voûte, par lesquelles, à différentes époques, les eaux avaient dû filtrer, mais les crevasses, aperçues à temps sans doute, avaient été bouchées avec une espèce de ciment qui était devenu plus dur lui-même que la pierre qu'il consolidait.

Pendant près de dix minutes, Canolles entendit rouler les eaux au-dessus de sa tête, puis le bruit diminua peu à peu. Bientôt, ce ne fut plus qu'un murmure. Enfin, ce murmure s'éteignit à son tour, le silence le remplaça, et après cinquante pas faits au milieu de ce silence, Canolles arriva à un escalier pareil à celui par lequel il était descendu et que fermait à sa dernière marche une porte massive que dix hommes réunis n'auraient pu ébranler et qu'une épaisse plaque de fer rendait à l'épreuve du feu.

— Maintenant, je comprends, dit Canolles : on attendra Nanon à cette porte, et on la sauvera.

Canolles revint, repassa sous la rivière, retrouva son escalier, rentra dans sa chambre, recloua le ruban et se rendit tout pensif chez Nanon.

IX

Nanon était, comme d'habitude, entourée de cartes, de lettres et de livres. La pauvre femme faisait à sa manière la guerre civile pour le roi. Dès qu'elle aperçut Canolles, elle lui tendit la main avec transport.

— Le roi vient, dit-elle, et dans huit jours, nous serons hors de péril.

— Il vient toujours, dit Canolles en souriant avec tristesse, malheureusement, il n'arrive jamais.

— Oh ! cette fois, je suis bien renseignée, cher baron, et avant huit jours, il sera ici.

— Si fort qu'il se presse, Nanon, il arrivera encore trop tard pour nous.

— Que dites-vous ?

— Je dis qu'au lieu de vous brûler le sang sur ces cartes et sur ces papiers, vous feriez bien mieux de songer aux moyens de fuir.

— Fuir, et pourquoi ?

— Parce que j'ai de mauvaises nouvelles, Nanon. Une nouvelle expédition se prépare. Cette fois, je puis succomber.

— Eh bien ! ami, n'est-il pas convenu que votre sort est mon sort, que votre fortune est la mienne ?

— Non, cela ne peut pas être ainsi. Je serai trop faible si j'ai à craindre pour vous. N'ont-ils pas voulu, à Agen, vous faire périr par le feu ? N'ont-ils pas voulu vous précipiter à la rivière ? Tenez, Nanon, par pitié pour moi, ne vous obstinez pas à rester, votre présence me ferait faire quelque lâcheté.

— Mon Dieu, Canolles, vous m'épouvantez.

— Nanon, je vous en supplie, jurez-moi, si je suis attaqué, de faire ce que je vous ordonnerai.

— Oh ! mon Dieu, à quoi bon ce serment ?

— À me donner la force de vivre. Nanon, si vous ne me pro-

mettez pas de m'obéir aveuglément, je vous jure qu'à la première occasion, je me fais tuer.

— Oh ! tout ce que vous voudrez, Canolles ; tout, je le jure par notre amour.

— Dieu merci ! chère Nanon, me voici plus tranquille. Rassemblez vos bijoux les plus précieux. Où est votre or ?

— Dans un baril cerclé de fer.

— Préparez tout cela. Que l'on puisse emporter tout cela avec vous.

— Oh ! Canolles, vous savez bien que le véritable trésor de mon cœur, ce n'est ni mon or ni mes bijoux. Canolles ! tout cela n'est-il point pour m'éloigner de vous ?

— Nanon, vous me croyez homme d'honneur, n'est-ce pas ? Eh bien ! sur l'honneur, ce que je fais là m'est inspiré par la seule crainte du danger que vous courez.

— Et vous croyez sérieusement à ce danger ?

— Je crois que demain l'île Saint-Georges sera prise.

— Mais comment ?

— Je n'en sais rien, mais je le crois.

— Et si je consens à fuir ?

— Je ferai tout pour vivre, Nanon, je vous le jure.

— Vous ordonnerez, ami, et j'obéirai, dit Nanon, tendant la main à Canolles et oubliant, dans son ardeur à le regarder, deux grosses larmes qui coulaient le long de ses joues.

Canolles serra la main de Nanon et sortit. S'il était resté un instant de plus, il eût recueilli ces deux perles avec ses lèvres. Mais il mit la main sur la lettre de la vicomtesse, et, pareille à un talisman, cette lettre lui donna la force de s'éloigner.

La journée fut cruelle. Cette menace si positive : Demain l'île Saint-Georges sera prise, bruissait sans cesse aux oreilles de Canolles. Comment ? par quel moyen ? quelle certitude avait donc la vicomtesse pour lui parler ainsi ? Serait-il attaqué par eau ? serait-il attaqué par terre ? De quel point inconnu fondrait ce malheur invisible et pourtant certain ? C'était à en devenir fou.

Tant que le jour dura, Canolles brûla ses yeux au soleil, cherchant partout des ennemis. Le soir, Canolles usa ses yeux à sonder les profondeurs du bois, les horizons de la plaine, les sinuosités de la rivière : tout fut inutile, il ne vit rien.

Et lorsque la nuit fut tout à fait venue, une aile du château de Cambes s'illumina. C'était la première fois que Canolles y apercevait de la lumière depuis qu'il était à l'île Saint-Georges.

— Ah ! dit-il, voici les sauveurs de Nanon qui sont à leur poste.

Et il soupira profondément.

Quelle étrange et mystérieuse énigme que celle que renferme le cœur humain ! Canolles n'aimait plus Nanon, Canolles adorait madame de Cambes, et cependant, au moment de se séparer de celle qu'il n'aimait plus, Canolles sentait son âme se briser. Ce n'était que loin d'elle ou lorsqu'il allait la quitter que Canolles ressentait la véritable force du sentiment singulier qu'il portait à cette charmante personne.

Toute la garnison était debout et veillait sur les remparts. Canolles, las de regarder, interrogeait le silence nocturne. Jamais obscurité n'avait été plus muette et n'avait paru plus solitaire. Aucun bruit ne troublait ce calme qui semblait celui du désert.

Tout à coup, l'idée vint à Canolles que c'était peut-être par le souterrain qu'il avait visité que l'ennemi allait pénétrer dans le fort. C'était peu probable, car, dans ce cas, on ne l'eût point prévenu. Il n'en résolut pas moins de garder ce passage. Il fit préparer un baril de poudre avec une mèche, choisit le plus brave parmi les sergents, roula le baril sur la dernière marche du souterrain, alluma une torche et la mit à la main du sergent. Deux autres hommes se tenaient près de lui.

— S'il se présente plus de six hommes par ce souterrain, dit-il au sergent, somme-les de se retirer, puis, s'ils refusent, mets le feu à la mèche et roule le baril. Comme le passage va en pente, il ira éclater au milieu d'eux.

Le sergent prit la torche. Les deux soldats se tinrent debout et

immobiles derrière lui, éclairés par son reflet rougeâtre, tandis qu'à leurs pieds était le baril qui contenait la poudre.

Canolles remonta tranquille, de ce côté du moins. Mais, en rentrant dans sa chambre, il aperçut Nanon qui, l'ayant vu descendre du rempart et rentrer chez lui, l'avait suivi pour avoir quelques nouvelles. Elle regardait, effrayée, cette ouverture béante qu'elle ne connaissait pas.

— Oh ! mon Dieu, demanda-t-elle, qu'est-ce que cette porte ?

— Celle du passage par lequel tu vas fuir, chère Nanon.

— Tu m'as promis que tu n'exigerais que je te quittasse qu'en cas d'attaque.

— Et je te le promets encore.

— Tout paraît bien calme autour de l'île, mon ami.

— Tout paraît bien calme au dedans aussi, n'est-ce pas ? Eh bien ! cependant, il y a à vingt pas de nous un baril de poudre, un homme et une torche. Si l'homme approchait la torche du baril de poudre, en une seconde il ne resterait pas pierre sur pierre dans tout le château. Voilà comme tout est tranquille, Nanon !

La jeune femme pâlit.

— Oh ! vous me faites frémir ! s'écria-t-elle.

— Nanon, dit Canolles, appelez vos femmes, qu'elles viennent ici avec vos écrins ; votre valet de chambre, qu'il vienne ici avec votre argent. Peut-être me suis-je trompé, peut-être ne se passera-t-il rien cette nuit, mais n'importe, tenons-nous prêts.

— Qui vive ? cria la voix du sergent dans le souterrain.

Une autre voix répondit, mais sans accent hostile.

— Tenez, dit Canolles, voici qu'on vient vous chercher.

— On n'attaque pas encore, mon ami : tout est calme. Laissez-moi près de vous, ils ne viendront pas.

Comme Nanon achevait ces paroles, le cri de : Qui vive ? retentit trois fois dans la cour intérieure et, la troisième fois, fut suivi de la détonation d'un mousquet.

Canolles s'élança vers la fenêtre, qu'il ouvrit.

— Aux armes ! cria la sentinelle, aux armes !

Canolles vit dans un angle une masse noire et mouvante : c'était l'ennemi qui sortait à flots d'une porte basse et cintrée ouvrant sur une cave qui servait de bûcher. Sans doute, dans cette cave comme au chevet de Canolles, il y avait quelque issue ignorée.

— Les voilà ! cria Canolles. Hâtez-vous, les voilà !

Au même moment, la décharge d'une vingtaine de mousquets répondit au coup de fusil de la sentinelle. Deux ou trois balles vinrent briser les carreaux de la fenêtre que fermait Canolles.

Il se retourna, Nanon était à genoux.

Par la porte intérieure accouraient les femmes et son laquais.

— Pas un instant à perdre, Nanon ! s'écria Canolles. Venez ! venez !

Et il enleva la jeune femme entre ses bras comme il eût fait d'une plume et s'enfonça dans le souterrain en criant aux gens de Nanon de le suivre.

Le sergent était à son poste, la torche à la main. Les deux soldats, la mèche allumée, se tenaient prêts à faire feu sur un groupe au milieu duquel apparaissait, pâle et faisant force assurances d'amitié, notre ancienne connaissance, maître Pompée.

— Ah ! monsieur de Canolles, s'écria-t-il, dites-leur donc que nous sommes les gens que vous attendiez. Que diable ! on ne fait pas de ces plaisanteries-là avec des amis.

— Pompée, dit Canolles, je vous recommande madame : quelqu'un que vous connaissez m'a répondu d'elle sur son honneur. Vous m'en répondez, vous, sur votre tête.

— Oui, oui, je réponds de tout, dit Pompée.

— Canolles, Canolles, je ne vous quitte pas ! s'écria Nanon, se cramponnant au cou du jeune homme. Canolles, vous avez promis de me suivre.

— J'ai promis de défendre le fort Saint-Georges tant qu'il y resterait une pierre debout, et je vais tenir ma promesse.

Et, malgré les cris, les pleurs, les supplications de Nanon, Canolles la remit aux mains de Pompée, qui, secondé de deux ou

trois laquais de madame de Cambes et de la propre suite de la fugitive, l'entraîna dans les profondeurs du souterrain.

Canolles suivit un instant des yeux ce doux et blanc fantôme qui s'éloignait les bras tendus vers lui. Mais tout à coup, il se rappela qu'il était attendu ailleurs et s'élança vers l'escalier en criant au sergent et aux deux soldats de le suivre.

De Vibrac était dans la chambre, sans chapeau, pâle et l'épée à la main.

— Commandant, cria-t-il en apercevant Canolles, l'ennemi!... l'ennemi !

— Je le sais.

— Que faut-il faire ?

— Parbleu ! la belle demande, nous faire tuer.

Canolles s'élança vers la cour. Chemin faisant, il aperçut une hache de mineur et s'en empara.

La cour était pleine d'ennemis. Soixante soldats de la garnison, réunis en groupe, essayaient de défendre la porte des appartements de Canolles. On entendait du côté des remparts des cris et des coups de feu annonçant que partout on en était aux mains.

— Le commandant ! le commandant ! crièrent les soldats en apercevant Canolles.

— Oui ! oui ! répondit celui-ci, le commandant, qui vient mourir avec vous. Courage, amis, courage ! On vous a pris par trahison, ne pouvant vous vaincre.

— Tout est bon en guerre, dit la voix railleuse de Ravailly, qui, le bras en écharpe, animait ses hommes à saisir Canolles. Rends-toi, Canolles, rends-toi, et il te sera fait bonne composition.

— Ah ! c'est toi, Ravailly ! cria Canolles. Je croyais cependant t'avoir payé ma dette d'amitié. Tu n'es pas content, attends...

Et Canolles, bondissant de cinq ou six pas en avant, lança à Ravailly la hache qu'il tenait à la main avec tant de force qu'elle

alla fendre, auprès du capitaine de Navailles, le casque et le hausse-col d'un officier des bourgeois, qui tomba mort.

— Peste ! dit Ravailly, comme tu réponds aux politesses qu'on te fait ! Je devrais cependant être habitué à tes façons. Mes amis, il est enragé, feu sur lui ! feu !

À cet ordre, une vigoureuse fusillade partit des rangs ennemis, et cinq ou six hommes tombèrent auprès de Canolles.

— Feu ! cria-t-il à son tour, feu !

Mais trois ou quatre coups de mousquet répondirent à peine. Surpris au moment où ils s'y attendaient le moins, troublés par la nuit, les soldats de Canolles avaient perdu courage.

Canolles vit qu'il n'y avait rien à faire.

— Rentrez, dit-il à Vibrac, rentrez, et faites rentrer vos hommes. Nous nous barricaderons, et nous ne nous rendrons au moins que lorsqu'ils nous auront pris d'assaut.

— Feu ! répétèrent deux autres voix, qui étaient celles d'Espagnet et de la Rochefoucauld. Souvenez-vous de vos camarades morts et qui demandent vengeance. Feu !

Et l'ouragan de fer siffla de nouveau autour de Canolles sans l'atteindre, mais en décimant une seconde fois sa petite troupe.

— En retraite ! dit de Vibrac, en retraite !

— Sus ! sus ! cria Ravailly. En avant, amis ! en avant !

Les ennemis s'élancèrent. Canolles, avec une dizaine d'hommes tout au plus, soutint le choc ; il avait ramassé le fusil d'un soldat mort et s'en servait comme d'une massue.

Ses compagnons rentrèrent, et il rentra le dernier avec Vibrac.

Alors tous deux se raidirent contre la porte, qu'ils parvinrent à repousser, malgré les efforts des assaillants, et qu'ils assujettirent avec une énorme barre de fer.

Les fenêtres étaient grillées.

— Des haches, des leviers, du canon s'il le faut ! cria la voix du duc de la Rochefoucauld. Il faut que nous les prenions tous, morts ou vivants.

Un feu effroyable suivit ces mots. Deux ou trois balles trouè-

rent la porte, l'une d'elles cassa la cuisse à Vibrac.

— Ma foi, mon commandant, dit-il, j'ai mon compte. Voyez maintenant à régler le vôtre. Cela ne me regarde plus.

Et il se laissa aller, couché le long de la muraille, ne pouvant plus se tenir debout.

Canolles regarda tout autour de lui : une douzaine d'hommes étaient encore en état de défense ; le sergent qu'il avait mis de planton dans le souterrain était parmi eux.

— La torche, lui dit-il, qu'as-tu fait de la torche ?

— Ma foi, commandant, je l'ai jetée près du baril.

— Brûle-t-elle encore ?

— C'est probable.

— Bien. Fais sortir tous ces hommes par les portes, par les fenêtres de derrière. Obtiens pour eux et pour toi la meilleure composition que tu pourras trouver. Le reste me regarde.

— Mais, mon commandant...

— Obéis.

Le sergent courba la tête et fit signe à ses soldats de le suivre. Aussitôt, tous disparurent par les appartements intérieurs ; ils avaient compris l'intention de Canolles et ne se souciaient pas de sauter avec lui.

Canolles prêta l'oreille un instant : on broyait la porte à coups de hache, ce qui n'empêchait pas la fusillade d'aller toujours. On tirait au hasard et sur les fenêtres derrière lesquelles on supposait que pouvaient être embusqués les assiégés.

Tout à coup, un grand tumulte annonça que la porte avait cédé, et Canolles entendit la foule qui se ruait dans le château avec des cris de joie.

— Bien, bien ! murmura-t-il, dans cinq minutes, ces cris de joie seront des hurlements de désespoir.

Et il s'élança dans la galerie souterraine.

Mais, sur le baril, un jeune homme était assis, ayant la torche à ses pieds, la tête appuyé dans ses deux mains.

Le jeune homme, au bruit, releva la tête, et Canolles reconnut

madame de Cambes.

— Ah ! s'écria-t-elle en se levant, le voilà enfin !

— Claire, murmura Canolles, que venez-vous faire ici ?

— Mourir avec vous si vous voulez mourir.

— Je suis déshonoré, perdu, il faut bien que je meure.

— Vous êtes sauvé et glorieux, sauvé par moi !

— Perdu par vous ! Les entendez-vous ? Ils viennent, les voilà. Fuyez, Claire, fuyez par ce souterrain. Vous avez cinq minutes, c'est plus qu'il ne vous en faut.

— Je ne fuis pas, je reste.

— Mais savez-vous pourquoi je suis descendu ici ? savez-vous ce que je vais faire ?

Madame de Cambes ramassa la torche et l'approcha du baril de poudre.

— Je m'en doute, dit-elle.

— Claire, s'écria Canolles, épouvanté, Claire !

— Répétez encore que vous voulez mourir, et nous mourrons ensemble.

La figure pâle de la vicomtesse indiquait une telle résolution que Canolles comprit qu'elle allait faire ce qu'elle disait. Il s'arrêta.

— Mais enfin, que voulez-vous ? dit-il.

— Je veux que vous vous rendiez.

— Jamais ! dit Canolles.

— Le temps est précieux, continua la vicomtesse, rendez-vous. Je vous offre la vie, je vous offre l'honneur, puisque je vous donne l'excuse de la trahison.

— Laissez-moi fuir, alors. J'irai mettre mon épée aux pieds du roi et lui demander l'occasion de prendre ma revanche.

— Vous ne fuirez pas.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je ne puis vivre ainsi ; parce que je ne puis vivre séparée de vous ; parce que je vous aime.

— Je me rends, je me rends ! s'écria Canolles en se préci-

pitant aux genoux de madame de Cambes et en jetant loin d'elle la torche qu'elle tenait à la main.

— Oh ! murmura la vicomtesse, cette fois, je le tiens, et on ne me le reprendra plus.

Il y avait une chose étrange et qui cependant peut s'expliquer : c'était que l'amour agît d'une façon si opposée sur ces deux femmes.

Madames de Cambes, retenue, douce, timide, était devenue décidée, hardie et forte.

— Nanon, capricieuse, volontaire, était devenue timide, douce et retenue.

C'est que madame de Cambes se sentait de plus en plus aimée par Canolles.

C'est que Nanon sentait que chaque jour l'amour de Canolles diminuait.

X

Cette seconde rentrée de l'armée des princes à Bordeaux fut bien différente de la première. Cette fois, il y avait des lauriers pour tout le monde, même pour les vaincus.

La délicatesse de madame de Cambes en avait réservé une bonne part à Canolles, qui, aussitôt qu'il eut franchi la barrière côte à côte avec son ami Ravailly, qu'il avait failli tuer deux fois, fut entouré comme un grand capitaine et félicité comme un vaillant soldat.

Les vaincus de l'avant-veille, et surtout ceux qui avaient attrapé quelque horion dans le combat, avaient bien conservé une certaine rancune contre leur vainqueur, mais Canolles était si bon, si beau, si simple ; il supportait si gaiement et si dignement à la fois sa nouvelle position ; il avait été entouré d'un cortège d'amis si empressés ; les officiers et les soldats du régiment de Navailles en faisait un si grand éloge, comme leur capitaine et comme gouverneur de l'île Saint-Georges, que les Bordelais oublièrent vite. Ils avaient d'ailleurs bien autre chose à penser.

Monsieur de Bouillon arrivait le lendemain ou le surlendemain, et les nouvelles les plus précises annonçaient que, dans huit jours au plus tard, le roi serait à Libourne.

Madame de Condé se mourait d'envie de voir Canolles. Elle le regarda passer cachée derrière le rideau de sa fenêtre et lui trouva une mine tout à fait conquérante et qui répondait à merveille à la réputation qu'amis et ennemis lui avaient faite.

Madame de Tourville, contrairement à l'avis de madame la Princesse, prétendit qu'il manquait de distinction. Lenet affirma qu'il le tenait pour un galant homme, et monsieur de la Roche-foucauld se contenta de dire :

— Ah ! ah ! voici donc le héros.

On assigna un logement à Canolles ; c'était dans la grande forteresse de la ville, au château Trompette. Le jour, il avait

entière liberté de se promener par la ville, d'y faire ses affaires ou d'y suivre ses plaisirs. À la retraite, il rentrait, le tout sur parole d'honneur de ne point chercher à s'échapper et de ne point correspondre avec ceux du dehors.

Avant de faire ce dernier serment, Canolles avait demandé la permission d'écrire quatre lignes. Cette permission lui avait été accordée, et il avait fait parvenir à Nanon la lettre suivante :

Prisonnier, mais libre dans Bordeaux sur ma parole de n'avoir pas de correspondance extérieure, je vous écris ces quelques mots, chère Nanon, pour vous assurer de mon amitié, dont pourrait vous faire douter mon silence. Je m'en rapporte à vous pour défendre mon honneur près du roi et de la reine.

Baron DE CANOLLES.

Dans ces conditions-là, fort douces, comme on le voit, on pouvait reconnaître l'influence de madame de Cambes.

Canolles en eut pour cinq ou six jours avant d'en avoir fini avec tous les repas, avec toutes les fêtes que lui donnaient ses amis. On le rencontrait sans cesse avec Ravailly, qui se promenait le bras gauche passé au bras de Canolles et le bras droit en écharpe. Quand le tambour battait et que les Bordelais partaient pour quelque expédition ou couraient à quelque émeute, on était sûr de voir sur le chemin Canolles, ayant Ravailly au bras ou seul et les mains derrière le dos, curieux, souriant et inoffensif.

Depuis son arrivée, au reste, il n'avait aperçu madame de Cambes que rarement, et il lui avait parlé à peine. Il semblait suffire à la vicomtesse que Canolles ne fût plus près de Nanon, et elle était heureuse de le tenir, comme elle l'avait dit, près d'elle. Alors Canolles lui avait écrit pour se plaindre doucement, et alors elle l'avait fait recevoir dans une ou deux maisons de la ville, par cette protection invisible aux yeux mais palpable au cœur, pour ainsi dire, de la femme qui aime sans vouloir être devinée.

Il y avait même plus. Canolles, par l'intermédiaire de Lenet,

avait reçu la permission de faire sa cour à madame de Condé, et le beau prisonnier paraissait là quelquefois, bourdonnant et coquetant autour des femmes de madame la Princesse.

Au reste, il n'y avait pas d'homme qui parût plus désintéressé dans les affaires politiques que l'était Canolles : voir madame de Cambes, échanger quelques mots avec elle ; s'il ne pouvait parvenir à lui parler, recueillir son geste affectueux, lui serrer la main quand elle montait en voiture ; tout huguenot qu'il était, lui offrir de l'eau bénite à l'église, c'était la grande affaire des journées du prisonnier.

La nuit, il pensait à la grande affaire du jour.

Cependant, au bout de quelques temps, cette distraction ne suffit plus au prisonnier. Or comme il comprenait l'exquise délicatesse de madame de Cambes, qui craignait encore plus pour l'honneur de Canolles que pour le sien, il chercha à augmenter le cercle de ses distractions. D'abord, il se battit avec un officier de la garnison et avec deux bourgeois, ce qui lui fit toujours passer quelques heures. Mais comme il désarma l'un de ses adversaires et blessa les deux autres, cette distraction lui manqua bientôt, faute de gens disposés à le distraire.

Puis il eut une ou deux bonnes fortunes. Ce n'était point étonnant : outre que Canolles, comme nous l'avons dit, était fort beau garçon, depuis qu'il était prisonnier il était devenu on ne peut plus intéressant. Pendant trois jours entiers et pendant toute la matinée du quatrième, on avait parlé de sa captivité. C'était presque autant que celle de monsieur le Prince.

Un jour que Canolles espérait voir madame de Cambes à l'église et que madame de Cambes, de peur de l'y rencontrer peut-être, n'y était point venue, Canolles, fidèle à son poste près de la colonne, offrit de l'eau bénite à une charmante dame qu'il n'avait pas encore vue. Ce n'était point la faute de Canolles, mais celle de madame de Cambes. Si la vicomtesse fût venue, il n'aurait songé qu'à elle, il n'aurait vu qu'elle, il n'aurait offert d'eau bénite qu'à elle.

Le jour même, comme Canolles s'enquérât auprès de lui-même quelle pouvait être cette charmante brune, il reçut une lettre d'invitation pour passer la soirée chez l'avocat général Lavie, le même qui avait voulu s'opposer à l'entrée de madame la Princesse et qui, en sa qualité de soutien de l'autorité royale, était détesté presque à l'égal de monsieur d'Épernon. Canolles, qui éprouvait de plus en plus le besoin de se distraire, accueillit l'invitation avec reconnaissance et, à six heures, se rendit chez l'avocat général.

L'heure peut paraître étrange à nos modernes lions, mais il y avait deux raisons pour que Canolles se rendît de si bonne heure à l'invitation de monsieur l'avocat général : la première, c'est qu'à cette époque, comme on dînait à midi, les soirées commençaient infiniment moins tard ; la seconde, c'est que comme Canolles rentrait régulièrement au château Trompette à neuf heures et demie au plus tard, il lui fallait, s'il voulait faire autre chose qu'une simple apparition, arriver des premiers.

En entrant au salon, Canolles poussa un cri de joie : madame Lavie n'était autre que cette charmante brune à laquelle il avait si galamment offert de l'eau bénite le matin même.

Canolles fut accueilli dans les salons de l'avocat général en royaliste qui a fait ses preuves. À peine la présentation eut-elle eu lieu, qu'il fut entouré d'hommages capables d'étourdir un des sept sages de la Grèce. On compara sa défense, lors de sa première attaque, à celle d'Horatius Coclès, et sa défaite à la prise de Troie, ruinée par les artifices d'Ulysse.

— Mon cher monsieur de Canolles, lui dit l'avocat général, je sais de bonne part qu'il a été fort question de vous à la cour et que votre belle défense vous y a couvert de gloire. Aussi la reine a-t-elle juré qu'elle vous échangeait aussitôt qu'elle le pourrait, et que le jour où vous rentreriez à son service, ce serait avec le grade de mestre-de-camp ou de brigadier. Maintenant, voulez-vous être échangé ?

— Ma foi, monsieur, répondit Canolles en lançant un coup

d'œil meurtrier à madame Lavie, je vous jure que mon plus grand désir est que la reine ne se presse pas : elle aurait à m'échanger contre de l'argent ou contre un bon militaire. Je ne vaud pas cette dépense, et je ne mérite pas cet honneur. J'attendrai que Sa Majesté ait pris Bordeaux, où je me trouve à merveille ; alors elle m'aura pour rien.

Madame Lavie sourit avec grâce.

— Diable ! dit son mari, vous parlez tièdement de votre liberté, baron.

— Eh ! pourquoi m'y échaufferais-je ? dit Canolles. Croyez-vous qu'il me soit bien agréable de reprendre du service actif pour me retrouver exposé à tuer quotidiennement quelqu'un de mes amis ?

— Mais quelle vie menez-vous ici ? reprit l'avocat général, une vie indigne d'un homme de votre portée. Étranger à tout conseil, à toute entreprise, forcé de voir les autres servir la cause à laquelle ils appartiennent, tandis que vous vous croisez les bras, inutile, froissé : voilà ce que vous êtes. La situation doit vous peser.

Canolles regarda madame Lavie, qui le regardait de son côté.

— Mais non, dit-il, vous vous trompez, et je ne m'ennuie pas le moins du monde. Vous vous occupez de politique, ce qui est fort ennuyeux, moi, je fais l'amour, ce qui est fort amusant. Vous êtes les uns les serviteurs de la reine, les autres les serviteurs de la princesse. Moi, je ne m'attache pas exclusivement à une souveraine, je suis l'esclave de toutes les femmes.

Cette réponse fut goûtée, et la maîtresse de la maison en exprima son opinion par un sourire.

Bientôt, les parties s'organisèrent. Canolles se mit à jouer, madame Lavie entra de moitié dans son jeu contre son mari, qui perdit cinq cents pistoles.

Le lendemain, le peuple, je ne sais à quel propos, s'avisa de faire une émeute. Un partisan des princes, plus fanatique que les autres, proposa d'aller casser à coups de pierres les carreaux de

monsieur Lavie. Lorsque les carreaux furent cassés, un autre proposa de mettre le feu à sa maison. On courait déjà aux tisons lorsque Canolles arriva avec un détachement du régiment de Navailles, conduisit madame Lavie en sûreté et arracha son mari des mains d'une douzaine de furieux qui, ne pouvant point le brûler, voulaient au moins le pendre.

— Eh bien ! monsieur l'homme d'action, dit Canolles à l'avocat général tout blêmissant de terreur, que pensez-vous maintenant de mon oisiveté ? fais-je pas mieux de ne rien faire ?

Sur quoi il rentra au château Trompette, attendu que la retraite sonnait. En rentrant, il trouva sur son guéridon une lettre dont la forme lui fit battre le cœur et dont l'écriture le fit tressaillir.

C'était l'écriture de madame de Cambes.

Canolles ouvrit vivement la lettre et lut :

Demain, soyez seul à l'église des Carmes vers six heures de l'après-midi, et vous mettez dans le premier confessionnal, à gauche en entrant. Vous en trouverez la porte ouverte.

— Tiens ! pensa Canolles, voilà une idée originale.

Il y avait un post-scriptum.

Ne vous vantez pas, disait-il, d'aller où vous avez été hier et aujourd'hui. Bordeaux n'est pas une ville royaliste, songez-y, et que le sort que sans vous allait subir monsieur l'avocat général vous fasse réfléchir.

— Bon ! dit Canolles, elle est jalouse. J'ai donc eu raison, quoi qu'elle en dise, d'aller hier et aujourd'hui chez monsieur Lavie.

XI

Il faut dire que, depuis son arrivée à Bordeaux, Canolles avait passé par tous les tourments de l'amour malheureux. Il avait vu la vicomtesse choyée, entourée, adulée, sans avoir pu se montrer assidu près d'elle, et il lui avait fallu, pour toute consolation, saisir au passage quelque coup d'œil dérobé par Claire à l'investigation des médisants. Après la scène du souterrain, après les paroles ardentes échangées entre la vicomtesse et lui dans ce moment suprême, cet état de choses lui semblait non plus même de la tiédeur, mais de la glace. Cependant comme au fond de cette froideur Canolles sentait qu'il était aimé réellement et profondément, il avait pris son parti d'être le plus infortuné des amants heureux. Après tout, la chose était facile. Grâce à la parole qu'on lui avait fait donner de ne point entretenir de correspondance avec l'extérieur, il avait relégué Nanon dans ce petit coin de la conscience destiné aux remords amoureux. Or comme il n'avait aucune nouvelle de la jeune femme et que, par conséquent, il s'épargnait l'ennui que cause toujours la lutte, c'est-à-dire le souvenir palpable de la femme à qui l'on est infidèle, ses remords à lui n'étaient point par trop insupportables.

Cependant parfois, au moment où le plus joyeux sourire épanouissait le visage du jeune homme, au moment où sa voix éclatait en mots spirituels et joyeux, tout à coup un nuage passait sur son front, et un soupir s'échappait sinon de son cœur, du moins de ses lèvres. Ce soupir était pour Nanon ; ce nuage, c'était le souvenir des temps passés qui projetait son ombre dans le présent.

Madame de Cambes avait remarqué ces secondes de tristesse, son œil avait sondé toutes les profondeurs du cœur de Canolles, et elle avait réfléchi qu'elle ne pouvait laisser Canolles ainsi abandonné à lui-même. Entre un ancien amour qui n'était pas éteint tout à fait et une nouvelle passion qui pouvait naître, le

surplus de cette séve ardente, consumée autrefois par les occupations militaires et par la représentation d'un poste élevé pouvait tourner en élément contraire à cet amour si pur qu'elle cherchait à lui inspirer. Elle ne cherchait d'ailleurs qu'à gagner du temps afin que le souvenir de tant d'aventures romanesques s'effaçât ou à peu près, après avoir tenu éveillée la curiosité de tous les courtisans de la princesse. Peut-être madame de Cambes se trompait-elle ; peut-être, en avouant tout haut son amour, eût-elle obtenu qu'on s'en fût moins occupé, ou qu'on s'en fût occupé moins longtemps.

Mais celui de tous qui suivait avec le plus d'attention et de succès les progrès de cette mystérieuse passion, c'était Lenet. Quelque temps son œil observateur avait reconnu l'existence de l'amour sans en connaître l'objet. Il n'avait point deviné, il est vrai, la situation précise de cet amour, il ignorait s'il était solitaire ou partagé ; seulement, madame de Cambes, quelquefois tremblante et indécise, quelquefois forte et arrêtée, presque toujours indifférente aux plaisirs qu'on goûtait autour d'elle, lui avait paru véritablement frappée au cœur. Tout à coup, cette ardeur qu'elle avait montrée pour la guerre s'était éteinte, elle n'était plus tremblante, ni forte, ni indécise, ni arrêtée ; elle était pensive, souriant sans motif, pleurant sans cause, comme si ses lèvres et ses yeux répondaient aux variations de la pensée, aux élans opposés de son esprit. C'était depuis six ou sept jours que ce changement s'était opéré ; c'était depuis six ou sept jours que Canolles était pris. Canolles, à n'en pas douter, était donc l'objet de cet amour.

Lenet, au reste, était tout prêt à favoriser un amour qui pouvait donner un jour un si brave défenseur à madame la Princesse.

Monsieur de la Rochefoucauld était peut-être encore plus avancé que Lenet dans l'exploration du cœur de madame de Cambes. Mais ses gestes, ses yeux, sa bouche disaient si juste ce qu'il leur permettait de dire seulement que personne n'aurait pu affirmer s'il avait de l'amour ou de la haine pour madame de

Cambes. Quant à Canolles, il n'en parlait pas, ne le regardait pas et n'en tenait point plus de compte que s'il n'eût pas existé. Du reste, guerroyant plus que jamais, se posant en héros, prétention dans laquelle il était secondé par un courage à toute épreuve et une véritable habileté militaire ; donnant chaque jour plus d'importance à sa position de lieutenant du généralissime. Monsieur de Bouillon, au contraire, froid, mystérieux, calculateur, servi admirablement dans sa politique par des accès de goutte qui venaient parfois tellement à point qu'on était tenté d'en nier la réalité, négociait toujours, se dissimulait le plus possible, ne pouvant s'habituer à mesurer l'abîme qui séparait Mazarin de Richelieu et craignant toujours pour sa tête, qu'il avait failli perdre sur le même échafaud que Cinq-Mars et qu'il n'avait rachetée qu'en donnant Sedan, sa ville, et en renonçant sinon de droit, du moins de fait, à sa qualité de prince souverain.

Quant à la ville elle-même, elle était emportée par le torrent de mœurs galantes qui débordait de tous côtés sur elle. Entre deux feux, entre deux morts, entre deux ruines, les Bordelais étaient si peu sûrs du lendemain qu'il fallait bien adoucir cette existence précaire qui pouvait ne compter l'avenir que par secondes.

On se rappelait La Rochelle, dévastée déjà par Louis XIII, et la profonde admiration d'Anne d'Autriche pour ce fait d'armes. Pourquoi Bordeaux n'offrirait-il pas à la haine et à l'ambition de cette princesse une seconde édition de La Rochelle ?

On oubliait toujours que celui qui passait son niveau sur les têtes et sur les murailles trop hautes était mort, et que le cardinal de Mazarin était à peine l'ombre du cardinal de Richelieu.

Donc chacun se laissait aller, et ce vertige prenait Canolles comme les autres. Il est vrai aussi que parfois il se mettait à douter de tout, et dans ses actes de scepticisme il doutait de l'amour de madame de Cambes comme des autres choses de ce monde. Dans ces moments-là, Nanon grandissait dans son cœur, plus tendre et plus dévouée de son absence même. Dans ces moments-

là, si Nanon eût apparu à ses yeux, l'inconstant esprit qu'il était, il fût tombé aux pieds de Nanon.

Ce fut au milieu de toutes ces incohérences de pensée, que peuvent seuls comprendre les cœurs qui se sont trouvés entre deux amours, que Canolles reçut la lettre de la vicomtesse. Il va sans dire que toute autre idée disparut à l'instant même. Après avoir lu la lettre, il ne comprenait pas qu'il eût jamais pu aimer une autre que madame de Cambes, après l'avoir relue, il crut n'avoir jamais aimé qu'elle.

Canolles passa une de ces nuits fiévreuses qui brûlent et reposent à la fois, le bonheur faisant le contre-poids de l'insomnie. Quoique de toute la nuit il eût à peine fermé l'œil, dès le matin il était levé.

On sait comment les amoureux passent les heures qui précèdent un rendez-vous : à regarder leur montre, à courir çà et là, et à aller donner de la tête dans leurs plus chers amis, qu'ils ne reconnaissent pas. Canolles fit toutes les folies qu'exigeait son état.

À l'heure précise (il entra pour la vingtième fois dans l'église), il alla au confessionnal, qui était ouvert. À travers les vitraux sombres filtraient les rayons du soleil couchant, tout l'intérieur du monument religieux était éclairé de cette mystérieuse lumière si douce à ceux qui prient et à ceux qui aiment. Canolles eût donné un an de sa vie pour ne pas perdre une espérance en ce moment.

Canolles regarda autour de lui pour bien s'assurer que l'église était déserte, fouilla des yeux chaque chapelle, puis, lorsqu'il fut convaincu que personne ne pouvait le voir, il entra dans le confessionnal, qu'il ferma après lui.

XII

Un instant après, Claire, enveloppée dans une mante épaisse, apparut elle-même à la porte, au dehors de laquelle elle laissa Pompée en sentinelle, puis, après s'être assurée à son tour qu'elle ne courait pas le danger d'être vue, elle vint s'agenouiller sur un des prie-Dieu du confessionnal.

— Enfin, dit Canolles, c'est donc vous, madame, vous avez eu enfin pitié de moi !

— Il le fallait bien, puisque vous vous perdiez, répondit Claire, toute troublée de dire, au tribunal de la vérité, un mensonge bien innocent mais qui n'en était pas moins un mensonge.

— Ainsi, madame, dit Canolles, c'est à un simple sentiment de commisération que je dois le bienfait de votre présence. Oh ! vous en conviendrez, j'avais droit d'attendre mieux que cela de vous.

— Parlons sérieusement, dit Claire, essayant vainement de raffermir sa voix émue, et comme il convient de le faire dans un lieu saint : vous vous perdiez, je le répète, en allant chez M. Lavie, l'ennemi juré de la princesse. Hier, madame de Condé l'apprit de M. de la Rochefoucauld, qui sait tout, et elle dit ces mots qui m'ont effrayée : « Si nous avons à craindre aussi les complots de nos prisonniers, il faudra mettre la sévérité où nous avons mis l'indulgence. Dans les situations précaires, il faut des décisions vigoureuses. Non-seulement nous sommes prêts à en prendre, mais décidés à les exécuter. »

La vicomtesse prononça ces paroles d'une voix plus ferme. Il lui semblait qu'en faveur du prétexte, Dieu excuserait l'action. C'était une espèce de sourdine qu'elle mettait à sa conscience.

— Je ne suis pas le chevalier de Son Altesse, madame, répondit Canolles, je suis le vôtre, et voilà tout. C'est à vous que je me suis rendu, à vous seule. Vous savez en quelle circonstance et à quelle condition.

— Je ne croyais pas, dit Claire, qu'il y eût eu des conditions faites.

— Pas de bouche, peut-être, mais de cœur. Ah ! madame, après ce que vous m'aviez dit, après le bonheur que vous m'aviez laissé entrevoir, après les espérances que vous m'aviez données !... Ah ! madame, convenez franchement que vous avez été bien cruelle.

— Ami, dit Claire, est-ce à vous à me faire un reproche de ce que j'ai soigné votre honneur à l'égal du mien ? et ne comprenez-vous point — il faut que je vous l'avoue, car vous le devineriez certainement —, ne devinez-vous pas que j'ai souffert autant que vous, plus que vous même, puisque je n'ai pas eu la force de supporter cette souffrance ? Écoutez-moi donc, et que mes paroles, qui sortent du plus profond de mon cœur, entrent au plus profond du vôtre. Ami, je vous l'ai dit, j'ai souffert plus que vous, car une crainte m'obsédait, crainte que vous ne pouviez pas avoir, vous, car vous savez bien que je n'aime que vous. En demeurant ici, avez-vous quelque regret de celle qui n'y est pas, et dans les rêves de votre avenir, avez-vous quelque espérance qui ne soit pas de moi ?

— Madame, dit Canolles, vous faites un appel à ma franchise, et je vais vous parler franchement : oui, quand vous m'abandonnez à mes réflexions douloureuses, quand vous me laissez seul en face du passé, quand par votre absence vous me condamnez à errer parmi les tripots avec ces niais plumés qui courtisent leurs petites bourgeoises, quand vous m'évitez du regard ou que vous me faites acheter si cher un mot, un geste, un coup d'œil dont je suis indigne peut-être, oui, je m'en veux de ne pas être mort en combattant, je me reproche de m'être rendu, j'ai des regrets, j'ai du remords.

— Du remords ?

— Oui, madame, du remords ; car, aussi vrai que Dieu est sur ce saint autel devant lequel je vous dis que je vous aime, il y a à cette heure une femme qui pleure, qui gémit, qui donnerait sa vie

pour moi, et cependant elle se dit ou que je suis un lâche ou que je suis un traître.

— Oh ! monsieur.

— Sans doute, madame : ne m'avait-elle pas fait tout ce que je suis ? n'avait-elle pas mon serment de la sauver ?

— Mais vous l'avez sauvée aussi, ce me semble ?

— Oui, des ennemis qui eussent pu torturer sa vie, mais non du désespoir qui déchire son cœur si cette femme sait que c'est à vous que je me suis rendu.

Claire baissa la tête et soupira.

— Ah ! vous ne m'aimez pas ! dit-elle.

Canolles soupira à son tour.

— Je ne veux pas vous tenter, monsieur, continua-t-elle, je ne veux pas vous faire perdre une amie que je ne vaudrais pas. Pourtant, vous le savez, moi aussi, je vous aime. Je venais vous demander votre amour bien dévoué, bien exclusif ; je venais vous dire : Je suis libre, voici ma main ; je vous l'offre, car je n'ai personne à vous opposer, moi, car je ne connais personne qui vous soit supérieur.

— Ah ! madame, s'écria Canolles, vous me transportez, vous me faites le plus heureux des hommes !

— Oh ! dit-elle tristement, vous, monsieur, vous ne m'aimez pas.

— Je vous aime, je vous adore. Seulement, ce que j'ai souffert de votre silence et de votre réserve ne se peut exprimer.

— Mon Dieu ! vous ne devinez donc rien, vous autres hommes ? répondit Claire en levant ses beaux yeux au ciel. N'avez-vous donc pas compris que je ne voulais pas vous faire jouer un rôle ridicule, que je ne voulais pas qu'il fût possible de croire que la reddition de Saint-Georges était une chose arrangée entre nous ? Non, je voulais qu'échangé par la reine ou racheté pour moi, vous m'appartinssiez sans réserve. Hélas ! vous n'avez pas voulu attendre.

— Oh ! maintenant, madame, j'attendrai. Une heure comme

celle-ci, une promesse de votre douce voix qui me dira que vous m'aimez, et j'attendrai des heures, des jours, des années...

— Vous aimez encore mademoiselle de Lartigues ! reprit madame de Cambes en secouant la tête.

— Madame, répondit Canolles, si je vous disais que je n'ai point pour elle une amitié reconnaissante, je mentirais. Croyez-moi, prenez-moi avec ce sentiment. Je vous donne tout ce que je puis donner d'amour, et c'est beaucoup.

— Hélas ! dit Claire, je ne sais si je dois accepter, car vous faites preuve d'un cœur bien généreux, mais aussi bien aimant.

— Écoutez, reprit Canolles, je mourrais pour vous épargner une larme, et je fais pleurer sans être ému celle que vous dites. Pauvre femme, elle a des ennemis, elle, et ceux qui ne la connaissent pas la maudissent. Vous n'avez que des amis, vous. Ceux qui ne vous connaissent pas vous respectent, ceux qui vous connaissent vous aiment. Jugez donc de la différence de ces deux sentiments, dont l'un est commandé par ma conscience, l'autre par mon cœur.

— Merci, mon ami. Mais peut-être cédez-vous à un mouvement d'entraînement produit par ma présence et dont vous pourriez vous repentir. Pesez donc mes paroles. Je vous donne jusqu'à demain pour y répondre. Si vous voulez faire dire quelque chose à mademoiselle de Lartigues, si vous voulez la rejoindre, vous êtes libre, Canolles ; je vous prendrai par la main, et je vous conduirai moi-même hors des portes de Bordeaux.

— Madame, répondit Canolles, il est inutile d'attendre à demain, je vous le dis avec un cœur ardent mais avec une tête froide. Je vous aime, je n'aime que vous, je n'aimerai jamais que vous.

— Ah ! merci, merci, ami ! s'écria Claire en faisant glisser la grille et en passant sa main par l'ouverture. À vous ma main, à vous mon cœur.

Canolles saisit cette main, qu'il couvrit de baisers.

— Pompée me fait signe qu'il est temps de sortir, dit Claire.

Sans doute on va fermer l'église. Adieu, mon ami, ou plutôt au revoir. Demain vous saurez ce que je veux faire pour vous, c'est-à-dire pour nous. Demain vous serez heureux, car je serai heureuse.

Et, ne pouvant maîtriser le sentiment qui l'entraînait vers le jeune homme, elle attira à son tour sa main vers elle, baisa le bout de ses doigts et s'enfuit légèrement, laissant Canolles joyeux comme les anges, dont les célestes concerts semblaient avoir un écho dans son cœur.

XIII

Cependant, comme l'avait dit Nanon, le roi, la reine, le cardinal et monsieur de la Meilleraye s'étaient mis en route pour châtier la ville rebelle qui avait osé prendre ouvertement le parti des princes. Ils approchaient lentement, mais ils approchaient.

En arrivant à Libourne, le roi reçut une députation des Bordelais qui venaient l'assurer de leur respect et de leur dévouement. Dans l'état où étaient les choses, l'assurance était étrange.

Aussi la reine reçut-elle les ambassadeurs du haut de sa hauteur autrichienne.

— Messieurs, dit-elle, nous allons poursuivre notre chemin par Vayres. Nous pourrons donc bientôt juger par nous-mêmes si votre respect et votre dévouement sont aussi sincères que vous le dites.

À ce mot de Vayres, les députés, informés sans doute de quelque circonstance ignorée de la reine, se regardèrent avec une sorte d'inquiétude. Anne d'Autriche, à qui rien n'échappait, ne faillit point à remarquer ce regard.

— Allons sur-le-champ à Vayres, dit-elle, la place est bonne, à ce que nous a assuré monsieur le duc d'Épernon. Nous y logerons le roi.

Puis, se retournant vers son capitaine et vers les personnes de sa suite :

— Qui commande donc à Vayres ? demanda-t-elle.

— On dit, madame, répondit Guitaut, que c'est un nouveau gouverneur.

— Un homme sûr, j'espère ? dit la reine en fronçant le sourcil.

— Un homme à monsieur le duc d'Épernon.

Le front de la reine s'éclaircit.

— S'il en est ainsi, marchons vite, dit-elle.

— Madame, dit le duc de la Meilleraye, Votre Majesté fera

comme elle l'entendra, mais je crois qu'il ne faudrait pas marcher plus vite que l'armée. Une entrée belliqueuse dans la citadelle de Vayres ferait à merveille. Il est bon que les sujets du roi connaissent les forces de Sa Majesté : cela encourage les fidèles et désespère les perfides.

— Je crois que monsieur de la Meilleraye a raison, dit le cardinal de Mazarin.

— Et moi, je dis qu'il a tort, répondit la reine. Nous n'avons rien à craindre avant Bordeaux. Le roi est fort par lui-même et non par ses troupes : sa maison suffira.

Monsieur de la Meilleraye baissa la tête en signe d'obéissance.

— Que Votre Majesté ordonne, dit-il, elle est la reine.

La reine appela Guitaut, lui ordonna de rassembler les gardes, les mousquetaires et les cheveu-légers. Le roi monta à cheval et se mit à leur tête. La nièce de Mazarin et les dames d'honneur montèrent dans un carrosse.

On se mit aussitôt en marche pour Vayres. L'armée suivait, et comme il y avait dix lieues seulement à faire, elle devait arriver trois ou quatre heures après le roi et camper sur la rive gauche de la Dordogne.

Le roi avait douze ans à peine, et cependant c'était déjà un charmant cavalier, maniant sa monture avec grâce et ayant dans toute sa personne cet orgueil de race qui en fit par la suite le roi d'Europe le plus exigeant en matière d'étiquette. Élevé sous les yeux de la reine mais persécuté par les éternelles lésineries du cardinal, qui le laissait manquer des choses les plus nécessaires, il attendait avec une impatience furieuse l'heure de sa majorité, qui devait sonner au 5 septembre suivant, et, par anticipation, laissait parfois échapper au milieu de ses caprices d'enfant des boutades royales qui indiquaient ce qu'il serait un jour. Cette campagne lui avait donc souri très-fort : c'était en quelque sorte une mise hors de page, un apprentissage du capitanat, un essai de la royauté. Il marchait donc fièrement, tantôt à la portière du

carrosse, saluant la reine et faisant les doux yeux à madame de Frontenac dont on le disait amoureux, et tantôt en tête de sa maison, causant avec monsieur de la Meilleraye et le vieux Guitaut des campagnes du roi Louis XIII et des prouesses de feu monsieur le cardinal.

Tout en causant et en marchant ainsi, l'on gagnait du chemin, et l'on commençait à apercevoir les tours et les galeries du fort de Vayres. Le temps était magnifique, le paysage pittoresque, le soleil dardait ses rayons obliques sur la rivière. On se fût cru en promenade tant la neige affectait de joie et de belle humeur. Le roi marchait entre monsieur de la Meilleraye et Guitaut, lorgnant la place, dans laquelle pas un mouvement ne se faisait sentir, quoiqu'il fût plus que probable que les sentinelles qu'on apercevait avaient de leur côté découvert et signalé cette brillante avant-garde de l'armée du roi.

Le carrosse de la reine doubla le pas et vint se placer au premier rang.

— Mais, dit Mazarin, une chose m'étonne, monsieur le maréchal.

— Laquelle, monseigneur ?

— Il me semble qu'habituellement, les bons gouverneurs savent ce qui se passe autour de leurs forteresses et que lorsqu'un roi prend la peine de marcher vers cette forteresse, ils lui doivent au moins une députation.

— Oh bah ! dit la reine en éclatant d'un rire bruyant et forcé, des cérémonies ! Allons donc, c'est inutile, j'aime mieux la fidélité.

Monsieur de la Meilleraye se couvrit le visage de son mouchoir pour cacher sinon une grimace, du moins l'envie qu'il avait de la faire.

— Mais c'est qu'en vérité personne ne bouge, dit le jeune roi, assez mécontent d'un pareil oubli de ces règles de l'étiquette dont il devait plus tard faire les bases de sa grandeur.

— Sire, répondit Anne d'Autriche, voici monsieur de la

Meilleraye et Guitaut qui vous diront que le premier devoir d'un gouverneur, en pays ennemi surtout, est, de peur de surprise, de se tenir coi et couvert derrière ses murailles. Voyez-vous pas votre drapeau, le drapeau de Henri IV et de François I^{er}, qui flotte sur la citadelle ?

Et elle montrait avec orgueil cet emblème significatif qui prouvait combien elle avait raison dans son espoir.

Le cortège continua sa route et, en s'avancant, découvrit un ouvrage avancé qui paraissait élevé depuis quelques jours seulement.

— Ah ! ah ! dit le maréchal, il paraît que le gouverneur est véritablement un homme de métier. Cet avant-poste est bien choisi, et ce retranchement habilement dessiné.

La reine sortit la tête par la portière, et le roi se haussa sur ses étiéris.

Une seule sentinelle se promenait sur la demi-lune, mais, du reste, le retranchement paraissait aussi solitaire et aussi muet que la citadelle.

— N'importe, dit Mazarin, quoique je ne sois pas soldat, quoique je ne connaisse pas les devoirs militaires d'un gouverneur, je trouve étrange cette façon d'agir à l'égard d'une majesté.

— Avançons toujours, dit le maréchal, nous verrons bien.

Lorsque la petite troupe ne fut plus qu'à cent pas du retranchement, la sentinelle, qui jusque-là avait marché de long en large, s'arrêta. Puis, après un instant d'examen :

— Qui vive ? cria-t-elle.

— Le roi ! répondit monsieur de la Meilleraye.

À ce seul mot, Anne d'Autriche s'attendait à voir courir les soldats, s'empresser les officiers, s'abaisser les ponts, s'ouvrir les portes, flamboyer les épées hautes.

Rien de tout cela n'eut lieu.

Le factionnaire ramena sa jambe droite contre sa jambe gauche, croisa le mousquet sur les arrivants et se contenta de dire, d'une voix haute et ferme :

— Halte-là !

Le roi pâlit de colère ; Anne d'Autriche se mordit les lèvres jusqu'au sang ; Mazarin murmura un juron italien qui était peu de mise en France, mais dont il n'avait jamais pu se déshabituer ; monsieur le maréchal de la Meilleraye n'eut qu'un regard pour Leurs Majestés, mais il fut éloquent.

— J'aime les mesures de précaution pour mon service, dit la reine, essayant de se mentir à elle-même, car, malgré l'assurance factice de son visage, elle commençait à être inquiète au fond du cœur.

— J'aime le respect pour ma personne, murmura le jeune roi, fixant son regard morne sur cette sentinelle impassible.

XIV

Cependant le cri : Le roi ! le roi ! prononcé par la sentinelle plutôt comme un avis que comme marque de respect fut répété par deux ou trois voix et parvint jusqu'au corps de la place. On vit alors un homme apparaître sur le couronnement des remparts et toute la garnison se ranger autour de lui.

Cet homme leva en l'air son bâton de commandement. Aussitôt, les tambours battirent aux champs, les soldats du fort présentèrent les armes, et un coup de canon retentit, grave et solennel.

— Voyez-vous, dit la reine, les voici qui se rendent à leur devoir. Vaut mieux tard que jamais. Passons.

— Pardon, madame, dit le maréchal de la Meilleraye, mais je ne vois pas le moins du monde qu'ils ouvrent les portes, et nous ne pouvons passer que si les portes sont ouvertes.

— Ils oublient de le faire dans l'étonnement et dans l'enthousiasme où les a sans doute jetés cette auguste visite qu'ils ne s'attendaient pas à recevoir, se hasarda de dire un courtisan.

— On n'oublie pas ces choses-là, monsieur, répondit le maréchal.

Puis, se retournant vers le roi et la reine :

— Leurs Majestés me permettent-elles de leur donner un conseil ? ajouta-t-il.

— Lequel, maréchal ?

— Leurs Majestés devraient se retirer à cinq cents pas d'ici avec Guitaut et ses gardes, tandis qu'avec les mousquetaires et les cheveau-légers, j'irais reconnaître la place.

La reine ne répondit que par un mot :

— En avant ! dit-elle, et nous verrons si l'on ose nous refuser le passage.

Le jeune roi, enchanté, piqua son cheval et se trouva de vingt pas en avant.

Le maréchal et Guitaut s'élancèrent et le rejoignirent.

— On ne passe pas ! dit la sentinelle, qui n'avait pas quitté sa position hostile.

— C'est le roi ! crièrent les pages.

— Arrière ! cria la sentinelle avec un geste menaçant.

En même temps, on vit poindre au-dessus du parapet les chapeaux et les mousquets des soldats qui gardaient le premier retranchement.

Un long murmure accueillit ces paroles et cette apparition. Monsieur de la Meilleraye saisit le mors du cheval du roi et lui fit tourner bride, ordonnant en même temps au cocher de la reine de s'éloigner. Les deux majestés insultées se retirèrent donc à la distance de mille pas à peu près des premiers retranchements, tandis que leur suite s'éparpillait comme une bande d'oiseaux après le coup de fusil du chasseur.

Alors le maréchal de la Meilleraye, maître de la position, laissa une cinquantaine d'hommes pour garder le roi et la reine, et, rassemblant le reste de sa troupe, revint avec elle vers les retranchements.

Lorsqu'il fut à cent pas environ des fossés, la sentinelle, qui avait repris sa marche calme et mesurée, s'arrêta de nouveau.

— Prenez un trompette, mettez un mouchoir au bout de votre épée, Guitaut, dit le maréchal, et allez sommer cet impertinent gouverneur de se rendre.

Guitaut obéit, arbora les signes pacifiques qui, dans tous les pays du monde, protègent les hérauts et s'avança vers le retranchement.

— Qui vive ? cria la sentinelle.

— Parlementaire, répondit Guitaut en agitant son épée et le chiffon qui la décorait.

— Laissez venir, dit le même homme qu'on avait déjà vu apparaître sur le rempart de la place et qui sans doute s'était rendu à ce poste avancé par un chemin couvert.

La porte s'ouvrit, un pont s'abaissa.

— Que voulez-vous ? demanda un officier qui l'attendait sur

la porte.

— Parler au gouverneur, répondit Guitaut.

— Me voici, dit l'homme qui avait déjà apparu deux fois, une fois sur les remparts de la place, une fois sur le parapet des retranchements.

Guitaut remarqua que cet homme était fort pâle mais calme et poli.

— Vous êtes le gouverneur de Vayres ? demanda Guitaut.

— Oui, monsieur.

— Et vous refusez d'ouvrir la porte de votre forteresse à Sa Majesté le roi et à la reine régente ?

— J'ai cette douleur.

— Et que prétendez-vous ?

— La liberté de messieurs les princes, dont la captivité ruine et désole le royaume.

— Sa Majesté ne parle pas avec ses sujets.

— Hélas ! nous le savons, monsieur, aussi sommes-nous prêts à mourir, sachant que nous mourrons pour le service de Sa Majesté, bien qu'en apparence nous ayons l'air de lui faire la guerre.

— C'est bien, dit Guitaut, voilà tout ce que nous voulions savoir.

Et, après avoir salué assez cavalièrement le gouverneur, qui lui répondit par un salut plein de courtoisie, il se retira.

Rien ne bougea sur le bastion.

Guitaut rejoignit le maréchal et lui rendit compte de sa mission.

— Que cinquante hommes, dit le maréchal en étendant la main vers le village d'Isson, se rendent au galop dans ce bourg et rapportent à l'instant même toutes les échelles qu'ils pourront trouver.

Cinquante hommes partirent à fond de train, et comme le village n'était pas très-éloigné, ils y furent en un instant.

— Maintenant, messieurs, dit le maréchal, mettez pied à

terre. La moitié de vous, armée de mousquets, protégera l'assaut ; le reste montera à l'escalade.

La proposition fut accueillie par de grands cris de joie. Les gardes, les mousquetaires et les cheveu-légers descendirent vivement et chargèrent les armes.

Pendant ce temps, les cinquante fourrageurs revenaient avec une vingtaine d'échelles.

Tout était toujours calme dans le bastion. La sentinelle se promenait de long en large, et l'on voyait toujours, dépassant la galerie, le bout des mousquets et les cornes des chapeaux.

La maison du roi se mit en marche, commandée par le maréchal en personne. Elle se composait de quatre cents hommes en tout à peu près, dont la moitié, comme l'avait ordonné le maréchal, s'apprêtait à monter à l'assaut, et l'autre moitié à soutenir l'escalade.

Le roi, la reine et sa cour suivaient de loin avec anxiété les mouvements de la petite troupe. La reine elle-même semblait avoir perdu toute son assurance. Pour mieux voir, elle avait fait tourner sa voiture, qui présentait un de ses côtés aux fortifications.

À peine les assaillants eurent-ils fait vingt pas, que la sentinelle s'approcha du bord du rempart, et, d'une voix éclatante :

— Qui vive ? cria-t-elle.

— Ne répondez pas, dit monsieur de la Meilleraye, et allons toujours.

— Qui vive ? cria une seconde fois la sentinelle en apprêtant son arme.

— Qui vive ? répéta-t-elle une troisième fois.

Et elle mit en joue.

— Feu sur ce drôle ! dit monsieur de la Meilleraye.

Au même instant, une volée de coups de mousquets partit des rangs royalistes. La sentinelle, frappée, chancela, laissa échapper son mousquet, qui alla rouler dans le fossé, et tomba en criant :

— Aux armes !

Un seul coup de canon répondit au commencement des hostilités. Le boulet passa en sifflant sur le premier rang, plongea dans le deuxième et le troisième, renversa quatre soldats et s'en alla, en ricochant, éventrer un des chevaux de la voiture de la reine.

Un long cri d'effroi partit du groupe qui gardait Leurs Majestés. Le roi, entraîné, recula ; Anne d'Autriche faillit s'évanouir de rage, et Mazarin de peur. On coupa les traits du cheval mort et des chevaux vivants, qui, en se cabrant de terreur, menaçaient de briser la voiture. Huit ou dix gardes s'y attelèrent et traînèrent la reine hors de la portée des boulets.

Pendant ce temps, le gouverneur démasquait une batterie de six pièces.

Quand monsieur de la Meilleraye vit cette batterie qui en quelques secondes menaçait d'écharper ses trois compagnies, il pensa qu'il serait inutile de pousser plus loin l'attaque et ordonna la retraite.

Du moment où la maison du roi fit son premier pas en arrière, les dispositions hostiles de la forteresse disparurent.

Le maréchal revint près de la reine, l'invitant à choisir un point quelconque des environs pour son quartier général. La reine avisa alors, de l'autre côté de la Dordogne, la petite maison isolée perdue dans les arbres et qui ressemblait à un petit château.

— Voyez, dit-elle à Guitaut, à qui appartient cette maison, et demandez-y l'hospitalité pour moi.

Guitaut partit à l'instant même, traversa la rivière dans le bac du passeur d'Isson et revint, disant que la maison était inhabitée, excepté par une espèce d'intendant, lequel avait répondu que la maison appartenait à monsieur d'Épernon : elle était bien au service de Sa Majesté.

— Partons, alors, dit la reine. Mais où est le roi ?

On appela alors le petit Louis XIV, qui s'était retiré un peu à l'écart. Il se retourna, et quoiqu'il essayât de cacher ses larmes, on vit qu'il avait pleuré.

— Qu'avez-vous donc, sire ? demanda la reine.

— Oh ! rien, madame, répondit l'enfant, si ce n'est qu'un jour, je serai roi, j'espère, et alors... malheur à ceux qui m'auront offensé !

— Comment se nomme le gouverneur ? demanda la reine.
Personne ne put lui répondre. Tout le monde l'ignorait.

On s'informa alors près du passeur du bac, qui répondit qu'il s'appelait Richon.

— C'est bien, dit la reine, je me rappellerai ce nom.

— Et moi aussi, dit le jeune roi.

Cent hommes de la maison du roi à peu près passèrent la Dordogne avec Leurs Majestés, le reste demeura autour de monsieur de la Meilleraye, qui, décidé à assiéger Vayres, attendait l'armée.

À peine la reine était-elle installée dans la petite maison que, grâce au faste de Nanon, elle trouva infiniment plus habitable qu'elle ne l'espérait, que Guitaut se présenta chez elle pour lui dire qu'un capitaine qui prétendait avoir une affaire importante à traiter lui demandait l'honneur d'une audience.

— Et quel est ce capitaine ? demanda la reine.

— Le capitaine Cauvignac, madame.

— Est-il de mon armée ?

— Je ne le crois pas.

— Informez-vous-en, et s'il n'est pas de mon armée, dites-lui que je ne puis le recevoir.

— Je demande pardon à Votre Majesté de n'être pas de son avis sur ce point, dit Mazarin, mais il me semble que ce serait justement s'il n'était pas de son armée qu'elle devrait le recevoir.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que s'il est de l'armée de Votre Majesté et qu'il demande une audience à la reine, ce ne peut être qu'un sujet fidèle ; tandis qu'au contraire, s'il appartient à l'armée ennemie, ce peut être un traître. Or, en ce moment, madame, les traîtres ne sont point à mépriser, attendu qu'ils peuvent être fort utiles.

— Faites entrer, alors, dit la reine, puisque tel est l'avis de monsieur le cardinal.

Le capitaine fut introduit aussitôt et se présenta avec une aisance et une facilité qui étonnèrent la reine, habituée qu'elle était à produire sur ceux qui l'entouraient une impression contraire.

Elle toisa Cauvignac des pieds à la tête, mais celui-ci supporta

à merveille le regard royal.

— Qui êtes-vous, monsieur ? demanda la reine.

— Le capitaine Cauvignac, répondit le nouveau venu.

— Au service de qui êtes-vous ?

— Au service de Votre Majesté, si elle le veut bien.

— Si je le veux bien ? sans doute. D'ailleurs y a-il donc un autre service dans le royaume ? Sommes-nous deux reines en France ?

— Assurément non, madame. Il n'y a qu'une reine en France, et c'est celle aux pieds de laquelle j'ai le bonheur de déposer en ce moment mon très-humble respect. Mais il y a deux opinions, du moins à ce qu'il m'a paru tout à l'heure.

— Que voulez-vous dire ? demanda la reine en fronçant le sourcil.

— Je veux dire, madame, que je me promenais aux environs et que j'étais justement sur un petit tertre qui domine tout le pays, admirant le paysage qui, comme l'a pu remarquer Votre Majesté, est ravissant, lorsque j'ai cru voir que monsieur Richon ne la recevait pas avec tout le respect qui lui était dû. Cela m'a confirmé une chose dont je me doutais déjà d'ailleurs : c'est qu'il y avait en France deux opinions, l'opinion royaliste et une autre, et que monsieur Richon appartenait à cette autre opinion.

Le visage d'Anne d'Autriche se rembrunit de plus en plus.

— Ah ! vous avez cru voir cela ? dit-elle.

— Oui, madame, répondit Cauvignac avec un ton de parfaite naïveté. J'ai même cru voir encore qu'un coup de canon chargé à boulet était parti de la place, et que ce boulet avait offensé le carrosse de Votre Majesté.

— Assez... Ne m'avez-vous demandé audience, monsieur, que pour me faire part de vos sottes observations ?

— Ah ! tu es impolie, se dit en lui-même Cauvignac, en ce cas, tu payeras plus cher.

— Non, madame, je vous ai demandé audience pour vous dire que vous êtes une bien grande reine, et que mon admiration

pour vous est sans égale.

— Ah vraiment ! dit la reine, d'un ton sec.

— En conséquence de cette grandeur et de cette admiration qui en est la suite naturelle, j'ai donc résolu de me consacrer entièrement au service de Votre Majesté.

— Merci, dit la reine avec ironie.

Puis, se retournant vers son capitaine des gardes :

— Ça, Guitaut, dit-elle, que l'on me chasse ce bavard.

— Pardon, madame, dit Cauvignac, je m'en irai bien sans qu'on me chasse. Mais si je m'en vais, vous n'aurez pas Vayres.

Et Cauvignac, saluant Sa Majesté avec une grâce charmante, pirouetta sur ses talons.

— Madame, dit tout bas Mazarin, je crois que vous avez tort de renvoyer cet homme.

— Ça, revenez, dit la reine, et parlez : après tout, vous êtes bizarre et me paraissez divertissant.

— Votre Majesté est bien bonne, répondit Cauvignac en s'inclinant.

— Que parliez-vous donc d'entrer à Vayres ?

— Je disais, madame, que si Votre Majesté était toujours dans l'intention que j'ai cru lui voir manifester ce matin d'entrer à Vayres, je me ferai un devoir de l'y introduire.

— Et comment cela ?

— J'ai cent cinquante hommes à moi dans Vayres.

— À vous ?

— Oui, à moi.

— Eh bien ?

— Je cède ces cent cinquante hommes à Votre Majesté.

— Après ?

— Après ?

— Oui ?

— Après, il me semble que c'est bien le diable si, avec cent cinquante portiers, Votre Majesté ne peut pas se faire ouvrir une porte.

La reine sourit.

— Le drôle a de l'esprit, dit-elle.

Cauvignac devina sans doute le compliment, car il s'inclina une seconde fois.

— Combien vous faut-il, monsieur ? demanda-t-elle.

— Oh ! mon Dieu, madame, cinq cents livres par portier : ce sont les gagnes que je donne aux miens.

— Vous les aurez.

— Et pour moi ?

— Ah ! vous demandez aussi quelque chose pour vous ?

— Je serais fier de tenir un grade de la munificence de Votre Majesté.

— Et quel grade demandez-vous ?

— J'aimerais à être gouverneur de Braune. J'ai toujours désiré être gouverneur.

— Accordé.

— En ce cas, sauf une petite formalité, l'affaire est faite.

— Et quelle est cette formalité ?

— Votre Majesté veut-elle signer ce petit papier que j'avais préparé d'avance dans l'espoir que mes services seraient accueillis de ma magnanime souveraine ?

— Et quel est ce papier ?

— Lisez, madame.

Et, en arrondissant gracieusement le bras et en fléchissant le genou de l'air le plus respectueux, Cauvignac présenta un papier à la reine.

La reine lut :

Le jour où j'entrerai sans coup férir dans Vayres, je payerai à monsieur le capitaine Cauvignac la somme de soixante-quinze mille livres, et je le ferai gouverneur de Braune.

— Ainsi, dit la reine avec une colère contenue, le capitaine Cauvignac n'a point une confiance suffisante dans notre parole royale, et il veut un écrit ?

— Un écrit me paraît ce qu'il y a de mieux, madame, dans les affaires importantes, reprit Cauvignac en s'inclinant : *verba volant*, dit un vieux proverbe ; les paroles volent. Et que Votre Majesté m'excuse, je viens d'être volé.

— Insolent ! s'écria la reine, pour cette fois, sortez !

— Je sors, Votre Majesté, répondit Cauvignac, mais vous n'aurez pas Vayres.

Cette fois encore, le capitaine, répétant la même manœuvre qui lui avait déjà réussi, pirouetta sur ses talons et s'avança vers la porte. Mais, plus irritée cette fois que la première, Anne d'Autriche ne le rappela point.

Cauvignac sortit.

— Qu'on s'assure de cet homme, dit la reine.

Guitaut fit un mouvement pour obéir.

— Pardon, madame, dit Mazarin, mais je crois que Votre Majesté aurait tort de se laisser aller à un premier mouvement de colère.

— Et pourquoi cela ? demanda la reine.

— Parce que je crains que vous n'ayez besoin de cet homme plus tard, et qu'alors, si Votre Majesté le moleste d'une façon quelconque, elle ne soit forcée de le payer le double.

— C'est bien, dit la reine, on le payera ce qu'il faudra, mais qu'en attendant on ne le perde pas de vue.

— Ah ! pour ceci, c'est autre chose, et je suis le premier à applaudir à cette précaution.

— Guitaut, voyez ce qu'il devient, dit la reine.

Guitaut sortit et rentra au bout d'une demi-heure.

— Oh ! Votre Majesté peut être parfaitement tranquille, répondit Guitaut, et votre homme ne cherche pas le moins du monde à s'éloigner. Je me suis informé : il a son domicile à trois cents pas d'ici, chez un aubergiste nommé Biscarros.

— Et c'est là qu'il s'est retiré ?

— Non pas, madame : il a gagné une hauteur et regarde de là les préparatifs que fait monsieur de la Meilleraye pour forcer les

retranchements. Ce spectacle paraît l'intéresser beaucoup.

— Et le reste de l'armée ?

— Elle arrive, madame, et se met en bataille à mesure qu'elle arrive.

— Ainsi le maréchal va attaquer à l'instant même ?

— Je crois, madame, qu'il vaut mieux, avant de risquer une attaque, laisser une nuit de repos aux troupes.

— Une nuit de repos ! s'écria Anne d'Autriche. L'armée royale aura été arrêtée un jour et une nuit devant une pareille bicoque ? Impossible. Guitaut, allez dire au maréchal qu'il ait à attaquer à l'instant même. Le roi veut coucher cette nuit à Vayres.

— Mais, madame, murmura Mazarin, il me semble que cette précaution du maréchal...

— Il me semble, à moi, dit Anne d'Autriche, que lorsque l'autorité royale a été insultée, on ne peut la venger trop vite. Allez, Guitaut, et dites à monsieur de la Meilleraye que la reine le regarde.

Et, congédiant Guitaut d'un geste majestueux, la reine prit son fils par la main, sortit à son tour et, sans s'inquiéter si elle était suivie, monta un escalier qui conduisait à une terrasse.

Cette terrasse, pour laquelle des échappées de vue avaient été ménagées avec le plus grand art, dominait tous les environs.

La reine jeta un coup d'œil rapide sur le paysage. À deux cents pas derrière elle passait la route de Libourne, sur laquelle blanchissait la maison de notre ami Biscarros. À ses pieds coulait la Gironde, calme, rapide et majestueuse ; à sa droite s'élevait le fort de Vayres, silencieux comme une ruine ; tout autour du fort s'étendaient circulairement les retranchements nouvellement élevés. Quelques sentinelles se promenaient sur la galerie, cinq pièces de canon passaient par les embrasures leur cou de bronze et leur gueule béante. À sa gauche, monsieur de la Meilleraye faisait ses dispositions pour camper. Toute l'armée, comme l'avait dit Guitaut, était arrivée et se pressait autour de lui.

Sur un tertre, un homme debout et attentif suivait des yeux tous les mouvements des assiégeants et des assiégés. Cet homme, c'était Cauvinac.

Guitaut traversait le fleuve sur le bac du pêcheur d'Isson.

La reine était debout sur la terrasse, immobile, le sourcil froncé et tenant par la main le petit Louis XIV, qui regardait ce spectacle avec une certaine curiosité et qui de temps en temps disait à sa mère :

— Madame, permettez donc que je monte sur mon beau cheval de bataille et me laissez aller, je vous prie, avec monsieur de la Meilleraye, qui va châtier ces insolents.

Près de la reine était Mazarin, dont le visage fin et railleur avait pris pour le moment un caractère de pensée sérieuse qu'il n'avait que dans les grandes occasions, et derrière la reine et le ministre se tenaient les dames d'honneur, qui, imitant le silence d'Anne d'Autriche, osaient à peine échanger entre elles quelques mots pressés et à voix basse.

Tout cela avait au premier abord l'apparence du calme et de la tranquillité, mais on comprenait que c'était la tranquillité de la mine qu'une étincelle va changer en tempête et en destruction.

C'était surtout Guitaut que suivaient tous les regards, car de lui allait venir l'explosion que l'on attendait avec tant de sentiments divers.

Du côté de l'armée aussi l'attente était grande, car à peine le messenger eut-il touché la rive gauche de la Dordogne et l'eut-on reconnu, que tous les regards se tournèrent sur lui. Monsieur de la Meilleraye, en l'apercevant, quitta le groupe d'officiers au centre duquel il se trouvait et vint à sa rencontre.

Guitaut et le maréchal causèrent quelques instants. Quoique la rivière fût assez large en cet endroit et quoique la distance qui séparait le groupe royal des deux officiers fût grande, elle ne l'était cependant point assez pour qu'on ne pût voir l'étonnement se peindre sur le visage du maréchal. Il était évident que l'ordre qu'il recevait lui paraissait intempestif, aussi leva-t-il un regard

de doute vers le groupe au milieu duquel se distinguait la reine. Mais Anne d'Autriche, qui comprit la pensée du maréchal, fit à la fois de la tête et de la main un geste si impératif que le maréchal, qui connaissait de longue date son impérieuse souveraine, baissa la tête en signe sinon d'assentiment, du moins d'obéissance.

Au même instant et sur un ordre du maréchal, trois ou quatre capitaines qui faisaient près de lui le service que font aujourd'hui nos aides de camp sautèrent en selle et s'élancèrent au galop dans trois ou quatre directions différentes.

Partout où ils passaient, le travail du campement, qu'on venait de commencer, était interrompu à l'instant même, et, au roulement des tambours et au cri des trompettes, l'on voyait les soldats laisser tomber, les uns la paille qu'ils portaient, les autres le marteau avec lequel ils enfonçaient les piquets des tentes. Tous couraient aux armes déposées en faisceaux, les grenadiers saisissant leurs fusils, les simples soldats leurs piques, les artilleurs leurs instruments. Un mouvement de confusion inouïe eut lieu, causé par le croisement de tous ces hommes courant en sens opposé, puis, peu à peu, les cases de l'immense échiquier s'éclaircirent, l'ordre succéda au tumulte, chacun se trouva rangé sous son drapeau : les grenadiers au centre, la maison du roi à l'aile droite, l'artillerie à gauche. Les trompettes et les tambours se turent.

Un seul tambour répondit de derrière les retranchements, puis il cessa à son tour, et un silence funèbre plana sur la plaine.

Alors un commandement clair, précis et ferme retentit. De la distance où elle se trouvait, la reine ne pouvait entendre les paroles, mais elle vit à l'instant même les troupes se former en colonnes. Elle tira son mouchoir et l'agita en l'air, tandis que le jeune roi criait d'une voix fiévreuse et en frappant du pied : En avant ! en avant !

L'armée répondit par un seul cri : Vive le roi ! Puis l'artillerie partit au galop, alla se placer sur un petit tertre, et, au son des

tambours qui battaient la charge, les colonnes s'ébranlèrent.

Ce n'était point un siège en règle, c'était une simple escalade. Les retranchements élevés à la hâte par Richon étaient des remparts de terre. Il n'y avait donc point de tranchée à ouvrir, mais un assaut à donner. Cependant toutes les précautions avaient été prises par l'habile commandant de Vayres, et l'on voyait qu'il avait profité avec une habileté peu commune de toutes les ressources du terrain.

Sans doute Richon s'était imposé à lui-même cette loi de ne point tirer le premier, car cette fois encore il attendit la provocation des troupes royales. Seulement, on vit, comme à la première attaque, s'abaisser ce terrible rang de mousquets dont le feu avait fait un si grand ravage dans la maison du roi.

En même temps, les six pièces en batterie tonnèrent, et l'on vit voler la terre des parapets et les palissades dont ils étaient couverts.

La réponse ne se fit pas attendre. L'artillerie des retranchements tonna à son tour, creusant des vides profonds dans les rangs de l'armée royale. Mais, à la voix des chefs, ces sillons sanglants disparurent. Les lèvres de la blessure un instant ouvertes se refermèrent, la colonne principale, un moment ébranlée, se remit en marche.

Alors ce fut au tour de la mousquetade de pétiller pendant que les canons se rechargeaient.

Cinq minutes après, les deux volées opposées se répondaient d'un seul et même coup, pareilles à deux orages qui lutteraient ensemble, pareilles à deux tonnerres qui gronderaient en même temps.

Puis, comme le temps était calme, qu'aucun souffle n'agitait l'air, que la fumée s'accumulait au-dessus du champ de bataille, bientôt, assiégés et assiégeants disparurent dans un nuage que, par intervalles, déchirait d'un bruyant éclair de flamme la foudre de l'artillerie.

De temps en temps, de ce nuage on voyait, sur les derrières de

l'armée royale, sortir des hommes se traînant avec peine et qui allaient tomber à des distances différentes en laissant derrière eux une trace de sang.

Bientôt, le nombre des blessés s'augmenta. Le bruit des canons et de la mousquetade continuait. Cependant l'artillerie royale ne tirait plus qu'au hasard et en hésitant, car, au milieu de cette épaisse fumée, elle ne pouvait distinguer les amis des ennemis.

Quant à l'artillerie de la place, comme elle n'avait devant elle que des ennemis, ses coups retentissaient plus terribles et plus pressés que jamais.

Enfin, l'artillerie cessa tout à fait son feu. Il était évident qu'on montait à l'assaut et qu'on se battait corps à corps.

Il y eut de la part des spectateurs un instant d'angoisse pendant lequel la fumée, cessant d'être entretenue par le feu des canons et des mousquets, monta lentement. On vit alors l'armée royale repoussée en désordre, laissant le pied des remparts jonché de morts. Une espèce de brèche était pratiquée. Quelques palissades arrachées laissaient apparaître une ouverture, mais cette ouverture était hérissée d'hommes, de piques, de mousquets, et, au milieu de ces hommes, couvert de sang et cependant calme et froid comme s'il assistait en spectateur à la tragédie dans laquelle il venait de jouer un si terrible rôle, se dressait Richon tenant à main une hache émoussée par les coups qu'il avait frappés.

Un charme semblait protéger cet homme sans cesse au milieu du feu, toujours au premier rang, incessamment debout et découvert. Aucune balle ne l'avait atteint, aucune pique ne l'avait touché : il était invulnérable comme il était impassible.

Trois fois le maréchal de la Meilleraye ramena en personne les troupes royales à l'assaut, trois fois les troupes royales furent repoussées sous les yeux du roi et de la reine.

Des larmes silencieuses coulaient sur les joues pâles du jeune roi. Anne d'Autriche tordait ses poings en murmurant :

— Oh ! cet homme, cet homme ! Si jamais il tombe entre

mes mains, j'en ferai un terrible exemple.

Heureusement, la nuit descendait rapide et sombre. C'était une espèce de voile étendu sur la rougeur royale. Le maréchal de la Meilleraye fit sonner la retraite.

Cauvignac quitta son poste, descendit du tertre où il était monté, et, les mains dans les poches de son haut-de-chausses, il s'achemina à travers la prairie vers la maison de maître Biscarros.

— Madame, dit Mazarin en montrant Cauvignac du doigt, voici un homme qui vous eût épargné pour un peu d'or tout le sang que nous venons de répandre.

— Bah ! dit la reine, monsieur le cardinal, est-ce donc là un conseil d'homme économe comme vous ?

— Madame, dit le cardinal, c'est vrai, je sais le prix de l'or, mais je sais aussi le prix du sang, et dans ce moment, le sang est plus cher pour nous que l'or.

— Soyez tranquille, répondit la reine, le sang répandu sera vengé. — Çà, Comminges, ajouta-t-elle, en s'adressant au lieutenant de ses gardes, allez chercher monsieur de la Meilleraye et me le ramenez.

— Et vous, Bernouin, dit le cardinal en montrant à son valet de chambre Cauvignac, qui n'était plus qu'à quelques pas de l'auberge du *Veau d'or*, vous voyez bien cet homme ?

— Oui, monseigneur.

— Eh bien ! allez le chercher de ma part, et introduisez-le cette nuit secrètement dans ma chambre.

Le lendemain de son entrevue avec son amant dans l'église des Carmes, madame de Cambes se rendit chez la princesse avec l'intention d'accomplir la promesse qu'elle avait faite à Canolles.

Toute la ville était en rumeur : on venait annoncer l'arrivée du roi devant Vayres et, en même temps que cette arrivée, l'admirable défense de Richon, qui, avec cinq cents hommes, avait repoussé deux fois l'armée royale, forte de douze mille hommes. Madame la Princesse avait appris la nouvelle une des premières, et, dans le transport de sa joie, elle s'était écriée en battant des

mains :

— Oh ! que n'ai-je cent capitaines comme mon brave Richon !

Madame de Cambes se joignit à l'admiration générale, doublement heureuse de pouvoir applaudir hautement à la conduite d'un homme qu'elle estimait et de trouver ainsi l'occasion de placer en temps opportun une demande dont l'annonce d'un revers eût compromis le succès, tandis qu'au contraire ce succès était presque garanti par l'annonce d'une victoire.

Mais, au milieu de sa joie, la princesse avait cependant de trop grandes occupations pour que Claire osât risquer sa requête. Il s'agissait de faire parvenir à Richon un secours d'hommes dont on comprenait facilement qu'il eût besoin, vu la prochaine jonction de l'armée de monsieur d'Épernon à l'armée royale. On organisait le secours dans le conseil. Claire, voyant les affaires publiques prendre pour le moment le pas sur les affaires de cœur, rentra dans son personnage de conseillère d'État, et, pour ce jour, il ne fut point question de Canolles.

Un mot bien concis mais bien tendre avertit le cher prisonnier de ce retard. Ce nouveau délai lui fut moins cruel qu'on ne pourrait le croire : il y a dans l'attente d'un heureux événement presque autant de douces sensations que dans l'événement lui-même. Canolles avait trop d'amoureuses délicatesses dans le cœur pour ne pas se complaire dans ce qu'il appelait l'antichambre du bonheur. Claire lui demandait d'attendre avec patience : il attendit presque avec joie.

Le lendemain, le secours était organisé. À onze heures du matin, il partit en remontant le fleuve. Mais comme le vent et le courant étaient contraires, on calcula que, quelque diligence qu'il fît, comme il n'avancait qu'à la rame, il ne pourrait arriver que le lendemain. Le capitaine Ravailly, commandant l'expédition, eut ordre de reconnaître en même temps la citadelle de Braune, qui était à la reine et dont on savait que le gouvernement était vacant.

La matinée se passa pour madame la Princesse à surveiller les

préparatifs et les détails de l'embarquement. L'après-midi devait être consacrée à un grand conseil qui avait pour but de s'opposer, si la chose était possible, à la jonction du duc d'Épernon et du maréchal de la Meilleraye, ou tout au moins de retarder cette jonction jusqu'au moment où le secours envoyé à Richon serait entré dans la citadelle.

Force fut donc à Claire d'attendre encore jusqu'au lendemain. Mais, vers quatre heures, elle eut l'occasion de faire à Canolles, qui passait sous ses fenêtres, un si charmant signe, ce signe était si plein de regret et d'amour que Canolles se trouva presque heureux d'être forcé d'attendre.

Cependant le soir, pour être sûre que le retard ne serait pas prolongé plus longtemps et pour se forcer elle-même à faire à la princesse une confidence qui n'était pas sans lui causer quelque embarras, Claire demanda, pour le lendemain, une audience particulière à madame de Condé, audience qui, comme on le pense bien, lui fut accordée sans conteste.

À l'heure dite, Claire entra chez la princesse, qui la reçut avec son plus charmant sourire. Elle était seule, comme Claire le lui avait demandé.

— Eh bien ! petite, lui dit la princesse, qu'y a-t-il donc de si grave que tu me demandes une audience particulière et secrète, lorsque tu sais qu'à toute heure du jour je suis à la disposition de mes amis ?

— Il y a, madame, reprit la vicomtesse, qu'au milieu de la félicité bien due à Votre Altesse, je viens la prier de jeter tout particulièrement les yeux sur sa fidèle servante, qui a besoin aussi d'un peu de bonheur.

— Avec grand plaisir, ma bonne Claire, et jamais le bonheur que Dieu t'enverra n'égalerait celui que je te souhaite. Parle donc... Quelle grâce désires-tu ? Et si elle est en mon pouvoir, compte d'avance qu'elle t'est accordée.

— Veuve, libre, et trop libre, car cette liberté m'est plus pesante que ne me le serait l'esclavage, je voudrais, répondit

Claire, changer mon isolement en une condition meilleure.

— C'est-à-dire que tu veux te marier, n'est-ce pas, petite ? demanda en riant madame de Condé.

— Je crois que oui, répondit Claire, toute rougissante.

— Eh bien ! soit... Cela nous regarde.

Claire fit un mouvement.

— Sois tranquille, nous aurons soin de ton orgueil. Il te faut un duc et pair, vicomtesse. Je te chercherai cela parmi nos fidèles.

— Votre Altesse prend trop de soin, reprit madame de Cambes, et je ne comptais pas lui donner cette peine.

— Oui, mais moi, je veux la prendre, car je dois te rendre en bonheur ce que tu m'as donné en dévouement. Cependant tu attendras la fin de cette guerre, n'est-ce pas ?

— J'attendrai le moins possible, madame, répondit la vicomtesse en souriant.

— Tu me parles là comme si ton choix était déjà fait, comme si tu avais sous la main le mari que tu me demandes.

— C'est qu'en effet la chose est ainsi que le dit Votre Altesse.

— En vérité ! Et quel est cet heureux mortel ? Parle, ne crains rien.

— Oh ! madame, dit Claire, excusez-moi, je ne sais pour-quoi, mais je suis toute tremblante.

La princesse sourit, prit la main de Claire et l'attira à elle.

— Enfant ! lui dit-elle.

Puis, la regardant avec une expression qui redoubla l'embaras de la vicomtesse :

— Est-ce que je le connais ? dit-elle.

— Je crois que Votre Altesse l'a vu plusieurs fois.

— Il n'y a pas besoin de demander s'il est jeune ?

— Vingt-huit ans.

— Sil est noble ?

— Il est bon gentilhomme.

- S'il est brave ?
- Sa réputation est faite.
- S'il est riche ?
- Je le suis.

— Oui, petite, oui, et nous ne l'avons pas oublié. Tu es un des plus opulents seigneurs de notre paroisse, et nous nous souvenons avec bonheur que, dans la guerre que nous faisons, les louis d'or de monsieur de Cambes et les gros écus de tes paysans nous ont tirés plus d'une fois d'embarras.

— Votre Altesse m'honore en me rappelant combien je lui suis dévouée.

— Bien. Nous en ferons un colonel de notre armée s'il n'est que capitaine, et un mestre-de-camp s'il n'est que colonel. Car il est fidèle, je présume ?

— Il était à Lens, madame, répondit Claire avec toute l'habileté qu'elle avait puisée depuis quelque temps dans les études diplomatiques.

— À merveille ! Maintenant, il ne me reste plus qu'une chose à savoir, ajouta la princesse.

— Laquelle, madame ?

— Le nom du bienheureux gentilhomme qui possède déjà le cœur et qui possédera bientôt la personne qui est la plus belle guerrière de mon armée.

Claire, poussée dans ses derniers retranchements, amassait tout son courage pour prononcer le nom du baron de Canolles, quand tout à coup le galop d'un cheval retentit dans la cour, suivi d'une de ces sourdes rumeurs qui accompagnent les grandes nouvelles.

La princesse entendit le double bruit et courut à la fenêtre. Le messager, couvert de sueur et de poussière, sautait à bas de son cheval et, entouré de quatre ou cinq personnes que son entrée avait attirées autour de lui, semblait donner des détails qui, à mesure qu'ils sortaient de sa bouche, plongeaient dans la consternation ceux qui l'écoutaient. La princesse ne put maîtriser plus

longtemps sa curiosité, et, ouvrant la fenêtre :

— Laissez monter ! cria-t-elle.

Le messenger leva la tête, reconnut la princesse et se lança dans l'escalier. Cinq minutes après, il entra dans la chambre, tout souillé de boue, comme il était, les cheveux en désordre et la voix étranglée.

— Pardon, Altesse, dit-il, de me présenter devant vous dans l'état où je suis ! Mais j'apporte une de ces nouvelles qui brisent les portes rien qu'en les prononçant : Vayres a capitulé !

La princesse fit un bond en arrière ; Claire laissa tomber ses bras avec découragement ; Lenet, qui était entré derrière le messenger, pâlit.

Cinq ou six autres personnes qui, oubliant un instant le respect dû à la princesse, avaient fait invasion dans la chambre restèrent muettes de stupéfaction.

— Monsieur Ravailly, dit Lenet, car le messenger n'était autre que notre capitaine de Navailles, répétez ce que vous venez de dire, car j'ai peine à vous croire.

— Je répète, monsieur : Vayres a capitulé !

— Capitulé ! reprit la princesse, et le secours que vous conduisiez ?

— Arrivé trop tard, madame ! Richon se rendait à l'instant même où nous arrivions.

— Richon se rendait ! s'écria madame la Princesse. Le lâche !

Cette exclamation de la princesse fit courir un frisson dans les veines de tous les assistants. Cependant tous restèrent muets, à l'exception de Lenet.

— Madame, dit-il sévèrement et sans aucun ménagement pour l'orgueil de madame de Condé, n'oubliez pas que l'honneur des hommes est dans la parole des princes, comme leur vie est dans la main de Dieu. N'appellez pas lâche le plus brave de vos serviteurs, sans quoi, demain, les plus fidèles vous abandonneront en voyant comment vous traitez leurs pareils, et vous resterez

seule, maudite et perdue.

— Monsieur ! dit la princesse.

— Madame, reprit Lenet, je répète à Votre Altesse que Richon n'est pas un lâche ; que je réponds de lui corps pour corps ; et que, s'il a capitulé, certes c'est parce qu'il ne pouvait pas faire autrement.

La princesse, pâle de colère, allait jeter à la face de Lenet quelqu'une de ces extravagances aristocratiques dans lesquelles elle croyait suppléer suffisamment au bon sens par l'orgueil, mais, à la vue de tous ces visages qui se détournaient d'elle, de ces yeux qui fuyaient les siens, de Lenet le front haut, de Ravailly la tête basse, elle comprit qu'en effet elle serait perdue si elle persévérait dans ce système fatal. Elle appela donc à son secours un argument habituel.

— Malheureuse princesse que je suis, dit-elle, tout m'abandonne donc, la fortune et les hommes ! Ah ! mon enfant, mon pauvre enfant, vous serez perdu comme votre père.

Ce cri de faiblesse de la femme, l'élan de la douleur maternelle, a toujours un écho dans les cœurs. Cette comédie qui déjà si souvent avait réussi à la princesse cette fois encore produisit son effet.

Pendant ce temps, Lenet se faisait répéter sur la capitulation de Vayres tout ce qu'avait pu en apprendre Ravailly.

— Ah ! je le savais bien ! s'écria-t-il au bout d'un instant.

— Et que saviez-vous ? demanda la princesse.

— Que Richon n'était point un lâche, madame.

— Et comment savez-vous cela ?

— Parce qu'il a tenu deux jours et deux nuits ; parce qu'il se fût enseveli sous les ruines de son fort criblé de boulets si une compagnie de recrues ne s'était, à ce qu'il paraît, révoltée et ne l'avait forcé de capituler.

— Il devait mourir, monsieur, plutôt que de se rendre, dit la princesse.

— Eh ! madame, meurt-on quand on veut ? dit Lenet. Mais

au moins, ajouta-t-il en se tournant vers Ravailly, il est prisonnier avec garantie, j'espère.

— Sans garantie, j'en ai peur, répondit Ravailly. On m'a dit que c'était un lieutenant de la garnison qui avait traité, de sorte qu'il pourrait bien y avoir quelque trahison là-dessous, et qu'au lieu d'avoir fait ses conditions, Richon ait été livré !

— Oui, oui ! s'écria Lenet, trahi, livré, c'est cela. Je connais Richon, et je le sais incapable, je ne dirai pas d'une lâcheté, mais d'une faiblesse. Oh ! madame, continua Lenet en s'adressant à la princesse, trahi, livré, entendez-vous ? Vite, vite, occupons-nous de lui. Un traité fait par un lieutenant, monsieur Ravailly ? Il y a quelque grand malheur sur la tête du pauvre Richon. Écrivez vite, madame, écrivez, je vous en supplie.

— Moi ! dit aigrement la princesse, moi, que j'écrive ! Et pourquoi faire ?

— Mais pour le sauver, madame.

— Bah ! dit la princesse, quand on rend une forteresse, on prend ses précautions.

— Mais n'entendez-vous point qu'il ne l'a pas rendue, madame ? N'entendez-vous point ce que dit le capitaine, qu'il a été trahi, vendu peut-être ; que c'est un lieutenant et non pas lui qui a traité ?

— Que voulez-vous qu'on lui fasse donc, à votre Richon ? demanda la princesse.

— Ce qu'on lui fera ? Oubliez-vous, madame, à l'aide de quel subterfuge il s'est introduit dans Vayres ? que nous avons usé à son égard d'un blanc-seing de monsieur d'Épernon ? qu'il a tenu contre une armée royale commandée par la reine et par le roi en personne ? que Richon est le premier qui ait levé l'étendard de la rébellion ? qu'on va faire un exemple, enfin ? Ah ! madame, au nom du ciel, écrivez à monsieur de la Meilleraye ; envoyez un messenger, un parlementaire.

— Et quelle mission donnerons-nous à ce messenger, à ce parlementaire ?

— Celle d'empêcher à tout prix la mort d'un brave capitaine. Car si vous ne vous hâtez... Oh ! je connais la reine, madame, et peut-être votre messenger arrivera-t-il trop tard !

— Trop tard, dit la princesse. Et n'avons-nous pas des otages ? n'avons-nous pas à Chantilly, à Montrond et ici même des officiers du roi prisonniers ?

Claire se leva, épouvantée.

— Ah ! madame ! madame ! s'écria-t-elle, faites ce que vous dit monsieur Lenet : les représailles ne rendront pas la liberté à monsieur Richon.

— Il ne s'agit pas de la liberté, il s'agit de la vie, dit Lenet avec sa sombre persévérance.

— Eh bien ! dit la princesse, ce qu'ils feront, on le fera : la prison pour la prison, l'échafaud pour l'échafaud.

Claire jeta un cri et tomba à genoux.

— Ah ! madame, dit-elle, monsieur Richon est de mes amis. Je venais vous demander une grâce, et vous aviez promis de me l'accorder. Eh bien ! je vous demande d'user de tout votre crédit pour sauver monsieur Richon.

Claire était à genoux. La princesse saisit cette occasion d'accorder aux prières de Claire ce qu'elle refusait aux conseils un peu rudes de Lenet. Elle alla à une table, saisit une plume et écrivit à monsieur de la Meilleraye pour lui demander l'échange de Richon contre un des officiers qu'elle tenait prisonniers, au choix de la reine. Cette lettre écrite, elle chercha des yeux le messenger qu'elle devait envoyer. Alors, tout souffrant qu'il était encore de son ancienne blessure, tout écrasé qu'il fût de sa nouvelle fatigue, Ravailly s'offrit à la seule condition qu'on lui donnât un cheval frais. La princesse l'autorisa à prendre dans ses écuries celui qui lui conviendrait, et le capitaine partit, activé par les cris de la foule, par les exhortations de Lenet et par les supplications de Claire.

Un instant après, on entendit les rumeurs du peuple assemblé, à qui Ravailly venait d'expliquer sa mission et qui, dans sa joie,

criait à tue-tête :

— Madame la Princesse ! monsieur le duc d'Enghien !

Fatiguée de ces apparitions journalières qui ressemblaient bien plus à des ordres qu'à des ovations, la princesse voulut un instant essayer de se refuser aux désirs de cette populace. Mais comme il arrive en pareille circonstance, elle s'entêta, et bientôt, les cris dégénérèrent en hurlements.

— Allons ! dit madame la Princesse en prenant son fils par la main, allons ! Serfs que nous sommes, obéissons !

Et, armant son visage d'un gracieux sourire, elle parut au balcon et salua ce peuple dont elle était à la fois esclave et reine.

XVI

Au moment où la princesse et son fils se montraient sur le balcon, au milieu des acclamations enthousiastes de la multitude, on entendit tout à coup retentir dans le lointain un bruit de fifres et de tambours accompagnés d'une joyeuse rumeur.

Au même instant, cette foule tumultueuse qui assaillait la maison du président Lalane pour voir madame de Condé tourna la tête du côté du bruit qui se faisait entendre et, peu soucieuse des lois de l'étiquette, commença de s'écouler au-devant de ce bruit qui se rapprochait de plus en plus. C'était tout simple. Ils avaient vu déjà dix fois, vingt fois, cent fois peut-être madame la Princesse, tandis que ce bruit leur promettait quelque chose d'inconnu.

— Ils sont francs, au moins, ceux-là, murmura en souriant Lenet derrière la princesse indignée. Mais que signifient cette musique et ces cris ? J'avoue à Votre Altesse que je suis presque aussi avide de le savoir que l'ont été ces mauvais courtisans.

— Eh bien ! dit la princesse, quittez-moi à votre tour, et courez les rues comme eux.

— Je le ferais à l'instant même, madame, répondit Lenet, si j'étais sûr de vous rapporter une bonne nouvelle.

— Oh ! les bonnes nouvelles, dit la princesse avec un regard d'ironie adressé au ciel magnifique qui resplendissait au-dessus de sa tête, je ne m'y attends plus. Nous ne sommes pas en veine.

— Madame, dit Lenet, vous savez que je ne leurre pas facilement, cependant je me trompe bien si tout ce bruit n'annonce pas quelque événement heureux.

En effet, le murmure toujours plus rapproché, une multitude empressée apparaissant au bout de la rue, des bras levés en l'air, des mouchoirs agités convainquirent la princesse elle-même que la nouvelle était bonne. Elle prêta donc l'oreille avec une attention qui lui fit momentanément oublier la désertion de sa cour, et

elle entendit ces mots :

— Braune ! le gouverneur de Braune ! prisonnier le gouverneur !

— Ah ! ah ! dit Lenet, le gouverneur de Braune prisonnier ! Il n'y a que moitié mal. Cela nous fait un otage qui répondra de Richon.

— N'avions-nous pas le gouverneur de l'île Saint-Georges ? répondit la princesse.

— Je suis heureuse, dit madame de Tourville, que le plan que j'avais proposé pour prendre Braune ait si heureusement réussi.

— Madame, dit Lenet, ne nous flattons pas encore d'une victoire aussi complète. Le hasard se joue des plans de l'homme, et quelquefois même des plans de la femme.

— Cependant, monsieur, dit madame de Tourville en se redressant avec son aigreur accoutumée, si le gouverneur est pris, la place doit être prise !

— Ce que vous dites là, madame, n'est point d'une logique absolue. Mais tranquillisez-vous, si nous vous devons ce double succès, je serai comme toujours le premier à vous en féliciter.

— Ce qui m'étonne dans tout cela, dit la princesse, cherchant déjà à l'heureux événement qu'elle attendait un côté blessant pour cet orgueil aristocratique qui faisait le fond de son caractère, ce qui m'étonne, c'est que je ne sois pas prévenue la première de ce qui se passe : c'est une inconvenance impardonnable, et monsieur le duc de la Rochefoucauld n'en fait jamais d'autres.

— Eh ! madame, dit Lenet, nous manquons de soldats pour combattre, et vous voudriez que nous les détournassions encore de leurs postes pour en faire des messagers ! Hélas ! n'exigeons pas trop, et lorsqu'une bonne nouvelle nous arrive, prenons-la telle que Dieu nous l'envoie, et ne demandons pas comment elle nous est venue.

Cependant la foule allait grossissant, car tous les groupes particuliers allaient se joindre au groupe principal, comme des ruisseaux vont se mêler à un fleuve. Au milieu de ce groupe

principal, qui se composait peut-être d'un millier d'individus, apparaissait un petit noyau de soldats, trente hommes à peu près, et, au milieu de ces trente hommes, un prisonnier que les soldats semblaient défendre contre la fureur du peuple.

— À mort ! à mort ! criait la populace ; à mort le gouverneur de Braune !

— Ah ! ah ! dit la princesse avec un sourire de triomphe, décidément, il paraît qu'il y a un prisonnier, et que ce prisonnier est le gouverneur de Braune.

— Oui, dit Lenet. Mais voyez, madame, il paraît aussi que ce prisonnier court danger de mort. Entendez-vous ces menaces ? Voyez-vous ces gestes furieux ? Eh ! madame, ils vont forcer les soldats, ils vont le mettre en morceaux. Oh ! les tigres, ils sentent la chair, et ils voudraient boire du sang.

— Qu'ils boivent ! dit la princesse avec cette férocité particulière aux femmes quand leurs passions mauvaises sont exaltées, qu'ils boivent ! c'est celui d'un ennemi.

— Madame, dit Lenet, cet ennemi est sous la garde de l'honneur de Condé, songez-y. Et d'ailleurs qui vous dit qu'en ce moment, Richon, notre brave Richon, ne court pas les mêmes risques que ce malheureux ? Ah ! ils vont forcer les soldats. S'ils le touchent, il est perdu. Ça, vingt hommes, cria Lenet en se retournant, vingt hommes de bonne volonté pour aider à repousser toute cette canaille. Si un cheveu de ce prisonnier tombe de sa tête, vous m'en répondrez sur la vôtre. Allez...

À ces mots, vingt mousquetaires de la garde bourgeoise appartenant aux meilleurs familles de la ville roulèrent comme un torrent dans les escaliers, percèrent la foule à grands coups de crosse et de mousquet, et vinrent grossir l'escorte. Il était temps : quelques griffes, plus longues et plus acérées que les autres, avaient déjà enlevé des lambeaux d'étoffe à l'habit bleu du prisonnier.

— Ma foi ! merci, messieurs, dit le prisonnier, car vous venez de m'empêcher d'être dévoré par ces cannibales. C'est fort

bien fait à vous. Peste ! s'ils mangent comme cela les hommes, le jour où l'armée royale donnera l'assaut à votre ville, ils la dévoreront toute crue.

Et il se mit à rire en haussant les épaules.

— Ah ! c'est un brave ! s'écria la foule en voyant le calme peut-être un peu affecté du prisonnier et en répétant cette plaisanterie qui flattait son amour-propre, c'est un vrai brave ! Il n'a pas peur. Vive le gouverneur de Braune !

— Ma foi, oui, cria le prisonnier, vive le gouverneur de Braune ! Cela m'irait assez qu'il vécût.

La fureur du peuple se changea dès lors en admiration, et cette admiration s'exprima aussitôt en termes énergiques. Ce fut donc une ovation véritable qui succéda au martyre imminent du gouverneur de Braune, c'est-à-dire de notre ami Cauvignac.

Car, ainsi que l'ont sans doute déjà deviné nos lecteurs, c'était Cauvignac qui, sous le nom pompeux de gouverneur de Braune, faisait cette triste entrée dans la capitale de la Guyenne.

Cependant, ainsi protégé par ses gardes et ensuite par sa présence d'esprit, le prisonnier de guerre fut introduit dans la maison du président Lalanne et, tandis que la moitié de son escorte gardait la grille, conduit par l'autre moitié devant la princesse.

Cauvignac entra fier et tranquille dans le logis de madame de Condé. Mais il faut dire que, sous cette apparence héroïque, le cœur cependant lui battait fort.

Au premier coup d'œil, il fut reconnu, malgré l'état où l'empressement de la foule avait mis son bel habit bleu, ses galons d'or et la plume de son feutre.

— Monsieur Cauvignac ! s'écria Lenet.

— Monsieur Cauvignac gouverneur de Braune ! ajouta la princesse. Ah ! monsieur, cela sent la belle et bonne trahison.

— Que dit Votre Altesse ? demanda Cauvignac, comprenant que c'était le cas ou jamais d'appeler à son aide tout son sang-froid et surtout tout son esprit. Je crois qu'elle a prononcé le mot

trahison ?

— Oui, monsieur, trahison, car sous quel titre vous présentez-vous devant moi ?

— Sous le titre de gouverneur de Braune, madame.

— Trahison, vous le voyez bien. Par qui sont signées vos provisions ?

— Par monsieur de Mazarin.

— Trahison, double trahison ! je le disais. Vous êtes gouverneur de Braune, et c'est votre compagnie qui a livré Vayres : le titre a récompensé l'action.

À ces mots, le plus profond étonnement se peignit sur le visage de Cauvignac. Il regarda autour de lui comme pour chercher la personne à qui ces étranges paroles s'adressaient, et, convaincu par l'évidence qu'aucun autre que lui-même n'était l'objet de l'accusation de la princesse, il laissa retomber ses mains le long de ses hanches avec un geste pleine de découragement.

— Ma compagnie a livré Vayres ! dit-il, et c'est Votre Altesse qui me fait un pareil reproche ?

— Oui, monsieur, c'est moi. Faites donc semblant d'ignorer cela ; feignez l'étonnement. Oui, vous êtes bon comédien, à ce qu'il paraît, mais je ne serai dupe ni de vos physionomies ni de vos paroles, si bien en harmonie qu'elles soient les unes avec les autres.

— Je ne feins rien, madame, répondit Cauvignac. Comment Votre Altesse veut-elle que je sache ce qui s'est passé à Vayres, n'y ayant jamais été ?

— Subterfuge, monsieur, subterfuge !

— Je n'ai rien à répondre à de pareilles paroles, madame, sinon que Votre Altesse paraît mécontente de moi... Que Votre Altesse pardonne à la franchise de mon caractère la liberté de ma défense, c'est moi au contraire qui pensais avoir à me plaindre d'elle.

— À vous plaindre de moi, vous, monsieur ! s'écria la prin-

cesse, étonnée d'une pareille impudence.

— Sans doute, oui, madame, répondit Cauvignac sans se déconcerter : sur votre parole et sur celle de monsieur Lenet ici présent, je recrute une compagnie de braves, je contracte envers eux des engagements d'autant plus sacrés qu'ils étaient presque tous des engagements sur parole, et voilà que lorsque je viens demander à Votre Altesse la somme promise... une misère... trente ou quarante mille livres, destinée non pas à moi, remarquez bien, mais aux nouveaux défenseurs que j'ai fait à messieurs les princes, voilà que Votre Altesse me refuse. Oui, me refuse ! J'en appelle à monsieur Lenet.

— C'est vrai, dit Lenet. Quand monsieur s'est présenté, nous n'avions pas d'argent.

— Et ne pouviez-vous pas attendre quelques jours, monsieur ? Votre fidélité et celle de vos hommes était-elle à l'heure ?

— J'ai attendu le temps que monsieur de la Rochefoucauld m'a demandé lui-même, madame, c'est-à-dire huit jours. Au bout de ces huit jours, je me suis présenté de nouveau. Cette fois, refus formel. J'en appelle encore à monsieur Lenet.

La princesse se retourna du côté du conseiller. Ses lèvres étaient serrées, et ses yeux lançaient des éclairs sous ses sourcils froncés.

— Malheureusement, dit Lenet, je suis forcé d'avouer que ce que dit là monsieur est l'exacte vérité.

Cauvignac se redressa, triomphant.

— Eh bien ! madame, continua-t-il, en pareille circonstance, qu'eût fait un intrigant ? Un intrigant eût été se vendre à la reine, lui et ses hommes. Moi qui ai l'intrigue en horreur, j'ai congédié ma compagnie en rendant à chaque homme sa parole, et seul, isolé, isolé dans une neutralité absolue, j'ai fait ce que le sage commande de faire dans le doute : je me suis abstenu.

— Mais vos soldats, monsieur, vos soldats ! s'écria la princesse, furieuse.

— Madame, répondit Cauvignac, comme je ne suis ni roi ni

prince, mais seulement capitaine, comme je n'ai ni sujets ni vassaux, je n'appelle mes soldats que les soldats que je paye. Or comme les miens, ainsi que l'a affirmé monsieur Lenet, n'étaient aucunement payés, ils se sont trouvés libres. C'est alors qu'ils auront tourné contre leur nouveau chef. Qu'y faire ? J'avoue que je n'en sais rien.

— Mais vous, monsieur, vous qui avez pris le parti du roi, qu'avez-vous à dire ? Que votre neutralité vous pesait ?

— Non, madame, mais ma neutralité, tout innocente qu'elle fût, est devenue suspecte aux partisans de Sa Majesté. Un beau matin, j'ai été arrêté à l'auberge du *Veau d'or*, sur la route de Libourne, et conduit devant la reine.

— Et là, vous avez traité avec elle ?

— Madame, répondit Cauvignac, un homme de cœur a des endroits bien sensibles par où la délicatesse d'un souverain sait l'attaquer. J'avais l'âme ulcérée : on m'avait repoussé d'un parti dans lequel je m'étais lancé en aveugle, avec tout le feu, toute la bonne foi de la jeunesse. Je parus devant la reine entre deux soldats prêts à me tuer. Je m'attendais à des récriminations, à des outrages, à la mort, car enfin, j'avais servi d'intention au moins la cause des princes. Mais tout au contraire de ce que j'attendais, au lieu de me punir en me ravissant la liberté, en m'envoyant dans une prison, en me faisant monter sur un échafaud, cette grande princesse me dit : « Brave gentilhomme égaré, je puis d'un mot faire tomber ta tête. Mais, tu le vois, là-bas, on a été ingrat envers toi ; ici, on sera reconnaissant. Au nom de sainte Anne, ma patronne, tu compteras désormais parmi les miens. Messieurs, continua-t-elle en s'adressant à mes gardes, respectez cet officier, car j'ai apprécié ses mérites, et je le fais votre chef. Et vous, ajouta-t-elle encore en se retournant vers moi, vous, je vous fais gouverneur de Braune : voilà comme se venge une reine de France. » Que pouvais-je répondre ? fit Cauvignac en reprenant sa voix et son geste naturels après avoir imité d'une façon moitié comique, moitié sentimentale la voix et le geste d'Anne

d'Autriche... Rien. J'étais blessé dans mes plus chères espérances ; j'étais blessé dans le dévouement tout gratuit que j'avais mis aux pieds de Votre Altesse, à laquelle, je me le rappelle avec joie, j'avais eu le bonheur de rendre, à Chantilly, un léger service. J'ai fait comme Coriolan, je suis entré sous la tente des Volsques.

Ce discours, prononcé d'une voix dramatique et avec un geste majestueux, fit beaucoup d'effet sur les assistants. Cauvignac s'aperçut de son triomphe en voyant la princesse pâlir de fureur.

— Mais enfin, monsieur, à qui êtes-vous fidèle alors ? demanda-t-elle.

— À ceux qui apprécient la délicatesse de ma conduite, répondit Cauvignac.

— C'est bien. Vous êtes mon prisonnier.

— J'ai cet honneur, madame, mais j'espère que vous me traiterez en gentilhomme. Je suis votre prisonnier, c'est vrai, mais sans avoir combattu contre Votre Altesse. Je me rendais à mon gouvernement avec mes bagages lorsque je suis tombé dans un parti de vos soldats qui m'a arrêté. Je n'ai pas songé un seul instant à cacher mon rang ni mon opinion. Je le répète, je demande donc à être traité non-seulement en gentilhomme, mais en officier supérieur.

— Vous le serez, monsieur, répondit la princesse. Vous aurez la ville pour prison. Seulement, vous jurerez sur l'honneur de ne point chercher à en sortir.

— Je jurerai, madame, tout ce que me demandera Votre Altesse.

— C'est bien. Lenet, faites donner à monsieur la formule : nous allons recevoir son serment.

Lenet dicta les termes du serment qu'il devait faire prêter à Cauvignac.

Cauvignac leva la main et jura solennellement de ne point sortir de la ville que la princesse ne l'eût relevé de son serment.

— Maintenant, retirez-vous, dit la princesse. Nous nous en

rapportons à votre loyauté de gentilhomme et à votre honneur de soldat.

Cauvignac ne se le fit pas dire à deux fois. Il salua et sortit. Mais, en sortant, il eut le temps de saisir un geste du conseiller qui signifiait : « Madame, il a raison, et nous avons tort ; voilà ce que c'est que de lésiner en politique. »

Le fait est que Lenet, appréciateur de tous les mérites, avait reconnu toute la finesse du caractère de Cauvignac et, justement parce qu'il n'avait, sur aucun point, été dupée des raisons spécieuses qu'il avait données, admirait comment le prisonnier s'était tiré d'une des plus fausses positions où un transfuge puisse se trouver.

Quant à Cauvignac, il descendait l'escalier tout pensif, tenant son menton dans sa main et se disant à part lui :

— Voyons, maintenant, il s'agirait de leur revendre une centaine de mille livres mes cent cinquante hommes, ce qui est possible, puisque l'honnête et intelligent Ferguzon a obtenu liberté entière pour lui et les siens. J'en trouvera l'occasion un jour ou l'autre, bien certainement. Allons, allons, continua Cauvignac, tout consolé, je vois que je n'ai pas encore fait, en me laissant prendre, une si mauvaise affaire que je l'avais cru d'abord.

XVII

Maintenant, faisons un pas en arrière et ramenons l'attention de nos lecteurs sur les événements qui s'étaient passés à Vayres, événements qu'ils ne connaissent encore qu'imparfaitement.

Après plusieurs assauts d'autant plus terribles que le général des troupes royalistes sacrifiait plus d'hommes pour perdre moins de temps, les retranchements avaient été pris. Mais les braves défenseurs de ces retranchements, après avoir disputé le terrain pied à pied, après avoir jonché le champ de bataille de morts, s'étaient retirés par le chemin couvert et s'étaient établis dans Vayres. Or monsieur de la Meilleraye ne se dissimulait pas que, s'il avait perdu cinq ou six cents hommes pour prendre un mauvais rempart de terre surmonté d'une palissade, il en perdrait six fois autant pour prendre un fort entouré de bonnes murailles et défendu par un homme dont il avait eu l'occasion d'apprécier à ses dépens la science stratégique et le courage militaire.

On était donc décidé à ouvrir une tranchée et à faire un siège en règle, lorsqu'on avait aperçu l'avant-garde de l'armée du duc d'Épernon qui venait de faire sa jonction avec l'armée de monsieur de la Meilleraye, jonction qui doublait les forces royales. Cela changeait entièrement la face des choses. On entreprend avec vingt-quatre mille hommes ce qu'on n'ose pas entreprendre avec douze mille. L'assaut fut donc résolu pour le lendemain.

À l'interruption des travaux de la tranchée, aux nouvelles dispositions qu'on prenait, et surtout à la vue du renfort survenu, Richon comprit que l'intention des assiégeants était de le presser sans relâche, et, devinant un assaut pour le lendemain, il rassembla ses hommes afin de juger de leurs dispositions, dont au reste il n'avait aucun motif de douter, d'après la manière dont ils l'avaient secondé dans la défense des premiers retranchements.

Aussi son étonnement fut-il extrême lorsqu'il vit l'attitude nouvelle de la garnison. Ses hommes jetaient un regard sombre

et inquiet sur l'armée royale, et de sourds murmures sortaient des rangs.

Richon n'entendait pas la plaisanterie sous les armes, et surtout la plaisanterie de ce genre.

— Holà ! qui murmure ? dit-il en se retournant vers le côté où le bruit improbateur avait été le plus distinct.

— Moi, répondit un soldat plus hardi que les autres.

— Toi !

— Oui, moi.

— Alors viens ici, et réponds.

Le soldat sortit des rangs et s'approcha de son chef.

— Que te faut-il, à toi qui te plains ? dit Richon en croisant les bras et en regardant fixement le mutin.

— Ce qu'il me faut ?

— Oui, que te faut-il ? As-tu ta ration de pain ?

— Oui, commandant.

— Ta ration de viande ?

— Oui, commandant.

— Ta ration de vin ?

— Oui, commandant.

— Es-tu mal logé ?

— Non.

— T'est-il dû quelque arriéré ?

— Non.

— Alors parle : que désires-tu ? que veux-tu ? et que signifient ces murmures ?

— Ils signifient que nous nous battons contre notre roi, et que c'est dur au soldat français.

— Alors tu regrettes les service de Sa Majesté ?

— Dame ! oui.

— Et tu désires rejoindre ton roi ?

— Oui, dit le soldat, qui, trompé par le calme de Richon, croyait que la chose se terminerait par sa simple exclusion des rangs condéens.

— C'est bien, dit Richon en saisissant l'homme par son baudrier. Mais comme j'ai fermé les portes, il te faudra prendre le seul chemin qui reste.

— Lequel ? demanda le soldat, épouvanté.

— Celui-ci, dit Richon en le soulevant de son bras d'Hercule et en le lançant par-dessus le parapet.

Le soldat jeta un cri et alla tomber dans le fossé, qui, heureusement pour lui, était plein d'eau.

Un morne silence accueillit cette action de vigueur. Richon crut avoir apaisé la sédition, et, comme un joueur qui risque le tout pour le tout, il se retourna vers ses hommes :

— Maintenant, dit-il, s'il y a des partisans de roi ici, qu'ils parlent, et ceux-là, on les fera sortir comme ils l'entendront.

Une centaine d'hommes s'écrièrent :

— Oui ! oui ! nous sommes partisans du roi, et nous voulons sortir !...

— Ah ! ah ! dit Richon, comprenant que ce n'était plus une opinion partielle mais une révolte générale qui se faisait jour, ah ! c'est autre chose. Je croyais n'avoir affaire qu'à un mutin, et je vois que j'ai affaire à cinq cents lâches.

Richon avait tort d'accuser la généralité : une centaine d'hommes avait parlé seulement, le reste s'était tu ; mais le reste, impliqué dans l'accusation de lâcheté, murmura à son tour.

— Voyons, dit Richon, ne parlons pas tous ensemble. Qu'un officier, s'il y a un officier qui consente à trahir son serment, porte la parole pour tous. Celui-là, je le jure, pourra parler impunément.

Ferguson fit alors un pas hors des rangs, et, saluant son commandant avec une politesse exquise :

— Commandant, dit-il, vous entendez le vœu de la garnison : vous combattez Sa Majesté notre roi ; or la plupart de nous n'étaient pas prévenus que c'était pour faire la guerre à un pareil ennemi qu'on nous enrôlait. Un des braves ici présents, violenté ainsi dans ses opinions, eût pu, au milieu de l'assaut, se tromper

dans la direction de son mousquet et vous loger une balle dans la tête. Mais nous sommes de vrais soldats et non des lâches, comme vous avez eu tort de le dire. Voici donc l'opinion de mes compagnons et la mienne, que nous vous exposons respectueusement. Rendez-nous au roi, ou nous nous rendrons nous-mêmes.

Ce discours fut accueilli par un hourra universel qui prouvait que l'opinion exprimée par le lieutenant était sinon celle de toute la garnison, du moins celle de la majeure partie. Richon comprit qu'il était perdu.

— Je ne puis me défendre seul, dit-il, et je ne veux pas me rendre. Puisque mes soldats m'abandonnent, que quelqu'un traite pour eux comme il l'entendra et comme ils l'entendront, mais ce quelqu'un, ce ne sera pas moi. Pourvu que les quelques braves qui me sont restés fidèles, s'il en est toutefois, aient la vie sauve, c'est tout ce que je désire. Voyons, qui sera le négociateur ?

— Ce sera moi, commandant, si toutefois vous le voulez bien et si mes compagnons m'honorent de leur confiance.

— Oui, oui, le lieutenant Ferguzon ! le lieutenant Ferguzon ! crièrent cinq cents voix au milieu desquelles on distinguait les voix de Barrabas et de Carrotel.

— Ce sera donc vous, monsieur, dit Richon. Vous êtes libre d'entrer et de sortir dans Vayres comme vous voudrez.

— Et vous n'avez pas d'instructions particulières à me donner, mon commandant ? demanda Ferguzon.

— La liberté pour mes hommes.

— Et pour vous ?

— Rien.

Une pareille abnégation eût ramené des hommes égarés. Mais ils n'étaient pas seulement égarés, ils étaient vendus.

— Oui ! oui ! la liberté pour nous ! crièrent-ils.

— Soyez tranquille, commandant, dit Ferguzon, je ne vous oublierai pas dans la capitulation.

Richon sourit tristement, haussa les épaules, rentra chez lui et

s'enferma dans sa chambre.

Ferguzon passa aussitôt chez les royalistes. Cependant monsieur de la Meilleraye ne voulut rien faire sans l'autorisation de la reine. Or la reine avait quitté la petite maison de Nanon pour ne plus assister, comme elle l'avait dit elle-même, à la honte de l'armée et s'était retirée à l'hôtel de ville de Libourne.

Il donna donc Ferguzon en garde à deux soldats, monta à cheval et courut à Libourne. Il trouva monsieur de Mazarin, auquel il crut annoncer une grande nouvelle. Mais aux premiers mots du maréchal, le ministre l'arrêta avec son sourire habituel.

— Nous savons tout cela, monsieur le maréchal, lui dit-il, et la chose s'est arrangée hier soir. Traitez avec le lieutenant Ferguzon, mais ne vous engagez que sur parole pour monsieur Richon.

— Comment ! que sur parole ? dit le maréchal, mais lorsque ma parole sera engagée, elle vaudra écrit, je l'espère bien.

— Allez, allez toujours, monsieur le maréchal. J'ai reçu de Sa Sainteté des indulgences particulières qui me permettent de relever les gens de leur serment.

— C'est possible, dit le maréchal, mais ces indulgences-là ne regardent par les maréchaux de France.

Mazarin sourit en faisant signe au maréchal qu'il pouvait retourner au camp.

Le maréchal revint tout en grommelant, donna à Ferguzon une sauvegarde écrite pour lui et ses hommes, et engagea sa parole à l'égard de Richon.

Ferguzon rentra dans le fort, qu'il abandonna avec ses compagnons une heure avant le jour après avoir fait part à Richon de la promesse verbale du maréchal. Deux heures après, comme Richon apercevait déjà de ses fenêtres le renfort que lui amenait Ravailly, on entra dans sa chambre, et on l'arrêta au nom de la reine.

Au premier moment, une vive satisfaction se peignit sur le visage du brave commandant. Libre, madame de Condé pouvait

le soupçonner de trahison ; captif, sa captivité répondait pour lui.

C'est dans cette espérance qu'au lieu de sortir avec les autres, il était resté.

Cependant on ne se contenta point de lui prendre son épée, comme il s'y attendu d'abord, mais, lorsqu'il fut désarmé, quatre hommes qui l'attendaient à la porte se jetèrent sur lui et lui lièrent les mains derrière le dos.

Richon n'opposa à cet indigne traitement que le calme et la résignation d'un martyr. C'était une de ces âmes fortement trempées, aïeules des héros populaires du dix-huitième et du dix-neuvième siècle.

Richon fut conduit à Libourne et amené devant la reine, qui le toisa arrogamment ; devant le roi, qui l'écrasa d'un regard féroce ; devant monsieur de Mazarin, qui lui dit :

— Vous avez joué un gros jeu, monseigneur Richon.

— Et j'ai perdu, n'est-ce pas, monseigneur ? Maintenant, reste à savoir ce que nous jouons.

— J'ai peur que vous n'ayez joué votre tête, dit Mazarin.

— Qu'on prévienne monsieur d'Épernon que le roi veut le voir, dit Anne d'Autriche. Quant à cet homme, qu'il attende ici son jugement.

Et, se retirant avec un superbe dédain, elle sortit de la chambre, donnant la main au roi et suivie de monsieur de Mazarin et des courtisans.

Monsieur d'Épernon était en effet arrivé depuis une heure, mais, en véritable vieillard amoureux, sa première visite avait été pour Nanon. Il avait appris, au fond de la Guyenne, la belle défense qu'avait faite Canolles à l'île Saint-Georges, et, en homme toujours plein de confiance dans sa maîtresse, il complimentait Nanon sur la conduite de son frère chéri, duquel, disait-il avec naïveté, la physionomie n'annonçait cependant ni tant de noblesse ni tant de valeur.

Nanon avait autre chose à faire qu'à rire intérieurement de la prolongation du quiproquo. Il s'agissait en ce moment non-seule-

ment de son bonheur à elle, mais encore de la liberté de son amant. Nanon aimait si éperdument Canolles qu'elle ne pouvait pas croire à l'idée d'une perfidie de sa part, quoique cette idée se fût présentée bien souvent à son esprit. Elle n'avait vu, dans le soin qu'il avait pris de l'éloigner, qu'une tendre sollicitude ; elle le croyait prisonnier par force, elle pleurait et n'aspirait qu'au moment où, grâce à monsieur d'Épernon, elle pourrait le délivrer.

Aussi, par dix lettres écrites au cher duc, avait-elle de tout son pouvoir hâté son retour.

Enfin, il était arrivé, et Nanon lui avait présenté sa supplique à l'endroit de son prétendu frère, qu'elle tenait à tirer le plus tôt possible des mains de ses ennemis, ou plutôt de celles de madame de Cambes, car elle croyait que Canolles, en réalité, ne courait d'autre danger que de devenir de plus en plus amoureux de la vicomtesse.

Mais ce danger était pour Nanon un danger capital. Elle demandait donc à mains jointes à monsieur d'Épernon la liberté de son frère.

— Cela tombe à merveille, répondit le duc, je viens d'apprendre à l'instant que le gouverneur de Vayres s'est laissé prendre. Eh bien ! on l'échangera pour ce brave Canolles.

— Oh ! s'écria Nanon, voilà une grâce du ciel, mon cher duc.

— Vous aimez donc bien ce frère, Nanon ?

— Oh ! plus que ma vie.

— Quelle étrange chose que vous ne m'en ayez jamais parlé avant ce fameux jour où j'eus la sottise...

— Ainsi, monsieur le duc ?... interrompit Nanon.

— Ainsi je renvoie le gouverneur de Vayres à madame de Condé, qui nous renvoie Canolles. Cela se fait tous les jours en guerre, c'est un échange pur et simple.

— Oui, mais madame de Condé n'estimera-t-elle pas monsieur de Canolles plus haut qu'un simple officier ?

— Eh bien ! en ce cas, au lieu d'un officier, on lui en enverra deux, on lui en enverra trois ; on s'arrangera de manière, enfin,

à ce que vous soyez contente, entendez-vous, ma toute belle ? Et quand notre brave commandant de l'île Saint-Georges rentrera à Libourne, eh bien ! nous lui ferons un triomphe.

Nanon ne se sentait pas de joie. Rentrer en possession de Canolles, c'était le rêve ardent de toutes ses heures. Quant à ce que dirait monsieur d'Épernon quand il verrait ce que c'était que ce Canolles-là, elle s'en souciait médiocrement. Une fois Canolles sauvé, elle lui dirait que c'était son amant, elle le dirait tout haut, elle le dirait à tout le monde !

Les choses en étaient là lorsque entra le messager de la reine.

— Voyez, dit le duc, cela tombe à merveille, chère Nanon : je passe chez Sa Majesté, et j'en rapporte le cartel d'échange.

— De sorte que mon frère pourra être ici ?...

— Demain peut-être, dit le duc.

— Allons donc ! s'écria Nanon, et ne perdez pas un instant. Oh ! demain, demain, ajouta-t-elle en levant ses deux bras au ciel avec une admirable expression de prière, demain, Dieu le veuille !

— Oh ! quel cœur ! murmura en sortant le duc d'Épernon.

Lorsque le duc d'Épernon entra dans la chambre de la reine, Anne d'Autriche, rouge de colère, mordait ses grosses lèvres, qui faisaient l'admiration des courtisans justement parce qu'elles étaient l'endroit défectueux de son visage. Aussi monsieur d'Épernon, homme galant et habitué au sourire des dames, fut-il reçu en Bordelais révolté.

Le duc regarda la reine avec étonnement : elle n'avait pas répondu à son salut et, les sourcils froncés, le regardait du haut de sa majesté royale.

— Ah ! ah ! c'est vous, monsieur le duc, dit-elle enfin après un moment de silence. Venez ici que je vous fasse compliment sur la façon dont vous nommez aux emplois de votre gouvernement !

— Qu'ai-je donc fait, madame ? demanda le duc, tout surpris, et qu'est-il arrivé ?

— Il est arrivé que vous avez fait gouverneur de Vayres un homme qui a tiré le canon sur le roi : rien que cela.

— Moi, madame ! s'écria le duc. Mais certainement Votre Majesté commet quelque erreur : ce n'est pas moi qui ai nommé le gouverneur de Vayres... pas que je sache, du moins.

D'Épernon se reprenait parce que sa conscience lui reprochait de ne pas toujours nommer seul.

— Ah ! voilà du nouveau, répondit la reine. Monsieur Richon n'a pas été nommé par vous, *peut-être* ?

Et elle appuya avec une profonde méchanceté sur le dernier mot.

Le duc, qui connaissait le talent de Nanon pour assortir les hommes aux emplois, se rassura promptement.

— Je ne me rappelle pas avoir nommé monsieur Richon, dit-il, mais si je l'ai nommé, monsieur Richon doit être un bon serviteur du roi.

— Voire ! dit la reine, monsieur Richon, selon vous, est un bon serviteur du roi. Peste ! quel serviteur, qui, en moins de trois jours, nous tue cinq cents hommes !

— Madame, dit le duc avec inquiétude, s'il en est ainsi, je dois avouer que j'ai tort. Mais avant que je ne passe condamnation, laissez-moi acquérir la preuve que c'est moi qui l'ai nommé. Cette preuve, je vais la chercher.

La reine fit un mouvement pour retenir le duc, mais elle se ravisa.

— Allez, dit-elle, et quand vous m'aurez apporté votre preuve, je vous donnerai la mienne.

Monsieur d'Épernon sortit tout courant et alla sans s'arrêter jusque chez Nanon.

— Eh bien ! lui dit-elle, m'apportez-vous le cartel d'échange, mon cher duc ?

— Ah ! bien oui ! il s'agit bien de cela, répondit le duc. La reine est furieuse.

— Et d'où vient la fureur de Sa Majesté ?

— De ce que vous ou moi avons nommé monsieur Richon gouverneur de Vayres, et que ce gouverneur, qui s'est défendu comme un lion, à ce qu'il paraît, vient de nous tuer cinq cents hommes.

— Monsieur Richon ! répéta Nanon, je ne connais pas cela.

— Ni moi non plus, ou le diable m'emporte !

— En ce cas, dites hardiment à la reine qu'elle se trompe.

— Mais n'est-ce pas vous qui vous trompez, voyons ?

— Attendez, je ne veux rien avoir à me reprocher, et je vais vous le dire.

Et Nanon passa dans son cabinet d'affaires, consulta son registre d'affaires à la lettre R. Il était vierge de tout brevet donné à Richon.

— Vous pouvez retourner vers la reine, dit-elle en rentrant, et lui annoncer hardiment qu'elle est dans l'erreur.

Monsieur d'Épernon ne fit qu'un bond de la maison de Nanon à l'hôtel de ville.

— Madame, dit-il en entrant fièrement chez la reine, je suis innocent du crime que l'on m'impute. La nomination de monsieur Richon vient des ministres de Votre Majesté.

— Alors mes ministres signent d'Épernon, reprit aigrement la reine.

— Comment cela ?

— Sans doute, puisque cette signature est au bas du brevet de monsieur Richon.

— Impossible, madame, répondit le duc avec le ton faiblisant d'un homme qui commence à douter de lui-même.

La reine haussa les épaules.

— Impossible ? dit-elle. Eh bien ! lisez.

Et elle prit un brevet posé sur la table du côté de l'écriture et sur lequel elle tenait la main.

Monsieur d'Épernon prit le brevet, le parcourut avidement, examinant chaque pli du papier, chaque mot, chaque lettre, et demeura consterné : un souvenir terrible lui repassait par l'esprit.

— Puis-je voir ce monsieur Richon ? demanda-t-il.

— Rien de plus facile, répondit la reine : je l'ai fait rester dans la chambre à côté pour vous donner cette satisfaction.

Puis, se retournant vers les gardes qui attendaient ses ordres à la porte :

— Qu'on amène ce misérable, dit-elle.

Les gardes sortirent, et, un instant après, Richon fut amené, les mains garrottées et la tête couverte. Le duc marcha à lui et attacha sur le prisonnier un regard que celui-ci soutint avec sa dignité habituelle. Comme il avait son chapeau sur la tête, un des gardes le lui jeta à terre d'un revers de la main.

Cette insulte ne provoqua point le moindre mouvement de la part du gouverneur de Vayres.

— Mettez-lui un manteau sur les épaules, un masque sur le visage, dit le duc, et donnez-moi une bougie allumée.

On obéit d'abord aux deux premières injonctions. La reine regardait avec étonnement ces singuliers préparatifs. Le duc tournait autour de Richon masqué, le regardant avec la plus grande attention, essayant de rappeler tous ses souvenirs et paraissant douter encore.

— Apportez-moi la bougie que j'ai demandée, dit-il, cette preuve fixera tous mes doutes.

On apporta la bougie. Le duc approcha le brevet de la lumière, et, à la chaleur de la flamme, une croix double, tracée au-dessous de la signature avec une encre sympathique, apparut sur le papier.

À cette vue, le front du duc s'éclaircit, et il s'écria :

— Madame, ce brevet est signé de moi, c'est vrai, mais il ne l'a été ni pour monsieur Richon ni pour aucun autre ; il m'a été extorqué par cet homme dans une sorte de guet-apens. Mais avant de livrer ce blanc-seing, j'avais fait au papier l'espèce de marque que Votre Majesté peut y voir, et elle sert de preuve accablante contre le coupable. Regardez.

La reine saisit avidement le papier et regarda, tandis que le duc lui montrait le signe du bout du doigt.

— Je ne comprends pas un mot de l'accusation que vous venez de porter contre moi, dit simplement Richon.

— Comment ! s'écria le duc, vous n'étiez pas l'homme masqué auquel j'ai remis ce papier sur la Dordogne ?

— Jamais je n'ai parlé à Votre Seigneurie avant ce jour ; jamais je n'ai été masqué sur la Dordogne, répondit froidement Richon.

— Si ce n'est pas vous, c'est un homme envoyé par vous qui est venu à votre place.

— Il ne me servirait à rien de cacher la vérité, dit Richon, toujours avec le même calme : le brevet que vous tenez, monsieur le duc, je l'ai reçu de madame la princesse de Condé, des mains mêmes de monsieur le duc de la Rochefoucauld. Il a été rempli de mes noms et prénoms par monsieur Lenet, dont vous connaissez peut-être l'écriture. Comment ce brevet est-il tombé aux mains de madame la Princesse ? comment monsieur de la Rochefoucauld en était-il possesseur ? en quel lieu mes noms et prénoms ont-ils été écrits par monsieur Lenet sur ce papier ? C'est ce que j'ignore entièrement, c'est ce qui m'importe peu, c'est ce qui ne me regarde pas.

— Ah ! vous croyez cela ? dit le duc, d'un ton goguenard.

Et s'approchant de la reine, il lui conta tout bas une assez longue histoire que la reine écouta fort attentivement : c'était la délation de Cauvignac et l'aventure de la Dordogne. Mais comme la reine était femme, elle comprit parfaitement le mouvement de jalousie du duc.

Puis, quand il eut achevé :

— C'est une infamie à ajouter à une haute trahison, dit-elle, voilà tout. Quiconque n'a pas hésité à faire feu sur son roi pouvait bien vendre le secret d'une femme.

— Que diable disent-ils là ! murmura Richon en fronçant le sourcil.

Car, sans en entendre assez pour comprendre la conversation, il en entendait assez pour deviner que son honneur était com-

promis. D'ailleurs les yeux flamboyants du duc et de la reine ne lui promettaient rien de bon, et, si brave que fût le commandant de Vayres, cette double menace ne laissait pas que de l'inquiéter, quoiqu'il eût été impossible de deviner sur son visage, armé d'un calme méprisant, ce qui se passait dans son cœur.

— Il faut qu'on le juge, dit la reine. Assemblons un conseil de guerre. Vous le présiderez, monsieur le duc d'Épernon ; choisissez donc sans retard vos assesseurs, et faisons vite.

— Madame, dit Richon, il n'y a pas de conseil à assembler, pas de jugement à faire. Je suis prisonnier sur la parole de monsieur le maréchal de la Meilleraye ; je suis prisonnier volontaire. Et la preuve, c'est que je pouvais sortir de Vayres avec mes soldats ; c'est que je pouvais fuir avant ou après leur sortie, et que je ne l'ai point fait.

— Je ne connais rien aux affaires, dit la reine en se levant pour passer dans une salle voisine. Si vous avez de bonnes raisons, vous les ferez valoir devant vos juges... Ne serez-vous pas très-bien ici pour siéger, monsieur le duc ?

— Oui, madame, répondit celui-ci.

Et, à l'instant même, choisissant douze officiers dans l'antichambre, il constitua le tribunal.

Richon commençait à comprendre : les juges improvisés prirent leurs places, puis le rapporteur lui demanda son nom, ses prénoms et sa qualité.

Richon répondit à ces trois questions.

— Vous êtes accusé de haute trahison pour avoir tiré le canon sur les soldats du roi, dit le rapporteur. Avouez-vous vous être rendu coupable de ce crime ?

— Nier serait nier l'évidence ; oui, monsieur, j'ai tiré le canon contre les soldats du roi.

— En vertu de quel droit ?

— En vertu du droit de la guerre, en vertu du même droit qu'ont invoqué en circonstance pareille monsieur de Conti, monsieur de Beaufort, monsieur d'Elbeuf et tant d'autres.

— Ce droit n'existe pas, monsieur, car ce droit n'est rien autre chose que la rébellion.

— C'est cependant en vertu de ce droit que mon lieutenant a fait une capitulation. Cette capitulation, je l'invoque.

— Capitulation ! s'écria d'Épernon avec ironie, car il sentait que la reine écoutait, et son ombre lui dictait cette parole outrageante ; capitulation ! Vous, traiter avec un maréchal de France !

— Pourquoi pas ? répondit Richon, puisque ce maréchal de France traitait avec moi.

— Alors montrez-la, cette capitulation, et nous jugerons de sa valeur.

— C'est une convention verbale.

— Produisez votre témoin.

— Je n'en ai qu'un seul à produire.

— Lequel ?

— Le maréchal lui-même.

— Qu'on appelle le maréchal, dit le duc.

— Inutile, dit la reine en ouvrant la porte derrière laquelle elle écoutait. Depuis deux heures monsieur le maréchal est parti. Il marche sur Bordeaux avec notre avant-garde.

Et elle referma la porte.

Cette apparition glaça tous les cœurs, car elle imposait aux juges l'obligation de condamner Richon.

Le prisonnier sourit amèrement.

— Ah ! dit-il, voici l'honneur que monsieur de la Meilleraye fait à sa parole ! Vous aviez raison, monsieur, dit-il en se retournant vers le duc d'Épernon, j'ai eu tort de traiter avec un maréchal de France.

En ce moment, Richon se renferma dans le silence et le dédain et, quelque question qu'on lui fît, cessa complètement d'y répondre.

Cela simplifiait beaucoup la procédure, aussi le reste des formalités dura-t-il une heure à peine. On écrivit peu, et l'on parla encore moins. Le rapporteur conclut à la mort, et, sur un

signe du duc d'Épernon, les juges votèrent la mort à l'unanimité.

Richon écouta ce jugement comme s'il eût été simple spectateur, et, toujours impassible et muet, fut remis séance tenante au prévôt de l'armée.

Quant au duc d'Épernon, il passa chez la reine, qu'il trouva d'une humeur charmante et qui l'invita à dîner. Le duc, qui se croyait en disgrâce, accepta et passa chez Nanon pour lui faire part du bonheur qu'il avait d'être toujours dans les bonnes grâces de sa souveraine.

Il la trouva assise sur une chaise longue, près d'une croisée qui donnait sur la place publique de Libourne.

— Eh bien ! lui dit-elle, avez-vous découvert quelque chose ?

— J'ai tout découvert, ma chère, dit le duc.

— Bah ! dit Nanon avec inquiétude.

— Ah ! mon Dieu oui ! Vous rappelez-vous cette délation à laquelle j'avais eu la sottise de croire, cette délation touchant vos amours avec votre frère ?

— Eh bien ?

— Vous rappelez-vous le blanc-seing qu'on me demandait ?

— Oui, après ?

— Le délateur est en nos mains, ma chère, pris dans les lignes de son blanc-seing comme un renard au piège.

— En vérité ! dit Nanon, épouvantée, car elle savait, elle, que ce délateur était Cauvignac, et quoiqu'elle n'eût pas une profonde tendresse pour son véritable frère, elle n'eût point voulu qu'il lui arrivât malheur. D'ailleurs ce frère pouvait, pour se tirer d'affaire, dire une foule de choses que Nanon aimait autant voir demeurer secrètes.

— Lui-même, ma chère, continua d'Épernon. Que dites-vous de l'aventure ? Le drôle, à l'aide de ce blanc-seing, s'était, de son autorité privée, nommé gouverneur de Vayres. Mais Vayres est pris, et le coupable est entre nos mains.

Tous ces détails rentraient si bien dans les industrieuses combinaisons de Cauvignac que Nanon sentit redoubler son effroi.

— Et cet homme, dit-elle, d'une voix troublée, cet homme, qu'en avez-vous fait ?

— Ah ! ma foi, dit le duc, vous allez le voir vous-même ce que nous en avons fait. Oui, ma foi, ajouta-t-il en se levant, cela tombe à merveille. Soulevez le rideau, ou plutôt ouvrez franchement la fenêtre. Ma foi, c'est un ennemi du roi, et l'on peut le voir pendre.

— Pendre ! s'écria Nanon. Que dites-vous, monsieur le duc ? Pendre l'homme du blanc-seing !

— Oui, ma belle. Voyez-vous, sous la halle, à cette poutre, cette corde qui se balance, cette foule qui court ? Tenez, tenez, apercevez-vous les fusiliers qui amènent l'homme, là-bas à gauche ? Eh ! tenez, voici le roi qui se met à sa fenêtre.

Le cœur de Nanon se soulevait dans sa poitrine et semblait remonter jusqu'à sa gorge. Elle avait vu cependant d'un coup d'œil rapide que l'homme que l'on amenait n'était point Cauvignac.

— Allons, allons, dit le duc, le sieur Richon va être pendu haut et court. Cela lui apprendra à calomnier les femmes.

— Mais, s'écria Nanon en saisissant la main du duc et en rassemblant toutes ses forces, mais il n'est pas coupable, ce malheureux. C'est peut-être un brave soldat ; c'est peut-être un honnête homme ; vous allez peut-être assassiner un innocent !

— Non pas, non pas, vous vous trompez grandement, ma chère : il est faussaire et calomniateur. D'ailleurs ne fût-il que gouverneur de Vayres, il serait traître de haute trahison, et il me semble que, ne fût-il coupable que de ce crime, ce serait déjà bien assez.

— Mais n'avait-il pas la parole de monsieur de la Meilleraye ?

— Il l'a dit, mais je n'en crois rien.

— Comment le maréchal n'a-t-il pas éclairé le tribunal sur un point si important ?

— Il était parti deux heures avant que l'accusé ne comparût

devant ses juges.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu, monsieur ! quelque chose me dit que cet homme est innocent, s'écria Nanon, et que sa mort nous portera malheur à tous. Ah ! monsieur, au nom du ciel, vous qui êtes puissant, vous qui dites que vous n'avez rien à me refuser, accordez-moi la grâce de cet homme !

— Impossible, ma chère, c'est la reine elle-même qui l'a condamné, et là où elle est, il n'y a plus aucun pouvoir.

Nanon poussa un soupir qui ressemblait à un gémissement.

En ce moment, Richon était arrivé sous la halle. On le conduisit, toujours calme et silencieux, jusqu'à la poutre où pendait la corde. Un échelle était dressée d'avance et attendait. Richon monta à cette échelle d'un pas ferme, dominant de sa noble tête toute cette foule sur laquelle se tendait son regard armé d'un froid dédain. Alors le prévôt lui passa le nœud au cou, et le crieur proclama à haute voix que le roi faisait justice du sieur Étienne Richon, faussaire, traître et manant.

— Nous sommes arrivés à un temps, dit Richon, où mieux vaut être manant comme je suis que d'être maréchal de France.

À peine avait-il prononcé ces mots, que l'échelon manquait sous lui et que son corps tout palpitant se balançait à la solive fatale.

Un mouvement universel de terreur dispersa la foule sans qu'aucun cri de : Vive le roi ! se fût fait entendre, quoique chacun pût voir encore les deux majestés à leur fenêtre. Nanon cachait sa tête dans ses deux mains et s'était enfuie dans l'angle le plus reculé de la chambre.

— Eh bien ! dit le duc, quoi que vous en pensiez, chère Nanon, je crois que cette exécution sera d'un bon exemple, et quand ils verront à Bordeaux qu'on pend leurs gouverneurs, je suis curieux de savoir ce qu'ils feront.

À l'idée de ce qu'ils pouvaient faire, Nanon ouvrit la bouche pour parler, mais elle ne put que pousser un cri terrible en levant les deux mains au ciel comme pour le supplier de permettre que

la mort de Richon ne fût pas vengée. Puis, de même que si tous les ressorts de la vie se fussent brisés en elle, elle tomba de toute sa hauteur sur le plancher.

— Eh bien ! eh bien ! s'écria le duc, qu'avez-vous donc, Nanon, et que vous prend-il ? Est-il possible que vous vous mettiez dans un état pareil pour avoir vu pendre un manant ! Voyons, chère Nanon, relevez-vous ; revenez à vous. Mais, Dieu me pardonne, elle est évanouie. Et ses Agenois qui disent qu'elle est insensible ! Holà ! quelqu'un ! des sels, du secours ! de l'eau froide !

Et le duc, voyant que personne ne venait à ses cris, sortit tout courant pour aller chercher lui-même ce qu'il demandait inutilement à ses domestiques, qui ne pouvaient l'entendre, sans doute, tout occupés qu'ils étaient encore du spectacle dont venait de les régaler gratis la générosité royale.

XVIII

Au moment où s'accomplissait à Libourne le terrible drame que nous venons de raconter, madame de Cambes, assise près d'une table de chêne à pieds tordus, ayant devant elle Pompée, qui faisait une espèce d'inventaire de sa fortune, écrivait à Canolles la lettre suivante :

Encore un retard, mon ami. Au moment que j'allais prononcer votre nom à madame la Princesse et demander son agrément à notre union est arrivée la nouvelle de la prise de Vayres, qui a glacé les paroles sur mes lèvres. Mais je sais ce que vous devez souffrir, et je n'ai point la force de supporter à la fois votre douleur et la mienne. Les succès ou les revers de cette guerre fatale peuvent nous mener trop loin si nous ne nous décidons à forcer les circonstances... Demain, mon ami, demain, à sept heures du soir, je serai votre femme.

Voici le plan de conduite que je vous prie d'adopter ; il est urgent que vous vous y conformiez en tout point.

Vous passerez l'après-dînée chez madame de Lalasne, qui, depuis que je vous ai présenté à elle, fait, ainsi que sa sœur, grand cas de vous. On jouera : jouez comme les autres ; cependant ne liez aucune partie pour le souper. Faites plus, le soir venu, éloignez vos amis, s'il s'en trouve autour de vous. Alors, quand vous serez isolé, vous verrez entrer quelque messenger, je ne sais encore lequel, qui vous appellera par votre nom comme si une affaire quelconque vous réclamait. Quel qu'il soit, suivez-le avec confiance, car il viendra de ma part, et sa mission sera de vous conduire où je vous attendrai.

Je voudrais que ce fût dans l'église des Carmes, qui a déjà pour moi de si doux souvenirs, mais je n'ose l'espérer encore ; cela sera cependant ainsi si l'on consent à fermer l'église pour nous.

Faites de ma lettre, en attendant cette heure, ce que vous faites de ma main quand j'oublie de vous la retirer. Aujourd'hui, je vous dis à demain ; demain, je vous dirai à toujours !

Canolles était dans un de ses moments de misanthropie quand il reçut cette lettre. De toute la journée de la veille et de toute la matinée du jour il n'avait pas même aperçu madame de Cambes, quoique, dans l'espace de vingt-quatre heures, il eût peut-être passé dix fois devant ses fenêtres. Alors la réaction habituelle s'opérait dans l'âme de l'amoureux jeune homme. Il accusait la vicomtesse de coquetterie ; il doutait de son amour ; il se reprenait malgré lui à ses souvenirs de Nanon, si bonne, si dévouée, si ardente, se faisant presque une gloire de cet amour dont Claire semblait se faire une honte, et il soupirait, le pauvre cœur, pris entre cet amour satisfait qui ne pouvait s'éteindre et cet amour désireux qui ne pouvait se satisfaire. L'épître de la vicomtesse vint tout décider en sa faveur.

Canolles lut et relut la lettre. Comme l'avait prévu Claire, il la baisa vingt fois comme il eût fait de sa main. En y réfléchissant, Canolles ne pouvait à tout prendre se dissimuler que son amour pour la vicomtesse était et avait été l'affaire la plus sérieuse de sa vie. Avec les autres femmes, ce sentiment avait toujours pris un autre aspect et surtout un autre développement. Canolles avait joué son rôle d'homme à bonnes fortunes, s'était posé en vainqueur, s'était presque réservé le droit d'être inconstant. Avec madame de Cambes, au contraire, c'était lui qui se sentait soumis à une puissance supérieure contre laquelle il n'essayait même pas de réagir, parce qu'il sentait que cet esclavage d'aujourd'hui lui était plus doux que sa puissance d'autrefois. Et dans ces moments de découragement où il concevait des doutes sur la réalité de l'affection de Claire, à ces heures où le cœur endolori se replie sur lui-même et creuse ses douleurs avec la pensée, il s'avouait, sans rougir même de cette faiblesse qu'il eût tenue un an auparavant pour indigne d'une grande âme, que

perdre madame de Cambes serait pour lui une insupportable calamité.

Mais l'aimer, être aimé d'elle, la posséder en cœur, en âme, en personne ; la posséder dans toute l'indépendance de son avenir, puisque la vicomtesse n'exigeait pas même de lui le sacrifice de ses opinions au parti de madame la Princesse et ne demandait que son amour ; l'avenir le plus heureux, le plus riche officier de l'armée du roi ; car enfin, pourquoi oublier la richesse ? La richesse ne gêne rien ; rester au service de Sa Majesté si Sa Majesté récompensait dignement la fidélité ; la quitter si, selon l'usage des rois, elle était ingrate : n'était-ce pas là, en vérité, un bonheur plus grand, plus superbe, si on peut le dire, que celui auquel, dans ses doux rêves, il eût osé jamais aspirer ?

Mais Nanon ?

Ah ! Nanon, Nanon, c'était ce remords sourd et lancinant qui demeure toujours au fond des nobles âmes... Il n'y a que les cœurs vulgaires chez lesquels la douleur qu'ils causent n'ait point d'écho. Nanon, pauvre Nanon ! Que ferait-elle, que dirait-elle, que deviendrait-elle lorsqu'elle apprendrait la nouvelle terrible que son amant était le mari d'une autre ?... Hélas ! elle ne se vengerait pas, quoiqu'elle eût certes dans les mains tous les moyens de se venger, et c'était la pensée qui poignait le plus Canolles... Ah ! si du moins Nanon essayait de se venger, se vengeait même d'une façon quelconque, l'infidèle ne verrait plus en elle qu'une ennemie et serait au moins débarrassé de ses remords.

Cependant Nanon n'avait pas répondu à la lettre dans laquelle il lui avait dit de ne plus lui écrire. Comment cela se faisait-il qu'elle eût suivi si scrupuleusement ses instructions ? Certes, si Nanon l'eût voulu, elle eût trouvé moyen de lui faire passer dix lettres. Nanon n'avait donc pas essayé de correspondre avec lui. Ah ! si Nanon pouvait ne plus l'aimer !

Et le front de Canolles se rembrunit à cette pensée qu'il était possible que Nanon ne l'aimât plus. C'est une cruelle chose que de trouver ainsi l'égoïsme de l'orgueil jusque dans le plus noble

cœur.

Heureusement, Canolles avait un moyen de tout oublier, c'était de lire et de relire la lettre de madame de Cambes. Il la lut et la relut, et le moyen opéra. Notre amoureux parvint donc ainsi à s'étourdir sur tout ce qui n'était pas son propre bonheur. Et pour obéir d'abord à sa maîtresse, qui lui ordonnait de se rendre chez madame de Lalasne, il se fit beau, ce qui n'était pas difficile à sa jeunesse, à sa grâce et à son bon goût, puis il s'achemina vers la maison de la présidente au moment où deux heures sonnaient.

Canolles était si préoccupé de son bonheur qu'en passant sur le quai, il n'avait pas vu son ami Ravailly, qui, d'un bateau qui s'avancait en forçant de rames, lui faisait mille signaux. Les amoureux, dans leurs moments de bonheur, marchent d'un pas si léger qu'ils semblent ne pas toucher la terre. Canolles était donc déjà loin quand Ravailly aborda.

À peine à terre, ce dernier donna, d'une voix brève, quelques ordres aux hommes du canot et s'élança rapidement vers le logis de madame de Condé.

La princesse était à table lorsqu'elle entendit quelque rumeur dans l'antichambre. Elle demanda qui causait ce bruit, et on lui répondit que c'était le baron de Ravailly qu'elle avait envoyé à monsieur de la Meilleraye et qui arrivait à l'instant même.

— Madame, dit Lenet, je crois qu'il serait bon que Votre Altesse le reçût sans retard : quelles que soient les nouvelles qu'il rapporte, elles sont importantes.

La princesse fit un signe, et Ravailly entra. Mais il était si pâle et avait un visage si bouleversé que rien qu'en l'apercevant, madame de Condé se douta qu'elle avait devant les yeux un messager de malheur.

— Qu'y a-t-il donc, capitaine ? demanda-t-elle, et qu'est-il donc arrivé de nouveau ?

— Excusez-moi, madame, de me présenter ainsi devant Votre Altesse, mais j'ai pensé que la nouvelle que j'apportais ne souf-

frait point de retard.

— Parlez. Avez-vous vu le maréchal ?

— Le maréchal a refusé de me recevoir, madame.

— Le maréchal a refusé de recevoir mon envoyé ! s'écria la princesse.

— Oh ! madame, ce n'est point tout.

— Qu'y a-t-il donc encore ? Parlez ! parlez ! j'écoute.

— Ce pauvre Richon...

— Eh bien ! Je le sais : prisonnier... puisque je vous avais envoyé pour traiter de sa rançon.

— Quelque diligence que j'aie faite, je suis arrivé trop tard.

— Comment ! trop tard ! s'écria Lenet. Lui serait-il arrivé malheur ?

— Il est mort !

— Mort ! répéta la princesse.

— On lui a fait son procès comme traître. Il a été condamné et exécuté.

— Condamné ! exécuté ! Ah ! vous l'entendez, madame, fit Lenet, consterné, je vous le disais bien !

— Et qui l'a condamné ? qui a eu cette audace ?

— Un tribunal présidé par le duc d'Épernon, ou plutôt par la reine elle-même. Aussi ne s'est-on pas contenté de la mort, on a voulu que cette mort fût infamante.

— Quoi ! Richon !...

— Pendu, madame ! pendu comme un misérable, comme un voleur, comme un assassin ! J'ai vu son corps sous la halle de Libourne.

La princesse se leva de son siège comme si un ressort invisible l'eût fait mouvoir. Lenet jeta un cri de douleur. Madame de Cambes, qui s'était levée, retomba sur sa chaise en portant la main à son cœur, comme on fait lorsqu'on reçoit une blessure profonde. Elle était évanouie.

— Enlevez la vicomtesse, dit le duc de la Rochefoucauld, nous n'avons pas le loisir en ce moment de songer aux pâmoisons

des dames.

Deux femmes emportèrent la vicomtesse.

— Voilà une rude déclaration de guerre, dit le duc, impassible.

— C'est infâme ! dit la princesse.

— C'est féroce ! dit Lenet.

— C'est impolitique, fit le duc.

— Oh ! mais j'espère que nous allons nous venger ! s'écria la princesse, et cela cruellement !

— J'ai mon plan ! s'écria madame de Tourville, qui n'avait encore rien dit : représailles, Altesse, représailles !

— Un moment, madame, dit Lenet. Diable ! comme vous y allez. La chose est assez grave pour qu'on y songe.

— Non, monsieur, tout de suite, au contraire, répondit madame de Tourville. Plus le roi a frappé vite, plus il nous faut nous hâter de lui répondre en frappant promptement le même coup.

— Eh ! madame, s'écria Lenet, vous parlez en vérité de verser le sang comme si vous étiez reine de France. Attendez au moins pour donner votre opinion que Son Altesse vous la demande.

— Madame a raison, dit le capitaine des gardes : représailles, c'est la loi de la guerre.

— Voyons, dit le duc de la Rochefoucauld, toujours calme et impassible, ne perdons pas comme nous le faisons le temps en paroles. La nouvelle va courir la ville, et dans une heure, nous ne serons plus maîtres ni des événements, ni des passions, ni des hommes. Le premier soin de Votre Altesse doit être de prendre une attitude assez ferme pour qu'on la juge inébranlable.

— Eh bien ! dit la princesse, je vous abandonne ce soin, monsieur le duc, et m'en rapporte entièrement à vous du soin de venger mon honneur et vos affections. Car, avant d'entrer à mon service, Richon avait été au vôtre ; je le tiens de vous, et vous me l'avez donné plutôt comme un de vos amis que comme un de vos

domestiques.

— Soyez tranquille, madame, répondit le duc en s'inclinant, je me souviendrai de ce que je dois, à vous, à moi et à ce pauvre mort.

Et il s'approcha du capitaine des gardes et lui parla longtemps tout bas pendant que la princesse sortait, accompagnée de madame de Tourville et suivie de Lenet, qui se frappait le front avec douleur.

La vicomtesse était à la porte. En reprenant ses sens, sa première idée avait été de revenir à madame de Condé. Elle la rencontra sur son chemin, mais avec une figure si sévère qu'elle n'osa point l'interroger personnellement.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que va-t-on faire ! s'écria timidement la vicomtesse en joignant ses mains suppliantes.

— On va se venger ! répondit madame de Tourville avec majesté.

— Se venger ! Et comment ? demanda Claire.

— Madame, répondit Lenet, si vous avez quelque empire sur la princesse, usez-en pour que, sous le nom de représailles, il ne se commette point quelque horrible assassinat.

Et il passa à son tour, laissant Claire épouvantée.

En effet, par une de ces intuitions singulières qui font croire aux pressentiments, le souvenir de Canolles s'était douloureusement présenté tout à coup à l'esprit de la jeune femme. Elle entendit dans son cœur comme une voix triste qui lui parlait de cet ami absent, et, remontant chez elle avec une précipitation furieuse, elle commençait de s'habiller pour aller au rendez-vous, quand elle s'aperçut que le rendez-vous ne devait avoir lieu que dans trois ou quatre heures.

Cependant Canolles s'était présenté chez madame de Lalasne comme la recommandation lui en avait été faite par la vicomtesse. C'était le jour anniversaire de la naissance du président, et on lui donnait une espèce de fête. Comme on était aux plus beaux jours de l'année, toute la société était dans le jardin, où un jeu de

bague avait été établi sur une vaste pelouse. Canolles, dont l'adresse était extrême et la grâce parfaite, lia à l'instant même plusieurs défis et, grâce à son habileté, fixa constamment la victoire de son côté.

Les dames riaient de la maladresse des rivaux de Canolles et admiraient l'habileté de celui-ci. À chaque coup nouveau qu'il faisait, c'étaient des bravos prolongés. Les mouchoirs flottaient en l'air, et c'était tout au plus si les bouquets ne s'échappaient pas des mains pour aller tomber à ses pieds.

Ce triomphe ne suffisait pas pour détourner de l'esprit de Canolles la grande pensée qui le préoccupait, mais il lui faisait prendre patience. Si pressé qu'on soit d'arriver au but, on prend en patience les retards de la marche quand ces retards sont des ovations.

Cependant, à mesure que l'heure attendue s'avavançait, les regards du jeune homme se tournaient plus fréquents vers la grille par laquelle entraient ou sortaient les convives et par laquelle naturellement devait apparaître l'envoyé promis.

Tout à coup, et comme Canolles se félicitait de n'avoir plus, selon toute probabilité, qu'un temps bien court à attendre, une rumeur singulière se glissa dans cette foule joyeuse. Canolles remarquait que des groupes se formaient çà et là, causaient bas et le regardaient avec un intérêt étrange et qui semblait avoir quelque chose de douloureux. D'abord, il attribua cet intérêt à sa personne, à son adresse, et se fit les honneurs de ce sentiment dont il était loin de soupçonner la véritable cause.

Cependant il commença, comme nous l'avons dit, de remarquer qu'il y avait quelque chose de douloureux dans cette attention dont il était l'objet. Il s'approcha souriant de l'un de ces groupes. Les personnes qui le composaient essayaient de sourire, mais leur contenance était visiblement embarrassée. Ceux qui ne causaient pas avec Canolles s'éloignèrent.

Canolles se retourna. Il vit que peu à peu chacun s'éclipsait. On eût dit qu'une nouvelle fatale et qui avait glacé tout le monde

de terreur s'était répandue tout à coup dans l'assemblée. Derrière lui passait et repassait le président de Lalasne, qui, une main sous son menton, une autre dans sa poitrine, se promenait d'un air lugubre. La présidente, ayant sa sœur au bras et profitant d'un moment où personne ne pouvait la voir, fit un pas vers Canolles et, sans adresser la parole à personne, dit avec un ton qui jeta le trouble dans l'âme du jeune homme :

— Si j'étais prisonnier de guerre, fût-ce sur parole, de peur qu'on ne tînt pas vis-à-vis de moi la parole engagée, je sauterais sur un bon cheval, je gagnerais la rivière, je donnerais dix louis, vingt louis, cent louis à un batelier, s'il le fallait, mais je gagnerais au pied...

Canolles regarda les deux femmes avec étonnement, et les deux femmes firent à la fois un signe de terreur qui demeura incompréhensible pour lui. Il s'avança, cherchant à savoir des deux femmes l'explication des paroles qu'elles venaient de prononcer, mais elles s'enfuirent comme des fantômes, l'une mettant un doigt sur la bouche pour lui faire signe de se taire, l'autre en levant le bras pour lui faire signe de fuir.

En ce moment, le nom de Canolles retentit à la grille.

Le jeune homme tressaillit de tout son corps. Ce nom devait être prononcé par le messager de madame de Cambes. Il s'élança vers la grille.

— Monsieur le baron de Canolles est-il ici ? demandait une voix forte.

— Oui, s'écria Canolles, oubliant tout pour ne se souvenir que de la promesse de Claire, oui, me voici.

— Vous êtes bien monsieur de Canolles ? dit alors une espèce de sergent en franchissant le seuil de la grille derrière lequel il s'était tenu jusque-là.

— Oui, monsieur.

— Le gouverneur de l'île Saint-Georges ?

— Oui.

— L'ex-capitaine au régiment de Navailles ?

— Oui.

Le sergent se retourna, fit signe, et quatre soldats, cachés par un carrosse, s'avancèrent aussitôt. Le carrosse lui-même s'approcha au point que son marchepied touchait le seuil de la grille. Le sergent invita Canolles à y monter.

Le jeune homme regarda autour de lui. Il était absolument seul. Seulement, il vit au loin, dans les arbres, pareilles à deux ombres, madame de Lalasne et sa sœur, qui, appuyées l'une à l'autre, semblaient le regarder avec compassion.

— Pardieu ! se dit-il, ne comprenant rien à ce qui se passait, madame de Cambes a été choisir là une singulière escorte. Mais, ajouta-t-il en souriant à sa propre pensée, ne soyons pas difficile sur le choix des moyens.

— Nous vous attendons, commandant, dit le sergent.

— Pardon, messieurs, répondit Canolles, me voici.

Et il monta dans le carrosse. Le sergent et deux soldats montèrent avec lui, les deux autres se placèrent, l'un près du cocher, l'autre derrière, et la lourde machine partit aussi vite que pouvaient l'entraîner deux vigoureux chevaux.

Tout cela était étrange et commençait à donner à penser à Canolles. Aussi, se retournant vers le sergent :

— Monsieur, dit-il, maintenant que nous sommes entre nous, pouvez-vous me dire où vous me conduisez ?

— Mais à la prison d'abord, monsieur le commandant, répondit celui à qui cette demande était adressée.

Canolles regarda cet homme avec stupeur.

— Comment, à la prison ! dit-il. Ne venez-vous pas de la part d'une femme ?

— Si fait !

— Et cette femme n'est-elle point madame la vicomtesse de Cambes ?

— Non, monsieur, cette femme est madame la princesse de Condé.

— Madame la princesse de Condé ! s'écria Canolles.

— Pauvre jeune homme ! murmura une femme qui passait. Et elle fit le signe de la croix.

Canolles sentit un frisson aigu passer dans ses veines.

Plus loin, un homme qui courait, une pique à la main, s'arrêta en voyant le carrosse et les soldats. Canolles se pencha en dehors, et sans doute cet homme le reconnut, car il lui montra le poing avec une expression menaçante et furieuse.

— Ah ça ! mais ils sont fous dans votre ville, dit Canolles en essayant de sourire encore. Suis-je donc depuis une heure devenu un objet de pitié ou de haine pour que les uns me plaignent et que les autres me menacent ?

— Eh ! monsieur, répondit le sergent, ceux qui vous plaignent n'ont pas tort, et ceux qui vous menacent pourraient bien avoir raison.

— Enfin, si je comprenais, au moins, dit Canolles.

— Vous allez comprendre tout à l'heure, monsieur, répondit le sergent.

On arriva à la porte de la prison, et l'on fit descendre Canolles au milieu de la foule qui commençait à se rassembler.

Seulement, au lieu de le conduire à sa chambre habituelle, on le fit descendre dans un cachot rempli de gardes.

— Voyons ! il faut cependant que je sache à quoi m'en tenir, se dit Canolles.

Et, tirant deux louis de sa poche, il s'approcha d'un soldat et les lui mit dans la main.

Le soldat hésita à les recevoir.

— Prends, mon ami, lui dit Canolles, car la question que je vais te faire ne peut te compromettre en rien.

— Alors parlez, mon commandant, répondit le soldat en mettant préalablement les deux louis dans sa poche.

— Eh bien ! je voudrais savoir la cause de mon arrestation subite ?

— Il paraîtrait, lui répondit le soldat, que vous ignorez la mort de ce pauvre monsieur Richon ?

— Richon est mort ! s'écria Canolles avec un cri de profonde douleur, car on se rappelle l'amitié qui les unissait. Aurait-il donc été tué, mon Dieu ?

— Non, mon commandant, il a été pendu.

— Pendu ! murmura Canolles en blêmissant et en joignant les mains, et en regardant le sinistre appareil qui l'entourait et la mine farouche de ses gardiens. Pendu ! Diable ! voilà qui pourrait bien ajourner indéfiniment mon mariage !

XIX

Madame de Cambes avait terminé sa toilette, toilette simple et charmante. Alors elle jeta une espèce de cape sur ses épaules et fit signe à Pompée de la précéder. Il faisait presque nuit, et pensant qu'elle serait moins remarquée à pied qu'en carrosse, elle avait donné l'ordre à sa voiture de l'attendre seulement à la sortie de l'église des Carmes, près d'une chapelle dans laquelle elle avait obtenu qu'on la mariât. Pompée descendit l'escalier, et la vicomtesse le suivit. Ces fonctions d'éclaireur rappelaient au vieux soldat la fameuse patrouille qu'il avait faite la veille de la bataille de Corbie.

Au bas de l'escalier, et comme la vicomtesse longeait le salon où il se faisait un grand tumulte, elle rencontra madame de Tourville qui entraînait le duc de la Rochefoucauld vers le cabinet de la princesse tout en discutant avec lui.

— Oh ! par grâce, madame, un mot, dit-elle. Qu'a-t-on résolu ?

— Mon plan est adopté ! s'écria madame de Tourville, triomphante.

— Et quel était votre plan, madame ? Je ne le connais pas.

— Les représailles, ma chère, les représailles !

— Pardon, madame, mais j'ai le malheur de ne point être aussi familière que vous avec les termes de guerre. Qu'entendez-vous par le mot représailles ?

— Rien de plus simple, chère enfant.

— Mais enfin, expliquez-vous.

— Ils ont pendu un officier de l'armée de messieurs les princes, n'est-ce pas ?

— Oui, eh bien ?

— Eh bien ! cherchons dans Bordeaux un officier de l'armée royale, et pendons-le.

— Grand Dieu ! s'écria Claire, épouvantée, que dites-vous

donc là, madame ?

— Monsieur le duc, continua la douairière, sans paraître remarquer la terreur de la vicomtesse, n'a-t-on pas arrêté déjà le gouverneur qui commandait à Saint-Georges ?

— Oui, madame, répondit le duc.

— Monsieur de Canolles est arrêté ! s'écria Claire.

— Oui, madame, dit froidement le duc, monsieur de Canolles est arrêté ou va l'être : l'ordre a été donné devant moi, et j'ai vu partir les hommes qui étaient chargés de l'exécution.

— Mais on savait donc où il était ? demanda Claire avec un dernier espoir.

— Il était dans la petite maison de notre hôte, monsieur de Lalasne, où il avait même, m'a-t-on dit, de grands succès au jeu de bague.

Claire poussa un cri. Madame de Tourville se retourna avec étonnement, le duc regarda la jeune femme avec un imperceptible sourire.

— Monsieur de Canolles est arrêté ! reprit la vicomtesse. Mais qu'a-t-il donc fait, mon Dieu ! et qu'y a-t-il de commun entre lui et l'horrible événement qui nous désole ?

— Ce qu'il y a de commun ? Tout, ma chère. N'est-ce pas un gouverneur comme Richon ?

Claire voulut parler, mais son cœur se serra tellement que la parole se glaça sur ses lèvres. Cependant, saisissant le bras du duc et le regardant avec terreur, elle parvint à murmurer ces mots :

— Oh ! mais c'est une feinte, n'est-ce pas, monsieur le duc ? une manifestation, voilà tout. On ne peut rien, il me semble cela du moins, on ne peut rien faire à un prisonnier sur parole.

— Richon aussi, madame, était prisonnier sur parole...

— Monsieur le duc, je vous supplie...

— Épargnez-vous les supplications, madame, elles sont inutiles. Je ne puis rien dans cette affaire : le conseil seul décidera.

Claire quitta le bras de monsieur de la Rochefoucauld et

courut droit au cabinet de madame de Condé. Lenet, pâle et agité, se promenait à grands pas ; madame de Condé causait avec le duc de Bouillon.

Madame de Cambes se glissa près de la princesse, légère et pâle comme une ombre.

— Oh ! madame, dit-elle, au nom du ciel, un moment d'entretien, je vous en supplie !

— Ah ! c'est toi, petite. Je n'ai pas le loisir en ce moment, répondit la princesse, mais après le conseil, je suis tout à toi.

— Madame, madame, c'est justement avant le conseil qu'il faut que je vous parle.

La princesse allait céder, lorsqu'une porte, placée en face de celle par laquelle la vicomtesse était entrée, s'ouvrit, et monsieur de la Rochefoucauld parut.

— Madame, dit-il, le conseil est assemblé et attend impatiemment Votre Altesse.

— Tu vois, petite, dit madame de Condé, qu'il m'est impossible de t'écouter en ce moment. Mais viens avec nous au conseil, et lorsqu'il sera terminé, nous sortirons ensemble, et nous causerons.

Il n'y avait pas moyen d'insister. Éblouie, fascinée par l'effroyable rapidité avec laquelle marchaient les événements, la pauvre femme commençait à avoir le vertige ; elle interrogeait tous les yeux, interprétait tous les gestes sans rien voir, sans que sa raison lui fît comprendre ce dont il s'agissait, sans que son énergie pût la tirer de ce rêve effroyable.

La princesse s'avança vers le salon. Claire la suivit machinalement sans s'apercevoir que Lenet avait pris dans les siennes sa main glacée qu'elle laissait pendre comme celle d'un cadavre.

On entra dans la chambre du conseil. Il était huit heures du soir à peu près.

C'était une vaste salle déjà sombre par elle-même, mais assombrie encore par de vastes tapisseries. Une espèce d'estrade avait été dressée entre les deux portes qui faisaient face aux deux

fenêtres par lesquelles pénétraient les dernières lueurs du jour mourant. Sur cette estrade étaient préparés deux fauteuils, l'un pour madame de Condé, l'autre pour monsieur le duc d'Enghien. De chaque côté de ces fauteuils partait une ligne de tabourets destinés aux femmes qui formaient le conseil privé de Son Altesse. Tous les autres juges devaient s'asseoir sur des bancs disposés à cet effet. Appuyé au fauteuil de madame la Princesse se tenait le duc de Bouillon ; appuyé au fauteuil du petit prince se tenait monsieur le duc de la Rochefoucauld.

Lenet s'était placé en face du greffier. Près de lui était Claire, égarée, debout, tremblante.

On introduisit six officiers de l'armée royale, six officiers de la municipalité et six jurats de la ville.

Ils prirent leurs places sur les bancs.

Deux candélabres supportant trois bougies chacun éclairaient seuls cette assemblée improvisée ; ils étaient posés sur une table placée devant madame la Princesse, mettant en lumière le groupe principal, tandis que le reste des assistants allait successivement se confondant dans l'ombre à mesure qu'ils s'éloignaient de ce faible centre de lumière.

Des soldats de l'armée de madame la Princesse gardaient les portes, la hallebarde à la main.

On entendait bruire au dehors la foule mugissante. Le greffier fit l'appel. Chacun se leva à son tour et répondit.

Puis le rapporteur exposa l'affaire. Il raconta la prise de Vayres, la parole de monsieur de la Meilleraye violée, la mort infamante de Richon.

En ce moment, un officier, aposté exprès et qui avait reçu d'avance sa consigne, ouvrit une fenêtre, et l'on entendit entrer comme une bouffée de voix. Ces voix criaient : Vengeance pour le brave Richon ! Mort aux mazarins !

C'était ainsi que l'on désignait les royalistes.

— Vous entendez, dit monsieur de la Rochefoucauld, ce que la grande voix du peuple demande. Or, dans deux heures, ou le

peuple aura méprisé notre puissance et se sera fait justice lui-même, ou les représailles ne seront plus opportunes. Jugeons donc, messieurs, et cela sans plus tarder.

La princesse se leva.

— Et pourquoi donc juger ? s'écria-t-elle. À quoi bon un jugement ? Le jugement, vous venez de l'entendre, et c'est le peuple de Bordeaux qui l'a prononcé.

— En effet, dit madame de Tourville, et rien de plus simple que la situation. C'est la peine du talion et pas autre. Ces sortes de choses devraient se faire d'inspiration, pour ainsi dire, et de prévôt à prévôt tout bonnement.

Lenet n'en put pas entendre davantage. De la place où il était, il s'élança au milieu du cercle.

— Oh ! pas un mot de plus, je vous en supplie, madame, s'écria-t-il, car un avis pareil serait trop fatal s'il prévalait. Vous oubliez que l'autorité royale elle-même, en punissant à sa façon, c'est-à-dire d'une manière infâme, a conservé au moins le respect des formes juridiques et qu'elle a fait confirmer le châtiment juste ou non par un arrêt des juges. Croyez-vous avoir le droit de faire ce que n'a point osé faire le roi ?

— Oh ! dit madame de Tourville, c'est assez que j'ouvre un avis pour que monsieur Lenet soit de l'avis contraire. Malheureusement, cette fois, mon avis est d'accord avec celui de Son Altesse.

— Oui, malheureusement, dit Lenet.

— Monsieur ! s'écria la princesse.

— Eh ! madame, dit Lenet, gardez les apparences, du moins : ne serez-vous pas toujours libre de condamner ?

— Monsieur Lenet a raison, dit le duc de la Rochefoucauld en composant son maintien. Et la mort d'un homme est une chose trop grave, surtout en pareille circonstance, pour que nous en laissions la responsabilité peser sur une seule tête, cette tête fût-elle une tête princière.

Puis, se penchant à l'oreille de la princesse afin que le groupe

des intimes pût seul entendre :

— Madame, dit-il, prenez l'avis de tous, et ne gardez pour prononcer le jugement que ceux dont vous serez sûre. Ainsi nous n'aurons point à craindre que notre vengeance nous échappe.

— Un moment, un moment, interrompit monsieur de Bouillon en s'appuyant sur sa canne et en soulevant sa jambe goutteuse. Vous avez parlé d'éloigner la responsabilité de la tête de la princesse ; je ne la récusé pas, mais je veux que les autres la partagent avec moi. Je ne demande pas mieux que de continuer d'être rebelle, mais en compagnie, avec madame la Princesse d'un côté, et avec le peuple de l'autre. Diable ! je ne veux pas qu'on m'isole. J'ai perdu ma souveraineté de Sedan à une plaisanterie de ce genre. Alors j'avais une ville et une tête. Le cardinal de Richelieu a pris ma ville ; aujourd'hui, je n'ai plus qu'une tête, et je ne veux pas que le cardinal Mazarin me la prenne. Je demande donc pour assesseurs messieurs les notables de Bordeaux.

— De pareilles signatures près des nôtres, murmura la princesse, fi donc !

— La cheville soutient la poutre, madame, répondit le duc de Bouillon, que la conspiration de Cinq-Mars avait rendu prudent pour tout le reste de sa vie.

— Est-ce votre avis, messieurs ?

— Oui, dit le duc de la Rochefoucauld.

— Et vous, Lenet ?

— Madame, répondit Lenet, je ne suis heureusement ni prince, ni duc, ni officier, ni jurat. J'ai donc le droit de m'abstenir, et je m'abstiens.

Alors la princesse se leva, invitant l'assemblée qu'elle avait réunie à répondre par un acte énergique à la provocation royale. À peine avait-elle fini son discours, que la fenêtre se rouvrit de nouveau, et qu'on entendit pour la seconde fois pénétrer dans la salle du tribunal les mille voix du peuple criant d'un seul cri :

— Vive madame la Princesse ! Vengeance pour Richon !

Mort aux éperonistes et aux mazarins !

Madame de Cambes saisit le bras de Lenet.

— Monsieur Lenet, dit-elle, je me meurs !

— Madame la vicomtesse de Cambes, dit celui-ci, demande à Son Altesse la permission de se retirer.

— Non pas, non pas, dit Claire, je veux...

— Votre place n'est point ici, madame, interrompit Lenet. Vous ne pouvez rien pour lui. Je vous tiendrai au courant de tout, et nous verrons à tâcher de le sauver.

— La vicomtesse peut se retirer, dit la princesse. Celles de ces dames qui ne voudront point assister à cette séance sont libres de la suivre. Nous ne voulons que des hommes ici.

Aucune des femmes ne bougea. Une des aspirations éternelles de la moitié du genre humain destinée à séduire est d'ambitionner l'exercice des droits de la partie destinée à commander. Ces dames trouvaient, comme l'avait dit la princesse, une occasion de se faire homme pour un moment : c'était une trop heureuse circonstance pour qu'elles n'en profitassent point.

Madame de Cambes sortit, soutenue par Lenet. Sur l'escalier, elle retrouva Pompée, qu'elle avait envoyé aux informations.

— Eh bien ? lui demanda-t-elle.

— Eh bien ! dit-il, il est arrêté.

— Monsieur Lenet, dit Claire, je n'ai plus de confiance qu'en vous, et d'espoir qu'en Dieu !

Et elle rentra tout éperdue dans sa chambre.

— Quelles questions poserai-je à celui qui va comparaître ? demandait la princesse au moment où Lenet reprenait sa place près du greffier, et sur qui tombera le sort ?

— Rien de plus simple, madame, répondit le duc. Nous tenons trois cents prisonniers peut-être, dont dix ou douze officiers. Interrogeons-les seulement sur leurs noms et sur leurs grades dans l'armée royale. Le premier qui sera reconnu pour commandant de place comme était mon pauvre Richon, eh bien ! c'est celui qu'aura désigné le sort.

— Il est inutile de perdre notre temps à interroger dix ou douze officiers différents, messieurs, dit la princesse. Vous tenez le registre, monsieur le greffier, cherchez et nommez les prisonniers d'un grade égal à celui qu'occupait M. Richon.

— Il n'y en a que deux, madame, répondit le greffier : le gouverneur de l'île Saint-Georges et le gouverneur de Braune.

— Nous en avons deux, c'est vrai ! s'écria la princesse. Le sort, vous le voyez, nous fait la part belle. Sont-ils arrêtés, Labussière ?

— Certainement, madame, répondit le capitaine des gardes, et tous deux attendent à la forteresse l'ordre de comparaître.

— Qu'ils comparaissent, dit madame de Condé.

— Lequel amènera-t-on ? demanda Labussière.

— Amenez-les tous deux, répondit la princesse. Seulement, nous commencerons par le premier en date, par monsieur le gouverneur de Saint-Georges.

Un silence de terreur, troublé seulement par le bruit des pas du capitaine des gardes qui s'éloignait et par le murmure sans cesse renaissant de la multitude, suivit cet ordre, qui allait lancer la rébellion de messieurs les princes dans une voie terrible et plus dangereuse encore que celle où ils avaient marché jusqu'à présent. C'était par un seul acte mettre la princesse et ses conseillers, l'armée et la ville en quelque sorte hors la loi ; c'était rendre une population tout entière responsable des intérêts et surtout des passions de quelques-uns ; c'était faire en petit ce que la Commune de Paris fit au 2 septembre. Mais, comme on le sait, la Commune de Paris agissait en grand.

Pas un souffle ne bruissait dans la salle ; tous les yeux étaient fixés sur la porte par laquelle on attendait le prisonnier. La princesse, pour bien jouer son rôle de président, faisait semblant de feuilleter des registres, monsieur de Larochefoucauld avait pris une attitude rêveuse, monsieur de Bouillon causait avec madame de Tourville de sa goutte qui le faisait beaucoup souffrir.

Lenet s'approcha de la princesse pour tenter un dernier effort, non pas qu'il espérât, mais c'était un de ces hommes austères qui acquittent un devoir parce que c'est pour eux une obligation de l'acquitter.

— Songez-y, madame, dit-il, vous jouez sur un coup de dé l'avenir de votre maison.

— Il n'y a pas de mérite à cela, dit sèchement la princesse : je suis sûre de gagner.

— Monsieur le duc, dit Lenet, se retournant vers la Rochefoucauld, vous qui êtes si supérieur aux intelligences vulgaires et aux passions humaines, vous conseillerez la modération, n'est-ce pas ?

— Monsieur, répondit hypocritement le duc, je discute en ce moment-ci la chose avec ma raison.

— Discutez-la avec votre conscience, monsieur le duc, répondit Lenet, et cela vaudra mieux !

En ce moment, un bruit sourd se fit entendre. C'était la grille que l'on refermait. Ce bruit retentit dans tous les cœurs, car il annonçait l'arrivée de l'un des deux prisonniers. Bientôt, des pas résonnèrent dans l'escalier, les hallebardes sonnèrent sur les dalles, la porte se rouvrit, et Canolles parut.

Jamais il n'avait semblé si élégant, jamais il n'avait été si beau ; son visage, plein de sérénité, avait conservé la fleur empourprée de la joie et de l'ignorance. Il s'avança d'une marche facile et sans affectation, comme il eût fait chez l'avocat Lavie ou chez le président Lalasne et salua respectueusement la princesse et les ducs.

La princesse elle-même fut étonnée de cette aisance parfaite. Aussi demeura-t-elle un instant à regarder le jeune homme.

Enfin, elle rompit le silence.

— Approchez, monsieur, dit-elle.

Canolles obéit et salua une seconde fois.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis le baron Louis de Canolles, madame.

— Quel grade occupiez-vous dans l'armée royale ?

— J'étais lieutenant-colonel.

— N'étiez-vous pas gouverneur de l'île Saint-Georges ?

— J'avais cet honneur.

— Vous avez dit la vérité ?

— En toutes choses, madame.

— Avez-vous écrit les demandes et les réponses, greffier ?

Le greffier fit, en s'inclinant, un signe affirmatif.

— Alors signez, monsieur, dit la princesse.

Canolles prit la plume en homme qui ne comprend pas dans quel but on lui fait une injonction, mais qui obéit par déférence pour le rang de la personne qui la lui fait, puis il signa en souriant.

— C'est bien, monsieur, dit la princesse, et vous pouvez vous

retirer maintenant.

Canolles salua de nouveau ses nobles juges et se retira avec la même liberté et la même grâce, sans manifester ni curiosité ni étonnement.

À peine avait-il repassé la porte et cette porte s'était-elle fermée derrière lui, que la princesse se leva.

— Eh bien ? messieurs, dit-elle.

— Eh bien ! madame, votons, dit le duc de la Rochefoucauld.

— Votons, répéta le duc de Bouillon.

Puis, se retournant vers les jurats :

— Ces messieurs veulent-ils bien donner leur avis ? ajouta-t-il.

— Après vous, monseigneur, répondit un des bourgeois.

— Non, pas avant vous ! s'écria une voix retentissante.

Cette voix avait un tel accent de fermeté qu'elle étonna tout le monde.

— Que veut dire ceci ? demanda la princesse en essayant de reconnaître le visage de celui qui venait de parler.

— Cela veut dire, s'écria un homme en se levant pour qu'on ne conservât aucun doute sur celui qui avait parlé, que moi, André Lavie, avocat du roi, conseiller près le parlement, je réclame, au nom du roi, et surtout au nom de l'humanité, privilège et sûreté pour les prisonniers retenus à Bordeaux sur parole. En conséquence, je prends mes conclusions...

— Oh ! oh ! monsieur l'avocat, dit la princesse en fronçant le sourcil, pas de style de procédure devant moi, je vous prie, car je ne le comprends pas. C'est une affaire de sentiment que celle que nous suivons, et non un procès mesquin et chicanier. Chacun des membres qui composent ce tribunal comprendra cette convenance, je suppose.

— Oui, oui, reprirent en chœur les jurats et les officiers ; votons, messieurs, votons !

— Je l'ai dit, et je le répète, dit Lavie, sans se déconcerter à l'apostrophe de la princesse, je demande privilège et sûreté pour

les prisonniers retenus sur parole. Ceci n'est point le style de la procédure, c'est le style du droit des gens.

— Et moi, j'ajoute, s'écria Lenet, que l'on a entendu Richon avant de le frapper si cruellement, et qu'il est bien juste que nous entendions aussi les accusés.

— Et moi, dit d'Espagnet, ce chef de bourgeois qui avait attaqué Saint-Georges avec monsieur de la Rochefoucauld, je déclare que si l'on use de clémence, la ville se révoltera.

Un murmure du dehors sembla répondre à cette assertion et la confirmer.

— Hâtons-nous, dit la princesse. À quoi condamnons-nous l'accusé ?

— Les accusés, madame, dirent quelques voix, car il y en a deux.

— Un seul ne vous suffit-il donc pas ? dit Lenet en souriant de mépris à cette sanglante servilité.

— Lequel alors ? lequel ? répétèrent les mêmes voix.

— Le plus gras, cannibales ! s'écria Lavie. Ah ! vous vous plaignez d'une injustice, vous criez au sacrilège, et vous voulez répondre à un assassinat par deux meurtres ! Belle réunion de philosophes et de soldats qui se confondent en égorgeurs !

Les yeux flamboyants de la plupart des juges semblaient prêts à foudroyer le courageux avocat du roi. Madame de Condé s'était soulevée, et, appuyée sur ses deux poignets, elle semblait interroger du regard les assistants pour s'assurer si les paroles qu'elle avait entendues avaient bien été prononcées et s'il existait au monde un homme assez audacieux pour dire de pareilles choses devant elle.

Lavie comprit que sa présence envenimerait tout et que sa manière de défendre les accusés, au lieu de les sauver, les perdrait. Il résolut donc de se retirer, mais de se retirer en juge qui se récuse, et non en soldat qui fuit.

— Au nom de Dieu, dit-il, je proteste contre ce que vous voulez faire ; au nom du roi, je vous le défends !

Et, renversant son fauteuil avec un geste de majestueuse colère, il sortit de la salle, le front haut et la marche assurée, comme un homme fort de l'accomplissement d'un devoir et peu soucieux des malheurs qui peuvent résulter d'un devoir accompli.

— Insolent ! murmura la princesse.

— Bon ! bon ! laissons faire, dirent quelques voix ; maître Lavie aura son tour.

— Votons, répondit la presque unanimité des juges.

— Mais, dit Lenet, pourquoi voter sans avoir entendu les deux accusés ? Peut-être l'un vous paraîtra-t-il plus coupable que l'autre. Peut-être assumerez-vous sur une seule tête la vengeance que vous voulez faire porter sur deux.

En ce moment, on entendit rouler pour la seconde fois la grille.

— Eh bien ! soit, dit la princesse, nous voterons sur les deux à la fois.

Le tribunal, qui s'était déjà levé tumultueusement, se rassit. On entendit de nouveau le bruit des pas, le retentissement des hallebardes. La porte se rouvrit, et Cauvignac parut à son tour.

Le nouvel arrivant formait un frappant contraste avec Canolles. Ses vêtements, encore mal remis des outrages de la populace, avaient, quelque soin qu'il eût pris de les effacer, conservé des traces de désordre. Ses yeux se portèrent vivement sur les jurats, les officiers, les ducs et la princesse, embrassant tout le tribunal d'un regard circulaire, puis, de l'air d'un renard qui ruse, il s'avança, sondant, pour ainsi dire, le terrain du pied à chaque pas qu'il faisait, l'oreille attentive, pâle et visiblement inquiet.

— Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'appeler devant elle ? dit-il sans qu'on l'interrogeât.

— Oui, monsieur, répondit la princesse : j'ai voulu être fixée par vous-même sur quelques points qui vous sont relatifs et qui nous embarrassent.

— En ce cas, répondit Cauvignac en s'inclinant, me voici, madame, et tout prêt à répondre à la faveur que me fait Votre

Altesse.

Et il s'inclina, de l'air le plus gracieux qu'il put prendre, mais il était visible que cet air manquait d'aisance et de naturel.

— Cela sera bientôt fait, répondit la princesse, surtout si vous répondez d'une façon aussi positive que nous interrogerons.

— Je ferai observer à Votre Altesse, dit Cauvignac, que la demande étant toujours préparée à l'avance et la réponse ne l'étant jamais, il est plus difficile de répondre que d'interroger.

— Oh ! nos demandes seront si claires et si précises, dit la princesse, que nous vous épargnerons toute réflexion. Votre nom ?

— Eh bien ! justement, madame, voici dès l'abord une question embarrassante.

— Comment cela ?

— Oui, il arrive souvent qu'on a deux noms, le nom qu'on a reçu de sa famille et le nom qu'on a reçu de soi-même. Par exemple, moi, j'ai cru avoir quelque raison d'abandonner mon premier nom pour en prendre un autre moins connu. Lequel de ces deux noms-là exigez-vous que j'avoue ?

— Celui sous lequel vous vous êtes présenté à Chantilly, celui sous lequel vous vous êtes engagé à lever pour moi une compagnie, celui sous lequel vous l'avez levée, celui enfin sous lequel vous vous êtes vendu à monsieur de Mazarin.

— Pardon, madame, dit Cauvignac, mais il me semble que j'ai déjà eu l'honneur de répondre victorieusement à toutes ces questions pendant l'audience que Votre Altesse m'a fait la grâce de m'accorder ce matin.

— Aussi, à cette heure, je ne vous en fais qu'une seule, dit la princesse, qui commençait à s'impatienter, je ne vous demande que votre nom.

— Eh bien ! voilà justement ce qui m'embarrasse.

— Écrivez baron de Cauvignac, dit la princesse.

L'accusé ne fit aucune réclamation, et le greffier écrivit.

— Maintenant, votre grade ? dit la princesse ; j'espère que

vous ne trouverez aucune difficulté à répondre à cette question.

— Au contraire, madame, c'est justement cette question qui me paraît des plus embarrassantes. Si vous me parlez de mon grade comme savant, je suis bachelier ès lettres, licencié en droit, docteur en théologie, et je réponds, comme le voit Votre Altesse, sans hésiter.

— Non, monsieur, nous parlons de votre grade militaire.

— Ah ! eh bien ! sur ce point, il m'est impossible de répondre à Votre Altesse.

— Comment cela ?

— Parce que je n'ai jamais bien su ce que j'étais moi-même.

— Tâchez de vous fixer sur ce point, monsieur, car je désire le savoir, moi.

— Eh bien ! je me suis fait d'abord de mon autorité privée lieutenant. Mais comme je n'avais pas mission de me signer un brevet et que je n'ai jamais eu que six hommes sous mes ordres pendant tout le temps que j'ai porté ce titre, je crois bien que je n'ai pas le droit de m'en prévaloir.

— Mais moi, moi, dit la princesse, moi, je vous ai fait capitaine ; ainsi vous êtes capitaine.

— Ah ! voilà justement où mon embarras redouble et où ma conscience crie. Tout grade militaire dans l'État, j'en ai eu la conviction depuis, doit émaner de la volonté royale pour avoir une valeur. Or Votre Altesse avait, c'est incontestable, le désir de me faire capitaine ; mais je crois qu'elle n'en avait pas le droit. Je n'aurais donc pas été, dans ce cas, plus capitaine que je n'ai été lieutenant.

— Soit, monsieur. Mais supposons que vous n'ayez pas été lieutenant de votre fait, que vous n'ayez pas été capitaine du mien, attendu que ni vous ni moi n'avons pouvoir de signer un brevet, tout au moins êtes-vous gouverneur de Braune. Et comme, cette fois, c'est le roi qui a signé vos provisions, vous ne contesterez pas la valeur de l'acte.

— Et voilà justement, madame, répondit Cauvignac, celui

des trois qui est le plus contestable.

— Comment cela ? s'écria la princesse.

— J'ai été nommé, soit, mais je ne suis pas entré en fonctions. Qu'est-ce qui constitue le titre ? Ce n'est point la possession de ce titre lui-même, c'est l'accomplissement des fonctions attachées à ce titre. Or je n'ai rempli aucune des fonctions du titre ou j'étais élevé ; je n'ai pas mis le pied dans mon gouvernement ; il n'y a pas eu de ma part commencement d'exécution. Donc je ne suis pas plus gouverneur de Braune que je n'étais capitaine avant d'être gouverneur, et lieutenant avant d'être capitaine.

— Cependant, monsieur, on vous a trouvé sur la route de Braune.

— Sans doute, mais à cent pas de l'endroit où j'ai été arrêté, la route est bifurque : un des chemins va à Braune, mais l'autre va à Isson. Qui dit que je n'allais pas à Isson aussi bien qu'à Braune ?

— C'est bien, dit la princesse. Le tribunal appréciera votre défense. Greffier, écrivez gouverneur de Braune.

— Je ne peux point m'opposer, dit Cauvignac, à ce que Votre Altesse fasse écrire ce qui lui conviendra.

— C'est fait, madame, dit le greffier.

— Bien. Et maintenant, monsieur, dit la princesse à Cauvignac, signez votre interrogatoire.

— Ce serait avec le plus grand plaisir, madame, dit Cauvignac, et j'aurais été enchanté de faire quelque chose qui fût agréable à Votre Altesse, mais, dans la lutte que j'ai eu à soutenir ce matin contre le populaire de Bordeaux, lutte dont Votre Altesse m'a si généreusement tiré par l'intervention de ses mousquetaires, j'ai eu le malheur d'avoir le poignet droit foulé, et il m'a toujours été impossible d'écrire de la main gauche.

— Constatez le refus de l'accusé, monsieur, dit la princesse au greffier.

— L'impossibilité, monsieur ; écrivez l'impossibilité, dit Cauvignac. Dieu me garde de refuser quelque chose à une aussi

grande princesse que l'est Votre Altesse si cette chose était en mon pouvoir.

Et Cauvignac, saluant avec le plus profond respect, sortit, accompagné de ses deux gardes.

— Je crois que vous aviez raison, monsieur Lenet, dit le duc de la Rochefoucauld, et que c'est nous qui avons eu tort de ne pas nous assurer cet homme.

Lenet était trop préoccupé pour répondre. Cette fois, sa perspicacité ordinaire l'avait mal servi. Il espérait que Cauvignac attirerait sur lui seul la colère du tribunal, mais Cauvignac, avec ses éternels subterfuges, avait plutôt amusé ses juges qu'il ne les avait irrités. Seulement, son interrogatoire avait détruit tout l'effet qu'avait produit celui de Canolles, si toutefois il en avait produit, et la noblesse, la franchise, la loyauté du premier prisonnier avaient, si l'on peut dire cela, disparu sous les ruses du second. Cauvignac avait effacé Canolles.

Aussi, lorsqu'on alla aux voix, l'unanimité des voix fut-elle pour la mort.

La princesse fit dépouiller les votes et, se levant, prononça avec solennité l'arrêt qui venait d'être rendu.

Puis chacun à son tour signa au registre des délibérations. Le duc d'Enghien d'abord, pauvre enfant qui ne savait pas ce qu'il signait et dont la première signature allait coûter la vie d'un homme ; puis la princesse, puis les ducs, puis les dames du conseil, puis les officiers, puis les jurats. Ainsi tout le monde avait trempé dans les représailles. Noblesse et bourgeoisie, armée et parlement, il fallait punir tout le monde. Or chacun sait que lorsqu'il faut punir tout le monde en général, on ne punit personne.

Alors, quand tout le monde eut signé, la princesse, qui tenait enfin sa vengeance et dont cette vengeance satisfaisait l'orgueil, alla ouvrir elle-même la fenêtre, déjà ouverte deux fois, et, cédant au besoin de popularité qui la dévorait :

— Messieurs les Bordelais, dit-elle à haute voix, Richon sera vengé, et dignement, reposez-vous-en sur nous.

Un hourra pareil au bruit du tonnerre accueillit cette déclaration, et le peuple se répandit dans les rues, heureux d'avance du spectacle que lui promettait la parole de la princesse.

Mais à peine madame de Condé fut-elle rentrée dans la chambre avec Lenet, qui la suivait tristement, espérant encore la faire changer de résolution, que la porte s'ouvrit, et que madame de Cambes, pâle, éplorée, vint se jeter à ses genoux.

— Oh ! madame, au nom du ciel, écoutez-moi ! au nom du ciel, ne me repoussez pas !

— Qu'y a-t-il donc, mon enfant ? demanda la princesse, et pourquoi pleures-tu ainsi ?

— Je pleure, madame, parce que j'ai appris que la mort avait été votée et que vous aviez confirmé ce vote. Et cependant, madame, vous ne pouvez pas faire tuer monsieur de Canolles.

— Et pourquoi cela, ma chère ? Ils ont bien fait tuer Richon.

— Mais, madame, parce que c'est ce même monsieur de Canolles qui a sauvé Votre Altesse à Chantilly.

— Dois-je lui savoir gré d'avoir été dupe de notre ruse ?

— Eh bien ! madame, voilà où est l'erreur : c'est que monsieur de Canolles n'a pas été dupe un instant de la substitution. Au premier coup d'œil, il m'avait reconnue.

— Toi, Claire !

— Oui, madame. Nous avons fait une partie de la route ensemble ; monsieur de Canolles me connaissait ; monsieur de Canolles, enfin, était amoureux de moi. Et dans cette circonstance... eh bien ! madame... peut-être a-t-il eu tort, mais ce n'est pas à vous de lui en faire un reproche... dans cette circonstance, il a sacrifié son devoir à son amour.

— Alors celui que tu aimes ?...

— Oui, fit la vicomtesse.

— Celui que tu es venue me demander la permission d'épouser ?...

— Oui.

— C'était donc...

— C'était monsieur de Canolles lui-même, s'écria la vicomtesse ; monsieur de Canolles, qui s'est rendu à moi à Saint-Georges et qui, sans moi, allait se faire sauter, lui et vos soldats... monsieur de Canolles, enfin, qui pouvait s'enfuir et qui m'a rendu son épée pour ne pas être séparé de moi. Vous comprenez donc que s'il meurt, il faut que je meure aussi, madame, car c'est moi qui l'aurai tué !

— Ma chère enfant, dit la princesse avec une certaine émotion, songe donc que tu me demandes là une chose qui est impossible. Richon est mort, il faut que Richon soit vengé. Une délibération a été prise, il faut qu'elle s'exécute. Mon époux lui-même me demanderait ce que tu me demandes là, je le lui refuserais.

— Oh ! malheureuse, malheureuse ! s'écria madame de Cambes en se renversant en arrière et en éclatant en sanglots, c'est moi qui ai perdu mon amant.

Alors Lenet, qui n'avait point encore parlé, s'approcha de la princesse.

— Madame, lui dit-il, n'avez-vous donc point assez d'une victime, et vous faut-il deux têtes pour payer celle de monsieur Richon ?

— Ah ! ah ! dit la princesse, monsieur l'homme sévère, c'est à-dire que vous me demandez la vie de l'un et la mort de l'autre. Est-ce bien juste, cela, dites-moi ?

— Madame, il est juste, quand deux hommes doivent mourir, d'abord qu'il n'en meure qu'un, s'il est possible, en supposant encore toutefois qu'une bouche ait le droit de souffler sur le flambeau allumé par la main de Dieu. Ensuite, il est juste, s'il y a un choix à faire, que l'honnête homme soit sauvé de préférence à l'intrigant. Il faut être juif pour mettre Barrabas en liberté et pour crucifier Jésus...

— Oh ! monsieur Lenet, monsieur Lenet, s'écria Claire, parlez pour moi, je vous en conjure ! car vous êtes un homme, et l'on vous écouterait peut-être. Et vous, madame, continua-t-elle en

se tournant vers la princesse, rappelez-vous seulement que j'ai passé ma vie au service de votre maison.

— Et moi aussi, dit Lenet. Et cependant, pour trente ans de fidélité, je n'ai rien demandé à Votre Altesse. Mais dans cette occasion, si Votre Altesse est sans pitié, je lui demanderai, en échange de ces trente ans de fidélité, une seule faveur.

— Laquelle ?

— Celle de me donner mon congé, madame, afin que je puisse aller me jeter aux pieds du roi, auquel je consacrerai le reste de l'existence que j'avais vouée à l'honneur de votre maison.

— Eh bien ! s'écria la princesse, vaincue par cette communauté de prières, ne menace pas, mon vieil ami ; ne pleure plus, ma douce Claire ; rassurez-vous tous deux, enfin, un seul mourra, puisque vous le voulez. Mais qu'on ne vienne plus me demander la grâce de celui qui sera destiné à mourir.

Claire saisit la main de la princesse et la dévora de baisers.

— Oh ! merci ! merci, madame ! dit-elle. De ce moment, ma vie et la sienne sont à vous.

— Et en faisant ainsi, madame, dit Lenet, vous serez à la fois juste et miséricordieuse, ce qui, jusqu'à présent, n'avait été le privilège que de Dieu seul.

— Oh ! maintenant, madame, s'écria Claire, impatiente, puis-je le voir ? puis-je le délivrer ?

— Une démonstration pareille, en ce moment, est impossible, dit la princesse. On les fera sortir en même temps, l'un pour la liberté, l'autre pour la mort.

— Mais ne puis-je le voir, le rassurer, le consoler du moins ? demanda Claire.

— Le rassurer ! chère amie, dit la princesse, je crois que vous n'en avez pas le droit : on apprendrait l'arrêt, on commenterait la faveur. Non, impossible ; contentez-vous de le savoir sauvé. J'annoncerai aux deux ducs ma décision.

— Allons, je me résigne. Merci, merci, madame ! s'écria Claire.

Et madame de Cambes s'enfuit pour pleurer en liberté et pour remercier Dieu du fond de son cœur, qui débordait de joie et de reconnaissance.

XXI

Les deux prisonniers de guerre occupaient deux chambres dans la même forteresse. Ces deux chambres attenaient l'une à l'autre. Elles étaient situées au rez-de-chaussée, mais les rez-de-chaussée des prisons peuvent passer pour des troisièmes. Les prisons ne commencent pas, comme les maisons, à la terre, elles ont en général deux étages de cachots.

Chaque porte de la prison était surveillée par un piquet d'hommes choisis parmi les gardes de la princesse. Mais la foule, ayant vu ces préparatifs qui satisfaisaient son désir de vengeance, avait peu à peu quitté les abords de la prison, où elle s'était portée en apprenant que Canolles et Cauvignac venaient d'y être conduits. Alors les piquets qui stationnaient dans le corridor intérieur, bien plus pour garder les prisonniers de la fureur populaire que de crainte qu'ils ne s'évadassent, les gardes avaient quitté leur poste et s'étaient contentés d'un renfort de sentinelles.

En effet, le peuple, n'ayant plus rien à voir là où il était, s'était dirigé naturellement vers le lieu où se faisaient les exécutions, c'est-à-dire vers l'esplanade. Les paroles jetées du haut de la salle du conseil à la multitude s'étaient à l'instant même répandues dans la ville. Chacun les avait commentées à sa manière. Mais ce qu'elles offraient de plus clair, c'est qu'il y aurait quelque terrible spectacle pour la nuit même ou au plus tard pour le lendemain : c'était une volupté de plus pour la populace que de ne savoir précisément à quoi s'en tenir sur ce spectacle, car il lui restait l'attrait de l'inattendu.

Artisans, bourgeois, femmes, enfants couraient donc aux remparts, et comme il faisait nuit close et que la lune ne devait se lever que vers minuit, beaucoup couraient une torche à la main. D'un autre côté, presque toutes les fenêtres étaient ouvertes, et beaucoup encore avaient mis sur les entablements des flambeaux ou des lampions, comme on fait aux jours de fête. Cependant, au

murmure de la foule, au regard effaré des curieux, aux patrouilles à pied et à cheval qui se succédaient, on comprenait que ce n'était pas une fête ordinaire que celle qui s'annonçait par de si lugubres préparatifs.

De temps en temps, des cris furieux portaient des groupes qui se formaient et se dissipaient avec une rapidité qui n'appartient qu'à l'influence de certains événements. Ces cris étaient toujours les mêmes que ceux qui, à deux ou trois reprises différentes, avaient pénétré dans l'intérieur du tribunal.

— Mort aux prisonniers ! vengeance pour Richon !

Ces cris, ces lueurs, ce bruit de chevaux avaient tiré madame de Cambes de sa prière. Elle s'était mise à sa fenêtre, et elle examinait avec effroi tous ces hommes et toutes ces femmes aux yeux altérés, aux cris sauvages, qui semblaient des bêtes féroces lâchées dans un cirque et appelant, par leurs rugissements, les victimes humaines qu'elles doivent dévorer. Elle se demandait comment il était possible que tant d'êtres, auxquels les deux prisonniers n'avaient jamais rien fait, demandassent avec un pareil acharnement la mort de deux de leurs semblables, et elle ne savait quelle réponse se faire à elle, pauvre femme qui ne connaissait des passions humaines que celles qui adoucissent le cœur.

De la fenêtre où elle était, madame de Cambes voyait, au-dessus des maisons et des jardins, apparaître l'extrémité des hautes et sombres tours de la forteresse. C'était là qu'était Canolles, c'était là que s'attachaient plus particulièrement ses regards.

Mais cependant elle ne pouvait pas faire qu'ils ne retombassent de temps en temps dans la rue, et alors elle voyait ces visages menaçants, elle entendait ces cris de vengeance, et des frissons glacés comme ceux de la mort couraient alors dans ses veines.

— Oh ! disait-elle, ils ont beau me défendre de le voir, il faut que je pénètre jusqu'à lui ! Ces cris peuvent être parvenus jusqu'à son oreille ; il peut croire que je l'oublie ; il peut m'accuser ; il peut me maudire. Oh ! chaque moment qui s'écoule sans

que je cherche un moyen de le rassurer me semble une trahison envers lui. Il m'est impossible de demeurer dans cette inaction quand peut-être il m'appelle à son secours. Oh ! il faut que je le voie... Oui, mais comment le voir, mon Dieu ! qui me conduira à cette prison ? quel pouvoir m'en ouvrira les portes ? Madame la Princesse m'a refusé un laissez-passer, et elle venait de tant m'accorder qu'elle en avait bien le droit. Il y a des gardes, il y a des ennemis autour de cette forteresse, une population tout entière qui rugit, qui flaire le sang et qui ne veut pas qu'on lui arrache sa proie. On va croire que je veux l'enlever, le sauver. Oh ! oui, je le sauverais s'il n'était déjà en sûreté sous la sauvegarde de la parole de Son Altesse. Leur dire que je veux seulement le voir, ils n'en croiront rien, ils me refuseront. Puis essayer une pareille tentative contre la volonté de madame la Princesse, n'est-ce point risquer de compromettre la faveur acquise ? n'est-ce point m'exposer à ce qu'elle retire la parole donnée ? Et cependant lui laisser passer ainsi dans l'angoisse et dans la torture les longues heures de la nuit, oh ! je le sens, pour lui, pour moi surtout, c'est impossible ! Prions Dieu, et Dieu m'inspirera peut-être.

Et alors madame de Cambes alla pour la seconde fois s'agenouiller devant son crucifix et se mit à prier avec une ferveur qui eût touché madame la Princesse elle-même si madame la Princesse avait pu l'entendre.

— Oh ! je n'irai pas, je n'irai pas, disait-elle, car je comprends bien qu'il m'est impossible d'y aller. Toute la nuit il m'accusera peut-être... Mais demain, demain, n'est-ce pas, mon Dieu, demain m'absoudra près de lui.

Cependant ce bruit, cette exaltation de la foule, qui allaient croissant, ces reflets de sinistre lumière qui, comme des éclairs, pénétraient jusqu'à elle et illuminaient par instants sa chambre demeurée dans l'obscurité lui causaient une telle épouvante qu'elle boucha ses oreilles avec ses mains et qu'elle appuya ses yeux fermés sur le coussin de son prie-Dieu..

Alors la porte s'ouvrit, et, sans qu'elle l'entendît, un homme

entra qui s'arrêta un instant sur le seuil, fixant sur elle un regard d'affectueuse pitié, et qui, voyant se soulever si douloureusement les épaules de la jeune femme, agitées par ses sanglots, s'approcha avec un soupir et lui posa la main sur le bras.

Claire se releva, effrayée.

— Monsieur Lenet ! dit-elle, monsieur Lenet, ah ! vous ne m'avez donc pas abandonnée ?

— Non, dit-il. J'avais pensé que vous n'étiez pas suffisamment rassurée encore, et je m'étais hasardé à venir jusqu'à vous pour vous demander si je pouvais vous être utile à quelque chose.

— Oh ! cher monsieur Lenet, s'écria la vicomtesse, que vous êtes bon, et que je vous remercie !

— Il paraît que je ne m'étais pas trompé, dit Lenet. On se trompe rarement, ô mon Dieu ! quand on pense que les créatures souffrent, ajouta-t-il avec un sourire mélancolique.

— Oh ! oui, monsieur, s'écria Claire, oui, vous avez dit vrai : je souffre !

— N'avez-vous pas obtenu tout ce que vous désiriez, madame, et plus que je n'espérais moi-même, je vous l'avoue ?

— Oui, sans doute ; mais...

— Mais je comprends, n'est-ce pas, vous vous effrayez de voir la joie de cette populace altérée de sang, et vous vous apiroyez sur le sort de cet autre malheureux qui va mourir à la place de votre amant ?

Claire se releva sur ses genoux et demeura un instant immobile, pâlisant et les yeux fixés sur Lenet. Puis elle porta sa main glacée à son front couvert de sueur.

— Ah ! pardonnez-moi, ou plutôt maudissez-moi ! dit-elle, car, égoïste que je suis, je n'y avais pas même songé. Non, Lenet, non, je vous l'avoue dans toute l'humilité de mon cœur, ces craintes, ces larmes, ces prières, c'est pour celui qui doit vivre. Car, absorbée que je suis par mon amour, j'avais oublié celui qui va mourir !

Lenet sourit avec tristesse.

— Oui, dit-il, cela doit être ainsi, car cela est dans la nature humaine. Peut-être est-ce l'égoïsme des individus qui fait le salut des masses. Chacun fait autour de soi et des siens un cercle avec une épée. Allons, allons, madame, continua-t-il, faites la confession jusqu'au bout. Avouez franchement qu'il vous tarde que le malheureux ait subi son destin. Car, par sa mort, le malheureux assure la vie à votre fiancé !

— Oh ! je n'avais pas songé à cela encore, Lenet, je vous le jure. Mais ne forcez pas mon esprit de s'arrêter là-dessus, car je l'aime tant que je ne sais pas ce que je suis capable de désirer dans la folie de mon amour.

— Pauvre enfant ! dit Lenet avec un ton de profonde pitié, pourquoi donc n'avez-vous pas dit tout cela plus tôt ?

— Oh ! mon Dieu ! vous m'effrayez. Est-il donc trop tard, et n'est-il pas encore tout à fait sauvé ?

— Il l'est, reprit Lenet, puisque madame la Princesse a donné sa parole. Mais...

— Mais quoi ?

— Mais, hélas ! est-on jamais sûr de rien dans ce monde, et vous qui, comme moi, le croyez sauvé, ne pleurez-vous pas au lieu de vous réjouir ?

— Je pleure de ne pouvoir le visiter, mon ami, répondit Claire. Songez qu'il doit entendre ces bruits affreux et croire son danger prochain ; songez qu'il peut m'accuser de tiédeur, d'oubli, de trahison. Oh ! Lenet, Lenet, quel supplice ! En vérité, si la princesse savait ce que je souffre, elle aurait pitié de moi.

— Eh bien ! vicomtesse, dit Lenet, il faut le voir.

— Le voir ! impossible. Vous savez bien que j'en ai demandé la permission à Son Altesse, et que Son Altesse m'a refusé.

— Je le sais, je l'approuve au fond du cœur, et cependant...

— Et cependant vous m'exhortez à la désobéissance ! s'écria Claire, surprise, en regardant fixement Lenet, qui, embarrassé sous ce regard, baissa les yeux.

— Je suis vieux, chère vicomtesse, dit-il, et défiant par cela

même que je suis vieux. Non pas en cette occasion, car la parole de la princesse est sacrée : il ne mourra qu'un des prisonniers, elle l'a dit ; mais, habitué pendant le cours d'une longue vie à voir toutes les chances tourner contre celui qui se croit le plus favorisé, j'ai pour principe qu'on doit toujours saisir l'occasion qui se présente. Voyez votre fiancé, vicomtesse ; voyez-le, croyez-moi.

— Oh ! s'écria Claire, je vous jure que vous m'épouvantez, Lenet.

— Ce n'est pas mon intention. D'ailleurs aimeriez-vous que je vous conseillasse de ne pas le voir ? Non, n'est-ce pas ? Et vous me gronderiez plus fort sans doute si j'étais venu vous dire le contraire de ce que je vous dis.

— Oh ! oui, je l'avoue. Mais vous me parlez de le voir. C'était mon seul, mon unique désir ; c'était la prière que j'adressais à Dieu quand vous êtes arrivé. Mais n'est-ce donc point chose impossible ?

— Y a-t-il quelque chose d'impossible pour la femme qui a pris Saint-Georges ? dit Lenet en souriant.

— Hélas ! dit Claire, depuis deux heures que je cherche un moyen de pénétrer dans la forteresse, je ne l'ai point encore trouvé.

— Et si je vous l'offre, moi, dit Lenet, que me donnerez-vous ?

— Je vous donnerai !... Oh ! tenez, je vous donnerai la main le jour où je marcherai à l'autel avec lui.

— Merci, mon enfant, dit Lenet, et vous avez raison : en effet, je vous aime comme un père. Merci.

— Le moyen ! le moyen ! dit Claire.

— Le voici. J'avais demandé à madame la Princesse un laissez-passer pour m'entretenir avec les prisonniers. Car s'il y avait eu moyen de sauver le capitaine Cauvignac, j'aurais voulu rattacher cet homme à notre parti. Mais maintenant, ce laissez-passer est inutile, puisque vous venez de le condamner à mort par

vos prières pour monsieur de Canolles.

Claire frissonna malgré elle.

— Prenez donc ce papier, continua Lenet. Il n'y a pas de nom, vous voyez.

Claire le prit et lut :

Le geôlier de la forteresse laissera communiquer le porteur du présent avec celui des deux prisonniers de guerre qu'il lui plaira d'entretenir, et cela pendant une demi-heure.

CLAIRE-CLÉMENCE DE CONDÉ.

— Vous avez un costume d'homme, dit Lenet, endossez-le. Vous avez le laissez-passer, usez-en.

— Pauvre officier ! murmura Claire, ne pouvant chasser de sa pensée l'idée de Cauvignac exécuté à la place de Canolles.

— Il subit la loi commune, répondit Lenet. Faible, il est dévoré par le fort, sans appui, il paye pour celui qu'on protège. Je le regretterai ; c'était un garçon d'esprit.

Cependant Claire tournait et retournait le papier entre ses mains.

— Savez-vous, dit-elle, que vous me tentez cruellement avec ce laissez-passer ? Savez-vous qu'une fois que je tiendrai mon pauvre ami entre mes bras, je suis capable de l'emmener au bout du monde !

— Je vous le conseillerais, madame, si la chose était possible. Mais ce laissez-passer n'est point une carte blanche, et vous ne pouvez lui donner d'autre destination que celle qu'il a.

— C'est vrai, dit Claire en le relisant, et cependant on m'a accordé monsieur de Canolles. Il est à moi ! on ne peut plus me l'arracher !

— Aussi personne n'y songe-t-il. Allons, allons, madame, ne perdez pas de temps. Revêtez votre costume d'homme et partez. Ce laissez-passer vous donne une demi-heure. Je sais bien que c'est peu de chose qu'une demi-heure, mais après cette demi-heure viendra la vie tout entière. Vous êtes jeune, la vie sera

longue. Dieu la fasse heureuse !

Claire saisit Lenet par la main, l'attira à elle et l'embrassa au front comme elle eût fait au plus tendre père.

— Allez, allez, dit Lenet en la poussant doucement, ne perdez pas de temps : celui qui aime véritablement n'a pas de résignation.

Puis, la regardant passer dans une autre chambre où Pompée, appelé par elle, l'attendait pour l'aider à changer de costume :

— Hélas ! qui sait ? murmura-t-il.

XXII

Les cris, les hurlements, les menaces et l'agitation de la foule n'avaient point en effet échappé à Canolles. Par les barreaux de sa fenêtre, il avait pu à son tour jouir du tableau mouvant et animé qui se déroulait sous ses yeux et qui était le même d'un bout à l'autre de la ville émue.

— Pardieu ! disait-il, voici un fâcheux contre-temps. Cette mort de Richon... Pauvre Richon ! c'était un brave. Cette mort de Richon va redoubler les rigueurs de notre captivité ; on ne me laissera plus courir la ville comme auparavant. Plus de rendez-vous et même plus de mariage si Claire ne se contente de la chapelle d'une prison. Elle s'en contentera. On est aussi bien marié dans une chapelle que dans une autre. Cependant c'est d'un triste augure. Pourquoi diable n'a-t-on pas reçu la nouvelle demain au lieu de la recevoir aujourd'hui ?

Puis, se rapprochant de sa fenêtre et se penchant pour regarder :

— Quelle surveillance ! continua-t-il : deux factionnaires ! Et quand je pense que je vais être confiné ici huit jours, quinze jours peut-être, jusqu'à ce qu'il soit arrivé quelque événement qui fasse oublier celui-ci. Heureusement que les événements se succèdent rapidement par le temps qui court et que les Bordelais ont l'esprit léger. En attendant, je n'en aurai pas moins passé des moments fort désagréables. Pauvre Claire ! elle doit être désespérée. Heureusement qu'elle sait que j'ai été arrêté. Oh ! oui, elle le sait, et, par conséquent, qu'il n'y point de ma faute. Ah çà ! mais où diable vont donc tous ces gens-là ? On dirait que c'est du côté de l'Esplanade ! Il n'y a cependant ni parade ni exécution à cette heure-ci. Ils vont tous du même côté. On dirait en vérité qu'ils savent que je suis là comme un ours derrière mes barreaux...

Canolles fit quelques pas dans la chambre, les bras croisés.

Les murs d'une véritable prison l'avaient rendu momentanément aux idées philosophiques, dont il se préoccupait peu en temps ordinaire.

— La sotte chose que la guerre ! murmura-t-il. Voilà ce pauvre Richon, avec lequel je dînais il y a un mois à peine, mort. Il se sera fait tuer sur ses canons, l'intrépide, comme j'aurais dû faire, moi ; comme j'aurais fait si tout autre que la vicomtesse m'eût assiégé. Cette guerre de femmes est, en vérité, la plus à craindre de toutes les guerres. Au moins je n'ai contribué en rien à la mort d'un ami. Dieu merci, je n'ai pas tiré l'épée contre mon frère, cela me console. Allons, c'est encore à mon bon petit génie féminin que je dois cela. Tout bien décidé, allons, je lui dois beaucoup de choses.

En ce moment, un officier entra et interrompit le soliloque de Canolles.

— Avez-vous besoin de souper, monsieur ? lui dit-il. En ce cas, donnez vos ordres. Le geôlier est avisé de vous faire faire telle chère qui vous conviendra.

— Allons, allons, dit Canolles, il paraît qu'ils comptent au moins me traiter honorablement tout le temps que je demeurerai ici. J'avais craint un instant le contraire en voyant le visage pincé de la princesse et la mine rébarbative de tous ses assesseurs.

— J'attends, répéta l'officier en s'inclinant.

— Ah ! c'est juste, pardon. Votre demande m'a, par son extrême politesse, amené à certaines réflexions... Revenons à la matière. Oui, monsieur, je souperai, car j'ai grand'faim. Mais je suis sobre d'habitude, et un souper de soldat me suffira.

— Maintenant, reprit l'officier en s'approchant de lui avec intérêt, n'avez-vous aucune recommandation à faire... en ville ?... N'attendez-vous rien ? Vous avez dit que vous étiez soldat, moi aussi, je le suis. Agissez donc envers moi comme envers un camarade.

Canolles regarda l'officier avec étonnement.

— Non, monsieur, dit-il, non, je n'ai aucune recommandation

à faire en ville ; non je n'attends rien, si ce n'est une personne que je ne puis nommer. Quant à agir envers vous comme envers un camarade, je vous remercie de l'offre. Voici ma main, monsieur, et plus tard, si j'ai besoin de quelque chose, je m'en souviendrai.

Ce fut l'officier qui, cette fois, regarda Canolles avec surprise.

— Bien, monsieur, dit-il, vous allez être servi à l'instant même.

Et il se retira.

Un instant après, deux soldats entrèrent, portant un souper tout servi. Il était plus recherché que ne l'avait demandé Canolles. Il s'assit devant la table et mangea de bon appétit.

Les soldats le regardaient à leur tour avec étonnement. Canolles prit cet étonnement pour de la convoitise, et comme le vin était d'excellent vin de Guyenne :

— Mes amis, dit-il, demandez deux verres.

Un des soldats sourit et rentra avec les deux verres demandés.

Canolles le remplir, puis il versa quelques gouttes de vin dans le sien.

— À votre santé ! mes amis, dit-il.

Les deux soldats prirent leurs verres et le choquèrent machinalement à celui de Canolles, et burent sans lui rendre son toast.

— Ils ne sont pas polis, pensa Canolles, mais ils boivent bien : on ne peut pas tout avoir.

Et il continua son souper, qu'il mena triomphalement jusqu'au bout.

Lorsqu'il eut fini, il se leva, et les soldats enlevèrent la table.

L'officier rentra.

— Ah ! pardieu ! monsieur, lui dit Canolles, vous auriez bien dû souper avec moi, le souper était excellent.

— Je n'aurais pu avoir cet honneur, monsieur, car je sors moi-même de table il n'y a qu'un instant... Et je reviens...

— Pour me faire compagnie ? dit Canolles. S'il en est ainsi, recevez tous mes compliments, monsieur, car c'est fort aimable

à vous.

— Non, monsieur. Ma mission est moins agréable. Je viens pour vous prévenir qu'il n'y a pas de ministre dans la prison et que le chapelain est catholique. Or je sais que vous êtes protestant, et cette différence dans le culte vous gênera peut-être...

— Moi, monsieur ? pour quoi faire ? demanda naïvement Canolles.

— Mais, dit l'officier, embarrassé, pour faire vos prières.

— Mes prières !... Bon ! dit Canolles en riant, je songerai à cela demain... Je ne fais mes prières que le matin, moi.

L'officier regarda Canolles avec une stupeur qui se changea graduellement en une commisération profonde. Il salua et sortit.

— Ah ça ! dit Canolles, mais le monde se détraque donc ! Depuis la mort de ce pauvre Richon, tous les gens que je rencontre ont l'air idiot ou enragé... Sarpejeu ! ne verrai-je donc pas un visage quelque peu raisonnable...

Il achevait à peine ces mots, que la porte de Canolles se rouvrit, et qu'avant qu'il eût pu reconnaître quelle personne c'était, quelqu'un vint se jeter entre ses bras et, liant ses deux mains à son cou, inonda son visage de larmes.

— Allons ! s'écria le prisonnier en se débarrassant de l'étreinte, encore un fou. Mais, en vérité, je suis donc aux petites maisons !

Mais, du geste qu'il fit en se reculant, il jeta à terre le chapeau de l'inconnu, et les beaux cheveux blonds de madame de Cambes se déroulèrent sur ses épaules.

— Vous ici ! s'écria Canolles, courant à elle pour la reprendre dans ses bras. Vous ! Ah ! pardonnez-moi de ne vous avoir pas encore reconnue, ou plutôt de ne vous avoir pas devinée...

— Silence ! dit-elle en ramassant son chapeau et en le remettant vivement sur sa tête, silence ! car si l'on savait que c'est moi, peut-être me reprendrait-on mon bonheur... Enfin, il m'est donc permis de vous revoir encore... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis heureuse !

Et Claire, sentant sa poitrine se dilater, éclata en bruyants sanglots.

— *Encore !* dit Canolles. Il vous est permis de me voir *encore*, dites-vous ? Et vous me dites cela avec des larmes... Ah çà ! mais vous ne deviez donc plus me revoir ? continua-t-il en riant.

— Oh ! ne riez pas ! mon ami, dit Claire, votre gaieté me fait mal... Ne riez pas, je vous en supplie ! J'ai eu tant de peine à venir près de vous... Si vous saviez... Et il s'en est fallu de si peu que je ne vinsse pas !... Sans Lenet, cet excellent homme... Mais revenons à vous, pauvre ami. Mon Dieu ! vous voilà donc... C'est donc vous que je retrouve ? c'est donc vous que je puis presser encore contre mon cœur ?

— Mais oui, c'est moi, c'est bien moi, dit Canolles, souriant.

— Oh ! tenez, dit Claire, c'est inutile, n'affectez pas ce maintien joyeux... Je sais tout... On ne savait pas que je vous aimais, on ne s'était pas caché de moi...

— Mais que savez-vous donc ? dit Canolles.

— N'est-ce pas, continua la vicomtesse, n'est-ce pas que vous m'attendiez ? N'est-ce pas que vous étiez mécontent de mon silence ? N'est-ce pas que vous m'accusiez déjà ?

— Moi ! tourmenté, mécontent, sans doute ! Mais je ne vous accusais pas... Je me doutais bien que quelque circonstance plus forte que votre volonté vous éloignait de moi. Et mon plus grand malheur, dans tout cela, c'est que notre mariage était différé, remis à huit jours, à quinze jours peut-être...

Claire, à son tour, regarda Canolles avec la même stupeur que l'officier avait témoignée un instant auparavant.

— Comment ! dit-elle, parlez-vous sérieusement ou n'êtes-vous pas en réalité plus effrayé que cela ?

— Moi, effrayé ! dit Canolles, effrayé de quoi ?... Est-ce que par hasard, dit-il en riant, je cours un danger que je ne connais pas ?

— Oh ! le malheureux ! s'écria-t-elle, il ne savait rien.

Puis, ayant peur sans doute de révéler sans préparation toute

la vérité à celui que cette vérité menaçait si cruellement, elle arrêta, par un violent effort sur elle-même, les paroles qui avaient bondi de son cœur à ses lèvres.

— Non, je ne sais rien, dit gravement Canolles. Mais vous allez tout me dire, n'est-ce pas ? Je suis un homme. Parlez, Claire, parlez...

— Vous savez que Richon est mort ? dit-elle.

— Oui, répondit Canolles, je le sais.

— Mais savez-vous comment il est mort ?

— Non, mais je m'en doute. Il a été tué à son poste, n'est-ce pas, sur la brèche de Vayres ?

Claire garda un moment de silence. Puis, grave comme l'airain qui sonne un glas funèbre :

— Il a été pendu à la halle de Libourne, dit-elle.

Canolles fit un bond en arrière.

— Pendu ! s'écria-t-il, Richon, un soldat !

Puis, pâlisant tout à coup et passant sur son front sa main tremblante :

— Ah ! je comprends tout maintenant, dit-il. Je comprends mon arrestation, je comprends mon interrogatoire, je comprends les paroles de l'officier, le silence des soldats ; je comprends votre démarche, vos pleurs en me voyant si gai ; je comprends, enfin, cette foule, ces cris, ces menaces... Richon a été assassiné !... et c'est sur moi qu'on vengera Richon !

— Non, non, mon bien-aimé ! Non, pauvre ami de mon cœur ! s'écria Claire, rayonnante de joie, en saisissant les deux mains de Canolles et en plongeant ses yeux dans ses yeux. Non, ce n'est pas toi qu'ils vont sacrifier, cher prisonnier ! Tu ne t'étais pas trompé. Oui, tu étais désigné ; oui, tu étais condamné ; oui, tu allais périr ; oui, tu as vu la mort de bien près, mon beau fiancé ! Mais sois tranquille, tu peux parler de bonheur et d'avenir, celle qui va te consacrer toute sa vie a sauvé la tienne ! Sois joyeux, mais tout bas, car tu réveillerais peut-être ton malheureux compagnon, celui sur lequel va tomber l'orage, celui qui doit

mourir à ta place.

— Oh ! taisez-vous, taisez-vous, chère amie ! Vous me glacez d'horreur, dit Canolles, mal remis malgré les ardentes caresses de Claire, du coup terrible qu'on venait de lui porter. Moi si calme, si confiant, si niaisement joyeux, je courais risque de mourir ! Et quand cela ? à quel moment ?... Juste ciel ! à celui de devenir votre époux !... Oh ! sur mon âme, c'eût été un double assassinat !

— Ils appellent cela des représailles, dit Claire.

— Oui, oui... C'est vrai, ils ont raison.

— Allons, vous voilà sombre et rêveur, maintenant.

— Oh ! s'écria Canolles, ce n'est pas de la mort que j'ai peur. Mais la mort me sépare de vous...

— Si vous étiez mort, mon bien-aimé, je serais morte aussi... Mais au lieu de vous attrister ainsi, réjouissez-vous avec moi. Voyons, cette nuit, dans une heure peut-être, vous allez sortir de prison... Eh bien ! ou je viendrai vous chercher moi-même, ou je vous attendrai à la sortie. Alors, sans perdre une minute, sans perdre une seconde, nous fuirons... Oh ! sur-le-champ. Je ne veux pas attendre ! Cette ville maudite m'épouvante... Aujourd'hui encore, je suis parvenue à vous sauver. Mais demain, quelque autre malheur inattendu vous enlèverait peut-être encore à moi !

— Oh ! dit Canolles, savez-vous, chère bien-aimée Claire, que vous me donnez trop de bonheur d'un seul coup. Oh ! oui, en vérité, trop de bonheur ! J'en mourrai...

— Eh bien ! alors, dit Claire, retrouvez votre insouciance... reprenez votre gaieté...

— Mais vous-même... reprenez la vôtre.

— Voyez, je ris.

— Et ce soupir ?

— Ce soupir, mon ami, c'est pour le malheureux qui paye notre joie de sa vie.

— Oui, oui, vous avez raison... Oh ! pourquoi ne pouvez-vous pas m'emmener à l'instant même. Allons, mon bon ange,

ouvre-moi tes ailes, et emporte-moi !

— Patience, patience, mon cher époux ! Demain, je vous emporte. Où ? Je n'en sais rien... dans le paradis de notre amour... En attendant, me voilà.

Canolles la prit dans ses bras, l'attira sur sa poitrine.

Elle suspendit ses mains au cou du jeune homme et se laissa tomber toute palpitante sur ce cœur qui, comprimé par tant de sentiments divers, battait à peine.

Tout à coup et pour la seconde fois, un sanglot douloureux monta de sa poitrine à ses lèvres, et, tout heureuse qu'était Claire, elle inonda de larmes le visage de Canolles, qui s'était penché sur le sien.

— Eh bien ! dit-il, voilà votre gaieté, pauvre ange !

— C'est le reste de ma douleur.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et l'officier, qui était déjà venu, annonça que la demi-heure qu'annonçait le laissez-passer était expirée.

— Adieu ! murmura Canolles, ou cache-moi dans un pli de ton manteau et emmène-moi !

— Pauvre ami ! répliqua-t-elle à voix basse, tais-toi donc, car tu me brises le cœur ! Ne vois-tu pas que j'en meurs d'envie ? Aie patience pour toi, aie patience pour moi surtout ! Dans quelques heures, nous nous rejoindrons pour ne plus nous quitter.

— J'ai patience, dit joyeusement Canolles, complètement rassuré par cette promesse. Mais il faut nous quitter. Voyons, du courage ! Ce mot adieu, disons-le : Adieu, Claire, adieu !

— Adieu ! dit-elle en essayant de sourire, ad...

Mais elle ne put achever ce mot cruel. Pour la troisième fois, les sanglots étouffèrent sa voix.

— Adieu ! adieu ! s'écria Canolles en saisissant de nouveau la vicomtesse et en couvrant son front d'ardents baisers, adieu !

— Diable ! murmura l'officier, heureusement que je sais que le pauvre garçon n'a plus grand'chose à craindre, sans quoi voilà une scène qui me briserait le cœur !

L'officier alla reconduire Claire jusqu'à la porte et revint.

— Maintenant, monsieur, dit-il à Canolles, qui s'était laissé tomber sur un siège, encore tout plein de ses émotions, maintenant, il ne suffit pas d'être heureux, il faut encore être compatissant. Votre voisin, votre malheureux compagnon, celui qui va mourir, est seul, lui, personne ne le protège, personne ne le console. Il demande à vous voir. J'ai pris sur moi de lui accorder cette demande, mais il faut encore que vous y consentiez.

— Si j'y consens ! s'écria Canolles, oh ! je le crois bien... Pauvre infortuné ! Je l'attends, je lui ouvre les bras ! Je ne le connais pas, mais n'importe !

— Cependant il semble vous connaître, vous.

— Sait-il le sort qui lui est réservé ?

— Non, je ne le crois pas. Vous comprenez donc qu'il faut le lui laisser ignorer.

— Oh ! soyez tranquille.

— Écoutez-donc. Onze heures vont sonner, je vais rentrer au poste. À partir de onze heures, ce sont les geôliers seuls qui règnent en maîtres dans l'intérieur de la prison. Le vôtre est prévenu, il sait que votre voisin sera chez vous, il l'y viendra prendre au moment où il devra le faire rentrer dans son cachot. Si le prisonnier ne sait rien, ne lui annoncez rien ; s'il sait quelque chose, dites-lui de notre part que nous autres soldats, nous le plaignons tous du fond de l'âme. Car enfin, mourir n'est rien, mais, sacrebleu ! être pendu, c'est mourir deux fois.

— Est-il donc décidé qu'il mourra ?

— De la même mort que Richon. Ce sont des représailles complètes. Mais nous bavardons, et il attend votre réponse avec anxiété sans doute.

— Allez le chercher, monsieur, et croyez que je vous suis bien reconnaissant pour lui et pour moi.

L'officier sortit, alla ouvrir la porte du cachot voisin, et Cauvignac, un peu pâle mais d'un pas dégagé et le front haut, entra dans le cachot de Canolles, qui fit quelques pas au-devant de lui.

Alors l'officier fit à Canolles un dernier signe d'adieu, regarda Cauvignac avec compassion et sortit, emmenant avec lui ses soldats, dont les pas lourds furent quelque temps à se perdre sous les voûtes.

Bientôt, le geôlier fit sa ronde. On entendit ses clefs résonner dans le corridor.

Cauvignac n'était pas abattu parce qu'il y avait dans cet homme une inaltérable confiance en lui-même, une inépuisable espérance dans l'avenir. Mais cependant, sous son apparence tranquille et sous son masque presque gai, une profonde douleur s'était glissée et, comme un serpent, mordait son cœur. Cette âme sceptique, qui avait toujours douté de tout, doutait enfin du doute lui-même.

Depuis la mort de Richon, Cauvignac ne mangeait plus, ne dormait plus.

Habitué à railler le malheur des autres parce qu'il prenait le sien gaiement, notre philosophe n'avait cependant pas même eu l'idée de rire d'un événement qui amenait ce résultat terrible, et, malgré lui, dans tous ces fils mystérieux qui le rendaient responsable de la mort de Richon, il entrevoyait la main impassible de la Providence, et il commençait à croire sinon à la rémunération des bonnes actions, du moins à la punition des mauvaises.

Il se résignait donc et songeait. Mais, tout en se résignant, comme nous l'avons dit, il ne mangeait plus, ne dormait plus.

Et, singulier mystère de cette âme personnelle sans cependant être égoïste, ce qui le frappait encore plus que sa propre mort, prévue à l'avance, c'était la mort de ce compagnon qu'il savait à deux pas de lui, attendant soit l'arrêt fatal, soit l'exécution sans arrêt. Tout celui lui remettait encore en tête Richon, son spectre vengeur et la double catastrophe résultant de ce qu'il avait trouvé d'abord une charmante espièglerie.

Sa première idée avait été de s'évader, car, quoique prisonnier sur parole, puisqu'on avait manqué aux engagements pris envers lui en le menant en prison, il croyait à son tour, et sans aucun

scrupule, pouvoir manquer aux siens. Mais, malgré la perspicacité de son esprit et l'ingéniosité de ses moyens, il avait reconnu la chose pour impossible. C'était alors qu'ils s'était persuadé plus fortement encore qu'il était entre les serres d'une inexorable fatalité. Dès lors, il ne demanda plus qu'une chose, c'était de causer quelques moments avec son compagnon, dont le nom avait paru éveiller en lui une triste surprise, et de se réconcilier dans sa personne avec cette humanité tout entière qu'il avait si cruellement outragée.

Nous n'affirmerons pas que toutes ces pensées fussent des remords. Non, Cauvignac était bien trop philosophie pour en avoir, mais tout au moins c'était ce qui leur ressemble beaucoup, c'est-à-dire un violent dépit d'avoir fait le mal pour rien. Avec du temps et une combinaison qui maintînt Cauvignac dans cette disposition d'esprit, ce sentiment eût peut-être eu le même résultat que le remords, mais le temps manquait.

Cauvignac, en entrant dans la prison de Canolles, attendit donc d'abord, avec sa prudence ordinaire, que l'officier qui l'avait introduit fût retiré. Puis, voyant la porte bien refermée, le guichet hermétiquement clos, il alla vers Canolles, qui, ainsi que nous l'avons dit, avait de son côté fait quelques pas au-devant de lui, et lui serra la main.

Malgré la gravité de sa situation, Cauvignac ne put s'empêcher de sourire en reconnaissant l'élégant et beau jeune homme à l'esprit aventureux, à la joyeuse humeur, qu'il avait déjà deux fois surpris dans des situations bien différentes de celle où il se trouvait, l'une pour l'envoyer en mission à Nantes, l'autre pour l'emmener à Saint-Georges. En outre, il se rappelait l'usurpation momentanée de son nom et la bonne mystification qui en avait été la suite pour le duc. Et si lugubre que fût la prison, le souvenir était si joyeux que le passé, pendant une seconde, l'emporta sur le présent.

De son côté, Canolles le reconnut à la première vue pour avoir été déjà en contact avec lui dans les deux circonstances que nous

avons dites, et comme, à tout prendre, dans ces deux circonstances, Cauvignac avait été pour lui un messenger de bonnes nouvelles, sa pitié sur le sort réservé au malheureux s'en accrût encore, et d'autant plus profondément qu'il savait que c'était son salut à lui qui causait la perte irrévocable de Cauvignac. Et dans une âme aussi délicate que l'était la sienne, une pareille pensée causait bien plus de remords que n'eût causé un crime véritable dans celle de son compagnon.

Il l'accueillit donc avec une parfaite bienveillance.

— Eh bien ! baron, lui dit Cauvignac, que dites-vous de la situation où nous sommes ? Elle est assez précaire, ce me semble.

— Oui, nous voici prisonniers, et Dieu sait quand nous sortirons d'ici, répondit Canolles, faisant bonne contenance pour essayer d'adoucir au moins par l'espoir l'agonie de son compagnon.

— Quand nous en sortirons ! reprit Cauvignac. Dieu, que vous invoquez, daigne décider dans sa miséricorde que ce soit le plus tard possible ! Mais je ne crois pas qu'il soit disposé à nous donner grand répit. J'ai vu de mon cachot, comme vous avez pu le voir du vôtre, courir une foule ardente vers un certain endroit qui doit être l'Esplanade, ou je me trompe fort. Vous connaissez l'Esplanade, mon cher baron, et vous savez à quoi elle sert !

— Oh ! bah ! vous vous exagérez la position, je crois. Oui, le peuple courait vers l'Esplanade, mais pour assister à quelque correction militaire sans doute. Nous faire payer la mort de Richon, à nous, ce serait affreux, car enfin, nous sommes innocents l'un et l'autre de cette mort !

Cauvignac tressaillit et fixa sur Canolles un regard qui, d'une expression sombre, passa peu à peu à une expression de pitié.

— Allons, se dit-il en lui-même, encore un qui s'abuse sur sa situation. Il faut pourtant que je lui dise ce qu'il en est. Car à quoi bon le leurrer pour que le coup soit plus pénible ensuite, tandis qu'au moins, quand on a le temps de se préparer, la pente paraît toujours un peu plus facile.

Alors, après un nouveau moment de silence et d'examen :

— Monsieur, dit-il à Canolles en lui prenant les deux mains et en continuant de fixer sur lui un regard qui l'embarrassait fort, mon cher monsieur, demandons, s'il vous plaît, une bouteille ou deux de bon vin de Braune que vous savez. Hélas ! j'en eusse bu à mon aise si j'eusse été gouverneur plus longtemps, et je vous avouerais même que c'est ma prédilection pour cet excellent vin qui m'a fait de préférence demander ce gouvernement. Dieu me punit de ma gourmandise.

— Je le veux bien, dit Canolles.

— Oui, je vous conterai tout cela en buvant, et si la nouvelle est mauvaise, comme au moins le vin sera bon, l'un fera passer l'autre.

Canolles alors frappa à la porte, mais on ne lui répondit point. Il redoubla, et, au bout d'un instant, un enfant qui jouait dans le corridor s'approcha du prisonnier.

— Que voulez-vous ? demanda l'enfant.

— Du vin, dit Canolles. Dis à ton papa d'en apporter deux bouteilles.

L'enfant s'éloigna et revint au bout d'un instant.

— Papa, dit-il, est occupé dans ce moment-ci à causer avec un monsieur. Il viendra tout à l'heure.

— Pardon, dit Cauvignac, voulez-vous me permettre à mon tour de faire une question ?

— Faites.

— Mon ami, dit-il, de sa voix la plus insinuante, avec quel monsieur cause ton papa ?

— Avec un grand monsieur.

— Cet enfant est charmant, dit Cauvignac. Attendez, et nous allons savoir quelque chose. — Et comment est vêtu ce monsieur ?

— Tout en noir.

— Ah diable ! Vous entendez, tout en noir. Et comment l'appelle-t-on, ce grand monsieur tout en noir ? Saurais-tu cela, par hasard, mon petit ami ?

— On l'appelle M. Lavie.

— Ah ! ah ! fit Cauvignac, l'avocat du roi. Je crois que nous n'avons trop rien à attendre en mal de celui-là. Profitons donc de ce qu'ils causent pour causer aussi.

Et, glissant une pièce de monnaie sous la porte :

— Tiens, mon petit ami, dit Cauvignac, voici pour acheter des billes. — Il est bon de se faire des amis partout, continua-t-il en se relevant.

L'enfant, tout joyeux, prit la pièce en remerciant les deux prisonniers.

— Eh bien ! monsieur, fit Canolles, vous disiez donc...

— Ah ! oui, répondit Cauvignac... Eh bien ! je disais donc que vous me paraissiez errer fortement sur le sort qui nous attend en sortant de cette prison. Vous parlez d'Esplanade, de correction militaire, de fustigation pour des étrangers. Moi, je serais tenté de croire qu'il est question de nous, et qu'il s'agit de quelque chose de mieux.

— Allons donc ! dit Canolles.

— Heu ! fit Cauvignac, vous voyez les choses sous un jour moins sombre qu'elles ne m'apparaissent, peut-être parce que vous n'avez pas tout à fait les mêmes raisons de craindre que moi. Toutefois ne vous vantez pas trop de votre affaire : elle n'est pas superbe non plus, allez. Mais la vôtre ne fait rien à la mienne, et la mienne, je dois le dire parce que c'est ma conviction, la mienne est diablement embrouillée. Savez-vous bien qui je suis, monsieur ?

— Mais voici une singulière question. Vous êtes le capitaine Cauvignac, gouverneur de Braune, ce me semble.

— Oui, pour le moment. Mais je n'ai pas toujours porté ce nom, je n'ai pas toujours occupé ce titre. J'ai changé souvent de nom, j'ai essayé de différents grades. Par exemple, un jour, je me suis appelé le baron de Canolles, exactement comme vous.

Canolles regarda Cauvignac en face.

— Oui, continua celui-ci, je comprends : vous vous deman-

dez si je suis fou, n'est-ce pas ? Eh bien ! rassurez-vous, je jouis de toutes mes facultés mentales et n'ai jamais été si complètement dans mon bon sens.

— Expliquez-vous alors, dit Canolles.

— Rien de plus facile. Monsieur le duc d'Épernon... Vous connaissez monsieur le duc d'Épernon, n'est-ce pas ?

— De nom, car je ne l'ai jamais vu.

— Heureusement pour moi. Monsieur d'Épernon, dis-je, me trouvant une fois chez une dame où je savais que vous n'étiez pas mal reçu, je pris la liberté de vous emprunter votre nom.

— Monsieur, que voulez-vous dire ?

— La, la, tout beau. N'allez-vous pas avoir l'égoïsme d'être jaloux d'une femme au moment d'en épouser une autre ! Et puis, le fussiez-vous, ce qui est encore dans la nature de l'homme, qui décidément est un vilain animal, vous me pardonneriez tout à l'heure. Je vous appartiens de trop près pour que nous nous querrellions.

— Je ne comprends pas un mot de ce que vous me dites, monsieur.

— Je dis que j'ai droit à ce que vous me traitiez en frère, ou tout au moins en beau-frère.

— Vous parlez par énigmes, et je ne comprends pas davantage.

— Eh bien ! vous allez comprendre d'un seul mot. Mon vrai nom est Roland de Lartigues, et Nanon est ma sœur.

Canolles passa de la défiance à une expansion subite.

— Vous, le frère de Nanon ! s'écria-t-il. Ah ! pauvre garçon !

— Eh bien ! oui, pauvre garçon, reprit Cauvignac. Vous avez justement dit le mot, vous avez justement mis le doigt sur la chose. Car outre une foule d'autres désagréments qui résulteront de l'instruction de mon petit procès ici, j'ai encore celui-là de m'appeler Roland de Lartigues et d'être le frère de Nanon. Vous savez que ma chère sœur n'est point en odeur de sainteté chez messieurs les Bordelais. Qu'on apprenne ma qualité de frère de

Nanon, et je suis trois fois perdu. Or il y a ici un la Rochefoucauld et un Lenet qui savent tout.

— Ah ! dit Canolles, reporté par ce que lui disait Cauvignac à d'anciens souvenirs, ah ! je comprends maintenant pourquoi, dans une lettre, cette pauvre Nanon m'appela un jour son frère. Excellente amie !...

— Ah ! oui, fit Cauvignac, c'était une bonne personne, et je me repens bien de n'avoir pas toujours pris ses recommandations à la lettre. Mais que voulez-vous, si l'on pouvait deviner l'avenir, il n'y aurait plus besoin de Dieu.

— Et qu'est-elle devenue ? demanda Canolles.

— Qui peut dire cela ? Pauvre femme, elle se désespère sans doute, non pas sur moi dont elle ignore l'arrestation, mais sur vous dont elle connaît peut-être le sort.

— Tranquillisez-vous, dit Canolles, Lenet ne dira pas que vous êtes le frère de Nanon. Monsieur de la Rochefoucauld, de son côté, n'a aucun motif de vous en vouloir. On ne saura donc rien de tout cela.

— Si on ne sait rien de tout cela, croyez-moi, on saura toujours autre chose : on saura que c'est moi, par exemple, qui ai donné certain blanc-seing, et que ce blanc-seing... Mais bah ! oublions, si c'est possible. Quel malheur qu'il ne vienne pas de vin ! continua-t-il en se retournant vers la porte. Il n'y a rien de tel que le vin pour faire oublier.

— Voyons, voyons, dit Canolles, du courage !

— Eh ! pardieu ! Croyez-vous que j'en manque ? Vous me verrez au fameux moment, quand nous irons faire un tour sur l'Esplanade. Mais une chose me taquine, cependant : serons-nous fusillés, décapités ou pendus ?

— Pendus ! s'écria Canolles. Vive Dieu ! nous sommes gentilshommes, et l'on ne ferait pas un pareil outrage à la noblesse.

— Eh bien ! vous verrez qu'ils sont encore capables de me chicaner sur ma généalogie... Puis encore...

— Quoi ?

— Est-ce vous ou moi qui passera le premier ?

— Mais, pour Dieu ! mon cher ami, dit Canolles, ne vous mettez donc pas en tête de ces choses-là ! Rien n'est moins sûr que cette mort dont vous vous préoccupez d'avance : on ne juge pas, on ne condamne pas et on n'exécute pas ainsi en une nuit.

— Écoutez, répondit Cauvignac, j'étais là-bas quand on a fait le procès de ce pauvre Richon, Dieu veuille avoir son âme ! Eh bien ! procès, jugement, pendaison, tout cela a duré trois ou quatre heures tout au plus. Mettons un peu moins d'activité, parce que madame Anne d'Autriche est reine de France et que madame de Condé n'est que princesse du sang, et cela nous donne quatre ou cinq heures à nous. Or comme voilà trois heures que nous avons été arrêtés, comme voilà deux heures que nous avons comparu devant nos juges, cela nous donne, de compte fait, encore une heure ou deux à vivre : c'est court.

— En tout cas, dit Canolles, on attendra bien le jour pour nous exécuter.

— Ah ! ce n'est pas sûr du tout, cela : une exécution aux flambeaux est une fort belle chose. Cela coûte plus cher, c'est vrai, mais comme madame la Princesse a grand besoin des Bordelais en ce moment-ci, il se pourrait bien qu'elle se décidât à faire cette dépense.

— Chut ! dit Canolles, j'entends des pas.

— Diable ! dit Cauvignac en pâlisant quelque peu.

— C'est sans doute le vin qu'on nous monte, dit Canolles.

— Ah ! oui, dit Cauvignac en attachant sur la porte un regard plus qu'attentif, il y a encore cela : si le geôlier entre avec des bouteilles, ça va bien. Mais si, au contraire...

La porte s'ouvrit, et le geôlier entra sans bouteilles.

Cauvignac et Canolles échangèrent un regard expressif. Mais le geôlier n'y fit pas attention. Il paraissait si pressé, le temps était si court, il faisait si sombre dans le cachot...

Il referma la porte et entra.

Puis, s'approchant des prisonniers en tirant un papier de sa

poche :

— Lequel de vous deux, dit-il, est le baron de Canolles ?

— Ah ! diable ! firent ensemble les deux hommes en échangeant un nouveau regard.

Cependant Canolles hésita avant que de répondre, et Cauvignac en fit autant. Le premier avait porté ce nom trop longtemps pour douter que l'appellation s'adressât à lui, mais l'autre l'avait porté assez pour craindre qu'on le lui rappelât.

Cependant Canolles comprit qu'il fallait répondre.

— C'est moi, dit-il.

Le geôlier s'approcha de lui.

— Vous étiez gouverneur de place ?

— Oui.

— Mais moi aussi, je l'étais, gouverneur de place ; moi aussi, je me suis appelé Canolles, dit Cauvignac. Voyons, expliquons-nous bien, et pas de méprise. C'est déjà assez de ce qui m'est arrivé vis-à-vis de ce pauvre Richon sans que je cause encore la mort d'un autre.

— Ainsi vous vous appelez maintenant Canolles ? demanda le geôlier ?

— Oui, répondit Canolles.

— Ainsi vous vous êtes appelé autrefois Canolles ? dit encore le geôlier à Cauvignac.

— Oui, répondit celui-ci. Autrefois, un jour seulement, et je commence à croire que j'ai eu une sottise idée ce jour-là.

— Vous êtes tous deux gouverneurs de place ?

— Oui, répondirent ensemble Canolles et Cauvignac.

— Maintenant, une dernière question qui éclaircira tout.

Les deux prisonniers prêtèrent le plus profond silence.

— Lequel de vous deux, dit le geôlier, est le frère de madame Nanon de Lartigues ?

Ici, Cauvignac fit une grimace qui eût été comique dans un moment moins solennel.

— Quand je vous le disais, interrompit-il en s'adressant à

Canolles, quand je vous disais, cher ami, que ce serait par là qu'on m'attaquerait !

Puis, se retournant vers le geôlier :

— Et si c'était moi, dit-il, qui fusse le frère de madame Nanon de Lartigues, que me diriez-vous, mon ami ?

— Je vous dirais de me suivre à l'instant même.

— Peste ! fit Cauvignac.

— Mais elle m'a aussi appelé son frère, dit Canolles, essayant de détourner un peu de l'orage qui s'amassait alors visiblement sur la tête de son malheureux compagnon.

— Un moment, un moment, dit Cauvignac, passant devant le geôlier et prenant Canolles à part, un moment, mon gentilhomme, il n'est pas juste que vous soyez frère de Nanon en pareille circonstance. J'ai assez jusqu'à présent fait payer les autres pour moi, et il est juste que je paye à mon tour.

— Que voulez-vous dire ? demanda Canolles.

— Oh ! ce serait trop long. Puis, d'ailleurs, vous voyez bien que notre geôlier s'impatiente et frappe du pied... — C'est bien, mon ami, c'est bien. Soyez tranquille, on vous suit. — Adieu donc, cher compagnon, continua Cauvignac, voici au moins mes doutes fixés sur un point, c'est que je passe le premier. Dieu fasse que vous ne me suiviez pas trop vite. Reste à savoir le genre de mort, maintenant. Diable ! pourvu que ce ne soit pas la pendaison. — Eh ! l'on y va, pardieu ! l'on y va ! Vous êtes bien pressé, mon brave homme ! — Allons donc, mon cher frère, mon cher beau-frère, mon cher compagnon, mon cher ami... Un dernier adieu, et bonsoir !

Cauvignac alors fit un pas vers Canolles en lui tendant la main. Canolles prit cette main entre les siennes et la serra affectueusement.

Pendant ce temps, Cauvignac le regardait avec une singulière expression.

— Que me voulez-vous ? dit Canolles, avez-vous quelque chose à me demander ?

— Oui, dit Cauvignac.

— Alors faites hardiment.

— Priez-vous quelquefois ? dit Cauvignac.

— Oui, répondit Canolles.

— Eh bien ! quand vous prierez... dites un mot pour moi.

Et, se retournant vers le geôlier, qui paraissait s'impatienter de plus en plus :

— C'est moi qui suis le frère de madame Nanon de Lartigues, lui dit-il. Venez, mon ami...

Le geôlier ne se le fit pas dire à deux fois et emmena hâtivement Cauvignac, qui, du seuil de la porte, fit un dernier signe à Canolles.

Puis la porte se referma, leurs pas s'éloignèrent dans le corridor, et tout retomba dans un silence qui sembla à celui qui restait le silence de la mort.

Canolles demeura profondément absorbé dans une tristesse qui ressemblait à de la terreur. Cette manière d'enlever un homme, nuitamment, sans bruit, sans appareil, sans gardes, était plus effrayante que les apprêts du supplice faits à la face du soleil. Néanmoins tout l'effroi de Canolles était pour son compagnon, car sa confiance dans madame de Cambes était si grande que, depuis qu'il l'avait vue, malgré la nouvelle fatale qu'elle lui avait annoncée, il ne craignait plus pour lui-même.

Aussi la seule chose qui l'occupât réellement à cette heure, c'était le sort réservé au compagnon qu'on lui enlevait. Alors la dernière recommandation de Cauvignac se présenta à son esprit. Il se mit à genoux et pria.

Quelques instants après, il se releva, se sentant consolé et fort, et n'attendant plus qu'une chose, l'arrivée du secours promis par madame de Cambes ou sa présence.

Pendant ce temps, Cauvignac suivait le geôlier dans le corridor sombre, ne prononçant pas une seule parole et réfléchissant aussi sérieusement que possible.

Au bout du corridor, le geôlier ferma aussi soigneusement la

porte qu'il avait déjà fait pour le cachot de Canolles, et, après avoir prêté l'oreille à quelques bruits vagues qui montaient de l'étage inférieur :

— Allons ! dit-il en se retournant brusquement vers Cauvignac, en route, mon gentilhomme.

— Je suis prêt, répondit Cauvignac assez majestueusement.

— Ne criez pas si haut, dit le geôlier, et marchez plus vite.

Et il prit un escalier qui descendait aux cachots souterrains.

— Oh ! oh ! se dit Cauvignac, voudrait-on m'égorger entre deux murs ou me pousser dans quelque oubliette ? J'ai entendu dire qu'on se contentait parfois d'exposer les quatre membres sur une place publique, comme a fait César Borgia pour don Ramiro d'Orco. Voyons, ce geôlier est tout seul, il a les clefs à sa ceinture. Ces clefs doivent ouvrir une porte quelconque. Il est petit, je suis grand ; il est faible, je suis fort ; il est devant, je suis derrière : je l'aurai bientôt étranglé si je le veux. Le veux-je ?

Et déjà Cauvignac, qui s'était répondu qu'il le voulait, allongea ses deux mains osseuses pour mettre à exécution le projet qu'il venait d'arrêter, quand tout à coup le geôlier se retourna avec terreur.

— Chut ! dit-il, n'entendez-vous rien ?

— Décidément, continua Cauvignac, se parlant toujours à lui-même, il y a quelque chose d'obscur dans tout ceci, et tant de précautions, si elles ne me rassurent pas, doivent fort m'inquiéter.

Aussi, s'arrêtant tout à coup :

— Or ça, dit-il, où me menez-vous, voyons ?

— Ne le voyez-vous pas ? dit le geôlier, dans la cave.

— Ouais ! fit Cauvignac, vont-ils m'enterrer tout vif ?

Le geôlier haussa les épaules, enfila un dédale de corridors, et, arrivé à une petite porte basse, cintrée et suante derrière laquelle se faisait un bruit étrange, il l'ouvrit.

— La rivière ! s'écria Cauvignac, effrayé en voyant l'eau qui roulait, sombre et noire comme celle de l'Achéron.

— Eh ! oui, la rivière. Savez-vous nager ?

— Oui... non... si... c'est-à-dire... Pourquoi diable me demandez-vous cela ?

— C'est que si vous ne savez pas nager, nous serons forcés d'attendre un bateau qui stationne là-bas, et c'est un quart d'heure perdu, sans compter qu'on peut entendre le signal que je vais faire, et par conséquent nous rattraper.

— Nous rattraper ! s'écria Cauvignac. Ah ça ! cher ami, mais nous nous sauvons donc ?

— Pardieu ! certainement, que nous nous sauvons.

— Où cela ?

— Où nous voudrons.

— Je suis donc libre ?

— Libre comme l'air.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Cauvignac.

Et sans ajouter un seul mot à cette éloquente exclamation, sans regarder autour de lui, sans s'inquiéter si son compagnon le suivait, il s'élança vers la rivière et plongea plus rapidement que n'eût pu le faire une outre poursuivie. Le geôlier l'imita, et tous deux, après un quart d'heure d'efforts silencieux pour rompre le courant, se trouvèrent en vue du bateau. Alors le geôlier siffla trois fois tout en nageant. Les rameurs, reconnaissant le signal convenu, vinrent à leur rencontre, les hissèrent promptement dans la barque et, sans dire une seule parole, firent force de rames, et, en moins de cinq minutes, les déposèrent tous deux sur la rive opposée.

— Ouf ! dit Cauvignac, qui, depuis le moment où il s'était si résolument jeté à la rivière, n'avait pas prononcé une seule parole. Ouf ! me voilà donc sauvé. Cher geôlier de mon cœur, Dieu vous récompensera.

— En attendant la récompense que Dieu me garde, dit le geôlier, j'ai toujours touché une quarantaine de mille livres qui m'aideront à prendre patience.

— Quarante mille livres ! s'écria Cauvignac, stupéfait, et qui diable peut donc avoir dépensé quarante mille livres pour moi ?

L'abbaye de Peyssac

I

Un mot d'explication nécessaire et après lequel nous reprendrons le fil de notre histoire.

D'ailleurs il est temps de revenir à Nanon de Lartigues, qui, à l'aspect du malheureux Richon expirant sous la halle du marché de Libourne, avait poussé un cri et était tombée évanouie.

Cependant Nanon, on a dû le voir déjà, n'était pas une femme de complexion frêle. Malgré la délicatesse de son corps et l'exiguïté de ses proportions, elle avait supporté de longs chagrins, soutenu des fatigues, bravé de longs dangers. Et cette âme à la fois aimante et vigoureuse, douée d'une trempe peu commune, savait plier selon les circonstances et rebondir plus forte à chaque relâche que lui donnait le destin.

Le duc d'Épernon, qui la connaissait ou plutôt qui croyait la connaître, put donc s'étonner de la voir aussi complètement abattue par l'aspect d'une douleur physique, elle qui, dans l'incendie de son palais, à Agen, avait failli brûler vive sans pousser un cri, de peur de faire plaisir à ses ennemis, haletants après ce supplice qu'un d'entre eux, plus exaspéré que les autres, avait préparé à la favorite du gouverneur détestée, elle, Nanon, qui, au milieu de ce tumulte, avait vu périr deux de ses femmes, assassinées pour elle et à sa place, et qui n'avait pas même sourcillé.

L'évanouissement de Nanon dura près de deux heures et se termina par d'affreuses attaques de nerfs pendant lesquelles elle ne put point parler, mais seulement pousser des cris inarticulés. Ce fut au point que la reine elle-même, après avoir envoyé force messages à la malade, vint lui rendre une visite en personne, et que monsieur de Mazarin, récemment arrivé, voulut prendre

place au chevet de son lit pour y faire de la médecine, ce qui était sa grande prétention : de la médecine à ce corps menacé, de la théologie à cette âme en péril.

Mais Nanon ne reprit connaissance que bien avant dans la nuit. Alors elle fut encore un certain temps à rassembler ses idées. Mais enfin, pressant sa tête dans ses deux mains, elle s'écria avec un accent déchirant :

— Je suis perdue ! ils me l'on tué !

Heureusement, ces mots étaient assez étranges pour que les assistants les missent sur le compte du délire, et ce fut ce qui arriva.

Cependant ces paroles restèrent dans l'esprit des assistants, et lorsque, le matin, le duc d'Épernon vint d'une expédition qui l'avait éloigné de Libourne depuis la veille, il apprit à la fois l'évanouissement de Nanon et les paroles qu'elle avait prononcées en revenant à elle. Le duc connaissait toute l'effervescence de cette âme de feu. Il comprit qu'il y avait là plus que du délire. Il se hâta donc de se rendre près de Nanon, et, profitant du premier moment de solitude que lui laissèrent les visiteurs :

— Chère amie, lui dit-il, j'ai su tout ce que vous avez souffert à propos de la mort de Richon, qu'on a eu l'imprudence de venir pendre sous vos fenêtres.

— Oh ! oui, s'écria Nanon, c'est affreux ! c'est infâme !

— Une autre fois, soyez tranquille, dit le duc, maintenant que je sais l'effet que cela vous produit, je ferai pendre les rebelles sur la place du Cours et non plus sur la place du Marché. Mais de qui donc parliez-vous quand vous disiez qu'on vous l'avait tué ? Ce ne pouvait être de Richon, je présume, car jamais Richon ne vous a rien été, pas même une simple connaissance.

— Ah ! c'est vous, monsieur le duc ? dit Nanon en se soulevant sur son coude et en lui saisissant le bras.

— Oui, c'est moi, et je suis bien aise que vous me reconnaissez, cela prouve que vous allez mieux. Mais de qui parliez-vous ?

— De lui ! monsieur le duc, de lui ! dit Nanon avec un reste de délire : c'est vous qui l'avez tué ! Oh ! le malheureux !

— Chère amie, vous m'épouvantez ! Que dites-vous donc ?

— Je dis que vous l'avez tué. Ne comprenez-vous pas, monsieur le duc ?

— Non, chère amie, reprit monsieur d'Épernon, essayant de faire parler Nanon en entrant dans les idées que lui suggérait son délire. Comment puis-je l'avoir tué, puisque je ne le connais pas ?

— Ne savez-vous point qu'il est prisonnier de guerre, qu'il était capitaine, qu'il était gouverneur, qu'il avait les mêmes titres et le même grade que ce pauvre Richon, et que les Bordelais vont venger sur lui le meurtre de celui que vous avez fait assassiner ? Car vous avez beau prendre l'apparence de la justice, c'est un véritable assassinat, monsieur le duc !

Le duc, démonté par cette apostrophe, par le feu de ces regards étincelants, par l'action fiévreuse de ce geste énergique, recula en pâlisant.

— Oh ! c'est vrai ! c'est vrai ! s'écria-t-il en se frappant le front. Ce pauvre Canolles, je l'avais oublié !

— Mon frère ! mon pauvre frère ! s'écria à son tour Nanon, heureuse de pouvoir éclater et donnant à son amant le titre sous lequel monsieur d'Épernon le connaissait.

— Vous avez raison, mordieu ! raison, dit le duc, et c'est moi qui suis une tête sans cervelle. Comment diable ai-je oublié notre pauvre ami ? Mais il n'y a pas de temps de perdu encore ; à peine si, à cette heure, on sait la nouvelle à Bordeaux. Le temps de se réunir, de juger... D'ailleurs ils hésiteront.

— La reine a-t-elle hésité, elle ? dit Nanon.

— Mais la reine est la reine, elle a droit de vie et de mort. Eux, ce sont des rebelles.

— Hélas ! dit Nanon, raison de plus pour qu'ils ne ménagent rien. Mais voyons, dites, qu'allez-vous faire ?

— Je n'en sais rien encore, mais reposez-vous sur moi.

— Oh ! dit Nanon en essayant de se lever, quand je devrais aller moi-même à Bordeaux me livrer à sa place, il ne mourra pas.

— Soyez tranquille, ma chère amie, c'est moi que cela regarde. J'ai fait le mal, je le réparerai, foi de gentilhomme. La reine a encore quelques amis dans la ville, ne vous inquiétez donc pas.

Le duc faisait cette promesse du fond de son cœur.

Nanon lut dans ses yeux la conviction, la franchise et surtout la volonté. Elle se sentit alors prise d'une telle joie que, saisissant les mains du duc :

— Oh ! monseigneur, dit-elle en y appuyant ses lèvres en feu, si vous pouvez y réussir, comme je vous aimerai !

Le duc fut attendri jusqu'aux larmes : c'était la première fois que Nanon lui parlait avec cette expansion et lui faisait une pareille promesse.

Il sortit aussitôt de l'appartement en assurant de nouveau à Nanon qu'elle n'avait rien à craindre. Puis, faisant venir un de ses serviteurs dont l'adresse et la fidélité lui étaient bien connues, il lui ordonna de se rendre à Bordeaux, d'entrer dans la ville, dût-il en escalader les remparts, et de remettre à l'avocat Lavie la note suivante écrite tout entière de sa propre main :

Empêcher qu'il n'arrive rien de fâcheux à monsieur de Canolles, capitaine commandant de place au service de Sa Majesté.

Si cet officier est arrêté, comme on le présume, le délivrer par tous les moyens imaginables ; séduire les gardiens par l'offre de tout l'or qu'ils demanderont, un million, s'il le faut, et engager la parole de monsieur le duc d'Épernon pour la direction d'un château royal.

Si la corruption échoue, tenter la force ; ne s'arrêter devant rien : la violence, l'incendie, le meurtre seront excusés.

Signalement :

Taille haute, œil brun, nez recourbé. En cas de doute,

demander :

Êtes-vous le frère de Nanon ?

Célérité ; il n'y a pas une minute à perdre.

Le messenger partit. Trois heures après, il était à Bordeaux. Il entra dans une ferme, troqua ses habits contre un sarrau de toile d'un paysan et pénétra dans la ville en conduisant une charrette pleine de farine.

Lavie reçut la lettre un quart d'heure après la décision du conseil de guerre. Il se fit ouvrir la porte du château fort, parla au geôlier chef, lui offrit vingt mille livres qu'il refusa, puis trente mille qu'il refusa encore, puis enfin, quarante mille qu'il accepta.

On sait comment, trompé par cette appellation qui, selon le duc d'Épernon, devait sauver de toute méprise : « Êtes-vous le frère de Nanon ? » Cauvignac, dans le seul mouvement de générosité qu'il avait peut-être eu pendant toute sa vie, avait répondu : « Oui » et, prenant ainsi la place de Canolles, s'était retrouvé libre, à son grand étonnement.

Cauvignac fut entraîné sur un cheval rapide vers le village de Saint-Loubès, qui appartenait aux épernonistes. Là, on trouva un messenger du duc venu au-devant du fugitif sur le cheval même du duc, jument espagnole d'un prix inestimable.

— Est-il sauvé ? s'écria-t-il en s'adressant au chef de l'escorte qui conduisait Cauvignac.

— Oui, répondit celui-ci, et nous le ramenons.

C'était tout ce que demandait le messenger. Il fit faire volte-face à son cheval et s'élança, rapide comme un météore, dans la direction de Libourne. Une heure et demie après, le cheval fourbu tombait à la porte de la ville et envoyait rouler son cavalier aux pieds de monsieur d'Épernon, qui palpitait d'impatience en attendant le mot : Oui. Le messenger, à moitié brisé, eut encore la force de prononcer ce mot, Oui, qui coûtait si cher, et le duc se précipita, sans perdre une seconde, vers le logis de Nanon, qui, toujours étendue sur son lit, égarée, l'œil atone, fixait son regard

insensé sur la porte encombrée de serviteurs.

— Oui ! s'écria le duc d'Épernon, oui, il est sauvé, chère amie ; il me suit, et vous allez le voir !

Nanon bondit de joie dans son lit. Ces quelques mots enlevaient de sa poitrine le poids qui l'étouffait. Elle étendit ses deux mains vers le ciel, puis, toute baignée des larmes que ce bonheur inattendu tirait de ces yeux que le désespoir avait faits arides, elle s'écria avec un accent impossible à décrire :

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! je te remercie !

Puis, abaissant ses yeux du ciel à la terre, elle vit à côté d'elle le duc d'Épernon si heureux de son bonheur qu'on eût dit qu'autant qu'elle il prenait intérêt au cher prisonnier. Ce fut alors seulement que se présenta à son esprit cette inquiétante pensée :

— Comment le duc sera-t-il récompensé de sa bonté, de sa sollicitude lorsqu'il verra l'étranger à la place du frère, la fourberie d'un amour presque adultère substitué au sentiment si pur de l'amitié fraternelle ? La réponse de Nanon à elle-même fut courte et énergique.

— Eh bien ! n'importe ! songea ce sœur sublime à la fois d'abnégation et de dévouement, je ne le tromperai pas davantage, je lui dirai tout. Il me chassera, il me maudira. Alors je me jetterai à ses pieds pour le remercier de ce que, depuis trois ans, il fait pour moi. Puis, pauvre, humiliée, mais heureuse, je sortirai d'ici riche de mon amour et heureuse de la vie nouvelle qui nous attendra.

Ce fut au milieu de ce rêve d'abnégation, dans lequel l'ambition était sacrifiée à l'amour, que la haie des serviteurs s'ouvrit et qu'un homme se précipita dans la chambre où était couchée Nanon en s'écriant :

— Ma sœur ! ma bonne sœur !

Nanon se redressa sur son séant, ouvrit de grands yeux effarés, devint plus blanche que l'oreiller brodé placé derrière sa tête et, pour la seconde fois, tomba foudroyée en murmurant :

— Cauvignac ! mon Dieu ! Cauvignac !

— Cauvignac ! répéta le duc en promenant autour de lui un regard étonné qui cherchait évidemment celui à qui s'adressait cette interpellation. Cauvignac ! dit-il, qui donc s'appelle ici Cauvignac ?

Cauvignac n'eut garde de répondre. Il était encore trop peu sauvé pour se permettre une franchise qui d'ailleurs, même dans les circonstances habituelles de la vie, ne lui était pas ordinaire. Il comprenait qu'en répondant, il perdait sa sœur, et, en perdant sa sœur, il se ruinait infailliblement lui-même. Si inventif qu'il fût, il demeura donc court, laissant parler Nanon, à la charge par lui de corriger ses paroles.

— Et monsieur de Canolles ! s'écria celle-ci avec un ton de furieux reproche et en dardant sur Cauvignac le double éclair de ses yeux.

Le duc fronçait le sourcil et commençait à mordre sa moustache. Les assistants, hormis Francinette, qui était fort pâle, et Cauvignac, qui faisait tout ce qu'il pouvait pour ne point pâlir, ignoraient ce que voulait dire cette colère inattendue et s'entre-regardaient, étonnés.

— Pauvre sœur ! murmura Cauvignac à l'oreille du duc, elle a eu si peur pour moi qu'elle a le délire et qu'elle ne me reconnaît pas.

— C'est à moi qu'il faut répondre, s'écria Nanon, misérable ! c'est à moi ! Où est monsieur de Canolles ? qu'est-il devenu ? Réponds, mais réponds donc !

Cauvignac prit une résolution désespérée : il allait jouer le tout pour le tout et s'affermir dans son impudence. Car chercher son salut dans un aveu, faire connaître au duc d'Épernon le double personnage de ce faux Canolles qu'il avait favorisé et de ce vrai Cauvignac qui avait levé des troupes contre la reine et vendu à la reine ces mêmes soldats, c'était vouloir aller rejoindre Richon sur la poutre du Marché. Il s'approcha donc de monsieur le duc d'Épernon, et, les larmes aux yeux :

— Oh ! monsieur, dit-il, ce n'est plus du délire, c'est de la

folie, et la douleur, comme vous le voyez, lui a tourné l'esprit au point de ne plus reconnaître ses plus proches. Si quelqu'un peut lui rendre sa raison perdue, vous comprenez que c'est moi. Faites donc, je vous en supplie, éloigner tous ces serviteurs, à l'exception de Francinette, qui sera là pour lui donner des soins si elle en avait besoin. Car, ainsi que moi, vous seriez fâché de voir rire des indifférents aux dépens de cette pauvre sœur.

Peut-être le duc ne se fût-il pas rendu facilement à ce moyen ouvert par Cauvignac, qui, si crédule qu'il fût, commençait à lui inspirer quelque méfiance, si un messenger ne fût venu lui dire de la part de la reine qu'on l'attendait au palais, monsieur de Mazarin ayant convoqué un conseil extraordinaire.

Pendant que l'envoyé s'acquittait de son message, Cauvignac se pencha vers Nanon et lui dit rapidement :

— Au nom du ciel ! calmez-vous, ma sœur, que nous puissions échanger quelques mots en tête-à-tête, et tout sera réparé.

Nanon retomba sur son lit sinon calmée, du moins maîtresse d'elle-même, car l'espoir, à si petite dose qu'il soit donné, est un baume qui adoucit les souffrances du cœur.

Quant au duc, décidé à jouer jusqu'au bout les Orgons et les Gérontes, il revint vers Nanon, et, lui baisant la main :

— Allons, chère amie, lui dit-il, voilà la crise passée, je l'espère. Rappelez vos esprits. Je vous laisse avec ce frère que vous aimez tant, car la reine me fait demander. Croyez qu'il ne faut rien moins qu'un ordre de Sa Majesté pour que je vous quitte dans un pareil moment.

Nanon sentit que le cœur allait lui manquer. Elle n'eut point la force de répondre au duc, seulement, elle regarda Cauvignac et lui serra la main comme pour lui dire :

— Ne m'avez-vous point trompée, mon frère, et puis-je réellement espérer ?

Cauvignac répondit à ce serrement de main par un serrement de main pareil, et, se retournant vers monsieur d'Épernon :

— Oui, monsieur le duc, dit-il, la crise la plus forte du moins

est passée, et ma sœur va revenir à cette conviction qu'elle a près d'elle un ami fidèle et un cœur dévoué prêt à tout entreprendre pour lui rendre la liberté et le bonheur.

Nanon ne put y tenir plus longtemps, elle éclata en sanglots, elle l'œil sec, elle l'esprit fort. Mais tant de choses l'avaient brisée qu'elle n'était plus qu'une femme ordinaire, c'est-à-dire faible et éprouvant le besoin des larmes. Le duc d'Épernon sortit en secouant la tête et en recommandant du regard Nanon à Cauvignac. À peine fut-il dehors :

— Oh ! que cet homme m'a fait souffrir, s'écria Nanon. S'il était resté un instant de plus, je crois que je serais morte.

Cauvignac fit de la main un signe qui recommandait le silence, puis il alla coller son oreille à la porte pour s'assurer que le duc s'éloignait bien réellement.

— Oh ! que m'importe ! s'écria Nanon, qu'il écoute ou qu'il n'écoute pas. Vous m'avez dit tout bas deux mots pour me rassurer. Dites, que pensez-vous, qu'espérez-vous ?

— Ma sœur, répliqua Cauvignac en prenant un air sérieux qui ne lui était aucunement habituel, je ne vous affirmerai pas que je suis sûr de réussir, mais je vous répéterai ce que je vous ai déjà dit : je ferai tout au monde pour cela.

— Réussir à quoi ? demanda Nanon. Nous entendons-nous bien, cette fois, et n'y a-t-il pas encore entre nous quelque terrible quiproquo ?

— À sauver le malheureux Canolles.

Nanon le regarda avec une fixité effrayante.

— Il est perdu, n'est-ce pas ?

— Hélas ! répondit Cauvignac, si vous me demandez mon opinion franche et entière, j'avoue que la position me paraît mauvaise.

— Comme il dit cela ! s'écria Nanon. Mais sais-tu bien, malheureux, ce que c'est pour moi que cet homme ?

— Je sais que c'est un homme que vous préférez à votre frère, puisque vous le sauviez plutôt que moi, et que lorsque vous

m'avez vu, vous m'avez reçu en m'anathématisant.

Nanon fit un signe d'impatience.

— Eh ! pardieu ! vous avez raison, reprit Cauvignac, et je ne vous dis pas cela comme titre de reproche, mais comme simple observation. Car tenez, la main sur le cœur, je n'ose dire sur la conscience de peur de mentir, si nous étions encore tous deux dans le cachot du Château-Trompette, moi sachant ce que je sais, je dirais à monsieur de Canolles : Monsieur, vous avez été appelé par Nanon son frère, c'est vous qu'on demande, et non moi, et c'est lui qui serait venu à ma place, et c'est moi qui serais mort à la sienne.

— Mais il mourra donc ! s'écria Nanon avec une explosion de douleur qui prouve que, dans les esprits les mieux organisés, le sentiment de la mort n'entre jamais qu'à l'état de crainte et non jamais à l'état de certitude, puisque l'affirmation porte un coup si violent ; mais il mourra donc !

— Ma sœur, répondit Cauvignac, voici tout ce que je puis vous dire et ce sur quoi il faut baser ce que nous allons faire : Il est neuf heures du soir. Depuis deux heures qu'on me fait courir, il peut s'être passé bien des choses. Ne vous désolez pas, morbleu ! car aussi il peut ne s'être absolument rien passé du tout. Voici une idée qui m'arrive.

— Dites vite.

— J'ai à une lieue de Bordeaux cent hommes et mon lieutenant.

— Un homme sûr ?

— Ferguzon.

— Eh bien ?

— Eh bien ! ma sœur, quoi que dise monsieur de Bouillon, quoi que fasse monsieur de la Rochefoucauld, quoi que pense madame la Princesse, qui se croit un bien autre capitaine que ces deux généraux, j'ai l'idée, moi, qu'avec cent hommes dont je sacrifierai la moitié, j'arriverai jusqu'à monsieur de Canolles.

— Oh ! vous vous trompez, mon frère : vous n'arriverez pas !

vous n'arriverez pas !

— J'arriverai, morbleu ! ou je me ferai tuer.

— Hélas ! votre mort me prouvera votre bonne volonté, mais votre mort ne le sauvera pas ! Il est perdu ! il est perdu !

— Et moi, je vous dis que non, dussé-je me livrer à sa place ! s'écria Cauvignac avec un transport de quasi-générosité qui le surprit lui-même.

— Vous livrer, vous !

— Oui, sans doute, moi. Car enfin, personne n'a de motif de le haïr, ce bon monsieur de Canolles, et tout le monde l'aime, au contraire, tandis que moi, on me déteste.

— Vous ! et pourquoi vous déteste-t-on ?

— Mais c'est tout simple, parce que j'ai l'honneur de vous appartenir par les liens les plus étroits du sang. Pardon, chère sœur, mais c'est extrêmement flatteur pour une bonne royaliste, ce que je vous dis là.

— Un moment, dit lentement Nanon en arrêtant son doigt sur ses lèvres.

— J'écoute.

— Vous dites donc que je suis bien détestée par les Bordelais ?

— C'est-à-dire qu'ils vous exècrent.

— Ah ! vraiment ! fit Nanon avec un sourire demi-pensif, demi-joyeux.

— Je ne croyais pas vous dire là quelque chose qui vous fût si agréable.

— Si fait, si fait, dit Nanon. C'est sinon agréable, du moins très-sensé. Oui, vous avez raison, continua-t-elle, se parlant plutôt à elle-même qu'à son frère, ce n'est pas monsieur de Canolles que l'on hait, ce n'est pas vous non plus. Attendez, attendez.

Elle se leva, roula autour de son cou souple et brûlant une longue mante de soie, et, s'asseyant devant la table, elle écrivit à la hâte quelques lignes que Cauvignac, à la rougeur de son front et au soulèvement de son sein, jugea devoir être bien importante.

— Prenez ceci, dit-elle en cachetant sa lettre. Courez seul, sans soldats et sans escorte, à Bordeaux. Il y a dans l'écurie un barbe qui peut faire la route en une heure. Arrivez aussi vite que les moyens humains permettent d'arriver, présentez cette lettre à madame la Princesse, et monsieur de Canolles sera sauvé.

Cauvignac regarda sa sœur avec étonnement. Mais comme il connaissait la justesse de cet esprit vigoureux, il ne perdit pas de temps à commenter ses phrases. Il s'élança dans l'écurie, sauta sur le cheval désigné, et, au bout d'une demi-heure, il avait déjà fait plus de la moitié du chemin. Quant à Nanon, dès qu'elle l'eût vu partir de sa fenêtre, elle s'agenouilla, elle l'athée, fit une courte prière, enferma son or, ses bijoux et ses diamants dans un coffre, commanda un carrosse et se fit habiller par Francinette de ses plus beaux habits.

II

La nuit descendait sur Bordeaux, et, à part le quartier de l'Esplanade vers lequel tout le monde se pressait, la ville semblait déserte. Pas d'autre bruit dans les rues éloignées de cet endroit privilégié que les pas des patrouilles ; pas d'autre voix que celle de quelque vieille qui rentrait en fermant sa porte avec effroi.

Mais du côté de l'Esplanade, au loin dans le brouillard du soir, on entendait une rumeur sourde et continue comme le bruit d'une marée qui se retire.

Madame la Princesse venait de terminer sa correspondance, et elle avait fait mander à monsieur le duc de la Rochefoucauld qu'elle pouvait le recevoir.

Aux pieds de la princesse, humblement roulée sur un tapis, étudiant avec l'anxiété la plus vive son visage et son humeur, madame de Cambes semblait attendre le moment de parler sans être importune. Mais cette patience contrainte, cette douceur étudiée étaient bien démenties par les crispations de ses mains, qui froissaient et déchiquetaient un mouchoir.

— Soixante-dix-sept signatures ! s'écria la princesse. Vous voyez que cela n'est pas tout plaisir, Claire, que de jouer à la reine.

— Si fait, madame, répondit la vicomtesse, car en prenant la place de la reine, vous vous êtes arrogée son plus beau privilège, celui de faire grâce.

— Et celui de punir, Claire, reprit orgueilleusement la princesse de Condé, car une de ces soixante-dix-sept signatures est apposée au bas d'une condamnation à mort.

— Et la soixante-dix-huitième va l'être au bas d'une lettre de grâce, n'est-ce pas, madame ? reprit Claire, d'un ton suppliant.

— Que dis-tu, petite ?

— Je dis, madame, que je crois qu'il est temps que j'aie à délivrer mon prisonnier. Ne voulez-vous pas que je lui épargne

cet affreux spectacle de voir conduire son compagnon à la mort ? Ah ! madame, puisque vous voulez bien faire grâce, faites-la pleine et entière.

— Ma foi, oui ! tu as raison, petite, dit madame la Princesse, mais, en vérité, j'avais oublié ma promesse au milieu de ces graves occupations, et tu as bien fait de me la rappeler.

— Ainsi donc, s'écria Claire, toute joyeuse ?...

— Ainsi donc, fais ce que tu voudras.

— Alors encore une signature, madame, dit Claire avec un sourire qui eût attendri le cœur le plus dur, sourire que nulle peinture ne saurait rendre parce qu'il n'appartient qu'à la femme qui aime, c'est-à-dire à la vie dans sa plus divine essence.

Et elle poussa un papier sur la table de madame la Princesse, et elle lui indiqua du bout du doigt la place où sa main devait se poser.

Madame de Condé écrivit :

Ordre à monsieur le gouverneur du Château-Trompette de laisser entrer madame la vicomtesse de Cambes près de monsieur le baron de Canolles, auquel nous rendons la liberté pleine et entière.

— Est-ce cela ? demanda la princesse.

— Oh ! oui, madame ! s'écria madame de Cambes.

— Et il faut que je signe ?

— Bien certainement.

— Allons, petite, dit madame de Condé avec son plus charmant sourire, il faut bien faire tout ce que tu veux.

Et elle signa.

Claire tomba sur le papier comme un aigle sur sa proie. À peine si elle prit le temps de remercier Son Altesse, et, pressant le papier sur son cœur, elle s'élança hors de l'appartement.

Sur l'escalier, elle rencontra monsieur de la Rochefoucauld qu'un cortège assez nombreux de capitaines et de populaire suivait toujours dans ses excursions par la ville.

Claire lui fit un petit salut joyeux. Monsieur de la Rochefoucauld, étonné, s'arrêta un instant sur le palier et, avant d'entrer chez madame de Condé, la suivit des yeux jusqu'au bas des degrés.

Puis, en arrivant près de Son Altesse :

— Madame, dit-il, tout est prêt.

— Où ?

— Là-bas.

La duchesse chercha dans son esprit.

— Sur l'Esplanade, continua le duc.

— Ah ! fort bien, répondit la princesse en affectant beaucoup de calme parce qu'elle sentait qu'on la regardait et que, malgré sa nature de femme qui lui ordonnait de frissonner, elle écoutait sa dignité de chef de parti qui lui commandait de ne pas faiblir. Eh bien ! si tout est prêt, allez, monsieur le duc.

Le duc hésita.

— Est-ce que vous croiriez convenable que j'y assistasse ? demanda la princesse avec un tremblement de voix que, malgré sa puissance sur elle-même, elle ne put complètement réprimer.

— Mais c'est comme il vous plaira, madame, répondit le duc, qui peut-être en ce moment faisait une de ses études physiologiques.

— Nous verrons, duc, nous verrons. Vous savez que j'ai fait grâce à bien des condamnés.

— Oui, madame.

— Et que dites-vous de cette mesure ?

— Je dis que tout ce que fait Votre Altesse est bien fait.

— Oui, reprit la princesse, j'aime mieux cela. Il sera plus digne de nous de montrer aux éperonistes que nous ne craignons pas d'user de représailles et de traiter de puissance à puissance avec Sa Majesté, mais que, confiants dans notre force, nous rendons le mal sans fureur, sans exagération.

— C'est très-politique.

— N'est-ce pas, duc ? dit la princesse, qui cherchait à péné-

trer, par l'accent de la Rochefoucauld, sa véritable intention.

— Mais, continua le duc, votre avis est toujours qu'un des deux expie la mort de Richon, car cette mort, en demeurant sans vengeance, ferait croire que Votre Altesse estime bien peu les braves gens qui se consacrent à son service.

— Oh ! certainement, et l'un des deux mourra, foi de princesse, soyez tranquille.

— Puis-je savoir auquel des deux Votre Altesse a daigné faire grâce ?

— À monsieur de Canolles !

— Ah !

Ce *ah* ! fut prononcé d'une singulière façon.

— Auriez-vous quelque chose de particulier contre ce gentilhomme, monsieur le duc ? demanda la princesse.

— Moi ! madame, est-ce que j'ai jamais quelque chose pour ou contre quelqu'un ? Je range les hommes en deux catégories : les obstacles et les soutiens. Il faut renverser les uns et soutenir les autres... tant qu'ils nous soutiennent. Voilà ma politique, madame, et je dirai presque ma morale.

— Quel diable d'embarras cherche-t-il, et où veut-il en venir ? se demanda tout bas Lenet : il avait l'air de détester le pauvre Canolles.

— Eh bien ! donc, reprit le duc, si Votre Altesse n'a pas d'autres ordres à me donner ?...

— Non, monsieur le duc.

— Je prendrai congé de Votre Altesse.

— C'est donc ce soir même ? demanda madame de Condé.

— C'est dans un quart d'heure.

Lenet s'apprêta à suivre le duc.

— Vous allez voir cela, Lenet ? demanda la princesse.

— Oh ! non, madame, dit Lenet, je ne suis pas pour les émotions violentes, vous le savez. Moi, je me contenterai d'aller à moitié chemin, c'est-à-dire jusqu'à la prison, et de voir le touchant tableau de la mise en liberté du pauvre Canolles par la

femme qu'il aime.

Le duc fit une moue de philosophe, Lenet haussa les épaules, et le cortège funèbre sortit du palais pour se rendre à la prison.

Madame de Cambes n'avait pas mis cinq minutes à franchir cet espace. Elle arriva, montra l'ordre à la sentinelle du pont-levis, puis au concierge du château, puis elle fit appeler le gouverneur.

Le gouverneur examina l'ordre avec cet œil terne du gouverneur d'une prison qui ne s'anime jamais ni devant les jugements à mort ni devant les lettres de grâce, reconnut le sceau et la signature de madame de Condé, salua la messagère, et, se retournant vers la porte :

— Appelez le lieutenant, dit-il.

Puis il fit signe à madame de Cambes de s'asseoir. Mais madame de Cambes était trop agitée pour ne pas combattre son impatience par le mouvement : elle resta debout.

Le gouverneur crut devoir lui adresser la parole.

— Vous connaissez monsieur de Canolles ? dit-il, de la même voix qu'il eût demandé quel temps il faisait.

— Oh ! oui, monsieur, répondit la vicomtesse.

— C'est votre frère peut-être, madame ?

— Non, monsieur.

— Votre ami ?

— C'est... mon fiancé, dit madame de Cambes, espérant qu'après cet aveu, le gouverneur mettrait un peu plus de hâte à l'élargissement du prisonnier.

— Ah ! reprit le gouverneur, du même ton qu'il avait adopté jusque-là. Je vous fais mon compliment, madame.

Et, n'ayant plus de questions à faire, le gouverneur rentra dans son immobilité et dans son silence.

Le lieutenant entra.

— Monsieur d'Orgemont, dit le gouverneur, appelez le porteclefs en chef, et faites mettre monsieur de Canolles en liberté. Voici son ordre de sortie.

Le lieutenant s'inclina et prit le papier.

— Voulez-vous attendre ici ? demanda le gouverneur.

— M'est-il donc défendu de suivre monsieur ?

— Non, madame.

— Alors je le suis. Vous comprenez : je veux être la première à lui apprendre qu'il est sauvé.

— Allez donc, madame, et recevez l'assurance de mes respects.

Madame de Cambes fit une rapide révérence au gouverneur et suivit le lieutenant.

Celui-ci était justement le jeune homme qui avait déjà causé avec Canolles et avec Cauvignac, et il y mettait tout l'empressement de la sympathie.

En un instant madame de Cambes et lui furent dans la cour.

— Le porte-clefs en chef ! cria le lieutenant.

Puis, se retournant vers madame de Cambes :

— Soyez tranquille, madame, dit-il, dans un instant, il sera ici.

Le second guichetier arriva.

— Monsieur le lieutenant, dit-il, le porte-clefs en chef est disparu. On l'a inutilement appelé.

— Oh ! monsieur, s'écria madame de Cambes, cela va-t-il encore nous retarder ?

— Non, madame, l'ordre est formel. Ainsi tranquillisez-vous.

Madame de Cambes le remercia par un de ces regards qui n'appartiennent qu'à la femme et à l'ange.

— Vous avez des doubles clefs de tous les cahots ? demanda M. d'Outremont.

— Oui, monsieur, répondit le guichetier.

— Ouvrez la chambre de monsieur de Canolles.

— Monsieur de Canolles, le n° 2 ?

— Précisément, le n° 2. Ouvrez vite.

— D'ailleurs, reprit le guichetier, je crois qu'ils sont tous deux ensemble : on choisira le bon.

De tout temps, les geôliers ont été facétieux.

Mais madame de Cambes est trop heureuse pour se fâcher de l'atroce plaisanterie... Elle y sourit au contraire, elle embrasserait cet homme s'il le fallait pour qu'il se hâtât et qu'elle pût revoir Canolles une seconde plus tôt.

Enfin, la porte s'ouvre. Canolles, qui a entendu des pas dans le corridor, qui a reconnu la voix de la vicomtesse, Canolles se jette dans ses bras, et elle, sublime d'impudeur, oubliant qu'il n'est ni son mari ni son amant, elle l'étreint de toute sa force.

Le danger qu'il a couru, cette séparation éternelle à laquelle ils ont touché comme à un abîme, purifie tout.

— Eh bien ! mon ami, dit-elle, radieuse de joie et d'orgueil, vous voyez que je tiens parole. J'ai obtenu votre grâce comme je vous l'avais promis, je viens vous chercher, et nous partons !

Et, tout en parlant, elle entraînait Canolles vers le corridor.

— Monsieur, dit le lieutenant, vous pouvez consacrer toute votre vie à madame, car c'est bien certainement à madame que vous la devez.

Canolles ne répondit rien, mais son œil regarda tendrement l'ange libérateur, mais sa main serra la main de la femme.

— Oh ! ne vous pressez pas tant, dit le lieutenant avec un sourire, c'est bien fini, et vous êtes libre. Prenez donc le loisir d'ouvrir vos ailes.

Mais madame de Cambes, sans tenir compte de ces paroles rassurantes, continuait d'entraîner Canolles par les corridors. Canolles se laissait faire, échangeant des signes avec le lieutenant. On arriva à l'escalier. L'escalier fut franchi comme si les deux amants avaient eu ces ailes dont le lieutenant parlait tout à l'heure. Enfin, on se trouva dans la cour. Une porte encore, et l'atmosphère de la prison ne pèsera plus sur leurs deux pauvres cœurs...

Enfin, cette dernière porte s'ouvrit.

Mais, de l'autre côté de la porte, une troupe de gentilshommes, de gardes et d'archers encombraient le pont-levis. C'était

monsieur de la Rochefoucauld et ses acolytes.

Sans savoir pourquoi, madame de Cambes frissonna. Il lui était toujours arrivé malheur chaque fois qu'elle avait rencontré cet homme.

Quant à Canolles, s'il éprouva une émotion quelconque, elle demeura au fond de son cœur et ne transparut pas sur son visage.

Le duc salua madame de Cambes et Canolles, et s'arrêta même à leur faire quelques compliments. Puis il fit un signe à la haie de gentilshommes et de gardes qui le suivaient, et la haie s'ouvrit.

Tout à coup, une voix se fit entendre du fond de la cour, sortant des corridors, et ces paroles retentirent :

— Eh ! le n° 1 est vide, l'autre prisonnier n'est plus dans sa chambre depuis cinq minutes. Je le cherche inutilement, et nulle part je ne puis le trouver.

Ces paroles firent courir un long frémissement parmi tous ceux qui les entendirent. Le duc de la Rochefoucauld tressaillit, et, ne pouvant réprimer un premier mouvement, il étendit la main vers Canolles comme pour l'arrêter.

Claire vit ce mouvement et pâlit.

— Pardon, madame, dit le duc, mais je réclamerai de vous un moment de patience. Laissons, s'il vous plaît, s'éclaircir cette erreur : ce sera, je vous en réponds, l'affaire d'une minute.

Et sur un autre signe du duc, la haie qui s'était ouverte se referma.

Canolles regarda Claire, le duc, l'escalier d'où venait la voix et pâlit à son tour.

— Mais, monsieur, demanda Claire, à quoi sert-il que j'attende ? Madame la princesse de Condé a signé la mise en liberté de monsieur de Canolles. Voici l'ordre, il est nominatif ; tenez, regardez.

— Oui, sans doute, madame, et mon intention n'est pas de nier la validité de cet ordre. Il sera aussi bon dans un instant que maintenant ; ayez donc patience, je viens d'envoyer quelqu'un

qui ne peut tarder à revenir.

— Mais en quoi cela nous regarde-t-il ? demanda Claire, et qu'a de commun monsieur de Canolles avec le prisonnier numéro 1 ?

— Monsieur le duc, dit le capitaine des gardes que monsieur de la Rochefoucauld avait envoyé, nous venons de chercher inutilement : l'autre prisonnier est introuvable, le geôlier en chef a disparu aussi, et l'enfant de ce dernier, qu'on a questionné, dit que son père et le prisonnier sont sortis par la porte secrète qui donne sur la rivière.

— Oh ! oh ! s'écria le duc, savez-vous quelque chose de cela, monsieur de Canolles ? Une évasion !

À ces mots, Canolles comprend tout et devine tout. Il comprend que c'est Nanon qui veillait sur lui ; il comprend que c'est lui qu'on est venu chercher ; que c'est lui qu'on a désigné sous le nom du frère de mademoiselle de Lartigues ; que, sans le savoir, Cauvignac a pris sa place et a trouvé la liberté où il croyait rencontrer la mort. Toutes ces idées entrent à la fois dans sa tête, il porte les deux mains à son front, pâlit et chancelle à son tour, et ne se remet qu'en voyant la vicomtesse trembler et haleter à son bras. Aucun de ces signes de terreur involontaire n'a échappé au duc.

— Fermez les portes, cria celui-ci. Monsieur de Canolles, ayez la bonté de demeurer. Il faut, vous le comprenez, que tout cela s'éclaircisse.

— Mais, monsieur le duc, s'écria le jeune femme, vous n'avez pas la prétention, j'espère, d'aller contre un ordre de madame la Princesse !

— Non, madame, dit le duc, mais je crois qu'il est important qu'elle soit prévenue de ce qui se passe. Je ne vous dirai pas : Je vais y aller moi-même, vous pourriez croire que mon intention est d'influencer notre auguste maîtresse, mais je vous dirai : Allez-y, madame, mieux que personne, vous saurez solliciter la clémence de madame de Condé.

Lenet fit un signe imperceptible à Claire.

— Oh ! je ne le quitte pas ! s'écria en serrant convulsivement le bras du jeune homme la vicomtesse de Cambes.

— Et moi, dit Lenet, je cours près de Son Altesse. Venez avec moi, capitaine, ou vous-même, monsieur le duc.

— Soit, je vous accompagne. Monsieur le capitaine restera ici et continuera les recherches en notre absence. Peut-être trouvera-t-on l'autre prisonnier.

Et comme pour appuyer encore sur la dernière partie de sa phrase, le duc de la Rochefoucauld dit quelques mots à l'oreille de l'officier et sortit avec Lenet.

Au même instant, les deux jeunes gens sont repoussés dans la cour par ce flot de cavaliers qui accompagnaient monsieur de la Rochefoucauld et derrière lequel la porte se referma.

Depuis dix minutes, la scène a pris un caractère si grave et si sombre que les assistants, pâles et muets, s'entre-regardent et cherchent dans les yeux de Canolles et de Claire lequel des deux souffre le plus. Canolles comprend qu'il faut que toute la force vienne de lui. Il est grave et affectueux pour son amie, qui, livide, les yeux rougis et les genoux fléchissants, s'attache à son bras, le serre, l'attire à elle, lui sourit d'un air de tendresse effrayante, puis chancelle en promenant çà et là des regards effarés sur tous ces hommes, parmi lesquels elle cherche en vain un ami.

Le capitaine qui a reçu les ordres du duc de la Rochefoucauld parle à son tour à voix basse à ses officiers. Canolles, dont le coup d'œil est sûr et dont l'oreille est tendue aux moindres paroles qui peuvent changer son doute en certitude, l'entend, malgré la précaution qu'il prend de parler le plus bas possible, prononcer ces mots :

— Il faudrait pourtant trouver un moyen d'éloigner cette pauvre femme.

Il essaye alors de dégager son bras de l'étreinte caressante qui le retient. Claire s'aperçoit de son intention et se cramponne à lui de toutes ses forces.

— Mais, s'écrie-t-elle, il faut chercher encore. Peut-être qu'on a mal cherché et qu'on retrouvera cet homme. Cherchons, cherchons tous, il est impossible qu'il se soit évadé. Pourquoi monsieur de Canolles ne se serait-il pas évadé avec lui, aussi bien que lui ! Voyons, monsieur le capitaine, je vous en supplie, ordonnez que l'on cherche.

— On a cherché, madame, répondit celui-ci, et, dans ce moment même, on cherche encore. Le geôlier sait bien qu'il y a pour lui la peine de mort s'il ne représente pas son prisonnier, il a donc intérêt, vous le comprenez bien, de faire les plus actives recherches.

— Mon Dieu ! murmura Claire, et monsieur Lenet qui ne revient pas !

— Patience, chère amie, patience, dit Canolles avec ce ton de douceur dont on parle aux enfants. Monsieur Lenet vient de partir à l'instant même, il a eu le temps à peine d'arriver près de madame la Princesse. Laissez-lui le temps d'exposer l'événement et de revenir ensuite nous apporter la réponse.

Et, tout en disant ces mots, il pressa doucement la main de la vicomtesse.

Puis, voyant la fixité du regard et l'impatience de l'officier qui commande à la place de monsieur de la Rochefoucauld :

— Capitaine, dit-il, est-ce que vous voulez me parler ?

— Oui, sans doute, monsieur, répliqua celui-ci, que la surveillance de la vicomtesse mettait au supplice.

— Monsieur, s'écria madame de Cambes, conduisez-nous chez madame la Princesse, je vous en supplie. Qu'est-ce que cela vous fait ? Autant nous conduire chez elle que de rester ici dans l'incertitude. Elle le verra, monsieur, elle me verra moi-même, je lui parlerai, et elle me réitérera sa promesse.

— Mais, dit l'officier, profitant avec empressement de cette idée émise par la vicomtesse, vous avez là une excellente pensée, madame. Allez-y vous-même, allez : vous avez toute la chance de réussir.

— Qu'en dites-vous, baron ? demanda la vicomtesse. Croyez-vous que ce sera bien ? Vous ne voudriez pas me tromper : que dois-je faire ?

— Allez, madame, dit Canolles en faisant sur lui-même un suprême effort.

La vicomtesse quitta son bras, essaya de faire quelques pas, puis, revenant à son amant :

— Eh ! non ! non ! dit-elle, je ne le quitterai pas.

Puis, entendant la porte qui se rouvrait :

— Oh ! s'écria-t-elle, Dieu soit loué ! voilà monsieur Lenet et monsieur le duc qui reviennent.

En effet, derrière le duc de la Rochefoucauld, reparaissant avec son visage impassible, venait Lenet, la figure bouleversée et les mains tremblantes. Au premier regard que le pauvre conseiller échangea avec lui, Canolles comprit qu'il n'y avait plus d'espoir et qu'il était bien condamné.

— Eh bien ? demanda la jeune femme en faisant un mouvement si véhément vers Lenet qu'elle traîna Canolles avec elle.

— Eh bien ! balbutia Lenet, madame la Princesse est embarrassée...

— Embarrassée ! s'écria Claire, que signifie cela ?

— Cela signifie qu'elle vous demande, répondit le duc, qu'elle veut vous parler.

— Est-ce vrai, monsieur Lenet ? demanda Claire sans s'embarrasser de ce que cette interrogation avait d'insultant pour le duc.

— Oui, madame, balbutia Lenet.

— Mais lui ? demanda-t-elle.

— Qui, lui ?

— Monsieur de Canolles.

— Eh bien ! monsieur de Canolles rentrera dans sa prison, et vous lui rapporterez la réponse de la princesse, dit le duc.

— Resterez-vous avec lui, monsieur Lenet ? demanda Claire.

— Madame...

— Resterez-vous avec lui ? répéta-t-elle.

— Je ne le quitterai pas.

— Vous ne le quitterez pas, vous me le jurez ?

— Mon Dieu ! murmure Lenet en regardant ce jeune homme qui attend son arrêt et cette femme qu'un mot de lui va tuer. Mon Dieu ! puisque l'un des deux est condamné, donnez-moi au moins la force de sauver l'autre.

— Vous ne le jurez pas, monsieur Lenet !

— Je vous le jure, reprit le conseiller en portant avec effort sa main sur son cœur prêt à se briser.

— Merci, monsieur, dit tout bas Canolles, je vous comprends.

Puis, se retournant vers la vicomtesse :

— Allez, madame, dit-il, vous voyez bien que je ne cours aucun danger entre monsieur Lenet et monsieur le duc.

— Ne la laissez point partir sans l'embrasser, dit Lenet.

Une sueur froide monta au front de Canolles, il sentit comme un brouillard qui passait devant ses yeux. Il retint Claire, qui partait, et, feignant d'avoir à lui dire quelques mots tout bas, il la rapprocha de sa poitrine, et, se baissant à son oreille :

— Suppliez sans bassesse, dit-il. Je veux vivre pour vous, mais vous devez vouloir que je vive honoré.

— Je supplierai de manière à te sauver, répliqua-t-elle, n'es-tu pas mon époux devant Dieu ?

Et Canolles, en se retirant, a trouvé moyen d'effleurer son cou avec ses lèvres, mais avec tant de circonspection qu'elle ne l'a point senti et que la pauvre insensée s'est éloignée sans lui rendre son dernier baiser. Cependant, au moment de sortir de la cour, elle se retourne. Mais une haie s'est formée entre elle et le prisonnier.

— Ami, dit-elle, où es-tu ? Je ne peux plus te voir. Un mot, un mot encore, que je m'éloigne avec le son de ta voix !

— Allez, Claire, dit Canolles, je vous attends !

— Allez, allez, madame, dit un officier charitable, plus tôt

vous serez partie, plus tôt vous serez revenue.

— Monsieur Lenet, cher monsieur Lenet, crie la voix de Claire dans le lointain, je me fie à vous, vous m'en répondez.

Et la porte se referma derrière elle.

— À la bonne heure, murmura le duc philosophe, ce n'est pas sans peine, mais nous voilà enfin rentrés dans le possible.

III

Aussitôt que la vicomtesse eut disparu, que sa voix se fut éteinte dans le lointain et que la porte se fut refermée derrière elle, le cercle des officiers se resserra autour de Canolles, et l'on vit paraître, sortant, on ne savait d'où, deux hommes à la figure sinistre qui, s'approchant du duc, lui demandèrent humblement ses ordres.

Le duc se contenta, pour toute réponse, de leur désigner le prisonnier.

Puis, s'approchant de lui :

— Monsieur, dit-il à Canolles en le saluant avec cette politesse glacée qui lui était habituelle, vous avez compris sans doute que le départ de votre compagnon d'infortune laisse retomber sur vous le sort auquel on le destinait.

— Oui, monsieur, répondit Canolles, je m'en doute du moins. Mais ce dont je suis sûr, c'est que madame la Princesse a fait nominativement grâce à ma personne. J'ai vu, et vous avez pu voir vous-même tout à l'heure, mon ordre de sortie aux mains de madame la vicomtesse de Cambes.

— Il est vrai, monsieur, dit le duc, mais madame la Princesse n'a pu prévoir le cas qui arrive.

— Alors, reprit Canolles, madame la Princesse reprend sa signature ?

— Oui, répondit le duc.

— Une princesse du sang manque à sa parole ?

Le duc resta impassible.

Canolles regarda autour de lui.

— Est-ce que le moment est venu ? dit-il.

— Oui, monsieur.

— Je croyais qu'on attendait le retour de madame la vicomtesse de Cambes : on lui avait promis que rien ne se ferait en son absence. Tout le monde manque donc à sa parole aujourd'hui ?

Et le prisonnier fixa son regard plein de reproche non pas sur le duc de la Rochefoucauld, mais sur Lenet.

— Hélas ! monsieur, s'écria celui-ci, les larmes aux yeux, pardonnez-nous. Madame la Princesse a refusé positivement votre grâce. Je l'ai bien priée cependant. Monsieur le duc en est témoin, et Dieu aussi. Mais il fallait des représailles à la mort du pauvre Richon, et elle a été de pierre. Maintenant, jugez-moi vous-même, monsieur le baron. Au lieu de faire peser la situation terrible où vous êtes moitié sur vous, moitié sur la vicomtesse, j'ai osé, pardonnez-moi, car je sens que j'ai grand besoin de votre pardon, j'ai osé la faire peser sur vous tout entière, sur vous qui êtes un soldat, sur vous qui êtes gentilhomme.

— Alors, balbutia Canolles, que l'émotion étranglait, alors je ne la verrai donc plus ! Quand vous me disiez de l'embrasser, c'était pour la dernière fois !

Un sanglot plus fort que le stoïcisme, que la raison, que l'orgueil, brisa la poitrine de Lenet. Il se retira en arrière et pleura amèrement. Canolles alors promena son regard pénétrant sur tous ces hommes qui l'entouraient. Il ne vit partout que gens endurcis par la mort cruelle de Richon et qui épiaient sa contenance : si l'un n'ayant pas faibli, l'autre faiblirait ; ou, près de ceux-ci, des gens timides qui raidissaient leurs muscles pour dissimuler leurs émotions et avaler leurs larmes et leurs soupirs.

— Oh ! c'est affreux à penser, murmura le jeune homme, dans un instant de lucidité surhumaine qui ouvre à l'âme des horizons infinis sur tout ce qu'on appelle la vie, c'est-à-dire sur quelques courts instants de bonheur jetés comme des îles au milieu d'un océan de larmes et de souffrances ; c'est affreux ! j'avais là une femme adorée qui, pour la première fois, venait de me dire qu'elle m'aimait ! un long et doux avenir ! l'accomplissement du rêve de toute ma vie ! Et voilà qu'en un instant, en une seconde, la mort prend la place de tout cela.

Son cœur se serra, et il sentit des picotements dans ses yeux comme s'il allait pleurer. Mais alors il se souvint, comme l'avait

dit Lenet, qu'il était un homme, un soldat.

— Orgueil, pensa-t-il, seul et unique courage qui existe réellement, viens à mon secours ! Moi pleurer une chose aussi futile que la vie... Combien on rirait si on pouvait se dire : En apprenant qu'il allait mourir, Canolles a pleuré ! Comment ai-je fait, le jour où l'on est venu m'assiéger dans Saint-Georges et où les Bordelais voulaient me tuer comme aujourd'hui ? J'ai combattu, j'ai plaisanté, j'ai ri... Eh bien ! de par le ciel qui m'entend et qui a peut-être tort avec moi, de par le diable qui lutte en ce moment-ci avec mon bon ange, je ferai aujourd'hui comme j'ai fait ce jour-là, et si je ne combats plus, au moins je plaisanterai encore, au moins je rirai toujours.

Aussitôt, son visage devint calme comme si toute émotion s'était envolée de son cœur. Il passa la main dans ses beaux cheveux noirs, et, s'approchant d'un pas ferme et le sourire sur les lèvres de monsieur de la Rochefoucauld et de Lenet :

— Messieurs, dit-il, vous le savez, dans ce monde si plein d'accidents divers, bizarres, inattendus, on a besoin de s'accoutumer à tout. J'ai pris, et j'ai eu tort de ne pas vous le demander, une minute pour m'accoutumer à la mort. Si c'est trop, je vous présente mes excuses pour vous avoir fait attendre.

Un étonnement profond courut dans les groupes, le prisonnier sentit lui-même que de l'étonnement on passait à l'admiration. Ce sentiment si glorieux pour lui le grandit et doubla ses forces.

— Quand vous voudrez, messieurs, dit-il, c'est moi qui vous attends.

Le duc, un instant saisi de stupeur, reprit son flegme accoutumé et fit un signe.

À ce signe, les portes se rouvrirent, et le cortège s'apprêta à se remettre en marche.

— Un moment ! s'écria Lenet pour gagner du temps, un moment, monsieur le duc ! C'est bien à la mort que nous conduisons monsieur de Canolles, n'est-ce pas ?

Le duc fit un mouvement de surprise, et Canolles regarda avec

étonnement Lenet.

— Mais oui, dit le duc.

— Eh bien ! reprit Lenet, s'il en est ainsi, ce digne gentilhomme ne peut se passer d'un confesseur.

— Pardon, pardon, monsieur, reprit Canolles, je m'en passerai, au contraire, et parfaitement.

— Comment cela ? demanda Lenet en faisant au prisonnier des signes que celui-ci ne voulait pas comprendre.

— Parce que je suis huguenot, reprit Canolles, et huguenot renforcé, je vous en préviens. Si vous voulez me faire un dernier plaisir, laissez-moi donc mourir comme je suis.

Et tout en refusant, un geste de reconnaissance prouva à Lenet que le jeune homme avait parfaitement compris sa pensée.

— Alors si rien ne nous arrête plus, marchons, dit le duc.

— Qu'il se confesse ! qu'il se confesse ! crièrent quelques furieux.

Canolles se haussa sur la pointe des pieds, regarda autour de lui d'un œil calme et assuré, et, s'adressant au duc :

— Allons-nous faire des lâchetés, monsieur ? dit-il sévèrement. Il me semble que si quelqu'un a ici le droit de faire ses volontés, c'est moi qui suis le héros de la fête ; je refuse donc un confesseur, mais je demande l'échafaud, et cela le plus tôt possible. À mon tour, je suis las d'attendre.

— Silence, là-bas ! cria le duc en se tournant vers les groupes.

Puis, lorsque, sous la puissance de sa voix et de son regard, le silence se fut effectivement rétabli :

— Monsieur, dit-il à Canolles, vous ferez comme il vous plaira.

— Merci, monsieur. Alors partons et hâtons le pas, voulez-vous ?

Lenet prit le bras de Canolles.

— Allez lentement, au contraire, lui dit-il. Qui sait ? Un sursis, une réflexion, un événement sont possibles. Allez lentement,

je vous en conjure au nom de celle qui vous aime et qui pleurera tant si nous allons trop vite.

— Oh ! reprit Canolles, ne m'en parlez pas, je vous en supplie. Tout mon courage échoue contre cette pensée que je vais être à jamais séparé d'elle. Mais que dis-je... au contraire, monsieur Lenet, parlez-m'en, répétez-moi bien qu'elle m'aime, qu'elle m'aimera toujours, et surtout qu'elle me pleurera.

— Allons ! cher et malheureux enfant, dit Lenet, ne vous attendrissez pas, songez que l'on nous regarde et que l'on ignore de quoi nous parlons.

Canolles releva fièrement la tête, et ses beaux cheveux, par un mouvement plein d'élégance, roulèrent en boucles noires sur son cou. On était arrivé dans la rue, de nombreux flambeaux éclairaient sa marche, de sorte qu'on pouvait voir son visage calme et souriant.

Il entendit quelques femmes pleurer, et d'autres dire :

— Pauvre baron, si jeune et si beau !

On continua silencieusement la route, puis, tout à coup :

— Oh ! monsieur Lenet, dit-il, je voudrais bien cependant la voir encore une fois.

— Voulez-vous que j'aille vous la chercher ? voulez-vous que je vous l'amène ? demanda Lenet, qui n'avait plus de volonté.

— Oh ! oui, murmura Canolles.

— Eh bien ! j'y cours ; mais vous la tuerez.

— Tant mieux ! souffla l'égoïsme au cœur du jeune homme ; si tu la tues, un autre ne la possédera jamais.

Puis, soudain, surmontant cette dernière faiblesse :

— Non, non, dit Canolles en retenant Lenet par la main. Vous lui avez promis de rester avec moi, restez.

— Que dit-il ? demanda le duc au capitaine des gardes.

Canolles entendit la question.

— Je dis, monsieur le duc, répondit-il, que je ne croyais pas qu'il y eût si loin de la prison à l'Esplanade.

— Hélas ! ajouta Lenet, ne vous plaignez pas, pauvre jeune homme, car nous voilà arrivés.

En effet, les flambeaux qui éclairaient la marche et l'avant-garde qui précédait l'escorte disparaissaient à l'instant même au tournant d'une rue.

Lenet serra la main du jeune homme, et, voulant, avant d'arriver sur le lieu de l'exécution, tenter un dernier effort, il alla au duc :

— Monsieur, lui dit-il tout bas, encore une fois, je vous en supplie, grâce ! Vous perdez notre cause en faisant exécuter monsieur de Canolles.

— Au contraire, répliqua le duc, nous prouvons que nous la regardons comme juste, puisque nous ne craignons pas d'user de représailles.

— Les représailles se font entre égaux, monsieur le duc, et vous avez beau dire, la reine sera toujours reine, et nous ses sujets.

— Ne discutons pas de pareilles choses devant monsieur de Canolles, répondit tout haut le duc, vous voyez bien que c'est inconvenant.

— Ne parlez donc pas de grâce devant monsieur le duc, reprit Canolles, vous voyez bien qu'il est en train de faire son coup d'État. Ne le troublons pas pour si peu.

Le duc ne répliqua point, mais, à ses lèvres serrées, à son coup d'œil ironique, on vit que le trait avait porté. Pendant ce temps, on avait continué de marcher, et Canolles, à son tour, se trouvait à l'entrée de l'Esplanade. Au loin, c'est-à-dire vers l'autre extrémité de la place, on voyait la foule pressée et un vaste cercle formé par les canons reluisants des mousquets ; au centre s'élevait quelque chose de noir et d'informe que Canolles ne s'attacha point à distinguer dans les ténèbres. Il croyait que c'était un échafaud ordinaire. Mais, tout à coup, les flambeau, en arrivant au centre de la place, illuminèrent cet objet noir, d'abord méconnaissable, et dessinèrent l'horrible silhouette d'un gibet.

— Un gibet ! s'écria Canolles en s'arrêtant et en étendant la main vers la machine. Est-ce que ce n'est pas un gibet que je vois là-bas, monsieur le duc ?

— En effet, et vous ne vous trompez pas, répondit froidement celui-ci.

La rougeur de l'indignation colora le front du jeune homme. Il écarta les deux soldats qui marchaient à ses côtés et d'un seul bond se trouva en face de monsieur de la Rochefoucauld.

— Monsieur, s'écria-t-il, oubliez-vous que je suis gentilhomme ? Tout le monde sait, et le bourreau lui-même ne l'ignore pas, qu'un gentilhomme a le droit d'avoir la tête tranchée.

— Monsieur, il est des circonstances...

— Monsieur, interrompit Canolles, ce n'est point en mon nom que je vous parle, c'est au nom de toute la noblesse où vous tenez un si haut rang, vous qui avez été prince, vous qui êtes duc. Ce sera un déshonneur non pas pour moi, qui suis innocent, mais pour vous tous tant que vous êtes, qu'un des vôtres soit mort par le gibet.

— Monsieur, le roi a fait pendre Richon !

— Monsieur, Richon était un brave soldat, noble par le cœur autant que qui que ce soit au monde, mais qui n'était pas noble de naissance. Moi, je le suis.

— Vous oubliez, dit le duc, qu'il s'agit ici de représailles. Fussiez-vous prince du sang, on vous pendrait.

Canolles, par un mouvement irréfléchi, chercha son épée à son côté. Mais ne l'y trouvant pas, le sentiment de sa situation reprit toute sa force, sa colère s'évanouit, et il comprit que sa supériorité à lui était dans sa faiblesse même.

— Monsieur le philosophe, dit-il, malheur à ceux qui usent de représailles, et deux fois malheur à ceux qui, en usant, ne font pas la part de l'humanité ! Je ne demande pas grâce, je demandais justice. Il y a des gens qui m'aiment, monsieur, j'appuie sur ce mot, parce que vous ignorez, je le sais, que l'on puisse aimer. Eh bien ! dans le cœur de ces gens-là, vous allez imprimer à jamais,

avec le souvenir de ma mort, l'ignoble image du gibet. Un coup d'épée, je vous prie ; une balle de mousquet ; passez-moi votre poignard que je me frappe moi-même, et puis ensuite, vous pendrez mon cadavre si cela vous fait plaisir.

— Richon a été pendu vivant, monsieur, répondit froidement le duc.

— C'est bien. Maintenant, écoutez-moi : Un jour, un affreux malheur vous frappera ; un jour, vous vous rappellerez que ce malheur est une punition du ciel. Quant à moi, je meurs avec cette conviction que ma mort est votre ouvrage.

Et Canolles, tout frémissant, tout pâle, mais plein d'exaltation et de courage, s'approcha de la potence et se posa, fier et dédaigneux, devant la populace, le pied sur le premier degré de l'échelle.

— Et maintenant, messieurs les bourreaux, dit-il, faites votre office.

— Il n'y en a qu'un s'écria la foule surprise. L'autre ! où est donc l'autre ? On nous en avait promis deux !

— Ah ! voilà qui me console, dit Canolles en souriant, cette excellente populace n'est pas même contente de ce que vous faites pour elle. L'entendez-vous, monsieur le duc ?

— À mort ! à mort ! Vengeance pour Richon ! hurlèrent dix mille voix.

— Si je les irritais, pensa Canolles, ils sont capables de me mettre en morceaux. Alors je ne serais pas pendu, et monsieur le duc enragerait.

— Vous êtes des lâches ! cria-t-il, j'en reconnais parmi vous qui étaient à l'attaque du fort Saint-Georges et que j'ai vus fuir. Vous vous vengez aujourd'hui sur moi de ce que je vous ai battus.

Un hurlement lui répondit.

— Vous êtes des lâches ! reprit-il, des rebelles, des misérables !

Mille couteaux étincelèrent, et des pierres vinrent tomber au

pied de la potence.

— À la bonne heure, murmura Canolles.

Et puis, tout haut :

— Le roi a fait pendre Richon, et il a bien fait. Quand il prendra Bordeaux, il en fera pendre bien d'autres...

À ces mots, la foule se précipita comme un torrent vers l'Esplanade, renversa les gardes, brisa les palissades et s'élança rugissante vers le prisonnier.

Cependant, sur un geste du duc, un des bourreaux avait soulevé Canolles par-dessous les bras, tandis que l'autre lui passait un lacet au cou.

Canolles sentit la pression de la corde et redoubla d'injures. S'il voulait être tué à temps, il n'avait pas une minute à perdre.

En ce moment suprême, il regarda autour de lui. Partout il ne vit que des yeux flamboyants et des armes menaçantes.

Un homme seulement, un soldat à cheval, lui montra son mousquet.

— Cauvignac ! C'est Cauvignac ! s'écria Canolles en se cramponnant à l'échelle de ses deux mains, qu'on n'avait pas liées.

Cauvignac fit avec son arme un signe à celui qu'il n'avait pu sauver et le coucha en joue.

Canolles le comprit.

— Oui, oui ! cria-t-il avec un mouvement de tête.

Maintenant, disons comment Cauvignac se trouvait là.

IV

Nous avons vu Cauvignac sortir de Libourne, et nous savons dans quel but il en sortait.

Arrivé près de ses soldats commandés par Ferguzon, il s'était arrêté un instant, non pas pour reprendre haleine, mais pour exécuter le plan qu'une marche aussi rapide avait permis à son esprit inventif de former en une demi-heure.

D'abord, il s'était dit, et cela avec infiniment de raison, que s'il se présentait devant madame la Princesse après ce qui était arrivé, madame la Princesse, qui faisait pendre Canolles contre lequel elle n'avait rien, ne manquerait pas de le faire pendre, lui à qui elle avait bien quelque chose à reprocher, et sa mission, remplie en ce que Canolles était sauvé peut-être, était manquée en ce que lui était pendu. Il s'empessa donc de changer d'habit avec un de ses soldats, fit mettre à Barrabas, moins connu que lui de madame la Princesse, ses plus beaux vêtements, et l'emmenant avec lui, reprit au grand galop la route de Bordeaux. Cependant une chose l'inquiétait, c'était le contenu de cette lettre dont il était porteur et que sa sœur avait écrite avec une si grande confiance que, selon elle, il n'y avait qu'à la remettre à madame la Princesse pour que Canolles fût sauvé. Or cette inquiétude grandit à un tel point qu'il résolut purement et simplement de lire le contenu de la lettre, se faisant à lui-même cette observation qu'un bon négociateur ne saurait réussir dans sa négociation s'il ne connaît à fond l'affaire dont on le charge. Et puis, il faut le dire, Cauvignac ne péchait pas par une extrême confiance dans son prochain, et Nanon, toute sa sœur qu'elle était, et justement même parce qu'elle était sa sœur, pouvait bien garder rancune à son frère, d'abord de l'aventure de Jaulnay, puis ensuite de l'évasion inattendue du Château-Trempepette, et, jouant le rôle du hasard, remettre toute chose à sa place, ce qui n'était qu'une simple tradition de famille.

Cauvignac décacheta donc facilement le pli qui n'était fermé que par un simple cachet de cire, et il éprouva une impression étrange et bien douloureuse en lisant la lettre.

Voici ce qu'écrivait Nanon :

Madame la Princesse, il faut une victime expiatoire au malheureux Richon : ne prenez pas un innocent, prenez la vraie coupable. Je ne veux pas que monsieur de Canolles meure, car tuer monsieur de Canolles, ce serait venger un assassinat par un meurtre. Au moment où vous lirez cette lettre, je n'aurai plus qu'une lieue à faire pour arriver à Bordeaux avec tout ce que je possède. Vous me livrez au peuple qui me hait, puisqu'il a voulu déjà deux fois m'égorger, et vous garderez pour vous mes richesses qui montent à deux millions. Oh ! madame, c'est à genoux que je vous demande cette grâce. Je suis en partie cause de cette guerre : moi morte, la province est pacifiée, et Votre Altesse triomphe. Madame, un quart d'heure de sursis ! vous ne lâcherez Canolles que lorsque vous me tiendrez ; mais alors, sur votre âme, vous le lâcherez, n'est-ce pas ?

Et moi, je serai votre respectueuse et reconnaissante

NANON DE LARTIGUES.

Cauvignac, après cette lecture, fut stupéfait de trouver son cœur gonflé et ses yeux humides.

Il demeura ainsi, immobile et muet, comme s'il ne pouvait croire à ce qu'il venait de lire. Puis, tout à coup, il s'écria :

— Il est donc vrai qu'il y a dans le monde des cœurs généreux pour le plaisir de l'être ! Eh bien ! morbleu ! on verra que je suis aussi capable qu'un autre d'être généreux quand il le faut.

Et comme il était à la porte de la ville, il remit sa lettre à Barrabas en lui donnant ces seules instructions :

— À tout ce qu'on te dira, réponds seulement : « De la part du roi ! » Et ne remets cette lettre qu'aux mains de madame de Condé.

Et tandis que Barrabas s'élançait vers le palais habité par

madame la Princesse, Cauvignac prenait de son côté le chemin du Château-Trompette.

Barrabas ne trouva aucun empêchement : les rues étaient désertes, la ville semblait vide, toute la population s'était portée vers l'Esplanade.

À la porte du palais, les sentinelles voulurent l'empêcher de passer, mais, selon la recommandation faite par Cauvignac, il agita sa lettre en criant :

— De la part du roi !... de la part du roi !...

Les sentinelles le prirent pour un messenger de cour et levèrent leurs hallebardes.

Barrabas pénétra donc dans le palais comme il avait pénétré dans la ville.

Or, si on se le rappelle, ce n'était pas la première fois que le digne lieutenant de maître Cauvignac avait l'honneur de pénétrer chez madame de Condé. Il sauta donc à bas de cheval, et, comme il connaissait son chemin, il s'élança rapidement dans l'escalier et, à travers les valets affairés, pénétra jusqu'au fond des appartements. Là, il s'arrêta, car il se trouva en face d'une femme qu'il reconnut pour madame la Princesse et aux genoux de laquelle se tenait une autre femme.

— Oh ! madame, grâce, au nom du ciel ! disait celle-ci.

— Claire, répondait la princesse, laisse-moi, sois raisonnable. Songe que nous avons abdiqué notre qualité de femmes comme nous en avons abdiqué les habits : nous sommes les lieutenants de monsieur le Prince, et la raison d'État commande.

— Oh ! madame, il n'y a plus de raison d'État pour moi, s'écria Claire, il n'y a plus de parti politique, il n'y a plus d'opinion, il n'y a plus que lui dans ce monde qu'il va quitter, et quand il l'aura quitté; il n'y aura plus rien pour moi que la mort !

— Claire, mon enfant, je t'ai déjà dit que c'était impossible, reprit la princesse. Ils nous ont tué Richon ; si nous ne leur rendons pas la pareille, nous sommes déshonorés.

— Oh ! madame, on n'est jamais déshonoré pour avoir fait

grâce, on n'est jamais déshonoré pour avoir usé d'un privilège réservé au roi du ciel et aux rois de la terre. Un mot, madame, un seul. Il attend, le malheureux !

— Mais, Claire, tu es folle. Puisque je te dis que c'est impossible !

— Mais je lui ai dit qu'il était sauvé, moi ; mais je lui ai montré sa grâce signée de votre propre main ; mais je lui ai dit que j'allais revenir avec la confirmation de cette grâce !

— Je l'avais donnée à la condition que l'autre payerait pour lui. Pourquoi a-t-on laissé partir l'autre ?

— Il n'est pour rien dans cette évasion, je vous le jure. D'ailleurs l'autre n'est peut-être pas sauvé ; peut-être qu'on le retrouvera.

— Ah oui ! prends garde, dit Barrabas, qui arrivait juste en ce moment.

— Madame, ils vont l'emmener ; madame, le temps s'écoule ; ils vont se lasser d'attendre.

— Tu as raison, Claire, dit la princesse, car j'ai ordonné que tout fût fini à onze heures, et voilà onze heures qui sonnent. Tout doit être fini.

La vicomtesse jeta un cri et se releva. En se relevant, elle se trouva face à face avec Barrabas.

— Qui êtes-vous ? que voulez-vous ? s'écria-t-elle, venez-vous déjà annoncer sa mort ?

— Non, madame, répondit Barrabas en prenant son air le plus gracieux, je viens au contraire pour le sauver.

— Comment cela ? s'écria la vicomtesse. Parlez vite.

— En remettant cette lettre à madame la Princesse.

Madame de Cambes allongea le bras, arracha la lettre des mains du messager, et, la présentant à la princesse :

— Je ne sais pas ce qu'il y a dans cette lettre, dit-elle, mais au nom du ciel, lisez !

La princesse ouvrit la lettre et lut tout haut, tandis que madame de Cambes, pâlisant à chaque ligne, dévorait les paroles à

mesure qu'elles tombaient des lèvres de la princesse.

— De Nanon ! s'écria la princesse, après avoir lu. Nanon est là ! Nanon se livre ! Où est Lenet ? où est le duc ? Quelqu'un, quelqu'un !

— Me voici, dit Barrabas, prêt à courir où Votre Altesse voudra.

— Courez sur l'Esplanade, courez au lieu de l'exécution, dites qu'on suspende. Mais non, on ne vous croirait pas !

Et la princesse, sautant sur une plume, écrivit au bas du billet : *Suspendez !*

Et elle remit la lettre tout ouverte à Barrabas, qui s'élança hors de l'appartement.

— Oh ! murmura la vicomtesse, elle l'aime plus que moi, et, malheureuse que je suis, c'est à elle qu'il devra la vie.

Et cette idée la renverse foudroyée sur un fauteuil, elle qui a reçu debout tous les chocs de cette terrible journée.

Cependant Barrabas n'avait pas perdu une seconde. Il avait descendu l'escalier comme s'il avait eu des ailes, puis il avait sauté sur son cheval et avait pris au grand galop la route de l'Esplanade.

En même temps qu'il se rendait au palais, Cauvignac avait couru, lui, droit au Château-Trompette. Là, protégé par la nuit, rendu méconnaissable par le large feutre abattu jusque sur ses yeux, il avait interrogé et avait appris sa propre évasion dans tous ses détails et comment Canolles allait payer pour lui. Alors, instinctivement, sans savoir ce qu'il allait y faire, il s'élance du côté de l'Esplanade, éperonnant son cheval avec fureur, fendant la foule, meurtrissant, renversant, écrasant tout ce qui se trouve sur son passage. Arrivé jusqu'à l'Esplanade, il aperçoit le gibet et pousse un cri perdu parmi les hurlements de ce peuple que Canolles excite et provoque afin de se faire déchirer par lui.

C'est alors que Canolles l'aperçoit, qu'il devine l'intention de Cauvignac et que Canolles lui fait signe de la tête qu'il est le bienvenu.

Cauvignac se dresse sur ses étriers, regarde tout autour de lui s'il voit venir Barrabas ou un messenger de la princesse, écoute s'il entend retentir le mot : *Grâce !* Mais il ne voit rien, mais il n'entend rien que Canolles que le bourreau va détacher de l'échelle et lancer dans le vide, et qui, d'une main, lui montre son cœur.

C'est alors que Cauvignac abaisse son mousquet dans la direction du jeune homme, met en joue, ajuste et fait feu.

— Merci, dit Canolles en ouvrant les bras. Au moins je meurs de la mort d'un soldat.

La balle lui avait traversé la poitrine.

Le bourreau poussa le corps, qui resta suspendu au bout de la corde infâme ; mais ce n'était plus qu'un cadavre.

La détonation fut comme un signal : mille autres coups de mousquet partent en même temps. Une voix cria :

— Arrêtez ! arrêtez ! coupez la corde !

Mais la voix se perdit dans les hurlements de la foule. D'ailleurs la corde est coupée par une balle, la garde résiste vainement et est enfoncée par les flots du peuple. La potence est brisée, arrachée, anéantie. Les bourreaux fuient, la foule s'épand comme une ombre, s'empare du cadavre, l'arrache, le déchire et le traîne en lambeaux par la ville.

La foule, stupide dans sa haine, croyait ajouter au supplice du gentilhomme, et, tout au contraire, elle lui sauvait l'infamie qu'il craignait tant.

Pendant tout ce mouvement, Barrabas avait joint le duc, et, quoiqu'il eût vu lui-même qu'il arrivait trop tard, il lui avait remis la dépêche dont il était porteur.

Le duc s'était contenté, au milieu des coups de fusil, de se retirer un peu à l'écart, car il était froid et calme dans son courage comme dans tout ce qu'il faisait. Il décacheta la lettre et la lut.

— C'est dommage, dit-il en se retournant vers ses officiers, la chose que proposait cette Nanon eût peut-être mieux valu, mais ce qui est fait est fait.

Puis, après un moment de réflexion :

— À propos, dit-il, puisqu'elle attend notre réponse de l'autre côté de la rivière, il y aurait peut-être moyen de renouer cette affaire-là.

Et, sans s'inquiéter davantage du messenger, piquant son cheval, il retourna vers la princesse avec son escorte.

Au même instant, l'orage, qui depuis quelque temps menaçait, éclata sur Bordeaux, et une pluie accompagnée d'éclairs tomba sur la place de l'Esplanade comme pour laver le sang innocent.

Pendant que ces choses se passaient à Bordeaux, pendant que la populace traînait par les rues le corps du malheureux Canolles, que le duc de la Rochefoucauld retournait flatter l'orgueil de madame la Princesse en lui disant que, pour faire le mal, elle était aussi puissante qu'une reine ; pendant que Cauvignac regagnait les portes de la ville avec Barrabas, jugeant qu'il était inutile de pousser plus loin leur mission, un carrosse, traîné par quatre chevaux hors d'haleine et ruisselant d'écume, venait de s'arrêter sur la rive de la Gironde opposée à Bordeaux, entre le village de Belcroix et celui de la Bastide.

Onze heures venaient de sonner.

Un coureur, qui suivait à cheval, sauta précipitamment à terre aussitôt qu'il vit le carrosse immobile et ouvrit la portière.

Une femme descendit précipitamment, interrogea le ciel tout rougi d'un reflet sanglant, écouta les rumeurs et les bruits lointains.

— Vous êtes sûre, dit-elle à sa femme de chambre qui descendait après elle, que nous n'avons été suivies par personne ?

— Non, madame, répondit celle-ci. Les deux piqueurs qui étaient restés en arrière par ordre de madame viennent de rejoindre le carrosse et n'ont rien vu ni entendu.

— Et vous, n'entendez-vous rien du côté de la ville ?

— Il me semble que j'entends des cris lointains.

— Ne voyez-vous pas quelque chose ?

— Je vois comme une lueur d'incendie.

— Ce sont des flambeaux.

— Oui, madame, oui, car ils s'agitent, ils courent comme des feux follets. Entendez-vous, madame, le bruit redouble, et les cris deviennent presque distincts ?

— Mon Dieu ! balbutia la jeune femme en tombant à genoux sur le sol humide ; mon Dieu ! mon Dieu !

C'était là sa seule prière. Un seul mot se présentait à son esprit, sa bouche ne savait articuler qu'une parole, c'était le nom de celui-là seul qui pouvait faire un miracle en sa faveur.

La femme de chambre ne s'était pas trompée. En effet, des flambeaux s'agitaient, les cris semblaient se rapprocher. On entendit un coup de fusil suivi de cinquante autres, puis un grand tumulte, puis les flambeaux s'éteignirent, puis les cris s'éloignèrent. La pluie commença de tomber, un orage grondait au ciel, mais qu'importait à la jeune femme : ce n'était pas de la foudre qu'elle avait peur...

Elle avait toujours les yeux fixés sur cet endroit où elle avait entendu un si grand tumulte. Elle ne voyait plus rien, elle n'entendait plus rien, et, à la lueur des éclairs, il lui semblait que la place était vide.

— Oh ! s'écria-t-elle, je n'ai pas la force d'attendre plus longtemps. À Bordeaux ! que l'on me conduise à Bordeaux !

Tout à coup, un bruit de chevaux se fit entendre qui allait se rapprochant.

— Ah ! s'écria-t-elle, enfin ils viennent. Les voilà ! Adieu, Francinette, retire-toi, il faut que j'aie seule. Prenez-la en croupe, Lombard, et laissez dans le carrosse tout ce que j'ai apporté.

— Mais qu'allez-vous donc faire, madame ? s'écria la femme de chambre, tout effrayée.

— Adieu, Francinette, adieu !

— Mais pourquoi adieu, madame ? Où allez-vous donc ?

— Je vais à Bordeaux.

— Oh ! ne faites pas cela, madame, au nom du ciel ! Ils vous tueront.

— Eh bien ! pourquoi crois-tu donc que je veuille y aller ?

— Oh ! madame ! Lombard, à mon secours ! Aidez-moi, empêchons madame...

— Chut ! retire-toi, Francinette. Je me suis souvenue de toi, sois tranquille. Retire-toi, je ne veux pas qu'il t'arrive malheur. Obéis... Ils s'approchent, les voilà !

En effet, un cavalier accourut, suivi à quelque distance d'un autre cavalier. On entend rugir plutôt que respirer son cheval.

— Ma sœur ! ma sœur ! s'écria-t-il. Ah ! j'arrive à temps !

— Cauvignac ! s'écria Nanon. Eh bien ! est-ce convenu ? M'attend-il ? Partons-nous ?

Mais au lieu de répondre, Cauvignac s'est élancé à bas de son cheval, il a saisi dans ses bras Nanon, qui le laisse faire avec l'immobile raideur des spectres et des fous. Cauvignac la dépose dans le carrosse, fait monter près d'elle Francinette et Lombard, ferme la portière et saute sur son cheval. En vain la pauvre Nanon, revenue à elle, s'écrie et se débat.

— Ne la lâchez point, dit Cauvignac, pour rien au monde ne la lâchez. Barrabas, garde l'autre portière ; et toi, cocher, si tu quittes le galop, je te fais sauter la cervelle.

Ces ordres sont si rapides qu'il y a un moment d'hésitation. La voiture est lente à s'ébranler, les valets tremblent, les chevaux hésitent à partir.

— Mais hâtez-vous donc, mille diables ! vociféra Cauvignac, ils viennent ! ils viennent !

En effet, dans le lointain, on commençait à entendre des pas de chevaux retentissant comme on entend le roulement d'un tonnerre qui va se rapprochant, rapide et menaçant.

La peur est contagieuse. Le cocher, à la voix de Cauvignac, comprend que quelque grand danger menace et saisit les rênes de ses chevaux.

— Où allons-nous ? balbutie-t-il.

— À Bordeaux ! à Bordeaux ! crie Nanon de l'intérieur de la voiture.

— À Libourne, mille tonnerres ! crie Cauvignac.

— Monsieur, les chevaux tomberont avant de faire seulement deux lieues.

— Je ne demande pas qu'ils en fassent tant ! crie Cauvignac en les fouettant de son épée. Qu'ils arrivent jusqu'au poste de Ferguzon, c'est tout ce que je demande.

Et la lourde machine s'ébranle, part et roule avec une effroyable rapidité. Hommes et chevaux, suants, haletants, sanglants, s'animent les uns les autres, les uns par des cris, les autres par des hennissements.

Nanon a essayé de réagir, de lutter, de sauter à bas de la voiture, mais elle a épuisé ses forces dans la lutte. Elle est retombée en arrière sans force et épuisée ; elle n'entend plus, elle ne voit plus. À force de chercher Cauvignac dans ce pêle-mêle d'ombres fuyantes, le vertige la prend. Elle ferme les yeux, jette un cri et reste froide dans les bras de sa femme de chambre.

Cauvignac a dépassé la portière de la voiture, il a gagné la tête des chevaux. Son cheval laisse une traînée de feu sur le pavé de la route.

— À moi, Ferguzon ! à moi ! crie-t-il.

Et il entend comme un hourra dans le lointain.

— Enfer, s'écrie Cauvignac, tu joues contre moi, mais je crois qu'aujourd'hui encore, tu perdras. Ferguzon ! à moi, Ferguzon !

Deux ou trois coups de feu retentissent par derrière, mais en avant on y répond par une décharge générale.

La voiture s'arrête : deux des chevaux sont tombés de fatigue, un troisième frappé d'une balle.

Ferguzon et ses hommes tombent sur les troupes de monsieur de la Rochefoucauld. Comme ils sont triples en nombre, les Bordelais, incapables de résister, tournent bride, et vainqueurs et vaincus, poursuivants et fuyards, pareils à un nuage qu'emporte le vent, disparaissent dans la nuit.

Cauvignac reste seul avec les valets de Francinette près de Nanon insensible.

Heureusement, l'on n'était qu'à cent pas du village de Carbonblanc. Cauvignac prit Nanon dans ses bras jusqu'à la première maison du faubourg. Là, après avoir donné l'ordre d'amener la voiture, il déposa sa sœur sur un lit, et, tirant de sa poitrine un objet que Francinette ne put distinguer, il le glissa dans la main

crispée de la pauvre femme.

Le lendemain, en sortant de ce qu'elle prenait pour un affreux rêve, Nanon porta cette main à son visage, et quelque chose de soyeux et de parfumé caressa ses lèvres pâles.

C'était une boucle de cheveux de Canolles que Cauvignac avait héroïquement conquise au péril de sa vie sur les tigres bordelais.

VI

Pendant huit jours et huit nuits, madame de Cambes demeura délirante et glacée sur le lit où on l'avait portée évanouie après qu'elle eut appris l'affreuse nouvelle.

Ses femmes veillaient autour d'elle, mais c'était Pompée qui gardait la porte. Seul le vieux serviteur, s'agenouillant devant le lit de sa malheureuse maîtresse, pouvait réveiller en elle un éclair de raison.

Des visites nombreuses assiégeaient cette porte, mais le fidèle écuyer, sévère en sa consigne comme un vieux soldat, défendait courageusement l'entrée, d'abord par la conviction qu'il avait que toute visite serait importune à sa maîtresse, puis par l'ordre du médecin, qui redoutait pour madame de Cambes une trop forte émotion.

Chaque matin, Lenet se présentait à la porte de la pauvre jeune femme, mais Lenet n'était pas plus reçu que les autres. Madame la Princesse elle-même s'y présenta à son tour avec une grande suite, un jour qu'elle venait de rendre visite à la mère du pauvre Richon, qui demeurait dans un faubourg de la ville. Le but de madame de Condé, outre l'intérêt qu'elle portait à la vicomtesse, était d'afficher une complète impartialité.

Elle se présenta donc pour jouer la souveraine, mais Pompée lui fit respectueusement observer qu'il avait une consigne de laquelle il ne pouvait s'écarter ; que toutes les femmes, même les princesses, étaient soumises à cette consigne, et madame de Condé bien plus encore qu'une autre, attendu qu'après ce qui s'était passé, sa visite pourrait amener une crise terrible chez la malade.

La princesse, qui acquittait ou qui croyait acquitter un devoir et qui ne demandait qu'à se retirer, ne se le fit pas redire à deux fois et partit avec sa suite.

Le neuvième jour, Claire avait repris connaissance. On avait remarqué que, durant son délire, qui avait duré huit fois vingt-

quatre heures, elle n'avait point cessé de pleurer. Quoique ordinairement la fièvre sèche les larmes, les siennes avaient pour ainsi dire creusé un sillon sous sa paupière cerclée de rouge et de bleu pâle comme celle de la sublime Vierge de Rubens.

Le neuvième jour, comme nous l'avons dit, au moment où on s'y attendait le moins et comme on commençait à désespérer, la raison lui revint tout à coup, comme par enchantement, ses larmes tarirent, ses yeux se portèrent tout autour d'elle et s'arrêtaient avec un sourire triste sur ses femmes qui l'avaient si bien servie et sur Pompée qui l'avait si bien gardée. Alors elle demeura quelques heures muette et appuyée sur son coude, poursuivant d'un œil aride la même pensée qui renaissait plus vivace incessamment dans son intelligence régénérée.

Puis, tout à coup, sans s'inquiéter si ses forces répondaient à sa résolution :

— Qu'on m'habille, dit-elle.

Les femmes s'approchèrent stupéfaites et voulurent lui offrir quelques avis. Pompée fit trois pas dans la chambre et joignit les mains comme pour l'implorer.

Cependant la vicomtesse répéta doucement mais avec fermeté :

— J'ai dit que l'on m'habille, habillez-moi.

Les femmes s'apprêtèrent à obéir. Pompée s'inclina et sortit à reculons.

Hélas ! les joues roses et rebondies avaient fait place à la pâleur, à la maigreur des mourants ; sa main, toujours belle et d'une forme charmante, se souleva diaphane et d'un blanc mat comme celui de l'ivoire sur sa poitrine qui effaçait la blancheur de la batiste dans laquelle elle était enveloppée ; sous la peau couraient ces veines violacées, symptôme de l'épuisement causé par une longue souffrance. Les habits qu'elle avait quittés la veille pour ainsi dire et qui avaient dessiné sa taille élégante tombaient autour d'elle en longs et vastes plis. On l'habilla comme elle le désirait, mais la toilette fut longue, car elle était si faible

que trois fois elle faillit se trouver mal. Puis, lorsqu'elle fut habillée, elle s'approcha d'une fenêtre. Mais soudain, se reculant comme si la vue du ciel et de la ville l'eussent effrayée, elle revint s'asseoir à une table, demanda une plume et de l'encre, et écrivit à madame la Princesse pour lui demander la faveur d'une audience.

Dix minutes après que cette lettre eût été envoyée par Pompée à madame la Princesse, on entendit le bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant l'hôtel, et presque aussitôt, on annonça madame de Tourville.

— Est-ce bien vous, demanda-t-elle à madame la vicomtesse de Cambes, qui avez écrit à madame la Princesse pour lui demander une audience ?

— Oui, madame, répondit Claire. Me la refusera-t-elle ?

— Oh ! tout au contraire, chère enfant, car j'accours vous dire de sa part que vous savez bien que vous n'avez pas besoin d'audience et que vous pouvez entrer à toute heure du jour et de la nuit chez Son Altesse.

— Merci, madame, dit la vicomtesse, je vais profiter de la permission.

— Comment cela ? s'écria madame de Tourville. Allez-vous donc sortir dans l'état où vous êtes ?

— Rassurez-vous, madame, répondit la vicomtesse, je me sens parfaitement bien.

— Et vous allez venir ?

— Dans un instant.

— Je vais prévenir Son Altesse de votre arrivée.

Et madame de Tourville sortit comme elle était entrée, après avoir fait à la vicomtesse une cérémonieuse révérence. La nouvelle de cette visite inattendue produisit, comme on le comprend bien, un grand effet dans cette petite cour. La situation de la vicomtesse avait inspiré un intérêt aussi vif que général, car il s'en fallait de beaucoup que tout le monde approuvât la conduite de madame la Princesse dans les dernières circonstances. La

curiosité était donc à son comble : officiers, dames d'honneur, courtisans garnissaient le cabinet de madame de Condé, ne pouvant croire à la visite promise, car, la veille encore, on avait présenté l'état de Claire comme presque désespéré.

Tout à coup, on annonça madame la vicomtesse de Cambes. Claire parut.

À l'aspect de cette figure pâle comme la cire, froide et immobile comme le marbre et dont les yeux caves et bistrés n'avaient plus qu'une seule étincelle, dernier reflet des larmes qu'elle avait versées, un murmure douloureux s'éleva autour de la princesse.

Claire ne parut pas s'en apercevoir.

Lenet s'avança tout ému à sa rencontre et lui tendit timidement la main.

Mais Claire, sans donner la sienne, fit un salut plein de noblesse à madame de Condé et s'avança vers elle, traversant toute la longueur de la salle d'une marche ferme, quoiqu'elle fût si pâle qu'à chaque pas on eût pu croire qu'elle allait tomber.

La princesse, fort agitée et fort pâle elle-même, vit s'avancer Claire avec un sentiment qui ressemblait à de l'effroi et n'eut point la force de cacher ce sentiment qui se peignait malgré elle sur son visage.

— Madame, dit la vicomtesse, d'une voix grave, j'ai sollicité de Votre Altesse une audience qu'elle a bien voulu m'accorder pour lui demander en face de tous si, depuis que j'ai l'honneur de la servir, elle a été satisfaite de ma fidélité et de mon dévouement.

La princesse porta son mouchoir à ses lèvres et répondit en balbutiant :

— Sans doute, chère vicomtesse, en toute occasion j'ai eu à me louer de vous, et plus d'une fois je vous en ai exprimé ma reconnaissance.

— Ce témoignage est précieux pour moi, madame, répondit la vicomtesse, car il m'autorise à solliciter de Votre Altesse la faveur d'un congé.

— Comment ! s'écria la princesse, vous me quittez, Claire ?
Claire salua respectueusement et se tut.

On voyait sur tous les visages la honte, le remords ou la douleur. Un silence funèbre planait sur l'assemblée.

— Mais pourquoi me quittez-vous ? reprit la princesse.

— J'ai peu de jours à vivre, madame, répliqua la vicomtesse, et ce peu de jours, je voudrais les employer à l'œuvre de mon salut.

— Claire, chère Claire ! s'écria la princesse, mais réfléchissez donc...

— Madame, interrompit la vicomtesse, j'ai deux grâces à vous demander. Puis-je espérer que vous me les accorderez ?

— Oh ! parlez, parlez ! s'écria madame de Condé, car je serai bien heureuse de faire quelque chose pour vous.

— Vous le pouvez, madame.

— Alors quelles sont-elles ?

La première, c'est la concession de l'abbaye de Sainte-Radegonde, vacante depuis la mort de madame de Montivy.

— Une abbaye à vous, chère enfant ! mais vous n'y songez pas ?

— La seconde, madame, continua Claire avec un léger tremblement de la voix, c'est qu'il me soit permis de faire inhumer dans mon domaine de Cambes le corps de mon fiancé, monsieur le baron Raoul de Canolles, assassiné par les habitants de Bordeaux.

La princesse se retourna en étreignant son cœur d'une main défaillante. Le duc de la Rochefoucauld pâlit et perdit contenance. Lenet ouvrit la porte de la salle et s'enfuit.

— Votre Altesse ne répond pas ? dit Claire. Refuse-t-elle ? J'ai peut-être demandé beaucoup.

Madame de Condé n'eut que la force de faire un mouvement de tête en signe d'assentiment, et elle retomba évanouie sur son fauteuil.

Claire se retourna comme eût fait une statue, et, chacun

ouvrant devant elle un large chemin, elle passa droite et impassible devant ces fronts courbés. Et ce ne fut seulement que lorsqu'elle eut quitté la salle qu'on s'aperçut que nul n'avait songé à porter secours à madame de Condé.

Au bout de cinq minutes, un carrosse roula lentement dans la cour : c'était la vicomtesse qui quittait Bordeaux.

— Que décide Votre Altesse ? demanda la marquise de Tourville à madame de Condé lorsque celle-ci revint à elle.

— Que l'on obéisse à madame la vicomtesse de Cambes pour l'accomplissement des deux désirs qu'elle a formés tout à l'heure, et qu'on la supplie de nous pardonner.

Épilogue

I

L'abbesse de Sainte-Radegonde de Peyssac

Un mois s'était écoulé depuis ces événements.

Un dimanche soir, après l'office du salut, l'abbesse du couvent de Sainte-Radegonde de Peyssac revenait la dernière de l'église, située à l'extrémité du jardin du couvent, détournant parfois ses yeux rougis de pleurs vers un sombre couvert de tilleuls et de sapins, et cela avec une telle expression de regret qu'on eût dit que son cœur était resté à cette place dont elle ne pouvait s'éloigner.

Devant elle et suivant sur une seule et longue ligne le chemin de la maison, les religieuses, muettes et voilées, semblaient une procession de fantômes rentrant dans leur tombeau et dont se détournait un autre fantôme regrettant la terre.

Peu à peu et les unes après les autres, les nonnes disparurent sous les sombres arcades du cloître. La supérieure les suivit des yeux jusqu'à la dernière, puis elle se laissa tomber sur un chapiteau de colonne gothique à moitié enseveli dans l'herbe avec une indicible expression de désespoir.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! dit-elle en appuyant une main sur son cœur, vous m'êtes témoin que je ne puis supporter cette vie que je ne connaissais pas ; c'est la solitude et l'obscurité que je cherchais dans le cloître et non tous ces regards attachés sur moi.

Alors elle se releva et fit un pas vers le petit bois de sapins.

— Après tout, dit-elle, que m'importe le monde, puisque je l'ai renié ? Ce monde ne m'a fait que du mal, cette société a été cruelle envers moi, pourquoi donc m'inquiétera-je de ses juges-

ments, moi qui me suis réfugiée près de Dieu et qui ne relève plus que de lui. Mais peut-être Dieu proscrit-il cet amour qui vit dans mon cœur et qui le dévore. Eh bien ! alors qu'il l'arrache de mon âme, ou qu'il arrache mon âme de mon corps.

Mais à peine la pauvre désespérée eut-elle prononcé ces paroles, que, jetant les yeux sur la robe dont elle était couverte, elle eut horreur de ce blasphème si peu en harmonie avec la robe sainte qu'elle portait. Elle essuya de sa main blanche et amaigrie les larmes qui bordaient sa paupière et, levant les yeux au ciel, lui offrit dans un seul regard l'holocauste de ses éternelles souffrances.

En ce moment, une voix retentit à son oreille. L'abbesse se retourna : cette voix était celle de la sœur tourière.

— Madame, dit-elle, il y a une femme au parloir qui voudrait être admise à vous parler.

— Son nom ?

— Elle ne veut le dire qu'à vous.

— À quelle condition semble-t-elle appartenir ?

— Mais à une condition distinguée.

— Encore le monde, murmura l'abbesse.

— Que répondrai-je ? demanda la tourière.

— Que je l'attends.

— Où cela, madame ?

— Amenez-la ici, je l'écouterai dans ce jardin, assise sur ce banc. L'air me manque, j'étouffe quand je ne suis pas sous le ciel.

La tourière se retira et, un instant après, reparut, suivie d'une femme qu'à ses habits, riches jusque dans leur sombre simplicité, on reconnaissait pour une femme de distinction.

Elle était de petite taille. Sa démarche, rapide, manquait peut-être un peu de noblesse, mais respirait un charme inexprimable. Elle portait sous le bras un petit coffret d'ivoire dont la mate blancheur tranchait avec le satin noir de sa robe garnie de jais.

— Madame, dit la tourière, voici madame la supérieure.

L'abbesse abaissa son voile et se retourna vers l'étrangère.

Celle-ci baissa les yeux. La supérieure, la voyant pâle et tremblante d'émotion, la regarda d'un œil plein de douceur et lui dit :

— Vous avez demandé à me parler, me voici prête à vous entendre, ma sœur.

— Madame, répondit l'inconnue, j'ai été heureuse au point que mon orgueil a cru peut-être que Dieu lui-même ne pouvait pas détruire mon bonheur. Aujourd'hui, Dieu a soufflé dessus : j'ai besoin de pleurer, j'ai besoin de me repentir. Je viens vous demander asile pour que mes sanglots soient étouffés par les murs épais de votre manoir ; pour que mes pleurs, qui tracent un sillon sur mes joues, ne servent pas de risée au monde ; pour que Dieu, qui me cherche peut-être joyeuse au milieu des fêtes, me retrouve éplorée dans une sainte retraite et priant aux pieds de ses autels.

— Votre âme est profondément blessée, je le vois, car moi aussi, je sais ce que c'est que de souffrir, répondit la jeune supérieure ; et dans son trouble, elle ne sait pas bien distinguer ce qui est réellement de ce qu'elle désire. S'il vous faut le silence, s'il vous faut les macérations, s'il vous faut la pénitence, ma sœur, entrez ici et souffrez avec nous. Mais si vous cherchez un endroit où l'on puisse dilater son cœur par de libres sanglots, où l'on puisse pousser tous les cris de son désespoir, où nul regard ne s'arrête sur vous, triste victime, oh ! madame, madame ! dit-elle en secouant la tête, éloignez-vous, enfermez-vous dans votre chambre, le monde vous y verra bien moins que vous ne serez vue ici, et les tapisseries de votre oratoire absorberont bien mieux vos sanglots que les planches de nos cellules. Quant à Dieu, à moins que de trop grands crimes ne l'ait forcé à détourner de vous son regard, il vous verra partout.

L'inconnue releva la tête et regarda à son tour avec étonnement la jeune abbesse qui lui parlait ainsi.

— Madame, dit-elle, tous ceux qui souffrent ne doivent-ils pas venir au Seigneur, et votre maison n'est-elle pas une sainte

station sur la route du ciel ?

— Il n'y a qu'une manière d'aller à Dieu, ma sœur, répondit la religieuse, entraînée par son désespoir. Que regrettez-vous ? que pleurez-vous ? que demandez-vous ? Le monde vous a froissée, l'amitié vous a trahie, l'or vous a manqué, une douleur passagère vous fait croire à une douleur éternelle, n'est-ce pas ? Vous souffrez en ce moment, et vous croyez que vous souffrirez toujours ainsi, comme, lorsqu'on se voit une blessure ouverte, on croit qu'elle ne se refermera jamais. Vous vous trompez, toute blessure qui n'est pas mortelle se cicatrise. Souffrez donc, et laissez la souffrance suivre son cours. Vous guérirez, et alors, si vous êtes enchaînée à nous, commencera une autre souffrance, mais celle-là bien réellement éternelle, implacable, inouïe. Vous reverrez, à travers une barrière d'airain, le monde dans lequel vous ne pourrez pas rentrer. Alors vous maudirez le jour où derrière vous se sera refermée la grille de cette hôtellerie sainte que vous prenez pour une station du ciel. Ce que je vous dis là n'est peut-être pas selon nos règles, il n'y a pas assez longtemps que je suis abbesse pour les bien connaître, mais c'est selon mon cœur, c'est ce que je vois à chaque instant, non pas en moi, Dieu merci ! mais autour de moi.

— Oh ! non, non ! s'écria l'étrangère, le monde est fini pour moi, j'ai perdu tout ce qui me faisait aimer le monde. Non, soyez tranquille, madame, je ne le regretterai jamais. Oh ! j'en suis bien sûre... Jamais !

— Alors ce dont vous vous plaignez est-il plus grave ? Au lieu d'une illusion avez-vous perdu une réalité ? Êtes-vous séparée à jamais d'un époux, d'un enfant... d'un ami ? Oh ! alors je vous plains bien réellement, madame, car alors votre cœur est percé de part en part, votre mal est incurable. Alors venez à nous, madame, le Seigneur vous consolera, il remplacera par nous, qui formons une grande famille, un troupeau dont il est le pasteur, les amis ou les parents que vous avez perdus. Et, ajouta la religieuse à voix basse, s'il ne vous console pas, ce qui est encore possible,

eh bien, il vous restera cette dernière consolation de pleurer avec moi qui suis venue ici pour y chercher comme vous la consolation et qui ne l'a point encore trouvée.

— Hélas ! s'écria l'étrangère, était-ce de semblables paroles que je devais entendre ? est-ce ainsi que l'on soutient les malheureux ?

— Madame, dit la supérieure en étendant la main vers la jeune femme comme pour écarter le reproche qu'elle venait de lui faire, ne parlez pas de malheur devant moi. Je ne sais pas qui vous êtes, je ne sais pas ce qui vous est arrivé, mais vous ne connaissez pas le malheur.

— Oh ! s'écria l'inconnue avec un accent si douloureux qu'il fit tressaillir la supérieure, vous ne me connaissez pas, madame, car si vous me connaissiez, vous ne me parleriez pas ainsi. D'ailleurs vous n'êtes pas juge du degré de ma souffrance, car il faudrait pour cela que vous eussiez souffert ce que je souffre. En attendant, accueillez-moi, recevez-moi, ouvrez-moi les portes de la maison de Dieu, et à mes larmes, à mes cris et à mes agonies de chaque jour, vous verrez bien si je suis réellement malheureuse.

— Oui, dit la supérieure, je comprends à votre accent, je comprends à vos plaintes que vous avez perdu l'homme que vous aimez, n'est-ce pas ?

L'étrangère poussa un sanglot et se tordit les bras.

— Oh ! oui, oui, dit-elle.

— Eh bien ! puisque vous le voulez, reprit la supérieure, entrez donc ici. Mais je vous en préviens, pour le cas où vous souffririez autant que je souffre, voici ce que vous aurez dans ce cloître : deux murs éternels, impitoyables, qui au lieu de conduire nos pensées au ciel où elles devraient s'élever, aboutiront incessamment à la terre, dont vous serez séparée. Car rien ne s'éteint où le sang circule, le pouls bat, le cœur aime ; car tout isolées que nous sommes et cachées que nous croyons être, les morts nous appellent du fond de leurs sépultures. Pourquoi quittez-vous la

sépulture de vos morts ?

— Parce que tout ce que j'ai aimé au monde est ici, répondit d'une voix étranglée l'inconnue, se jetant à genoux devant la supérieure, qui la regardait avec stupéfaction. Maintenant, vous avez mon secret, ma sœur ; maintenant, vous pouvez apprécier ma douleur, ma mère. Je vous en supplie à genoux, vous voyez mes larmes, acceptez le sacrifice que je fais à Dieu, ou plutôt accueillez la grâce que je vous demande. Il est enterré dans l'église de Peyssac, laissez-moi pleurer sur sa tombe, qui est ici.

— Qui est ici ? quelle tombe ? de qui parlez-vous ? que voulez-vous dire ? s'écria la supérieure en reculant devant cette femme agenouillée qu'elle regardait presque avec effroi.

— Quand j'étais heureuse, continua la pénitente, d'une voix si basse que cette voix était couverte par le bruit du vent passant dans les branches, et j'ai été bien heureuse, on m'appelait Nanon de Lartigues. Me reconnaissez-vous à présent, et savez-vous ce que j'implore ?

La supérieure se leva comme si un ressort l'eût fait mouvoir, et, les yeux au ciel, les mains jointes, elle demeura un instant muette et pâle.

— Oh ! madame, dit-elle enfin, d'une voix en apparence assez calme et dans laquelle cependant on entendait trembler une dernière émotion, oh ! madame, vous ne me connaissez donc pas non plus, vous qui demandez à venir ici pleurer sur une tombe ? Vous ne savez donc pas que j'ai payé de ma liberté, de mon bonheur en ce monde, de toutes les larmes de mon cœur, la triste joie dont vous venez réclamer la moitié ? Vous êtes Nanon de Lartigues ; moi, quand j'avais un nom, on m'appelait la vicomtesse de Cambes.

Nanon poussa un cri, s'approcha de la supérieure et, soulevant le capuce sous lequel s'abritaient les yeux éteints de la religieuse, elle reconnut sa rivale.

— Elle ! murmura Nanon. Elle qui était si belle lorsqu'elle vint à Saint-Georges ! Ah ! pauvre femme !

Elle fit un pas en arrière, les yeux toujours fixés sur la vicomtesse et en secouant la tête.

— Oh ! s'écria à son tour la vicomtesse, entraînée par cette satisfaction de l'orgueil qui veut que nous sachions plus et mieux souffrir que les autres, ah ! vous venez de dire une bonne parole et qui m'a fait du bien. Oh ! j'ai donc cruellement souffert, que je suis si cruellement changée ; j'ai donc bien pleuré ; je suis donc plus malheureuse que vous, car vous, vous êtes encore belle.

Et la vicomtesse leva au ciel, comme pour y chercher Canolles, ses yeux resplendissants du premier rayon de joie qui y avait brillé depuis un mois.

Nanon, toujours à genoux, cacha son visage dans ses mains et fondit en larmes.

— Hélas ! madame, dit-elle, j'ignorais à qui je m'adressais, car depuis un mois j'ignore tout ce qui s'est passé. Et ce qui m'a conservée belle, c'est sans doute que j'ai été folle. Maintenant, me voici. Je ne veux point vous rendre jalouse jusque dans la mort. Je demande à entrer ici comme la plus humble de vos religieuses. Vous ferez de moi ce qu'il vous plaira, vous aurez contre moi la discipline, le cachot, l'*in pace* si je vous désobéis. Mais, au moins, de temps en temps, ajouta-t-elle, d'une voix frémissante, vous me laisserez voir, n'est-ce pas, la place où repose cet homme que nous avons tant aimé ?

Et elle tomba haletante et sans forces sur le gazon.

La vicomtesse ne répondit pas. Renversée au tronc d'un sycamore auquel elle avait demandé un appui, elle semblait prête à expirer de son côté.

— Oh ! madame, madame ! s'écria Nanon, vous ne me répondez pas, vous me refusez ! Eh bien ! un seul trésor me reste. Vous n'avez rien de lui peut-être, vous. Eh bien ! moi, j'en ai quelque chose ; ce trésor, accordez-moi ce que je vous demande, et il est à vous.

Et, détachant de son cou un large médaillon soutenu par une

chaîne d'or et qui était enseveli sur sa poitrine, elle l'offrit à madame de Cambes. Le médaillon restait ouvert dans la main de Nanon de Lartigues.

Claire poussa un cri et se précipita sur cette relique, baisant avec un transport si véhément ces cheveux froids et desséchés qu'il lui sembla que son âme remontait jusqu'à ses lèvres pour prendre sa part de ce baiser.

— Eh bien ! reprit Nanon, toujours à genoux et suffoquant à ses pieds, croyez-vous avoir jamais plus souffert que je ne souffre en ce moment ?

— Oh ! vous l'emportez, madame, répondit la vicomtesse de Cambes en la relevant et en l'attirant dans ses bras. Venez, venez, ma sœur, car maintenant, je vous aime plus que tout au monde, vous qui avez partagé avec moi ce trésor.

Et, s'inclinant vers Nanon, qu'elle releva doucement, la vicomtesse effleura de ses lèvres la joue de celle qui avait été sa rivale.

— Oh ! vous serez bien ma sœur et mon amie, dit-elle ; oui, nous vivrons et nous mourrons ensemble en parlant de lui, en priant pour lui. Venez, vous avez raison : il dort près d'ici, dans notre église ; c'est la seule faveur que j'aie pu obtenir de celle à qui j'avait consacré ma vie. Dieu lui pardonne !

À ces mots, Claire prit Nanon de Lartigues par la main, et pas à pas, si légèrement qu'elles effleuraient à peine l'herbe, elles arrivèrent sous le massif de tilleuls et de sapins derrière lequel était cachée l'église.

La vicomtesse conduisit Nanon à une chapelle au milieu de laquelle s'élevait, à la hauteur de quatre pouces, une simple pierre ; sur cette pierre était gravée une croix.

Madame de Cambes se contenta, sans dire une seule parole, d'étendre la main vers la pierre.

Nanon s'agenouilla et baisa le marbre. Madame de Cambes s'appuya à l'autel en baisant les cheveux. L'une essayait de s'habituer à la mort, l'autre essayait de rêver une dernière fois la vie.

Un quart d'heure après, les deux femmes regagnèrent la maison. Excepté pour parler à Dieu, elles n'avaient pas un seul instant rompu leur lugubre silence.

— Madame, dit la vicomtesse, à partir de cette heure, vous avez votre cellule dans ce couvent. Voulez-vous celle qui touche à la mienne, nous serons moins séparées ?

— Je vous rends grâce bien humblement, madame, dit Nanon de Lartigues, de l'offre que vous me faites et que j'accepte avec reconnaissance. Mais avant de quitter pour jamais le monde, laissez-moi dire un dernier adieu à mon frère qui m'attend à la porte et qui, lui aussi, est bien navré de douleur.

— Hélas ! dit madame de Cambes, se souvenant malgré elle que le salut de Cauvignac avait coûté la vie à son compagnon de captivité, allez, ma sœur.

Nanon sortit.

II

Le frère et la sœur

Nanon avait dit vrai. Cauvignac l'attendait, assis sur une pierre, à deux pas de son cheval qu'il considérait tristement, tandis que le cheval lui-même, broutant l'herbe sèche autant que le lui permettait la longueur de sa bride, relevant de temps en temps la tête, regardait intelligemment son maître.

Devant l'aventurier passait la route poussiéreuse qui, disparaissant à une lieue de là dans les ormes d'une petite montagne, semblait partir de ce monastère pour se perdre dans l'immensité.

On eût pu dire et peut-être, si peu tourné que fût son esprit aux pensées philosophiques, notre aventurier pensa-t-il que là-bas était le monde et que ces bruits venaient expirer humblement à cette grille de fer surmontée d'une croix.

En effet, Cauvignac en était arrivé à ce degré de sensibilité que l'on peut supposer qu'il pensait à des choses semblables.

Mais il s'était, pour un caractère comme le sien, oublié depuis déjà bien longtemps dans cette rêverie sentimentale. Il rappela donc à lui le sentiment de sa dignité d'homme, et, se repentant d'avoir été si faible :

— Quoi ! dit-il, moi qui suis supérieur à toutes ces gens de cœur pour l'esprit, je ne serais pas leur égal pour le cœur, ou plutôt pour le défaut de cœur ! Que diable ! Richon est mort, c'est vrai ; Canolles est mort, c'est vrai encore ; mais moi, je vis, et, quant à moi, il me semble que c'est le principal.

Oui, mais c'est justement parce que je vis, que je pense, qu'en pensant je me rappelle, et qu'en me rappelant je suis triste. Pauvre Richon ! un si brave capitaine ! Pauvre Canolles ! un si beau gentilhomme ! Pendus tous deux, et cela, mille tonnerres ! par ma faute, par la faute de Roland Cauvignac. Ouf ! c'est triste, j'étouffe.

Sans compter que ma sœur, qui n'a pas toujours eu à se louer

de moi, n'ayant plus aucun motif pour me ménager, puisque Canolles est mort et qu'elle a fait la sottise de se brouiller avec monsieur d'Épernon, sans compter que ma sœur doit m'en vouloir mal de mort et, aussitôt qu'elle aura un moment à elle, va en profiter pour me déshériter de son vivant.

C'est là bien certainement qu'est la vraie infortune, et non pas dans ces diables de souvenirs qui me poursuivent. Canolles, Richon, Richon, Canolles ; et bien ! mais n'en ai-je pas vu mourir par centaines, des hommes, et eux étaient-ils donc autre chose que des hommes ? Oh ! c'est égal, ma parole d'honneur, il y a des moments où je crois que je regrette de n'avoir pas été pendu avec lui, je serais mort en bonne société au moins, tandis que qui sait en quelle compagnie je mourrai.

En ce moment, la cloche du monastère sonna sept coups. Ce bruit rappela Cauvignac à lui-même ; il se rappela que sa sœur lui avait dit de l'attendre jusqu'à sept heures, que ce timbre lui annonçait que Nanon allait reparaître et qu'il devait jouer jusqu'au bout son rôle de consolateur.

En effet, la porte se rouvrit, et Nanon reparut. Elle traversa la petite cour où Cauvignac aurait pu l'attendre s'il eût voulu, car les étrangers avaient le droit d'entrer dans cette petite cour qui, n'étant pas tout à fait lieu profane, n'était pas encore endroit sacré.

Mais l'aventurier n'avait pas voulu pénétrer jusque-là, disant que le voisinage des couvents, et surtout des couvents de femmes, lui donnait toujours de mauvaises pensées, et il s'était tenu, comme nous l'avons dit, sur la route et en dehors de la grille.

Au bruit des pas qui faisaient crier le sable, Cauvignac se retourna, et, apercevant Nanon dont il était encore séparé par la grille :

— Ah ! dit-il avec un énorme soupir, vous voilà donc, petite sœur. Quand je vois une de ces malheureuses grilles se refermer sur une pauvre femme, il me semble toujours voir la pierre du sépulcre retomber sur une morte, et je n'attends plus l'une

qu'avec son habit de novice, l'autre qu'avec son suaire de trépassée.

Nanon sourit tristement.

— Bon ! dit Cauvignac, vous ne pleurez plus : c'est déjà quelque chose.

— C'est vrai, dit Nanon, je ne puis plus pleurer.

— Mais vous pouvez encore sourire, tant mieux. Avec votre permission, nous allons repartir, n'est-ce pas ? Je ne sais pas comment cela se fait, mais ce lieu m'inspire toutes sortes de pensées.

— Salutaires ? dit Nanon.

— Salutaires ! vous trouvez ? Bon ! nous ne discuterons pas là-dessus, et je suis enchanté que vous trouviez ces pensées telles que vous dites. Vous en aurez fait bonne provision, je l'espère, chère sœur, et vous n'aurez pas besoin d'en venir rechercher de longtemps.

Nanon ne répondit pas. Elle pensait.

— Au nombre de ces pensées salutaires, dit Cauvignac, se hasardant à interroger, j'espère que vous avez puisé l'oubli des injures ?

— J'y ai puisé sinon l'oubli, du moins le pardon.

— J'aimerais mieux l'oubli, mais n'importe : il ne faut pas se montrer trop difficile quand on est dans son tort. Vous me pardonneriez donc mes injures envers vous, petite sœur ?

— C'est pardonné, répondit Nanon.

— Ah ! vous me ravissez, dit Cauvignac. Ainsi donc vous me verrez désormais sans répugnance ?

— Non-seulement sans répugnance, mais même avec plaisir.

— Avec plaisir ?

— Oui, mon ami.

— Votre ami ! Eh bien ! Nanon, voici un nom qui me fait plaisir, car vous n'êtes pas forcée de me le donner, tandis que vous êtes forcée de m'appeler votre frère. Ainsi vous me souffrirez près de vous ?

— Oh ! je ne dis pas cela, répondit Nanon. Il y a des impossibilités, Roland, nous les respecterons tous les deux.

— Je comprends, dit Cauvignac avec un soupir en progression sur le premier. Exilé ! vous m'exilez, n'est-ce pas ? Je ne vous verrai plus. Eh bien ! quoique cela me fasse grand'peine de ne plus vous voir, parole d'honneur, Nanon, je sais que je mérite cela, et je m'étais condamné moi-même. D'ailleurs que ferais-je en France, puisque voilà la paix faite, puisque voilà la Guyenne pacifiée, puisque voilà la reine et madame de Condé qui vont redevenir les meilleures amies du monde ? Or je ne m'abuse pas au point de croire que je sois dans les bonnes grâces de l'une ou de l'autre des deux princesses. Ce que j'ai de mieux à faire, c'est donc de m'exiler comme vous dites. Ainsi donc, petite sœur, dites adieu au voyageur éternel. Il y a guerre en Afrique, monsieur de Beaufort va combattre les Infidèles. J'irai avec lui. Ce n'est pas, à vous dire vrai, que les Infidèles ne me paraissent avoir cent fois raison contre les fidèles, mais n'importe, ceci est l'affaire des rois et non la nôtre. On peut être tué là-bas, voilà tout ce qu'il me faut. J'irai. Vous me haïrez moins quand vous me saurez mort.

Nanon, qui avait écouté ce flux de paroles la tête baissée, leva ses grands yeux sur Cauvignac.

— Est-ce vrai ? demanda-t-elle.

— Quoi ?

— Ce que vous méditez là, mon frère.

Cauvignac s'était laissé entraîner à son discours comme un homme habitué, à défaut de la sensibilité réelle, à s'échauffer lui-même aux cliquetis de ses paroles. La question de Nanon le rappela au positif. Il l'interrogea lui-même pour voir s'il devait tomber de cette emphase dans quelque calcul un peu plus vulgaire.

— Eh bien ! oui, dit-il, petite sœur, je le jure. Par quoi ? je ne sais. Voyons, je jure, foi de Cauvignac, que je suis réellement triste et malheureux depuis la mort de Richon et surtout de...

Enfin, tenez, là, tout à l'heure, sur cette pierre, je me faisais des raisonnements sans nombre pour endurcir mon cœur dont, jusqu'à présent, je n'avais jamais entendu parler et qui, maintenant, ne se contente plus de battre, mais qui parle, qui crie, qui pleure. Dites-moi, Nanon, est-ce que ce serait là ce que l'on appelle des remords ?

Ce cri fut si naturel et si douloureux, malgré sa burlesque sauvagerie, que Nanon reconnut qu'il venait du plus profond du cœur.

— Oui, dit-elle, c'est du remords, et vous êtes meilleur que je ne le croyais.

— Eh bien ! dit Cauvignac, puisque c'est du remords, va pour la campagne à Gigery. Vous me donnerez bien quelque petite chose pour mes frais de voyage et mes équipements, n'est-ce pas, petite sœur ? et puissé-je emporter tous vos chagrins avec les miens.

— Vous ne partirez pas, mon ami, dit Nanon, et vous allez vivre désormais dans toute la prospérité dont une destinée favorable peut vous faire jouir. Depuis dix ans, vous luttez contre la misère. Je ne parle pas des dangers que vous avez courus, ce sont ceux d'un soldat. Cette fois, vous avez gagné la vie où un autre l'a perdue. C'était donc la volonté de Dieu que vous viviez, et mon désir, d'accord avec cette volonté, est qu'à partir d'aujourd'hui vous viviez heureux.

— Voyons, petite sœur, comment dites-vous cela ? répondit Cauvignac, et qu'entendez-vous par ces paroles ?

— J'entends que vous alliez à ma maison de Libourne avant qu'elle ne soit pillée. Vous y trouverez, dans l'armoire secrète qui est derrière ma glace de Venise...

— Dans l'armoire secrète ? reprit Cauvignac.

— Oui, vous la connaissez, n'est-ce pas ? dit Nanon avec un faible sourire ; n'est-ce pas dans cette armoire que vous avez pris deux cents pistoles, le mois passé ?

— Nanon, rendez-moi cette justice que j'aurais pu prendre

davantage si j'avais voulu, car cette armoire était pleine d'or, et je n'ai pris absolument que la somme dont j'avais besoin.

— C'est vrai, dit Nanon, et si cela peut vous excuser à vos propres yeux, je m'empresse d'en rendre témoignage.

Cauvignac rougit et baissa les yeux.

— Eh ! mon Dieu ! dit Nanon, n'y pensons plus, vous savez bien que je vous pardonne.

— La preuve ? demanda Cauvignac.

— La preuve, la voici. Vous irez à Libourne, vous ouvrirez cette armoire, vous y trouverez tout ce que j'ai pu mobiliser de ma fortune : vingt mille écus en or.

— Qu'en ferai-je ?

— Vous les prendrez.

— Mais à qui destinez-vous ces vingt mille écus ?

— À vous, mon frère. C'est tout ce dont je puis disposer, car vous savez bien que, n'ayant rien demandé pour moi en quittant monsieur d'Épernon, mes maisons et mes terres ont été saisies.

— Que dites-vous donc là, ma sœur ? s'écria Cauvignac, tout effaré, et que vous passe-t-il par la tête ?

— Il y a, Roland, que, comme je vous le dis, vous prendrez pour vous ces vingt mille écus !

— Pour moi ! et vous, donc ?

— Moi, je n'ai pas besoin de cet argent.

— Oui, je comprends : vous en avez d'autre, tant mieux. Mais la somme est énorme, petite sœur, réfléchissez-y, c'est trop pour moi, du moins d'un seul coup.

— Je n'ai pas d'autre somme. Seulement, je garde mes pierrieres. Je voudrais vous les donner aussi, mais c'est ma dot pour entrer dans ce couvent.

Cauvignac fit un bond de surprise.

— Dans ce couvent ! s'écria-t-il ; vous, ma sœur, vous voulez entrer dans un couvent ?

— Oui, mon ami.

— Ah ! par le ciel, ne faites pas cela, petite sœur. Le cou-

vent ! vous ne savez pas comme c'est ennuyeux. Je puis vous le dire, moi qui ai été au séminaire. Le couvent ! Nanon, ne faites pas cela, vous en mourrez.

— Je l'espère bien, dit Nanon.

— Ma sœur, je ne veux pas de votre argent à ce prix, entendez-vous ? Cordieu ! il me brûlerait.

— Roland, reprit Nanon, ce n'est pas pour vous faire riche que j'entre ici, c'est pour me faire heureuse.

— Oh ! c'est de la folie, dit Cauvignac. Je suis votre frère, Nanon, je ne souffrirai pas cela.

— Mon cœur est déjà ici, Roland ; que ferait mon corps ailleurs ?

— Cela est affreux à penser, dit Cauvignac. Oh ! ma sœur, ma bonne Nanon, par pitié !

— Pas un mot de plus, Roland. Vous m'avez entendue ? L'argent est à vous, faites-en un bon usage, car votre pauvre Nanon ne sera plus là pour vous en donner d'autre, de force ou de bonne volonté.

— Mais pour être si excellente avec moi, pauvre sœur, quel bien avez-vous donc reçu de moi ?

— Le seul que je pouvais attendre, le seul que j'ambitionnasse, le plus grand de tous, celui que vous me rapportâtes de Bordeaux, le soir où il mourut et où moi, je ne pus pas mourir.

— Ah ! oui, dit Cauvignac, je me rappelle, cette boucle de cheveux...

L'aventurier baissa la tête : il sentait dans son œil une sensation inconnue.

Il y porta la main.

— Un autre pleurerait, dit-il ; moi, je ne sais pas pleurer, mais, en vérité, je souffre autant, si ce n'est plus.

— Adieu, mon frère, ajouta Nanon en tendant la main au jeune homme.

— Non, non, non ! dit Cauvignac, je ne vous dirai jamais adieu de ma pleine volonté. Est-ce la crainte qui vous fait entrer

dans ce couvent ? Eh bien ! nous quitterons la Guyenne, nous parcourrons le monde ensemble. Moi aussi, j'ai dans le cœur une flèche que je traînerai partout avec moi et dont la douleur me rendra sensible à votre douleur. Vous me parlerez de lui, moi, je vous parlerai de Richon ; vous pleurerez, et peut-être que je parviendrai à pleurer aussi, moi, cela me fera du bien. Voulez-vous que nous nous retirions dans un désert ? Je vous y servirai, et respectueusement, car vous êtes une sainte fille. Voulez-vous que je me fasse moine ? Non, je ne pourrai pas, je l'avoue. Mais n'entrez pas au couvent, mais ne me dites pas adieu !

— Adieu, mon frère.

— Voulez-vous rester en Guyenne malgré les Bordelais, malgré les Gascons, malgré tout le monde ? Je n'ai plus ma compagnie, mais j'ai toujours Ferguzon, Barrabas et Corrotel. À nous quatre, nous pouvons faire bien des choses. Nous vous garderons, et la reine ne sera pas gardée comme vous. Et si l'on arrive jusqu'à vous, si l'on touche un cheveu de votre tête, vous pourrez dire : Ils sont morts tous les quatre, *requiescant in pace*.

— Adieu, dit-elle.

Cauvignac allait répondre par quelque nouvelle supplication, quand on entendit le bruit d'un carrosse qui roulait sur la route.

Devant ce carrosse galopait un courrier à la livrée de la reine.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Cauvignac en se retournant de ce côté de la route, mais sans quitter la main de sa sœur qui serrait la sienne à travers la grille.

Ce carrosse, selon la forme du temps, avec les armoiries massives et les panneaux ouverts, était traîné par six chevaux et contenait huit personnes avec tout un monde de laquais et de pages.

Derrière ce carrosse venaient des gardes et des courtisans à cheval.

— Place ! place ! cria le courrier en envoyant un coup de fouet au cheval de Cauvignac, qui se tenait cependant avec une réserve pleine de modestie sur le revers de la route.

Le cheval bondit, tout effaré.

— Eh ! l'ami ! cria Cauvignac en lâchant la main de sa sœur, prenez, s'il vous plaît, garde à ce que vous faites.

— Place à la reine ! dit le courrier en continuant son chemin.

— La reine ! Ah ! diable ! dit Cauvignac, n'allons point nous faire encore une mauvaise affaire de ce côté-là.

Et il se rangea le plus près qu'il put de la muraille, tenant son cheval par la bride.

En ce moment, un trait de la voiture cassa, et le cocher, d'une secousse vigoureuse, força les six chevaux de plier les genoux.

— Qu'y a-t-il, dit une voix remarquable par son accent italien, et pourquoi vous arrêtez-vous ?

— Il y a un trait de cassé, monseigneur, dit le cocher.

— Ouvrez, ouvrez ! cria la même voix.

Deux laquais s'élancèrent, ouvrirent la portière, mais avant que le marchepied ne fût abaissé, l'homme à l'accent italien était déjà à terre.

— Ah ! ah ! il signor Mazarini, dit Cauvignac, il ne s'est pas fait prier pour descendre le premier, ce me semble.

Après lui descendit la reine.

Après la reine, monsieur de la Rochefoucauld.

Cauvignac se frotta les yeux.

Après monsieur de la Rochefoucauld, monsieur d'Épernon.

— Ah ! ah ! fit l'aventurier, pourquoi donc n'est-ce pas ce beau-frère-là qui est pendu au lieu de l'autre ?

Après monsieur d'Épernon, monsieur de la Meilleraye.

Après monsieur de la Meilleraye, le duc de Bouillon.

Puis deux dames d'honneur.

— Je savais bien qu'ils ne se battaient plus, dit Cauvignac, mais je ne savais pas qu'ils fussent si bien raccommodés.

— Messieurs, dit la reine, au lieu d'attendre ici que ce trait soit raccommodé, il fait beau, l'air du soir est frais, voulez-vous marcher un peu ?

— Aux ordres de Votre Majesté, dit monsieur de la Roche-

foucauld en s'inclinant.

— Venez près de moi, duc, vous me direz quelques-unes de vos belles maximes. Vous avez dû en faire bon nombre depuis que nous ne nous sommes vus.

— Donnez-moi le bras, duc, dit Mazarin à monsieur de Bouillon, je sais que vous avez la goutte.

Monsieur d'Épernon et monsieur de la Meilleraye fermèrent la marche en causant avec les deux dames d'honneur.

Tout ce monde riait et s'épanouissait aux chaudes teintes d'un soleil couchant comme un groupe d'amis réunis pour une fête.

— Y a-t-il encore loin d'ici à Bourcy ? demanda la reine. Vous pouvez me dire cela, vous, monsieur de la Rochefoucauld, qui avez étudié le pays.

— Trois lieues, madame ; nous y serons certainement avant neuf heures.

— C'est bien, et demain, vous partirez de grand matin pour dire à notre chère cousine, madame de Condé, que nous serons tout à fait heureuse de la voir.

— Votre Majesté, dit le duc d'Épernon, voit-elle ce beau cavalier qui tourne sa tête du côté de la muraille, et, à cette vue, la belle dame qui a disparu lorsque nous sommes descendus de voiture ?

— Oui, dit la reine, j'ai vu tout cela. Il paraît qu'on se donne du bon temps au couvent de Sainte-Radegonde de Peyssac.

En ce moment, la voiture raccommodée passa au grand trot pour rejoindre les illustres promeneurs qui avaient déjà, lorsqu'elle les rejoignit, dépassé le couvent d'une vingtaine de pas.

— Allons, dit la reine, ne nous fatiguons pas, messieurs ; vous savez que le roi nous donne les violons ce soir.

Et tous remontèrent dans la voiture avec de grands éclats de rire qui se perdirent bientôt dans le bruit des roues du carrosse.

Cauvignac, absorbé par l'affreux contraste de cette joie qui passait bruyante sur le chemin, devant cette douleur muette dans le couvent, les regarda s'éloigner. Puis, lorsqu'il les eut perdus de

vue :

— C'est égal, dit-il, je suis content de savoir une chose : c'est que, tout mauvais que je suis, il y a des gens qui ne me valent pas, et, mort de Marie ! je vais tâcher qu'il n'y ait plus personne qui me vaille. Je suis riche maintenant, ce sera facile.

Et il se retourna pour prendre congé de sa sœur. Mais, comme nous l'avons dit, Nanon avait disparu.

Alors il remonta en soupirant sur son cheval, jeta un dernier regard sur le couvent, prit au galop le chemin de Libourne et disparut à l'angle opposé de la route où venait de disparaître elle-même la voiture qui emmenait les illustres personnages qui ont joué le principal rôle dans cette histoire.

Peut-être les retrouverons-nous un jour, car cette prétendue paix, mal cimentée par le sang de Richon et de Canolles, n'était qu'une trêve, et la guerre des femmes n'était pas encore finie.

TABLE DES MATIÈRES

Nanon de Lartigues	5
Madame de Condé	195
La vicomtesse de Cambes	337
L'abbaye de Peyssac	549
Épilogue	
L'abbesse de Sainte-Radegonde de Peyssac	603
Le frère et la sœur	612